



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





UNIVERSITÄTSBIBLIOTHEK





148C7.

REVUE
GERMANIQUE.

TOME PREMIER.



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLOX,
8, RUE GARANCIÈRE.



REVUE GERMANIQUE

PUBLIÉE PAR

MM. CH. DOLLFUS ET A. NEFFTZER

AVEC LE CONCOURS DE MESSIEURS

PHILARÈTE CHASLES, C. DARESTE, ÉDÉLESTAND DUMÉRIL,
MAURICE HARTMANN, É. LABOULAYE (de l'Institut), LITTRÉ (de l'Institut),
A. MAURY (de l'Institut), P. MÉRIMÉE, RENAN (de l'Institut),
DE ROUGÉ (de l'Institut), L. RATISBONNE, C. DE SAULT,
DANIEL STERN, H. TAINE, ETC., ETC.

TOME PREMIER.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK

67, RUE RICHELIEU

1858

DE L'ESPRIT FRANÇAIS

ET

DE L'ESPRIT ALLEMAND.

L'échange est à la fois la condition et le résultat du progrès. Du monde inorganique à l'homme et de l'homme à l'humanité, les sciences naturelles et l'histoire constatent un développement successif de l'échange entre des existences toujours plus richement douées pour participer à la vie collective, la ressentir en elles, la manifester au dehors et la développer. L'observation nous montre la nature ne formant d'abord que des associations imparfaites et transitoires, pour arriver ensuite à grouper, dans une progression constante et sous la puissance d'une énergie centralisatrice, les existences élémentaires dont elle dispose et qu'elle transforme, développant ainsi la longue série de ses créations, et manifestant dans la variété infinie des moyens et des résultats l'identité de son action essentielle. L'humanité déroule un spectacle analogue aux yeux de l'historien, ce naturaliste du monde de la pensée, et la constitution de l'univers moral nous révèle la même loi de progression, le même principe générateur que la formation de l'univers physique. La sociabilité crée celui-là, comme l'affinité moléculaire a créé celui-ci. Les individus se sont groupés en familles, les familles en tribus, les tribus en peuplades, les peuplades en nations. Familles, tribus, peuplades et nations, autant de multiples de l'homme engendrés l'un par l'autre, et d'où sortira le dernier multiple, l'association des peuples, la grande société humaine, fonction souveraine de l'échange où viendront concourir toutes les autres, de même que s'unissent toutes les fonctions et toutes les forces de l'organisme individuel dans la fonction collective et synthétique de la vie. La civilisation suprême sera la solidarité suprême.

Quel esprit ne s'ouvrirait au pressentiment d'un avenir nouveau devant cette sublime conspiration pour la paix qui gagne les peuples de proche en proche ? Tous les obstacles ne sont pas encore vaincus, mais les nations tendent visiblement à se grouper autour d'un intérêt collectif, et à mettre leur honneur, non plus à s'amoindrir mutuellement, mais à augmenter les bénéfices d'une existence solidaire, par une plus large expansion à leur vie de relation, en même temps que par la mutuelle garantie de la possession plus étendue et plus stable de leur énergie personnelle. L'harmonie des intérêts, des besoins et des idées tend à se fonder. Elle cherche encore sa formule définitive : elle la trouvera. Nous sentons aujourd'hui vivement en nous cette grande idée de l'association universelle, qui a poussé comme un instinct confus les peuples dans leur voie, et sur plus d'un point nous voyons surgir les ébauches de son organisation future. Le monde ancien ne connaissait d'autre instrument d'union que la conquête ; le monde moderne en possède que la science lui a donnés, et dont il apprend chaque jour à se servir plus efficacement. Dès sa naissance, il eut l'imprimerie. Aujourd'hui, les forces naturelles lui sont soumises, la vapeur et l'électricité lui obéissent. Que sont, et surtout que seront les frontières avec les chemins de fer et avec le télégraphe électrique ? Déjà l'industrie et le commerce, centuplés dans leur force par ces prodigieux auxiliaires, enveloppent les nations du réseau compliqué des intérêts, et, prise dans ce réseau chaque jour plus inextricable, déjà la guerre agonise. Le rêve honni de l'abbé de Saint-Pierre est devenu l'espérance de tous et la certitude des penseurs.

On a parfois manifesté la crainte que le rapprochement plus intime et la pénétration réciproque des peuples ne portassent atteinte à l'intégrité de leur génie personnel, et n'amenassent, au lieu d'un développement, un amoindrissement de leur existence. Alors même qu'il en pourrait être ainsi, il n'en faudrait pas moins subir la loi évidente de l'évolution humaine, et se consoler en pensant que, si les peuples sont peut-être appelés à se transformer par l'association, ils sont assurés de se perdre par l'isolement ; car se mettre hors de l'association, c'est se mettre hors la loi humaine. Individu ou peuple, on tente vainement de ne vivre que de soi. L'heure vient où s'épuise la sève que l'on tirait de son propre sein ; la source de vie ne jaillit plus des entrailles desséchées ; il faut mourir, et mourir seul.... D'ailleurs, l'individu ne s'est point dégradé en passant de l'isolement à la vie collective, de l'état sauvage à l'état civilisé : il s'est élevé. Comment en serait-il différemment des peuples, ces indivi-

dualités collectives? L'originalité vraie ne consiste pas à offrir le moins de prise possible au monde extérieur, et à se maintenir immuable et intangible au milieu du mouvement des choses, des hommes et des idées; les véritables grands hommes présentent au contraire, avec un grand relief de personnalité, quelque chose d'impersonnel et de général par où ils s'identifient avec leur époque, leur pays, et parfois avec le genre humain tout entier. Ils plongent profondément dans le milieu social qui les entoure, ramènent à eux et concentrent les rayons de vie qui s'y trouvent répandus, pour les réfléchir avec une intensité nouvelle de chaleur et de lumière. Il n'en est pas différemment des peuples. Les plus grands sont ceux qui possèdent la puissance la plus grande pour recueillir, partout où ils les trouvent, les éléments du progrès, et les restituer au monde sous une forme plus générale, après les avoir fait passer au creuset de leur génie civilisateur. Telle semble être la fonction départie par excellence à la France et à l'Allemagne. Elles ont la gloire des deux grandes batailles gagnées par l'esprit moderne, la réforme et la révolution. Wicleff, Arnaud de Brescia, Savonarole ont précédé Luther, comme la révolution anglaise a précédé la révolution française. Mais la réforme, demandée partout, n'a pu être réalisée que par l'esprit germanique; la révolution anglaise n'a été qu'un fait particulier, la révolution française a été un fait général. L'Allemagne, au seizième siècle, et la France, au dix-huitième, se sont levées pour le monde en même temps que pour elles-mêmes, et c'est la généralité de leur œuvre qui en fait la grandeur. Leur double victoire domine et constitue l'histoire moderne. La réforme a été la révolution de la pensée, et la révolution la réforme des choses. Le peuple qui, seul, les eût accomplies toutes deux, eût été la synthèse évidente de l'esprit moderne. La France et l'Allemagne se complètent donc réciproquement, et si tout échange est utile, si toute communion est féconde, c'est manifestement entre elles que peuvent s'établir le plus utile des échanges et la plus féconde des communions.

L'Allemagne a depuis longtemps pris les devants, et ce n'est pas un des caractères les moins singuliers de cette nation d'avoir, avec un fonds personnel aussi riche, constamment offert un si facile accueil aux idées et aux influences étrangères. Sa passion est de tout traduire et de tout s'assimiler. Les Allemands sont les plus laborieux, et, par les qualités et les défauts de leur langue, les meilleurs et les plus heureux traducteurs du monde. La langue allemande a la faculté de se mouler sur toutes les formes étrangères, et d'en garder exactement

l'empreinte. Aussi les Allemands ont-ils les seules traductions d'Homère et de Shakspeare qui existent. Leurs reproductions des poésies et des formes orientales sont des chefs-d'œuvre, et leurs plus grands écrivains n'ont pas dédaigné l'œuvre secondaire de la traduction. Ce sont Tieck et les Schlegel qui leur ont donné Shakspeare et le théâtre espagnol; c'est Herder qui a traduit le *Romancero*, Schiller a donné *Phèdre*, Goëthe a donné *Mahomet* à la scène allemande. Cette tradition s'est maintenue; aujourd'hui encore les Allemands traduisent tout de notre littérature, même le médiocre et le mauvais, les monuments sérieux comme les romans de fabrique et les vaudevilles d'occasion. Cette absorption constante n'est pas restée sans effet, et le cachet français s'est visiblement imprimé sur plus d'un esprit germanique. Il suffit de rappeler ici Henri Heine. On peut dire aussi que, si aujourd'hui l'Allemagne descend des hauteurs de l'abstraction, si de spiritualiste elle se fait naturaliste, au moins passagèrement, l'influence française n'est assurément pas étrangère à ce remarquable mouvement de réaction.

Dans l'échange intellectuel comme en toutes choses, la France a été l'exacte contre-partie de l'Allemagne. Elle a beaucoup moins reçu qu'elle n'a donné. Les peuples étrangers apprenant sa langue, elle s'est crue dispensée d'apprendre celles des peuples étrangers; et pendant deux siècles elle a joui de l'empire incontesté de son esprit et de sa littérature en Europe. Elle a longtemps ignoré, puis méconnu et travesti Shakspeare, et quand déjà les Allemands avaient Lessing et Winckelmann, elle croyait posséder dans la Harpe le premier critique du monde. La décadence était la conséquence inévitable de ce glorieux isolement, et on ne peut savoir ce que fussent devenues les lettres françaises, si elles n'eussent puisé à temps une vie et des formes nouvelles aux sources étrangères. Shakspeare fut enfin compris, et madame de Staël rendit à la France le service inestimable de lui faire connaître l'Allemagne, à la plus éclatante période de son puissant et subit développement. Depuis ce temps les communications sont restées ouvertes, mais bien plus fréquentes et plus régulières avec l'Angleterre qu'avec l'Allemagne. Kant, Schiller, Goëthe lui-même ne sont pas encore complètement traduits; Hegel l'est fort peu; Fichte et Schelling ne sont connus que de peu de gens; des esprits éminents dans l'ordre littéraire et dans l'ordre scientifique ne le sont pas du tout. Des travaux de premier ordre restent perdus pour nous. De rares traductions, et quelques articles publiés de loin en loin dans les journaux et les revues, ne suffisent pas à embrasser l'ensemble, à suivre la pro-

duction de ce vaste laboratoire d'idées. Les fondateurs du recueil qui paraît aujourd'hui ont pensé qu'il y avait lieu d'établir un courant régulier de l'Allemagne à la France. Ils ont voulu jeter un pont sur le Rhin pour le commerce de deux peuples, convaincus de servir à la fois l'une et l'autre nation, et, avec elles, le progrès auquel elles contribuent toutes deux dans une mesure égale, avec des aptitudes et un génie bien différents.

- La divergence des deux génies éclate dans le caractère des deux œuvres qui sont leur titre dans l'histoire. La réforme, avons-nous dit, a été la révolution de la pensée; elle a eu sans doute des résultats politiques: elle a transformé l'Angleterre et fondé les États-Unis; mais en Allemagne elle n'a pas dépassé la sphère immatérielle de la pensée, et les Allemands ont été impuissants à en déduire des conséquences applicables au gouvernement des sociétés. Le trait fondamental de la nation est dès lors indiqué. C'est l'esprit de méditation et de spéculation. La pensée affranchie n'a pas aspiré à se transformer en fait; elle a joui d'elle-même et s'est développée en paix, sans entrer en lutte avec le monde extérieur. Aussi l'Allemagne a-t-elle été par excellence la terre de la liberté philosophique et scientifique. C'est la magnifique compensation des tristesses et des désenchantements de son histoire.

La pensée française, au contraire, tend à la réalisation, et à une réalisation générale. Elle est agressive et conquérante, et subit naturellement les hasards des luttes où elle se précipite. L'esprit français ne poursuit pas la vérité pour elle-même. Ce qu'il estime avant tout dans l'idée, c'est sa capacité d'application, c'est-à-dire son rapport avec l'ensemble des faits qui le dominent et qu'il veut dominer. Ce qu'il lui demande, ce n'est pas de s'épanouir dans le tranquille et impalpable domaine des déductions logiques; c'est de transformer le monde des réalités extérieures, dans le sens des aspirations de l'époque et du jour. Aussi toute œuvre de l'esprit soulève-t-elle d'abord pour ou contre elle la question d'opportunité. En Allemagne, l'étude critique des religions est une partie intégrante et constante du travail intellectuel; en France, cette critique, sauf de brillantes mais rares exceptions, n'existe pas. Elle est remplacée par la controverse agressive, et les controversistes sont, suivant les circonstances, populaires ou honnis. L'ordre du jour est souverain chez nous. C'est en s'appuyant directement sur les instincts de leur pays et de leur temps que nos grands écrivains ont agi si fortement sur les hommes et sur les événe-

ments. Le présent est toujours présent chez eux, et la réalité vivante circule dans leurs écrits. De là des œuvres puissantes, parce qu'elles sont passionnées; mais aussi parfois des œuvres incomplètes et marquées au coin d'une précipitation regrettable. Nous improvisons beaucoup, et trop souvent la plume emportée gagne de vitesse la réflexion. La brochure, le pamphlet, sont des produits naturels de l'esprit français, et les Anglais seuls peuvent nous en disputer le prix. Le journalisme, cette improvisation quotidienne, est encore mieux approprié à notre humeur vivace et impatiente, et chez nul peuple il ne s'est produit avec plus de force et d'éclat. Mais nos préoccupations de tendance et d'application immédiate se manifestent aussi en des œuvres plus graves, et en ceci nous sommes tous, quelles que soient nos opinions, les fils de Voltaire, qui faisait de la polémique et de la controverse jusque dans ses tragédies. L'histoire est plus vivante en nos mains qu'en nulle autres; mais elle ne peut se dégager du parti pris, et l'impartialité absolue n'est pas son fait. Elle veut conclure avant tout, et donne le pas à l'intérêt politique et social sur l'intérêt purement scientifique. Parfois les faits cadrent comme ils peuvent avec une thèse préconçue. Nos historiens égalent leurs rivaux étrangers par l'érudition et la recherche patiente et féconde; ils les surpassent par d'éminentes facultés de composition et par la passion du récit; mais s'ils ont l'éloquence de la passion, ils en ont aussi les entraînements, et parfois les injustices.

Il serait inutile de suivre en toutes ses manifestations, tour à tour salutaires ou fâcheuses, ce besoin qui possède la France de se porter en toutes choses vers l'application. Mais il est impossible de ne pas faire une remarque générale qui donne la clef de notre histoire. L'impatience d'agir est grosse de déceptions en plus d'un genre. Elle procède sans doute du plus généreux instinct, mais elle s'irrite devant l'obstacle; et au lieu de l'écarter, au lieu de l'user s'il le faut, elle le franchit. Nous voulons cueillir le fruit avant qu'il soit mûr, et nous tranchons le nœud gordien plus souvent que nous ne le dénouons. Nous sortons alors des limites du possible, et faisons de l'idéologie appliquée, car il y a une utopie du fait comme de l'idée. Ce qui signale le fait utopique, c'est l'impossibilité de subsister par lui-même. Rien ne caractérise mieux le peuple français que cette contradiction où il tombe, lorsque, poussé par la passion du réalisme et la fougue de son tempérament au delà des possibilités d'une situation donnée, il va jusqu'à marquer les faits et les institutions du signe irrécusable de l'idée-

lité. Il l'a fait à certains moments de la révolution, et c'est encore une remarque curieuse que la France ait eu, à peu près, le monopole de ces systèmes qui devaient transformer l'humanité tout d'une pièce, et franchir d'un seul bond toutes les étapes du progrès. En toutes choses, nous nous élançons plus que nous ne marchons vers le but. De là cette oscillation des esprits, ce mélange de chimère et de réalité, et ces retours si brusques et si prompts qui ont souvent fait accuser l'inquiète mobilité du caractère français. Qu'on ne s'y méprenne point cependant, il est une chose qui ne varie pas en nous et qui est le principe même de nos variations : l'impatience du progrès.

La mesure qui semble manquer à l'esprit français dans l'appréciation de la réalité, il la retrouve au plus haut point dès qu'il est transporté dans la sphère idéale de la poésie et de l'art. Il est une qualité en effet que le monde entier s'accorde à lui reconnaître par excellence, le goût, expression d'une heureuse pondération des facultés de l'esprit et signe d'une organisation morale bien équilibrée. Ce qui est incorrect ou démesuré a toujours de la peine à se faire accepter chez nous. Nous préférons le beau au grandiose, et c'est en France qu'on a dit que du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas. Nulle nation n'a un sentiment aussi juste des choses de l'art, et à ce point de vue nulle n'est aussi artiste; mais le goût n'est point une faculté créatrice, et la source de l'inspiration a coulé plus abondamment pour d'autres peuples que pour nous. C'est dans le monde réel que la France poursuit son idéal, et c'est là qu'elle trouve l'emploi de sa spontanéité. Dans le monde idéal, nous ne sommes guère que les seconds en tout genre; en musique, nous venons après les Allemands et les Italiens; et si nos peintres d'aujourd'hui sont sans rivaux sérieux, ils se classent assurément bien loin des grands maîtres de la renaissance. Il serait insensé de méconnaître la grandeur multiple de notre littérature, mais il serait maladroit d'en dissimuler les faiblesses et les défauts. Nous concédons volontiers qu'à l'unique exception de Shakspeare, nulle poésie moderne n'est de la poésie simple, pure et spontanée, mais aucune n'est plus artificielle que notre poésie classique, si ce n'est les imitations qu'elle a suscitées à l'étranger pendant la durée de son règne. Les grands poètes du siècle de Louis XIV sont des artistes bien plus que des poètes. La forme les absorbe, la convention les domine et les amoindrit. Corneille lui-même se diminue sous la gêne inconcevable et barbare des trois unités. Seules, la haute figure de Molière et la figure originale de la Fontaine se détachent avec indépendance du

groupe trop ordonné de leurs contemporains. Mais le grand siècle n'a pas de grand lyrique, et l'ode, cet élan spontané, doit étaler « un beau désordre, effet de l'art. » Ce mot peint l'époque.

Le goût, allié au bon sens, produit la faculté critique, ou du moins une certaine faculté critique où nous excellons, et qui s'applique surtout aux œuvres d'art, et à ce qui est du domaine de l'art dans la composition littéraire. Notre critique est leste, perspicace et très-sûre dans ce qui est de son ressort, mais ce ressort ne dépasse que rarement la forme et l'ordonnance, et si nous avons le sentiment de l'art, nous n'en avons pas la philosophie comme les Allemands. Ils sont aussi nos maîtres, et les maîtres de tout le monde, dans cette autre critique érudite et scientifique qui s'attaque au fond des choses, restitue l'histoire et dissout les fictions. C'est la critique telle que l'entendaient les Wolff et les Niebuhr, et telle que l'entendent leurs continuateurs.

L'ordre et la mesure que la France apporte aux choses de l'esprit trouvent un emploi éminent dans les sciences proprement dites. Ces qualités y deviennent la puissance d'analyse et la clarté d'exposition. Des deux faces de la méthode, c'est l'analyse que nous préférons; et bien qu'il soit aujourd'hui de mode de parler de synthèse en toutes choses, les esprits analytiques seront toujours mieux compris en France que les esprits synthétiques. Ce qui nous frappe dans les phénomènes de la vie universelle, c'est moins le rapport qui les unit que la diversité qui les sépare. Cuvier a, dans son temps, éclipsé Geoffroy Saint-Hilaire, et Condillac restera plus Français que Descartes, mieux compris comme métaphysicien de l'autre côté du Rhin que chez nous. Ce que la France a retenu de lui, ce n'est pas son système, c'est un fait, l'affranchissement de la pensée. Elle reconnaît en lui le Luther de la philosophie. Du reste, le vrai métaphysicien de l'école cartésienne n'est pas Descartes, c'est Spinoza; et nulle doctrine n'a eu moins de succès en France que celle de l'illustre panthéiste. Descartes, dont il a développé les prémisses, n'a fait que traverser la métaphysique pour verser finalement, infidèle à lui-même et à sa méthode, dans le matérialisme. L'esprit du physicien l'a emporté.

Si le style est l'homme, la langue est le peuple. L'industrie, l'art, la science, la religion, ne sont que des manifestations partielles du génie national; ils n'expriment qu'un certain ordre de sentiments, d'idées et de propriétés intimes. La langue les exprime tous. Elle contient le

peuple dans l'espace et dans le temps. On l'y reconnaît dans son passé, son présent; on l'y pressent, on l'y trouve dans son avenir. Analysez la langue, vous retrouvez le peuple, pour ainsi dire, couche par couche. Décomposez le peuple, vous trouvez les éléments de la langue.

La langue française est la langue de la clarté, de la sociabilité et de la vulgarisation. Enveloppe transparente et solide de l'idée, elle ne lui permet ni de se cacher ni de se détendre. D'un autre côté, elle ne sépare point, elle unit. Elle n'accuse pas le relief des types individuels en les isolant, peut-être même lui pourrait-on reprocher de les trop effacer. Elle est faite encore plus pour la parole que pour la plume, parce que la parole est la vie même. Souple, rapide et nette, elle se prête à merveille aux mouvements de la conversation, s'y exalte, et vit surtout de la communion des esprits. Elle est moins au service de chacun et plus au service de tout le monde. Elle révèle un peuple dont la sociabilité est le plus profond instinct, et qui, par l'impulsion parfois extrême de ce besoin dominant, va jusqu'à rapprocher les individus et les groupes, au point de compromettre leur existence personnelle dans une centralisation absorbante des intelligences et des intérêts. Nation électrique, contagieuse, dont un de nos historiens a pu dire avec un sens profond¹ : « Le génie moral de la France se résume dans un mot : la Propagande. »

La langue allemande a un tout autre caractère. L'exacte précision et la clarté limpide du français lui font défaut. Elle flotte autour de la pensée en plis épais et indécis, et elle abonde en mots vagues qui laissent à l'esprit la périlleuse facilité de l'à-peu-près. Avec une richesse presque incomparable, elle ne sait pas se borner, et se montre toujours prête à emprunter aux langues étrangères, et surtout au français, des mots dont elle n'a nul besoin. Elle ressemble à ces substances chimiques qui ont des affinités multiples et faciles, et qui se désagrègent à la moindre sollicitation, pour contracter de nouvelles alliances. Elle est fluide et inconsistante. La solidifier, la fixer et y sculpter un style n'est pas aisé, et peut-être Goethe seul, la perfection en tout, y a-t-il complètement réussi. Dans ses ressources infinies et dans ses déficiences radicales, elle est comme la première et plus intime révélation du génie germanique, de sa puissance de conception et de son impuissance de réalisation. Elle a tout, excepté la forme. Et cette création

¹ Henri Martin.

incomplète, qu'elle a été lente à se produire ! La réforme marque, pour les Allemands, l'ère de la rénovation littéraire aussi bien que celle de la rénovation religieuse, et la Bible traduite par Luther est le premier monument de leur langue et de leur littérature modernes. Et ce n'est que deux cents ans après Luther que s'ouvre le siècle littéraire. L'intervalle, depuis la fin de la guerre de trente ans, appartient à l'ascendant français. Lessing et Klopstock, Schiller et Goethe ont eu pour prédécesseurs des Campistron germaniques.

Alors, il est vrai, dans la seconde moitié du dernier siècle, tout éclate à la fois. C'est, dans toutes les directions, l'irruption subite d'une sève longtemps contenue, et la pensée envahit ensemble tous les espaces qu'ailleurs elle n'a parcourus que successivement. La poésie, la spéculation et la critique s'élancent de front. Pendant que Klopstock chante, Kant médite la rénovation de la philosophie ; Semler et Michaëlis ouvrent cette longue série d'érudits et de critiques qui se continue jusqu'à nos jours par les Eichhorn, les Wolff, les Gesenius, les Strauss, les Ewald, les Baur. Jamais l'esprit n'eut une manifestation plus grandiose, et il faut ajouter aussi caractéristique et aussi singulière. La splendeur littéraire d'un peuple n'avait été jusque-là que l'ornement de sa grandeur politique. Phidias et Sophocle sont contemporains de Périclès ; Virgile apparaît à l'apogée de la grandeur romaine ; en même temps que Boileau régent le Parnasse, Louis XIV donne des lois à l'Europe. La pensée allemande s'est élevée par elle-même et pour elle-même, au milieu de circonstances médiocres et parfois misérables, en dehors de l'assistance des gouvernements et des faveurs des souverains. Les deux grands gouvernements allemands ont été à peu près étrangers à son développement. La pensée française régnait à Berlin comme la poésie et la musique italiennes à Vienne, quand déjà Lessing et Klopstock avaient conquis les esprits. Plus tard, la capitale d'un État très-secondaire devient, par un heureux concours de circonstances, un puissant foyer de la vie littéraire ; mais Schiller et Goethe, Herder et Wieland ont assurément plus donné au duc de Saxe-Weimar qu'ils n'en ont reçu, et, d'un autre côté, la splendeur de Weimar atteint son apogée au moment du désarroi politique de l'Allemagne. Pendant que le sol allemand est foulé par les armées de l'Europe, que Vienne et Berlin sont vaincues et humiliées, cette petite ville apparaît comme le centre radioux d'une vie idéale. Il est donc vrai de dire que la grandeur intellectuelle de l'Allemagne s'est développée dans une indépendance complète des faits extérieurs. L'existence de cette race de penseurs nous

apparaît comme un long déploiement de l'idée. Si la France aime la vérité pour les satisfactions qu'elle peut offrir à ses besoins sociaux, l'Allemagne, on peut le dire, l'aime pour elle-même, pour sa beauté et pour son éclat rayonnant. Pour elle, penser c'est vivre. Portée par la plus immense et la plus noble curiosité, armée d'une hardiesse naïve et loyale, elle a plongé au fond de toutes les questions, elle a plané sur les hauteurs les plus vertigineuses, elle a communiqué avec l'infini, et de cette communion sont sortis les grands métaphysiciens et les grands poètes dont les œuvres illuminent son front d'une divine auréole,

Mais tout ce grand travail s'est accompli hors du monde réel; il n'y a pas marqué son empreinte, à peine l'a-t-il effleuré de son souffle. On dirait que l'Allemagne a eu peur de compromettre l'idée par l'alliage de la réalisation, car nulle idée ne passe dans les faits qu'elle ne transige avec eux et ne se courbe plus ou moins sous leur joug; et comme l'a dit un critique éminent¹ auquel l'Allemagne et la France sont toutes les deux déjà redevables à plus d'un titre : « L'incapacité de l'Allemagne dans le champ de l'action n'est-elle pas la conséquence des dons incomparables dont la nature l'a douée dans l'ordre des spéculations intellectuelles? L'homme pratique ne saurait avoir la largeur d'esprit de l'homme voué à la pensée : de son côté, le penseur, s'il veut prendre part aux affaires de ce monde, est obligé à une foule de compromis qui l'amoindrissent et nuisent à son originalité. »

La pensée nourrie d'elle-même et ne développant qu'elle-même ne peut produire que l'idéalisme. L'Allemagne a donc été idéaliste. L'effort suprême de l'idéalisme est la conception synthétique de l'unité. Les esprits analytiques sont frappés avant tout des aspects multiples et divers de la nature; le côté de l'unité les préoccupe moins, souvent il leur échappe entièrement. Ils pourront se montrer admirables dans leur aptitude à suivre la nature à travers la variété infinie de ses apparitions, mais la sensation les domine; ils succombent bientôt sous le poids des distinctions qu'ils ont accumulées, et s'exposent à perdre, dans le sentiment des différences, la notion des rapports et celle de la solidarité universelle. Par contre, il faut bien reconnaître aussi que les esprits portés avec trop de puissance vers la synthèse courent le risque d'aboutir en sens contraire à une conséquence également exclusive. Préoccupés de rechercher l'unité dans la nature, et n'observant en conséquence

¹ Ernest Renan; *Études d'histoire religieuse*; préface.

les faits qu'au point de vue de leurs relations, ils perdent aisément le sens de la diversité. Mais l'univers est l'unité multiple, et pour que la pensée arrive à le comprendre dans son existence totale, il faut qu'elle apprenne à l'embrasser simultanément sous ses deux aspects, et à passer, ainsi qu'il le fait lui-même dans son incessante activité, de l'unité à la diversité et de la diversité à l'unité. Cela revient à dire que synthèse et analyse sont des procédés alternatifs, mais non indépendants. La science doit employer tous les deux si elle veut reproduire dans l'entendement, sous la forme de notion, l'univers extérieur que la sensation lui révèle. L'alliance des deux procédés constitue la méthode, et la méthode seule peut donner la vraie philosophie, c'est-à-dire la généralisation la plus élevée des sciences particulières, et la plus complète représentation de l'univers dans l'homme à un moment donné de son développement intellectuel. Mais, jusqu'à présent, l'analyse et la synthèse n'ont guère fonctionné qu'isolément, selon la direction des esprits et le génie des peuples. C'est l'analyse qui a prévalu en France, surtout à l'époque où la France compte en la philosophie, c'est-à-dire au dix-huitième siècle. La philosophie française a donc été matérialiste. C'est la synthèse qui a prévalu en Allemagne, et elle a prévalu au point d'anéantir la notion des existences particulières dans celle de l'identité absolue.

Pour bien juger une nation, il faut l'observer dans ses grands hommes. De Jacob Behme à Hegel, tous les philosophes dogmatiques de l'Allemagne ont été panthéistes. On peut objecter Leibnitz, mais cette figure complexe appartient à la France et à l'Angleterre au moins autant qu'à sa patrie, et puis il ne suffit pas de polémiser contre Spinoza pour n'être pas panthéiste, et il ne serait pas malaisé de dégager de la métaphysique leibnitzienne la conclusion obligée de toute métaphysique. Kant s'est abstenu de toute construction spéculative; mais sa critique a rouvert la porte au panthéisme, et l'inévitable tendance de l'esprit germanique s'est révélée avec éclat dans ses successeurs, dans Fichte, ce Spinoza du moi; dans Schelling, le prêtre de l'identité, et enfin dans Hegel, le représentant le plus complet des facultés métaphysiques et synthétiques de l'Allemagne. Hegel a atteint la cime de la spéculation pure, et après lui il a bien fallu s'arrêter, car le système était complet. Cet incomparable constructeur de pensées a eu des disciples, mais il n'a pas eu de continuateurs : il ne pouvait pas en avoir, car, dans la direction donnée, il avait atteint le but. Après lui, la pensée allemande redescend des hauteurs, et renoue connaissance avec la vie

réelle. Le système disparaît peu à peu, absorbé dans la circulation générale de la vie de l'esprit. De rares disciples conservent et répètent comme un texte sacré les doctrines du maître; mais dans la philosophie comme dans l'art, comme dans toutes les créations de l'esprit, les écoles sont, par leur principe même, frappées de décadence : toute répétition aboutit à la scolastique en philosophie, comme au mécanisme dans l'art. D'autres soumettent Hegel à une torture posthume pour le réconcilier avec l'orthodoxie. La masse des intelligences est entraînée ailleurs, et les esprits superficiels voient dans le prompt abandon de l'édifice la condamnation de l'architecte. Ils se trompent. L'esprit humain ne séjourne nulle part, parce qu'il est le mouvement même; dès que l'édifice est achevé, il a hâte de l'abandonner pour en élever un autre. Plus tard, il y reviendra pour en faire le fondement d'une nouvelle construction. La doctrine hégélienne a donc eu le sort de toutes les doctrines complètes : elle est rentrée dans le milieu d'où elle était sortie, pour y déposer de nouveaux germes, comme rentrent dans la nature, pour la féconder de nouveau, les organismes dont la vie est épuisée. Comme meurent les hommes, comme tombent les feuilles, les systèmes s'évanouissent, mais pour ressusciter en d'autres systèmes. Il est dans le ciel de la pensée, comme dans le ciel physique, des étoiles filantes qui disparaissent sans trace et sans souvenir, et des astres immortels qui se dérobent au regard pour un temps. Aristote, Descartes, Voltaire ont eu leurs éclipses.

Goethe occupe dans la poésie cette métaphysique du sentiment, le rang qui appartient à Hegel dans la métaphysique, ce lyrisme de la raison. Ce complet génie, le type le plus élevé de la poésie allemande, est panthéiste dans l'âme. Toutes ses œuvres en témoignent, et aussi le culte qu'il professa pour l'initiateur du panthéisme moderne, Spinoza. Il faut du reste noter ce culte comme un des signes généraux et caractéristiques de l'esprit germanique. Herder, qui était philosophe, mais qui était en même temps premier pasteur de Weimar, se proclamait spinosiste, et le prince des théologiens allemands, le grand, le vénéré Schleiermacher, appelait le philosophe d'Amsterdam saint Spinoza.

Si Hegel est le plus grand métaphysicien, et Goethe le plus grand poète de l'Allemagne, Alexandre de Humboldt est la révélation la plus éclatante de son génie synthétique dans les sciences naturelles. Ces trois hommes sont la nation elle-même, glorieusement manifestée

dans les ordres supérieurs de son activité créatrice. Le dernier reste seul, consommant, dans son infatigable vieillesse, une des grandes œuvres du dix-neuvième siècle, l'inventaire de l'univers, et il lui a été donné, comme de survivre à ses pairs, de les remplacer dans le gouvernement des esprits. La spéculation philosophique et la création poétique se sont effacées pour faire place à l'observation des faits et à la constatation des lois naturelles. Peut-être M. de Humboldt n'avouerait-il pas tous ses disciples; mais c'est incontestablement à la publication du *Cosmos* que se rattache cette curieuse évolution¹, sur laquelle nous allons revenir après avoir achevé de caractériser, dans ses qualités et dans ses défauts, ce qui nous paraît être, malgré les apparences aujourd'hui contraires, le caractère stable et fondamental de l'esprit germanique.

Les principaux défauts sont l'esprit de système et le défaut de méthode. Le système naît, en tout, du désir naturel à l'homme de généraliser et de conclure. Si la France réaliste elle-même ne s'en est point préservée, on comprend que l'Allemagne idéaliste ait encore succombé plus facilement. Le système et sa ressource obligée, l'hypothèse, sont inévitables en métaphysique. Mais il ne s'y confine point, et il nous semble qu'il diminue un peu l'autorité de la critique historique et scientifique, cette gloire, et il faut presque encore dire ce monopole de l'Allemagne. La théorie du mythe, si féconde et si juste, eût été moins attaquée si elle se fût avancée d'un pas plus mesuré sur un terrain mieux étudié, et c'est encore l'esprit de système qui nous semble déparer les beaux travaux de l'école théologique de Tubingue. De ce qu'il y eut, dans le principe, un christianisme judaïsant et un christianisme à tendances plus générales, une école de Pierre et une école de Paul, ce n'est pas une raison pour faire rentrer de force, sous l'une ou l'autre de ces rubriques, toutes les productions littéraires de l'Église primitive. La vie est toujours variée et complexe, et en ce qui touche les origines littéraires du christianisme, l'absence de témoignages contemporains fera toujours échouer toute classification rigoureuse.

Dans la manière de traiter l'histoire générale, l'Allemagne a été naturellement dominée par ses préoccupations idéalistes et synthétiques. L'histoire est pour elle le développement de l'idée, plus que du fait et de la vie. Les événements, les choses et les hommes, qui

¹ C'est la filiation indiquée par M. Maleschott.

représentent la diversité et le mouvement, fondus au creuset de la métaphysique, ne laissent plus apparaître que le développement logique de l'idée. L'idée est le principe et la fin; les faits sont ses manifestations et les auxiliaires qu'elle emploie pour se réaliser. Cette théorie peut se formuler d'un mot : Dieu dans l'histoire; et c'est justement le titre que M. Bunsen, l'auteur des *Signes du Temps*, donne à un grand ouvrage dont la publication a lieu en ce moment. Dans le passé, il suffit de citer les *Idées* de Herder, et la *Philosophie de l'histoire* de Hegel. Cette manière d'envisager le développement de l'histoire est grandiose et féconde en plus d'un sens; mais elle tend à écraser la personnalité de l'homme, et elle le dégrade réellement, sous prétexte de l'élever au rang d'un agent nécessaire de la Divinité. L'histoire de l'homme, comme celle de la nature, proclame partout à la fois l'unité et la diversité; et, dans l'une pas plus que dans l'autre, l'esprit n'est autorisé à résoudre les activités particulières dans le principe qui sert à les relier. Pour dépendre essentiellement dans leur existence individuelle de l'existence collective, elles n'en conservent pas moins leur orbite propre. Dieu est dans l'histoire, mais l'homme y est aussi.

L'Allemagne produit et consomme prodigieusement d'idées; mais cette profusion même doit être considérée comme la cause principale, après les défauts de la langue, du défaut de clarté qu'on a reproché à ses œuvres, souvent avec trop de raison. La clarté est l'expression de l'ordre. Il sera toujours plus aisé de classer et de rapporter ensemble un petit nombre d'idées ou de sentiments, que d'en disposer un grand nombre dans un cadre unique, selon les règles d'une sage ordonnance. Les productions de l'Allemagne pèchent trop souvent par l'absence de composition. Non pas qu'une méthode générale ait jamais fait défaut à ces grands esprits : il n'y a pas de grand esprit sans méthode; mais nous voulons parler ici de cette ordonnance intérieure qui classe à leur rang, sans jamais s'accuser, jusqu'aux derniers détails de la composition, et qui fait, coup d'œil, embrasser l'ensemble, c'est-à-dire la notion génératrice et ses développements. Si l'art chez nous se montre en toutes choses et jusque dans l'industrie, chez nos voisins, — faut-il l'avouer? — il n'est presque nulle part, et à peine dans l'art lui-même.

A ce point de vue, on doit féliciter l'Allemagne de l'effort réaliste qu'elle fait en ce moment, et de sa réaction à outrance contre l'idéalisme de son génie. Réaction naturelle : car s'il y a des peuples réalistes et des peuples idéalistes, la même tendance ne peut cependant

prévaloir toujours. Le spiritualisme et le naturalisme sont deux systèmes incomplets, entre lesquels oscillera l'esprit, avec plus ou moins de penchant pour l'un ou pour l'autre, jusqu'à ce qu'il soit reconnu que dans le monde où nous vivons, et que nous touchons, on ne peut pas plus abstraire la matière de l'esprit que l'esprit de la matière. La France fait depuis le commencement du siècle des efforts malheureux vers le spiritualisme. Par le même jeu de réaction, l'Allemagne, après s'être enivrée de métaphysique, se jette dans le matérialisme. Hegel eût trouvé dans cette antinomie la meilleure confirmation de son système, et peut-être a-t-il hâté la réaction en plus d'un sens, car nul penseur allemand n'a plus exalté les philosophes français du dix-huitième siècle et les plus matérialistes.

Après lui est venu Louis Feuerbach, modifiant la doctrine, la faisant descendre des hauteurs abstraites, et l'*humanisant* de toutes les manières. Hegel avait représenté l'univers comme le développement sériaire de l'idée, de l'absolu, arrivant dans la conscience humaine à la conscience de lui-même; M. Feuerbach en conclut qu'il n'y avait à s'occuper de l'absolu qu'autant qu'il se manifestait dans l'humanité, et qu'il ne pouvait y avoir d'autre religion que le culte de l'humanité, l'humanisme. C'était un pas considérable hors de l'idéalisme; mais l'humanité pouvait encore être considérée comme une abstraction, et les abstractions devenaient impopulaires. M. Max Stirner substitua donc l'individu à l'humanité, l'égoïsme à l'humanisme, et l'hégélianisme transformé aboutit, dans cette direction, à la négation de la société et de ses droits au profit de la souveraineté individuelle. On était loin du point de départ. M. Stirner et sa doctrine extrême n'ont obtenu, il est vrai, qu'un retentissement éphémère; mais M. Feuerbach est resté, et, quelque jugement que l'on porte sur ses idées, il méritait assurément de rester pour la courageuse franchise de sa pensée et la rare netteté de la forme. Il est la transition entre la métaphysique d'hier et le naturalisme d'aujourd'hui. Il n'est plus métaphysicien, mais il est encore dialecticien. Après un silence de plusieurs années, il rentre en scène avec un nouvel ouvrage, la *Théogonie*, en même temps qu'un penseur plus jeune et déjà célèbre remet en honneur la figure, longtemps négligée en Allemagne, du fondateur de la méthode expérimentale dans la philosophie moderne. Le *Bacon de Verulam* de M. Kuno Fischer est vraiment un « signe du temps ».

La place que Spinoza a si longtemps tenue en Allemagne, Bacon va l'occuper jusqu'à nouvel ordre. L'observation est proclamée l'unique

institutrice des esprits. Le microscope et la balance ont évincé la synthèse; l'analyse règne, et les faits sont interrogés à la place des anciennes sibylles de la métaphysique. On proteste même contre le passé, et on ne veut pas que l'Allemagne ait jamais été une nation philosophique¹. L'intelligence obéit à la nature, afin d'apprendre à la mieux dominer. Le système est tombé en complet discrédit. Mais en toutes ces protestations qui surgissent contre lui, il serait curieux de montrer comment il tend à revendiquer son ancienne autorité. Dans les œuvres les plus réalistes par leur forme et leur visée, l'idéalisme n'est pas aussi absent qu'on l'imagine. On le sent sourdre au fond, comme ces filets d'eau qui se glissent limpides sous les gazons, et dont la présence est subitement trahie par des touffes de verdure d'une fraîcheur imprévue. L'Allemagne se met au régime de l'observation rigoureuse, et elle fait bien; mais le jour viendra où les faits, rassemblés avec le secours de cette enquête scrupuleuse dont on s'est fait une loi, fourniront à l'esprit les éléments d'une généralisation nouvelle et supérieure. En attendant, il faut suivre ce mouvement, qui est l'intérêt et la passion du jour, et, si on le trouve excessif, se rappeler que les réactions ne sont jamais modérées.

Les sciences naturelles, depuis longtemps redevables à l'Allemagne, ont nécessairement reçu une nouvelle impulsion de la primauté qui leur a été décernée. En même temps, elles se sont rendues accessibles

¹ « Quoique l'esprit national allemand n'ait pas plus connu l'existence de la spéculation métaphysique qu'il ne s'apercevra de sa disparition, nos voisins anglais et français n'en prétendent pas moins que nous sommes un peuple philosophique. Cette méprise naïve n'a pu naître que dans un salon étranger. » Louis Knapp, *Système de la philosophie du droit*, 1857.

Cette philosophie du droit, « basée sur l'unique autorité de la perception sensible, » est un des produits les plus hardis et les plus caractéristiques de la nouvelle direction des esprits. Mais la prétention de n'être point une nation philosophe paraît singulière, si on réfléchit que l'Allemagne a peut-être dans un très-court espace de temps produit autant de systèmes métaphysiques que tous les peuples réunis. On ne cite ordinairement que Kant, Fichte, Schelling et Hegel. Nous serons encore très-incomplets en ajoutant à ces noms ceux de Jacobi, de Fries, de Herbart, de Solger, de Schopenhauer, de Krug. Autant de noms, autant de systèmes. Que serait-ce si nous voulions épuiser l'énumération des systèmes théologiques? Chaque théologien a sa dogmatique, c'est-à-dire sa manière particulière de classer et de développer les dogmes de la révélation chrétienne, ou, s'il nie la révélation dans le sens supernaturaliste du mot, les principes de la philosophie du christianisme. Chaque dogmatique n'est autre chose qu'un corps de doctrines métaphysiques. Cette spéculation théologique est encore plus caractéristique que la spéculation purement philosophique.

aux profanes. Des esprits éminents, tel que MM. Vogt, Moleschott, Schleiden, Tschudi, Zimmermann, sont entrés dans la voie de la vulgarisation, si brillamment ouverte par M. de Humboldt, en des tableaux où les qualités de l'artiste le disputent à celles de l'homme de savoir et de génie.

Dans les études historiques, la tendance réaliste se montre avec évidence. L'histoire se fait concrète et vivante. On fouille avec patience les archives des peuples, comme ailleurs celles du globe. MM. Ranke, Haüsser et Gervinus accusent cette tendance nouvelle par de brillants travaux. Entre leurs mains l'histoire prend plus de mouvement et de relief, et se colore au contact de la réalité. Elle est moins philosophique et plus politique. Avec ses préoccupations nouvelles, sa méthode devait se transformer, avec sa méthode sa langue. Désireuse de porter avec la lumière dans les esprits, la chaleur dans les âmes et l'énergie dans les volontés, elle a pris un dessin plus ferme, un langage plus précis. Peut-être a-t-elle perdu quelque chose de cette haute impartialité dont parlait madame de Staël quand elle disait que « tout comprendre, c'était tout pardonner. »

La poésie allemande n'avait pas attendu la réaction actuelle pour se mêler au monde. On se souvient de la jeune Allemagne, de ses aspirations politiques et même un peu socialistes, et de ses sympathies pour la France, qui a connu le chef de cette école, Henri Heine, ce grand et parfois trop léger esprit, pétri de lyrisme et de sarcasme. La jeune Allemagne est morte depuis longtemps. Elle avait succédé à une autre génération de poètes politiques : Rückert, Körner, Arndt, les chantres de la nationalité, les Tyrtées des guerres de l'indépendance ; après elle, vinrent MM. Herwegh et Freiligrath. Aujourd'hui la poésie est redevenue moins militante et plus tranquille. Il faut le dire aussi : la plupart des grandes renommées ont disparu. Deux groupes subsistent : le groupe souabe, à la tête duquel sont Uhland, qui ne publie plus rien, et Justinus Körner, moins maître de la forme, mais plus profond et plus pénétrant ; et le groupe autrichien, où manque Lenau, mais que MM. Frédéric Halm (Munch de Bellinghausen) et Anastasius Grün (comte Auersperg) maintiennent avec honneur.

Les romanciers sont peu nombreux, nous entendons les romanciers sérieux, car la production est aussi abondante qu'en France. A leur tête, il faut, ce nous semble, placer MM. Gutzkow et Auerbach, le premier plus hasardeux et plus chercheur, le second plus naïf et plus

sympathique. M. Gutzkow date de la jeune Allemagne. Les *Contes de village* de M. Auerbach ont été traduits, et ces tableaux, d'une nature si franche et d'une grâce si bienvenue, n'ont pas été moins goûtés en France qu'en Allemagne. L'auteur de ces charmants récits s'est essayé en des sujets plus hauts ; il n'était pas aisé de tailler un roman dans la vie tout intellectuelle de Spinoza, et M. Auerbach y a presque réussi. Deux renommées plus jeunes, MM. Freitag et Otto Ludwig, viennent de s'ajouter avec un certain éclat aux célébrités du roman. Ils ont déjà tenu beaucoup, et font concevoir plus d'espérances. MM. Keller, Otto Muller, Th. Mugge, sont des conteurs de mérites qu'il serait injuste d'omettre, même dans une nomenclature sommaire. La tendance la plus générale du roman est réaliste, et rentre ainsi dans la tendance générale.

Nous retrouvons au théâtre, avec quelques autres noms, la plupart des écrivains que nous venons de citer, et notamment MM. Frédéric Halm, avec sa *Griseldis* et son *Gladiateur de Ravenne* ; M. Gutzkow, auteur de drames et de comédies assez nombreuses ; M. Otto Ludwig, avec son drame des *Maccabées* ; M. Freitag, avec ses *Journalistes*. Il faut ajouter à ces noms ceux de MM. Wolfsohn, Julius Mosen, Hebbel, Dingelstedt, etc. Il serait malaisé de rattacher tous ces écrivains à un système unique. Le théâtre allemand, sorti d'un mouvement critique, a toujours cherché sa voie, et les Allemands sont convaincus qu'il ne l'a pas encore trouvée. Ce qu'on peut dire, c'est que les poètes contemporains ont produit des œuvres consciencieuses et distinguées, mais le courant ordinaire des théâtres est trop alimenté par la traduction française.

Si, pour terminer, nous effleurons les arts dans cette revue rapide, une remarque singulière nous frappe : on dirait que la musique, le plus immatériel et le plus idéal des arts, est elle-même entraînée dans la conversion générale. M. Richard Wagner n'est pas encore classé, et son nom, souvent applaudi, n'a pas atteint la région sercine des gloires non contestées. La critique et l'opinion sont flottantes et diverses ; mais si on peut différer d'avis sur la valeur de l'entreprise, il ne semble pas qu'on en puisse méconnaître le caractère. La suppression des formes conventionnelles et l'alliance plus intime des paroles et de la musique indiquent évidemment une tendance réaliste, si tant est que la musique puisse jamais être appelée réaliste. La peinture, au contraire, la chair et le sang de l'idéal, est devenue en Allemagne quelque chose de métaphysique et d'abstrait. Les tableaux sont des systèmes, et les toiles sont peuplées des ombres de la philosophie de l'histoire.

Partout ailleurs, l'Allemagne, réagissant contre des instincts trop exclusifs, cherche la vie et la réalité : c'est un pas qu'elle fait vers la France. S'il est certain qu'en toute situation les deux pays ont possédé dans leur génie les motifs d'un échange mutuel et les conditions nécessaires pour le rendre fécond, il semble qu'en aucun moment de leur carrière les circonstances n'aient été plus propices à ce commerce de leurs esprits.

La *Revue Germanique* veut être l'instrument de ce commerce. Mais ses fondateurs, s'ils croient faire une œuvre opportune, ont aussi la conscience qu'ils se sont donné une tâche difficile, et, bien plus qu'en eux-mêmes, ils placent leur espoir dans le concours des hommes éminents qui ont répondu à leur appel avec une bonne grâce dont ils croient pouvoir les remercier ici en leur nom comme au nom des lecteurs de la *Revue Germanique*. De tels concours obligent en même temps qu'ils assistent. Notre ambition et notre devoir sont de nous en montrer dignes.

CH. DOLLFUS, — A. NEFFTZER.

LETTRE
AUX DIRECTEURS DE LA REVUE GERMANIQUE
SUR
LES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET ORIENTALES
EN ALLEMAGNE.

Paris, le 15 décembre 1857.

MESSIEURS,

Votre projet d'une *Revue Germanique* réalise un des vœux que j'ai le plus souvent formés. Je n'ai point la prétention de vous suggérer des idées que vous n'ayez déjà eues. Cependant, afin de vous prouver quel intérêt je prends à votre noble dessein, je me permettrai de vous communiquer quelques réflexions sur la place que devra, ce me semble, occuper dans votre recueil la partie des études allemandes dont je me suis plus particulièrement occupé.

Votre *Revue* doit être un tableau complet du mouvement intellectuel en Allemagne. Or, le côté de ce mouvement qui mérite le plus, selon moi, d'attirer l'attention, est celui des sciences historiques et philologiques. L'Allemagne, jusqu'à ces dernières années, a été égalée par la France dans le domaine des sciences physiques et mathématiques. La philosophie allemande est quelque chose de très-particulier, qui ne peut être comparé à quoi que soit et dont le temps seul permettra d'apprécier la valeur. Quant à l'ensemble des productions qu'on appelait autrefois les *ouvrages de l'esprit* et qu'on désigne maintenant du nom de *littérature*, l'Allemagne n'a point échappé à la décadence générale dont les œuvres d'imagination sont frappées de nos jours : elle a eu, en ce genre, des

hommes de génie; à l'heure qu'il est, elle possède à peine quelques hommes de talent. La véritable excellence de l'Allemagne est, à mon avis, dans l'interprétation du passé. L'Allemagne a compris l'histoire bien plus comme une science que comme un art. Elle n'a pas de grands historiens dans le sens que nous attachons à ce mot; il faut pour cela un talent de composition qu'elle semble dédaigner : mais jamais race ne posséda une plus merveilleuse aptitude pour les recherches d'érudition. La science critique et historique de l'esprit humain, la philologie, instrument nécessaire de cette science, voilà sa création. Certes, l'étude sérieuse et patiente des monuments antiques existait avant que l'Allemagne s'en fût emparée. Pour n'en citer qu'un seul exemple, quel admirable répertoire de solide érudition que l'ancien recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ! Mais le service qu'a rendu l'Allemagne, c'est d'avoir élevé à la hauteur d'une science organisée ce qui n'avait été jusque-là qu'un délasement d'amateur, et d'avoir donné une valeur philosophique à des études qu'on envisageait comme un simple exercice de curiosité.

L'Allemagne, vous le savez, n'a pas de *Revue* comme nous les entendons. Elle a des journaux spéciaux où chaque science dépose ses découvertes successives. Les Allemands n'écrivent pas ; ils cherchent et ils pensent. Le genre de critique difficile et brillant dont la *Revue des Deux-Mondes* a créé le modèle parmi nous ne va pas à la tournure de leur génie, plus soucieux du fond que de la forme. Même différence dans l'enseignement. Les cours faits dans la manière éloquente que MM. Cousin, Villemain, Guizot ont inaugurée en France, n'ont dans les Universités allemandes aucun succès. Les enseignements les plus spéciaux au contraire y ont des auditeurs, quand on est sûr d'y recueillir des idées nouvelles ou des faits nouveaux.

C'est donc dans les journaux spéciaux que les rédacteurs d'une *Revue Germanique* devraient, selon moi, chercher les éléments les plus considérables de leur travail. Le *Journal de la Société orientale allemande* est le plus précieux répertoire pour les travaux relatifs aux antiquités de l'Asie. On ferait une œuvre utile en traduisant le rapport qui paraît dans chaque volume de ce recueil sur les progrès annuels des études orientales. Le journal de M. Haupt pour les antiquités germaniques, le *Musée du Rhin* pour l'antiquité classique, les *Communications* de l'institut de Perthes pour la géographie, sont aussi de précieux recueils, où notre insouciance des choses étrangères laisse s'enfouir de véritables trésors. Le *Journal pour la philologie comparée* de MM. Kuhn et Aufrecht, enfin, est la publication périodique la plus intéressante que je connaisse,

par la richesse, la variété, la finesse des découvertes qui y sont consignées. C'est là que s'est fondée la science capitale qui résume le travail philologique des dernières années, la mythologie comparée. C'est aux fines analyses de M. Kuhn et de ses collaborateurs qu'on doit la démonstration de ce résultat si important, que la race indo-européenne n'a eu d'abord qu'un système de mythes, dont les Védas nous présentent la forme la plus ancienne, comme elle n'a eu d'abord qu'un seul vocabulaire, qui se trouve épars dans les rameaux divers de la grande famille depuis l'Islande jusqu'à Ceylan.

Il est quelques hommes dont les travaux se présentent avec une sorte de périodicité, et qui sont une école à eux seuls. Ce tour particulier d'esprit qui rend les Allemands impropres à composer des ouvrages, mais qui en fait d'excellents collecteurs de matériaux, devait amener quelques travailleurs au système, plus commode pour eux que pour le public, de donner leurs idées au fur et à mesure qu'elles leur viennent. En France, on s'impose de ne livrer son œuvre au public que quand elle est parfaitement mûrie et achevée; en Allemagne, on la donne à l'état provisoire, non comme un enseignement doctrinal, mais comme une excitation à penser et comme un ferment pour les esprits. Il résulte de tout cela des livres moins bien faits que les nôtres, mais un mouvement fort supérieur au nôtre. Parmi ceux qui ont cédé à cette tentation, indice au moins d'une très-grande activité, je citerai d'abord M. A. Weber, de l'Académie et de l'Université de Berlin. Je ne connais pas en Europe de chercheur plus pénétrant et plus fécond. Ses *Indische Studien* paraissant périodiquement et ses autres ouvrages vous donneront toujours le dernier mot du grand ensemble de travaux qui se rattachent au sanscrit. M. Ewald et ses *Annuaire*s vous tiendront au courant des études bibliques : consultés avec discernement, les ouvrages de ce critique éminent sont d'un prix infini. Pourriez-vous oublier M. Bunsen, cette infatigable activité, ce zèle pour tout ce qui est noble et grand, et ce vaste atelier de travail scientifique qui se groupe autour de lui ? Les trois ou quatre volumes que publie par an M. Bunsen sont un vrai journal, où l'on est sûr de trouver toujours les résultats, sinon les plus démontrés, du moins les plus récents, de la philologie comparée, des études védiques, des études sur l'Avesta, des études bibliques, en un mot de tout ce qui est vivant et en progrès dans le champ des études philologiques.

Vous aurez sans doute des correspondants dans les diverses Universités. C'est là qu'il faut prendre comme à sa source le riche développement d'idées qui assure à l'Allemagne, dans l'ordre des spéculations

rationnelles, une si incontestable supériorité. L'enseignement n'est point en Allemagne, comme il l'est dans d'autres pays, une pédagogie étroite et jalouse de la science. Les établissements d'instruction publique y sont aussi des établissements scientifiques, recevant l'impulsion non d'une administration centrale, d'ordinaire peu au courant des choses intellectuelles, et naturellement indifférente ou hostile à ce qu'elle ne comprend pas, mais de savants et de penseurs, prenant au sérieux les choses de l'esprit. De là un enseignement large, libre, plein d'initiative, représentant à chaque heure l'état de la science ; si bien que le jeune homme qui l'a suivi aperçoit clairement dès ses débuts le point d'où il faut partir et la région qui promet de récompenser par des découvertes les efforts des travailleurs.

Je sais que je vous parle ici d'un idéal quelque peu éclipsé aujourd'hui. Selon moi, l'âge d'or de l'Allemagne, au moins sous le rapport des conditions extérieures de la vie intellectuelle, est passé. La réaction des dix dernières années a exercé sur ces belles études une influence fatale. L'enseignement de la théologie, autrefois si indépendant et si élevé, est devenu dans les pays protestants d'Allemagne presque aussi impossible que dans les pays catholiques. Or, qu'on ne s'y trompe pas, c'est l'enseignement de la théologie qui a été en Allemagne le point de départ du grand développement qu'ont pris les études philologiques, surtout orientales : les fondateurs de ces études, les Eichhorn, les Gese-nius, étaient des théologiens. Cette ressource si précieuse pour le travail intellectuel est perdue peut-être sans retour. Les jeunes gens sérieux, qui autrefois trouvaient dans l'enseignement de la théologie ou le ministère pastoral un excellent moyen de mener une vie laborieuse, repoussés par les symboles inacceptables ou étroits qu'on leur impose, se rejettent sur les carrières purement scientifiques, qui sont nécessairement peu nombreuses. Tout cela se combinant avec le renchérissement de la vie matérielle, qui atteint même les villes d'Universités en Allemagne, a produit une misère sur laquelle nous n'insisterions pas, si elle n'avait pour la science les plus fâcheux résultats. En effet, une conséquence de cet état de gêne, ce sont les travaux hâtifs par lesquels une jeunesse intelligente, mais trop nombreuse et trop empressée, cherche à se frayer une route vers les fonctions salariées. Ce n'est jamais impunément qu'on met les découvertes aux enchères. Les travaux solides sont de tous les temps ; mais les découvertes viennent à leur jour, et il ne faut pas les devancer. Le grand défaut de l'Allemagne est cet empressement fiévreux d'annoncer des résultats nouveaux et de dépasser les maîtres, qui produit un déluge de thèses hardies et de pa-

radoxes. Ajoutez à cela les intrigues d'un parti religieux, mettant pour condition à ses faveurs tout autre chose que le mérite scientifique, et vous comprendrez les effets désastreux qu'ont pu produire sur des études aussi délicates que les nôtres quelques années d'un tel régime. Vous aurez le droit d'être sévères pour l'école superficielle, qui voudrait ainsi passer l'éponge sur le travail d'un demi-siècle, et enlever à l'Allemagne sa vraie couronne, celle de la science critique, saine et désintéressée.

Et puisque j'ai commencé à vous communiquer mes réflexions sur des points secondaires de votre plan, auxquels peut-être vous ne penseriez pas, j'oserai vous conseiller de ne pas chercher le développement de l'esprit allemand seulement en Allemagne. Je ne sais si je me trompe, mais je crois voir le moment approcher où les Allemands joueront le même rôle que ces Scots de la première moitié du moyen âge, qu'on trouve partout à l'état de missionnaires de la science et de grammairiens. Déjà presque tout le travail matériel de la philologie est supporté dans le monde par des Allemands. Ne négligez donc pas d'embrasser dans votre recueil ces nombreuses colonies où, grâce à sa puissance d'expansion, la race germanique porte son activité intellectuelle et son sérieux. Suivez-la dans l'Académie de Saint-Petersbourg, où, malgré des susceptibilités assez naturelles, la science allemande s'est créée une importante succursale, peu inférieure à l'Académie de Berlin, surtout pour les sciences géographiques. Cherchez-la en Angleterre, à Oxford, à Londres, où vous rencontrerez à l'état d'exilés volontaires quelques-uns des meilleurs représentants de la nouvelle école, MM. Max Müller et Aufrecht. Ils écrivent en anglais; mais leur science, leur pensée sont allemandes: cela doit vous suffire. La Hollande mérite aussi que vous lui ouvriez votre recueil. L'Université de Leyde me paraît depuis quelques années dans une direction excellente: elle possède un grand enseignement historique, à la tête duquel est M. Dozy, et une solide école d'exégèse dirigée par M. Kuenen. En Suisse, vous trouverez l'Université de Zurich et le savoir un peu hasardeux de M. Hitzig. L'Asie et l'Afrique enfin vous offriront d'admirables missionnaires, tels que les Krapf, les Isenberg, et des voyageurs, tels que Barth et Overweg. Tandis que les missions catholiques, autrefois si fructueuses, ne rendent plus à la science que de médiocres services, à cause du peu d'instruction et de curiosité de la plupart de ceux qui s'y dévouent, les missions allemandes, anglaises, américaines, ont produit d'habiles explorateurs qui ouvrent devant nous des mondes inconnus, et prennent place parmi les fondateurs de la science critique de l'humanité.

N'oubliez pas les juifs allemands : ils sont une partie essentielle et pourtant distincte du mouvement qui doit vous occuper. C'est un monde fort mêlé, mais où se rencontrent encore des Mendelssohn et des Spinoza, et d'où sont sortis de bons auxiliaires du travail scientifique. Par une singulière destinée, la race juive se trouve de nos jours le meilleur interprète de certaines civilisations de l'Orient qui se sont trouvées, il y a deux ou trois mille ans, en contact avec elle, et dont les études bibliques et talmudiques la rapprochent à un degré surprenant.

Enfin, cherchez aussi l'Allemagne en France. Nous possédons parmi nous une colonie allemande qui, en même temps qu'elle communique largement avec le centre des idées françaises, puise directement encore aux mamelles germaniques, dont elle n'est point détachée : c'est l'école de Strasbourg. Cette modeste et savante école, dont l'administration centrale a parfois trop peu respecté l'individualité, est parmi nous le seul reste des anciennes institutions provinciales, qui avaient de si bons effets pour la culture intellectuelle. Vous connaissez sans doute la *Revue de Théologie* de M. Colani, excellent écho de ce qu'il y a de meilleur dans l'exégèse allemande. Les travaux de M. Reuss, de M. Bergmann, honorerait une Université d'outre-Rhin ; ils sont chez nous presque inconnus, et j'ignore si, en dehors de l'estime d'un petit nombre, ils ont jamais reçu le moindre encouragement de l'opinion.

Que votre Revue soit l'abrégé de ce vaste mouvement d'études. Dans ma pensée, elle doit représenter non-seulement l'Allemagne, mais tout ce dont l'Allemagne s'occupe, c'est-à-dire le monde entier. Croyez que son apparition ne sera saluée par personne avec plus de sympathie que par moi, et agréez, etc.

ERNEST RENAN.

HISTOIRE ROMAINE

DE

THÉODORE MOMMSEN¹.

I.

La linguistique est à l'histoire des hommes ce que la géologie est à l'histoire du globe. La géologie a retenu la trace des révolutions physiques qui ont précédé l'humanité; la linguistique comparée éclaire des temps et ressuscite des races antérieures à tout historien. Nous devons à cette science la révélation du fait capital de l'histoire primitive, la grande migration des peuples indo-européens. L'étude du sanscrit, du grec, du latin, du celtique et de la plupart des langues parlées dans l'Europe moderne a montré, à côté de différences caractéristiques, les indices incontestables d'une origine commune. Les similitudes indiquent les phases traversées en commun par la race primitive. Les différences marquent le moment où les ramifications se sont détachées de la souche pour se développer dans d'autres milieux.

C'est dans le bassin de l'Euphrate, à côté même de la race rivale des Sémites, que les conjectures les plus vraisemblables placent le berceau de la race indo-européenne. C'est de là que sont partis successivement les essaims d'hommes qui ont peuplé ou conquis la Perse, l'Inde et

¹ Deuxième édition, revue et complétée d'après des documents récemment découverts et édités par M. Pertz, 3 volumes. — Berlin, Weidmann, 1857.

Le travail de M. Mommsen est le plus considérable qui ait été entrepris sur l'histoire romaine depuis Niebuhr. On en donne ici un résumé purement analytique, et, sans s'interdire la critique, c'est en général surtout par des analyses que la *Revue* s'appliquera à faire connaître les grands travaux de la science et de l'érudition allemandes. Les juger est le droit de tout homme compétent; mais les faire connaître et surtout inspirer le désir de mieux les connaître encore est la mission spéciale de la *Revue*. (*Note de la rédaction.*)

l'Europe, où les populations antérieures ne se sont maintenues que dans quelques points isolés¹. Avant de se ramifier, la race indo-européenne avait dépassé le premier degré de la civilisation, la vie de chasse et de pêche, et atteint la vie pastorale. On avait des cabanes, des canots, des barques, des vêtements. On connaissait l'usage du sel, du feu et de quelques métaux, car les mots qui expriment ces idées sont communs à toute la nombreuse famille des langues indo-européennes. La race primitive possédait aussi les premiers rudiments de la religion et de la science, c'est-à-dire de l'observation. On trouve dans le fonds commun non-seulement l'idée générale de divinité, mais beaucoup d'idées religieuses plus spéciales et plus concrètes. « Ainsi, » dit M. Mommsen, le ciel considéré comme père et la terre considérée » comme mère des êtres, l'existence des âmes à l'état d'ombre après la » mort, sont des pensées fondamentales de la théologie indienne aussi » bien que de la théologie grecque et romaine. Certains dieux révéés » sur les bords du Gange ressemblent jusque par le nom aux divinités » de l'Illissus et de Tibre. L'*Uranus* des Grecs est *Varunas*; *Zeus*, *Jupiter*, » *Diespiter* est le *Djâus pitâ* des Védas. Les mystérieuses figures des » vieilles Erynnies sont venues d'Orient. Le divin levrier *Sarama* qui » garde pour le maître des cieux le troupeau d'or des étoiles et des » rayons solaires, et lui amène les vaches célestes, les fécondes nuées, » pour qu'elles lui donnent leur lait, est devenu chez les Grecs le fils » de *Sarama*, *Sarameyas*, *Hermeyas*, *Hermès*. L'énigmatique tradition du » vol des troupeaux du soleil, qui n'est elle-même pas sans analogie » avec la légende romaine de Cacus, est l'écho suprême et incompris » de cette antique poésie de la nature. »

Les premiers rudiments de la vie de famille appartiennent aussi à ces temps primitifs, mais l'organisation de la vie publique est postérieure à la séparation. L'état pastoral est impuissant à la développer, et on n'en était encore qu'aux plus faibles commencements de la vie agricole; les mots qui se rapportent à l'agriculture ne sont plus communs à toutes les langues indo-européennes, mais ils se retrouvent encore chez les Grecs, les Romains, les Germains, les Slaves, les Lithuaniens, et même les Celtes. Toute cette famille de peuples a donc traversé ensemble le phase agricole. La branche gréco-italique, considérée en particulier, a des caractères qui indiquent une séparation encore plus récente. Ce n'est plus seulement la culture des céréales, c'est aussi la viticulture qui est connue, et en général tout ce qui constitue les bases

¹ La Finlande, le pays basque et peut-être l'Étrurie.

matérielles de l'existence est commun aux Grecs et aux Latins. La déesse des foyers, *Hestia, Vesta*, est la même. Les éléments de la civilisation morale et politique, au contraire, la famille et l'État, la religion et l'art, se sont développés en Grèce et en Italie d'une manière bien différente : « En Grèce, le tout est sacrifié à l'individu : la nation à la » commune, la commune au citoyen. A Rome, l'État est tout, et hors » l'agrandissement de l'État, toute pensée large et haute est interdite » au citoyen. » Mais, quoique si dissemblables dans leur développement, la civilisation morale et politique de la Grèce et de l'Italie n'en procède pas moins d'un principe commun. Avant de se séparer en deux ramifications, la branche gréco-italique était, en effet, arrivée à un degré de culture qui suppose évidemment une chose publique et, par tant, un gouvernement ou une administration. De la nature de ce gouvernement, on n'a que des indices rares et douteux. Ce qui, d'après M. Mommsen, était commun aux deux peuples, c'était l'élément patriarcal dans l'État, la monogamie, la grande position de la mère dans l'intérieur de la maison ; mais le développement excessif de la puissance conjugale et surtout de la puissance paternelle est étranger aux Grecs ; l'esclavage aussi est plus dur chez les Romains. L'autorité suprême était probablement entre les mains des chefs de tribu, gouvernant avec l'assistance d'un conseil des anciens et soumettant les décisions principales prises en conseil à l'acceptation ou au rejet de l'assemblée des hommes d'armes. Ce sont les rudiments de la première constitution romaine, et on les retrouve dans ce que rapporte Aristote de la plus ancienne constitution de l'île de Crète. Les idées fédératives étaient aussi communes aux deux nations. En religion, les Grecs créent des formes esthétiques, les Latins s'en tiennent à l'idée nue et ne veulent pas que la forme l'obscurcisse. La mythologie latine est une série d'abstractions. Jupiter et Junon sont l'abstraction du principe viril et du principe féminin ; Cérès, la force créatrice ; Minerve, la force qui incite. Les dieux latins n'ont pas de légendes, ils ne se marient pas, n'ont pas d'enfants, ne descendent pas parmi les hommes et ne boivent pas de nectar. « L'abstraction, » dit M. Mommsen, « qui est le point de » départ de toute religion, reste à Rome à son premier et infime degré, » tandis qu'en Grèce le motif à peine trouvé s'épanouit en figures et » en traditions héroïques. » Aussi les Romains n'ont-ils pas de poésie primitive, et n'ont-ils eu que bien tard une poésie d'imitation et de seconde main. L'art n'est pas moins impossible, car l'ancienne foi des Latins est décidément hostile aux images. Enfin le principe de la spéculation est absent dans cette religion terre à terre, et les Romains

n'ont pas créé de philosophie. En revanche, le sentiment de la foi a persisté plus longtemps chez eux que chez les Grecs. « Mais, » ajoute l'auteur, « cessons enfin d'exalter la Grèce aux dépens de Rome, ou Rome aux dépens de la Grèce, et comprenons que les qualités de ces deux plus puissants organismes de l'antiquité sont déterminés par leurs défauts mêmes. La divergence entre les deux nations provient surtout de ce que le Latium ne s'est point, au moment de son développement historique, trouvé comme la Grèce en contact avec l'Orient. Nul peuple n'était assez grand pour enfanter à lui seul la mer-veille de la civilisation grecque, et plus tard, celle de la civilisation chrétienne. Pour de telles créations il a fallu que les idées et l'esprit de la race sémitique s'implantassent, pour fructifier, dans le sol indo-européen. Mais si, justement pour cela, la Grèce est le type même du développement humain, Rome sera pour tous les temps le type du développement national. Nous devons les révéler également et vouer la même attention à l'histoire romaine et à l'histoire grecque. »

II.

On ignore comment les Italiques sont arrivés à la chaîne des Alpes, mais il est certain que c'est par là qu'ils ont pénétré en Italie. Les côtes de l'Italie méridionale étaient encore inconnues des Grecs au temps d'Homère, et aucune des immigrations de ces temps primitifs n'a eu lieu par mer. Il ne semble pas que les nouveaux arrivants aient rencontré des populations autochtones, mais il paraît qu'ils avaient été précédés par un détachement antérieur de la race indo-européenne, les Iapygiens. On considère ceux-ci comme les plus anciens habitants de la Péninsule; ils étaient établis dans la partie méridionale, et ont presque tout à fait disparu dans l'hellénisme de la grande Grèce. Avec les Iapygiens et les Italiques, il faut nommer, comme premiers occupants du sol italien, les Étrusques ou Toscans, dont l'origine indo-européenne est vraisemblable, mais n'a pu être établie avec certitude.

L'immigration italique proprement dite se divise elle-même en deux embranchements : les Latins et les Ombriens, ces derniers comprenant les Marses, les Volsques, les Samnites, etc. Les dernières phases de l'établissement ombrien appartiennent à l'époque historique; l'établissement des Latins dans le Latium est antérieur à tout témoignage; les frontières du Latium, notamment celle du Tibre au nord, sont déterminées et fixes dès la plus haute antiquité.

Dans le Latium, comme dans tous les établissements helléniques et italiques, le territoire fut partagé en districts de famille¹. En dedans de ces districts, le sol était commun, et les produits seuls étaient partagés. L'agglomération de quelques districts forma des villages, mais ces villages n'étaient point des unités indépendantes, et c'était leur réunion qui constituait la *civitas*, le *populus*. Le point central était, non pas une ville, bien que l'inévitable noyau d'une ville future, mais un point élevé et fortifié, servant de refuge en cas de guerre (*capitolium*, *arx*), de lieu de réunion pour les transactions, les réjouissances publiques et les fêtes religieuses. Il y avait autant de capitoles que de cités, c'est-à-dire de groupes de villages. Chacun de ces groupes était indépendant et régi par un chef représentant l'autorité paternelle dans la cité. Ce chef était assisté d'un conseil des anciens, et convoquait l'assemblée des hommes d'armes. Les cités étaient unies en fédération, sous la primauté d'Albe, dont le capitol, élevé sur une montagne isolée, semblait la défense naturelle du Latium.

C'est du sein de cette confédération qu'est sortie la commune romaine. Elle n'a pas été fondée, comme on l'a dit, par un ramassis de gens sans aveu; elle est née de la fusion de trois communautés antérieures : les Rhamnes (nom primitif des Romains), les Titiens (communauté sabine) et les Lucériens. Le territoire de la nouvelle communauté était malsain et, de plus, resserré partout, excepté du côté de la mer. On en conclut que Rome a surgi surtout comme entrepôt du commerce fluvial et maritime. Aussi porte-t-elle une galère dans ses armes, et la voit-on conclure, à une époque très-ancienne, des traités avec les nations transmarines. De là un développement assez prompt. Rome apparaît comme ville fermée, établie autour de son capitol, dès les commencements de son histoire, fort obscurs, comme on le sait, depuis Niebuhr. Quelques noms et quelques faits généraux se dégagent seuls avec certitude des inventions des écrivains postérieurs. Nous voyons dès les premiers temps les Romains en guerre avec les Véiens (tribu étrusque) pour la possession de Fidènes, tête de port des Étrusques sur la rive gauche du Tibre. Puis viennent, en dépit de la fédération éternelle des communes du Latium, les luttes avec les communautés latines qui resseraient Rome du côté des terres. Plusieurs des communautés conquises disparaissent dans la communauté triomphante. Albe elle-même succombe à l'ascendant naissant de Rome,

¹ Ce mot pris dans l'acception du latin *gens*, groupe de familles remontant au même ancêtre.

et ce fait capital, qui déplace le centre de gravité du Latium, est symbolisé, dans les légendes inventées après coup, par le combat des trois Horaces et des trois Curiaces. Rome remplace Albe dans la primauté du Latium, mais avec une forme et un pouvoir différents. La ligue est fondée entre la communauté romaine d'une part et la confédération latine d'autre part. La primauté se change en patronat, et M. Mommsen compare l'ancienne suprématie albaine à la suzeraineté purement nominale des empereurs d'Allemagne sur les princes de l'Empire, et la suprématie romaine à l'autorité très-effective que l'empereur Napoléon I^{er} exerçait sur les princes de la confédération du Rhin, nominellement indépendants. Au dehors, Rome seule représente la confédération; c'est elle qui conclut un traité de commerce avec Carthage. Dans les guerres, l'armée expéditionnaire est composée moitié de Romains et moitié de Latins. Le commandement alterne, et le butin est partagé en deux parties égales.

Voilà tout ce qu'on sait du développement de Rome sous la période des rois. On constate un accroissement rapide et considérable, mais on ignore les détails. La constitution intérieure est mieux connue. Elle est sortie, non des combinaisons d'un législateur, mais des traditions et de l'esprit du peuple. « Elle n'est ni faite de toutes pièces ni empruntée, dit M. Mommsen; elle s'est développée dans et avec le peuple » romain. Elle a sans doute son point de départ dans l'ancienne constitution italique et gréco-italique; mais entre les constitutions dont nous pouvons nous faire l'idée d'après les poèmes homériques et le plus ancien ordre de choses à Rome, il y a une longue série de phases politiques. Tous les mots relatifs à la constitution romaine sont latins. »

La communauté se compose de l'ensemble des citoyens. Tous les citoyens sont égaux; ils s'appellent *patres* ou *patricii*, pères ou fils de pères, parce que seuls ils peuvent être légitimement pères et avoir un père légitime. Des hôtes, des clients, des affranchis venus dans la cité à la suite des familles deviennent les hôtes et les clients de la communauté. Ils ne tarderont pas à former la classe plébéienne, mais dans le principe ils ne comptent pas, ils ne sont rien dans l'État, les citoyens seuls se réunissent en assemblée populaire, et sont appelés à porter les armes. Le roi est dans l'État ce que le père est dans la famille, l'unique détenteur du pouvoir et l'unique représentant de la communauté. Les fonctionnaires auxquels il lui est loisible de déléguer une partie de ses pouvoirs ne sont que ses commissaires; son autorité est absolue dans le cercle des lois traditionnelles, mais il ne peut qu'appliquer ces lois;

s'il veut les modifier, il doit consulter l'assemblée des hommes d'armes. S'il viole ou s'il change la loi, les citoyens obéissent, et l'autorité du roi subsiste, comme subsistait, surtout dans le droit romain d'alors, celle du père opprimant sa famille. Mais les prescriptions illégales ne peuvent avoir de conséquences légales, et elles tombent à la mort du souverain. De même encore que le père de famille romain, quoique tout-puissant dans la famille, s'entourait pour les décisions les plus importantes d'un conseil, de même le roi est obligé par les mœurs et par la tradition de s'entourer d'un conseil d'hommes importants, qui n'ont pas voix délibérative, et qui ne répondent que lorsqu'ils sont consultés. C'est la forme primitive du sénat, vraisemblablement formé dans l'origine des chefs des familles¹ composant la communauté. Toutefois le choix royal n'était pas limité, et le roi pouvait même appeler au conseil des non-citoyens, ce qui n'a peut-être pas eu lieu dans le principe, mais ce qui fait que l'entrée du sénat n'a jamais été contestée aux plébéiens.

Le pouvoir royal était viager et non héréditaire. L'égalité primitive entre les paysans formant la communauté romaine excluait tout privilège de naissance. Mais le roi avait la faculté et peut-être même le devoir de désigner son successeur, et s'il négligeait de le faire, l'assemblée populaire ne nommait qu'un interroi (*interrex*) qui désignait le nouveau chef de la cité.

La communauté était divisée en curies, la tradition voulant que, dans le principe, chaque famille (*gens*) eût compté dix maisons, chaque curie (*curare*) dix familles ou cent maisons; chaque maison fournissait un fantassin (*mil-es*, parce que, d'après ce système décimal, il y en avait mille par curie); chaque famille donnait à l'État un cavalier et un sénateur. Les citoyens ne payaient pas d'impôt; mais, en cas d'urgence, ils acquittaient un emprunt forcé, qui leur était remboursé quand les finances publiques le permettaient; les non-citoyens acquittaient un droit de protection. Le roi percevait en outre les droits sur les ports, et des droits de domaines et de pacage. Outre le service militaire, les citoyens pouvaient être astreints à des corvées pour la culture des champs royaux et les constructions publiques. L'ensemble des hommes en état de porter les armes composait l'assemblée populaire, et dans cette assemblée résidait la vraie souveraineté, mais c'était une souveraineté latente dans le cours ordinaire des choses, et qui ne se manifestait que dans les circonstances extraordinaires, quand il s'agis-

¹ Ce mot toujours pris dans l'acception plus large du latin *gentes*

sait de contrevenir aux lois ou aux coutumes établies. C'est dans ces cas exceptionnels que le roi s'adressait à l'assemblée des curies. « Ainsi, en » droit ordinaire, tout citoyen pouvait aliéner son bien, mais à la condition de s'en dessaisir immédiatement; s'il voulait l'aliéner d'avance » pour en jouir sa vie durant et ne le céder qu'à son décès, il dérogeait » à la coutume établie, et le consentement de la commune était indispensable. C'est là l'origine et la forme primitive des testaments. » L'homme libre ne pouvait ni perdre ni abandonner sa liberté; personne par conséquent ne pouvait se soumettre à un tiers comme à » son père. La commune intervenait encore, et l'adrogation avait lieu. » Le patriciat, ou le droit de cité, étant un droit de naissance, ne pouvait être conféré ni aliéné sans le consentement des curies. Le roi » rendait la justice, mais il n'avait pas le droit de grâce. Le meurtrier condamné par lui ne pouvait échapper à la mort à moins de se » pourvoir en grâce auprès de la commune, ce que le roi pouvait autoriser ou défendre. Enfin, en droit des gens, les traités de paix » éternelle conclus avec les États voisins ne pouvaient pas être rompus; » il fallait encore que la commune intervînt pour autoriser la violation » du droit, en invoquant une injustice soufferte. Les citoyens étaient » donc consultés, non, il est vrai, en tant que formant la commune, » mais en tant que formant l'armée, pour toutes les guerres offensives, » mais non pour les guerres défensives ni pour les traités de paix. »

En somme, dit l'auteur, « l'ancienne constitution romaine nous » apparaît à peu près comme la monarchie constitutionnelle renversée, et la communauté romaine était ce qu'est le souverain en Angleterre. C'était elle qui régnait, c'était le roi qui gouvernait. Dans » le rapport du tout aux parties, l'État romain tenait le milieu entre » une simple association de garantie et de protection réciproques » et l'idée moderne de la toute-puissance de l'État. La communauté » avait droit sur les citoyens pour la répartition des charges et la » répression des délits et des crimes, mais une loi d'exception punissant un citoyen pour des faits non prévus par la loi générale a toujours paru aux Romains un acte arbitraire. Les droits de la propriété » et de la famille étaient encore bien plus absolus. L'État pouvait enchaîner et tuer un citoyen, mais il ne pouvait lui enlever ni son fils, » ni son champ, ni même grever sa propriété d'un impôt. »

Telles étaient les institutions originaires de Rome; elles ne considéraient que le citoyen, c'est-à-dire le patricien. Mais il n'y avait pas dans la ville que des patriciens. Il y avait d'abord, comme dans toute ville, des étrangers proprement dits. Le gouvernement ni les lois n'exis-

taient pour eux; ils pouvaient être volés et chassés; en un mot, ils n'avaient aucun droit. Mais il y avait aussi ces clients, ces hôtes, dont il a déjà été question. Venus dans la ville à la suite des familles auxquelles ils s'étaient attachés, et devenus les hôtes de Rome même, ils jouissaient de la protection des lois et de toutes les douceurs de l'hospitalité. Leur réunion formait la *plebs*, incessamment augmentée par le commerce, les affranchissements et les populations des villes voisines vaincues par Rome. Elle prospérait, s'enrichissait et multiplait, tandis que le patriciat, décimé par les guerres, menaçait de dépérir. De cette situation naquit la première réforme constitutionnelle, qui porte à tort ou à raison le nom du roi Servius Tullius, et qui, dans tous les cas, remonte au deuxième siècle de la ville. Les plébéiens propriétaires furent admis à participer, non pas aux droits, mais aux devoirs des patriciens; ils furent astreints à porter les armes et à contribuer à l'emprunt forcé levé par le roi en cas d'urgence. Mais qui est soldat peut aussi devenir officier « dans un État qui n'est pas pourri », dit M. Mommsen. Les plébéiens eurent donc par le fait accès aux grades militaires, et probablement ils pénétrèrent aussi dès ce moment au sénat, qui, de droit, ne leur avait jamais été fermé. Ils furent naturellement dispensés de payer le droit de protection qu'ils acquittaient antérieurement comme clients de la communauté, mais ils restèrent exclus des curies, c'est-à-dire de l'exercice de la souveraineté populaire. Seulement, comme anciennement déjà c'était la commune militaire, et non la commune civile, qui décidait des guerres offensives et qui validait les testaments des soldats avant la bataille, et que les plébéiens faisaient désormais partie de la commune militaire, il y eut deux modes de votation, celui par curies, qui resta le mode ordinaire, et celui par centuries, pour les deux cas qui viennent d'être indiqués. Mais l'influence des plébéiens était à peu près annulée dans les centuries par le mécanisme particulier des votes. En somme, les avantages obtenus ne compensaient pas le poids des obligations imposées. Aussi la réforme ne fut-elle probablement pas due à une pression de la plèbe, mais plutôt à une pression des patriciens demandant à voir leurs charges allégées, ou peut-être à l'initiative de l'un des rois romains. Une réforme semblable, plaçant aussi dans la propriété le centre de gravité de l'État, venait d'avoir lieu dans les colonies grecques du midi de l'Italie, et il est possible que Servius Tullius, ou tout autre roi, ait simplement suivi l'exemple qui lui était ainsi donné. Quoi qu'il en soit, à la place de deux classes politiques, les citoyens et les clients, les patriciens et les plébéiens, qui avaient jusque-là existé à Rome, il y eut désormais

trois classes : les patriciens, ou citoyens actifs; les plébéiens propriétaires, ou citoyens passifs (*sine suffragio*); et les protégés, appelés *ararii*, du droit de protection qu'ils acquittaient, ou *proletarii*. Ces derniers ne fournissaient à l'armée que les ouvriers, les musiciens, et un certain nombre d'hommes non armés, destinés à servir de remplaçants, c'est-à-dire à combattre avec les armes de ceux qui tombaient dans la bataille.

Première modification des anciennes institutions, la réforme servienne contient en elle le germe de toutes les modifications subséquentes, et même, il faut en convenir, celui de la décadence de Rome. En faisant participer les plébéiens aux charges plutôt qu'aux privilèges de la cité, en les admettant et les excluant tout à la fois, elle crée le principe des conflits politiques; en opposant la propriété à la non-propriété, elle produit le ferment de la question sociale. Elle est donc le point de départ de tous les troubles et de toutes les révolutions qui ont bouleversé Rome. Dès ce moment, il n'y a plus rien de stable; l'une ou l'autre caste, l'un ou l'autre intérêt triomphent tour à tour, jusqu'à ce que tout s'abîme dans le chaos. Mais le premier réformateur de la constitution romaine n'était pas tenu de prévoir les choses de si loin. Il agissait conformément aux circonstances de son temps, ou plutôt c'étaient les nécessités du temps qui agissaient en lui.

C'est le moment de fixer, avant qu'ils s'altèrent sous des influences diverses, les principaux traits de la vie religieuse et économique, artistique et industrielle des Romains sous les rois. Le Ciel romain était le reflet de Rome, mais un reflet exact et prosaïque. L'État, la famille, chaque homme, chaque fait, venaient s'y répéter, et y étaient représentés par autant d'abstractions. Le cercle des dieux était mobile et changeant comme le flux et le reflux des choses terrestres, et de même que les Romains recevaient à Rome des citoyens d'autres communes, de même ils faisaient accueil aux dieux étrangers, d'où la distinction des *dei indigetes* et des *dei novensides*. La semence (*Saturnus*, Saturne), la floraison (Flore), la guerre (Bellone), la limite (*Terminus*), la jeunesse (*Juventus*), la santé (*Salus*), l'honnêteté (*Fides*), la concorde (*Concordia*), toutes ces divinités caractérisent bien l'état infime et primitif de l'abstraction religieuse chez les Romains de ce temps. Le côté intime et véritablement pieux était le culte des esprits protecteurs de la cité et du foyer, Vesta et les Pénates, des divinités des forêts et du seuil domestique, les Sylvains et les Lares; mais ces divinités plus familières occupaient le degré infime de l'échelle. A peu près au même rang qu'eux se plaçait *Herculus*, *Hercules* (de *hercere*), le dieu des clôtures,

de la propriété et de l'augmentation du bien. C'est sur son autel qu'on signe les contrats. La Fortune (*Fors*, *Fortuna*) et *Mercurius*, le dieu du commerce, sont encore des divinités purement romaines.

Les dieux étrangers le plus anciennement admis étaient, après Mars, introduit dès l'origine, certaines divinités helléniques. Les dieux romains, quand on les consultait, ne répondaient que oui et non; les dieux grecs étaient plus communicatifs; aussi les oracles sibyllins et l'oracle de Delphes sont-ils en grand honneur à Rome dès une haute antiquité. Castor et Pollux furent accueillis aussi de très-bonne heure, ainsi que l'Héraclès grec, qui, à cause de la ressemblance du nom, se confondit avec l'Herculus latin. Pluton entra dans l'Olympe romain comme dieu des richesses, c'est-à-dire du sol, et son épouse Proserpine comme déesse des germes. Enfin Bacchus fut également le bienvenu.

Les dieux supérieurs étaient le *Jovis* romain, le Jupiter du Capitole; *Mars*, divinité particulière des Sabins, qui avaient constitué avec les Rhamnes la commune romaine primitive, et *Quirinus*, la personnification de la communauté armée. Chacun de ces dieux avait son prêtre, son flamme (*flamen*, allumeur), chargé de présider aux sacrifices. C'étaient les trois flamines majeurs, auxquels s'adjoignirent plus tard les trente flamines curiaux pour les foyers des trente curies. Le culte public de Vesta existait dans la Rome servienne. L'exercice de certains cultes était dans les attributions de corporations ou de familles : les *saliens* (sauteurs) exécutaient au mois de mars des danses en l'honneur du dieu de ce nom; en mai, les douze frères des champs (*fratres arvales*) invoquaient Cérès, la force créatrice. Les familles des Appiens et des Quinctiliens avaient le soin des *lupercales*, célébrées en février pour la protection des troupeaux.

Mais ces prêtres et ces corporations n'étaient chargés que du culte proprement dit; ils honoraient les divinités, mais ils ne se mettaient point en communication avec elles, ils ne les interrogaient pas, ils ne les consultaient pas; c'était là l'affaire des citoyens eux-mêmes, du roi au nom de la cité, du curion au nom de sa curie, du père de famille au nom de sa maison. Mais les dieux parlent une langue particulière, intelligible seulement aux initiés. De là le collège des augures, chargé de l'interprétation du vol des oiseaux. Les pontifes, qui ont joué à Rome un rôle bien plus important que celui des prêtres proprement dits, appartiennent à un ordre d'idées analogue. Leur nom vient de ce qu'ils étaient chargés de la construction du pont du Tibre (*pontifex*) et de sa rupture en cas d'invasion. Ils étaient, à proprement parler, les ingé-

nieurs de la commune, et, par une association d'idées facile à concevoir chez un peuple qui a eu le dieu Terme, leurs fonctions avaient à la fois un caractère sacré et un caractère politique. Comme ils connaissaient le secret des nombres et des mesures, ils tenaient le calendrier, faisaient connaître les phases de la lune et les jours de fête, et veillaient à ce que les cérémonies religieuses et les actes judiciaires fussent faits au jour juste.

Ils avaient un grand pouvoir, inspectaient le culte, s'attribuaient la connaissance des choses divines et humaines, et donnaient des consultations judiciaires. Mais, aussi bien que les prêtres des diverses corporations, ils étaient exclus de toute fonction publique, et hors du cercle et du prestige de leurs attributions, ils n'étaient pas plus que le moindre citoyen.

Le culte consistait, comme on a pu le deviner par les fonctions des *sallens* et des *arvales*, en manifestations joyeuses, en danses, en chansons, en jeux et en repas, où ne se démentait pas dans ces premiers temps la sobriété romaine. On faisait des offrandes aux dieux, mais avec économie, et on essayait même avec une finesse native de les tromper sur la valeur des choses offertes. C'est ainsi qu'on présentait à Jupiter des têtes d'oignon et de pavots pour qu'il usât sur elles les foudres destinées aux têtes humaines, et qu'on jetait au Tibre des mannequins d'osier, pour lui donner le change et lui faire oublier les victimes humaines qu'il avait coutume d'exiger, c'est-à-dire pour empêcher les citoyens de s'y noyer.

Ce culte primitif était, on l'a déjà dit, hostile aux images, et par conséquent peu favorable à l'art. Il admettait le chant, mais en sous-ordre. Cependant la poésie ne demandait pas mieux que de naître, et c'est, par exemple, une idée toute poétique que celle de recueillir et d'interpréter les chants que se disent les feuilles des bois. C'était l'office du *vates* et de la *casmena*. Il y avait aussi des chansons de louange et de raillerie, des chants funèbres qui pouvaient devenir le germe d'une épopée nationale, et des chants accompagnant une action pendant le carnaval populaire : c'était le rudiment de la comédie. Rien ne prospéra. L'unique rythme des Latins, avant l'invasion des rythmes grecs, était le rythme saturnien ou faunien, extrêmement lourd et disgracieux. L'influence grecque, plus tard toute-puissante, se manifeste dès cette époque par l'introduction de la lyre à sept cordes et par l'établissement des jeux romains, imités des jeux grecs, et consacrés à Jupiter Capitolin. Ces jeux paraissent être contemporains de la réforme servienne; ils ne duraient qu'un jour dans l'origine.

L'architecture romaine primitive était fort simple. Les maisons étaient en bois, et ne se composaient que d'un rez-de-chaussée surmonté d'un toit pointu. Ce rez-de-chaussée enfermait un espace carré, avec une ouverture dans le toit pour la sortie de la fumée et le passage de la lumière. Cet espace, la principale et parfois l'unique pièce, était l'*atrium* primitif, le sanctuaire domestique. C'est là que se trouvaient les lares, qu'on prenait les repas et qu'était dressé le lit du père de famille. Les autres chambres à coucher, s'il y en avait, étaient distribuées à l'entour. L'usage du fer, du ciment, de l'équerre, des serrures, a été importé des Grecs. Mais la grande architecture est venue aux Romains par les Toscans.

L'agriculture était à la fois la base de la vie économique et un puissant instrument de conquête et d'assimilation. Une partie au moins des terres des cités conquises devenait propriété de la cité romaine, et la charrue appropriait et consolidait les conquêtes de l'épée. Dans le principe, comme on l'a déjà dit, le sol n'était pas morcelé entre les citoyens; il était partagé entre les *gentes*; les maisons comprises dans la *gens* cultivaient en commun et se partageaient les produits. La fortune d'une *gens* se composait du sol et du cheptel, et le cheptel de deux éléments, les esclaves (*familia*) et les troupeaux (*pecunia*). Mais les esclaves étaient peu nombreux; et quand le sol fut partagé entre les diverses maisons des *gentes*, le paysan et ses fils suffirent généralement aux exigences de la culture. Cependant la grande propriété, plus tard si funeste à Rome, naquit dès ce moment de l'inégalité du nombre des membres des diverses *gentes* et de l'accumulation des bénéfices du commerce. Mais au début le grand propriétaire lui-même n'avait que peu d'esclaves, et les terres qu'il ne pouvait pas cultiver avec ses fils ou des ouvriers salariés, il les donnait à ses clients, non à fermage, mais en possession *précaire*, et à titre révocable. Les pâturages ne furent point partagés entre les citoyens. Ils restèrent bien communal, et devinrent plus tard un moyen d'influence entre les mains du sénat.

Plusieurs métiers étaient exercés à Rome, et la tradition cite parmi les prétendues institutions du roi Numa huit corporations d'artisans : les joueurs de flûte, les orfèvres, les chaudronniers, les charpentiers, les foulonniers, les teinturiers, les potiers et les cordonniers. L'absence des forgerons dans cette nomenclature prouve que l'usage du fer n'a été connu que plus tard. Les artisans étaient honorés dans l'origine, et le mépris dans lequel ils sont tombés provient de la réforme servienne, qui, basée uniquement sur la propriété foncière, les excluait par le

fait de l'armée, ou du moins ne les y admettait que pour leur office d'ouvriers.

Le commerce était intérieur et maritime. Le commerce intérieur avait pour instrument d'échange le bétail (*pecunia*, *pecus*). La très-haute antiquité du commerce maritime est prouvée, entre autres, par l'existence de la corporation des orfèvres, qui ne pouvaient travailler évidemment que de l'or importé.

III.

L'unique frein du pouvoir royal à Rome était sa propre sagesse. Un magistrat unique, irresponsable, inamovible, assisté d'un conseil dont il n'était pas tenu de suivre les avis, et ayant pour tout contre-poids une assemblée populaire qu'il pouvait se dispenser de convoquer, un tel magistrat était omnipotent et pouvait se permettre tous les empiétements, toutes les prévarications. Il y en eut qui se les permirent; et si le récit de Tite-Live est justement suspect, si l'anecdote de Lucrèce est contestée, si la folie simulée de Brutus n'est qu'une interprétation de son nom, forgée après coup, il n'en est pas moins avéré que la royauté est tombée pour avoir glissé sur la pente de l'arbitraire, et l'exécration dont le nom de roi est resté accablé à Rome fait penser que cet arbitraire a été excessif. Il est, du reste, remarquable qu'une révolution semblable a eu lieu dans presque tous les États de l'Italie d'alors, et que nulle intervention étrangère n'a tenté de rétablir à Rome l'autorité royale; car la grande guerre avec l'Étrurie, qui réduisit Rome à l'extrémité, est bien postérieure à la date indiquée par Tite-Live, et les Toscans, quoique vainqueurs et maîtres de tout imposer, et quoique Tarquin eût été incontestablement leur compatriote, n'ont point rétabli les rois.

Des faits de la révolution, il n'y a d'avéré que le nom du dernier roi et ceux des premiers consuls Junius Brutus et Marcus Horatius : ces derniers figurent dans le traité conclu avec Carthage. Mais l'esprit de la révolution se manifeste clairement dans le caractère des fonctions consulaires, et cet esprit n'est rien moins que subversif. « Le » peuple, dit M. Mommsen, n'oublie pas qu'il doit être gouverné; il » ne songe pas à revendiquer ses droits naturels. » L'idée de l'autorité paternelle du magistrat dans l'État se maintient à peu près intacte; la révolution n'en limite pas l'étendue; elle se préoccupe uniquement d'en prévenir les abus. Le pouvoir royal est conservé, et son ascendant

éclate jusque dans les précautions prises contre lui. La nécessité d'un contre-poids s'est fait sentir; mais on ne le place ni dans le sénat ni dans l'assemblée populaire, on le place dans l'autorité même. Au lieu d'un roi on en fait deux, afin de les équilibrer et de les neutraliser, en cas extrême, l'un par l'autre. Seulement, comme le nom de roi est devenu odieux, les successeurs de Tarquin s'appellent préteurs, juges ou consuls. C'est ce dernier titre qui a prévalu, comme on sait. Les deux consuls ne se partagent pas le pouvoir, ils l'exercent chacun tout entier; mais le veto de l'un annule les ordonnances de l'autre. Les anciens rois pouvaient, s'ils le voulaient, gouverner contre les lois, puisqu'ils étaient libres de soumettre ou de ne pas soumettre leurs ordonnances à l'assemblée populaire. Les consuls conservent la même faculté, mais ils ne sont nommés que pour un an, et leurs ordonnances illégales tombent naturellement avec eux. Cependant, quoique limitées à un an, leurs fonctions ne cessent pas d'elles-mêmes après l'année révolue; elles ne cessent que par une résignation formelle, par une sorte d'abdication, car personne n'a droit sur le pouvoir que lui-même. Les rois étaient, par le fait, irresponsables; uniques dépositaires et organes de la justice, ils ne pouvaient se juger eux-mêmes. Les consuls sont également irresponsables, mais seulement tant qu'ils sont consuls; redevenus simples citoyens, ils peuvent être traduits en jugement.

Ainsi jusqu'à présent le pouvoir royal n'est pas atteint dans son essence, il est seulement limité dans sa durée, et équilibré jusqu'à un certain point par le système nouveau de la dualité. Mais trois points restent à noter sur lesquels il subit une diminution assez notable. On a vu que les citoyens déclarés coupables par le roi avaient le droit d'en appeler à l'assemblée populaire, mais du consentement du roi. Cette restriction disparaît, et le droit d'appel ou de provocation, comme on disait, devient absolu, ce qui agrandit considérablement le rôle de l'assemblée. On a vu aussi que les rois avaient la faculté de déléguer une partie de leurs pouvoirs à des commissaires. Ce droit se change en obligation pour les consuls en ce qui touche les questeurs, commissaires chargés par les rois de l'enquête sur les crimes, et qui, par un cumul assez bizarre dans nos idées modernes, sont investis en même temps, sous le nouveau régime, de l'administration du trésor public. Rien ne peint mieux l'esprit de ce temps et de ce peuple, complètement étranger aux complications de nos machines administratives. Le pouvoir était conçu comme un et comme absolu; mais l'abus des deniers publics avait été un des griefs des Romains contre les rois. Il

parut urgent de prendre des garanties sur ce point, et l'idée ne vint pas d'instituer un contrôle spécial. Les questeurs étaient là; ils étaient des magistrats de police, ils furent tenus d'être en même temps les trésoriers de la république. Enfin les rois désignaient leurs successeurs; les consuls désignaient également les leurs, mais après avoir pris l'avis à peu près décisif du peuple.

Sauf ces restrictions, les consuls restent ce qu'avaient été les rois, les magistrats suprêmes, et encore pour ainsi dire uniques dans l'ordre politique et dans l'ordre judiciaire, dans l'ordre civil et dans l'ordre militaire. Et comme si la réforme n'avait pas encore été assez prudente, et qu'elle eût craint d'être allée trop loin, le cas est prévu où le rétablissement du pouvoir royal tout entier pourrait paraître nécessaire. C'est la dictature qui doit pourvoir à cette éventualité, et ici la commune n'intervient pas du tout. Les consuls se suspendent eux-mêmes, et le dictateur ne peut être désigné que par l'un d'eux. Il exerce dans toute sa plénitude l'autorité royale; mais précisément parce que son pouvoir est plus grand, il doit durer moins longtemps et ne peut excéder six mois.

La conclusion de cet exposé est que la substitution des deux consuls à un roi unique n'a pas été une révolution dans la véritable acception du mot. Ce n'était pas un système nouveau qui triomphait; les Romains n'étaient pas des théoriciens; ils étaient fort positifs et allaient au plus pressé. Ils avaient vu des abus et voulaient en empêcher le retour, sans viser à autre chose. Mais les choses humaines ont leur fatalité et développent souvent des suites imprévues. On ne s'était posé que ce problème : maintenir l'autorité dans son intégrité, lui conserver toute sa puissance d'action, mais l'empêcher de nuire. La solution eut des conséquences bien différentes : elle amena presque immédiatement le règne de l'oligarchie, et prépara le triomphe plus lointain, mais assuré, de la démocratie. D'une part, la situation du sénat se trouva bientôt agrandie sans usurpation et par la force des choses; d'autre part, l'assemblée populaire acquit une importance toute nouvelle : c'est dans ces conséquences qu'est la véritable révolution.

En apparence, l'assemblée populaire gagnait peu. Elle avait toujours été souveraine, et elle seule pouvait modifier légalement les lois de la communauté. Mais elle n'existait réellement que sous le bon plaisir des rois, qui seuls avaient qualité pour la convoquer, et qui pouvaient se passer d'elle dès qu'il leur convenait de prévariquer ou d'usurper. Les consuls avaient la même faculté, mais l'assemblée se réunissait désormais tous les ans pour désigner leurs successeurs à

leur choix; elle obtenait donc une périodicité plus fixe, et par cela même une consistance plus sérieuse. Elle se réunissait plus fréquemment pour statuer sur les appels des citoyens condamnés par les consuls. Il y aurait beaucoup à dire sur cette manière d'administrer la justice; mais il était en somme moins absurde de faire reviser les jugements par une assemblée populaire que de les faire prononcer par des magistrats politiques. Il ne s'agit d'ailleurs pas ici de juger les institutions romaines, mais de les exposer, et le seul point à saisir, c'est l'intervention plus fréquente et plus régulière de la commune dans les affaires publiques. La position de la bourgeoisie en fut relevée et parut enviable. Les plébéiens, qui jusqu'alors n'en avaient partagé que les charges, en désirèrent les prérogatives. Ils les obtinrent aisément dans les temps orageux qui suivirent l'expulsion des rois, et c'est alors que commencèrent à se développer les germes démocratiques contenus dans la réforme servienne. Les droits de cité furent accordés à tous les hommes d'armes. Il suffit pour cela d'étendre la compétence de l'assemblée des centuries. Cette assemblée, où les plébéiens étaient admis, *prima* dès lors celle des curies, où ne votaient que les patriciens, et devint la manifestation habituelle de la souveraineté populaire.

Mais les plébéiens n'étaient pas pour cela les égaux des patriciens. Aucun des nombreux changements qu'ont subis les institutions romaines n'eut pour principe ou pour résultat l'application d'un principe absolu. A cet égard, le génie des nations néo-latines est directement opposé au génie de Rome. Les Romains n'admettaient pas qu'il fût possible de substituer d'un seul coup, et par une sorte de changement à vue, une machine politique à une autre; et si l'on veut trouver leurs imitateurs dans les temps modernes, c'est en Angleterre qu'il faut les chercher. Comme l'aristocratie anglaise, mais avec bien moins de bonne volonté, et on peut ajouter souvent avec un tact bien plus tardif, l'aristocratie romaine n'avait d'autre système que de céder pas à pas à la pression des circonstances. Elle était essentiellement conservatrice, et tout en subissant la loi humaine du changement, elle maintenait avec obstination tout ce qu'elle pouvait des formes vieilles et dépassées. Chaque fois que le patriciat sera contraint de sacrifier le fond, nous le verrons essayer de sauver la forme, et plus les barrières contre le flot montant de la démocratie deviendront inutiles et fictives, plus il les maintiendra avec acharnement. A ce moment elles étaient encore très-réelles. D'abord, l'assemblée des curies subsistait à côté des centuries, à l'état, pour ainsi dire, de chambre haute, soumettant à un vote de révision certaines décisions de l'assemblée populaire. De plus, dans les centuries

mêmes, les patriciens conservaient le droit de voter les premiers et de déterminer le résultat. La séparation des deux classes était fortement maintenue par l'interdiction des mariages entre plébéiens et patriciens. Enfin, si les plébéiens participaient jusqu'à un certain point au contrôle, ils restaient exclus de l'exercice du pouvoir. Ils pouvaient, il est vrai, devenir officiers et même sénateurs, comme ils le pouvaient déjà sous les rois; mais le consulat, la questure et les fonctions sacerdotales restaient aux patriciens. L'ancienne bourgeoisie devenait donc une véritable noblesse et une noblesse effective et gouvernante, et les plébéiens, satisfaits pour le moment, ne pouvaient tarder à se montrer mécontents de nouveau. Cependant les nouveaux conflits furent un peu retardés par la soudaine importance de la question sociale. Mais avant d'aborder celle-ci, il faut dire un mot du rôle nouveau du sénat.

Ce corps, on l'a vu, n'était pas un rouage essentiel de la constitution; il n'était que le conseil de famille des rois, et n'avait aucune attribution fixe. Moins heureux en apparence que les plébéiens, il ne tira aucun avantage direct de la révolution, et il resta ce qu'il était, une réunion d'hommes considérables, sans compétence officielle. Les consuls nommaient ses membres, ordinairement à vie, mais revoyaient néanmoins les listes tous les cinq ans, comme faisaient probablement déjà les derniers rois. Le sénat semblait donc être dans la main des consuls; mais c'était un corps permanent, et les consuls changeaient tous les ans. Cela suffit pour altérer le rapport du tout au tout. Les rois, institués à vie, étaient naturellement plus rois que patriciens, et quand leur intérêt les y poussait, ils pouvaient songer à s'appuyer sur les masses contre leur propre caste. Les consuls, nommés pour un temps très-court, n'avaient pas le temps d'isoler leur politique; ils restaient forcément des hommes de caste. Par le cours naturel des choses, la tradition, l'autorité, le véritable pouvoir, arrivèrent peu à peu, mais assez vite, entre les mains du sénat, qui discuta désormais régulièrement toutes les propositions à soumettre au peuple, se saisit, par les questeurs, de l'administration du trésor, et réduisit les consuls au commandement militaire et à l'expédition des affaires courantes. Le gouvernement oligarchique était fondé.

Mais l'oligarchie sénatoriale n'était pas exclusivement patricienne; les patriciens y étaient même en minorité, puisque dès les premiers temps de la république on y compte cent soixante-quatre plébéiens sur trois cents sénateurs. On les appelait *conscripti* (inscrits avec les *patres* ou patriciens sur la liste des sénateurs). Mais c'étaient des citoyens riches, des représentants de familles opulentes, et leurs intérêts se confon-

daient sur bien des points avec ceux de la caste gouvernante. De plus, les patriciens les maintenaient dans un état dépendant, par un jeu de concessions et de faveurs habilement ménagées. Ainsi, le pacage communal appartenait exclusivement au patriciat, qui daignait y admettre les sénateurs plébéiens, à l'exclusion de tous les autres citoyens de la classe inférieure; les terres conquises n'étaient plus partagées, elles restaient propriété de l'État, qui les concédait, selon son bon plaisir, en occupation temporaire, contre la redevance de la dixième gerbe ou du cinquième du produit en huile ou en vin. Les sénateurs plébéiens avaient encore leur part de ces allocations fructueuses. Leurs intérêts se séparèrent de plus en plus de ceux de la classe pauvre, et même de ceux de la classe moyenne, et le sénat se composa de deux aristocraties, une aristocratie de naissance et une aristocratie de capital; celle-ci politiquement subordonnée à la première, et socialement liguée avec elle contre les intérêts des classes laborieuses.

Ce n'est pas que ces intérêts fussent complètement négligés, mais la manière dont on chercha dès lors à les satisfaire montre combien les notions économiques étaient étrangères au monde ancien. Il faut placer presque à l'origine de la république le commencement des mesures qui corrompirent la démocratie romaine bien avant son avènement, et préparèrent la décadence de bien plus loin qu'on ne croit communément. Le fameux *Panem et circenses* perçait dès cette époque. Au lieu d'honorer et d'encourager le travail, de faciliter les transactions, de rendre le capital plus accessible, on eut recours à des mesures extraordinaires et factices : l'État se mit à acheter des grains dans les moments difficiles, et il s'empara du monopole du sel pour le débiter à bas prix. Ce fut, à un autre point de vue, une indication fâcheuse que le gouvernement se crût obligé, pour populariser le nouveau régime dans la classe inférieure, d'allonger d'un jour les fêtes de Jupiter Capitolin. Un jour était peu de chose, mais le précédent était posé. Le désastreux procédé de l'affermage des revenus publics remonte également à ce temps. Sous l'empire de pareilles mesures et de l'esprit qu'elles dénotaient, la classe inférieure s'enfonça dans la misère, et la classe moyenne fut gravement entamée. Les guerres malheureuses du commencement de la république achevèrent de ruiner les petits propriétaires. Les capitalistes s'emparèrent des terres par l'achat ou par le prêt, et la grande culture à esclaves commença à se constituer. Des troubles éclatèrent, et peu de temps après le changement politique, au début d'une campagne, on dut suspendre les lois de la dette, et mettre en liberté les débiteurs détenus. Les lois furent rétablies après la cam-

pagne, mais l'année suivante les paysans pauvres ne se rendirent sous les drapeaux qu'à l'appel d'un dictateur. Ce dictateur avait des projets de réforme, mais ils échouèrent par la résistance du sénat. L'armée alors abandonna son général sous la conduite des tribuns militaires plébéiens, et manifesta l'intention de fonder une nouvelle ville entre l'Anio et le Tibre. L'aristocratie sentit la nécessité de transiger, et une magistrature nouvelle, celle des tribuns du peuple, sortit de la transaction.

L'institution du tribunat est assurément la plus anarchique qu'on ait jamais fondée, et le plus singulier des expédients dont se soit avisée la politique romaine. Les républiques grecques, si peu soucieuses de l'ordre intérieur, n'ont rien connu de semblable. Ce n'était pas un principe d'équilibre et d'équité introduit dans le gouvernement, c'était un gouvernement opposé à un gouvernement, et la cité nouvelle que les plébéiens pauvres avaient voulu fonder hors de Rome existait désormais à Rome même. Les cinq tribuns du peuple n'avaient, il est vrai, aucun pouvoir contre le général en chef, ni contre le dictateur; mais pour le cours ordinaire des affaires intérieures, ils étaient les rois de la basse classe. Sur la plainte d'un citoyen, ils avaient le droit d'annuler tout ordre émané d'un magistrat; ils rendaient des sentences criminelles, et les défendaient devant le peuple, d'où naquit, par une usurpation prompte et naturelle, le droit de parler au peuple pour d'autres affaires, et de lui suggérer des décisions qui s'appelèrent des *plébiscites*. Et ce n'étaient plus les centuries, où les patriciens conservaient leurs prérogatives, que convoquaient et haranguaient les tribuns. A leur appel, le peuple se réunissait par tribus ou par quartiers, et dans cette nouvelle division disparaissaient la distinction entre la grande et la petite propriété et le droit de la noblesse de voter la première. Le nombre seul régnait. Devant l'assemblée des quartiers, les tribuns pouvaient citer même les consuls et les faire condamner à mort. Les consuls jugeaient d'un côté, les tribuns de l'autre, et les uns comme les autres jugeaient sans code. Ce ne fut pas de la conciliation, ce fut la guerre civile. Dès les premiers temps de la nouvelle institution, un tribun est assassiné, Coriolan est exilé pour avoir, dit-on, demandé l'abolition du tribunat, le Capitole est surpris par des émeutiers. Au milieu des troubles, les tribuns étendent leurs prérogatives. Si, dans le principe, le patriciat s'était réservé, sans doute pour se donner une espèce de garantie, la nomination des magistrats populaires, un plébiscite la défère maintenant à l'assemblée des quartiers. Mais les tribuns avaient beau se fortifier, ils ne résolvaient pas la question de la

misère. Une tentative sérieuse échoua par la mauvaise volonté de tout le monde : Cassius Spurius voulut reconstituer la petite propriété par le partage d'une partie du domaine public ; patriciens, plébéiens riches et plébéiens pauvres s'y opposèrent également : les premiers, parce qu'ils avaient l'usufruit du domaine à partager ; les derniers, parce que les confédérés latins devaient être admis au partage. Une idée sage surgit enfin, celle d'un code qui donnât des garanties contre l'arbitraire, et mit fin au moins à l'anarchie judiciaire. Il est probable que ce code fut offert à la classe nécessiteuse en échange de la suppression du tribunat. Quoi qu'il en soit, le consulat et le tribunat s'éclipsèrent à la fois, et des décemvirs furent chargés de rédiger le code et de gouverner jusqu'à l'achèvement de leur œuvre. Les Douze Tables furent publiées, mais elles ne donnèrent à la classe pauvre qu'un soulagement unique, probablement illusoire dans la pratique, la fixation d'un maximum d'intérêt ; et les décemvirs ayant abusé de leurs pouvoirs, tout rentra dans l'ordre ancien, c'est-à-dire qu'il y eut de nouveau des consuls et des tribuns, ces derniers avec un surcroît de pouvoirs et avec le droit d'entrer au sénat, ou du moins de se tenir à l'entrée, et d'y donner leur opinion. Mais le caractère de la magistrature s'altère, et sa signification sociale s'efface pour ne reparaitre qu'avec les Gracques. Le tribunat devient un engin politique entre les mains de l'aristocratie plébéienne, à laquelle il reste beaucoup à conquérir, et que nous allons voir faire un chemin assez rapide. La légitimité des mariages entre patriciens et plébéiens est emportée en premier lieu, et bientôt après la magistrature suprême devient accessible aux plébéiens. Il est curieux de suivre la tactique et les subterfuges des patriciens dans cette lutte nouvelle. Tout d'un coup les consuls sont remplacés par des magistrats de même autorité, mais de nom différent, les tribuns militaires. Pourquoi ? Parce que les patriciens, obligés de partager la chose, veulent réserver au moins le mot pour des temps plus heureux. Plus tard, quand les patriciens auraient regagné le terrain perdu, on pourrait dire qu'il n'y avait jamais eu de consuls plébéiens. Les choses n'ayant pas tourné ainsi, on a recours à un autre stratagème : on se met à diviser, à démembrer le pouvoir, et on voit disparaître entièrement l'antique idée de l'unité de magistrature, déjà fort entamée, du reste, par l'établissement successif de la questure et de l'édilité¹ plébéienne, sans parler du tribunat, institué comme magistrature opposée et ennemie. Puisqu'il faut partager le consulat, il faut l'amoindrir au profit d'une nouvelle

¹ Les édiles plébéiens étaient préposés à la garde de la loi qui instituait le tribunat.

magistrature exclusivement patricienne. La censure est créée, et les censeurs sont chargés de la fixation du budget, de la répartition des charges publiques et du recensement quinquennal, des nominations au sénat et dans l'ordre équestre. C'est la première fois que les chevaliers apparaissent comme un corps intermédiaire dans l'État. Dans l'origine, ils n'avaient été que les cavaliers de la milice nationale, et pris à ce titre, c'est-à-dire parce que pour eux les charges de la guerre étaient plus lourdes, parmi les citoyens les plus aisés.

Mais le patriciat avait désormais perdu sa cause. Il ne devait plus remporter que des victoires momentanées. En même temps qu'il se donnait la censure, il était obligé d'abandonner la questure, et le tour des consuls patriciens arrivant trop souvent, il devenait loi de l'État que l'un des deux consuls au moins serait toujours plébéien. En même temps les plébéiens obtenaient l'entrée de l'un des grands collèges sacerdotaux. Les patriciens ripostaient, il est vrai, par l'institution d'un troisième consul (préteur) pour l'administration de la justice, et par celle des édiles curules pour l'inspection des marchés, la police municipale et l'organisation des fêtes publiques ; mais tous ces postes où ils voulaient se retrancher étaient emportés aussitôt qu'édifiés. A la fin de cette période, qui se termine avec la guerre de Pyrrhus, la dictature, la préture, l'édilité curule et même enfin la censure, étaient devenues accessibles aux plébéiens.

L'aristocratie plébéienne n'avait pas soutenu seule cette lutte qui s'était terminée par des résultats si importants pour elle ; elle s'était appuyée sur la véritable *plebs*, et avait dû ne pas oublier ses intérêts. Les lois liciniennes-sextiennes furent votées pour venir en aide à la classe nécessiteuse. Elles constituent un ensemble d'expédients et de palliatifs, et furent impuissantes comme tous les palliatifs. Le prolétariat agricole ne trouva un soulagement sérieux que dans la fondation des colonies agricoles dans l'Italie conquise. Ces établissements furent pour la question sociale une solution temporaire et un long ajournement, et M. Mommsen estime qu'après bien des vicissitudes la classe moyenne se trouvait dans une meilleure situation à la fin de la guerre de Pyrrhus que dans le premier siècle après l'expulsion des rois. Mais elle était très-peu nombreuse dans la ville de Rome. Les métiers et le petit commerce étaient tombés entre les mains des affranchis, et les grands propriétaires étaient en même temps grands industriels, grands commerçants, grands spéculateurs.

Si l'on jette un coup d'œil sur l'ensemble et les résultats de cette période, on trouve que le principe démocratique et le principe oligar-

chique se sont développés presque également. L'assemblée patricienne des curies a presque disparu; elle a perdu son droit de révision; les centuries ne se réunissent plus que pour la désignation des candidats au consulat et à la censure; la forme préférée est la plus égalitaire, celle par quartiers, dans laquelle la noblesse et les grands propriétaires ne jouissent de nul privilège. Déjà même, en 442, on constate une tentative pour y faire entrer les prolétaires. En même temps l'assemblée a étendu sa compétence; elle ne prononce plus uniquement sur la justice et l'opportunité des guerres offensives, elle discute aussi les traités de paix et les alliances, et elle juge souverainement les conflits de pouvoirs, assez fréquents depuis la multiplication des magistratures. Mais si son importance a grandi, sa valeur a diminué. Une assemblée délibérante composée de la totalité des citoyens ne peut fonctionner utilement que dans un État exigu, et Rome avait bien dépassé ses anciennes frontières. La bourgeoisie romaine n'était plus une commune, elle était déjà un empire. Les assemblées n'étaient jamais complètes, et leur composition n'offrait plus de garantie. Dans ces conditions nouvelles, elles devinrent facilement un instrument entre les mains des meneurs, et l'oligarchie régnante ayant réussi à annuler pour longtemps le tribunat par une sorte d'absorption morale¹, le sénat fut l'unique pouvoir de l'État, à la fois législatif et exécutif, car il disposait aussi bien des magistrats que de l'assemblée populaire, et il réalisait en même temps ce que Rome a jamais connu du système représentatif. Les censeurs appelaient en effet de préférence au sénat d'anciens personnages consulaires, et les consuls étaient désignés par le peuple. On pouvait donc considérer le sénat comme une représentation au moins indirecte du peuple. « Il fut alors, dit M. Mommsen, la plus haute expression de » la nation, et par la conséquence, la sagesse politique, l'union, le » patriotisme, le pouvoir et la fermeté, le premier corps politique de » tous les temps. Par lui, le peuple romain a possédé, plus longtemps » qu'aucun autre peuple, le bienfait d'un sage et heureux *self-govern-* » *ment*. » Éloge peut-être un peu absolu, car si la fermeté du sénat ne s'est point démentie dans les temps les plus difficiles, sa sagesse politique semble plus d'une fois en défaut, surtout dans les questions intérieures, toutes ajournées plutôt que résolues. En somme, la politique romaine reste ce que nous l'avons vue depuis le commencement, une politique d'expédients et de pur empirisme. Un seul caractère la

¹ Les tribuns, admis jusque-là seulement au vestibule du sénat, obtinrent leur entrée complète.

rend véritablement grande, son invincible persistance, résultat de la nouvelle forme du gouvernement. Soustrait aux fluctuations des élections périodiques et en même temps aux risques des minorités et de la décrépitude, incessamment renouvelé et toujours semblable à lui-même, le sénat romain a été immuable autant que peut l'être chose humaine. « Ce n'étaient point des individus qui gouvernaient, c'était » une pensée se transmettant de génération en génération. » Là est le secret de la fortune de Rome. Les Romains ont eu des adversaires qui les valaient et même leur étaient supérieurs ; ils ont eu souvent des généraux pitoyables ; ils ont peut-être subi autant de défaites qu'ils ont remporté de victoires. Ils ont triomphé de tout et de tous par la persistance. Mais on doit convenir en même temps que la politique romaine n'a pas été aussi intelligente qu'elle a été forte et tenace. Nous ne parlons pas de la justice, dont la politique ancienne se souciait médiocrement ; mais il y avait peu d'habileté dans la dure condition faite par les Romains à leurs anciens confédérés du Latium, et dans l'organisation de l'Italie soumise on cherche en vain un ensemble, un plan. Il y a des communes incorporées dans la cité romaine, d'autres alliées, d'autres sujettes, des communes jouissant des droits civils mais non des droits politiques, des communes tributaires¹ et des communes non tributaires, etc. L'intérêt et l'irritation du moment font la loi des vaincus. Les administrations locales restent généralement indépendantes, mais la justice est administrée par les Romains. En somme, l'Italie réunie sous la suprématie romaine après l'échec de Pyrrhus n'est ni une nation ni une confédération de nations, c'est un assemblage hétérogène maintenu par le ciment de l'énergie romaine.

La ville avait naturellement grandi et s'était transformée en même temps que l'État. Les maisons de bois avaient disparu, et le censeur Appius Claudius avait inauguré l'ère des grands travaux publics par la construction du premier aqueduc et de la première voie militaire. Les mœurs et les usages s'étaient également modifiés. Il y avait de l'argenterie sur les tables, et la monnaie d'argent avait succédé à la monnaie de cuivre, ce qui, dans l'allégorisme peu ingénieux de la mythologie latine, s'était traduit par l'avènement d'un dieu *Argentinus*, fils de l'ancien *Æsculanus* (dieu du cuivre). C'est la dernière création de l'esprit latin dans l'ordre religieux. En revanche, les divinités grecques gagnent du terrain, et leurs temples se multiplient. La radieuse Aphrodite vient se confondre avec Vénus, qui n'avait été jusque-là que la vulgaire

¹ Les communes celtiques du nord de l'Italie.

déesse des jardins, et l'influence hellénique ne se borne pas à cette transformation de la mythologie nationale : une tribune d'honneur est dressée au Forum pour les Grecs de distinction, et plus spécialement pour les Massaliotes, et sur l'ordre d'Apollon Pythien des statues sont élevées à Pythagore et à Alcibiade, réunis d'une manière assez bizarre dans une commune vénération comme ayant été les plus éminents des Hellènes. L'instruction élémentaire comprend l'enseignement du grec et du latin : les enfants apprennent le grec dans Homère et le latin dans les Douze Tables.

Les fêtes publiques ont pris un notable développement, surtout depuis que des magistrats spéciaux, les édiles curules, sont chargés de les organiser. Des représentations théâtrales, mais de l'ordre le plus infime, en sont maintenant le complément obligé. Sur des tréteaux ressemblant à ceux de nos foires, se produisent maintenant des saltimbanques, des jongleurs, et aussi des poètes et des chanteurs ambulants. Chanteurs et poètes sont sur le même rang, et les uns et les autres assimilés aux danseurs de corde. Ils sont hors la loi, soumis à l'arbitraire de la police et notés d'infamie. Aussi la poésie théâtrale est-elle entre les mains de la classe la plus infime et des étrangers. C'est entre les mêmes mains et avec des éléments étrangers que nous la verrons enfin faire quelque figure à la période suivante.

ARMAND VALLIER.

VOYAGE

DU PRINCE WALDEMAR DE PRUSSE

DANS L'HINDOUSTAN ET DANS L'HIMALAYA ¹.

La relation de cet important voyage vient de paraître à Berlin. L'analyse et les extraits qui suivent en feront apprécier l'intérêt.

Parti de Berlin le 7 septembre 1844, le prince Waldemar de Prusse arrivait le 2 octobre à Alexandrie, après avoir séjourné à Corfou et à Athènes. Il visita le Caire et les Pyramides, s'achemina le 20 octobre à travers le désert, et s'embarqua à Suez pour Ceylan. De Ceylan, il se rendit à Madras, de Madras à Calcutta, et de Calcutta, par Patna, dans le Népaul.

L'Égypte, Ceylan, Madras et Calcutta, ont été l'objet de trop nombreuses descriptions pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter; mais nous entrerons avec le prince dans le Népaul, beaucoup moins connu, et même, quoique non complètement interdit aux étrangers, beaucoup moins accessible.

Le royaume de Népaul, resté indépendant des Anglais, s'étend sur le versant méridional de l'Himalaya² sur une longueur d'environ deux

¹ Extrait par J. G. Kustzner, professeur à Hirschberg, de la relation originale non livrée au public. — Berlin, Decker, imprimeur du roi, 1857.

Le voyage du prince Waldemar eut lieu de 1844 à 1846. Le prince mourut en 1849. Une relation de son voyage fut rédigée à l'aide de son journal, de ses notes et de sa correspondance, sous les auspices de son frère, le prince Adalbert, et de ses sœurs, la princesse Élisabeth de Hesse et la reine Marie de Bavière, et sous la direction de M. de Humboldt, qui écrivit l'introduction. Mais cette magnifique et coûteuse édition ne fut pas livrée au commerce. Le volume que nous analysons et qui vient de paraître à Berlin, est une édition un peu remaniée et rendue accessible au public.

² Proprement *Hemalaya*, lieu de la neige : *hema*, neige; *alaya*, lieu.

cent vingt lieues et une largeur de quarante. Il est limité par le Tibet, annexe de l'empire chinois, et par le royaume d'Oude, aujourd'hui possession immédiate mais insurgée de la Compagnie des Indes. Au point de vue du climat et de la vie organique, il se divise en trois zones, chacune large de douze à quatorze lieues, et à travers lesquelles le pays s'élève de la chaleur torride des plaines de l'Hindoustan jusqu'aux glaces de l'Himalaya. La division politique comporte quatre provinces : Doti, Palpa, Sariana et le Népaül proprement dit, où se trouve Katmandou, la capitale du royaume. La population appartient à plusieurs races très-distinctes, et parle au moins dix langues ou dialectes différents. Une seule de ces langues, celle des Khas ou Parbatiyas, qui, du treizième au quinzième siècle, pénétrèrent dans le Népaül par le sud, est hindoue; toutes les autres sont venues de l'autre côté de l'Himalaya. Les Khas, dont les Gorkhas¹, la race véritablement dominante, sont une subdivision, les Magars et les Gourans, ont seuls le privilège de porter les armes. Ils appartiennent au brahmanisme et parlent tous le parbatiya. Les Nevars, population plus ancienne dans le pays, très-heureusement douée, quoique méprisée des Gorkhas, professent une forme particulière et ésotérique du bouddhisme : à la place des lamas, ils ont leurs prêtres particuliers, appelés bangras; ces prêtres portent la ceinture sacrée des brahmanes, mais sacrifient dans les temples de Bouddha, et ne repoussent aucune nourriture animale. Les bouddhistes du Népaül ont adopté une partie de la cosmogonie et de la chronologie des brahmanes; ils ont en vénération la trinité hindoue, les dieux Maha-Kala, Indra, Ganesa, Hanuman, et les déesses Lakschmi et Sarasvati, mais ils considèrent toutes ces divinités comme les serviteurs des Bouddhas. Padma-Pani créa, disent-ils, de l'un de ses yeux le soleil, de l'autre la lune; de son front, Mahadoura; de son dos, Brahma; de sa poitrine, Vischnou; de ses dents, Sarasvati; de sa bouche, Vayou; de son pied, Partewi; de son nombril, Varouna. Ensuite, il dit à Brahma : « Sois le maître de Satyayana, et crée; » à Vischnou : « Sois le maître de Radjagouna, et conserve; » à Mahesa : « Sois le maître de Tamagouna, et détruis. »

Les Nevars sont une race industrielle; ils cultivent même, avec un succès relatif, les arts libéraux, l'architecture, la sculpture, la peinture. Ils abandonnent l'industrie du bétail et le commerce à leurs cousins, les Bhoutyas, ou Botyas en sanscrit, mais dans leur propre langue Bod-Po, c'est-à-dire originaires de Bod ou du Tibet. Ces derniers sont

¹ Les Gorkhas figurent comme auxiliaires des Anglais dans la guerre actuelle.

les vrais montagnards du Népal, bons et hospitaliers, mais bien moins développés que les Nevars.

A Bitcheko, tête de l'unique route ouverte entre les possessions anglaises et le Népal, le prince fut reçu par le résident que la Compagnie des Indes entretient à Katmandou. Ce fonctionnaire parut avec quatre éléphants, six poneys, et un certain nombre de palanquins de montagnés. D'autres voyageurs se joignirent à la caravane européenne, qui devint ainsi une immense colonne de porteurs, de soldats, de négociants, de pèlerins, de fakirs et de bayadères, tout cela pêle-mêle, à pied, en palanquin, à cheval ou sur des éléphants. Le chemin, nullement carrossable, serpentait à travers des gorges et des vallées resserrées, et traversait des forêts inextricables, que les Gorkhas conservent avec soin comme boulevard contre les Anglais. Ce n'est qu'à une bonne distance des frontières que la culture prend la place de la végétation sauvage. A Bempedi, à l'entrée du défilé de Sisva-Gorri, le prince trouva un haut fonctionnaire de la cour de Katmandou, chargé de le complimenter au nom de son souverain. Ce personnage se montra en pelisse noire à la chinoise, et coiffé d'un bonnet d'étoffe d'or; il caracolait sur un vigoureux poney, au milieu d'une nuée de domestiques, chargés de parasols, de houkas, d'arcs et de fusils. Des bayadères suivaient en palanquin.

Le défilé de Sisva-Gorri fut franchi le 8 février; il est élevé de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer, et le thermomètre ne marquait que six dixièmes de degré Réaumur au-dessus de zéro; mais la température s'élève rapidement à mesure qu'on descend la pente opposée, et dans la vallée les voyageurs virent de l'orge en train de pousser comme deuxième récolte. Un des vallons avoisinants porte le nom de Tambachami-Naddi, ce qui veut dire *fleuve de cuivre*, à cause des mines de cuivre et de fer qui s'y trouvent, et dont les indigènes sont tellement jaloux qu'ils interdisent aux étrangers de les visiter. Le 10 février, on passa le défilé de Zanna, élevé de près de trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce défilé est l'entrée de la vallée de Katmandou, à laquelle on descend par un sentier presque vertical, et dont le sol, formé d'une sorte d'argile jaune, est extrêmement glissant. Les bœufs ni les chevaux n'y peuvent prendre pied, mais les éléphants le pratiquent et y transportent des fardeaux considérables. Ils se laissent glisser avec beaucoup de précaution, poussant les pieds de derrière entre les pieds de devant, et se servant en même temps de leur trompe pour éprouver la solidité de chaque pierre; mais les squelettes semés dans l'abîme montrent assez que ces précautions ne les sauvent pas toujours.

La température et la végétation de la vallée sont celles des zones tempérées. Le règne végétal y est représenté par des peupliers et des aunes, des pins et des cèdres. Sur les flancs des rochers pendent des buissons rabougris d'églatiers et d'absinthe. Partout où la culture est possible on sème du froment, de l'orge, du millet, des pois; les pentes sont disposées en terrasses, et plantées en arbres fruitiers. Des chênes séculaires, aux feuilles épineuses, aux rameaux dentelés, chargés d'une mousse blanche et longue, et entourés de lierre et de pampres, donnent du relief et de la gravité au paysage.

Une réception solennelle attendait le prince en avant de Katmandou. Des troupes et des éléphants attendaient, et à un quart de lieue de la ville la caravane dut faire halte devant deux magnifiques tentes. Les troupes présentèrent les armes; une musique, composée de trompettes, de cors, de bassins de cuivre et de cornemuses, exécuta des morceaux d'harmonie indigène. Un instant après parut, entouré d'une suite brillante et monté sur un cheval blanc harnaché d'or, Martabar-Sing, c'est-à-dire le *Ben magnanime*, premier ministre du radjah, et le véritable chef de l'État, car il avait toute la réalité du pouvoir, et l'exerçait au nom du jeune radjah, qui venait de monter sur le trône du consentement un peu forcé du vieux maharadjah, son père. Ce dernier n'était plus que roi honoraire.

Martabar-Sing avait un maintien imposant, une figure expressive, et des traits « franco-italiens », dit la relation allemande. Il portait une robe chinoise d'étoffe d'or, recouverte d'arabesques insensées et de dragons fantastiques, et surchargée de diamants, d'émeraudes, de perles et de décorations, parmi lesquelles la grande médaille qui nomme son porteur ministre à vie, avec le droit de tuer sept hommes sans en rendre compte. Comme indice de sa puissance, un glaive était porté derrière lui. Il avait avec lui deux de ses fils et un cousin du radjah, tous les trois chargés d'armes brillantes, de perles et d'étoffes de soie, et quelques officiers en uniforme blanc et rouge. Après que Martabar-Sing eut accablé le prince du déluge inévitable des compliments orientaux, et qu'il lui eut, dans une sorte d'improvisation, communiqué sa manière de voir sur la vie, la mort, le gouvernement des sociétés et autres matières transcendantes, ils montèrent tous les deux un éléphant colossal, et le cortège triomphal se dirigea vers la ville, précédé d'une bande de musiciens et d'une nuée d'officiers en uniforme indien, mais avec des épaulettes anglaises et avec des parapluies, car il pleuvait. On avançait au pas, au milieu d'une foule des plus bigarrées, et diverse par les figures autant que par les costumes. Les Bou-

tyas frappaient surtout par leurs traits mongoliques ; ils portaient des bottes d'une étoffe grossière, et leurs cheveux étaient réunis en lourdes tresses. Les Nevars parurent enveloppés d'une couverture de coton teint ; les Gorkhas portaient des vestes, des pantalons et des souliers. La ville parut assez présentable, avec ses maisons en briques, à deux ou trois étages, et ornées aux coins de jolis pavillons triangulaires ; les pointes des toits se recourbaient en cornes, à la manière chinoise. Les temples, qui pullulent sur les places et au détour de chaque rue, ont trois et quatre toits, surplombant fortement, dorés, et souvent bordés de clochettes. Les rues sont pavées et ont des rigoles d'écoulement, ce qui est une vraie merveille dans l'Inde. Le cortège passa devant le palais du radjah, devant lequel se tenaient de hauts dignitaires, des soldats et des bayadères, et alla s'arrêter à la maison du résident anglais, où le ministre prit congé avec un cérémonial très-recherché et un flot de magnifiques promesses.

La place qui s'étend devant le palais du roi (durbar) est entièrement bordée de temples, tous avec des portes et des toits dorés, et à chaque coin de la place s'en élève un plus grand, à huit étages. Le palais lui-même est entouré d'une sorte de péristyle indépendant, composé de colonnes cannelées et terminées en boule. Quelques-unes de ces colonnes supportent plusieurs rangées de petits toits, et forment ainsi des tourelles, qui rappellent les tourelles chinoises. Les ornements ne font pas défaut à la façade du palais : ce sont des figures d'hommes et d'animaux, déformées par l'imagination la plus fantastique, les unes collées au mur en enluminures criardes, les autres sculptées en pierre et en bois, et distribuées dans une multitude de niches. L'intérieur est distribué en vastes espaces, qui ont pour tout mobilier des divans bas avec des coussins de soie richement brodés, de précieux tapis recouvrant le parquet, et des rideaux de soie tombant devant des portes à ogive. Les boiseries des fenêtres et des portes sont découpées en éléphants, en chevaux et en scènes de bataille.

Le 11 février, le prince visita le fameux pèlerinage de Sambunat, et comme c'était justement un jour de fête, il y trouva des centaines de femmes, toutes coiffées à la chinoise, avec de magnifiques fleurs de rhododendron dans les cheveux, vêtues de rouge et de blanc, très-fardées, et, en somme, nullement désagréables. Ce sanctuaire des bouddhistes s'élève sur une des collines isolées de grès rouge qui parsèment et accidentent la vallée de Katmandou. Une tradition assez probable le fait passer pour le plus ancien temple du Népal. Autour de lui s'étagent, en descendant jusqu'aux pieds de la colline, des sanctuaires

plus récents. Le temple principal a cinquante ou soixante pieds de haut. Le Dalaï-lama de Hlassa y entretient un vicaire. On monte au sommet de la colline par un escalier de trois cents marches, creusé dans le roc. Le temple s'élève au milieu d'une cour entourée d'un mur, pavée, et couverte de monuments. On y voit, entre autres, sur un grand piédestal de pierre, le tonnerre d'Indra, le dieu aux mille yeux : c'est un bâton long de sept pieds, recouvert d'une épaisse dorure, et terminé aux deux bouts par une figure qui rappelle un peu la fleur de lis des anciennes armoiries françaises. Le temple est bâti en briques et a la forme d'une grande cloche. Tout autour s'élève une rangée de figures de Bouddhas, placées sous des espèces d'arcs. La cime de l'édifice est dorée. Dans l'intérieur, où l'on conserve des écritures sacrées en caractères tibétains, brûle, comme dans plusieurs des temples voisins, un feu éternel.

Sur une autre colline de la vallée se trouvent deux temples consacrés à Schiva et à son épouse, Guhyisvari. Ils n'ont de remarquable que leurs portes d'argent massif et une profusion de dorures. Les pèlerins qui vont y faire leurs dévotions y gagnent ceci, qu'à leur mort leur âme ne passe point dans le corps d'un animal inférieur à l'homme. L'avant-cour des temples était remplie de jeunes vaches. Des singes sacrés, également révéérés des bouddhistes et des brahmanes, prenaient leurs ébats sur les toits. La rivière qui coule au pied de la colline est sacrée : c'est conquérir la béatitude que de mourir dans ses ondes, ou de vivre confiné sur ses bords.

Les temples sont tantôt de construction bouddhiste, tantôt de construction brahmanique, tantôt de construction mixte. Des temples brahmaniques et mixtes ont été consacrés par les bouddhistes au culte de leurs divinités inférieures, entre autres des sept Bouddhas humains.

La forme bouddhiste pure s'appelle *tschaitya*; elle comporte une hémisphère, le *garbh*, habituellement surmontée d'une sphère graduée, *tschauramani*, figurant les treize cieux suprêmes des bouddhistes. Entre l'hémisphère et la sphère se trouve un cube, le *toran*, avec deux yeux à chacun des côtés. Au pied du temple sont pratiquées quatre niches, où sont placées ordinairement quatre des cinq figures d'Adi-Bouddha (le sage éternel) : Samantabhadra, Vagra-Pani, Retra-Pani, Padma-Pani et Visna-Pani.

Une des légendes bouddhistes sur l'origine de l'homme porte que les habitants d'Abhasvara, un des cieux de Bouddha, visitaient la terre de temps en temps. Ils avaient les deux sexes; mais, à cause de la pureté de leur âme, ils ne connaissaient pas les appétits sensuels. A l'une de

ces visites, Adi-Bouddha éveilla en eux le désir de manger; ils mangèrent de la terre qui avait un goût d'amandes, ne purent dès lors plus retourner au ciel, se mirent à manger des fruits, devinrent sensuels, et, finalement, hommes.

Le 12 février eut lieu la réception à la cour; le prince la raconte en ces termes :

« Nous fîmes le tour de la ville, montés sur des éléphants, jusqu'aux baraques des troupes, où le ministre vint à notre rencontre tout charmé de perles et de brillants, l'épée à la main, et monté sur un magnifique cheval blanc. Il me rejoignit sur mon éléphant, et nous fit traverser la cour de la caserne, où cinq régiments s'exerçaient au tir avec une habileté vraiment rare. Nous arrivâmes ainsi à l'arsenal, bâtiment fort simple, qui sert de palais de réception et qu'entourait une grande foule. Là nous mîmes pied à terre, et arrivâmes, à travers des jardins d'orangers servant d'avant-cour, à l'entrée de la maison, où trois jeunes princes de dix à treize ans, frères du maharadjah, mais d'un lit différent, nous reçurent, donnant la main à chacun de nous, et s'informant avec beaucoup de soin de notre santé. Ils avaient très-bonne mine, surtout l'aîné, qui portait un turban rouge avec une agrafe de diamants et des plumes d'oiseau de paradis. Un vieux ministre, vêtu tout à fait à la chinoise, et le chef orné d'une longue plume de paon, semblait être leur gouverneur; il réglait leurs mouvements, et les poussait tantôt à droite, tantôt à gauche. L'aîné et le cadet de ces enfants sont déjà mariés, l'aîné même déjà père. Ils nous montrèrent le chemin. Le ministre me conduisait par la main, comme le veut l'étiquette d'ici. L'escalier était fort misérable, une échelle de poulailleur. Nous trouvâmes la salle de réception au troisième étage. C'était une pièce assez grande, avec des tapisseries d'un jaune sale; aux murs à côté de la porte étaient fixées deux glaces avec des cadres dorés, et quatre ou cinq vieilles pendules; les autres murs étaient couverts de gravures françaises, parmi lesquelles je trouvai Napoléon et Wellington, et de quelques peintures indigènes. Le père et le fils se trouvaient réunis pour me recevoir. Tous les deux vinrent à ma rencontre, et me pressèrent sur leur cœur, toujours selon l'étiquette. Puis ils allèrent prendre place sur un divan de velours vert, brodé d'or, disposé au fond de la salle; à côté d'eux, les trois jeunes princes sur un autre divan, le reste de l'assistance sur des fauteuils européens disposés le long des murs, et moi tout à côté du jeune maharadjah. Ce dernier, un prince de quinze ans, a déjà ses trois femmes. Son costume était très-riche : une longue robe de brocart d'or, des colliers

de perles, des bracelets et des chaînes d'émeraudes et de diamants, et un turban rouge avec une belle agrafe de diamants. Il ressemble beaucoup à son père, mais il est très-remuant et très-irascible, et, gâté comme il l'est, je puis bien admettre qu'il est déjà un vrai tyran. Il ne tenait aucun compte de son père, qui n'a que trente et quelques années, mais qui en paraît soixante. Celui-ci, simplement vêtu de blanc, et distingué seulement par un turban jaune avec l'agrafe de brillants, était assis à côté de lui comme une vieille femme, énérvé et silencieux. Si, par aventure, il risquait une question, on voyait aussitôt le plus profond mépris se peindre sur les traits de son fils, dont le visage, ordinairement avenant, prenait alors une expression étrange et repoussante.

» On étendit mes présents sur le parquet recouvert de tapis blancs, et on les montra un à un. C'étaient des armes, des montres à musique et quelques pièces de drap de couleur, qui est rare ici. Tout cela fit grand plaisir. La conversation s'engagea vivement, surtout sur des choses militaires. A propos de mon voyage, le vieux radjah me demanda si j'avais aussi été à Rome. On prétend qu'il sait lire, et que même il a quelques notions statistiques sur les États européens. Pendant que nous parlions, des bayadères dansaient devant nous aux sons d'un effroyable charivari de trompettes, de violons et de guitares, et une musique militaire jouait en même temps dans la cour. Quand une des danseuses devait cesser, on lui jetait un châle sur la tête, on lui mettait de l'argent dans la main, et une autre la remplaçait immédiatement. Elles étaient laides et malpropres.

» Après une audience d'environ une heure et demie, on apporta les cadeaux qui nous étaient destinés. Il y en eut pour tout le monde. Le ministre suspendit à mon cou une chaîne parfumée, mit sur mon uniforme une courte pelisse chinoise, et sur ma tête un bonnet d'étoffe d'or brodée de perles. Après les cadeaux parurent le bétel et les huiles de senteur. C'était le signal du départ. Nous descendîmes l'escalier comme nous l'avions monté, conduits à la main; nous montâmes à cheval, et nous passâmes devant le front de l'artillerie et de l'infanterie réunies dans la cour. Puis on traversa la ville au galop, et on s'arrêta devant un jardin, à côté du magnifique château de Martabar.

» Là vit comme fakir, assis sur une planche devant une petite niche à chiens et entouré des hideuses figures de quelques autres fakirs, l'oncle du ministre, un personnage autrefois comblé d'honneurs et de distinctions. Il était enveloppé d'un vêtement jaune, et avait la tête couverte d'un bonnet de même couleur. L'expression de sa figure était

calme et agréable, et annonçait un esprit d'accord avec lui-même. Il a renoncé au monde et a, comme il dit, trouvé le bonheur à vivre comme les oiseaux, de la main à la bouche. Je lui demandai s'il s'occupait parfois de lecture : — Non, répondit-il, tout ce qui est écrit vit en moi. On assure qu'il a conservé beaucoup d'influence, et que son neveu et toute sa famille trouvent en lui un appui très-puissant. Quand nous partîmes, les jeunes princes, nos compagnons, lui baisèrent respectueusement les pieds.

» Pour terminer la journée, le ministre me montra une fonderie de canons et une manufacture d'armes où des résultats étonnants sont obtenus avec les moyens les plus primitifs. »

Pour le lendemain, le ministre avait organisé une chasse en l'honneur du prince. Il parut monté sur un éléphant, les chefs étaient à cheval; le jeune radjah, arrivé au rendez-vous sur les épaules d'un chef, mit pied à terre et se contenta de contempler la chasse du haut d'un trône de velours vert, le déplorable état de ses nerfs ne lui permettant pas de tirer un coup de fusil. Autour de lui étaient assis en demi-cercle un certain nombre de personnages de distinction, armés de plumes de paon pour écarter les mouches de l'auguste figure du souverain. Pour chaque déplacement, le radjah se faisait hisser sur les épaules d'un chef, qui se courbait en geignant sous le fardeau. « La main me démangeait à ce spectacle, » dit le prince. La chasse ne fut qu'une grande battue, exécutée au milieu du plus épouvantable concert de tam-tam, de trompettes et de cris. Les oiseaux, effrayés, volaient comme fous dans les airs jusqu'à ce qu'ils tombassent de lassitude.

Un des épisodes les plus intéressants du séjour de Katmandou fut la visite à l'habitation de Martabar-Sing. La maison, bâtie en un style moitié indien, moitié chinois, avait de l'agrément et du confort, et se distinguait avec avantage de tous les autres édifices que le prince avait vus dans le Népal. L'entrée était toujours obscure et sale, mais les fenêtres, très-proprement tenues, plaisaient par des sculptures en bois, chamarrées de couleurs éclatantes. L'escalier, quoique étroit et roide, était cependant plus large que celui du palais de réception, et des rangées d'armes, étagées le long des marches, formaient un décor acceptable. Les gens du ministre, armés d'immenses flambeaux, conduisirent les voyageurs au salon de Martabar, qui était en même temps sa chambre à coucher. C'était une galerie longue et étroite, éclairée de six lustres les plus disparates du monde; des couvertures de coton et des tapis de soie recouvraient le plancher; trois tables, disposées au milieu de la pièce, étaient chargées de pendules, d'instruments d'as-

tronomie, de vases de fleurs, de plats et de potiches. Au coin le plus reculé de la galerie, on entrevoyait le lit du ministre, flanqué des deux côtés d'un habit d'honneur. Le long des murs on voyait de vieilles pendules, un piano, un harmonica, un orgue, et puis le plus singulier mélange de gravures et d'enluminures européennes et indigènes. Il y avait là des danseuses à côté de Napoléon, des maisons françaises et des beautés indiennes, des vues de villes, de batailles et de flottes, et beaucoup de portraits de famille, enluminés par les artistes du Népaül. On servit une collation dans des vases d'or, d'argent, de porcelaine et de verre, où les fabriques d'Europe faisaient de nouveau concurrence à l'industrie indigène. Après la collation, le docteur Hoffmeister¹ se mit au piano et joua quelques valse. Alors parurent quatre danseuses, et, à la grande surprise des voyageurs, l'une d'elles se mit également au piano, et joua de la musique anglaise et allemande, puis avec une de ses compagnes un morceau à quatre mains ; puis elle joua de l'harmonica et enfin de l'orgue. On fit savoir au prince qu'elle composait elle-même, et qu'elle avait noté des chants indiens et népalais. Elle fut priée d'en chanter quelques-uns, ce qu'elle fit de bonne grâce. C'était une musique mélancolique et tendre, mais un peu monotone. La virtuose était l'esclave favorite de Martabar. Il l'avait fait élever à Calcutta, et il assura qu'elle était aussi forte au tir qu'au piano, et aussi brave qu'intelligente. Elle lui avait sauvé la vie dans une chasse au tigre, ce que des Européens n'eussent pas attendu de cette petite femme rondelette, au visage peu expressif et aux yeux fendus à la chinoise. Aussi était-elle traitée avec une considération marquée, ce que prouvait déjà l'éclat exceptionnel de son costume. Il y eut encore des violons, puis on servit une deuxième collation, et la visite se termina par une distribution de présents qui mit dans tout son relief la large hospitalité de Martabar-Sing².

Quelques jours après, le prince assiste aux noces d'une fille du maharadjah avec le fils du radjah de Badjarah. La fiancée avait onze ans et le fiancé dix. Le cortège fut original et des plus brillants. D'abord venaient un corps de musique, un régiment de soldats et un grand

¹ Un des compagnons du prince.

² Peu de temps après le départ du prince, le tout-puissant ministre du Népaül eut le sort de beaucoup de souverains et de ministres orientaux. Fils lui-même d'un père assassiné, il fut tué, sur l'ordre du vieux radjah, par son propre neveu, qui devint lui-même général en chef et ministre. Ce nouveau personnage est Jung-Bahadov, qui, en 1850, a visité l'Angleterre et la France, et qui gouverne encore aujourd'hui le pays au nom du maharadjah.

nombre de porteurs de présents, puis une femme voilée, couverte de brillants, et sur la tête de laquelle deux autres femmes tenaient un bassin d'or surmonté d'une couronne, et un grand parasol. Elle était entourée d'un essaim de chanteuses et de danseuses, couvertes de voiles rouges et bleus brodés d'or. Nouvelle musique, nouveau détachement de soldats, nouvel essaim de chanteuses et de danseuses entourant la fiancée; puis des masques comiques, des têtes de perroquet avec de longues crinières, des Chinois, tous sautant et dansant. Après les masques, le fiancé, en palanquin et drapé dans un magnifique châle de cachemire; après le fiancé, les officiers de la garnison, puis les trois princes avec lesquels nous avons déjà fait connaissance, montés sur un éléphant colossal, et à la fin du cortège, troisième musique et troisième détachement de soldats. La procession achevée, la suite du fiancé et de la fiancée figurèrent une lutte où les projectiles étaient des bonbons et une sorte de poudre de fard très-estimée à Katmandou. On eût pu se croire au Corso, à Rome, un jour de carnaval. Les réjouissances se terminèrent par un feu d'artifice dans le goût européen.

Le prince eût voulu pénétrer de Katmandou dans l'intérieur du pays et de là dans le Tibet, mais il échoua devant une résistance dissimulée sous les formes les plus diplomatiques et la politesse la plus exquise. Il retourna donc dans l'Inde anglaise, en chassant le tigre dans les forêts de Tarraï. Ces chasses, pour lesquelles les radjahs du Népaül et du Bettiah avaient prêté trente éléphants, n'eurent pas l'intérêt palpitant qu'on s'en était promis. Les tigres ne tinrent tête nulle part, et déclinèrent l'honneur de faire connaissance avec les carabines européennes. Une tigresse à laquelle on avait tué un de ses petits s'enfuit dans les jungles, au lieu de se précipiter sur les chasseurs. Le dernier jour seulement on réussit à tuer un tigre, parce qu'un marais lui avait coupé la retraite. C'était une magnifique bête de dix pieds de long. Les indigènes voulaient à toute force arracher les poils de ses moustaches, qui, disaient-ils, préservaient de la fièvre et de toutes sortes de mésaventures.

Au sortir du Tarraï, qui forme le pied de l'Himalaya dans cette partie de l'Hindoustan, le prince arrive par Segauli, Bettiah, Gorackpour et Azimgher à Djuanpour, la capitale de l'ancienne monarchie de Behar. Il y visite les deux célèbres mosquées de Djuma et d'Acala. Ces mosquées, comme beaucoup d'édifices de cette partie de l'Inde, sont bâties dans un style tout particulier, le style arabe greffé sur l'ancienne architecture hindoue. Des minarets élancés, de gracieuses coupoles se détachent des grandes masses de l'architecture indienne. L'avant-corps est

un grand carré formé de doubles rangs de colonnes à deux étages. Au milieu de trois des quatre côtés, se trouvent des portes massives et hautes, et au milieu du quatrième, tourné vers le levant, l'entrée de la mosquée proprement dite. Cette entrée est un arc flanqué de tours carrées, plus hautes que la coupole de la mosquée et réunies par une sorte de terrasse. L'art indien a figuré sur les murs des imitations très-fouillées et très-déliées de plantes grimpantes.

A Bénarès, la ville la plus sainte du brahmanisme, le prince assiste aux ablutions des dévots dans les ondes sacrées du Gange : « Il y a là, dit-il, une affluence constante de pèlerins de toutes les parties de l'Inde, et c'est œuvre particulièrement pieuse d'y bâtir un temple ou un caravansérail pour les pèlerins, ou bien d'y planter des arbres, ou d'y creuser des puits et des bassins. Des radjahs et de riches particuliers de toutes les contrées de l'Hindoustan ont fait élever tout le long du fleuve des temples et des palais, chacun dans le style particulier de son pays, pour mériter le ciel par cette munificence. Chaque nation a son endroit particulier pour les bains, et c'est encore œuvre pie de bâtir les marches qui y conduisent. Rien de plus pittoresque qu'une matinée passée sur le fleuve. Une foule bigarrée s'étage et se presse sur les marches qui conduisent de la rive au fleuve. Les femmes, enveloppées de voiles aux riches couleurs, sèment des fleurs sur l'eau, se meuvent et plongent avec une grâce décente. Les hommes descendent avec gravité ou s'élancent des dernières marches. L'étranger ne peut saisir le côté religieux de la cérémonie, il ne voit là qu'une simple ablution, pratiquée sur une grande échelle, mais il n'est pas possible de rien imaginer de plus original ni de plus gracieux. Qu'on ajoute à cela les palais imposants, la plupart en style arabe, avec leurs pavillons surchargés d'ornements, leurs tours, leurs galeries, leurs portiques. Les palais et les marches qui conduisent au fleuve sont ombragées de beaux arbres aux puissantes couronnes. »

Tous les Hindous se croient tenus d'aller à Bénarès. Les riches n'y vont pas seulement en personne; ils y entretiennent à poste fixe des mandataires (vakils) chargés d'accomplir les cérémonies et les sacrifices, et d'acquiescer ainsi le salut pour le compte de leurs maîtres. Des trente mille maisons et huttes qui composent Bénarès, huit mille appartiennent aux prêtres. Il y a dans la ville mille temples hindous, et trois cent trente-trois mosquées.

De Bénarès le prince se rend à Allahabad, autre ville sacrée, parce qu'elle est sise au confluent du Gange et du Djumna, et d'Allahabad à Cawnpore, désormais de sinistre mémoire. De Cawnpore, il se dirige

sur Lackno (Lucknow), capitale du royaume d'Oude, qui jouissait encore à cette époque des apparences de l'indépendance. Lackno est la plus moderne des grandes villes de l'Inde, puisque sa splendeur n'a commencé qu'en 1775. Jusque-là, la résidence des rois d'Oude était à Féizabad. Le quartier aristocratique de la ville a des aspects de civilisation imposante. Les rues y sont beaucoup plus larges que dans aucune autre ville de l'Inde. On y voit des palais bâtis tout à fait à l'européenne et des mosquées aux coupoles dorées.

Nous allons laisser le prince rendre compte du déjeuner qui lui fut offert par le roi :

« A neuf heures du matin, le fils aîné du roi vint me chercher. Nous montâmes avec le résident anglais dans une voiture européenne attelée de quatre chevaux, et notre course se dirigea vers un des nombreux palais royaux situés hors de la ville. Nous étions escortés par des cavaliers indigènes et par un détachement d'un régiment irrégulier de la Compagnie des Indes, formant la garde du résident. Les cipayes maintenaient leurs rangs autour de notre voiture, mais les cavaliers indigènes tourbillonnaient dans le désordre le plus pittoresque. Un tableau superbe : les manteaux blancs flottants, les châles de cachemire, les turbans éclatants, les chevaux richement harnachés, et les belles figures bronzées ! Ici des cavaliers en cottes de mailles, et avec des casques d'acier, armés de hallebardes, d'épées et de boucliers ; là, des cavaliers sur des chameaux courant au-devant de nous ; des éléphants couverts de housses somptueuses, se faisant faire place et augmentant la confusion ; dans les rues, les flots et les cris de la foule ébahie : tout cela me passait devant les yeux dans le désordre de cette énumération ; je ne savais où fixer le regard. Nous descendîmes de voiture devant un portique arabe, pour prendre place dans des fauteuils dorés, et être portés de cette manière dans le jardin du palais. Des sentinelles à pied et à cheval présentèrent les armes ; la musique redoubla, les trompettes y mêlèrent des fanfares insensées. La cour du jardin s'emplit de cavaliers, de chameaux, d'éléphants et de voitures, et nous arrivâmes ainsi devant l'escalier du palais.

» Sous la large veranda, qui regorgeait de curieux anglais et indiens, parut le roi appuyé sur deux Anglais à son service. Après m'avoir embrassé trois fois, Sa Majesté nous fit passer, moi et le résident, dans une pièce voisine où eut lieu une conversation consistant en compliments de sa part et de ma part en remerciements pour la gracieuse réception qui m'était faite. Dans les idées orientales, le roi doit être un très-bel homme ; à notre goût, il est hideux : une figure démesurément

épaisse et gonflée, une grosse tête presque informe, mais une physionomie bienveillante. Toute sa famille lui ressemble; trois fils, encore enfants, et qui me donnent très-amicalement la main à chaque rencontre, sont fort gentils, mais ils promettent de devenir aussi gros que leur père.

» On n'a aucune idée de la profusion de perles et de brillants dont cette famille royale est couverte, et en général il faut convenir que les gens s'entendent ici à faire étalage de leurs richesses. Comme dans le *Chat botté* tout appartient au marquis de Carabas, tout ici appartient au roi. Dans nos promenades, nous trouvons à chaque coin de rue quelque objet de nature à frapper les yeux et appartenant à la cour, ne fût-ce qu'un éléphant, un chameau, un tigre, un tschita¹ ou un porteur de flambeaux. Mais je reviens à mon récit.

» Le couvert était mis dans une longue galerie. Les Anglais prirent place d'un côté, les Indiens de l'autre. Derrière les sièges, se tenaient les serviteurs en plusieurs rangs de profondeur, et derrière le roi ils étaient une masse réellement impénétrable, dont les hauts fonctionnaires formaient la tête. Pendant toute la durée du repas des bayadères et des saltimbanques dansèrent, sautèrent et chantèrent sans interruption. Le roi voulut bien me servir lui-même de plusieurs plats, à moi et à quelques autres personnes, ce qui était une distinction toute particulière. A la fin du repas, on apporta des pipes pour le roi, le résident et moi. La mienne était un magnifique houka, orné de pierres précieuses. Le roi l'ajouta aux présents très-riches qu'il m'avait déjà faits, et parmi lesquels se trouvait un sabre, une bague et le portrait de Sa Majesté. J'avais eu soin de mettre tout cela sur moi, et le roi se montra très-sensible à cette attention. Après le déjeuner, nous nous rendîmes à une veranda qui dominait une espèce de cirque intérieur, où trois ou quatre buffles très-forts, armés de cornes magnifiques, se promenaient avec gravité. Le roi donna le signal du combat, et

La grille s'ouvre, et le tigre à pas lents
S'avance. ²

» Ce ne fut pas tout à fait le cas. Deux grilles s'ouvrirent bien, et derrière toutes les deux se trouvait un tigre, mais aucune des deux bêtes ne se montra disposée à sortir. A la fin, à force d'être piqués avec des bâtons pointus, ils s'élancent de leurs cages, et tombent parmi les

¹ Léopard apprivoisé, et dont on se sert dans l'Inde pour chasser.

² Vers d'une ballade de Schiller.

buffles; mais ceux-ci les poursuivent à coups de cornes et les font rentrer dans leurs trous. Alors une autre cage s'ouvre du côté opposé, et, la queue haute, la gueule enflammée, un tigre plus grand arrive en quelques bonds puissants au milieu de l'arène. Au même instant, il a déjà planté ses quatre griffes et ses dents dans la nuque du buffle le plus fort; il s'y cramponne et s'y maintient. Le buffle, étourdi, parce qu'occupé des deux autres tigres il ne s'est pas attendu à être attaqué par derrière, se tient la tête baissée sous le poids du fardeau; il semble réfléchir; mais tout à coup il commence à se secouer, il cherche à lancer le tigre contre le mur. Ses compagnons prennent courage, viennent à son secours, et donnent avec leurs cornes, comme avec la baïonnette baissée, contre les flancs du tigre. Le tigre rauque, les buffles mugissent; cornes et griffes travaillent. Quelques singes attachés à de longues perches complètent la scène. Ils étaient parfaitement en sûreté au haut de leur poste; mais, soit que le combat leur eût fait perdre contenance, soit que les perches, trop secouées, ne les eussent plus soutenus, nous les vîmes tout d'un coup par terre, faisant les morts, et se laissant piétiner par les combattants. Heureusement pour eux, la lutte ne dura pas longtemps. Quelques bons coups de corne enlevèrent le tigre et le jetèrent dans un coin. On lâcha encore deux ours, et il y eut une courte lutte entre l'un d'eux et un tigre; le buffle blessé, une courageuse bête, y mit fin en les culbutant tous les deux. Les buffles furent les vainqueurs; les ours et les tigres n'eurent plus aucune envie de recommencer. Les tigres se tenaient accroupis au mur et poussaient des hurlements. On eut beau les battre et les piquer, il fut impossible de les faire lever. Les buffles avaient un petit parmi eux, et c'est à cette circonstance qu'on attribua leur victorieuse défense.

» La compagnie passa ensuite le fleuve, pour assister en plein champ à des combats d'éléphants. Ces animaux commençaient par se tâter avec leurs trompes, puis faisaient jouer leurs défenses, se serraient de près, et entrelaçaient leurs trompes en nœuds. L'un d'eux y perdit une défense, ce qui le mit tellement hors de lui, qu'il se précipita sur les autres avec une vraie rage, et les mit tous en fuite. Des cavaliers et des fantassins armés de lances se jetèrent sur le champ de bataille pour rétablir l'ordre, besogne dangereuse et peu aisée, surtout dans un espace ouvert, où des milliers d'hommes couraient en désordre. Quelques spectateurs se précipitèrent dans le fleuve. Personne heureusement ne fut blessé.

» Il y eut encore d'autres combats, dont un tout à fait charmant et

gracieux entre bœliers et antilopes. Des cavaliers firent caracoler leurs chevaux, des nègres luttèrent ensemble, et le tout finit par des danses à l'épée. »

La relation nous conduit de Lackno à Agra, dont les monuments très-remarquables ont été décrits trop de fois pour que nous nous y arrêtons. A Bhartpour, chef-lieu d'une petite principauté placée sous le protectorat anglais, la réception se distingue des précédentes par l'absence de toute pompe. Le radjah vit comme un philosophe dans une cour qui ne connaît point d'étiquette. Les portes du palais sont constamment ouvertes au public, et le prince rend lui-même une justice patriarcale. Du 26 au 2 mai, le prince séjourne à Dehli, mais nous devons glisser sur ce séjour comme sur celui d'Agra, et par le même motif, et nous nous bornerons à extraire de la correspondance du prince une note intéressante sur le costume des habitants.

« Pour se garantir la tête contre l'épouvantable chaleur du soleil, ils laissent croître leurs cheveux, sur lesquels ils portent un petit turban étroitement serré autour de la tête. A midi, ils ajoutent des draperies au turban. Les vêtements sont légers, flottants et souvent transparents. Ils habillent on ne peut mieux ces belles figures brunes. Je ne puis me rassasier de la vue des habitants. Les enfants surtout sont charmants avec leurs grands yeux noirs. Les femmes sont la plupart voilées, et quand on les regarde elles se voilent encore plus. Parfois elles s'arrêtent, et vous tournent le dos. Mais ce sont surtout les vieilles qui montrent cet excès de prudence. Ici et à Agra, les femmes sont plus belles que dans les autres parties de l'Inde que nous avons visitées, et elles ont un costume tout particulier. Sauf un corsage très-étroit, qui ne couvre que le haut de la poitrine, la partie supérieure du corps est entièrement à découvert. Une robe à larges plis, qu'elles relèvent avec grâce en marchant, descend des hanches aux pieds. Au chignon est attaché un voile, ordinairement rouge ou jaune, et qui descend jusqu'aux chevilles. Du coude à la main, le bras est chargé de bracelets, de grosses bagues sont passées aux orteils, et de lourds anneaux d'argent chargent souvent la cheville, de sorte que si plusieurs femmes marchent ensemble, on croit entendre des forçats. Elles ont la taille un peu massive, mais de petits pieds, de petites mains et de beaux bras, et quand elles portent leurs vases de terre sur la tête, elles ont quelque chose de la grâce antique. Dans le bain, elles gardent leurs vêtements et s'enveloppent complètement de leur voile, sous lequel elles se changent avec beaucoup de dextérité en sortant de l'eau. »

Il s'agissait maintenant, puisque l'accès de l'Himalaya n'avait pas été

possible par le Népaül, d'y pénétrer par un autre côté. La route choisie cette fois par le prince devait le conduire aux sources du Gange, à travers des lieux de pèlerinage encore plus sacrés que Bénarès. La caravane se composait, outre la suite européenne du prince, de neuf domestiques indiens, de sept palefreniers avec sept chevaux, d'un berger avec douze moutons, et de soixante-dix porteurs, chargés de quatre tentes, des vêtements et des vivres jugés indispensables. Le voyage commença le 27 mai; le 6 juin, on passa le Gange à Bamoti en pleines montagnes, sur un pont de cordes. Des charpentes fixées dans la pierre supportent d'une rive à l'autre deux cordes faites de chanvre et d'écorce d'arbre, et s'infléchissant en courbe faible vers le milieu du fleuve. Ces cordes sont fixées en terre de l'autre côté de la charpente. Des cordes plus petites y sont attachées verticalement, qui supportent à leur tour le plancher du pont, formé de deux autres grosses cordes tendues horizontalement, et sur lesquelles sont posées des traverses de bambou. Moins les matériaux, on reconnaît nos ponts suspendus en fer; mais celui dont on parle ici n'est praticable que pour l'homme et le petit bétail. Quant aux chevaux et au gros bétail, on leur passe des cordes autour du corps, on les pousse dans le fleuve, et leurs conducteurs, en passant le pont, les tirent après eux; mais le courant est si rapide que souvent les cordes cassent, ou bien la traversée est si longue que les pauvres bêtes n'arrivent que noyées. Ces ponts se multiplient à mesure qu'on pénètre dans les montagnes. La route franchit des torrents, côtoie des cataractes. Le 16 juin, la caravane arriva auprès des sources du Mondagri-Ganga, à Kédar-Nat, sanctuaire consacré à Schiva, et élevé de quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est déjà la hauteur des Alpes. Dans le fond, au nord, se dresse le Tumeru, un des géants de l'Himalaya, haut de sept mille mètres. Le temple contient comme relique une pierre noire figurant la partie postérieure d'une vache. En face de l'entrée se dresse un grand taureau agenouillé, également sculpté dans la pierre, et au-dessus des bas-reliefs représentent des détails de la vie des dieux indiens qui parurent un peu lestes aux voyageurs. Au delà de Kédar-Nat, ils trouvent à côté d'un petit temple un fakir complètement nu, le corps souillé de cendres, les cheveux teints en rouge, les jambes croisées, immobile nuit et jour, les yeux fixes et indifférents, et ne vivant que de ce que les passants jettent sur sa natte.

On avait marché jusqu'à présent au nord; après Kédar-Nat, on tourna vers l'ouest pour chercher le bras principal du Gange et Gangotri, le pèlerinage saint entre tous. Les habitants, très-clair-semés,

fuyaient aux approches de la caravane, car le bruit s'était répandu que le prince venait avec une armée pour enlever les troupeaux et les femmes. Aussi n'aperçut-on, au début de cette nouvelle étape, aucune femme, aucun bétail; les porteurs mêmes dont on avait besoin ne se trouvaient qu'à grand'peine, et il fallut quelques jours pour faire renoncer à ses craintes cette population crédule et défiante. La race est assez belle; le costume diffère complètement de celui de la plaine. Il consiste en un bonnet roulé comme un turban, une tunique appelée bakou, allant jusqu'au genou et ouverte sur le devant, et un pantalon très-étroit aux chevilles, et devenant très-large vers le haut, le tout en laine brune, grise ou blanchie, filée et tissée dans la montagne. Autour des flancs est noué un châle, une ceinture ou une simple corde. Les pieds sont protégés par des sandales de cuir non tanné. Le costume est commode, approprié au climat, et ne manque pas de pittoresque tant qu'il est propre, mais les montagnards ne connaissent d'autre blanchisseuse que la pluie, et l'usage du linge est inconnu. Vêtements et travaux sont les mêmes pour les hommes et pour les femmes. L'homme sait filer et la femme sait labourer. La polygamie est permise, mais rare. Le mari achète la femme des parents, moyennant une somme souvent assez forte (un ou deux cents roupies), et, quoique achetée, la femme peut divorcer tant qu'elle veut. Son mari lui déplaît-il, ou un autre lui plaît-il mieux, elle retourne chez ses parents, ou fait une promenade dans le bois avec l'objet de son nouveau choix. Le prix de la vente est restitué, dans le premier cas, par les parents, et dans le deuxième par le nouveau mari, qui est même tenu de le rembourser double. S'il n'a pas la somme nécessaire, il l'emprunte sur sa liberté et sur celle des siens, c'est-à-dire qu'il contracte avec toute sa famille un lien de domesticité envers le prêteur. Cette population primitive et originale habite un paysage d'une végétation luxuriante et magnifique : le chêne croît à côté du bambou; la vigne s'enlace autour des marronniers. La flore est superbe, le regard se repose sur des prairies verdoyantes, et aperçoit à une demi-journée de distance les pics neigeux de l'Himalaya.

Le 28 juin, les voyageurs franchissent le bras principal du Gange (Bagaratti), non plus même sur un pont de cordes, mais suspendus eux-mêmes à une corde pure et simple. Tendue d'une rive à l'autre, cette corde supporte un bois recourbé, sous-tendu par une autre corde. Le passant est solidement fixé, de manière à garder les pieds et les bras libres, dans l'intérieur de cet arc, qui glisse par son propre poids sur la pente de la corde de passage jusqu'à la moitié de la distance à

franchir. Mais à partir de là, la corde se relève naturellement jusqu'à l'autre rive, et il faut que le voyageur s'aide de ses pieds et de ses mains, et se livre à une natation désordonnée dans les airs. Ceux qui veulent éviter la fatigue se font attacher à une planche qu'on fixe à l'arc, et tirer sur le bord opposé au moyen d'une corde de halage.

C'est par cette voie, unique assurément, mais peu commode, que des milliers de pèlerins se rendent tous les ans à Gangotri pour chercher aux sources du Gange l'absolution de leurs péchés. Nos voyageurs s'attendaient à trouver un sanctuaire étrange ou splendide, ils furent singulièrement déçus. Une petite tour haute de douze à quinze pieds, précédée d'un portique bas et très-primitif, voilà le temple de Gangotri. Il s'élève dans une enceinte carrée qui contient encore une chapelle plus petite, avec un taureau de pierre, et un pavé rond appelé la chaise de Ganga; un autel d'argile et de pierre avec le lingam, signe de Schiva; un hangar qui abrite une image grossière de Vischnou en Krischna, et enfin deux huttes sans portes ni fenêtres, affectées à la demeure de quelques prêtres et fakirs. Quant aux pèlerins, ils couchent sur le roc et s'abritent sous les cèdres des environs.

L'intérieur du temple était naturellement interdit aux infidèles, mais le prince et un de ses compagnons obtinrent d'y pénétrer, à la condition de se soumettre aux mêmes cérémonies et de faire les mêmes sacrifices que les autres pèlerins. Ils furent conduits au bain sacré, et durent descendre dans le fleuve, qui ne marquait que trois degrés au-dessus de zéro. Le prêtre leur mit dans la main droite une poignée d'herbes, leur dit de puiser de l'eau dans le creux de la main gauche, et de crier leurs noms dans le fleuve. Il récita ensuite une prière sur eux, leur fit jeter l'eau et l'herbe dans le fleuve, et leur ordonna de plonger trois fois. Les péchés étaient lavés, et les deux pseudonéophytes n'eurent plus qu'à faire un sacrifice en bonnes roupies à la déesse Ganga, pour pouvoir rentrer dans leurs habits, à l'exception cependant de leurs souliers.

Le temple était désormais accessible. Les portes s'ouvrirent, et les voyageurs pénétrèrent dans un vestibule où ils eurent de la peine à se tenir debout. Une porte plus basse encore les conduisit dans le sanctuaire proprement dit. Ils y retrouvèrent l'offrande de sucreries, de fleurs, de farine et de blé qu'ils avaient dû envoyer préalablement, et furent requis d'y ajouter une nouvelle offrande en espèces sonnantes. Cette dernière et indispensable formalité accomplie, les prêtres allumèrent des branches de bois résineux, et le saint des saints s'éclaira. Sur un autel de pierres et de terre, sous une espèce de baldachin, on

vit un lingam richement barbouillé de rouge et de jaune, les images grossièrement sculptées de Ganesa, de Baïram et d'un taureau, une statuette en laiton représentant la déesse Ganga, recouverte de vieille toile d'argent, et enfin quelques lampes de cuivre. Ce fut tout, et voilà ce que les dévots viennent contempler de toutes les parties de l'Inde, après avoir traversé le Bagaratti suspendus à une corde.

Le prince eut occasion d'observer à Gangotri une multitude de fakirs¹ appartenant à la secte des baïraghi, de *baïrag* (sans passion). Ils enseignent que le corps est le siège et la cause du mal : supprimer non-seulement les appétits corporels, mais aussi l'activité des organes, c'est affranchir l'âme de ses liens terrestres et l'élever à l'état de *baïrag*. C'est pour atteindre ce but qu'ils se soumettent aux plus grandes privations, épreuves et mortifications. Ils n'ont pour tout vêtement qu'une bande d'étoffe nouée autour des reins, laissent croître leurs cheveux, s'abstiennent de les peigner, et se barbouillent le corps de cendre et de bouse de vache. Ils voyagent isolément et en troupes, et ont des acolytes dans toutes les classes. Une autre secte, celle des *gosain*, professe le panthéisme. L'âme humaine, disent-ils, ce qui pense et parle en nous, est Dieu (*gosain*). La Divinité n'est point distincte de l'univers ; elle est l'univers même, et tout ce qui existe fait partie du tout, c'est-à-dire de Dieu. Les dieux et les hommes ont donc la même origine, mais une puissance diverse, et la fin des choses sera l'absorption de tous les êtres dans l'Être unique (*Nirgoun*). Ces *gosain* mènent une vie plus décente que les autres fakirs ; ils ne mendient pas, et appartiennent la plupart à la caste des brahmanes. Ils sont vêtus de jaune, habitent des couvents, ou se consacrent isolément au service de lieux saints, à la propagande ou à la méditation.

Si le temple de Gangotri fut loin de répondre à l'attente des voyageurs, le paysage les ravit au contraire. La vallée, très-resserrée jusque-là, s'ouvre derrière le sanctuaire, le fleuve la traverse dans sa longueur, écumant sur un lit de rochers. Sur la rive gauche, en face du sanctuaire, se dresse l'Oudakri-Kanta, le siège de Vischnou, avec ses arêtes et ses pointes effilées, ses murs de neige perpendiculaires et ses trois cimes se perdant dans les nues ; en amont du fleuve les montagnes apparaissent serrées les unes contre les autres, couvertes d'abord de magnifiques forêts de cèdres, puis de cyprès, au-dessus desquels s'étagent des prairies surplombées par des rocs pittoresques qui montent jusqu'à la région des neiges. Au fond de la vallée, un géant soli-

¹ Ou plutôt sadous, car les fakirs proprement dits appartiennent à l'islamisme.

taire confond avec le bleu du ciel l'éternelle blancheur de son pic. C'est le Sitpouri, le siège de Schiva, haut de sept mille mètres. C'est là que les Hindous placent les vraies sources du Gange, et c'est à ce mont que se rattache la légende à laquelle Gangotri doit sa réputation de sainteté. Voici comment les prêtres la racontèrent aux voyageurs :

Vischnou avait soif et demandait de l'eau à Brahma. Son lotus lui en présenta; mais l'eau sacrée, à mesure qu'il la buvait, ressortait par ses pieds, devint le Gange, et se fraya une route jusqu'à l'Océan. Brahma, craignant un déluge universel, appela Schiva, qui plaça le pied de Vischnou sur sa tête, le couvrit de ses longs cheveux, et boucha ainsi l'orifice du torrent. Alors l'Inde manqua d'eau pendant douze ans, jusqu'à ce que, sur le conseil des pandits, Bagaratti, un roi pieux de la contrée de Bénarès, fit un pèlerinage dans l'Himalaya, au siège des dieux, et supplia Schiva de rouvrir le Gange. Il fut exaucé, et des flancs du Sitpouri le Gange s'épand depuis ce temps de la chevelure du dieu. Bientôt après, Sankritscha, un des avatars de Vischnou, bâtit le temple de Gangotri en l'honneur des dieux. Ceux-ci descendirent de leurs sièges, se baignèrent dans le fleuve, et déclarèrent que quiconque les imiterait aurait ses péchés pardonnés. Mais ils défendirent en même temps de remonter le fleuve jusqu'à sa source.

En revenant de Gangotri, le prince tenta de nouveau de pénétrer dans le Tibet, mais l'assistance que lui prêtaient les autorités anglaises s'arrêtait aux limites de l'Hindoustan, et les populations des villages frontières ne voulurent pas aider le prince à tromper la vigilance des autorités chinoises. Elles craignaient que l'entrée ne leur fût interdite à elles-mêmes si elles faisaient franchir à un Européen les limites défendues. Aussi les guides et les approvisionnements firent-ils complètement défaut. La caravane européenne dut donc ajourner de nouveau son projet, et se diriger vers la vallée de Sutledje, par une route extrêmement pénible, où plus d'une fois le chemin dut être taillé dans la glace. Les habitants de cette vallée forment la transition entre les Hindous et les Tibétains; ceux qui vivent près de la frontière ont tout à fait le teint jaune, les yeux obliques, la face plate et osseuse de la race mongolique. La religion et les usages sont les mêmes. Le culte de Lama a remplacé ou peut-être absorbé celui de Brahma, car on trouve dans les temples les idoles indiennes côte à côte avec des Boudd'has et des Lamas. La polyandrie, usitée au Tibet, a remplacé la polygynie, et est expliquée jusqu'à un certain point par les habitudes économiques du pays. Chaque famille a un bien, composé d'une maison et de champs; mais ces champs suffisent rarement pour l'entretien de toute la fa-

mille. De son côté, le prince prend de chaque famille un homme pour son service. Voici alors comment les choses se passent : s'il y a trois frères, ils n'épousent qu'une seule femme. L'un d'eux reste avec elle, et laboure les champs, le second voyage et trafique, et le troisième se met à la disposition du prince. Le tibétain est la langue usuelle.

A Namdja, point extrême de la frontière, le prince renouvella sa tentative de pénétrer dans le Tibet, et cette fois il réussit. Il franchit avec ses compagnons le défilé de Piminglah, à dos de jack ¹, la monture nationale de ces contrées. La selle est une couverture de laine, la bride une corde passée dans le nez. Le jack a le pied extrêmement sûr ; mais la route est abominable, et un de ces animaux, ayant fait céder un morceau de roc, roula dans l'abîme. Le cavalier ne se sauva que par un saut de côté fait à propos.

Le défilé de Piminglah est élevé de 12,700 pieds au-dessus du niveau de la mer, et d'environ 4,000 au-dessus du Sutledje. La végétation est pauvre ; quelques buissons de cyprès, d'églastrines et de géraniums interrompent seuls la fauve coloration du roc. Des pyramides de pierres, auxquelles chaque passant ne manque pas d'apporter son tribut, indiquent le point culminant du défilé. Quelques pas encore, et une perspective inattendue se déploie. Le voyageur, depuis longtemps resserré entre des montagnes, des rochers et des neiges, voit de nouveau le ciel et la terre se toucher à l'extrême horizon. Bien au-dessous de lui, le Sutledje serpente entre des rocs gris et rougeâtres. A sa droite, des pentes verdoyantes, s'étageant au-dessous de la région des neiges, descendent vers le fleuve ; de riches moissons chargent la campagne, et de jolis villages se détachent d'une ceinture de vergers. A gauche, au contraire, se dressent les masses rocheuses et dentelées du Pourgéoul et du Tschamil, et un seul petit hameau se montre dans une fente de rocher, comme un nid d'hirondelles. En remontant le cours du Sutledje, l'œil voit l'horizon s'élargir ; les pentes s'adoucis-sent et se terminent en un plateau légèrement ondulé dans lequel le fleuve et ses affluents se découpent en lignes sombres, et où s'élèvent çà et là des rangées de collines arrondies. Un chemin serpente dans le sol aride et s'enfonce dans la contrée mystérieuse. Mais là tout est brun sur brun, ni forêt ni arbre ; un paysage froid, sombre, désert. C'est le plateau du Tibet, élevé de 3,500 à 4,500 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le premier village tibétain qu'on rencontre au sortir du défilé est

¹ Bœufs tibétains, de ceux dont M. de Montigny a amené un troupeau en France.

Schipké, étagé sur une pente assez forte. Avec ses jardins et ses champs disposés en terrasses, ses peupliers et ses abricotiers, c'est une oasis ravissante au milieu des monts dénudés. Les maisons ressemblent à celles des vallées du Gange et du Sutledje : au rez-de-chaussée, la cave et l'étable ; au premier étage, la chambre d'habitation, à laquelle conduit un escalier en pierre pratiqué au dehors ; au-dessus un toit plat couvert en terre, et qui est le séchoir, l'aire et la grange. Quelques petites ouvertures servent à la fois de fenêtre et de cheminée ; le foyer est disposé dans un coin de la chambre. Le mobilier du ménage se compose de quelques couvertures, d'un moulin à bras, d'une espèce de métier à tisser, de quelques vases en cuivre ou en laiton, de quelques baquets en bois, et de cuillers en bois de diverses grandeurs. Une charrue en bois, une pioche, une hache et un fléau tout à fait semblable au nôtre composent l'outillage agricole.

Le costume est également semblable à celui des habitants de la vallée du Gange, et le même pour les deux sexes. On l'a décrit plus haut. Les hommes ont si peu de barbe, que les deux sexes ne se peuvent distinguer que par l'arrangement des cheveux. Les hommes les rassemblent en une tresse puissante, qu'ils laissent pendre sur le dos. Les femmes, au contraire, en font une multitude de petites tresses qu'elles prolongent jusqu'au genou en y mêlant de la laine. Toutes ces tresses réunies et chargées de verroteries et de morceaux d'ambre, forment l'édifice capillaire le plus compliqué, mais aussi le plus malpropre ; car les cheveux, une fois dressés, ne sont jamais défaits, et la vermine y jouit de la plus large hospitalité.

Les Tibétaines sont affolées de parure, comme si elles voulaient suppléer à la beauté que la nature leur a refusée. Elles se chargent d'immenses colliers de verroterie, de coquillages, de turquoises, de lapis-lazuli et surtout d'ambre, qu'elles laissent pendre jusqu'aux genoux. Elles ont des bracelets aux mains et aux pieds, des bagues d'argent ou de cuivre aux doigts, au nez et aux oreilles. Hommes et femmes sont également curieux, avides, trompeurs, timides et malpropres ; les femmes en plus très-communicatives et très-impertinentes. Ce sont elles qui soignent la maison et les champs. Les hommes gardent les troupeaux, trafiquent, et transportent dans les vallées du Bessahir du sel et la laine de leurs chèvres, pour en rapporter en échange du blé, du riz et des raisins. On ne les voit jamais armés, mais souvent allant et venant avec un fuseau à la main, ou faisant tourner une espèce de chapelet.

Ni à Schipké, ni à Klouk, village situé à trois lieues plus avant, et

où ils se rendirent sans escorte, les voyageurs ne furent arrêtés ou mal reçus. La résistance passive est le seul obstacle qui s'oppose à l'étranger dans ce coin écarté du Céleste Empire. Avance si tu veux, dit le Tibétain au voyageur, mais je ne te montrerai pas le chemin, je ne te donnerai pas de vivres, pas de moyens de transport, et je ne te laisserai pas dresser ta tente sur ce champ qui m'appartient, je ne te laisserai pas abreuver ton bétail dans mon ruisseau. Ainsi parle le Tibétain, et s'il agit autrement, il est poursuivi et disparait. C'est ce qui venait d'arriver à deux habitants de Schipké qui avaient donné quelque assistance à des Anglais, et cet exemple avait tellement intimidé la population, que l'un des voyageurs ayant cueilli et mis dans sa poche quelques épis de blé, on essaya plusieurs fois de les lui reprendre en cachette. Force fut donc de se borner à cette petite pointe, et le 8 août, le prince retourna dans l'Hindoustan, au moment où les Anglais commençaient la campagne du Sutledje. Il y prit part, et la dernière partie du livre est consacrée au récit des batailles de Moudki, d'Alival, de Perozeschah et de Sobraon. Nous négligeons cette partie stratégique, et nous arrêtons notre analyse là où s'arrête le voyage d'exploration.

F.

DES VOLCANS.

(Fragment du 4^e volume du *Kosmos* de M. DE HUMBOLDT ¹.)

Parmi les phénomènes dynamiques qui manifestent la réaction de l'intérieur de notre planète contre les couches supérieures, les plus puissants sont les volcans proprement dits; c'est-à-dire ceux que présentent les ouvertures par lesquelles, avec les matières gazeuses, des masses solides et hétérogènes sont amenées, d'une profondeur qui n'a pas encore été mesurée, jusqu'à la surface, dans un état de fusion ignée, comme courants de lave, ou à l'état de scories, ou enfin comme des produits d'une pulvérisation très-fine (cendres). Si l'on considère, d'après l'ancienne acception, les mots de volcan et de montagne de feu comme synonymes, on rattache l'idée des phénomènes volcaniques à l'image d'une montagne conique, isolée et munie d'une ouverture circulaire ou ovale au sommet. Mais cette vue perd de sa généralité dès que l'occasion se présente de traverser des régions volcaniques occupant une surface de plusieurs milliers de milles géographiques carrés, telles que toute la partie moyenne du plateau mexicain entre le pic d'Orizaba, le Jorullo et les côtes de la mer du Sud; ou l'Amérique centrale; ou les Cordillères de la Nouvelle-Grenade et de Quito, entre le volcan de Puracé, près de Popayan, celui de Pasto, et le Chimborazo; ou les montagnes de l'isthme du Caucase, entre le Kasbegk, l'Elburuz et l'Ararat. Dans l'Italie inférieure, entre les champs phlégréens de la Campanie, la Sicile, les îles de Lipari et les îles de Ponza, et aussi dans les îles grecques, les espaces intermédiaires qui réunissent les volcans,

¹ En attendant l'examen du *Kosmos*, dont M. Littré a bien voulu se charger pour la *Revue germanique*, nous détachons ce fragment du 4^e volume, qui vient de paraître.

en partie n'ont pas été soulevés, et en partie ont été engloutis par la mer.

On rencontre dans les grandes régions volcaniques de l'Amérique et du Caucase des masses d'éruption qui paraissent entièrement indépendantes des montagnes qui s'élèvent à une distance considérable. Ce sont de vrais trachytes, et non des conglomérats de trachyte, des coulées d'obsidienne, des carrières de pierre ponce et des éboulements de la même pierre qui n'ont pu être déposés par l'eau. Ne se pourrait-il pas que, par l'effet du refroidissement progressif des couches terrestres supérieures résultant de leur rayonnement, la surface de la terre se fût fendue en plusieurs points, avant même le soulèvement des montagnes isolées, ou que des chaînes entières de montagnes se soient soulevées ? Pourquoi ces fentes n'auraient-elles pas expulsé des masses, non à l'état de fusion ignée, mais consolidées en forme de montagnes et de roches éruptives, telles que trachyte, dolérite, mélaphyre, feldspath nacré, obsidienne et ponce ? Une partie de ces couches trachytiques ou doléritiques qui se sont fait jour au dehors, dans un état visqueux, d'abord disposées horizontalement, ont été, par le soulèvement ultérieur de cônes ou de zones volcaniques, placées à une position renversée, qui n'appartient jamais aux laves plus récentes sorties d'une montagne de feu. Ainsi, pour prendre d'abord en Europe un exemple très-connu, dans le *Val del Bove*, excavation de l'Etna qui entame profondément la montagne, l'inclinaison des couches de lave, qui alternent très-régulièrement avec les masses d'éboulement, est de 25° à 30°; tandis que d'après les déterminations très-exactes d'Élie de Beaumont, les courants de lave qui recouvrent la surface de l'Etna et qui sont postérieurs au soulèvement de la montagne, sur une moyenne de trente coulées, ne présentent qu'une inclinaison de 3° à 5°. Ces rapports indiquent ici l'existence de très-anciennes formations volcaniques, sorties par des fissures antérieures à la constitution du volcan en montagne de feu. L'antiquité nous présente aussi un remarquable phénomène de ce genre, qui s'est produit dans une vaste plaine éloignée de tous les volcans actifs ou éteints, dans l'Eubée. « Les violents tremblements de terre qui ébranlèrent une partie de l'île ne cessèrent pas avant qu'un gouffre qui s'ouvrit dans la plaine de Lalantus n'eût laissé écouler un fleuve d'une boue brûlante (de lave) ¹. »

Si, comme je suis depuis longtemps porté à le croire, c'est à des fractures primitives de l'écorce terrestre qu'il faut attribuer en partie les

¹ Strabon.

formations les plus anciennes de roches éruptives que leur constitution minéralogique rend souvent complètement semblables aux laves récentes, il faut ajouter que ces crevasses et les cratères de soulèvement formés plus tard, et déjà beaucoup moins simples, ne sont pas encore des volcans proprement dits, mais simplement des ouvertures volcaniques. Le principal caractère des volcans consiste dans une communication permanente ou au moins périodique du foyer central avec l'atmosphère. Le volcan exige pour cela une structure, une charpente particulière; car comme Sénèque le dit très-justement : « Le feu n'a pas d'aliment dans la montagne, mais seulement une issue. » (*Ignis in ipso monte non alimentum habet, sed viam.*) L'activité volcanique agit alors d'une manière plastique et en soulevant le sol, et non, comme on l'a cru généralement, en édifiant la masse par l'amoncellement de scories et de nouvelles couches de lave. La résistance que les masses en fusion ignée, pressées en quantité trop considérable contre la surface, éprouvent dans le canal d'éruption, détermine l'accroissement de la force soulevante. Il en résulte une poussée du sol en forme de vessie, comme cela est indiqué par l'inclinaison régulière et toujours dirigée en dehors des couches soulevées. La rupture de la partie moyenne ou supérieure de l'élévation convexe du sol produit tantôt seulement ce que Léopold de Buch appelle un cratère de soulèvement, c'est-à-dire un entonnoir rond ou ovale, bordé par un cirque de soulèvement, enceinte annulaire, ordinairement déchirée par places; et tantôt, si la nature doit terminer le volcan, dans le milieu du cratère de soulèvement, une montagne en forme de dôme ou de cône. Cette dernière est alors le plus souvent ouverte à son sommet; et sur le fond de cette ouverture, cratère du volcan permanent, s'élèvent des éminences éphémères, des cônes d'éruption petits ou grands, qui, dans le Vésuve, dépassent parfois de beaucoup le cratère du cône de soulèvement. Les produits de la première crevasse, les anciennes constructions, telles qu'elles viennent d'être mentionnées, ne subsistent pas toujours. Le haut mur de rochers qui borde la circonvallation du cratère de soulèvement ne subsiste pas même en débris dans un grand nombre des volcans les plus puissants et les plus actifs.

C'est un des grands services de la science moderne, d'avoir non-seulement par une comparaison attentive de volcans très-éloignés les uns des autres fait connaître avec précision les diverses circonstances de leur formation, mais encore introduit dans les langues des expressions plus exactes, qui ont permis de distinguer nettement les

différences que présentent les reliefs des volcans, aussi bien que les manifestations de l'activité volcanique. Si on ne renonce pas entièrement à toute classification, parce que celles-ci dans leur tendance à la généralisation ne s'appuient que sur des inductions incomplètes, on peut se représenter l'éruption de masses en fusion ignée et de matières solides, accompagnée de vapeurs et de gaz, de quatre manières différentes. Passant des phénomènes simples aux phénomènes compliqués, nous placerons d'abord les éruptions qui, sorties au travers de fissures sans former des séries de cônes isolés, et entassées les unes sur les autres à l'état fluide et à l'état visqueux, ont formé des massifs de roches volcaniques; secondement, les éruptions qui se sont fait jour au travers de cônes formés par des entassements de scories sans circonvallation, et qui néanmoins émettent des courants de lave, comme celles qui pendant l'espace de cinq années devastèrent l'île de Lancerote, dans la première moitié du dernier siècle; troisièmement, les cratères de soulèvement avec des couches soulevées sans cône central, qui n'émettent de coulées de lave que par la face extérieure de l'enceinte et jamais de l'intérieur, lequel s'obstrue promptement par des éboulements; quatrièmement, les montagnes en forme de cloches fermées, ou des cônes de soulèvement ouverts au sommet, tantôt entourés d'un cirque, subsistant au moins en partie, comme au pic de Ténériffe, à Fogo et à Rocca Monfina, tantôt tout à fait dépourvus d'enceinte et sans centre d'éruption, comme en Islande, dans les Cordillères de Quito et dans la partie moyenne du Mexique. Les cônes à sommet ouvert de cette quatrième classe conservent une communication permanente et agissant à des époques indéterminées, entre le feu central intérieur et l'atmosphère. D'après mes observations, il y a un plus grand nombre de dômes ou de cloches doléritiques et trachytiques fermés, que de cônes ouverts, soit actifs soit éteints, et beaucoup plus surtout que des volcans proprement dits. Les montagnes en forme de dôme ou de cloche, comme le Chimborazo, le Puy de Dôme, le Sarcouy, la Rocca Monfina et le Vultur, donnent à la contrée un caractère particulier, en formant un agréable contraste avec les protubérances des schistes ou les formes dentelées des roches calcaires.

Ovide décrit d'une manière très-nette le grand phénomène volcanique qui eut pour siège la presqu'île de Méthone, et pour résultat la formation d'une cloche non ouverte au sommet. « La force des vents enfermés dans les cavernes sombres, en cherchant en vain à se frayer un passage, a soulevé le sol en le distendant (*extentam tumefecit humum*), comme lorsqu'on remplit d'air une vessie ou une outre. Cette protu-

bérance soulevée s'est, par une lente consolidation, maintenue en forme de colline. » J'ai déjà eu occasion de montrer comment cette explication diffère du récit que fait Aristote du phénomène volcanique d'Hiéra, dans lequel le souffle souterrain soulève également une colline, mais la perce ensuite pour en faire jaillir une pluie de cendres incandescentes. Le soulèvement est ici indiqué comme le prélude de la sortie des flammes. D'après Strabon, le dôme soulevé près de Méthone s'ouvrit de même par un jet de feu suivi pendant la nuit d'une odeur agréable. Cette dernière circonstance a été observée dans des conditions toutes semblables pendant l'éruption volcanique de Santorin dans l'automne de 1650, et se trouve présentée dans le sermon d'un moine comme un signe consolant annonçant que « Dieu ne voulait pas encore détruire son troupeau ». Cette odeur agréable ne signifierait-elle pas l'existence du naphte? Une observation analogue a été faite par Kotzebue, à l'occasion d'une éruption ignée (1804) de la nouvelle île volcanique Umnak, sortie de la mer dans l'archipel aleoutien. Pendant la grande éruption du Vésuve du 12 août 1805, que j'observai avec Gay-Lussac, ce dernier constata qu'une odeur de bitume se répandait de temps en temps dans le cratère incandescent. J'ai réuni ces faits rarement observés, parce qu'ils concourent à démontrer l'étroit enchaînement de toutes les manifestations de l'activité volcanique, depuis les phénomènes peu intenses des salses et des sources de naphte jusqu'aux véritables volcans.

Des enceintes analogues à celles des cratères de soulèvement se trouvent aussi dans des roches très-différentes du trachyte, du basalte et des schistes porphyriques : par exemple, d'après l'opinion sagace d'Élie de Beaumont, dans le granit de la chaîne des Alpes françaises. Le massif d'Oisans, auquel appartient le plus haut sommet de la France, le mont Pelvoux près de Briançon (12,109 pieds), forme un cirque de huit milles géographiques de circonférence, au centre duquel est placé le petit village de la Bérarde. Les parois escarpées du cirque atteignent une hauteur de plus de 9,000 pieds. L'enceinte même est du gneiss, tout l'intérieur est du granit. Dans les Alpes suisses et savoisiennes, la même forme se montre fréquemment en petites dimensions. Le grand plateau du mont Blanc, sur lequel Bravais et Martins ont campé pendant plusieurs jours, est un cirque fermé d'un sol presque plat, haut de 12,020 pieds, et du milieu duquel s'élève la colossale pyramide du sommet. Les forces de soulèvement produisent partout des formes semblables, quoique modifiées par la composition des roches. Les vallées annulaires, et les vallées fermées (valleys of elevation),

décrites par Hoffmann, Buckland, Murchison et Thurnmann dans les roches de sédiment du nord de l'Allemagne, dans le comté d'Hereford et dans la montagne jurassique de Porentruy, se rattachent aux phénomènes qui nous occupent ici, comme aussi, quoique à un moindre degré d'analogie, certains plateaux des Cordillères entourés de tous côtés de massifs montagneux, ceux où l'on trouve les villes de Caxamarca (8,784 p.), de Bogota (8,190 p.) et Mexico (7,008 p.); comme aussi enfin, dans l'Himalaya, la vallée fermée de Cachemir (5,460 p.).

Les *maars* si nombreux parmi les volcans éteints de l'Eifel ont moins de parenté avec les cratères de soulèvement qu'avec la plus simple des formes de l'activité volcanique (éruption au travers de simples fissures); on appelle ainsi des cavités en forme de gouffre qui se sont produites dans des roches non volcaniques (schistes dévonien), et qui sont entourées de bords peu élevés qu'elles ont formés elles-mêmes. Ils ressemblent à des entonnoirs de mines; les produits des explosions, comparables aussi à celles des explosions de mines, rappellent le phénomène particulier observé par moi pendant le tremblement de terre de Rio-Bamba (4 février 1797), où des ossements humains furent lancés au sommet de la colline de la Culca. Il y a des gouffres isolés et d'une hauteur peu considérable dans l'Eifel, l'Auvergne ou à Java, qui sont remplis d'eau; on peut les appeler *cratères lacs*; mais cette dénomination, dans ma pensée, ne pourrait être prise comme synonyme du mot *gouffre* (*maar*) dans un sens général; car nous avons trouvé, Abich et moi, de petits lacs sur les sommets des volcans les plus élevés, sur de véritables cônes de soulèvement, dans des cratères éteints, par exemple, sur le volcan mexicain de Toluca à 11,490 pieds, et sur l'Elburuz du Caucase à 18,500 pieds de hauteur. On doit, dans les volcans de l'Eifel, distinguer avec soin deux sortes d'activité volcanique, d'âges très-différents : les volcans proprement dits, à courants de lave, et les phénomènes éruptifs plus faibles des gouffres. A la première appartiennent : la coulée de lave basaltique, riche en olivine, et disposée en colonnes perpendiculaires, de la vallée d'Urbach près de Bertrich; le volcan de Gerolstein, qui a son siège dans une roche calcaire, contenant de la dolomite; et la crête allongée du Mosenberg (1,645 p. au-dessus de la mer), près de Bettersfeld, à l'ouest de Monderscheid. Ce dernier volcan a trois cratères : le premier et le second, les plus septentrionaux, sont complètement circulaires, et leur fond est recouvert de tourbe; du troisième, au contraire, descend une puissante coulée de lave, d'un rouge brun, qui se dirige vers la vallée de la petite Kyll. Un phénomène remarquable, étranger en général aux volcans qui

émettent de la lave, consiste en ce que, à Gerolstein, au Mosenberg et dans d'autres volcans proprement dits de l'Eifel, les coulées de lave ne sont point, à leur origine, environnées de couches trachytiques visibles, mais paraissent sortir immédiatement de couches dévoniennes. La surface du Mosenberg n'indique en aucune façon ce qu'elle recouvre. Les scories augiteuses qui pénètrent avec une cohérence marquée dans les courants basaltiques, contiennent de petits fragments calcinés de schistes, mais nulle trace de trachyte, pas plus que le cratère du Rodderberg, si voisin pourtant de l'énorme massif trachytique des bords du Rhin, le Siebengebirge.

« Les gouffres (*maars*) paraissent, dit avec sagacité l'inspecteur des mines de Dechen, appartenir à peu près à la même époque que les éruptions par coulées des volcans proprement dits. On trouve les uns et les autres dans le voisinage de vallées profondément excavées. Les volcans à coulées de lave étaient évidemment actifs à une époque où les vallées avaient déjà presque entièrement atteint leur forme actuelle, car on voit encore les plus anciens courants de lave de cette région descendre dans les vallées. » Les gouffres sont entourés de fragments de schistes dévoniens, d'amas de sables gris et de tuf. Mais ce n'est pas seulement le manque complet de coulées de lave, telles qu'on les observe sur le bord extérieur des véritables cratères de soulèvement, ou tout à fait dans leur voisinage, comme aux îles Canaries, ni l'élévation insignifiante de l'enceinte qui entoure le gouffre, qui distinguent celui-ci des cratères de soulèvement : il manque aux bords du gouffre une stratification régulière de roches inclinées au dehors par la pression de la force intérieure. Les gouffres enclavés dans les schistes dévoniens ressemblent à des entonnoirs de mines : après l'explosion violente des vapeurs et des gaz échauffés, les masses poreuses expulsées (rapilli) sont retombées en grande partie dans l'intérieur. Je cite ici comme exemples les gouffres d'Immerath, de Pulverfeld et de Meerfeld. Dans le milieu du premier, dont le fond sec est cultivé à une profondeur de 200 pieds, sont les deux villages d'Ober et d'Unter-Immerath. Ici se trouvent dans le tuf volcanique de l'enceinte, tout à fait comme au lac Laach, des mélanges sphériques de feldspath et d'augite dans lesquels sont disséminées des particules de verre noir et vert. Les bords tufacés du Pulvermaar, changé en lac profond, contiennent également des sphères de mica, de honblende et d'augite pleines de vitrifications. Le gouffre de Meerfeld, régulièrement circulaire, recouvert en partie d'eau, en partie de tourbe, se caractérise géologiquement par le voisinage des trois cratères du Mosenberg, dont le plus méridional a fourni

une coulée de lave. Mais le gouffre est situé 600 pieds plus haut que la longue crête du volcan, et à son extrémité septentrionale ; il n'est pas non plus dans l'axe de la ligne des cratères, mais plus au nord-ouest.

Comme c'est ici le lieu de faire remarquer combien se montre concordante et uniforme l'activité volcanique dans la production des matières, malgré la diversité des formes extérieures (gouffres, cratères d'éruption entourés d'une enceinte, ou cônes ouverts au sommet), je rappellerai la richesse extraordinaire de minéraux cristallisés expulsés des gouffres, et qui sont maintenant en partie enfouis dans les tufs. C'est dans les environs du lac Laach qu'elle est la plus remarquable ; mais d'autres gouffres, par exemple celui d'Immerath et celui de Meerfeld, riches en globules d'olivine, contiennent des masses cristallines très-caractérisées, où l'on trouve : le zircon, l'hauyine, la leucite, l'apatite, la roséane, l'olivine, l'augite, le rhyacolith, le feldspath commun (orthoclase), le feldspath vitreux (sanidine), le mica, la sodalite, le grenat et le fer titané. Si le nombre des beaux minéraux cristallisés du Vésuve est bien plus considérable, — Scachi en compte 43 espèces, — on ne doit pas oublier qu'un très-petit nombre d'entre eux seulement vient du volcan, et que le plus grand nombre appartient à une formation qui, dans l'opinion de Léopold de Buch, est entièrement étrangère au volcan, et doit être attribuée à une couche de tuf qui s'étend bien au-dessus de Capoue. Cette couche aurait été soulevée en même temps que le cône du Vésuve, et serait le produit d'une action volcanique sous-marine.

Après les îles Lipari et Ponza, très-peu de parties de l'Europe ont produit une plus grande masse de pierre ponce que cette région de l'Allemagne, qui, dans un soulèvement relativement peu considérable, présente des formes si différentes de l'activité volcanique, en gouffres (cratères d'explosion), en montagnes basaltiques et en volcans à coulées de lave. La masse principale de pierre ponce est entre Nieder-Mendig et Sorge, Andernach et Rübenach ; la masse principale de trass (conglomérat récent déposé par l'eau) dans la vallée du Brohl, depuis son embouchure dans le Rhin jusqu'à Burghrohl, près de Plaid et de Kruff. La formation de trass de la vallée du Brohl contient, avec des fragments de grauwacke schisteuse et de bois fossile, de petits morceaux de pierre ponce qui ne se distinguent point de celle qui forme la couverture superficielle de la contrée et du trass lui-même. J'ai toujours douté, malgré certaines analogies que les Cordillères semblent offrir, que l'on pût attribuer le trass de l'Eifel à des éruptions boueuses de

volcans à coulées de lave. Je crois plutôt, avec M. de Dechen, que la pierre ponce a été lancée par une éruption sèche et que le trass s'est formé à la façon des autres conglomérats....

Nous avons indiqué plus haut le rapport des gouffres et celui des coulées de lave, qui en sont si différentes à l'âge des vallées. « Le trachyte du Siebengebirge, dit M. de Dechen, paraît beaucoup plus ancien que la formation des vallées, plus ancien également que le bitume des bords du Rhin. Son éruption a été étrangère au déchirement de la vallée du Rhin, même si on veut attribuer cette vallée à la production d'une fracture. La formation de la vallée est notablement plus récente que le bitume du Rhin; plus récente que la plus grande quantité du basalte du Rhin; antérieure au contraire aux éruptions volcaniques à coulées de lave, et à la grande éruption de pierre ponce et de trass. Les formations basaltiques atteignent certainement une époque beaucoup plus récente que la formation trachytique; la masse principale du basalte doit donc être considérée comme plus jeune que le trachyte. Sur le versant des collines qui bordent actuellement la vallée du Rhin, de nombreux groupes de basalte (carrière d'Unkel, Rolandseck, Godesberg) ont été simplement déplacés par le déchirement de la vallée; car vraisemblablement ils étaient jusque-là enfermés dans les roches de grauwacke dévonienne.

Les infusoires également répandus sur les continents, dans les plus grandes profondeurs de la mer et dans les couches supérieures de l'atmosphère, et dont l'existence générale, démontrée par Ehrenberg, a été une des plus brillantes découvertes de notre siècle, ont, dans les volcans de l'Eifel, leur siège principal dans les rapilli, les couches de trass et les conglomérats de pierre ponce. Des organismes à enveloppes siliceuses remplissent la vallée du Brohl et les éruptions de Hochsimmern; quelquefois ils sont, dans le trass, entremêlés de branches non carbonisées de conifères. Toute cette faune microscopique est, d'après Ehrenberg, une formation d'eau douce, et c'est seulement par exception que l'on voit sur le dépôt supérieur de trass friable et jaune, au pied et sur les pentes du Siebengebirge, les polythalamies marins signalant une rive de la mer ancienne.

Le phénomène des gouffres (*maars*) est-il limité à l'Allemagne occidentale? Le comte Montlosier, qui connaissait l'Eifel par ses observations personnelles, et qui proclamait le Mosenberg un des plus beaux volcans qu'il eût vus, place, comme Rozet, au nombre des gouffres ou cratères d'explosion, le gouffre de Tazenat, le lac Pavin et le lac de la Godivel en Auvergne. Ils sont creusés dans des roches très-diffé-

rentes, granit, basalte et domite (roche trachytique) et entourés sur les bords de scories et de *rapilli*.

Les constructions qu'une force éruptive plus puissante édifie à l'aide du soulèvement du sol et de l'épanchement de la lave, appartiennent au moins à six formes différentes, qu'on retrouve dans les zones les plus distantes. L'homme né dans les régions volcaniques, au milieu de montagnes basaltiques et trachytiques, se sent volontiers chez lui partout où ces formes lui sourient. La forme des montagnes est l'un des éléments les plus importants de la physionomie de la nature; elles donnent au paysage, selon qu'elles sont recouvertes de végétation ou qu'elles s'élèvent dans une nudité sauvage, un aspect agréable, ou sérieux et majestueux. J'ai tout récemment essayé, dans un atlas spécial, de donner une série de contours des Cordillères de Quito et du Mexique, esquissés d'après mes dessins. Tandis que le basalte s'élève tantôt en cimes coniques, un peu arrondies au sommet, tantôt en pointes jumelles de hauteur inégales, tantôt en longue crête horizontale, terminée à chaque extrémité par une cime élevée, on voit dominer dans le trachyte la forme majestueuse du dôme (Chimborazo, 20,100 p.), qui ne doit pas être confondue avec d'autres montagnes en forme de cloche, également fermées au sommet, mais plus élancées. La forme conique a son type le plus complet dans le Cotopaxi (17,712 p.), puis dans le Popocatepetl (16,632 p.), vu des belles rives du lac de Tezcuco ou du sommet de l'ancienne pyramide mexicaine à Campos de Cholula, et enfin dans le volcan d'Orizaba (16,302 p.; d'après Ferrer, 16,776 p.). Une forme de cône fortement tronqué est celle du Nevado de Cayambé-Urcu (18,170 p.), qui coupe l'Équateur, comme aussi celle du volcan de Tolima (17,010 p.), qu'on aperçoit au pied du Paramo de Quindiu, au-dessus de la forêt vierge. Le volcan de Pichincha surprend les géologues par une crête très-allongée, à l'une des extrémités de laquelle, la moins élevée, est le vaste cratère encore enflammé.

L'écroulement des parois des cratères par suite de grands phénomènes naturels, ou leur déchirure par une explosion analogue à celle d'une mine, produit dans les montagnes coniques des formes particulières et contrastantes: telles sont les doubles pyramides de forme plus ou moins régulière qui remplacent l'ancienne cime du Carquairazo (14,700 p.), subitement écroulée dans la nuit du 19 juillet 1698, et les pyramides plus belles d'Ilinisla (16,362 p.). D'autres fois, il s'est formé aux parois supérieures des crénelures, deux cornes dirigées l'une vers l'autre, qui permettent de soupçonner la forme primitive (Capac-Urcu, Cerro del

Altar, qui n'a plus que 16,380 pieds). Chez les indigènes du plateau de Quito, entre Chambo et Lican, entre les montagnes de Condorasto et de Cuvillan, la tradition s'est généralement conservée, que le sommet de ce dernier volcan se serait écroulé quatorze ans avant l'invasion de Huayna Capac, fils de l'inca Tupuc Yupanqui, à la suite d'éruptions qui auraient duré, sans interruption, de sept à huit ans, et que tout le plateau dans lequel est Rio-Bamba aurait été couvert de pierre ponce et de cendres volcaniques. Le volcan, plus élevé dans l'origine que le Chimborazo, s'appelait, en langue inca ou quichua, *Capac*, le roi ou le prince des montagnes (*Urcu*), parce que les indigènes voyaient son sommet s'élever plus au-dessus de la ligne inférieure des neiges que celui des autres montagnes de la contrée. Le grand Ararat, dont Frédéric Parrot en 1829, Abich et Chodzko en 1845 et 1850, ont atteint la cime, forme, comme le Chimborazo, un dôme non ouvert. Ses puissantes coulées de lave ont jailli d'une hauteur bien inférieure à la ligne des neiges. Un caractère important de la conformation de l'Ararat, est la déchirure profonde de la vallée de Jacob, gouffre latéral que l'on peut comparer au *Val del Bove* de l'Etna. C'est dans cette vallée qu'on peut le mieux saisir, d'après l'observation d'Abich, la structure intérieure du noyau de la cloche trachytique, ce noyau et le soulèvement complet de la montagne étant beaucoup plus anciens que les coulées de lave. Le Kasbegk et le Tschegem, qui ont fait éruption sur le même système principal que l'Elburuz (18,500 p.), sont l'un et l'autre des cônes sans cratère au sommet, tandis que le colossal Elburuz porte à son sommet un cratère lac.

Si le cône et le dôme sont dans toutes les régions du monde les formes de beaucoup les plus fréquentes, la longue crête du volcan de Pichincha, isolée dans le groupe des volcans de Quito, est par cela même d'autant plus remarquable. J'ai longtemps et soigneusement étudié sa conformation. Le Pichincha forme un mur long de plus de deux milles géographiques, d'une roche trachytique noire, composée d'augite et d'oligoclase; il s'élève sur une fissure de la Cordillère occidentale, voisine de la mer du Sud; mais l'axe de la crête n'est pas dans la direction de celui de la Cordillère. Sur la crête du mur se suivent comme des châteaux forts, du sud-ouest au nord-est, les trois sommets Cuntur Guachana, Guagua Pichincha (le fils du vieux volcan) et el Picado de los Ladrillos. Le volcan proprement dit s'appelle le Père ou le Vieux : Rucu Pichincha. C'est l'unique partie de cette longue crête qui pénètre dans la région des neiges éternelles, dépassant d'environ 180 pieds la cime du Guagua Pichincha. Trois montagnes semblables à des tours

environnent le cratère oval, situé un peu plus au sud-ouest, en dehors par conséquent de la direction de l'axe du mur. Au printemps de 1802, j'ai fait l'ascension de la roche de l'est, seul avec l'Indien Felipe Aldas. Nous nous trouvions là sur le bord le plus extérieur du cratère, à peu près à 2,300 pieds au-dessus du fond de l'abîme incandescent. Sébastien Wisse, dont le long séjour à Quito a valu aux sciences naturelles tant d'observations intéressantes, a eu, en 1845, la hardiesse de passer plusieurs nuits dans une partie du cratère de Rucu Pichincha, où vers le lever du soleil le thermomètre tombait à 2° au-dessous de zéro. Une roche dentelée, couverte de scories vitrifiées, divise le cratère en deux parties : la partie orientale est de plus de 1,000 pieds plus profonde que la partie occidentale ; elle est aujourd'hui le vrai siège de l'activité volcanique. Là s'élève un cône d'éruption de 250 pieds de haut, entouré de plus de soixante-dix fumerolles enflammées qui dégagent des vapeurs sulfureuses. C'est de ce cratère oriental, aujourd'hui couvert, aux places les moins chaudes, de touffes de plantes de la famille des roseaux, que sont probablement sorties les éruptions de scories, de pierre ponce et de cendres, signalées en 1539, 1560, 1566, 1577, 1580 et 1660. La ville de Quito se trouvait à cette époque plongée pendant des journées entières dans une obscurité profonde, par la poussière des *rapilli*.

A cette classe plus rare de volcans terminés en crête allongée appartiennent, dans l'ancien monde, le Galunggung, avec un grand cratère, dans la partie occidentale de Java, la masse doléritique du Schiwelutsch au Kamtchatka, et l'Hékla, vu du nord-ouest. Depuis les dernières éruptions de 1845 et de 1846, qui ont donné un fleuve de lave long de deux milles géographiques et large par endroit d'un demi-mille, comparable à la coulée de l'Etna en 1669, s'élève sur le dos de l'Hékla une série de cinq cratères. Vu du sud-ouest, c'est-à-dire dans sa coupe transversale, ce volcan apparaît comme un cône pointu.

Si la conformation des volcans est si diverse, malgré l'identité des matières vomies et des phénomènes chimiques qui se passent dans les profondeurs, la position relative des cônes de soulèvement est parfois plus singulière encore. A Luçon, aux Philippines, le Taal, volcan encore aujourd'hui actif, et dont l'éruption la plus désastreuse a été celle de 1754, s'élève au milieu d'un grand lac peuplé de crocodiles (*Laguna de Bombon*). Le cône a un cratère lac, duquel s'élève un cône d'éruption avec un deuxième cratère. On se rappelle involontairement le journal de voyage d'Hannon, où il est question d'une île renfermant un petit lac avec une deuxième île. Le phénomène doit

même s'être présenté deux fois : la première dans le golfe de la Corne occidentale, et la deuxième dans la baie des Singes Gorillas, sur la côte occidentale d'Afrique. Ces indications précises supposent, à ce qu'il semble, des observations réelles.

La recherche de la zone d'élévation dans laquelle l'activité volcanique de l'intérieur de la terre agit d'une manière permanente à la surface, à l'intérêt de tous les faits relatifs à la réaction de l'intérieur fluide de la planète contre la croûte solide. La hauteur du cône volcanique donne sans doute la mesure de la force de soulèvement; mais quant à l'influence de la hauteur sur la fréquence et la force des éruptions, on ne peut se prononcer qu'avec beaucoup de réserve. Des contrastes isolés d'effets du même genre dans des volcans très-hauts et des volcans très-bas ne sont pas concluants ici, et l'étude des quelques centaines de volcans actifs qu'on suppose exister sur les continents et les îles est encore si incomplète, que la seule méthode décisive, celle des moyennes, ne peut être employée. D'ailleurs, les moyennes laisseraient de côté les contingences incalculables qui peuvent agir sur le réseau des fissures intérieures, les obstructions, etc. Le phénomène est donc un phénomène indéterminé quant à la causalité.

Je crois prudent de m'en tenir aux faits constatés, dans une matière où la complication des phénomènes et le manque d'indications historiques sur le nombre des éruptions dans le cours des siècles n'ont pas encore permis de découvrir la loi. Je me borne, par conséquent, à établir, pour l'hypsométrie comparée des volcans, cinq groupes caractérisés chacun par des exemples peu nombreux, mais bien déterminés. Je n'y place que des cônes isolés munis au sommet de cratères encore enflammés, par conséquent de vrais volcans encore actifs, et non des cloches fermées, comme le Chimborazo. Comme la mesure des hauteurs se rapporte au niveau de la mer, il ne faut pas oublier que les volcans insulaires, dont quelques-uns ne dépassent pas le niveau de 1,000 pieds, tandis que d'autres atteignent 11,500 pieds, comme le pic de Ténériffe, ont été portés par les forces volcaniques du fond de la mer à la surface à une distance qui atteint souvent 20,000 pieds, et qui une fois a été trouvée de 43,000.

HYPSOMÉTRIE DES VOLCANS.

PREMIER GROUPE.

De 700 à 4,000 pieds de hauteur.

Volcan de l'île japonaise Kosima, au sud de Jézo, 700 pieds, d'après Horner.

Volcan de l'île liparienne Volcano, 1,224 pieds, d'après Frédéric Hoffmann.

Gunung-Api (ce qui signifie *montagne de feu* en langue malaise), volcan de l'île Banda, 1,828 pieds.

Volcan Izalco, qui se produisit dans l'année 1770, et dont les éruptions sont presque continues, dans l'État de San-Salvador (Amérique centrale), 2,000 pieds, d'après Squier.

Gunung-Ringgit, le plus petit volcan de Java, 2,200 pieds, d'après Junghuhn.

Stromboli, 2,775 pieds, d'après Frédéric Hoffmann.

Vésuve, la *Rocca del Palo*, sur le bord le plus élevé du cratère au nord. La moyenne de mes deux mesures barométriques de 1805 et de 1822 a donné 3,750 pieds.

Le volcan de Jorullo, qui a fait éruption le 27 septembre 1759 sur le plateau mexicain, 4,002 pieds.

DEUXIÈME GROUPE.

De 4,000 à 8,000 pieds.

Mont Pelé de la Martinique, 4,416 pieds, d'après Dupuget.

Soufrière de la Guadeloupe, 4,567 pieds, d'après Ch. Deville.

Gunung Lamongan, dans la partie orientale de Java, 5,060 pieds, d'après Junghuhn.

Gunung-Tengger, de tous les volcans de Java celui qui a le plus grand cratère. Hauteur au cône d'éruption Bromo, 7,080 pieds, d'après Junghuhn.

Volcan d'Osorno (Chili), 7,083 pieds, d'après Fitzroy.

Volcan de l'île Pico (Açores), 7,143 pieds, d'après le capitaine Vidal.

Volcan de l'île Bourbon, 7,507 pieds, d'après Berth.

TROISIÈME GROUPE.

De 8,000 à 12,000 pieds.

Volcan d'Awatcha (péninsule du Kamtchatka), qu'il ne faut pas confondre avec le Stojelos-shnaja Sopka, un peu plus septentrional, et que les marins anglais nomment ordinairement volcan d'Avatcha, 8,360 pieds, d'après Erman.

Volcan d'Antuco ou Antio (Chili), 8,368 pieds, d'après Doméyko.

Volcan de Fogo, île du cap Vert, 8,587 pieds, d'après Ch. Deville.

Volcan de Schiwelutch (Kamtchatka), sommet nord-est, 9,898 pieds, d'après Erman.

Etna, d'après Smyth, 10,200 pieds.

Pic de Ténériffe, 11,408 pieds, d'après Ch. Deville.

Volcan de Gunung-Sémeru, la plus haute de toutes les montagnes de Java, 11,480 pieds, d'après la mesure barométrique de Junghuhn.

Volcan Argeus en Cappadoce, aujourd'hui Erdschisch-Dagh, au sud-sud-est de Césariéh, d'après Pierre de Tchihatcheff, 11,823 pieds.

QUATRIÈME GROUPE.

De 12,000 à 16,000 pieds.

Volcan de Tuqueres, dans le plateau de la province de los Pastos, d'après Boussingault, 12,030 pieds.

Volcan de Pasto, d'après Boussingault, 12,620 pieds.

Volcan Maunaroa, d'après Wilkes, 12,902 pieds.

Volcan de Cumbal, dans la province de los Pastos, 14,054 pieds, d'après Boussingault.

Volcan Kliutschewsk (Kamtchatka), d'après Erman, 14,790 pieds.

Volcan de Rucu-Pichincha, d'après les mesures barométriques de Humboldt, 14,940 pieds.

Volcan de Tungurahua, d'après une mesure trigonométrique de Humboldt, 15,473 pieds.

Volcan de Puracé près de Papayan, 15,957 pieds, d'après José Caldas.

CINQUIÈME GROUPE.

De 16,000 jusqu'à plus de 20,000 pieds.

Volcan de Sangay au sud-ouest de Quito, 16,068 pieds, d'après Bouguer et la Condamine.

Volcan de Popocatepetl, d'après une mesure trigonométrique de Humboldt, 16,632 pieds.

Volcan d'Orizaba, d'après Ferrer, 16,776 pieds.

Montagne d'Élie (côte occidentale de l'Amérique du Nord), d'après les mesures de Quadra et de Galeano, 16,750 pieds.

Volcan de Tollima, d'après une mesure trigonométrique de Humboldt, 17,010 pieds.

Volcan d'Arequipa, d'après une mesure trigonométrique de Dolley, 17,714 pieds.

Volcan Cotopaxi, 17,712 pieds, d'après Bougues.

Volcan de Sahama (Bolivie), d'après Pentland, 20,970 pieds.

Le volcan qui finit le cinquième groupe est plus de deux fois aussi élevé que l'Etna, cinq fois et demie aussi élevé que le Vésuve. L'échelle volcanique que j'ai formée, commençant aux gouffres — entonnoirs de mines, sans autre construction extérieure, qui ont émis des bombes d'olivine entourées de pièces schisteuses à demi fondues, — pour se terminer au Sahama, encore enflammé, dont la hauteur est de 21,000 pieds, nous a montré qu'il n'y a aucune relation nécessaire entre le maximum du soulèvement, l'intensité la plus faible de l'activité volcanique, et la nature des roches qui forment l'enveloppe du volcan. Des observations limitées à des régions isolées pourraient ici facilement conduire à des conclusions erronées. Il est vrai que dans la partie du Mexique placée dans la zone torride, toutes les montagnes couvertes par les neiges éternelles, c'est-à-dire les points culminants de tout le pays, sont des volcans. Il en est de même le plus ordinairement dans les Cordillères de Quito, si l'on veut associer aux volcans les cloches trachytiques qui ne sont pas ouvertes à leur sommet, le Chimborazo et le Corazon. Au contraire, dans la chaîne orientale des Andes de la Bolivie, les *maxima* des hauteurs des montagnes sont entièrement étrangers aux volcans. Les Névados de Sorata (19,974 p.) et d'Illimani (19,843 p.) sont constitués par des grauwackes schisteuses traversées par des masses de porphyre. Dans la Cordillère orientale de Quito, au sud du parallèle 1° 35', les sommets élevés opposés aux trachytes (Condorasto, Cuvillan et les Collanes), et pénétrant comme ceux-ci dans la région des neiges éternelles, sont du micaschiste et du *gestellstein*¹. D'après ce que nous savons maintenant, par les travaux pleins d'intérêt de Brian Hodgson, Jacquemont, Joseph Dalton Hooker, Thomson et Henri Strachey, sur la structure minéralogique des points

¹ *Gestellstein*, sorte de quartzite très-pauvre en mica, et d'une structure feuilletée.

les plus élevés de l'Himalaya, il semble que partout dans ces montagnes on rencontre les roches qui ont été nommées autrefois roches primitives, le granit, le gneiss et le micaschiste, mais qu'il n'y a pas de formation trachytique. Pentland a trouvé en Bolivie des coquilles fossiles dans les schistes siluriens au Névado d'Antacava, 16,400 pieds au-dessus de la mer, entre la Paz et Potosi. La hauteur prodigieuse à laquelle, d'après l'étude des fossiles recueillis par Abich dans le Daghestan et par moi-même dans les Cordillères du Pérou (entre Guanbos et Montan), la formation crétacée a été soulevée, nous rappelle d'une manière frappante que les couches sédimentaires non volcaniques et pleines de restes organiques, qui ne doivent pas être confondues avec les couches tufacées volcaniques, se trouvent partout où les mélaphyres, les trachytes, les dolérites, et les autres roches pyroxéniques auxquelles on attribue la force d'impulsion et de soulèvement, restent cachées dans la profondeur de la terre. Quelle immense étendue des Cordillères et de leur prolongement oriental, dans laquelle on ne voit aucune trace de la formation granitique !

Comme, ainsi que je l'ai déjà plusieurs fois remarqué, la périodicité des éruptions d'un volcan paraît dépendre de causes multiples et très-complexes, on ne peut établir avec certitude aucune loi générale sur le rapport de la hauteur absolue à la fréquence et à l'intensité des éruptions. Si, dans un petit groupe, la comparaison du Stromboli, du Vésuve et de l'Etna peut faire croire que le nombre des éruptions est en raison inverse de la hauteur du volcan, d'autres faits sont en opposition directe avec ceux-là. Sartorius de Waltershausen, qui s'est rendu si familière la connaissance de l'Etna, fait observer que pour ce volcan, il y a, d'après la moyenne des derniers siècles, une éruption de six en six ans ; tandis qu'en Islande, où aucune partie de l'île n'est à l'abri de la destruction par le feu sous-marin, sur l'Hékla, qui ne s'élève qu'à 5,000 pieds, les éruptions n'ont lieu que tous les soixante-dix ou quatre-vingts ans. Le groupe des volcans de Quito présente un contraste encore beaucoup plus frappant. Le volcan de Sangay, haut de 16,000 pieds, est beaucoup plus actif que la petite montagne conique du Stromboli (2,775 p.), et de tous les volcans, c'est celui qui, par quart d'heure, vomit la plus grande quantité de scories enflammées et brillantes. Au lieu de nous égarer dans des hypothèses sur les relations de cause à effet de phénomènes inabordables, nous voulons plutôt ici nous arrêter à six points de la surface de la terre qui, dans l'histoire de l'activité volcanique, sont par excellence importants et instructifs : le Stromboli, la Chimère

en Lycie, l'ancien volcan de Masaya, le volcan très-récent d'Izalco, le volcan de Fogo dans les îles du cap Vert, et le colossal Sangay.

La Chimère, en Lycie, et le Stromboli, l'ancien Strongyle, sont parmi les manifestations ignées de l'activité volcanique, celles dont la permanence, historiquement démontrée, remonte aux temps les plus reculés. La protubérance conique du Stromboli, roche doléritique, est deux fois plus haute que le volcan de Volcano (Hiera, Thermessa), dont la dernière grande éruption se produisit en 1775. L'activité non interrompue du Stromboli a été comparée par Strabon et Pline avec celle de l'île Lipari, l'ancienne Meligunis; mais ils attribuent à « sa flamme », c'est-à-dire aux scories qu'il expulse, « une chaleur moins grande, une plus grande pureté et plus de lumière ». Le nombre et la forme des petites bouches ignivomes est très-variable. La description du fond du cratère par Spallanzani, considérée longtemps comme hyperbolique, a été complètement confirmée par un géologue expérimenté, Frédéric Hoffmann, comme aussi tout récemment par un physicien sagace, A. de Quatrefages. Une des bouches ignivomes a une ouverture qui n'est que de 20 pieds de diamètre; elle ressemble à la gueule d'un haut fourneau, et à toute heure on peut y voir, du bord du cratère, l'ascension et le débordement de la lave liquide. Les éruptions permanentes du Stromboli servent encore aujourd'hui parfois à l'orientation des navigateurs; et par l'observation de la direction de la flamme et de la colonne de vapeur qui s'en élève, elles servaient chez les Grecs et les Romains à la prédiction peu certaine du temps. Polybe, qui paraît très-minutieusement informé de l'état du cratère, rattache au mythe du séjour primitif d'Éole dans l'île de Strongyle, et plus encore aux observations concernant le feu alors très-intense de Volcano (l'île sainte de Vulcain), les indices divers des changements de vent. La fréquence des phénomènes ignés a dans ces derniers temps présenté quelques irrégularités. L'activité du Stromboli est comme celle de l'Etna, d'après Sartorius de Waltershausen, la plus grande possible en novembre et dans les mois d'hiver. Elle est parfois interrompue, mais ces arrêts sont toujours très-courts, comme l'apprend une observation de plusieurs siècles.

La Chimère, en Lycie, que l'amiral Beaufort a si parfaitement décrite, n'est point un volcan, mais une fontaine de feu, une source de gaz constamment enflammée par l'activité volcanique de l'intérieur de la terre. Il y a peu de mois, elle a été visitée par un artiste de talent, Albert Berg, qui s'était proposé de fixer par la peinture cette localité déjà célèbre dans l'antiquité (dès l'époque de Ctésias et de Scylax-Ca-

ryanda), et de recueillir les roches dont sort la Chimère. Les descriptions de Beaufort, du professeur Édouard Forbes et du lieutenant Spratt dans les *Travels in Lycia* se trouvent complètement confirmées. Une masse éruptive de serpentine traverse les épaisses roches calcaires dans un ravin qui monte du sud-est au nord-ouest. A l'extrémité nord-ouest de ce ravin, la serpentine est coupée, ou peut-être seulement recouverte par une arête de pierre calcaire recourbée en arc. Les échantillons qui m'ont été communiqués sont en partie verts et frais, en partie bruns et à l'état de décomposition. Dans les deux serpentines, le diallage est reconnaissable.

Le volcan de Masaya, très-célèbre sous le nom d'Enfer, *el Infierno de Masaya*, dès le commencement du seizième siècle, et décrit dans des rapports adressés à l'empereur Charles-Quint, est entre les deux lacs de Nicaragua et de Managua, au sud-ouest du charmant village indien Nindiri. Il a présenté pendant des siècles ce même phénomène si rare que nous avons décrit dans le volcan de Stromboli. On voyait, du bord du cratère, dans le gouffre rouge les flots de lave montant et descendant, mus par les vapeurs. L'historien espagnol Gonzalès Fernando de Oviedo fit pour la première fois l'ascension du Masaya en juillet 1529, et le compara avec le Vésuve, qu'il avait précédemment (1501) visité avec la reine de Naples, comme chef de sa garde-robe. Le nom de Masaya appartient à la langue chorotega du Nicaragua, et signifie *montagne brûlante*. Le volcan, entouré d'un large champ de lave qu'il a lui-même vraisemblablement produit, était alors compté dans le groupe des neuf *Maribios* brûlants. Dans l'état ordinaire, dit Oviedo, la surface de la lave, sur laquelle nagent des scories noires, est à plusieurs centaines de pieds au-dessous du bord du cratère, mais quelquefois l'ébullition devient subitement assez forte pour qu'elle atteigne presque le bord supérieur. Le phénomène lumineux continu produit, comme Oviedo l'indique avec précision et sagacité, non par une flamme particulière, mais par la vapeur éclairée en dessous, était, dit-on, d'une telle intensité, que sur le chemin du volcan à Grenade, à une distance de plus de trois lieues, elle ressemblait presque à celle de la pleine lune.

Huit ans après Oviedo, le dominicain Fray Blas del Castillo fit l'ascension du volcan, conduit par la folle pensée que la lave fluide du cratère était de l'or en fusion; et il s'adjoignit un franciscain flamand aussi avide, frère Juan de Gandaso. Tous les deux, mettant à profit la crédulité des nouveaux débarqués d'Espagne, fondèrent une société par actions pour faire les frais d'extraction du métal. Eux-mêmes,

comme Oviedo le rappelle satiriquement, se déclarèrent en qualité d'ecclésiastiques dispensés de souscrire. Le rapport sur l'exécution de cette audacieuse entreprise, que Fray Blas del Castillo (le même qui dans les écrits de Gomara, Benzoni et Herrera, est appelé Fray Blas de Inesta) adressa à l'évêque de Castillo del Oro, Thomas de Verlenga, n'est connu que depuis la découverte de l'écrit d'Oviedo sur Nicaragua (1840). Fray Blas, qui avait d'abord servi sur un navire comme matelot, voulut imiter le procédé au moyen duquel, en se suspendant avec des cordes au-dessus de la mer, les habitants des îles Canaries recueillent la matière colorante de l'orseille (*lichen roccella*), sur des roches escarpées. On fit pendant des mois des préparatifs souvent modifiés pour établir au moyen d'un treuil et d'une grue, une poutre longue de plus de trente pieds en travers du gouffre. Le dominicain, la tête couverte d'un casque de fer et un crucifix à la main, se fit descendre avec trois autres membres de l'association : ils restèrent une nuit entière dans la partie du fond solide du cratère, d'où ils firent de vains efforts pour puiser avec des vaisseaux de terre contenus dans un bassin de fer, ce qu'ils supposaient être de l'or en fusion. Pour ne pas rebuter les actionnaires, ils convinrent de dire, lorsqu'ils furent retirés du gouffre, qu'ils avaient trouvé de grandes richesses, et que l'enfer (*el infierno*) de Masaya mériterait prochainement d'être appelé le paradis de Masaya. L'opération fut ensuite recommencée plusieurs fois, jusqu'à ce que le gouverneur de la ville voisine de Grenade, craignant la fraude ou même que le fisc ne fût lésé, défendit que l'on se fit descendre dans le cratère. Cela arriva dans l'été de 1538; mais en 1551, le doyen du chapitre de Léon, Juan Alvarez, obtint encore de Madrid l'autorisation naïve d'ouvrir le volcan et d'en extraire l'or qu'il contenait. Si inébranlable était la crédulité du seizième siècle. N'a-t-il pas fallu encore, en 1822, que Monticelli et Covelli démontrassent par des analyses chimiques que les cendres du Vésuve, émises le 28 octobre, ne contenaient point d'or?

Le volcan d'Izalco, sur la côte occidentale de l'Amérique centrale, à huit milles au nord de San-Salvador et à l'est du hayre de Sonsonate, a fait éruption onze années plus tard que le volcan de Jorullo, situé profondément dans l'intérieur du Mexique. Les deux éruptions se firent dans une plaine cultivée, et à la suite de tremblements de terre qui durèrent plusieurs mois, et de bruits souterrains (*bramidos*). Il se produisit dans le *llano de Izaleo* une protubérance conique, et à la suite de ce soulèvement, il s'épancha du sommet une éruption de lave à partir du 23 février 1770. Ce qui, dans le rapide accroissement de la

montagne, doit être attribué à la force de soulèvement, et ce qui provient de l'entassement des scories, des cendres et des masses de tuf, n'a pu jusqu'à ce jour être distingué; ce qui est certain, c'est que le nouveau volcan, au lieu de s'éteindre promptement, comme le Jorullo, est resté dans une activité non interrompue, et sert souvent de phare aux vaisseaux, à leur entrée dans la baie d'Acajutla. On compte quatre éruptions de feu par heure, et la grande régularité du phénomène a produit l'étonnement des observateurs. La force des éruptions était variable, mais non le temps de chacune de leurs apparitions. La hauteur que le volcan d'Izalco a atteinte maintenant depuis la dernière éruption de 1825, peut-être évaluée sans crainte à 1,500 pieds; presque la hauteur du Jorullo au-dessus de la plaine primitivement cultivée. L'activité permanente du volcan d'Izalco, que l'on a considéré pendant longtemps comme une soupape de sûreté pour la région de San-Salvador, n'a pas préservé la ville d'une destruction complète dans la nuit de Pâques de cette année (1854).

Celle des îles du cap Vert qui s'élève entre San-Iago et Brava a d'abord reçu des Portugais le nom d'Ilha de Fogo, parce que, de 1680 à 1713, elle a, comme le Stromboli, présenté un feu non interrompu. Après une longue intermittence, le volcan de cette île s'enflamma de nouveau, dans l'été de l'année 1798, peu de temps après la dernière éruption latérale du pic de Ténériffe par le cratère de Chahorra, appelé à tort le volcan de Chahorra comme s'il était une montagne particulière.

Le plus actif de tous les volcans de l'Amérique du Sud et même de tous ceux que je viens d'énumérer, est le Sangay, que l'on appelle aussi volcan de *Macas*, parce que les restes de cette ville ancienne, si populeuse dans les premiers temps de la conquête, sur les bords du rio Upano, ne sont qu'à sept milles géographiques au sud. La montagne colossale, haute de 16,068 pieds, s'est soulevée sur le versant oriental de la Cordillère orientale. L'incomparable phénomène igné qu'il présente actuellement, semble n'avoir commencé qu'en 1728. Lors de la mesure astronomique du méridien, par Bouguer et la Condamine (1738 à 1740), le Sangay servit comme signal de feu. Moi-même, j'entendis pendant plusieurs mois, dans l'année 1802, principalement le matin, son mugissement à Chillo, la charmante campagne du marquis de Selvaegre, près de Quito, comme, un demi-siècle auparavant, don Jorge Juan distinguait les *ronquidos del Sangay*, un peu plus au nord-est, à Pintac, au pied de l'Antisana. Dans les années 1842 et 1843, où les éruptions s'accompagnèrent du bruit le plus fort, on les entendit de la manière la plus distincte, non-seulement dans le havre de Guaya-

quil, mais encore plus loin au sud, le long de la côte de la mer du Sud, jusqu'à Payta et San-Buenaventura; à une distance égale à celle de Berlin à Bâle, des Pyrénées à Fontainebleau, ou de Londres à Aberdeen. Tandis que depuis le commencement du siècle actuel, les volcans du Mexique, de la Nouvelle-Grenade, de Quito, de la Bolivie et du Chili ont été étudiés par divers géologues, le Sangay, qui dépasse en hauteur le Tungurahua, a été malheureusement négligé par suite de son isolement. En décembre 1849 seulement, un voyageur courageux et savant, Sébastien Wisse, après un séjour de cinq années dans la chaîne des Andes, en a fait l'ascension, et il a presque atteint la cime extrême du cône escarpé et couvert de neige. Il a pu ainsi déterminer chronométriquement la fréquence si remarquable des éruptions et examiner la disposition du trachyte si resserré qui traverse le gneiss. Il y eut 267 éruptions en une heure; chacune d'elles durait en moyenne 13" 4, et, ce qui est très-remarquable, n'était accompagnée d'aucune secousse sensible dans le cône de cendres. La matière éruptive, enveloppée dans une épaisse fumée tantôt grise et tantôt jaune-orangé, est en grande partie un mélange de cendres noires et de *rapilli*; mais il y a aussi des scories, qui s'élèvent perpendiculairement en petites sphères de quinze à seize pouces de diamètre. Dans une des plus fortes éruptions, Wisse ne compta comme émises simultanément que cinquante à soixante pierres incandescentes. Elles retombent le plus ordinairement dans le cratère; mais parfois elles en couvrent le bord supérieur ou glissent sur les flancs du cône: c'est ce qui vraisemblablement a fait croire à la Condamine, à la distance où il se trouvait, à une éruption de soufre enflammé. Les pierres s'élèvent isolément l'une après l'autre, de telle sorte que l'on voit retomber les unes tandis que les autres quittent à peine le cratère. Elles ne dépassent en moyenne le cratère que de 737 pieds. Sur l'Etna, les pierres d'éruption s'élèvent jusqu'à 2,500 pieds, et les évaluations de Gemellaro, pendant l'éruption en 1832, donnent même une hauteur trois fois plus considérable. Les cendres noires vomies par le Sangay forment sur les pentes de la montagne et dans une circonférence de trois milles, une couche épaisse de 3 à 400 pieds. La couleur des cendres et des *rapilli* donne à la partie supérieure du cône un caractère majestueux et sévère. Il faut de nouveau rappeler ici la grandeur colossale du volcan, qui dépasse six fois celle du Stromboli, parce que cette observation contredit formellement l'opinion trop absolue que les petits volcans ont toujours les plus fréquentes éruptions.

LE GLADIATEUR DE RAVENNE

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS

DE

M. FRÉDÉRIC HALM

(MUNCH DE BELLINGHAUSEN ¹).

La volonté est la mesure de l'homme. Emprisonné
dans un cercle étroit, l'esprit se rétrécit et se déprime ;
pour qu'il s'élève, il lui faut un but élevé.

SCHILLER.

¹ M. Munch de Bellinghausen, poète lyrique et dramatique, neveu de l'ancien président de la Diète germanique, a signé toutes ses œuvres du pseudonyme de Frédéric Halm.

Le *Gladiateur de Ravenne* est la pièce qui a eu le plus de retentissement en Allemagne dans ces trois dernières années, et elle a donné lieu à une contestation qui a fait du bruit. L'auteur avait cette fois gardé l'anonyme, et son drame, d'abord représenté à Vienne, avait fait le tour des principales scènes allemandes avant qu'il se fût nommé. Quand M. Halm eut renoncé à son incognito, il se vit accusé de plagiat par un instituteur bavarois, qui avait envoyé une pièce sur le même sujet à M. Laube, intendant du théâtre impérial de Vienne. L'instituteur trouva des partisans, mais la publication de sa pièce lui fit perdre son procès auprès de l'opinion, et trancha sans appel la question en faveur de M. Halm.

Hermann ou Armin, vainqueur de Varus, et sa femme Thusnelda, sont les deux personifications les plus antiques de la nationalité germanique. M. Halm, en évoquant de tels souvenirs, touchait une fibre facile à l'enthousiasme, et on doit convenir que l'entraînement patriotique a été pour beaucoup dans le succès extraordinaire de sa pièce. Le lecteur français ne saurait partager la passion nationale du spectateur allemand, et le *Gladiateur* perd auprès de lui un de ses avantages ; mais il garde sa valeur poétique et morale. Le fils du héros germanique, élevé dans l'esclavage, devenu gladiateur, et incapable d'être autre chose, mort à sa patrie et à lui-même avant d'être tué par sa mère, est une figure tragique et neuve dont il nous semble que le poète a tiré un parti excellent.

Le *Gladiateur* fut représenté pour la première fois au grand théâtre (*Burgtheater*) de Vienne le 18 octobre 1854. Il fut joué devant les banquettes, à cause de l'anonyme, mais le succès se déclara aussitôt après la première soirée, et tous les principaux théâtres montèrent successivement la pièce, qui fut partout accueillie avec le même enthousiasme, notamment à Berlin, à Dresde, à Hambourg, à Munich, à Carlsruhe, à Darmstadt et à Leipzig.

Voici les artistes qui ont créé les principaux rôles : *Thusnelda*, madame Rettich, à

laquelle l'auteur a dédié sa pièce; *Lycisca*, mademoiselle Wurtzburg; *Thumêlicus*, M. Baumeister; *Caligula*, M. Gabillon; *Flavius Arminius*, M. Lœwe; *Glabrion*, M. Lussberger; *Mérovée*, M. Franz.

A Berlin, *Thusnelda* fut jouée par madame Crelinger, et *Lycisca*, par mademoiselle Fuhr; *Thumêlicus*, par M. Liedke; *Caligula*, par M. Dessoir. A Dresde, les mêmes rôles furent confiés à mesdemoiselles Berg et Bayer, à MM. Davison et Liebe.

Les pièces de théâtre ne sont imprimées en Allemagne qu'après avoir épuisé leur succès sur les principales scènes. C'est ce qui explique pourquoi le *Gladiateur*, quoique joué en 1854, n'a paru que tout récemment.

On n'a pas fait de coupures dans cette traduction, et on a cherché à conserver autant que possible le tour et la couleur de l'original. La substitution de la prose au vers eût peut-être légitimé et même commandé en quelques passages une version plus libre, s'il s'était agi d'approprier la pièce aux exigences de la scène française, mais dans la *Revue Germanique* le point de vue théâtral a dû s'effacer devant le point de vue littéraire, et toute la fidélité possible nous a paru le premier devoir. (*Note du traducteur.*)

PERSONNAGES.

CAIUS CÉSAR CALIGULA.

CÉSONIA, sa femme.

CASSIUS CHÉRÉA, préfet

CORNELIUS SABINUS, tribun } de la garde prétorienne.

CAIUS PISON, } sénateurs.

TITUS MARCIUS, }

FLAVIUS ARMINIUS, } chevaliers romains.

GALLUS,

VALERIUS,

THUSNELDA, } prisonnières à Rome.

RAMIS, sa parente, }

MÉROVÉE.

GLABRION, prévôt de l'école des gladiateurs de Ravenne.

LYCISCA, sa fille, bouquetière.

THUMÉLICUS, } gladiateurs.

CÉYX,

GNIPHON,

APER,

CÉLIUS, portier.

SÉNATEURS, CHEVALIERS, AFFRANCHIS, GLADIATEURS, ESCLAVES.

La scène est à Rome.

LE GLADIATEUR DE RAVENNE.

ACTE PREMIER.

(Portique dans les jardins de Marc-Antoine, arcades au fond. Celle du milieu est l'entrée principale, elle s'ouvre et se ferme par un rideau, et offre la perspective des jardins. Portes à droite et à gauche. Aux murs du portique, niches avec des statues portant sur de hauts piédestaux. Sur les degrés des piédestaux et sous les arcades, des gladiateurs sont étendus par groupes. A droite, aux pieds de la première statue, THUMÉLICUS; à gauche, aux pieds de la statue opposée, CÉYX, APER et GNIPHON.)

Le portier CÉLIUS et GLABRION, prévôt de l'école des gladiateurs de Ravenne, arrivent par l'entrée principale, du côté gauche.

CÉLIUS.

Impossible, te dis-je !

GLABRION.

Mais écoute donc, et réponds-moi. — C'est moi, Glabrimon, le prévôt de l'école des gladiateurs de Ravenne. Et c'est Caius César qui m'a fait commander d'amener à Rome, pour le prochain combat, mes gladiateurs, les bons bien entendu. Je les amène, et les installe comme d'habitude dans les jardins de Marc-Antoine. Et toi, tu viens et me dis : C'est impossible. Je ne le souffrirai pas.

CÉLIUS.

Mais écoute à ton tour ! C'est impossible ici dans l'aile gauche, qui sert de prison d'État. Pour toi et tes gens, nous avons l'aile droite. Ici, je trouverai tout au plus, s'il le faut absolument, un endroit tranquille pour toi, mais pour toi seul.

GLABRION.

Ah ! c'est dans l'aile droite. Je me suis trompé. Et ici, dis-tu, c'est une prison ? — Singulière prison ! Des portes ouvertes, et pas de gardes !

CÉLIUS montrant la porte latérale de gauche.

Nous avons ici, depuis fort longtemps, deux femmes germaines qui ont leurs petites libertés. On leur permet de vaguer sans gardes dans la maison et les jardins. Tu comprends cependant....

GLABRION.

Bien, très-bien ! Il me faut passer dans l'aile droite avec mes gars.

CÉLIUS.

Où sont-ils donc ?

GLABRION.

Là-bas sous les arcades, et ici sur les degrés, ils se sont fait leur lit comme ils ont voulu. Ils étendent leurs membres fatigués, et quels membres ! — Vois donc !

(Heurtant du pied Gniphon, étendu à gauche au premier plan.)

Debout, Gniphon ! Tends ton bras ! — Vois ces muscles et cette poitrine, Célius.

(Frappant de la main ouverte la poitrine de Gniphon.)

Comme ça résiste, comme ça résonne ! Puis ces deux-là, Célyx surtout, un nouvel Hercule, on peut bien le dire ! le roi de ma troupe, un faucon parmi les grues !

THUMÉLICUS se levant en sursaut, avec un mouvement de dépit, à part.

Mens donc, mens, et puissent tes mensonges t'étrangler !

GLABRION.

Et celui-là. Approche ici, Thumélicus ! — Regarde-moi ce gars, je t'en prie ! Quel morceau ! Pas plus de vingt-deux ans, beau comme Apollon, frais comme une rose. En voilà un qui tournera la tête aux femmes. Que d'œillades et de soupirs, quand elles le verront dans l'arène.

CÉYX toujours couché, à part.

Vil entremetteur !

GLABRION le poing sur la hanche, à Célius.

Que dis-tu de mes élèves ? Sont-ils dignes de César ?

CÉLIUS.

Vrai ! la marchandise est superbe. Mais viens et montre-toi au tribun, pour qu'il se hâte d'annoncer ton arrivée à César.

GLABRION.

Oui, mais avant que César passe la revue de mes gars, il faut qu'ils se baignent et qu'ils déjeunent.

CÉLIUS.

Je soignerai cela.

(Ils sortent par l'entrée du fond, en se dirigeant à gauche.)

THUMÉLICUS s'avancant avec violence.

Dieux ! donnez-moi la patience ou rendez-moi furieux ! Roi, lui ! roi de notre troupe ! — Cela me fait rire ! le roi Céyx ! — Hé, Gniphon !

GNIPHON.

Qu'est-ce ?

THUMÉLICUS.

Tu es bien avec lui ?

GNIPHON.

Avec qui ?

THUMÉLICUS.

Avec Céyx, avec notre roi ! Demande-lui donc de ma part s'il ne descend pas du roi Midas.

CÉYX se dressant en sursaut, pendant qu'Aper se lève également.

Qu'y a-t-il, drôle ? Me cherches-tu querelle ?

THUMÉLICUS s'échauffant de plus en plus.

Oui, Hercule de comédie ! Roi de néant et de rien du tout !

GNIPHON.

Tu perds l'esprit.

APER qui s'est doucement approché de Thumélicus, à l'oreille de celui-ci.

Bravo, petit, dis-lui son fait, et un peu plus que son fait.

THUMÉLICUS.

Hibou, toi, et non faucon ! Oui, je cherche une querelle.

CÉYX.

Eh bien ! tu chercheras ailleurs. Je n'ai pas le temps de te donner les verges.

THUMÉLICUS s'élançant sur lui, pendant que les gladiateurs du fond se lèvent peu à peu et s'approchent avec curiosité.

Par tous les dieux ! Insolent....

GNIPHON retenant et cherchant à entraîner Thumélicus.

Arrêtez ! Calmez-vous !

CÉYX.

Oui, emmène-le, et cherche-lui un médecin. La vanité finira par le rendre fou, et cela parce que Glabrion l'appelle une rose, et que Lycisca, la digne enfant de notre digne prévôt, vient s'asseoir sur ses genoux, quand elle n'a rien de mieux à faire.

THUMÉLICUS.

Elle n'en fait pas autant pour toi, envieux.

GNIPHON s'efforçant d'entraîner Thumélicus.

Viens, sois raisonnable. Viens !

CÉYX.

Pas autant pour moi ? Elle m'a embrassé aussi, imbécile, et très-souvent. Qui n'a-t-elle embrassé ?

THUMÉLICUS s'arrachant à Gniphon et se précipitant sur Céyx.

Tu mens comme un chien !

(Il le frappe.)

CÉYX rendant le coup.

Tu veux donc des coups ? En voilà !

GNIPHON s'entremettant.

Non ! Pas cela ! Arrêtez !

APER assistant Thumélicus.

Frappe ! Je suis avec toi, frère !

(Tumulte ; quelques gladiateurs veulent empêcher la lutte ; d'autres y prennent part.)

GLABRION, qui, pendant les dernières paroles, a reparu dans le fond, se précipite le fouet levé parmi les combattants.

Éclair et tonnerre ! Paix, drôles ! Vous avez donc envie du fouet ? (Il les frappe.) Séparez-vous, sauvages ! Croyez-vous que je vous aie bourrés de bouillie, de mouton et de gâteau de maïs, pour que vous vous tanniez la peau pour votre propre plaisir ? Votre peau appartient au cirque, et non à vous ! Faites-y attention, et maintenant démenageons dans l'aile droite ! Allons, en route !

(Les gladiateurs, excepté Céyx et Thumélicus, sortent lentement par le fond, à gauche.)

GLABRION frappant Célyx qui hésite à s'éloigner.

Entends-tu, Célyx !

CÉYX.

Bon ! c'est moi que tu bats, et lui, lui qui a commencé, tu ne lui fais rien ! C'est bien ! il me le payera. Au revoir dans le cirque, fraîche rose.

(Il sort également par le fond, à gauche.)

THUMÉLICUS se précipitant sur ses pas avec violence.

Oui, dans le cirque ! oui, fanfaron éhonté....

GLABRION le saisissant par la main et le ramenant à l'avant-scène.

Resté ici ! ne bouge pas ! Eh ! qu'y a-t-il, mon fils ? te voilà hors de toi.

THUMÉLICUS.

Si jamais tu m'as voulu du bien, montre-le aujourd'hui, et oppose-moi à Célyx dans le prochain combat.

GLABRION.

A Célyx ? Hum ! Le drôle a déjà vu du sang, il est brave et fort, et maître dans son métier.

THUMÉLICUS.

Un Hercule, n'est-ce pas ? Un faucon parmi les grues ? Le roi de notre troupe ? Il l'est peut-être ; mais, s'il l'est, je ne veux pas vivre.

GLABRION.

Oh ! la tête chaude ! Pourquoi éplucher les mots ? Tout marchand vante sa marchandise. Tu combats aussi bien et aussi correctement que lui, et tu es plus adroit, s'il est plus fort. Jouis donc de ta valeur, et laisse-lui la sienne.

THUMÉLICUS.

Il ne doit pas vivre, celui qui a outragé Lycisca.

GLABRION.

Il l'a outragée ! Cela prouve simplement qu'elle l'a dédaigné. Ne te trouble pas de ces taquineries ; apprends aussi que Lycisca nous suit.

THUMÉLICUS.

Lycisca à Rome ?

GLABRION.

Elle s'est brouillée avec Marcus Vivius, tu sais, le bancal qui était son ami, et elle vient chercher fortune à Rome.

THUMÉLICUS.

Chercher fortune! Qu'appelles-tu chercher fortune?

GLABRION.

Eh! on ne vit pas de bouquets et de guirlandes. Toi-même, n'appartiens-tu pas corps et âme à César, et ne dois-tu pas les risquer à son caprice? Tu n'es pas ton maître, elle n'est pas sa maîtresse. Qui veut vivre, doit servir! Ainsi va le monde.

THUMÉLICUS.

Ce serait donc vrai ce que disait Célyx? Ses charmes seraient de la marchandise, et moi....

GLABRION.

Eh bien, oui! Tu voudrais l'avoir pour toi seul et pour rien : bêtises! sornettes! Une jolie femme et le soleil appartiennent à tout le monde, chacun peut en jouir sans faire tort aux autres! Mais je te laisse, il faut que je me fasse annoncer au palais. Toi, pour éviter que la querelle ne recommence, tu vas rester ici, loin des autres. Je te cède ma propre chambrette, celle que je m'étais fait réserver de ce côté (montrant la porte latérale de gauche). Celle-ci, mon fils! Calme-toi maintenant, et prends du repos jusqu'à ce que le bain soit prêt. Si Lycisca vient, je te l'enverrai. Cela te va-t-il, méchant? Surtout pas de chagrin, car le chagrin maigrit et rend pâle. Repose-toi! va, va, mon fils! (Ils sont arrivés pendant ces dernières paroles à la porte de gauche. Thumélicus sort.) Voyez donc cet étourneau qui se mêle de faire le jaloux! Quelle bêtise!

(Il sort par le fond à gauche; après une pause s'ouvre la porte de droite.)

RAMIS.

Le tumulte a cessé! Ils sont partis! Que tardes-tu? Viens, Thusnelda! Ouvre au souffle du printemps ta poitrine fatiguée, et ranime-toi à la fraîcheur de mai. (Thusnelda paraît.) Tu te tais, et le poids de la douleur semble plus lourd sur ton âme. Parle, mon aimée! A quoi penses-tu? Parle!

THUSNELDA.

A rien! car que sont des pensées oisives et confuses, une rage impuissante, une prière désespérée, une haine, un amour qui ne trouvent pas leur expression? Que sont-ils? Un monde de douleurs, et cependant rien, le néant.

RAMIS.

Assez, Thusnelda ! Viens dehors sous les arbres, et détourne les regards de ton deuil.

THUSNELDA.

Les détourner ? Et où, pour qu'ils ne rencontrent pas le tourment et la malédiction de ma vie, Rome, Rome, toujours et partout ? — Sur l'avenir ? j'entrevois une tombe dans la terre romaine. — Sur le présent ? je rencontre ces murailles, où Rome me tient enterrée vivante. — Sur le passé ? n'est-ce pas Rome encore qui a empoisonné ma jeunesse ? N'est-ce pas Rome qui par des paroles subtiles et trompeuses a circonvenu et assailli mon vieux père, jusqu'à ce que lui, Ségeste, le libre prince germain, reniant son peuple et méprisant mes supplications, fût devenu l'espion et l'esclave du général romain ? Et quand ensuite Armin, le meilleur d'entre nous, me demanda pour femme, que Ségeste le repoussa, repoussa durement l'adversaire des Romains, et que moi, dans la nuit obscure, sur un cheval rapide, je suivis, moitié entraînée, moitié déterminée, l'homme de mon choix, n'est-ce pas Rome encore et toujours Rome qui a placé sur les lèvres blémisantes de mon père, cette malédiction qui s'acharne encore sur moi après tant d'années, tonnerre qui n'a pas cessé de gronder et de faire trembler mon cœur ?

RAMIS.

Le ciel t'a envoyé une grande douleur, mais aussi la force de la porter avec une grandeur tranquille. Que cela te console ! Dans l'amertume de tes épreuves, dans les âpres tourments de ta longue captivité, tu t'es montrée supérieure à ta destinée, et digne de ton peuple, de toi-même, et d'Armin, ton grand époux.

THUSNELDA.

Malheureuse ! railles-tu, ou bien ne sens-tu pas que ce que tu exaltes est ma honte ; que la femme d'Armin, tombée aux mains de l'ennemi, eût dû enlever à cette orgueilleuse Rome le fruit de sa victoire et défilé sa toute-puissance ; qu'elle eût dû mourir, en un mot ? Et je voulais aussi, je voulais mourir ! La tête haute et fière, assurée de la victoire, je parus devant Germanicus.... Déjà je regarde, je cherche à quel Romain j'enlèverai, par un prompt mouvement, le glaive qui doit me donner la mort et la liberté. Soudain, je sens quelque chose s'agiter dans mon sein, et le premier pressentiment d'une vie nouvelle me pénétrer, comme un éclair, d'un ravissement mystérieux.... Le cœur de la mère

s'était éveillé en moi.... Vis, aime ! avait été sa première inspiration !... Ma tête s'incline, ma résolution s'évanouit, et, silencieuse, je tends mes mains aux chaînes.

RAMIS.

Quoi ! tu te repens de n'avoir pu tuer, avec la tienne, une autre vie, promise au monde ?

THUSNELDA.

Et pourquoi ne l'ai-je pu ? Pourquoi l'ai-je conservée, si ce n'est pour que Rome me domptât plus sûrement, pour que Tibère, en menaçant la vie de mon fils, me forçât à suivre le char triomphal de Germanicus ? Pourquoi ai-je conservé mon enfant, si ce n'est pour qu'ils me l'arrachassent, et pussent me menacer de le faire mourir, de le faire lentement expirer dans les tortures, si jamais je tentais de porter la main sur moi ! Pitié insensée et cruelle, qui ne l'a fait vivre que pour le vouer aux outrages de l'ennemi, à la douleur et à la honte ! Voix trompeuse de la nature, qui m'a séduite à vivre, quand dans la mort était la fleur même de la vie, la gloire et la liberté !

RAMIS.

Et si cependant la voix de ton cœur eût dit vrai ? Si, tardif sans doute, mais d'autant plus brillant, devait te venir le bonheur que ton désespoir croit perdu ? Thusnelda, s'il t'était permis d'espérer....

THUSNELDA.

Espérer ? — Je n'espère plus rien.

RAMIS.

Qui vit, espère. Et toi, tu vis, et bientôt, bientôt, tu sentiras vivement, profondément, comme jamais encore, ce que sont la vie et la joie ! — Faut-il t'en dire davantage. Réjouis-toi, les temps sont venus, et le salut est proche.

THUSNELDA.

Le salut ?

RAMIS.

C'était ce matin. — Tu dormais encore, tu t'agitais en rêves flévreux. Le gardien venait d'ouvrir la porte et les grilles. Je me glissai dehors pour chercher le frais, et je marchai dans le fourré, le long du mur qui touche à la porte des prétoriens. Tout à coup une pierre tombe à mes pieds ; je pense que c'est un jeu d'enfant. Mais voici qu'en tombe une seconde, une troisième. Je m'arrête, des paroles m'arrivent de l'autre côté du mur ; on chante à demi-voix, mais dans notre langue

forte et sonore, avec l'accent sincère et plein de nos forêts; j'écoute et voici ce que j'entends :

Captives, ces accents germanes
Vous annoncent la délivrance.
Quand midi des soldats romains
Assoupira la vigilance,
Vous verrez venir l'un de nous :
Préparez-vous ! préparez-vous !

On cessa de chanter; les pas s'éloignèrent. Calme, mais intérieurement transportée, je rentrai pour te faire partager ma joie. Je te trouvai morne et concentrée, et je me tus. Mais voici midi, le moment est venu. Viens, suis-moi, sortons, allons au-devant du bonheur, du messenger de salut qu'Armin nous envoie.

THUSNELDA.

Armin est mort !

RAMIS.

Ce sont les Romains qui l'ont dit. Ils voudraient qu'il le fût.

THUSNELDA.

Il l'est. Serais-je ici, si je n'étais veuve ?

RAMIS.

Pourquoi empoisonner ainsi toute bonne parole et tout instant heureux ? Viens, viens, Thusnelda ! (Celle-ci fait un geste de refus.) Tu ne viens pas avec moi ?

THUSNELDA.

Non !

RAMIS.

Eh bien, j'irai seule. Attends ici mon retour, qui te donnera la certitude.

(Elle sort par le fond en se dirigeant à droite.)

THUSNELDA.

Tant de fois trompée, et encore si facilement confiante ! Épuisée par le malheur et si pleine d'espoir !... Dois-je la mépriser ou l'envier ?... Et si pourtant elle avait raison !... Non, les dieux ne connaissent plus Thusnelda ! S'ils la connaissaient encore, s'ils jetaient un regard dans le cœur de la mère séparée de son unique enfant, et cependant unie à lui par l'horreur d'une menace de mort ; s'ils contemplaient la solitude de ma prison et de mon âme ; s'ils me voyaient maudissant l'existence jour par jour, et vivant cependant, me méprisant parce que je vis, et

entassant néanmoins la honte du jour sur la honte de la veille.... Oh ! si, de leur trône de nuages, ils voyaient ce spectacle, ils pleureraient, ils pleureraient des larmes brûlantes, eux-mêmes, quoique élevés bien au-dessus de la poussière terrestre, inaccessibles à la souffrance, eux, les dieux bienheureux ! Mais ils ne le voient pas ; ils détournent leur regard rayonnant de la lâche prisonnière qui à la gloire immortelle a préféré la honte de la servitude.... Les dieux ne connaissent plus Thusnelda !

RAMIS entrant rapidement par le fond.

C'est lui ! Il vient, Thusnelda.

THUSNELDA.

Qui vient ? qui veux-tu dire ? parle.

RAMIS.

O jour le plus beau de tous ceux qui ont envoyé leurs rayons dorés sur la terre ! C'est lui ! il me suit.

THUSNELDA.

Qui donc te suit ? parle !

RAMIS.

Le voici, vois toi-même !

THUSNELDA apercevant Mérovée qui, pendant ce temps, est entré par le fond, à droite.

Quoi ! mes yeux me trompent-ils ? C'est toi ! oui, les larmes qui tombent dans ta barbe grise m'en assurent, c'est toi, Mérovée !

MÉROVÉE à genoux.

Thusnelda ! ma souveraine !

THUSNELDA.

Ne pleure pas ! Les dieux veulent que nous nous retrouvions ainsi : à eux est la force. Lève-toi, ami, et avant de parler de moindres intérêts, dis-moi une chose : comment est mort Armin ?

MÉROVÉE.

Tu sais donc, princesse....

RAMIS.

Quoi ! ce n'était pas un mensonge, une invention ?

THUSNELDA.

Tais-toi ! pas de plaintes ! je l'ai pleuré quand tu espérais encore ;

maintenant je ne le pleure plus, je l'envie. Comment est mort mon époux ? parle !

MÉROVÉE.

Je ne puis....

THUSNELDA.

Parle sans tarder.

MÉROVÉE.

Tu le veux, j'obéis. Peu de temps après t'avoir faite prisonnière, Germanicus avait été rappelé. Pour te délivrer, et pour châtier Rome, Armin résolut de pénétrer lui-même en Italie. Sûr des tribus du Rhin, de l'Ems et du Weser, il sollicita l'alliance de Marbod, le roi des Marcomans, afin que du Rhin et du Danube, toute la grande Germanie s'avancât ensemble vers le sud. Mais Marbod, enflé de lui-même, se croyant assez fort et depuis longtemps jaloux d'Armin, dans lequel il ne voyait que le rival de sa puissance, Marbod refusa l'alliance. Des paroles dures sont échangées ; la colère des princes entraîne les peuples ; d'un bout de la Germanie à l'autre, les menaces se croisent, les armes retentissent.

THUSNELDA.

Ainsi donc on s'est battu ? et de nouveau la jalousie et le souci mesquin des intérêts particuliers ont divisé les peuples allemands en face de l'ennemi commun ? Les aveugles ! se sont-ils encore une fois consumés dans l'impuissance de l'isolement, quand, unis de forces et de volonté, ils seraient grands, invincibles, les maîtres du monde !

MÉROVÉE.

Ils ont fait comme tu dis et pis encore. On se battit, et Marbod, vaincu, se jeta dans les bras des Romains, chez lesquels il trouva la servitude, au lieu de la protection promise. Les débris de l'empire des Marcomans se groupèrent autour d'Armin, dont le pouvoir s'accrut de jour en jour, mais avec le pouvoir aussi le nombre des ennemis cachés et jaloux. Ils attendirent un moment favorable, et malheureusement ils le rencontrèrent.... Un soir, nous trouvâmes dans la forêt le cadavre sanglant du héros....

RAMIS.

Tué !...

MÉROVÉE.

Lâchement assassiné, le javelot pénétrant par le dos dans le cœur, ce cœur le plus généreux qui ait jamais battu parmi nous.

THUSNELDA.

Assassiné ! lui ! assassiné par les siens ! Armin, le héros de la bataille de Teutobourg, le sauveur, le libérateur ! Malheur à toi, Allemagne ! malheur ! Ne priais-tu pas, n'implorais-tu pas des dieux un grand homme ? Et quand la faveur des dieux te l'envoie, quand il t'arrache à tes misères, alors tu t'écarter lâchement de lui ; les petites âmes ont peur de sa grandeur, et alors, — malheur à l'Allemagne, trois fois malheur ! — Alors, quand le sauveur a fait son office, tu saisis l'homme divin, tu le brises et tu le jettes loin de toi. (Après un silence.) Achève !... Ce haut fait a-t-il été récompensé, et les peuples fidèles y ont-ils applaudi dans leur reconnaissance ?

MÉROVÉE.

Non, princesse !... Après la nouvelle de deuil, un grand silence se fit dans nos forêts : on n'entendit ni louange ni blâme. Après des années seulement, des murmures timides surgirent peu à peu et s'échangèrent. On parla d'abord vaguement de jours meilleurs, puis on nomma l'homme à qui on les avait dus ; et aujourd'hui, — aujourd'hui, par nos montagnes et nos vallées, vole un cri unanime de douleur et d'espérance : Armin ! Armin ! Aujourd'hui, aussi loin que va la terre allemande, tout chant et toute légende le proclame, toute bouche le répète : jamais la patrie n'a donné le jour à un héros plus glorieux.

THUSNELDA.

Je les reconnais ! ils sont bien ainsi ! Ce qui vit leur est de peu, ils le méprisent et le foulent aux pieds ; ce qui est, n'est rien ; ce qui fut est seul sacré. La gloire du Germain ne fleurit que sur la tombe !

MÉROVÉE.

Son nom n'est pas seul ressuscité : son esprit nous éclaire, nous guide et nous entraîne vers ses sentiers. Unir nos forces était son but, briser la domination de Rome était son désir, et maintenant ce désir est brûlant dans tous les cœurs, et tout ce qui peut porter les armes se prépare au combat. « L'Allemagne unie ! » tel est l'écho de nos vallées. « Un empire et un chef ! » crie le peuple. « Mais quel sera » ce chef ? qui portera la bannière ? » Alors je leur rappelle que Thusnelda vit encore et qu'elle a donné un fils à Armin. « Oui, s'écrient-ils, » ce sera lui, c'est lui qui nous conduira, le fils d'Armin ! »

RAMIS.

Dieux bons ! dieux grands !

THUSNELDA.

Est-ce la fièvre qui me trouble, des songes qui me raillent? Est-ce vrai? est-ce réel?

MÉROVÉE.

C'est vrai, crois-moi. Bien plus, j'ai été choisi avec dix compagnons, et envoyé en Italie pour vous délivrer et vous ramener, toi et ton fils. Pour hâter l'œuvre de salut, nous nous sommes enrôlés dans les cohortes germaniques de Rome, et c'est ainsi que j'ai pu pénétrer jusqu'à toi. Comme garantie et comme gage (il se met à genoux), reçois ici ce que l'Allemagne t'envoie, pour que tu en armes la main de ton fils, et qu'il s'en serve comme s'en est servi son père, pour la puissance du peuple et pour son honneur.

THUSNELDA.

Son glaive! le glaive d'Armin!... Je te connais bien, noble lame à la pauvre poignée, je te connais! Comme tu es, il fut lui-même : l'âme la plus généreuse et l'homme le plus modeste!... Je vois bien l'arme; mais lui, qui doit la porter, mon fils....

MÉROVÉE.

Tu trembles, qu'as-tu?

THUSNELDA.

Lui, l'enfant de la douleur et de la captivité; lui, mon Sigmar, ma dernière consolation, les Romains me l'ont pris; ils le nomment d'un nom d'esclave, et en vain je ne cesse de les supplier de me le laisser voir seulement une fois, un instant! Vit-il encore? La mort l'a-t-elle affranchi? Je ne sais. Que me demandez-vous? le fils d'Armin? Je ne l'ai pas. Seule, et comme un tronc desséché, je porte mon deuil au bord du chemin.

MÉROVÉE.

Non! pas de deuil, Thusnelda, car il vit!

RAMIS, qui depuis quelque temps était remontée vers le fond,
s'avançant précipitamment.

Pars! j'entends du bruit.

THUSNELDA.

Il vit! — Et où? — où vit-il?

MÉROVÉE.

Sa forte jeunesse a grandi à Ravenne, et maintenant, je le sais, il est en route pour Rome.

THUSNELDA.

Lui ici? à Rome?

RAMIS.

J'entends des voix et des pas! Fuis!

MÉROVÉE entraîné par Ramis.

L'heure presse, retiens seulement ceci : tu le reverras, bientôt, peut-être aujourd'hui même; tout est prêt pour vous sauver, toi et lui. Espère donc et aie confiance.

RAMIS.

Pars! fuis!

(Ils sortent par le fond à droite.)

THUSNELDA.

Le revoir! — Un mot encore, Mérovée, rien qu'un mot! — Le revoir! Non, ce n'est pas un rêve, voici le glaive d'Armin, et ne dois-je pas en armer la main de mon fils? Ne dois-je pas enflammer son courage et placer devant ses yeux l'image de son père? Je le dois, je le veux!... Dieux grands, dieux miséricordieux! souvent je vous ai implorés, dans le calme des nuits; souvent je vous ai demandé de me confier une fois encore un grand destin, de me charger d'une mission sainte, afin qu'accomplissant mon œuvre, je pusse me prouver à moi-même que j'étais encore Thusnelda, la femme d'Armin, et digne d'être appelée Germaine! Vous l'avez fait, vous avez confié à ma main l'honneur de l'Allemagne et son avenir, et maintenant je vous promets — Saisissez la main qui s'élève vers vous en vous attestant; saisissez et guidez-la — J'accomplirai ce que vous me commandez; je l'accomplirai, et si je succombe, je serai brisée comme le chêne par la tempête, mais je ne fléchirai plus, je ne fléchirai plus jamais.

THUMÉLICUS entrant, après une pause, par la porte latérale de gauche.

Il fait trop chaud là dedans; je ne puis pas dormir, et je vois toujours Céyx devant moi. — Eh! quelle est cette femme avec ce fer?

RAMIS accourant par le fond sans voir Thumélacus.

Il a franchi le mur!... Il s'est esquivé heureusement, comme il était venu!

THUSNELDA allant au-devant d'elle et lui montrant Thumélacus.

Silence! Prends garde! (Tressaillant tout à coup.) Dieux!

RAMIS.

Que t'arrive-t-il?

THUSNELDA.

Ne vois-tu pas, — là! — ou mes yeux le voient-ils seuls?... Oh! vois donc, vois!

RAMIS.

Par le trône des dieux ! c'est Armin de la tête aux pieds.

THUMÉLICUS.

Pourquoi dardez-vous sur moi ces yeux fixes, folles que vous êtes ? Que me voulez-vous ? parlez.

THUSNELDA.

Non ! ce n'est pas l'ombre d'Armin échappé de sa tombe ! Non, ton œil rayonne, ta voix résonne. Tu vis, tu es mon fils, et alors, — arrière, ô mes larmes avec vos voiles obscurs, — alors, laisse-moi t'enlacer, te serrer contre mon cœur, te retenir à jamais.

THUMÉLICUS.

Que veux-tu ? laisse-moi.

THUSNELDA.

Tu ne me connais plus ? Mais moi, je te connais. — Ici la cicatrice, — là, la marque brune. Sigmar, mon fils, renierais-tu le sein qui t'a nourri, les bras qui ont bercé ton sommeil ?

THUMÉLICUS.

Sigmar ? j'ai entendu ce nom.

THUSNELDA.

Prends ce glaive, — prends-le, c'est l'héritage de ton père ; mais il est moins étincelant que celui qui brille dans tes regards. Oh ! regarde-moi, regarde-moi plus longtemps, mieux, que je plonge mon âme blessée dans l'onde limpide de tes yeux ! O joie, joie, tes vagues montent et m'entraînent dans leur tourbillon.

THUMÉLICUS enlacé par Thusnelda.

Ce regard, cette voix.... Suis-je fou ?

THUSNELDA.

Tais-toi, tais-toi ! J'entends de la musique ! — les chants de la patrie ! — Écoute, qu'ils sont beaux et doux ! — Est-ce l'aurore ? est-ce la nuit ? Je ne te vois plus, mais je te tiens ; je m'attache à toi, mon fils !...

THUMÉLICUS.

Elle chancelle... elle tombe ! Au secours !

RAMIS accourant.

Elle s'affaisse ! soutiens-la !

THUSNELDA.

Mon fils !

(Elle a glissé à terre dans les bras de Thumélacus. Ramis s'agenouille à ses côtés ; la toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

(Portique du palais impérial, entouré de colonnades qui ouvrent dans le fond l'aspect des appartements intérieurs. Le long des murs, à droite et à gauche, tables et chaises avec des incrustations d'ivoire et d'or, trépieds, etc. Dans le fond, esclaves et affranchis. Au milieu de la scène, sénateurs et chevaliers, partie conversant en groupes, partie allant et venant. Au premier plan à droite, FLAVIUS ARMINIUS, seul et absorbé, s'appuie contre une colonne. VALERIUS et GALLUS se détachent du groupe du milieu, pendant que TITUS MARCIUS arrive par la gauche.)

Justement le voici ! VALERIUS.

Salut, Marcius ! GALLUS.

MARCIUS.
Bonjour, mes amis ! Calus César n'est pas encore visible ?

GALLUS.
Non ; il n'a encore reçu que Cassius et Pison.

MARCIUS à demi-voix.
N'est-ce pas Pison dont César a enlevé la femme, Livie, ordonnant ensuite au mari d'envoyer à la femme une lettre de divorce ?

GALLUS.
C'est exact, sauf la lettre de divorce.

MARCIUS.
Comment cela ?

GALLUS.
Je crois que c'était plutôt une lettre de change.

MARCIUS.
Excellent ! délicieux !
VALERIUS à voix basse.

Taisez-vous donc, taisez-vous, imprudents ! (Haut à Marcius.) N'étais-tu pas hier invité au palais ?

MARCIUS.
Oui.

S'est-on bien amusé?

VALERIUS.

César était-il gai?

GALLUS.

MARCIUS.

D'abord trop, et ensuite presque trop peu. Césônia avait amené Sylla le mathématicien, qui devait lire l'horoscope commandé par César....

VALERIUS.

Pourquoi t'arrêtes-tu?

MARCIUS à voix basse, pendant qu'il les emmène vers la gauche de l'avant-scène.

Écartons-nous un peu, je vous prie : je vois là-bas Flavius Arminius, et je me défie des déserteurs.

GALLUS.

Eh bien, continue maintenant.

VALERIUS.

Qu'y eut-il?

MARCIUS.

Sylla entre d'un air solennel, salue silencieusement, et présente à César une petite tablette où était écrit : « César, nul Brutus ne te menace, mais garde-toi d'un Cassius. »

VALERIUS.

Que dis-tu?

GALLUS.

Un Cassius! est-ce possible? Et lui? et César?

MARCIUS.

César devient pâle comme la mort; puis, se levant en sursaut, il apostrophe rudement Sylla. Celui-ci demeure calme, persiste, et maintient que c'est l'arrêt des astres. César se mord les lèvres dans une rage muette, des plis sillonnent son front comme des éclairs; son regard, terne, est fixé à terre. Puis, tout à coup il éclate en rires et se frotte les mains : « J'ai mon affaire, s'écrie-t-il, le danger est passé! » Écris, questeur, dit-il à Capiton, écris : César veut que tous les Romains du nom de Cassius meurent sous la hache. » Nous restons muets et atterrés; mais le préfet du prétoire Cassius, le favori de César, se lève la tête haute, et veut tourner en plaisanterie ce vilain jeu : « A quoi penses-tu? dit-il en s'efforçant de rire. Moi aussi, je m'appelle Cassius; ma tête tomberait donc aussi sous la hache? »

César se tait, mesure notre homme de la tête aux pieds, répond tranquillement : « Et après ? » et fait une pirouette. Cassius à son tour blêmit jusqu'aux lèvres.

GALLUS pendant que Cornélius Sabinus entre par la gauche.

C'est bien fait pour ce champignon vénéneux, qui s'étale avec tant d'insolence depuis qu'un rayon de faveur l'a cherché dans son marais fétide. J'en suis ravi.

VALERIUS à demi-voix.

Plus bas, amis ! le tribun Cornélius Sabinus, la main droite de Cassius, vient d'entrer.

GALLUS.

Plus bas donc ; mais parle : comment cela finit-il ?

MARCIUS.

Très-bien.... Césonia, l'impératrice, commença par faire esquiver Sylla ; ensuite, entre les coupes et les baisers, elle entreprit César, évalua combien de milliers de Cassius il y avait dans l'armée, et quel bruit cela ferait si l'ordre impérial arrivait aux légions. Bref, César résolut finalement de s'en tenir aux Cassius qui lui déplaisaient le plus, et nous partîmes.

VALERIUS.

Et ce fut tout ?

MARCIUS.

Ce fut tout. Seulement, on m'a dit que ce matin quarante sentences capitales ont été expédiées dans les provinces.

VALERIUS.

Comment, dès ce matin ?

GALLUS.

Et qu'advint-il....

MARCIUS.

Silence, voici Cassius !

(Cassius Chérea, préfet des prétoriens, vient d'apparaître dans le fond, venant des appartements intérieurs, et s'avance maintenant avec quelques esclaves au milieu de la scène.)

CASSIUS aux esclaves

Faites avancer la litière ; César se rend au bain. Que l'un de vous le fasse savoir à l'impératrice. (Deux esclaves s'éloignent ; Cassius continue, en saluant avec hauteur les autres personnages.) Vous, consulaires, Caius César vous attend. (À part, pendant que Marcius, Gallus, Valerius, Flavius Arminius et les autres assistants, à l'exception de Cornelius Sabinus, se retirent en saluant et disparaissent.)

sent dans les appartements intérieurs) A l'œuvre, et sans délai ! (A un troisième esclave.) Je veux voir Cornelius Sabinus. Va le querir.

CORNELIUS SABINUS s'avance.

Il attend tes ordres.

CASSIUS.

Salut, tribun ; que m'apportes-tu ?

CORNELIUS.

Rien de nouveau, si ce n'est que les gladiateurs de Ravenne, mandés par César, sont arrivés ce matin. Ces tablettes indiquent les noms et les genres.

CASSIUS prenant les tablettes.

Les gladiateurs de Ravenne ! — Bien, très-bien.... Nous le savions déjà.

CORNELIUS.

Comment César a-t-il dormi ? et cette belle matinée le trouve-t-elle dispos ?

CASSIUS.

Frais et dispos, et plus gracieux que jamais.

CORNELIUS après une pause.

Nous sommes seuls et en sûreté, Cassius.

CASSIUS après avoir regardé autour de lui.

Le sommes-nous ? — Eh bien, sache que le péril croît tous les jours. Il faut aviser. Non que je m'arrête aux bagatelles, comme au tour que César vient de jouer à Pison, ni même à l'affaire de Lepidus, décapité hier, parce que le trésor épuisé avait besoin de sa fortune.

CORNELIUS.

Et nous sommes à Rome, et nous sommes Romains !

CASSIUS.

J'oublierais même que, profanant l'antique sanctuaire des Dioscures, il a placé son image à côté de leurs images, et exigé du sénat des prières et des autels, comme dieu protecteur du Latium.

CORNELIUS.

Ainsi rien n'est plus sacré ! Une extravagance insensée gouverne le monde et la vie !

CASSIUS.

On le croirait. — Car, pour tout te dire, Caligula est malade. Tu sais, il avait une bonne tête, saisissait vite, examinait, pesait les choses et

parlait bien, goûtait et protégeait les arts. — Depuis quelque temps, discutant, conversant, il est comme absorbé par le travail confus du rêve, regarde sans voir, puis se ranime tout à coup, exulte, danse, saute, puis recommence à geindre, se dit empoisonné, tremble, chancelle, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé, évanoui, il s'affaisse sur lui-même comme mort. La nuit, il ne dort pas ; il parcourt les portiques, voit partout des spectres, veut les approcher, apostrophe les morts, et répond à des discours que lui seul entend.

CORNELIUS.

Fou donc, fou ! Perversi depuis longtemps par des désirs effrénés et par l'abus d'une volonté sans but et sans mesure, son esprit dévasté perd le sentiment du monde réel, et c'est là ce qui te fait peur ? Ce qui te le livre te rend soucieux.

CASSIUS.

Ah ! s'il était fou, tout à fait fou, je serais tranquille. Mais cette demi-cécité, ce regard lourd et incertain de l'œil interne, cet affaïssement de l'esprit, soudain suivi de bonds de tigre dont on ne peut calculer le but, voilà ce qui m'effraye ! L'humeur troublée qui, ce matin même, lui a fait signer quarante sentences capitales, pourrait aussi un jour inscrire mon nom sur ses tablettes. — Bref, je veux m'affranchir de ce souci, et pour jamais !

CORNELIUS.

Quoi ! tu voudrais....

CASSIUS.

Je veux en finir, et tôt ! Je le sais, ton âme est en deuil de l'ancienne Rome ; tu es enthousiaste de Brutus et de Cassius. Eh bien, imitons-les : qu'il meure !... Tu t'étonnes, tu doutes ?

CORNELIUS.

Non, quand tu marches, je sais que je puis te suivre.

CASSIUS.

A l'œuvre donc dès aujourd'hui ! Je verrai les sénateurs ; toi, sonde les prétoriens. Nous verrons le reste. — J'entends César.

CORNELIUS pendant que Caligula paraît dans les appartements du fond
avec sa suite, et s'avance lentement.

Qui est avec lui ?

CASSIUS.

Pison, celui dont il vient de voler la femme ; Titus Marcus le bavard, et tout ce qui flatte, rampe, s'alarme et tremble pour sa vie. Ce

vieux, qui a un bandeau sur l'œil et qui en ce moment range les plis de la robe de César, c'est Flavius Arminius. Tu le connais bien.

CORNELIUS.

Le frère d'Armin, qui a battu Varus dans la forêt de Teutobourg ?

CASSIUS.

Lui-même. Et maintenant il range les plis de la robe de César.

CORNELIUS.

A sa place, j'aurais honte !

CASSIUS.

C'est qu'il est Germain tout comme nous sommes Romains.

(Pendant les dernières paroles, Caligula, appuyé sur le bras de Caius Pison, et accompagné de Titus Marcus, de Gallus, de Valerius, de Flavius Arminius et d'autres sénateurs et chevaliers, est arrivé au milieu de la scène.)

CASSIUS aux esclaves, après avoir salué Caligula.

Hé ! vous autres, avancez la litière.

CALIGULA.

Tu penses que je dois aller au bain ? Non, Cassius, je n'en puis plus je suis malade et las, las à ne pas me tenir debout.

CASSIUS.

Une chaise, une chaise à César !

CALIGULA.

Comme je te le disais, Pison, le souverain pouvoir me pèse douloureusement ; le devoir de punir froisse la délicatesse de ma conscience ; le désir d'être utile épuise mes forces. Ajoute à cela les dangers et les fatigues de mon expédition de Germanie....

PISON.

Où tu as conquis des lauriers plus beaux que ceux de ton père Germanicus.

CASSIUS à part à Cornelius pendant qu'on apporte une chaise et qu'on la place, avec une petite table, au premier plan, à droite.

Une douzaine d'esclaves habillés en Germains avaient reçu l'ordre de se laisser voir à travers les arbres ; deux légions parcoururent la forêt et élevèrent des trophées, et voilà son expédition de Germanie.

CALIGULA.

Ah ! cette expédition ! — Ta main, Arminius. (Il s'assied avec l'aide d'Ar-

minius et de Pison.) Nous fîmes des prodiges, et les ennemis coururent....
Mais tu étais avec nous, Flavius ?

FLAVIUS.

Oui, César.

CALIGULA.

Et tu les vis courir, les Germains ?

FLAVIUS.

Oui, César, ils coururent.

CALIGULA.

On dirait que tu en as honte. Tu es Germain, je le sais.

FLAVIUS.

Si l'amour de Rome et une fidélité éprouvée au service de César font le Romain, je suis Romain !

CALIGULA.

Bien dit ! très-bien ! merci !

(Pause.)

CASSIUS s'approchant de Caligula.

Tu parais préoccupé. Quel souci nous frustre de ton sourire ?

CALIGULA.

Un étourdissement, ami, un simple étourdissement. — C'est bizarre, je vois toujours le vieux devant moi.

CASSIUS.

Quel vieux ?

CALIGULA.

Je vais te le dire. (Il fait un signe ; les assistants reculent de quelques pas, sauf Pison et Marcius, placés derrière la chaise, et Cassius, qui se tient devant Caligula.) Cette nuit, après que Livie m'eut quitté, — entre nous, Pison, c'est une femme incomparable. —

PISON.

Tu me rends fier, César.

CALIGULA.

Elle était donc partie. J'étais étendu, fatigué, mais sans sommeil. Soudain le rideau glisse et s'ouvre, et qui vois-je ? Mon cousin Drusus, qui s'est empoisonné ; puis Silanus, mon beau-père, qui, dans le bain, s'est coupé le cou au lieu de la barbe. — L'imbécile me tendait son couteau sanglant, comme si c'était moi qui l'eusse aiguisé. Mon oncle Tibère, enfin, avec un oreiller, le même oreiller avec lequel

mes ennemis disent, — mais ils mentent, — que je l'ai étouffé ! — Et voilà que les trois se prennent par la main, et commencent, — (riant convulsivement.) — j'ai cru mourir de rire, — c'était aussi trop drôle, trop absurde, — ils commencent à danser d'abord lentement, puis plus vite : — la ronde se rétrécit ; — ils m'entourent, ils me pressent.... (Poussant un cri.) Là ! Vois donc, Cassius ! — ils sont encore là ! Arrière ! — je ne veux pas ; — arrière, mains froides ! laissez mon front !

(Il retombe hors de lui sur son siège.)

PISON se détournant, à part.

Horrible !

MARCIUS de même.

Épouvantable !

CASSIUS de même.

Mes cheveux se dressent, mon sang se fige ! (A haute voix.) Un médecin ! Qu'on cherche un médecin !

CALIGULA se levant en sursaut, dans la plus vive excitation.

Arrêtez ! je ne veux pas ! Pas de médecin, aussi vrai que je suis César ! Et gare à celui qui jase, gare à sa tête ! (Après une pause, d'un air calme et indifférent.) Cassius, comment vont mes fauves épagneuls d'Hyrkanie, je veux dire les six lions que Tuberon m'a envoyés de Damas ?

CASSIUS.

Ils sont reposés, et montrent de bonnes dispositions. Tu peux, quand tu voudras, les faire combattre.

CALIGULA.

Tant mieux ! Ne m'a-t-on pas aussi parlé de gladiateurs ?

CASSIUS.

De ceux qui sont arrivés aujourd'hui de Ravenne. En voici le nombre et les noms sur ces tablettes.

CALIGULA regardant le rouleau qu'on lui présente.

Cinquante têtes, sans compter ceux de Capoue et de Nola. — Bien ! Quelle boucherie cela fera ! Comme elle coulera à flots, la rouge liqueur de la vie, et comme je m'enivrerai de l'odorante vapeur du sang ! (Jetant tout à coup le rouleau sur la table.) Bah ! tout cela est usé et fade ! n'y a-t-il donc plus d'épices pour les palais émoussés, plus de stimulants pour les nerfs affaissés ?

CASSIUS qui s'est, pendant ce temps, tourné vers le fond.

Place ! place à l'impératrice, s'il vous plaît !

CÉSONIA entre accompagnée de quelques femmes qui restent dans le fond ;
elle s'avance au milieu de la scène.

Les dieux soient loués ! Je te trouve encore ; je craignais presque d'arriver trop tard.

CALIGULA.

Le bonheur n'arrive jamais trop tard, et la beauté est bien venue à toute heure.

CÉSONIA.

Et vas-tu bien ? Tu es si pâle, mon César.

CALIGULA.

Et toi, tu rayannes comme Aphrodite elle-même ! Ce vêtement exquis, montrant plutôt que voilant les nobles lignes de ton corps ; cette tête qui se balance si fièrement sur ton cou blanc !... Et quand je pense que cette tête charmante....

CÉSONIA.

Que cette tête ? Eh bien....

CALIGULA.

Qu'elle tombera quand je le voudrai, je me sens doublement ravi. Mais pour le moment, — viens, je veux me reposer ici, — (Pendant que Césônia le ramène à sa chaise.) pour le moment, je commande simplement à cette tête d'inventer de quoi finir la journée.

CÉSONIA.

Tu ne vas donc pas au bain ?

CALIGULA à demi-voix, d'un air mystérieux.

Non ! pas de bain ! Cela me rappelle Silanus, car c'est au bain....

CÉSONIA.

Que nous font les morts ? Reviens à toi. Faisons de la musique pour apaiser tes nerfs malades.

CALIGULA comme précédemment.

De la musique ? Tu crois ? Pour faire danser les esprits.

CÉSONIA se détournant, à demi-voix à Cassius, pendant que Caligula reste assis, la tête inclinée, le regard morne.

Il me fait peur ! — Vois donc, Cassius, quel regard fixe et morne. Comment remuer cette âme affaissée ? Je cherche en vain.

CASSIUS à demi-voix.

Et cependant il faut trouver. Tu le sais, il est féroce au sortir de ces accabllements, et nulle caresse n'apaise le tigre malade.

CALIGULA se levant en sursaut.

Césônia, où es-tu ? Reste ici !

CÉSÔNIA se rapprochant de sa chaise.

Viens, allons visiter les jardins et nous récréer au jeu de paume.

CALIGULA.

Non. — Oui. — Non. — Je ne puis pas encore me résoudre à me résoudre ! — Ma déesse, réglons d'abord le combat dont je veux donner le spectacle. Les gladiateurs sont rendus ici. (Dépliant le rouleau placé devant lui et y jetant les yeux.) Tiens ! Thumélicus ! Je connais ce nom. D'où puis-je le connaître ? — Thumélicus !

MARCIUS.

Peut-être est-ce la demande de Thusnelda, dont je te rendis compte hier, qui te l'a fait retenir.

FLAVIUS tressaillant.

Thusnelda !

CALIGULA.

Comment ! Thusnelda ! N'est-ce pas la femme de cet Armin qui se révolta contre Varus, et n'est-ce pas mon père Germanicus qui la fit prisonnière, alors qu'il parut en vengeur dans les forêts germaniques ?

MARCIUS.

Tout est exact. C'est ton glorieux père qui l'amena à Rome.

CALIGULA.

Et quand elle refusa d'orner le triomphe de Germanicus, Tibère, mon oncle, ne lui fit-il pas enlever l'enfant qu'elle avait eu en captivité, et ne la menaçait-il pas....

MARCIUS.

Oui, il la menaçait de tuer l'enfant, si elle n'obéissait pas, et elle obéit.

CALIGULA à part.

Ah ! il s'y entendait, le vieux à l'oreiller. (Haut.) Et dis-moi, que demande Thusnelda ?

MARCIUS.

Une faveur refusée aussi souvent qu'implorée : qu'on lui permette une fois seulement, après tant d'années, de voir son fils, élevé loin d'elle par l'ordre de Tibère, à l'école des gladiateurs de Ravenne.

CALIGULA.

Que dis-tu ? est-ce possible ? à Ravenne ? Thumélicus....

MARCUS.

Est son fils.

CALIGULA.

Thumélicus, le fils d'Armin et de Thusnelda !

FLAVIUS à part.

Le fils d'Armin, mon neveu !

CALIGULA.

Voyez donc comme cela s'arrange ! elle réclame son fils, le fils d'Armin, et il est ici ! Excellent, divin ! (Se tournant vers Césonia.) Qu'en penses-tu, mon trésor ? Ne pourrait-on composer avec cela un de ces jeux comme je les aime, un de ces jeux charmants et palpitants, excitant non-seulement les sens, mais aussi l'esprit ; un spectacle plus irritant que les épices de Taprobane et de l'Inde ?

CÉSONIA.

Quel spectacle, quel jeu, mon César ?

CALIGULA.

Quel jeu ? un combat, ma douce innocence ! Pense donc ! un fils qui, sous les yeux de sa mère, combat, saigne et tombe ! — Cela ne s'est jamais vu, jamais, (bondissant de son siège.) depuis que le sable du cirque a bu du sang pour la première fois.

FLAVIUS à part.

Honte ! douleur ! exécution !

CALIGULA, après avoir rapidement arpenté la scène, s'arrêtant brusquement devant Césonia, d'un air irrésolu.

Eh bien, tout cela, bien considéré, ne serait encore qu'un passe-temps insignifiant, une vaine apparence, le néant !

CASSIUS bas à Césonia.

Maintenant, que ton esprit nous sauve ! que le jouet, à peine saisi, n'échappe pas à la main fatiguée !

CALIGULA.

Que m'est après tout ce fils d'Armin ? une chose inoffensive, un ennemi de carton, un gladiateur, et comme sa victoire est impossible, me conviendrait-il de triompher de sa mort ?

CÉSONIA.

Eh quoi ! n'est-ce pas déjà un triomphe que la race d'Armin ne paraisse plus redoutable à ta grandeur ? Que l'enfant et la mère, ancien-

nement gardés par ton oncle comme otages, ne soient plus rien pour toi qu'un spectacle, un divertissement à produire dans le cirque !

CASSIUS bas à Césônia.

Très-bien ! continue !

CÉSONIA.

Quand ton père a combattu les Germains pendant des années, sans les dompter, n'est-ce pas un triomphe pour toi, son fils, plus grand que lui, de remporter la vraie victoire ? car elle consiste non pas à battre l'ennemi, mais à le mépriser et le railler.

CALIGULA.

Oui, tu as raison ! c'est cela ! c'est toi qui donnes du sens et du fond à ce jeu frivole. Maintenant l'ensemble est devant moi : Thusnelda, la couronne de chêne dans les cheveux ; son fils, avec le costume et les armes des Germains, succombant sous un adversaire portant mes armes et revêtu de ma pourpre, que tout cela proclame, comme le tonnerre de Jupiter, la chute de la Germanie et le triomphe de Caligula !

CASSIUS bas à Césônia.

Nous voilà sauvés !

FLAVIUS à part.

Dieux ! prenez pitié de moi !

CALIGULA.

Du vin ! qu'on apporte du vin ! et que la musique retentisse ! (A Césônia.) Viens dans mes bras, ma douce enchanteresse ! toi seule, une femme, pouvais pourtant trouver cela. Viens dans mes bras ! car maintenant, je renais ; j'ai formé un désir, un but est devant moi. Je sais encore vouloir, je puis donc encore vivre.

CASSIUS à part.

Pas longtemps, à moins que les astres de Sylla n'aient menti.

CALIGULA.

Du vin ! du vin ! que ce jour soit une fête, puisqu'il a jeté le baume d'un attrait nouveau dans le désert de ma vie. (Musique derrière la scène jusqu'à la fin de l'acte.) Toi, Cassius, présente-moi sur l'heure les gladiateurs de Ravenne ; toi, Pison, va saluer de ma part le sénat, et dis aux pères que je les invite tous au triomphe de Caius César ! va ! cours ! (Pison sort. Entrent des esclaves avec des amphores et des coupes d'or.)

CÉSONIA saisissant une amphore.

Tiens, César, voici du vin.

CALIGULA saisissant une coupe que remplit Césonia.

Merci, Hébé! Cette coupe à la fortune et au joyeux succès de mon jeu!

CASSIUS.

Et quel sera l'édile chargé d'ordonner la fête?

CALIGULA, la coupe à la main, regardant autour de lui.

Quel sera l'édile? (Pause.) Approche, Flavius Arminius! toi qui, jadis, sur les bords du Weser, restas sourd aux prières de ton frère, et inébranlablement fidèle à ton drapeau, toi, toi, Romain seulement, et non plus Germain, c'est toi que je nomme édile.

FLAVIUS.

Moi, César! moi!

CALIGULA.

Rends-toi auprès de Thusnelda, et amène-lui le fils tant désiré. Qu'il lui appartienne jusqu'à ce que le jeu commence! alors il combattrà sous les yeux de sa mère, et elle verra son sort. C'est ma volonté, fais-la lui connaître, et qu'elle soit accomplie de point en point. S'il en arrivait autrement, si tu étais plus Germain et moins Romain que tu ne l'as prétendu, alors, hypocrite, par la foudre de Jupiter, (jetant sa coupe) alors ta tête roulerait à mes pieds comme cette coupe. (A demi-voix à Césonia.) Qu'en dis-tu, ma colombe? toute la race d'Armin, je les ai tous dans mon filet. (Haut.) Et maintenant, partons! Que les flûtes redoublent! que les chants se mêlent au bruit des coupes entre-choquées! que notre joie monte jusqu'à l'Olympe, et que le Tartare en reçoive les échos! Je revis! vivre, c'est jouir! Ouvre tes sources, ô volupté, et entraîne-nous dans ton tourbillon!

(Il sort, conduisant Césonia. Les autres personnages les suivent en désordre.)

FLAVIUS, s'avançant.

Maudit qui rêve, et qui, réveillé, se trouve le jouet du caprice féroce et de la force impitoyable.

(La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

(GLABRION, du fond vers le devant de la scène, tire LYCISCA qui a une couronne de roses dans les cheveux, plusieurs autres couronnes au bras et un panier de fleurs à la main.)

GLABRION.

Non, pas au Forum, ici, c'est ici que tu me fais faute.

LYCISCA.

Et saurai-je enfin, quand, à peine arrivée, j'étais à mon affaire, et que déjà les chalands me harcelaient comme un essaim d'abeilles, pourquoi tu me fais quitter le bruit du marché pour cette sombre maison ?

GLABRION.

Pourquoi ! pourquoi ! parce que je suis à bout, parce que je n'en puis plus, parce que les bras me tombent d'avoir tapé sur mes drôles, parce qu'il faut que tu fasses la paix dans cette bande.

LYCISCA déposant son panier et ses couronnes.

Voyons, qu'est-il arrivé ?

GLABRION.

Disputes sur disputes, d'abord à cause de toi, entre Thumélicus et Céyx.

LYCISCA.

Les fous !

GLABRION.

Puis mon petit Thumélicus a trouvé sa mère, une femme germaine, qui est prisonnière ici. Cette femme étant, comme avait été son mari, de naissance princière.

LYCISCA.

Est-ce possible ? Mais alors, Thumélicus lui-même serait prince ! Et nous qui le trahions avec tant de sans- façon. Pourvu que ses ancêtres ne nous gardent pas rancune !

GLABRION.

C'est là justement le malheur. Tu parles absolument comme tous mes drôles. « Mon prince! mon roi! » criaient-ils, et entre temps ils ajoutaient : « Homme des bois! ours allemand! »

LYCISCA.

Et lui?

GLABRION.

Il fit tomber ses poings comme grêle; les autres ne voulurent pas être en reste; il fallut en venir au fouet, et c'est alors que je me suis presque démis le bras à force de les battre. Or donc, je t'installe céans pour que tu fasses la paix, et que tu me rendes mes gars maniables, car ils combattent demain, et, tu le sais, il faut qu'ils aient l'esprit reposé, surtout Thumélacus : César l'a particulièrement distingué dans la revue qu'il vient de passer; il m'a commandé de le soigner, et de faire en sorte qu'il montrât du cœur et de l'audace.

LYCISCA.

C'est inutile. Il sait son affaire, et est brave comme un lion.

GLABRION.

Bah! il sait son affaire!... L'arène du cirque est brûlante, et y entrer pour la première fois, manier des armes mortelles au lieu d'une épée de bois, et surtout avoir devant soi un adversaire comme Diodore.....

LYCISCA.

Quoi! Mais ce n'est pas Diodore le Cappadocien, le fils de la Victoire, comme on l'appelle ici, parce que personne n'a jamais pu venir à bout du colosse?

GLABRION.

C'est justement lui.

LYCISCA.

César veut donc que Thumélacus meure; car il y périra, il doit y périr!

GLABRION.

Tu n'as pas le sens commun : ceux-là seuls doivent succomber, qui succombent; l'issue est toujours incertaine, et si mon gars y met de l'aplomb et du sang-froid, qui sait comment la chance tournera? Donc, il faut calmer cette tête chaude, faire tomber les veines gonflées de son front, pour que demain la colère ne lui trouble pas le regard; fais-lui des farces, des caresses....

LYCISCA.

Non, il faut que d'abord je l'irrite, afin que toute sa colère se décharge sur moi, et qu'ensuite le repentir me le livre.

GLABRION.

Bien ! bien ! je n'ai pas à t'enseigner ton métier. Dis-lui seulement, — car il aime le fracas dans la mise, — dis-lui qu'il combattra en costume germain.

LYCISCA.

En costume germain ?

GLABRION.

Et pas un mot de Diodore !... Désigne-lui plutôt Célyx comme adversaire.

LYCISCA.

Et si Diodore le tue ?

GLABRION.

Qui peut le savoir, mille tonnerres ? Et quand même !....

LYCISCA.

Oui, c'est vrai, ce n'est qu'un gladiateur ! On l'a élevé pour mourir dans la honte, comme je vis dans la honte ! Qu'important nos vies, pourvu que Rome s'amuse ?

GLABRION.

Es-tu folle ?... Pas de phrases, pas de pitié, pas d'émotion, si tu ne veux tâter de mon fouet. L'or, ton avantage, tes plaisirs, voilà tes affaires ; le reste ne nous regarde pas. Mais silence, il vient ! Vois comme il est échauffé, comme son œil est trouble et hagard ! Par tous les dieux, est-ce la mine d'un homme qui doit demain combattre devant César ? — Alerte donc, fillette !... Entreprends-le, montre tes talents ; moi, je m'éclipse.

(Pendant que Thuméliscus s'avance venant du fond par la droite, Glabrien disparaît par le fond à gauche.)

THUMÉLICUS s'avançant au premier plan sans remarquer Glabrien ni Lycisca.

Foin de ma destinée !... Enfant, quand j'avais besoin de ma mère, je ne l'avais pas, et aujourd'hui que je n'en ai que faire, je la retrouve.... Prince par le sang, je n'en suis pas moins le dernier des derniers ; je n'ai rien, je ne suis rien, et la révélation de mon origine ne m'a valu que les insultes de ces coquins ! Ils m'ont appelé prince des ours et roi des mendiants !... Mais attention ! tout cela est gravé ici, et vous me le payerez.

LYCISCA, qui s'est tenue jusqu'à ce moment dans le fond, à droite, jetant ses fleurs et ses couronnes, comme si elle avait laissé tomber son panier par mégarde.

Oh ! mes fleurs !

THUMÉLICUS.

Ciel ! Lycisca à Rome ! Est-ce bien toi ?

LYCISCA à genoux, s'occupant de ses fleurs.

Et c'est là tout ? Lycisca à Rome !... Et tu ne daignes pas te baisser et m'aider à ramasser mes fleurs ?

THUMÉLICUS apercevant le panier et les fleurs.

Quoi ! tu t'es déjà pourvue de ta marchandise, et, à peine arrivée, tu recommences, pour mon tourment, ton vilain métier.

LYCISCA.

Vilain !... Mes fleurs sont donc vilaines ?... Vois donc ces roses et ces anémones.

THUMÉLICUS.

Va-t'en ! Sommes-nous au marché ?... Va-t'en, te dis-je, cherche ailleurs des chalands.

LYCISCA, qui a rempli de nouveau son panier et remis ses couronnes dessus.

Je m'en vais, vilain hargneux, qui ne sais que geindre et gronder ! Le consulaire que je viens de rencontrer était plus poli. — Un homme d'âge, de cheveux déjà vénérables. — Il rit, me pinça la joue, et me jeta cette tablette dans mon panier. (Se levant et montrant une tablette.) Tiens, lis ! — Mais j'oublie que tu ne sais pas lire.

THUMÉLICUS.

Et je ne veux pas, je ne veux pas le savoir !

LYCISCA.

Écoute donc : (Elle lit.)

Charmante, que vends-tu, rose parmi tes roses ?
Tes fleurs ou toi ? Peut-être ensemble les deux choses ?

THUMÉLICUS.

Et c'est poli, cela ? Alors, par tous les dieux, les coups de fouet sont aussi de la politesse.

LYCISCA se serrant contre lui.

Méchant, sois donc gentil ! Il faut entendre la plaisanterie !... Viens, mon sauvage, faisons la paix ! Que nous fait ce vieux ? — Regarde-moi

et souris. — Tu ne veux pas? — Mais qu'est-ce qui te bat les jambes? — Que veux-tu faire de ce couteau de boucher?

THUMÉLICUS.

Laisse! que t'importe?

LYCISCA.

Dis-moi seulement ce que c'est.

THUMÉLICUS.

Le glaive de mon père!

LYCISCA.

Eh! que me dis-tu là?... Qu'était-ce que ton père?

THUMÉLICUS.

C'était Armin, un prince germain, qui battit les Romains dans le bois de... — comment disait donc ~~ma~~ mère? — dans le bois de Teutobourg.

LYCISCA.

Germain! quel vilain nom! Un prince germain! Toi aussi tu serais donc un prince germain, comme tes pères?

THUMÉLICUS.

Quoi! tu vas m'insulter comme les autres, m'appeler ours et homme sauvage? L'oserais-tu, fille?

LYCISCA.

Justes dieux! je ne veux rien, je n'ose rien! — Je ne veux pas t'insulter, je n'y pense même pas! — Oh! que tu m'as fait peur! Les genoux m'en tremblent. Comme tu t'emportes au moindre mot.... Bien que moi, je ne voudrais pas, je l'avoue, être une Germaine, ce n'est cependant, après tout....

THUMÉLICUS.

Qu'un malheur, n'est-ce pas?... C'est là ce que tu veux dire?... Sans doute, étaler au marché des charmes fardés, — comme tu fais, toi, — chuchoter, jeter des œillades à droite et à gauche, et vendre pour de l'or infâme des faveurs infâmes, c'est là, j'en conviens, plus que du malheur : c'est de la honte!

LYCISCA sanglotant.

Bien! voilà ma récompense pour t'avoir suivi depuis Ravenne, et pour être accourue du marché te rejoindre ici!... Il me semblait que je ne te verrais jamais assez tôt, et toi....

THUMÉLICUS.

Tais-toi! Pourquoi te lamentes-tu?

LYCISCA.

Oui, méprise-moi, insulte-moi! — C'est bien fait! Pourquoi me suis-je mise à t'aimer, folle que je suis? Pourquoi ne puis-je te laisser?

THUMÉLICUS.

Ne pleure pas! cela m'exaspère de te voir pleurer. Viens, essuie tes yeux! — Les discours incompréhensibles de ma mère, les railleries de mes compagnons, les insultes de Céyx, tout cela m'avait chauffé le sang, et tu viens brocher sur le tout.

LYCISCA.

Moi! — Par les dieux! je trouvais superbe qu'un prince germain, — car tu l'es, — eût l'occasion de combattre dans le cirque, armé à la germaine.

THUMÉLICUS.

Dans le cirque! — Moi! — Armé à la germaine!

LYCISCA.

Pense donc : un casque avec des ailes de vautour, une peau de bête sur les épaules, et le bouclier bosselé. — Quoi! tout cela te laisse froid? Tu ne te réjouis pas? — Tu aimais cependant les costumes éclatants et les armes étrangères, et maintenant....

THUMÉLICUS vivement.

Non, te dis-je, je ne veux pas combattre, je ne combattrai pas avec des armes germaines.

LYCISCA.

Es-tu fou? (Avec intention.) ou bien est-ce ta mère qui t'en a dégoûté?

THUMÉLICUS.

Ma mère? elle ne sait même pas....

LYCISCA.

Elle ne sait pas que tu es gladiateur? tu le lui as caché?

THUMÉLICUS.

Elle ne me l'a pas demandé. Pourquoi le lui aurais-je dit?

LYCISCA.

Qui t'empêche alors....

THUMÉLICUS.

Je ne combattrai pas en costume d'ours, je ne veux pas prêter à rire à ces drôles.

LYCISCA.

Quoi! c'est là ce qui t'arrête, quand moi je me réjouis, au contraire, du châtiment que tu vas leur infliger? C'est toi qui riras d'eux.

THUMÉLICUS.

Un châtimeⁿt?... Et lequel? comment?

LYCISCA.

Tu le demandes?... Ils ont insulté à ta naissance germane; ils t'ont appelé ours et homme sauvage. Eh bien, si demain, à leur barbe, tu entres dans le cirque, habillé en Germain, et si tu remportes la victoire, et tu la remporteras....

THUMÉLICUS.

Les vaincre en Germain! — Oui, c'est cela!

LYCISCA.

Si Céyx, que tu auras pour adversaire....

THUMÉLICUS.

Céyx, dis-tu?

LYCISCA.

Si cet odieux fanfaron, déchiré par les griffes de l'ours allemand, est étendu sanglant dans la poussière, à tes pieds, dis, n'est-ce pas le châtimeⁿt, n'est-ce pas la vengeance!

THUMÉLICUS.

Céyx pour adversaire! oh! si je le tenais déjà, front contre front, œil contre œil! Oh! si je pouvais déjà lui arracher de la gueule sa langue de blasphémateur! Que ne sommes-nous à demain!

LYCISCA.

Ainsi, tu combattras? Sérieusement, tu combattras?

THUMÉLICUS.

Que cette main se dessèche, si demain elle ne se plonge dans le sang de Céyx!

LYCISCA.

Tu n'as plus d'objections contre le costume germain?

THUMÉLICUS.

Pour assommer ce coquin de Céyx, je mettrai une jaquette de bouffon!

LYCISCA.

Ton œil rayonne, ta joue est enflammée. Ah! c'est ainsi que tu me plais. Te voilà redevenu mon cher, mon beau gladiateur. Aussi tu vas avoir.... non pas tout de suite; ce soir, à mon retour, si je te trouve dispos et résolu comme en ce moment, eh bien, tu auras un baiser.

THUMÉLICUS l'arrêtant pendant qu'elle veut s'esquiver.

Pourquoi pas maintenant ? donne-le-moi tout de suite !

LYCISCA se dégageant.

Non, laisse-moi !

THUMÉLICUS la poursuivant.

Il le faut, je le veux !

LYCISCA se dégageant de nouveau.

Non, non ! pas avant ce soir !

THUMÉLICUS la saisissant.

Tout de suite, à l'instant !

THUSNELDA entrant par la porte latérale de droite.

Mon fils ! (S'avançant pendant que Thumélicus laisse aller Lycisca.) Quelle est cette femme ?

LYCISCA à Thumélicus.

Est-ce là ta mère ?

THUSNELDA.

Et toi, qui es-tu ? parle !

LYCISCA qui a repris ses guirlandes et son panier.

Tu le vois : une femme comme toi, seulement un peu plus jeune ; pas de haute naissance, mais gaie et gentille ; pas princesse, mais Romaine. Je suis bouquetière, et je ressemble à mes roses ; je fleuris et je pique tant que je peux. Tu me connais maintenant, princesse allemande ! (Jetant un baiser à Thumélicus.) A ce soir !

(Elle sort par le fond, à gauche.)

THUSNELDA.

Je sais, mon fils, que les âmes viles n'accordent pas au malheur le respect qui lui est dû ; elles le raillent et l'insultent. Aussi ne suis-je pas étonnée que celle-ci se soit montrée, comme ses pareilles, grossière et brutale. Ce qui m'étonne, c'est que tu l'aies jugée digne de toi, que ton amour, — car, avoue-le, tu l'aimes.

THUMÉLICUS.

Moi ? — Eh bien, oui, je lui veux du bien ; elle est gentille, très-gentille, et elle m'amuse parfois,

THUSNELDA.

T'ai-je bien compris ? elle t'amuse seulement, elle n'est que le passe-temps de tes loisirs ? Tu ne l'aimes pas ? peut-être ne l'estimes-tu pas ?

Dans notre patrie, mon fils, les femmes sont honorées ; le plus rude guerrier respecte en toute femme la mère qui l'a porté dans son sein, et des lèvres sacrées des chastes vierges, il recueille avec foi les paroles prophétiques.

THUMÉLICUS.

Chez nous, c'est possible ; mais nous sommes à Rome.

THUSNELDA.

Oui, nous y sommes, et n'y avons été que trop longtemps. Assez : jusqu'à présent, je me suis enivrée du bonheur de te revoir. Pensons maintenant à l'avenir, qui s'ouvre grand pour toi. Les destinées du monde reposent sur ta tête et dans tes mains, mon fils.

THUMÉLICUS.

Voilà que tu redeviens incompréhensible.

THUSNELDA.

Tu me comprendras. Réponds seulement à ceci : Sigmar, fils d'Armin, tu sais ce que tu es né, ... dis-moi ce que tu es devenu, loin de moi, dans la main des ennemis ?

THUMÉLICUS.

Ce que je suis devenu ? Tu le vois, je suis devenu grand, fort et bien dispos.

THUSNELDA.

Oui, les dieux généreux t'ont donné la force, le meilleur héritage de l'homme. Mais dis-moi comment Rome l'a cultivée ? l'a-t-elle dévouée à des fonctions serviles ? à la charrue peut-être, ou bien au travail de l'artisan ? T'a-t-elle appris un métier vil ?

THUMÉLICUS.

Je n'ai jamais manié d'autre outil que l'épée. Les armes, voilà ma profession !

THUSNELDA.

Ils ont fait de toi un guerrier, eux-mêmes ! — Dieux grands ! je vous reconnais là, vous aveuglez qui vous voulez perdre.... Vous ne le renversez pas. Non, vous jetez un grain de sable sur son chemin, vous le laissez glisser, jusqu'à ce que, trébuchant, entraîné par son propre poids, il tombe irrémédiablement dans l'abîme qu'il s'est creusé lui-même. — Ah ! maintenant ils sont à nous ! soyez bénis, grands dieux ! Eux-mêmes se sont attaché le fouet sur le dos ; eux-mêmes ont aiguisé le couteau qui doit les transpercer ! Vous ne les soutenez plus, ils sont perdus.

FLAVIUS ARMINIUS, qui, pendant ces dernières paroles, a paru dans le fond, à gauche.

Thusnelda !

THUSNELDA tressaillant.

Malheur à moi !

THUMÉLICUS.

Qu'as-tu ?

THUSNELDA.

Cette voix qui vient de m'appeler, ne l'as-tu pas entendue ? Je ne l'ai entendue qu'une fois, et jamais, jamais je n'oublierai ce son exécré.

FLAVIUS s'avancant.

Thusnelda, écoute-moi !

THUSNELDA se tournant lentement vers lui.

C'est lui ! c'est bien lui ! Que me veux-tu, traître, déserteur de ta patrie, honte de ta noble race, toi, dont le nom confond en une exécrable dissonance Rome et la Germanie, la trahison et la fidélité, la servilité et la liberté, que me veux-tu, Flavius Arminius ?

FLAVIUS.

Ma vue te déplaît, je le sais, et quand ici même, il y a bien des années, je vins t'offrir, à toi, la femme de mon frère, consolation et assistance, tu me chassas en colère, tu me maudis.

THUSNELDA.

Je te rendis ce que tu avais fait à Armin ! Comme jadis, aux bords du Weser, tu répondis par l'insulte à de loyales paroles, et tu lanças ton javelot contre ton frère, ainsi je te lançai ma malédiction, je jetai mon exécration devant toi ! Va-t'en, m'écriai-je, et tu partis ! Pourquoi reviens-tu ?

FLAVIUS.

Je partis irrité, je reviens autre aujourd'hui, et calmé par les années. Et toi-même, j'espérais te trouver plus douce, plus juste, et plus rapprochée non-seulement de la tombe, mais aussi de la vérité et de l'équité. Ce n'est pas ma volonté qui m'a séparé d'Armin ; c'est la destinée qui nous a jetés sur des bords opposés. Et si en ce moment son esprit descendait vers nous, de ces hauteurs où habitent la vérité et la paix, j'irais au-devant de lui avec confiance, car il est réconcilié.

THUSNELDA.

Tu mens ! tu pâlis, tu tremblerais à son aspect ; honteux, tu détournerais tes regards de ses traits transfigurés, et si tu le nies....

(lui présentant soudain Thumélicus, qui s'était tenu à l'écart) tiens, voici Armin ;
Regarde-lui dans les yeux, si tu l'oses.

FLAVIUS cachant sa figure dans ses mains.

Armin, dieux éternels !

THUMÉLICUS.

Vois donc ! Que fais-tu, ma mère ? Cet homme me fait pitié.

THUSNELDA.

Sois aimant et généreux comme le soleil, sois compatissant au gibier que tu chasses, à l'ennemi que tu frappes.... Mais aux traitres, de la haine, de la haine, et jamais de pitié.

FLAVIUS.

Eh bien donc, puisque tu es inflexible, irréconciliable....

THUSNELDA.

Oui, appelle-moi ainsi. Je le suis ; je suis irréconciliable aux méchants jusqu'à la mort.

FLAVIUS.

Partez donc, échappez-vous du fond de mon âme, où je vous retenais, conciliation, honte et repentir ! Tu ne veux pas de mon amour, aie donc ma haine ! Reçois les ordres de César. Il veut que demain tu paraisses au cirque dans l'appareil d'une princesse, avec la couronne de chêne dans les cheveux, et que tu assistes aux jeux qu'il donnera.

THUSNELDA.

Moi, au cirque, en princesse ! Est-ce une raillerie ? ou ton odieux discours cache-t-il un malheur plus réel ?

FLAVIUS.

Ah ! l'orgueilleuse fille de Ségeste a peur. Écoute donc encore : Calus César veut que celui-ci, ton fils, montre pour la première fois ses talents au combat de demain, en ta présence.

THUSNELDA.

Montrer ses talents ? Quels talents ? Tu souris. — Parle donc, homme des demi-mots. Quel malheur me menace ? Dis tout en une fois.

FLAVIUS.

Eh quoi ! tu ignores que Rome n'a conservé ton fils, comme elle en a conservé des centaines d'autres, que pour se donner le spectacle de son sang et de ses blessures ? Tu ne les connais pas, ceux qui apprennent le combat et l'assassinat d'après les règles, les exercent

comme un art, et; de leur métier, s'appellent gladiateurs? Tu ne les connais pas? Eh bien! (s'avançant et montrant Thumélicus) en voici un qui demain combattrà devant toi, costumé en Germain, à la vie et à la mort.

THUSNELDA.

A la vie et à la mort? — Costumé en Germain? Sigmar, — je ne le crois pas, lui. — Parle-moi. Es-tu ce qu'il dit?

THUMÉLICUS.

Cet homme dit vrai. Oui, je suis gladiateur.

THUSNELDA.

Gladiateur, toi?

THUMÉLICUS.

Je combats à cheval et en char. Je suis maître à la faucille et au filet. Demande plutôt à Glabrion.

THUSNELDA.

Le fils d'Armin! (Elle se cache la figure dans les mains; après une pause, s'avançant vers Flavius.) C'est donc cela! — Vous ne voudriez pas seulement tuer le fils sous les yeux de sa mère; non, vous inventez encore de le tuer dans les habits et les armes de sa patrie. Vous voudriez joindre la honte à l'assassinat, et insulter, dans la race d'Armin, la Germanie son berceau? Voilà ce que vous avez combiné? — Mais vous ne réussirez pas. Les dieux nous ont proposé un autre but. Ordonne, menace tant que tu veux, César! Une plus grande destinée, une fin plus glorieuse nous attendent.

FLAVIUS.

Femme, tu es folle. Quand César dit oui, qui oserait dire non?

THUSNELDA

Moi, Thusnelda! Jamais, dis-le à ton maître, jamais je n'assisterai à la honte de mon fils et de ma patrie, et jamais celui-ci, le fils d'Armin, ne consentira à porter les armes de son père comme une dérision, et à combattre dans le cirque pour sa vie! — Jamais, te dis-je, jamais! — Il est mon fils, et ne combattrà pas.

THUMÉLICUS éclatant.

Moi ne pas combattre! Veux-tu m'exaspérer, veux-tu me rendre furieux?

THUSNELDA,

Dieux!

THUMÉLICUS.

Ne pas combattre, quand la faveur de César m'a donné Célyx pour

adversaire ! Me cacher peut-être comme un lâche , pendant que mes compagnons acclameront César et lui enverront le salut de la mort ! Permettre à Célyx de me montrer au doigt , de m'appeler faquin et couard ! Ne pas combattre , dis-tu ? Plutôt mourir tout de suite !

FLAVIUS à part.

Que je l'envie, il ne sent pas son infamie !

THUSNELDA.

Sigmar, le courage sied à l'homme , et tu es courageux. Bientôt tu le montreras, je te le jure, tu le montreras avec éclat à cette orgueilleuse Rome. Mais pas maintenant, pas ici ! Tu ne dois pas gaspiller ta force et ton courage dans ce jeu dégradant.

THUMÉLICUS.

Comment dis-tu ? Un jeu dégradant ? Quand Rome tout entière se met en fête, quand César, le sénat et les chevaliers romains se rendent en cortège solennel au cirque, où débordent déjà les flots tumultueux du peuple ; quand ensuite, sur un signe de César, les barrières s'abaissent devant les combattants, et qu'il se fait un silence, un silence comme si jamais la parole n'eût existé ; quand enfin le signal retentit, que les coups tombent ; que celui-ci s'avance, que celui-là, esquivant le coup, lance d'un jet prompt son filet sur le casque de son adversaire ; que celui-ci se dégage, est enlacé de nouveau, frappe, est frappé, saigne, chancelle, présente même en tombant la poitrine à l'ennemi, reçoit le dernier coup et meurt ; quand ensuite, comme une trombe, comme un tremblement de terre, éclate le tonnerre des applaudissements et descend sur la tête enivrée du vainqueur ; que roses et lauriers pleuvent autour de lui, que César lui sourit, et que des milliers de voix acclament son nom à travers les airs.... C'est là un jeu, un jeu dégradant ? C'est la victoire, c'est la gloire, c'est la vie !

THUSNELDA.

Insensé ! tu rêves de victoires, et tu ne vois pas qu'ils te tuent pour venger sur le fils les victoires du père ! Et tu voudrais....

THUMÉLICUS.

Je veux combattre, combattre !

THUSNELDA.

Et ta patrie que tu outrages, malheureux, le nom de ton père que tu profanes, l'espérance de ta mère que tu trahis ! Tu n'as donc plus rien de sacré ? Es-tu un gladiateur parce que Rome t'a nommé, t'a élevé

ainsi? Tu es le fils d'Armin, tu es un Germain, c'est à nous que tu appartiens.

THUMÉLICUS.

Germain, Romain, que me fait tout cela? Je suis gladiateur, combattre est mon métier, et si, à cause de ta Germanie, tu rougis de ma profession, sache que je ne rougis pas moins de mon nom allemand, que je ne rougis d'être un barbare.... Sache que j'abjure ici toute communauté de nom et de race avec la Germanie. Je suis né, j'ai été élevé à Rome, je suis....

THUSNELDA.

Arrête, malheureux, arrête!

THUMÉLICUS.

Je suis, je veux être Romain.... Va donc, toi, messenger de César, et dis-lui que je combattrai demain dans le cirque, comme il me le commande, pour vaincre si les dieux le permettent, pour mourir s'ils l'ont ainsi résolu.

(Il sort rapidement par la porte latérale de gauche.)

FLAVIUS, après une pause, à Thusnelda, qui reste atterrée, et la figure cachée dans les mains.)

Thusnelda, que ta haine subsiste ou disparaisse, la mienne est, dès ce moment, évanouie à jamais. Je ne t'accuserai pas, quoi que tu aies pu dire; je ne t'entraverai pas, quoi que tu puisses méditer.... Cœur de mère, cœur en deuil, je te pardonne tes outrages.

(Il sort par le fond, à gauche.)

THUSNELDA.

Je le savais bien! La honte est le fruit de la faiblesse.... J'aurais dû mourir. Si mon fils renie son peuple, s'il passe à l'ennemi, s'il profane la gloire de son père, la faute est à moi. Mais rassure-toi, Armin, je ne livrerai pas ton nom à l'outrage, et mon fils ne doit pas finir, il ne finira pas ainsi.

(La toile tombe pendant que Thusnelda sort.)

(*Les deux derniers actes au prochain numéro.*)

ÉPISODES D'UNE VIE ERRANTE ¹.

LES CHEVEUX D'OR.

J'avais dix-sept ans, et je revenais d'une tournée pédestre dans l'Allemagne du Nord. Il me fallait accélérer mon retour si je voulais arriver à Prague pour l'ouverture des cours de l'université. Par une douce après-midi de septembre, je montai dans une lourde voiture jaune attelée de deux misérables rosses, qui stationnait dans la cour de l'hôtel de Pologne à Leipzig, et devait, moyennant un thaler et trois gros, me déposer à Dresde. A cette époque, le chemin de fer qui relie ces deux villes n'était encore qu'un tronçon; on le considérait comme une merveille, et l'on ne s'en servait que pour des parties de plaisir.

Une montagne de caisses et de malles me fit deviner sur-le-champ qu'une société féminine allait occuper l'intérieur de la voiture jaune; mais quelle serait cette société? Une conversation qui s'établit dès que j'eus mis le pied dans le véhicule me le révéla.

Une femme qui, à elle seule, tenait tout le fond de la voiture, et obstruait en partie la portière, commença avec un gros et bon sourire: « Je tiens pour mon devoir de m'excuser de mon mieux auprès de mes compagnons de voyage, si, à cause de mes proportions exceptionnelles, j'usurpe la place du voisin, et si par conséquent je gêne inévitablement, je.... » Une longue et maigre apparition de jeune fille, assise au-

¹ *Erzählungen eines Unsteten*. Deux volumes; Berlin, chez Franz Dunker, 1858.

Ces récits, ainsi que l'indique leur titre, et que l'auteur, M. Maurice Hartmann, l'annonce dans sa préface, sont des souvenirs personnels, moins l'indiscrétion des noms propres. Ils résument les impressions de voyages plus ou moins volontaires que l'auteur a faits en Orient et en Occident; ce sont les « *Wanderjahre* » d'un poète racontés en esquisses fines et touchantes. Celle que nous donnons aujourd'hui montre avec grâce un côté particulier et intime de la vie allemande, l'innocente facilité de relations qui sont ailleurs plus rigoureusement surveillées.

près de moi sur le devant, vis-à-vis de la grosse dame, et qui de la tête touchait le ciel de la voiture, et n'occupait pas son coin entier, prit la parole en se tournant vers moi : « Ce que ma mère fait perdre, je le compense, car je prends à peine la moitié de la place que je paye. »

Elle disait vrai ; je regardai ces deux personnes d'aspect si différent, qui parlaient sans façon, et riaient les premières de leur complexion comme elles eussent fait avec un vieil ami, et, tout à ma surprise, je ne remarquai pas d'abord un troisième être féminin, blotti dans l'autre angle auprès de la grosse dame, comme une violette auprès d'une tubéreuse. La violette me regardait de ses grands yeux bleus qui exprimaient la ferme conviction que son existence n'avait besoin d'aucune excuse.

Elle avait bien raison, cette violette qui se nommait Otilie. Je me trouvais assis en face d'elle, et elle était si jolie, que je ne savais plus, moi, pauvre étudiant, que faire de mes yeux et de mes genoux. Dans mon trouble, je cherchai quelque recoin pour y cacher mon menu bagage ; tout était déjà plein, il fallut me contenter de garder mon paquet le moins mal possible sur moi. Tout d'un coup Otilie fit un imperceptible mouvement, et auprès de mon sac de voyage se trouva un immense panier de provisions qu'elle tenait dans ses mains. Indigné de ce sans-façon, je levai les yeux sur mon vis-à-vis, et rencontrai un regard si aimable, si vif, si mutin, que je mis involontairement la main au sac gigantesque qu'elle avait sur les genoux pour l'ajouter au tas accumulé sur les miens.

« Mais Otilie ! exclama la grosse dame.

— Mais Otilie ! répéta la fille.

— Ma tante ? Crescentia ? demanda Otilie, comme si elle ne comprenait point le reproche des deux autres.

— Permettez, je vous en prie, cela ne gêne en rien, » dis-je en m'inclinant vers la tante et sa fille.

Sur ce, notre véhicule jaune se mit en marche. A peine avions-nous laissé Leipzig derrière nous, que la tante, dont chaque mouvement ébranlait la voiture et provoquait une réflexion nouvelle d'Otilie, me prit le panier aux vivres, en tira une bouteille et de la viande froide qu'elle partagea. Crescentia mangea précieusement avec la pointe des doigts. Toute son attitude était celle d'une jeune personne parfaitement bien élevée, qui se destinait à l'état d'institutrice ; elle parlait un allemand choisi, et se tenait excessivement droite. Otilie, au contraire, toute repliée sur elle-même quand la tante commença à faire les parts, se mit à les remuer, à fouiller, à jeter de côté tout ce qui ne lui con-

venait point jusqu'à ce qu'elle eut découvert un bon morceau qu'elle prit, et dont elle m'offrit sans cérémonie.

« Prenez, » dit la tante, et Ottilie me regarda d'un air si impérieux qu'il fallut bien prendre. « Voyez-vous, mon cher monsieur, continua la tante, je ne voyage jamais sans provisions. On ne sait pas ce qui peut arriver ; on peut passer sur une herbe affamante¹, et puis l'on fait plus promptement connaissance quand on a de quoi partager avec un compagnon de voyage. Oh ! je suis une voyageuse expérimentée. Depuis la mort de mon défunt, ma fille Crescentia et moi nous menons une véritable vie nomade. Mes parents et les parents de feu mon mari le surintendant² Mœbius sont épars sur tous les États de l'empire allemand. Je vais de chez l'un chez l'autre. A présent j'arrive d'Osterode, où j'ai fait une visite à mon beau-frère le colonel en retraite Malsburg ; j'emmène avec moi son enfant gâtée, cette petite Ottilie, et me rends à Dresde, où j'ai un beau-frère conseiller. Je veux essayer de montrer à ma petite Ottilie les belles manières, car c'est un petit ange, mais un ange fort mal élevé, et les Saxons sont un peuple de bon ton. Ils me cultiveront cette plante sauvage du Hartz. »

Crescentia pliait gravement son cou roide en signe d'assentiment aux paroles de sa mère ; pour Ottilie, elle partit d'un éclat de rire si franc qu'il fallut rire avec elle. Je vis tout de suite qu'elle se plierait difficilement aux belles manières saxonnes, car je la croyais connaître déjà avant qu'elle eût prononcé dix mots. Chacun de ses mouvements, chaque regard, son repos même, et jusqu'à sa pose singulière dans son coin, tout en elle avait une expression sympathique. Mais son espièglerie ne se déploya qu'après le repas.

« Puisque nous avons joui des dons du Seigneur, dit la surintendante avec onction, chantons un beau cantique à sa louange. »

Aussitôt Crescentia se mit en position, entrelaça ses deux mains devant elle sur ses genoux, arrondit la bouche et entonna le chœur :

Celui qui se soumet à la loi du Seigneur.

Sa mère et sa cousine la suivirent. Crescentia accentuait comme un chantre d'église ; la mère suivait des yeux ses lèvres, et courait sans succès après le ton juste ; Ottilie donnait des notes fraîches et vibrantes, mais cela marchait trop lentement à son gré. Bientôt elle frappa du poing une mesure plus vive. Crescentia ne se laissa point troubler.

¹ Allusion à une superstition populaire en Allemagne. Si l'on chemine par-dessus certaines herbes, on est pris d'une faim subite.

² *Superintendant*, haute dignité de l'Église protestante.

Alors Otilie partit à plein^e voix, éclata en notes rapides, et passa subitement à un chant populaire :

Si j'étais petit oiseau,
Et si j'avais deux ailes.

Ces deux vers retentirent avec une gaieté si nette que les deux chanteuses s'arrêtèrent court.

Crescentia resta roide; mais la tante finit par rire en disant :

« Vraiment, Otilie, je ne suis pas contente; depuis trois jours voilà la dixième fois que tu interromps mes exercices de piété. »

Mais Otilie semblait peu s'inquiéter de cette remontrance; surexcitée, les joues en feu, elle se tourna vers moi, frappa ses mains l'une dans l'autre en s'écriant avec un désespoir comique : « Figurez-vous, monsieur l'étudiant, que depuis trois jours je suis condamnée à entendre cette effroyable musique. Crescentia chante si faux que son hommage doit crisper le bon Dieu, et ma tante, qui se croit obligée de suivre sa fille à des hauteurs excessives, et qui n'a pas la moindre idée de ce qu'on appelle un second dessus, miaule comme une vénérable chatte. Je suis bien malheureuse ! »

En parlant ainsi, Otilie s'était rejetée dans son coin avec l'expression du plus gracieux désespoir. Elle boudait, et tenait fixés devant elle ses grands yeux bleus, tandis que ses lèvres rouges remuaient et murmuraient encore. La tante souriait comme toujours. Avec son éternel « Mais, Otilie, » elle ne parvenait point à calmer la jeune fille; à la fin elle me dit : « Otilie est une grande musicienne, et elle en tire gloire; une fausse note la met hors d'elle; le bon Dieu, lui, n'écoute que la voix du cœur, et il s'en contente quand elle n'est point fausse. Petit antéchrist, ne trouble plus ma dévotion; et toi, entonne de nouveau, Crescentia ! »

Celle-ci recommença, la mère suivit.

Otilie ramassa tout ce qu'elle put trouver dans la voiture de couvertures et de châles, et s'y ensevelit pour se boucher les oreilles; mais bientôt elle eut trop chaud, et jetant tout cela loin d'elle, elle se pencha vers moi et me dit avec résignation : « Allons, causons. Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Qui vous a brodé ce beau sac de voyage? Comment vous nommez-vous ? »

Je répondis à toutes ces questions, et dus entrer dans maintes explications au sujet de la Bohême, ma patrie. A son tour, elle me dit qu'elle était fille d'un vieux colonel hors du service, qui dans sa jeunesse avait suivi le duc de Brunswick lors de sa retraite, assisté aux

batailles de Leipzig et de Waterloo, et qui était entré à Paris. Du vieux duc de Brunswick, elle parla avec un tel feu que je crus entendre par sa bouche, et son père et tout le bel enthousiasme de ce temps-là. Une vive flamme illuminait ses joues d'enfant roses et arrondies, ses grands yeux étincelaient, ses bras s'agitaient comme pour brandir une épée. Elle raconta comme quoi son père avait fait prisonnier un colonel français. « Rendez-vous! » s'écria-t-elle en me saisissant au collet, si fort que la tante et Crescentia effrayées s'arrêtèrent net et se tournèrent de notre côté avec effroi. En voyant leurs figures consternées, Otilie repartit d'un grand éclat de rire, et dégagea sa main, que j'avais prise et serrée involontairement tandis qu'elle me faisait prisonnier. De ce moment nous fûmes bons amis.

Nous arrivâmes ainsi à l'un de ces villages dans lesquels les postillons, par une antique et sainte tradition, avaient coutume de faire une station d'auberge. Otilie, appuyant son bras sur mon épaule, bondit comme un jeune cerf hors de la voiture, la tante tomba de tout son poids dans mes bras, Crescentia ne me présenta que l'extrémité des doigts. De l'église voisine sortaient des sons d'orgue. On réparait l'instrument, et l'église était ouverte. Otilie s'y dirigea en courant, et pour la première fois je pus juger de l'ensemble harmonieux de l'attrayante apparition. Elle était plutôt petite que grande, mais mince, légère et bien faite. Elle courait sur ses petits pieds avec la grâce mutine d'un enfant; sa petite tête ronde penchait un peu sous la lourde masse de cheveux d'un blond d'or qui s'enroulait autour d'elle en nattes épaisses et en cercles multiples. Des chevilles faites au tour se dégageaient dans la course d'une robe de mérinos bleu un peu courte; autour des épaules un châle blanc flottait comme un brouillard léger.

« Mon Dieu, oui, disait la tante, elle ne peut pas passer devant un orgue! Le petit antechrist a plus de christianisme dans le corps qu'il n'en veut avouer. » Et elle suivit machinalement; Crescentia et moi nous suivîmes aussi.

Arrivés à l'orgue, nous trouvâmes Otilie installée devant le clavier et essayant les pédales. Les ouvriers la regardaient faire avec étonnement, ainsi que le maître d'école, bon vieillard à longues boucles blanches. Un des ouvriers fit marcher le soufflet. « Allons, tante, s'écria Otilie, c'est maintenant que tu peux chanter. » Elle passa les deux mains dans ses bandeaux, et attaqua les touches. Une gravité soudaine transfigura ses traits enfantins, dès que l'orgue résonna. Jamais depuis ce jour je n'ai pu me figurer sainte Cécile autrement. Des sons ravissants, des chants sublimes, les chants de l'infini s'élevèrent tout à coup

et allèrent frapper les angles obscurs pour se répercuter dans nos cœurs et nous pénétrer tout entiers. Elle jouait le choral varié de Bach : « La vieille année est écoulée. »

O mon pays d'Allemagne, où l'innocence de l'enfant comprend cette musique sublime, et aime à l'exprimer ! J'ai voyagé loin, mais jamais dans les pays étrangers pareille chose ne m'est arrivée.

Les dernières vibrations s'éteignaient, et Otilie se levait, lorsque les travailleurs se pressèrent autour d'elle pour la retenir ; le vieux maître d'école la tenait par les épaules, la forçait de rester assise, puis, entourant sa tête de ses bras, il la serra sur son cœur. « O fille des anges ! s'écria-t-il en déposant un baiser sur ses bandeaux dorés, qui t'a enseigné cela ? Pourquoi n'es-tu pas venue dimanche pour me faire honte devant toute la commune, à moi vieil écolier, et à mon méchant vacarme ? » Je profitai de l'exaltation générale pour saisir la main d'Otilie et y déposer un baiser ardent. La tante le vit et s'écria : « Hé ! hé ! monsieur l'étudiant, cela ne se fait pas chez nous, et à une pareille enfant encore ! » Mais c'était un fait accompli. Crescentia, les mains jointes, était plongée dans une pieuse méditation.

Le postillon vint nous appeler, nous quittâmes l'église en hâte et repartîmes. Otilie reprit son petit coin. Elle était silencieuse, et son visage sérieux et enflammé exprimait encore le travail profond de la pensée.

Mon expérience des hommes n'était pas grande, mais je me dis que dans ce jeune cœur il y avait place pour la poésie et les côtés sérieux de la vie. Le sérieux de la vie ? Qu'en savais-je moi-même ? Mais à dix-sept ans on croit l'avoir approfondi, et on aime à en parler. J'aurais été heureux de saisir les deux mains d'Otilie, et de les tenir dans une étreinte longue et silencieuse.

Nous étions déjà assez loin du village, lorsque le vieux maître d'école nous rejoignit hors d'haleine. « Bon voyage ! » s'écria-t-il en jetant à Otilie des poignées de fruits fraîchement cueillis. La petite, réveillée par ces mots, se pencha hors de la portière et le remercia par signes. Puis, avec son sourire qui était revenu, elle se mit à distribuer les fruits.

Le soir venait, et le calme se répandait sur la vaste plaine. La tante et Crescentia chantèrent le choral « Les forêts dorment à cette heure » ; Otilie, fidèle à sa tactique du matin, m'adressa de nouvelles questions et me fit de nouveaux récits. Arrivés au gîte pour la nuit, nous connaissions chacun toute la vie de l'autre. Un long débat commença dans la cour de l'hôtel. La tante, la fille et la nièce voulaient absolu-

ment qu'on descendit de l'impériale la tour de Babel de leurs malles et paquets, pour les déposer en lieu sûr, c'est-à-dire dans la chambre à coucher. Le postillon se refusait à décharger, affirmant que la cour était gardée par d'excellents chiens, capables de mettre en pièces tous les voleurs, et que, d'ailleurs, le lendemain matin il n'aurait pas de temps à perdre à recharger. J'intervins alors, et offris de passer la nuit dans la voiture en qualité de gardien. Otilie accepta sur-le-champ, la tante après une infinité de façons et de pourparlers. Nous soupâmes dans la chambre de la surintendante, et Otilie fit le thé. Elle allait et venait, et nous servait avec une telle grâce qu'à part moi je pensais : « Ah ! quelle charmante maîtresse de maison ce serait ! » A dix-sept ans on songe au mariage, beaucoup plus souvent qu'on ne le croit à trente. On est plus naïf, et en même temps on aime ce qui est légal. Et puis, qui donc à cet âge n'est pas toujours prêt à mettre sa vie entière sur un coup de dés ?

La grosse dame commençait à bâiller, je me levai et gagnai mon poste ; Otilie me tendit la main, non sans me faire entendre que j'étais l'être le plus noble et le meilleur cœur de l'Allemagne. Arrivé à la voiture, j'essayai de m'y disposer de mon mieux un lit. Ces dames m'avaient donné leurs châles ; je m'enveloppai les épaules et la poitrine dans celui d'Otilie, et je m'établis bien étendu dans le coin d'Otilie, gardant les vêtements des autres femmes pour me réchauffer les pieds.

D'abord tout alla bien. Je songeais à Otilie, à l'orgue, au thé ; je rêvais éveillé. Mais lorsqu'il se fit tard et que le garçon d'auberge eut déchaîné ses chiens de garde, un supplice imprévu commença pour moi. Ces chiens gigantesques, et forts comme des lions, n'eurent pas plutôt flairé un homme dans la voiture, qu'ils entreprirent un siège en règle, avec force bonds et aboiements. Ils y mirent une telle rage que je redoutai d'être pris d'assaut, mais par bonheur le carreau de la voiture était fermé. Le valet s'était retiré ; et je n'osais appeler du secours, de peur de montrer ma peur à Otilie, dont la fenêtre donnait sur la cour. Je me renfonçai donc en soupirant, et ne trouvai rien de mieux à faire que de me tenir tranquille. Cela calma aussi les animaux, qui se couchèrent en grondant autour de la voiture. Mais au plus imperceptible mouvement, ils se redressaient et s'élançaient furieux, si bien qu'il me fallut demeurer immobile et roide comme un mort ; je gagnai ainsi un quart d'heure de silence. Tout à coup une fenêtre s'ouvre, et j'entends appeler : « Étudiant ! étudiant ! » C'était la voix d'Otilie. Je me levai pour la voir au clair de lune ; mais je n'osais soulever la vitre, car les chiens jappaient et sautaient de plus belle. « J'ai voulu vous dire

encore un bonsoir, » dit Ottilie; puis elle ajouta : « Montrez-vous donc ! » Avec le courage du désespoir, j'ouvris brusquement le carreau, et sortis la tête avec un sourire douloureux. Cinq effrayantes têtes de chiens m'aboyaient au visage, et me lançaient des regards flamboyants. « Bonne nuit, mademoiselle Ottilie ! » m'écriai-je. Les chiens sautaient de plus en plus haut, je ne bougeais pas. Ottilie me fit un signe de la main, je lui répondis de même : l'un des chiens appuyé sur la voiture me dévorait des yeux. D'un violent coup de poing sur la tête je le fis rouler en arrière. Ce fut le signal de l'attaque générale. Les chiens s'élancèrent ensemble. Heureusement Ottilie venait d'être rappelée par sa tante, et j'eus le temps de relever la vitre. Baigné de sueur froide, je me blottis dans mon coin et laissai les chiens continuer leur sabbat.

Après minuit enfin, les gens de la maison se décidèrent à s'enquérir de la cause de ce bruit inusité, le garçon d'auberge vint enchaîner les chiens et me délivra ainsi de mes ennemis. Mais le sommeil était parti; d'instant en instant je m'assoupissais songeant à Ottilie, puis je me réveillais; enfin, dès que je remarquai quelque allée et venue dans la maison, je me levai, afin d'aller, suivant nos conventions, éveiller mes compagnes de voyage. « Ciel ! s'écria la surintendante, n'entrez pas, ces demoiselles n'ont point achevé leur toilette. » Elle n'avait pas fini de parler qu'Ottilie, tirant le verrou, m'ouvrit la porte en disant : « Entrez, entrez, fidèle gardien; nous ne vous laisserons pas ainsi à la porte. »

Au fait, il n'y avait nulle raison pour cela. Les rideaux étaient tirés, les jeunes filles habillées, leurs cheveux seuls étaient encore en désordre. Et j'eus ainsi un spectacle tel que jamais je n'en ai revu. La chevelure dénouée d'Ottilie, tombant jusqu'aux chevilles, la couvrait d'un splendide manteau d'or; sa petite robe bleue n'était visible que par devant, tout le reste disparaissait sous ce vêtement d'une incomparable richesse.

Je demurai sous la porte, ébahi, contemplant cette splendeur, et ne trouvant pas un mot à dire : puis, sans savoir ce que je faisais, je tendis les mains pour toucher ce tissu d'or; alors seulement Ottilie remarqua mon étonnement, qui la fit rire de bon cœur. La tante me dit : « Oui, oui, le proverbe a raison : Longue chevelure, courte cervelle ! »

Crescentia et sa mère rangeaient et empaquetaient d'un air affairé; elles ne firent pas attention à mes façons absurdes, qui leur auraient prêté à rire. Je cherchais à prendre les cheveux d'or; mais Ottilie s'échappait sans cesse, et faisait avec eux des évolutions imprévues et des folies qui augmentaient encore mon ravissement.

Tantôt, entièrement voilée, elle ne laissait passer que son charmant visage et regardait comme à travers un capuchon ; tantôt, rejetant ses grandes ondes en arrière, elle courait par la chambre, rayonnante comme une comète ; tout à coup elle s'agenouillait gravement, et sa chevelure s'étendait sur ses pieds et sur le plancher, comme la robe traînante d'une reine en prière. Magnétiquement attiré, je feignais de prendre part à ses jeux d'enfant, je m'agenouillais auprès d'elle, et baisais le bord de la robe dorée.

« Point d'enfantillage et dépêchons-nous ! » s'écria la surintendante. Otilie bondit sur ses pieds et en peu de minutes elle eut transformé cette masse énorme en deux belles tresses, qu'elle commençait à enrouler autour de sa tête, lorsque je la priai de les laisser en liberté pour cette fois. « Et pourquoi pas ? dit-elle ; en voyage on fait comme on veut. »

Nous reprîmes lentement la route de Dresde. Ce second jour, je n'étais plus un étranger, mais un ami, ou, comme le disait la tante : *une agréable connaissance de voyage*. D'ailleurs elle me déclarait un bizarre individu, un véritable type d'étudiant, ce qui faisait passer mes petites excentricités ; ainsi l'on mit sur le compte de ma singularité les jeux auxquels je me livrais avec les tresses d'or. Absorbé, je les tenais dans mes mains, et les maniais des heures entières.

Avec quelle tristesse je les abandonnai, ces belles nattes, lorsqu'aux approches de Dresde, madame la surintendante ordonna à sa nièce de cacher ses cheveux convenablement sous son chapeau ! Nous avions beaucoup babillé, mais j'entrai silencieux à Dresde. Dans la cour de l'hôtel, ces dames étaient attendues par un essaim de parents ; il plut des embrassades, des saluts, des questions ; je restais pensif, mon bâton de voyage dans une main, mon sac dans l'autre, pendant qu'on déchargeait caisse par caisse les bagages, que l'on remettait aux parents. Tout s'empressait autour d'Otilie, qui disparut bientôt au milieu de cette foule. La tante crut de son devoir de me présenter à la société comme un aimable compagnon de voyage, et de donner un regret à nos fugitives relations. Elle termina par une profonde révérence ; ainsi fit Crescentia. Otilie embrassait un de ses oncles, je partis. Mais au moment où je passais auprès de la voiture, j'y retrouvai Otilie.

« Donnez-moi votre parole, me dit-elle vivement, que si vous allez jamais à Osterode, vous m'y viendrez voir.

— Je vous la donne, répondis-je empressé, et je serrerai la main qu'elle m'offrit. Adieu, adieu. »

Huit ans, ou plutôt huit ans moins trois mois plus tard, je me trouvais ramené dans l'Allemagne du Nord. J'arrivais de l'université, et me hâtais vers une petite résidence où m'attendaient ce soir-là quelques amis. Auprès de moi, dans le coupé de la malle, se trouvait un étudiant, un Souabe, qui envoyait dans le beau ciel d'une matinée de juin de formidables colonnes de fumée, m'entretenant longuement de la maison de Hohenstauffen et de l'unité allemande. Cependant, comme nous avançons vers une vallée souriante, mon voisin devint subitement pensif et taciturne. Il serra sa pipe, et les coudes appuyés sur la portière, il se mit à regarder droit devant lui d'un air rêveur et mélancolique. Peu à peu, il murmura entre ses dents des paroles insaisissables, puis dès qu'au fond de la vallée l'on vit poindre les toits pointus d'une petite ville, il s'écria de son plus bel accent, dans son jargon souabe :

« O Osterode ! si tu savais... » et il s'interrompit. Il paraissait en proie à une sorte d'extase. Cependant ce nom d'Osterode ramenait à ma pensée mon voyage d'étudiant de Leipzig à Dresde, Otilie et l'orgue, et la chevelure d'or.

« Est-ce là Osterode ? » demandai-je au Souabe.

Il se détourna de moi et déclama de nouveau : « O Osterode ! si tu savais... »

— Je vous demande si c'est Osterode !

— Ne me dérangez-pas ! s'écria-t-il avec humeur. Je fais des vers. O Osterode ! si tu savais... »

Plus de doute, c'était bien la petite ville d'Osterode que nous voyions devant nous, car l'étudiant adressait toujours son apostrophe aux toits en pignon.

« Connaissez-vous Osterode ? » demandai-je.

— Si je connais Osterode ! S'écria-t-il de l'accent le plus pathétique. Oui, certes, je le connais... Je le connais comme le sentiment le plus secret de mon cœur. O Osterode !

— N'y connaîtriez-vous pas une certaine mademoiselle Malsburg ? »

L'étudiant ouvrit de grands yeux et me regarda stupéfait. Après un silence il dit : « Sa renommée a-t-elle pénétré jusqu'au fond des forêts de la Bohême ? C'est elle-même qui est l'objet de mon enthousiasme poétique ! »

— En ce cas, vous pourrez m'indiquer le chemin de sa demeure, et si notre station à Osterode est assez longue, j'irai la voir. »

Le Souabe me regarda de travers d'un air jaloux. J'essayai de le calmer : « Il y a huit ans, dis-je, que je vis mademoiselle Malsburg pour la première et la dernière fois, »

Il respira et redevint amical. « Oh, oui, dit-il, voyez-la et dites-moi ensuite, je vous prie, comment elle va, quelle mine, quelle toilette elle a, et si elle est gaie aujourd'hui. Hélas ! malheureux que je suis, je ne lui ai jamais été présenté, je l'adore de loin : jamais je n'ai eu le courage de lui adresser la parole. Oh ! nous autres Souabes ! » soupira-t-il en se frappant le front du poing. Puis il continua : « Toutes les semaines je viens ici contempler sa fenêtre, comme le chevalier Toggenburg, « et quelque matin on trouvera ici mon cadavre ¹. »

Il se plongea dans de noires méditations. Le conducteur me promit d'ajouter aux dix minutes d'arrêt légal cinq autres minutes illégales, afin de m'accorder un quart d'heure ; nous étions arrivés à la grande place de la ville. L'étudiant, après s'être engagé à attendre mon retour, m'indiqua par geste une maison située sur la hauteur et dominant toute la ville. Je gravis en courant la rue à pic, et parvins tout essoufflé à la maison, puis, après avoir lentement monté les degrés du premier étage, tout hors d'haleine, je demandai à la servante à parler à mademoiselle Ottilie : « Elle est au jardin avec une amie, je vais l'appeler, » dit la servante en s'éloignant.

J'entrai dans le salon : tout y était propre et soigné, mais de l'élégance, ou du superflu, il y en avait fort peu. D'un côté quelques gravures fines suspendues au mur, et une petite bibliothèque ; l'autre côté était tout entier occupé par le piano, sur lequel gisaient épars beaucoup de cahiers de musique. Redevenu de sang-froid, je commençai à m'apercevoir de la bizarrerie de ma situation, et même à craindre un peu de ridicule.

N'était-il point comique, pour le moins, de tenir une parole donnée d'enfant à enfant, et ne pouvait-il point sembler fat de vouloir se faire reconnaître de la petite fille devenue femme ? Les traits de l'adolescent s'étaient considérablement altérés en huit ans, son teint avait bruni au soleil d'Italie et sous maint climat, la peau lisse de son visage s'ombrageait maintenant d'une barbe épaisse. Je me préparai à une déconvenue, et je pris à tout hasard mon maintien le plus grave et le plus respectueux. Mais elle, me demandai-je, comment va-t-elle m'apparaître ? Cette pensée m'oppressait plus que la première. Ottilie avec ses grâces enfantines, Ottilie le bouton de rose encore fermé, habitait ma mémoire depuis des années, et avec elle les sentiments accumulés dans mon cœur pendant nos deux journées de voyage. J'étais très-agité, mon

¹ Paroles d'une ballade de Schiller.

cœur battait avec force, en proie à la crainte, aux incertitudes de l'attente, lorsque j'entendis des pas sur l'escalier.

La porte s'ouvrit; Ottilie entra avec son amie, qui portait une corbeille à ouvrage. Sur le seuil elle eut un moment de surprise, puis s'avançant vivement, elle me tendit la main en me nommant, et me souhaitant une cordiale bienvenue.

Aussitôt l'amie me présenta la main à son tour en disant : « Le compagnon de voyage entre Leipzig et Dresde ? »

Je n'étais point un étranger dans le cercle d'Ottilie; mes inquiétudes cessèrent.

« Vous voyez bien, me dit Ottilie, que votre visite ne m'étonne nullement; je savais que vous tiendriez parole. »

En dépit de cet accueil aimable, je me sentis plus mal à l'aise qu'en entrant. J'avais sur-le-champ reconnu Ottilie, et ce n'était plus elle pourtant; je m'efforçais en vain de la retrouver ce qu'elle était huit ans auparavant. Elle était encore jolie, et toujours la grâce même dans ses mouvements; mais c'était la beauté de la rose qui s'effeuille, et sa vivacité hardie d'autrefois avait fait place à une attitude calme et réservée. Une dignité attristée pénétrait son être tout entier, même lorsqu'elle donnait un sourire au souvenir des espiègleries de notre voyage. Les joues rondes de l'enfant s'étaient teintes d'une pâleur à peine rosée; les grands yeux bleus avaient un peu reculé vers le fond de leur orbite, d'où ils ne laissaient rayonner qu'une lumière tremblante et voilée. Involontairement mon regard chercha la chevelure qui m'avait ravi; la couleur d'or, la masse opulente avaient disparu. Et pourtant Ottilie était plus belle qu'autrefois, belle comme l'heure triste et mystérieuse du soir, comme la fleur prête à se faner.

J'eus peur de laisser pénétrer mon sentiment douloureux, et entamai vivement la conversation. Je m'informai de la tante : elle était morte; de Crescentia : elle avait épousé un pasteur. Ottilie m'interrogea à son tour sur ma vie durant ces huit années. Avare des quelques minutes qui m'étaient comptées, je lui fis rapidement mon récit bizarrement mêlé de faits sans suite, de voyages lointains, de noms d'hommes et de villes de tous pays. Puis je l'interrogeai à mon tour sur sa vie à elle. Comme au sortir d'un songe, elle passa sa main maigre et effilée sur son front pour évoquer ses souvenirs. « Moi, dit-elle tristement, j'ai toujours été à Osterode, à la maison, auprès de mon père. »

Solitude... Solitude triste, glacée, mortelle! Le devoir toujours! Point de joie, point d'amour! Ainsi pensai-je en baissant les yeux. Ottilie tenait aussi ses regards fixés sur le sol. Le temps s'écoulait. Je

m'élançai hors de mon fauteuil, et fis mes adieux. L'amie d'Otilie me souhaita un bon voyage, et Otilie m'accompagna jusqu'au palier. Elle me prit les mains et dit : « Je vous demande une seconde fois la même promesse. — Si vous revenez jamais dans ce pays...

— Mais.... balbutiai-je.

— Vous me trouverez encore, » interrompit-elle. Je la regardai ; elle ne détourna pas les yeux, mais sourit douloureusement, et haussant légèrement les épaules, dit :

« Puis-je abandonner mon père, qui n'a que moi ? Et puis, je suis une fille sans fortune, et bientôt sans jeunesse. »

Je lui baisai la main en silence, et elle répéta : « Promettez-vous ?

— Je le promets. »

J'avais descendu déjà quelques marches, lorsque, saisissant d'une main la balustrade et de l'autre s'appuyant sur mon épaule, elle se pencha vers moi et me tendit le front.

J'y imprimai un baiser ardent, et m'enfuis, de peur que les larmes ne vinssent à leur tour.

Je ne détournai pas la tête, jusqu'au moment où je me retrouvai sur la place montant dans le coupé.

L'étudiant souabe était debout à la tête des chevaux, et tenait les rênes ; à peine les eut-il lâchées, qu'ils partirent. « Comment est-elle ? » cria-t-il de toutes ses forces. — Très-bien. — Quelle robe porte-t-elle aujourd'hui ? — Une robe bleue. — Merci. » Lorsque nous eûmes dépassé l'hôtel de la poste, je mis la tête hors de la portière pour regarder en arrière. Otilie, debout à sa fenêtre ouverte, me faisait des signes. Et lorsque nous eûmes quitté les rues et gagné une hauteur, je vis encore Otilie debout agitant un mouchoir blanc comme dernier salut. Le Souabe s'en était aperçu sans doute, car il courut après la voiture en serrant les poings et me criant : « Misérable ! traître ! » Je haussai les épaules, et la voiture s'éloigna.

Et voilà comment j'ai éprouvé que c'est parfois un vain souhait à l'heure du départ de se dire : « Au revoir. » Cela ne sert souvent qu'à nous convaincre amèrement que nous avons passé auprès du bonheur. Car il n'est ni rare ni clairsemé, le bonheur ; mais on le foule aux pieds sans y prendre garde.

(Traduit de l'allemand de MAURICE HARTMANN.)

BULLETIN CRITIQUE.

DES MÉTHODES GAZOMÉTRIQUES, par Robert Bunsen, professeur de chimie à l'université d'Heidelberg. — Brunswick, Fried. Vieweg et fils, 1857.

Ce livre, que l'on peut appeler classique dans son genre, traite en détail de l'ensemble des méthodes et procédés qu'on emploie dans l'eudiométrie actuelle, dont M. Bunsen doit, à juste titre, être considéré comme le principal créateur. Depuis Volta, l'inventeur de l'eudiomètre, jusqu'aux travaux de MM. Dumas et Boussingault sur la composition de l'air atmosphérique, plusieurs savants illustres, comme Saussure, Humboldt, Gay-Lussac, etc., se sont tour à tour occupés de l'analyse des gaz, mais en général les méthodes de ces chimistes sont restées bornées exclusivement à l'analyse de l'air atmosphérique. Depuis plusieurs années déjà, M. Bunsen a introduit dans l'eudiométrie tant de perfectionnements heureux, et a su éviter si habilement les erreurs inhérentes à la méthode de Volta, que cette partie de la science est arrivée entre ses mains à une précision qui n'est surpassée par aucun des procédés les plus exacts de l'analyse chimique. Malheureusement les publications de l'auteur, éparses çà et là dans les annales et journaux scientifiques, se sont vulgarisées avec peine dans les laboratoires. Pour remédier à cet inconvénient et pour donner à sa méthode une plus vaste portée, l'auteur a réuni ses recherches dans un livre qui porte le titre de *Méthodes gazométriques*. Dans cet ouvrage remarquable, où chaque méthode d'analyse est appuyée d'une série laborieuse de recherches expérimentales faites jusqu'en Islande, l'auteur fait connaître plusieurs procédés analytiques entièrement nouveaux et empreints au plus haut degré de ce cachet de précision et d'originalité qui caractérise les travaux de cet illustre chimiste. Telle est, par exemple, la méthode d'analyse à l'aide de la loi d'absorption par laquelle il parvient à faire l'analyse de mélanges gazeux par voie purement physique et sans aucune expérience chimique. C'est ainsi qu'en étendant considérablement le domaine autrefois si limité des moyens dont dispose l'analyse eudiométrique, M. Bunsen, le premier, est parvenu, par une heureuse combinaison des analyses par combustion avec l'emploi des réactifs absorbants, à analyser d'une manière aussi simple que facile jusqu'à un mélange de dix gaz dont sept sont combustibles.

M. Regnault, qui a doté la science de tant d'appareils ingénieux, a publié aussi, mais postérieurement à M. Bunsen, une méthode eudiométrique nouvelle. Ce n'est pas ici la place de tracer un parallèle entre son procédé et celui du chimiste allemand. Qu'il nous suffise d'indiquer que, si la méthode de M. Regnault donne des résultats d'une grande précision dans un temps très-court, elle présente d'autre part le grave inconvénient d'exiger l'emploi et le maniement d'un appareil très-compiqué, fragile et dispendieux. Aussi les chimistes allemands et anglais ont préféré adopter le système de M. Bunsen, méthode qui exige, il est

vrai, plus de temps pour l'exécution des analyses, mais qui présente des manipulations d'une facilité et d'une simplicité très-grandes.

Le livre de M. Bunsen s'adresse à la fois aux chimistes et aux physiciens. Ces derniers y trouvent les travaux importants de l'auteur sur les phénomènes d'absorption, de diffusion et de combustion des gaz. La loi d'absorption, reléguée au rang des hypothèses depuis qu'elle paraissait être en contradiction directe avec les expériences, a été démontrée expérimentalement par M. Bunsen à l'aide d'un appareil de son invention, et appliquée par lui avec un grand succès à l'analyse même des mélanges gazeux. Nous avons remarqué, en outre, dans cet ouvrage une méthode à la fois nouvelle et facile pour la détermination du poids spécifique des gaz, à l'aide d'un appareil construit par M. Bunsen, qui offre le plus grand intérêt pour les usages techniques, comme pour la détermination du poids spécifique des gaz d'éclairage, etc. Cette méthode, d'une simplicité extrême, se base sur la relation qui existe entre les poids spécifiques des gaz et leur vitesse d'écoulement à travers un orifice infiniment petit pratiqué en mince paroi.

L'ouvrage de M. Bunsen a été traduit déjà en anglais par un chimiste de Londres; nous ne tarderons pas à avoir une traduction française qui a été faite sous les yeux mêmes de l'auteur par un de ses élèves, M. Schneider de Strasbourg, licencié ès sciences physiques. Elle paraîtra chez Victor Masson. Nous avons eu l'occasion d'en voir les premières épreuves, et nous pouvons promettre à cette traduction habile et consciencieuse tout le succès que mérite l'œuvre de l'illustre chimiste allemand; elle est incontestablement supérieure à la traduction des *Lettrés sur la chimie* de Liebig.

E. SINGUARET.

THÉOGONIE d'après les sources de l'antiquité classique, hébraïque et chrétienne,
par Louis Feuerbach. — Leipzig, Otto Wigand.

Ce nouvel ouvrage du fondateur de l'humanisme est le dernier volume d'une édition complète qui vient de paraître à Leipzig, et, pour le dire tout de suite, cette édition atteste à la fois la popularité dont la philosophie continue à jouir en Allemagne et la fécondité de l'écrivain. Un philosophe français qui voudrait d'un seul coup présenter neuf volumes au public ne trouverait pas facilement un éditeur disposé à courir le risque de l'entreprise, et d'un autre côté, on n'en citerait pas beaucoup qui aient accumulé autant de travaux que M. Feuerbach, malgré l'intervalle assez long qui sépare son dernier ouvrage de ses aînés. Les autres volumes contiennent :

Essence du christianisme, troisième édition, refondue et augmentée.

Explications et additions à l'Essence du christianisme.

Critiques et principes philosophiques.

Pensées sur la mort et l'immortalité, deuxième édition, refondue et augmentée.

Histoire de la philosophie moderne de Bacon de Verulam à Benoît Spinoza, deuxième édition, refondue et augmentée.

Exposition et critique de la philosophie de Leibnitz, deuxième édition, refondue et augmentée.

Pierre Bayle, pour servir à l'histoire de la philosophie et de l'humanité, deuxième édition, refondue et augmentée.

Cours sur l'essence de la religion, avec des notes et des compléments.

On devine que la théogonie de M. Feuerbach ne ressemble pas à celle d'Hésiode. Elle en est tout juste l'inverse. Hésiode avait fixé la mythologie, M. Feuerbach la dissout et la ramène à son principe psychologique. En d'autres termes, il recherche quelle a été dans l'homme la source du sentiment religieux, car pour lui toute théologie est anthropologie, et toutes les formes religieuses sont des anthropomorphismes. A un certain point de vue, cette doctrine ne sera contestée par personne. Schiller déjà avait dit : « L'homme se peint dans ses dieux, » et c'est un fait indéniable que les représentations religieuses portent l'empreinte du temps, des nations et des esprits où elles se réfléchissent. Le Jéhovah de l'Ancien Testament ne ressemble pas au Père du Nouveau; les dieux de la mythologie grecque n'ont rien de commun avec ceux des sauvages, et dans le sein même du christianisme, il y a incontestablement des conceptions populaires et naïves, et des conceptions plus philosophiques de la Divinité. Toute religion a donc son côté humain, mais M. Feuerbach affirme qu'elle n'a que celui-là, et il place dans l'esprit humain non-seulement le germe de la forme, mais aussi le principe du fond. Ici encore il ne rencontre point de contradicteurs pour une partie de sa thèse, car personne ne soutient que toutes les religions soient révélées; mais il n'excepte point le christianisme de ses conclusions, et c'est là qu'il se heurte contre les affirmations de la foi. M. Feuerbach n'admet point de révélation. Mais il est important de noter un point qui le distingue, lui et toute l'école dont il est sorti, de la plupart des penseurs incrédules des siècles précédents. Il ne voit pas, comme eux, dans les religions une invention des prêtres; et il les considère au contraire comme une manifestation inévitable, comme une phase nécessaire de la vie de l'esprit : « Avec la volonté qui se heurte » à chaque pas contre des obstacles et qui échoue contre les résistances du monde » extérieur, est donnée en même temps l'idée d'une volonté supérieure à toute » limite et à tout obstacle, avec l'ignorance, l'idéal de la science que nous igno- » rons. Cette idée n'est pas une idée indifférente, ni frivole, ni inutile, comme » l'homme en a tant; elle est engendrée et fortifiée par la contradiction même de » l'expérience quotidienne, identifiée à nos plus ardents désirs, chargée du poids » de nos intérêts les plus sacrés. Elle est produite, maintenue et animée par le » désir que nous avons de sa réalité. Son objet répond aussi bien à la nature » humaine que le retour à la nostalgie, la nourriture à la faim, la guérison à la » maladie. C'est une idée fatale, indubitable, dispensée de toute preuve, se » suffisant à elle-même, et bienheureuse en elle-même.... Il y a eu des dieux » avant qu'il y eût des philosophes, et il y en a eu là où nul homme ne s'avisera » de philosopher. »

M. Feuerbach considère donc la religion comme des manifestations spontanées et sincères de l'esprit. Leur principe, d'après lui, est le désir, aspiration née des bornes mêmes et des faiblesses de notre nature. L'homme ne peut faire tout ce qu'il veut; il cherche en dehors, au-dessus de lui, des auxiliaires à sa volonté : « Là où cesse l'action matérielle des sens, des mains et des pieds, là com- » mence l'action immatérielle, divine, mais purement idéale du désir. » Voilà la thèse de M. Feuerbach, et cette thèse, il cherche à la prouver dans son dernier livre par l'analyse des principaux monuments religieux de l'antiquité, et surtout par celle des poèmes homériques. Cette analyse est fine et ingénieuse, parfois peut-être un peu subtile. Elle met en parfaite lumière un fait évident, important, mais auquel on ne s'arrête généralement pas assez.

On se représente assez volontiers les figures de la mythologie classique comme des types fixes et invariables. Il n'en est rien; ce sont des figures continuellement mobiles et changeantes, et dont les attributs et les fonctions varient suivant les lieux et les circonstances, c'est-à-dire, dans le système de M. Feuerbach, selon la volonté de l'homme, les prières qu'on leur a adressées et les services qu'on leur a demandés. Zeus est bien toujours chez les Grecs le roi de l'Olympe, mais il remplit en même temps des fonctions bien diverses, et que souvent une autre divinité eût tout aussi bien remplies à sa place. Il est, d'après Pausanias, appelé libérateur, parce qu'une fois, à la prière d'Éaque, il a délivré la Grèce du fléau de la sécheresse; il porte à Ægium le titre de rassembleur, parce qu'Agamemnon y a réuni les principaux personnages de la Grèce pour délibérer sur la guerre de Troie; ailleurs, il est chasseur de mouches, pour avoir éloigné, à la prière d'Hercule, les mouches qui tourmentaient le héros pendant qu'il offrait un sacrifice; on pourrait citer vingt autres épithètes se rapportant toutes à des fonctions. Il est protecteur du foyer, des biens, de la maison, de l'amitié, des jeux, etc. Apollon est à Athènes chasseur de sauterelles; en Sicile, exterminateur des Libyens. A Sparte, Pallas est protectrice des yeux, parce qu'à la place où fut élevé son temple, Lycurgue avait miraculeusement conservé l'œil unique qui lui restait. Il y avait à Rome un dieu *Rediculus*, dieu du retour, et son temple s'élevait à la place où Annibal marchant sur Rome avait rebroussé chemin. Il y avait aussi un *Jupiter pluvius*, tandis qu'en Égypte, où le Nil pourvoit régulièrement à l'irrigation des terres, on cherche en vain une divinité de la pluie. La mort et la souffrance, l'erreur et les fautes, sont des maux dont l'homme voudrait être affranchi: il en affranchit ses dieux. « Les dieux sont les désirs humains affranchis des liens de la nécessité. » Ils sont toujours gais, toujours sages, toujours bien portants et éternellement jeunes. Mais l'expérience a appris à l'homme qu'il est des choses qu'il est inutile de souhaiter, parce qu'elles ne peuvent pas être obtenues, et des lois générales auxquelles il est impossible de se soustraire. Les dieux eux-mêmes sont donc subordonnés au destin, dont le règne commence là où finit le leur. Il faut mourir, et tout ce que les dieux peuvent concéder comme faveur à ceux qu'ils aiment, c'est une durée plus qu'ordinaire de la vie; mais la perpétuité de l'existence n'a pas sa place dans le cercle des idées qui embrassent la vie terrestre, et la foi ne l'affirme qu'en la transportant dans un monde transcendant.

Telles sont en substance les principales idées que M. Feuerbach présente au public dans son nouveau volume. La foi religieuse ne les acceptera pas; mais si elle peut les condamner, elle ne peut pas utilement argumenter contre elles. Outre qu'elle ne discute pas, précisément parce qu'elle est la foi, il n'y a pas de rencontre, il n'y a pas d'entente possible dans le monde des esprits, quand le point de départ, quand les principes sont différents. On ne peut s'accorder que si, les principes étant les mêmes, une divergence s'est établie sur des points secondaires; mais ce sera toujours un débat plus brillant que fructueux que d'opposer système à système.

En se plaçant au point de vue de M. Feuerbach, la critique peut présenter diverses objections. Que le désir humain s'élance vers les dieux, c'est un fait incontestable et que manifestent toutes les religions; mais que les dieux soient sortis du désir comme de leur germe, M. Feuerbach l'affirme, il nous semble, sans le prouver. Il s'agit là d'un fait psychologique que les siècles dérobent à son contrôle, car les religions ne se sont pas formées sous ses yeux, et les premières

manifestations religieuses remontent certainement au delà des documents dans lesquels il puise ses citations et ses arguments. Il est possible que, dans l'Iliade, par exemple, les dieux ne se manifestent et n'agissent que comme les serviteurs et les instruments de la volonté humaine; mais cela ne suffit pas, et la thèse de M. Feuerbach réclamerait des preuves bien plus anciennes. Personne ne saura jamais de quelle manière l'esprit humain s'est manifesté dans sa première enfance, mais un sentiment de dépression est plus vraisemblable qu'un mouvement d'élan. Le progrès consiste précisément dans une série de victoires de l'homme sur les forces naturelles, et il reste encore des batailles à livrer. Le point de départ a donc été l'empire absolu de ces forces, et des générations ont peut-être disparu sans même avoir eu connaissance de leur oppression. A son premier éveil, l'esprit a dû se sentir dépendant de tout ce qui l'entourait, et c'est ce sentiment de dépendance dans lequel il faut voir, ce nous semble, la source religieuse primitive. M. Feuerbach n'a pu en faire tout à fait abstraction, mais il n'y veut voir que le terrain où le germe s'est développé. Il reconnaît aussi « que » les dieux, considérés dans leurs rapports avec la nature, reposent sur la loi de » causalité, c'est-à-dire sur l'invincible penchant de l'homme d'assigner une cause » à tout ce qui arrive; » et ici la contradiction nous paraît flagrante, car nous nous trouvons en présence de deux principes théogoniques différents. La faculté du désir est sans doute innée à l'homme comme le besoin de trouver les causes des effets, mais elle n'a dû s'éveiller que plus tard. La première manifestation de l'esprit a dû être de poser les causes comme nécessaires, et de créer ainsi de toutes pièces, quoique dans des formes assurément très-primitives, le monde supérieur des divinités. C'est quand les deux mondes se sont trouvés posés en face l'un de l'autre que la relation a pu s'établir par le désir. La tendance à l'idéal est sans doute fort ancienne, mais elle suppose néanmoins un certain degré de civilisation.

C'est ainsi du moins que les choses nous apparaissent; mais, en ces matières, toute opinion peut être soutenue, car, nous le répétons, les documents font absolument défaut. L'Iliade, le Pentateuque lui-même, n'ont qu'une antiquité relative, et sont, d'après toutes les apparences, plus rapprochés de nous que des commencements du genre humain.

L'usage que M. Feuerbach a fait de ces documents nous semble de plus impliquer un défaut de méthode. Son livre est une thèse philosophique étayée de preuves historiques. L'analyse psychologique y joue le rôle principal, et les documents le rôle accessoire. La méthode inverse eût été préférable. La théogonie, telle que l'entend M. Feuerbach, et dans les limites où elle peut se constituer, se dégagera naturellement de l'analyse comparée des monuments religieux de l'antiquité, à laquelle ont concouru et concourent tant d'esprits laborieux et distingués, mais qui n'est pas encore complète. En dehors de ce travail, il n'y a que des hypothèses qui ne s'imposent point, et que l'esprit peut accepter ou repousser. Celle de M. Feuerbach a le mérite d'être développée avec finesse et habileté, et aussi avec une loyale franchise.

A. VALLIER.

ANNALES THÉOLOGIQUES DE TUBINGUE, année 1857. — *Le Livre de Judith.*

Les *Annales théologiques*, qui paraissent sous la direction de MM. les professeurs Baur et Zeller, sont l'organe de ce qu'on appelle en Allemagne l'école de Tubingue. C'est de cette école, dont nous aurons souvent à parler, que sont sortis les travaux critiques les plus considérables qui se soient publiés en Allemagne, dans ces vingt dernières années, sur les origines dogmatiques et littéraires du christianisme.

Parmi les articles que les *Annales* ont donnés dans leurs quatre livraisons de 1857, nous avons remarqué un travail de M. Hilgenfeld, sur l'état actuel de la question des Évangiles, dont la *Revue* ne tardera pas à s'occuper, et une curieuse étude de M. Volkmar, sur la composition du livre de Judith, dont nous voulons dire quelques mots.

Le livre de Judith, qui fait partie des apocryphes grecs de l'Ancien Testament, est celui qui jusqu'à présent avait le moins récompensé la peine des exégètes et des critiques. L'illustre de Wette avouait qu'il n'y comprenait rien du tout. La confusion était encore redoublée par le mauvais état du texte et l'inexactitude des versions. L'original hébreu ou plutôt chaldéen est perdu; la rédaction dont se servent aujourd'hui les juifs ne remonte pas au delà du moyen âge, et la version de la Vulgate, qui a servi à tous les traducteurs subséquents, n'a pas été faite sur l'original. Ce n'est que récemment que MM. Movers et Ewald, et surtout M. Fritzsche¹, ont considérablement amélioré le texte en consultant les manuscrits de la version des Septante; mais l'explication et le classement du livre ne semblaient pas plus faciles après cette révision qu'avant. Il resta prouvé que les faits racontés ne se pouvaient rapporter à aucune époque de l'histoire des Juifs avant Jésus-Christ, et cependant le récit semblait trop concret, la mise en scène trop précise, les détails stratégiques et géographiques trop nettement indiqués pour autoriser l'hypothèse d'une fiction pure et simple. On sentait l'histoire dans le poème, mais on ne savait quelle histoire ce pouvait être. M. Volkmar vient de reprendre dans les *Annales*, pour la modifier et la développer, une hypothèse qui avait été émise par Berthold et reprise depuis, mais seulement en passant, par M. Hitzig, celle d'une rédaction postérieure à Jésus-Christ, et il nous semble qu'il lui a donné une grande vraisemblance et même, peut-on dire, les apparences de la certitude.

Berthold avait indiqué l'insurrection des Juifs sous Néron, M. Volkmar place le moment historique aux dernières années de Trajan et la rédaction aux premières d'Adrien. Par l'application du langage typique qui s'est peu à peu développé chez les Juifs après l'exil, Trajan est Nabuchodonosor, l'Assyrie est l'empire romain; Ninive est tour à tour la Rome impériale et la Rome asiatique d'alors, c'est-à-dire Antioche; Arphaxad vaincu par Nabuchodonosor sont les Parthes vaincus par Trajan; Holopherne est le général romain Lucius Quietus, chargé de réprimer l'insurrection qui avait éclaté en Palestine pendant la guerre des Parthes, mais rappelé et mis à mort par Adrien, qui craignait en lui un compétiteur à l'empire. Judith enfin est, comme l'avait déjà soupçonné Luther, la personnification de la Judée, délivrée par l'éloignement et la mort de son op-

¹ *Manuel exégétique des apocryphes de l'Ancien Testament*, deuxième livraison, Tobie et Judith; Leipzig, 1858.

presseur, et célébrant dans ses chants l'espérance, du reste bientôt déçue, d'un meilleur avenir sous l'empereur Adrien.

Les preuves de M. Volkmar sont négatives et positives. Les preuves négatives sont d'abord le silence de l'Ancien et du Nouveau Testament, de Philon et de Josèphe; Judith et Holopherne ne sont nommés dans aucun livre de l'Ancien Testament, et le Nouveau les ignore tout aussi complètement. Philon ne les connaît pas. Josèphe enfin, qui a, dans son histoire, cité les autorités les plus singulières, même le troisième livre d'Esdras, qui a pris au pied de la lettre les aventures de Jonas et les imaginations les plus bizarres du livre de Daniel, Josèphe ne dit pas un mot ni de Judith ni d'Holopherne, ni de la grande guerre de Nabuchodonosor contre Arphaxad. Le livre semble donc composé après Josèphe, c'est-à-dire après Domitien; d'autre part, il se trouve mentionné dans la lettre aux Corinthiens attribuée à Clément de Rome. Or, cette lettre, quel que soit son auteur, a été rédigée avant 135 après Jésus-Christ, c'est-à-dire avant la dernière insurrection des Juifs sous Bar Chocheba; car, à partir de 135, les idées gnostiques deviennent si puissantes, qu'elles pénètrent et laissent leur trace dans tous les monuments littéraires. Or, la lettre de Clément de Rome est encore exempte de ces traces. La rédaction du livre paraît, en conséquence, se placer forcément entre 95 et 125, et la seule guerre qu'il ait pu avoir en vue est la deuxième insurrection des Juifs contre les Romains, sous Trajan.

Le calendrier des Juifs fournit une preuve positive. Les Juifs célèbrent, en effet, trois fêtes de victoire ou d'affranchissement: la fête Pourim, commémorative de la délivrance des Juifs sous les Perses par Esther, célébrée le 14 et le 15 adar; la fête des Macchabées, commémorative de la victoire remportée sur le général syrien Nicanor, et enfin une troisième fête le 12 adar, et que déjà saint Jérôme rattache au livre de Judith. Or, cette fête s'appelle *Iom Tirjanus* (jour de Trajan). C'est enfin dans la dix-septième année de son règne que Nabuchodonosor défait Arphaxad, et c'est dans la dix-huitième qu'il envoie son plus terrible général contre la Judée; c'est également dans la dix-septième année de son empire que Trajan brise la puissance des Parthes, et dans la dix-huitième il se retourne contre les populations qui s'étaient insurgées pendant la guerre.

Le destructeur de l'ancien royaume de Judée était d'ailleurs depuis longtemps devenu pour les Juifs le type même de l'oppression étrangère, et sous son nom, l'auteur du livre de Daniel avait déjà mis en scène Antiochus Epiphanes. D'autre part, tout un ensemble de productions littéraires montre sous quels voiles la pensée juive prenait la précaution de s'envelopper au temps de la domination étrangère. L'Apocalypse, antérieure au livre de Judith, cache les malédictions qu'elle lance à Néron et à Rome sous un amas de figures et d'enveloppes, qui n'a été déblayé que dans ces derniers temps. Elle appelle Rome Babylone, et elle n'écrit le nom de Néron que sous une forme énigmatique. L'Apocalypse d'Esdras fait de la servitude babylonienne le type de la servitude romaine. Au commencement du règne d'Adrien, un autre Juif exprime dans les livres sibyllins l'espoir de la prochaine venue du Messie et la glorification de la Judée. Les empereurs romains y sont désignés par la valeur numérique de l'initiale de leur nom dans l'arithmétique grecque. Vespasien porte comme signe le chiffre 70, exprimé en grec par la lettre O (*Ouespasianos*). Après lui vient Titus, avec le signe de 300 (lettre T), puis un homme funeste, marqué d'un 4 (D—omitien), ensuite un homme plus âgé, marqué 50 (N—éron), un autre 300 (T—rajan); enfin un empe-

reur avec un casque d'argent, portant le nom d'une mer (*Adria*) et sous lequel le monde sera heureux :

Quand un jour le pays des Perses sera délivré de la guerre,

Délivré des malheurs et des souffrances;

Alors des heureux Juifs,

Des habitants des cieus, la race divine se lèvera;

La race de ceux qui habitent au centre de la terre, autour de la cité de Jéhovah,

Et qui s'étendent jusqu'à Joppé;

Alors la trompette ne poussera plus les sons de la guerre et de la mort;

Ils ne périront plus par les mains furieuses de l'ennemi;

Le pied impur des Hellènes (des païens) ne meurtrira plus

Le sol tout à l'entour.

L'auteur du poème de Judith dit de même en concluant : « Et aux jours de » Judith, il n'y avait plus personne qui effrayât les enfants d'Israël, ni après qu'ils » furent morts, leurs enfants longtemps après eux. » Le rappel de Lucius Quietus et de l'expédition qui ravageait la Judée, la permission donnée par Adrien de reconstruire le temple détruit par Titus, avaient semblé aux Juifs le commencement d'une ère nouvelle et comme l'aurore du règne messianique, mais leur illusion ne dura pas longtemps. Dès la seconde année de son règne, Adrien se mit à revenir sur sa promesse en ordonnant de construire le temple à un autre endroit. Le peuple refusa de concourir à la restauration, et Adrien mit seul la main à l'œuvre; mais le temple qu'il éleva fut un temple païen. Il le dédia à Jupiter Capitolin, ce qui détermina le dernier soulèvement des Juifs sous Bar Chocheba, et la ruine définitive de la Jérusalem terrestre.

Ces circonstances paraissent à M. Volkmar de nature à préciser encore plus rigoureusement le moment de la rédaction. Il la place à la fin de 117, ou au commencement de 118, puisque la donnée fondamentale du livre s'évanouit dès que les véritables dispositions de l'empereur Adrien sont connues. Le critique allemand pense donc que le livre a été composé en vue de la célébration du premier Iom Tirjanus, c'est-à-dire avant le 12 adar 118.

L'empereur Trajan n'est pas, il est vrai, désigné dans Judith avec la même évidence que l'empereur Néron dans l'Apocalypse, ou que la série des empereurs de Néron à Adrien dans le fragment sibyllin qui vient d'être cité. Mais l'absence d'une telle indication est, aux yeux de M. Volkmar, suffisamment compensée par l'analogie des faits racontés dans le livre avec les faits historiques de la guerre d'Asie, qui termine le règne de Trajan. L'auteur, dit-il, n'a pas voulu que le lecteur vit dans Nabuchodonosor l'ancien roi de Babylone, car il dit formellement que l'action se passe après le retour de la captivité. Il désigne formellement un souverain « de toute la terre », ce qui est bien plus juste d'un César romain que d'un roi d'Assyrie. Arphaxad, qu'il combat, a de tout temps signifié la Médie dans la Bible; mais il s'agit ici des nouveaux Mèdes, des Parthes, ce que l'auteur donne à entendre en mettant en relief, à côté de l'ancienne Ecbatane, la ville de Rhagé, sur les bords de la mer Caspienne, une des capitales de l'empire des Arsacides. En apprenant la marche de Nabuchodonosor ou de Trajan, les Mèdes ou les Parthes appellent le secours de tous les peuples et de toutes les tribus d'alentour contre les fils de Chéléoud. Que signifie ce *Chéléoud*? M. Ewald le traduit assez plausiblement par *taupes*, et M. Volkmar trouve là un nouvel argu-

ment. La métaphore lui paraît d'une justesse frappante, dès qu'on l'applique aux Romains, qui partout où ils campaient, commençaient par remuer la terre et à élever des circonvallations.

Trajan a facilement raison des Parthes et de leurs nombreux alliés; de même Nabuchodonosor dans Judith. Après la prise d'Ecbatane, Trajan retourne à Antioche¹, et y fait reposer ses troupes pendant quatre mois. Dans Judith, Nabuchodonosor retourne à Ninive et passe en réjouissances cent vingt jours. Au printemps suivant la guerre recommence, tant pour briser les dernières résistances des Parthes que pour dompter l'insurrection qui éclatait sur plusieurs points de l'Asie Mineure, et où les Juifs jouaient un grand rôle. Trajan marche d'abord de nouveau contre les Parthes, puis il se retourne contre les révoltés, envoyant devant lui ses lieutenants, Maxime en Mésopotamie, et Lucius Quietus en Phénicie. Celui-ci pille et incendie Ninive et Edesse, et se conduit en tout comme Holopherne. Il faut noter seulement que dans Judith les Juifs ne se sont pas révoltés; ils ont simplement refusé de se joindre à Nabuchodonosor contre Arphaxad. C'est pour venger cette insulte que Nabuchodonosor dirige contre eux tout l'effort de la deuxième campagne. Son général Holopherne s'avance, semant la terreur devant lui; les Juifs, enfermés dans Béthulie (la vierge, la ville inviolée, inviolable), sont réduits à la dernière extrémité; mais Judith les délivre en coupant la tête à Holopherne. Dans l'histoire, les choses ne se passent pas tout à fait ainsi: Lucius Quietus est rappelé par Adrien, le successeur de Trajan, au moment où probablement il assiégeait en effet les Juifs dans leur dernier refuge, et c'est Adrien qui lui fait couper la tête. Mais par le fait, la Judée est délivrée, et l'imagination juive poétisée et allégorisée les choses dans le sens national. Judith est la personnification du peuple. Elle est veuve, c'est-à-dire dénuée d'assistance, abandonnée, privée de son maître naturel, de son époux, de Jéhovah. Elle l'est depuis trois ans et demi, et cette fraction du nombre sacré sept est toujours chez les Juifs, et même chez les premiers chrétiens, l'indication figurée d'un abandon temporaire de Dieu. Le livre de Daniel dit un temps, deux temps et un demi-temps. Le troisième Évangile et l'Apocalypse emploient et varient la même formule. Pour composer la figure de Judith, l'auteur a réuni les principaux traits de toutes les héroïnes juives. Elle est résolue comme Jaër, forte comme Déborah, belle et sage comme Esther, et semblable à l'Hérodias des Évangiles, elle porte sans frémir la tête sanglante de son ennemi. Le festin qui fait perdre la tête à Holopherne a son double pendant dans les histoires d'Hérodias et d'Esther.

Nous ne pouvons qu'indiquer ici les traits généraux et les conclusions du travail de M. Volkmar, et nous laissons de côté beaucoup d'analogies, d'inductions et de déductions, qui toutes fortifient sa thèse. Si l'espace nous l'eût permis, nous eussions voulu le montrer complétant Dion et Judith par les documents rabbiniques, et parvenant à suivre étape par étape la marche de Nabuchodonosor-Trajan, et à justifier les indications, incompréhensibles jusqu'à présent, de l'apocryphe israélite. Mais nous devons nous borner, et nous signalerons seulement, en terminant, la portée, plus grande qu'il ne semble au premier aspect, des recherches de M. Volkmar et des résultats auxquels il croit être arrivé. Il ne s'agit pas ici de la solution d'un problème curieux, mais isolé. Les prétentions et les

¹ Dion, 13.

conclusions de M. Volkmar sont plus générales. Des documents apocryphes que l'historien Josèphe n'a pas mentionnés, il en a pris un, l'a examiné, et croit y avoir trouvé la preuve que la rédaction de ce document est en effet postérieure à Josèphe. Il applique dès lors la même conclusion aux autres documents apocryphes passés sous silence par cet historien, et il pose en principe que ces ouvrages singuliers appartiennent uniquement par l'esprit, et non par le moment de la rédaction, à l'Ancien Testament, et que cette littérature est née en grande partie à côté du Nouveau. « Or, dit-il, il est facile de saisir l'importance de cette » vue plus juste pour le critique de la littérature, canonique et non canonique, » du christianisme primitif. Il suffit de songer à l'épître attribuée à Clément de » Rome et à l'épître aux Hébreux, qui se rattache également à un apocryphe juif » encore ignoré de Josèphe, au deuxième livre des Macchabées, lequel est manifestement contemporain du livre de Judith. » Il semble qu'il y ait là en effet une ressource nouvelle pour l'élucidation si difficile de l'histoire littéraire des premiers temps de l'ère chrétienne.

A. N.

ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Histoire de la littérature française depuis 1789, par Julien Schmidt.

— Leipzig, Herbig, 1857.

Figures littéraires françaises depuis la renaissance jusqu'à nos jours,

par Alexandre Büchner. — Francfort, Hermann, 1858.

Victor Hugo, Lamartine, et la poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle,

par Honegger. — Zurich, Meyer et Zeller, 1858.

Ce sont là des œuvres sur lesquelles la *Revue* doit forcément revenir. Nous n'en dirons aujourd'hui que quelques mots.

M. Julien Schmidt a fait une histoire très-populaire de la littérature allemande au dix-neuvième siècle. Son histoire de la littérature française n'est pas encore terminée. Il l'écrit, dit-il, non pour les Français, mais pour les Allemands : « Nous avons beaucoup de choses à apprendre de la littérature française moderne ; » il en est d'autres que nous devons connaître pour ne les pas imiter.... Il est » difficile de ne pas aimer les Français quand on s'occupe d'eux sérieusement, » et, quant à moi, je confesse ouvertement mon faible. »

M. Schmidt a adopté les divisions suivantes :

La révolution ;

La restauration de l'Église ;

Essais de transaction ;

Le romantisme.

A chacune de ces divisions appartiennent un certain nombre de poètes, de philosophes, de publicistes.

M. Schmidt range dans le premier groupe, c'est-à-dire sous l'influence révolutionnaire, Sieyès, Cabanis, Destutt de Tracy, Daunou, Suard, Pauline de Meulan, Joseph Droz, Bignon, Lemontey, Lacretelle, Parny, Désaugiers, Béranger, M.-J. Chénier, Raynouard, Lebrun, Andrieux, Plcard, Étienne, M. Scribe,

Casimir Delavigne, Fontanes et le *Journal des Débats*, et M. Schmidt estime que l'apogée de ce journal se place de 1822 à 1824, « alors que M. Capefigue y collaborait. » C'est une opinion qui ne manque pas d'originalité.

La Harpe et Rivarol ouvrent la liste des restaurateurs de l'Église, précédant Saint-Martin, Bonald, de Maistre, Chateaubriand, Lamennais, M. Beutain, Alexandre Guiraud et M. Louis Veuillot.

Comme représentants du juste milieu, M. Schmidt introduit Mallet du Pan, madame de Staël, madame de Genlis, Benjamin Constant, Fauriel, M. de Barente, Maine de Biran, Royer-Collard, M. Cousin, Jouffroy, M. de Rémusat, M. Guizot, Augustin Thierry, M. Raudot, M. de Tocqueville, M. Mignet, M. Thiers, Armand Carrel, M. Villemain, M. Saint-Marc Girardin, M. Sainte-Beuve, M. Philartète Chasles.

Enfin le romantisme est jusqu'à présent représenté par M. de Lamartine, par Charles Nodier, Delatouche et Stendhall.

L'ordre adopté mêle des noms fort hétérogènes; on voit aussi que le sentiment des proportions a manqué à l'auteur. Il met au premier plan, à côté de nos véritables illustrations, des gens qui n'ont jamais fait figure. Nous signalerons de plus un intolérable abus de mots français, abus qui n'est justifié par rien, et qui est le fléau de la langue allemande. Mais ces taches n'empêchent pas que le livre de M. Schmidt ne soit une œuvre de conscience et de bonne volonté, et en plus d'un passage de mieux que cela. La *Revue* le reprendra en détail, parce que la France doit connaître les jugements qu'on porte sur elle à l'étranger.

Le travail de M. Büchner est le pendant d'une *Histoire de la poésie anglaise, depuis la moitié du quatorzième siècle jusqu'à la moitié du dix-neuvième*, qui a paru en 1855. Il contient des appréciations justes et parfois neuves. L'étude de M. Honegger est ingénieuse et fouillée, mais un peu minutieuse.

Th. DUBOIS.

NOUVELLES ÉTUDES SUR SHAKSPEARE.

Études et copies d'après Shakspeare par François Dingelstedt. — Pesth, Vienne et Leipzig, chez Hartleben.

Shakspeare, son temps et ses œuvres par F. Kreyssig. — Berlin, Nicolai.

Les contemporains de Shakspeare et leurs œuvres par F. Bodenstedt. — Berlin, Decker.

L'ascendant de Shakspeare s'est maintenu à travers toutes les phases que la littérature allemande a traversées depuis sa renaissance. C'est un culte universel, et qui n'est pas près de disparaître. Les Allemands ne possèdent pas le grand William en moins de neuf traductions ¹, et M. Dingelstedt, intendant du théâtre royal de Munich et poète lui-même, estime qu'il est opportun d'en faire une dixième.

¹ Voici les neuf traductions : Wieland-Eschenburg, Tieck et Schlegel, Voss, Meyer et Döring, Benda, Körner, Ortlepp, Böttger, Keller et Rapp, Kauffmann. Cette dernière, non encore terminée, passe pour la plus littéralement exacte. La traduction classique est celle de Tieck et de Schlegel; mais les travaux critiques qui ont été faits sur le texte anglais, et qui sont considérables, lui ont fait perdre de sa valeur.

Bien plus, il demande, dans une sorte de manifeste qu'il a placé à la tête de son volume, que cette traduction nouvelle soit l'œuvre nationale et collective des poètes les plus éprouvés comme traducteurs. Il veut qu'elle soit terminée pour le trois-centième anniversaire séculaire de la naissance de Shakspeare en 1864; il convie les princes à patroner l'entreprise, et il en propose la direction à M. Gervinus, comme à l'auteur du dernier et du plus complet travail sur le grand poète anglais : « Ce n'est que dans une telle traduction, dit-il, accomplie avec toutes » les ressources de notre temps, que notre poésie dramatique peut trouver les éléments de sa régénération, et d'une nouvelle et véritable vie. » M. Dingelstedt veut encore plus, il demande, à côté de cette traduction modèle, faite en vue de la lecture et de l'étude, un arrangement complet et uniforme de tous les drames de Shakspeare au point de vue de la représentation. La nécessité d'un tel arrangement a toujours été admise en Allemagne; et la plupart de nos lecteurs se rappellent sans doute la profonde étude sur Hamlet que Goethe a donnée à ce point de vue dans son *Wilhelm Meister*. Le reste du volume de M. Dingelstedt se compose de deux pièces : *Macbeth* et la *Tempête*, imprimées telles qu'il les a fait représenter à Munich.

L'ouvrage de M. Kreyssig est une étude complète qui paraît, avec des qualités différentes, appelée au même succès que celui de M. Gervinus. Il doit avoir trois volumes. Le premier seul a paru, et traite des « chroniques, » c'est-à-dire des pièces relatives à l'histoire d'Angleterre. Les deux autres suivront rapidement. La *Revue* reviendra sur l'ensemble, quand ils auront paru.

M. Bodenstedt nous donne le premier volume d'un ouvrage qui en aura cinq, et qui est uniquement consacré aux auteurs dramatiques anglais contemporains de Shakspeare. Les quatre premiers contiendront la traduction ou l'analyse des pièces. Le cinquième « montrera les rapports de ces écrivains avec Shakspeare » et ses prédécesseurs, et donnera une vue d'ensemble de l'ancien théâtre britannique, en indiquant aussi les causes de sa splendeur et de sa décadence. »

Le premier volume est occupé par John Webster, avec dix pièces : la *Duchesse d'Amalfi*, *Vittoria Accorombona*, le *Litige du diable*, *Appius et Virginie*, *Sir Thomas Wyatt*, *Westward ho*, *Northward ho*, la *Guérison d'un mari*...., le *Mécontent*, la *Merveille de Thrace*. Cette dernière et la huitième ont été faites en collaboration avec Rowley, la neuvième en collaboration avec Marstone; *Northward ho* et *Westward ho*, en collaboration avec Th. Decker; *Thomas Wyatt*, avec Dickens. Les premières sont de Webster seul.

M. Bodenstedt donne la traduction complète de la *Duchesse d'Amalfi*, qui a été récemment remise à la scène en Angleterre. Les amours de la duchesse et de son intendant composent le sujet principal, compliqué d'une foule d'incidents. Le même sujet a été traité par Lope de Vega, sous ce titre : *El majordomo de la duquesa de Amalfi*. « Mais, » dit M. de Schack dans son *Histoire de la littérature et de l'art en Espagne*, « l'avantage est décidément du côté de l'Anglais, dont la pièce » excentrique, mais puissante, appartient à ce que les contemporains de Shakspeare ont produit de mieux. » La duchesse a clandestinement et un peu superficiellement épousé Antonio, son intendant; ses frères, le duc de Calabre et le cardinal, la persécutent avec l'assistance de quelques traîtres secondaires. Finalement, la duchesse est étranglée sur la scène, ainsi que ses deux enfants et sa dame de compagnie; le duc de Calabre et le cardinal sont tués également, ainsi que Bosola, l'écuyer de la duchesse, qui l'avait trahie; la maîtresse du cardinal

est empoisonnée. C'est un drame bizarre, mais qui contient de belles choses; il n'est pas profond et splendide, mais il est touffu et coloré comme un Shakspeare. *Vittoria Accorambona*, dont M. Bodenstedt donne une analyse avec des citations assez étendues, paraît de la même force et du même ton. *Appius et Virginie* est une pièce plus régulièrement belle, mais M. Bodenstedt a préféré la *Duchesse d'Amalfi*, comme caractérisant mieux le génie du poète.

TH. DUBOIS.

HEGEL ET SON TEMPS, par Haym.

Ce livre sera pour la *Revue* l'occasion de donner à Hegel et à son système la place qui leur appartient. Nous nous contentons de l'indiquer aujourd'hui. L'auteur est un homme de talent et d'esprit, qui appartient peut-être un peu plus qu'il ne faut à la réaction antispéculative du jour. Il pense qu'une métaphysique nouvelle ne pourra surgir en Allemagne « que lorsque l'esprit allemand se sera » nourri du monde réel, et aura conquis un nouveau terrain dans l'élément de la » liberté politique. »

TH. D.

LES ALPES, par F. de Tschudi; traduction française du docteur Vouge. — Strasbourg, Treuttel et Wurtz; Berns, Dalpe.

Nous nous empressons de signaler la traduction d'une œuvre qui, publiée pour la première fois en 1858, en est déjà à sa quatrième édition et est devenue classique. Les *Alpes* de M. Tschudi sont un des plus beaux monuments de cette littérature si belle et si précieuse des sciences naturelles, qui s'enrichit tous les jours. La traduction est excellente.

TH. D.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

25

LA REVUE GERMANIQUE.

Berlin, 27 janvier.

J'aurais voulu, monsieur, inaugurer notre correspondance par un coup d'œil général sur notre vie littéraire, sur notre activité intellectuelle, et sur le rôle que Berlin a joué, depuis la fondation de son université, dans l'ordre d'idées qui vous occupe plus particulièrement. Mais voici que le courant me déborde, et que j'ai à vous entretenir de choses qui vous intéresseront davantage comme Français, car il s'agit d'une véritable invasion française. Ce n'est pas, tant s'en faut, l'invasion des barbares, et nous vous avons fait un excellent accueil. Mais enfin, c'est un fait que pendant deux mois nous avons été un peu trop complètement livrés à votre ascendant. Le théâtre, cette chose si considérable dans la vie nationale d'un peuple, le théâtre a été pour ainsi dire complètement français. Nous avons eu une troupe française sur la scène de Königsstaedt, des traductions françaises au grand théâtre, de la musique française au grand opéra et à l'académie de chant. Remerciez-nous, et confessez que vous ne nous rendriez pas la pareille.

La troupe française, aujourd'hui partie, a eu beaucoup de succès, surtout dans la *Fiammina* et dans la *Dame aux Camélias*, et comme la *Fiammina* était jouée en même temps au grand théâtre et par des acteurs de mérite, il a été possible de comparer les deux manières, et on a voulu retrouver dans le jeu des deux troupes le caractère des deux peuples. Les acteurs allemands, et je vous rends ici non pas tant ma propre impression que celle de toute notre critique théâtrale, les acteurs allemands ont paru plus idéalistes, les acteurs français plus réalistes. C'était comme la différence du vers à la prose; c'est la comparaison, si mes souvenirs ne me trompent, dont s'est servi le critique de l'un de vos journaux les plus estimés, la *Gazette nationale*. Après les Français, les Allemands semblaient des ombres se mouvant avec grâce et avec noblesse, mais des ombres. Les Français ont montré plus de couleur; ils ont eu aussi plus d'ensemble, ce qui était naturel, car les pièces qu'ils jouaient leur appartenaient davantage. Connaissez-vous les étoiles de cette troupe? Ce sont mademoiselle Honorine Hardy, que l'affiche dit appartenir à l'ancienne troupe du théâtre Historique; M. Paul Laba, du Théâtre-Français (je copie toujours l'affiche); MM. Séigny et Nevers, mesdames Henri Monnier et Viette-Lebrun. Mademoiselle Hardy a, de l'aveu même des Français qui l'ont entendue, fort bien rendu, quoique avec un peu d'exagération, les deux rôles de la *Fiammina* et de Marguerite Gautier; M. Laba, assez bien dans l'amoureux de la *Dame aux Camélias*, a été faible dans lord Dudley de la *Fiammina*. Ici, c'est M. Séigny (Lambert) qui a partagé le succès de mademoiselle Hardy.

Après le départ de cette compagnie est venu M. Levassor seul. Le prince et la

princesse Charles et la princesse Frédéric ont assisté à une de ses représentations. Pendant ce temps l'Opéra a donné *le Postillon de Lonjumeau*; il donne maintenant *Jaguarita* et *Maitre Pathelin*. Nous avons eu aussi il y a quelque temps M. Lumly et mademoiselle Piccolomini, avec l'inévitable *Travietta*, et en ce moment nous attendons M. Vimdol, qui doit donner quelques concerts à son retour de Varsovie.

Et le théâtre allemand? la musique allemande? Notre théâtre, il faut bien vous le dire, monsieur, a été représenté pendant quelque temps par un trio de nains, Jean Picolo, Jean Petit et Kiss Joëzi, pour lequel on a arrangé des farces viennoises et berlinoises, et aussi encore un vaudeville français, *le Lait d'ainesse*. En ce moment nous avons deux géantes qui viennent, je crois, de la Suisse, mais je ne sais encore si quelque théâtre a jeté son dévolu sur elles. Dans cette dernière quinzaine enfin, nous avons eu deux nouveautés, pas de premier ordre, mais enfin deux nouveautés : au grand théâtre, *Hérode*, tragédie de M. de Lepel, et au théâtre de Kœnigstaedt, *Paracelse*, « drame populaire », en trois actes, de M. Julius von der Traun. M. de Lepel, connu par quelques traductions de l'italien, fait bien le vers, et semble s'être proposé Platen pour modèle. Il pouvait plus mal choisir. Mais ses facultés dramatiques laissent beaucoup à désirer. M. de Lepel est tombé dans la grande erreur de la poésie mélodramatique, qui croit intéresser le spectateur par l'accumulation des péripéties et des crimes. Il y a six morts dans sa pièce, sans compter au dénoûment le massacre de Bethléhem. L'impression a été médiocre, et la pièce n'ira pas loin. Quant à *Paracelse*, ce n'est pas *Paracelse*, c'est le premier venu, un quidam dont la figure a été placée tant bien que mal dans le cadre de quelques circonstances empruntées à la vie du grand alchimiste, et qui profite de l'occasion pour débiter des sentences politiques et sociales, et dire son mot, tantôt juste, tantôt faux, dans la grande querelle de nos matérialistes et de nos idéalistes. Mais il y a parfois du jet et de la verve qui font espérer une revanche.

Voulez-vous des nouvelles de notre ballet? Il est malade dans la personne de sa reine, mademoiselle Maria Taglioni, qui souffre du pied, et les jupes de nos danseuses viennent d'être allongées de quatre pouces, ce qui a produit une grande fermentation parmi les jumelles de l'orchestre.

La musique est dans un meilleur état que le théâtre. Beethoven, Haydn, Mozart ont eu les honneurs de quelques concerts excellents à l'académie de chant. Mais je veux surtout vous signaler un oratorio de Sébastien Bach, que vous ne connaissez pas, je crois, à Paris. C'est une trouvaille assez récente. Il a été découvert dans les papiers de l'académie de chant. Breslau et Francfort l'avaient déjà entendu, et nous l'avons eu enfin dans notre deuxième concert spirituel de l'Avent. Cela s'appelle *oratorio de Noël*, mais ce n'est pas un oratorio proprement dit, c'est une série de six cantates qui devaient être chantées dans les églises pendant les six jours qui séparent Noël du nouvel an. On a voulu les donner en une fois, et comme l'ensemble est fort long, on a fait des coupures. Ces compositions ont un caractère gai et naïf et un mouvement tout lyrique. L'orchestre produit l'effet de l'orgue; la musique est très-accessible.

Mais si nous exhumons Sébastien Bach, nous n'abandonnons pas M. Richard Wagner, et si nous avons la musique du passé, nous avons aussi la musique de l'avenir. Tout le monde l'appelle ainsi, ses partisans par conviction et ses adversaires par ironie. Mais les épigrammes de ceux-ci ne la découragent pas, et M. Jean de Bulow,

élève de Liszt, pianiste brillant, compositeur distingué, et par-dessus tout apôtre convaincu, nous a récemment donné, toujours à l'académie de chant, un concert dont la jeune école a fait seule et brillamment les frais. On n'a entendu des compositions que de MM. Wagner, Liszt, Berlioz et Bulow. De M. Liszt, nous avons eu un concerto pour piano et orchestre, et une symphonie, *Festklänge*, c'est un mot que je ne puis pas rendre d'une manière exacte, et peut-être ne serez-vous pas plus heureux, car il me semble que « sons de fête » ne dit pas grand'chose en français, et chants ou musique de fête seraient à côté et ne rendraient pas l'idée pour la vouloir trop préciser. De votre Berlioz, nous avons entendu l'ouverture de *Benvenuto Cellini*; de M. Richard Wagner, une grande scène et un duo de son *Hollandais volant*, que vous appelez, je crois, le *Vaisseau-Fantôme*. L'organisateur du concert enfin, M. de Bulow, a payé de sa personne avec une ouverture fort applaudie pour le *Jules César* de Shakspeare. Tout cela a été très-accueilli, très-fêté, mais notre critique musicale a été tiède. Elle en veut à M. de Bulow, précisément parce qu'il lui a tenu tête en d'autres circonstances. Le duo de M. Wagner a été chanté par M. et madame Milde, du théâtre grand-ducal de Weimar. M. de Bulow doit donner d'autres concerts, et je suivrai ce mouvement, qui doit vous intéresser, et qui finira bien par pénétrer jusque chez vous, car, en musique, ce sont, ne vous déplaie, les Allemands qui sont les vrais inventeurs et les initiateurs.

Cette même académie de chant, l'arène des systèmes contraires en musique, sert aussi à autre chose, dont je veux vous dire un mot, parce qu'il y a là une institution que vous ne connaissez pas. Tous les samedis il s'y fait un cours à l'usage des personnes du monde. Un cours est toujours une bonne chose quand il est bien fait. Ceux dont je vous parle en ce moment sont doublement intéressants, parce que le produit en est consacré à l'établissement de bibliothèques populaires. Ceux qui les fréquentent, en s'instruisant eux-mêmes et en passant une heure agréable, pourvoient donc aussi à l'instruction du grand nombre. Les sujets et les professeurs varient beaucoup. Nous avons eu récemment un cours sur l'Inde; la semaine suivante est venu M. le professeur Guhl avec une lecture sur les Madones de Raphaël, puis M. Frédéric de Raumer, qui a lu un travail sur l'histoire contemporaine de Rome, 1848-1849. La lecture de M. Guhl a offert le plus grand intérêt. Elle a débuté par quelques considérations sur l'origine du culte de Marie dans l'Eglise chrétienne. Vous savez que, dans les Évangiles, la mère de Jésus-Christ est une figure assez effacée, et qu'elle ne s'est développée et précisée que peu à peu dans la conscience religieuse du catholicisme. Ce n'est qu'au quatrième siècle qu'on découvre les premiers vestiges d'un culte spécial. Avec le culte vinrent les images. La poésie du moyen âge continua la formation du type de la Vierge. C'est d'elle que le reçurent les peintres. M. Guhl a poursuivi toutes les transformations de types depuis Cimabué jusqu'aux Madones de Raphaël et jusqu'à la plus parfaite de toutes, la Madone de Dresde. Voici sa conclusion : le type s'est affranchi de plus en plus de la forme dogmatique, c'est-à-dire qu'il s'est humanisé de plus en plus; le dogme s'est transformé peu à peu, s'est effacé, et a fait place à l'inspiration libre de l'artiste. Raphaël a été le Luther de l'art. C'est possible, mais il ne s'en doutait assurément pas.

La Madone de Sixte me rappelle une autre institution très-méritoire, l'association berlinoise pour la gravure sur cuivre. Cette association fait graver tous les ans, et répand à très-bas prix parmi ses membres, une ou deux estampes

d'après des maîtres. Elle a fait graver précisément cette année la Madone du musée de Dresde par Oldermann, un de nos bons artistes.

Je termine par la mention d'une ou deux nouveautés littéraires. *Glytemnestre*, tragédie par M. Tempelley, qui a fait quelque effet à la représentation, surtout par le style et par une certaine abondance d'inspiration, vient de paraître en librairie. Je crois devoir vous annoncer aussi une édition illustrée de l'un des bons romans du second écrivain Willibald Alexis (W. Hering). Il s'agit de *Cabanis*, roman historique dont l'action se passe sous Frédéric le Grand. *Cabanis* a son prix, mais ce qui en a bien davantage, c'est une édition à bon marché de Munchhausen d'Immermann. Vous seriez une chose digne de la *Revue* en donnant à votre public, au moins par extraits, ce chef-d'œuvre qu'on ne doit guère connaître en France que par les éloges d'Henri Heine¹.

FÉLIX WERNER.

Heidelberg, 25 janvier,

On nous reproche, à nous autres Français, et non sans quelque raison, nos préjugés nationaux à l'égard des autres peuples. Nous nous tenons en si haute estime, que tout ce qui n'a pas l'air, à l'étranger, de ressembler tout au moins à l'un de nos défauts, nous échappe complètement. C'est toujours à l'aune de nos préjugés nationaux que nous mesurons les autres peuples. Les chemins de fer, les bateaux à vapeur n'ont point encore amené les résultats qu'on devait en espérer : nous voyageons, il est vrai, plus que par le passé, mais avec guère plus de profit. Chaque année, en août et en septembre, quand la France est en vacances, on nous voit, pèlerins du plaisir, descendre gaiement la vallée du Rhin, la *via Sacra* des nations : Ems, Wiesbaden, Hombourg et Baden, ces grandes auberges, ces capitales de la roulette et du trente et quarante, sont nos principales étapes. Baden surtout, petite ville française perdue dans les montagnes de la forêt Noire, est notre séjour de prédilection, sans doute parce qu'elle est la moins allemande des quatre rivales. Là, en effet, hors les lits toutefois, rien ne vient choquer nos habitudes et contrarier nos goûts; nous y retrouvons tout Paris, nos femmes, nos poètes et nos artistes, et jusqu'aux persécutions des importuns de notre connaissance. Nous dinons à six heures, et, après café, nous allons entendre quelque petit opéra, le *Cousin de Marivaux*, par exemple, dans la patrie de Beethoven, de Mozart et de Weber. Le tableau de notre existence reste le même, le cadre seul est changé. Pas d'observations, pas d'études de mœurs. Toute notre récolte se réduit à quelques plaisanteries innocentes, à quelques jeux de mots heureux, à une boutade contre le douanier et à une épigramme sur le casque du légionnaire badois. En un mot, dans nos voyages nous n'apprenons à connaître que l'Allemagne des maîtres d'hôtel et des salons de conversation; mais l'autre, la grande, la terre classique du libre penser et du développement philosophique, nous la traversons avec un bandeau sur les yeux.

Cette indifférence aristocratique du touriste français à l'égard de l'Allemagne complique la tâche d'un correspondant consciencieux. Il est de son devoir de cicerone de faire aux lecteurs de la *Revue*, avec une minutie un peu importune, les honneurs du pays qu'il habite, et de ne négliger aucune occasion de les introduire dans les détails intimes de la vraie vie allemande.

¹ Nous prenons note de l'indication de notre correspondant.

Heidelberg, la vieille ville universitaire, un des plus beaux fleurons de la couronne scientifique de l'Allemagne, est placé, comme vous savez, à l'entrée de la vallée du Neckar, au pied d'une ruine admirable. La nature et l'art ont embelli à l'envi ce sanctuaire de la science, et archéologues et artistes peuvent y faire de riches moissons. On ne saurait trop louer le goût parfait et la délicate prévoyance qui a dicté le choix des universités de la zone du Rhin : Bonn, Marbourg, Gießen, Heidelberg, Fribourg et Tubingue sont dans des sites ravissants, où la science vient en pleine nature et non pas en serre chaude. Les hommes n'y travaillent pas avec l'activité fébrile de Paris, et leurs œuvres mûrissent naturellement, sans engrais artificiel, sans guano littéraire. Loin de l'agitation des grandes villes, on voit les savants allemands entreprendre des travaux énormes et les mener doucement à bonne fin avec une persévérance digne des bénédictins. Leurs existences, d'ailleurs, ne sont pas sans analogie; comme ces derniers, la plupart des professeurs des petites universités vivent dans une agréable solitude, au milieu de leurs études favorites et ayant au service de leur érudition des bibliothèques admirables. Hors les trois capitales, Vienne, Berlin, Munich, et les trois villes considérables, Prague, Breslau et Leipzig, le peu d'importance des villes universitaires tend encore à augmenter cette sorte de réclusion claustrale et à établir, par des relations journalières, une vie pour ainsi dire commune entre les professeurs et les élèves, ces novices de la science. Enfin, les privilèges dont jouissent les universités, celui entre autres d'avoir une police spéciale, fortifient l'esprit de caste et tracent nettement les limites de ces petites républiques scientifiques, de ces villes libres de la pensée allemande.

Il est un autre privilège qui appelle notre attention, le plus précieux de tous, celui qui a élevé l'Allemagne à son haut degré de prospérité intellectuelle, et qui entretient dans ce peuple une audacieuse activité d'esprit, je veux parler de la complète liberté d'enseignement qui règne dans les universités allemandes. Elle a traversé à peu près saine et sauve la révolution de 1848-49 et la réaction de ces dernières années. Il y a deux ans, il est vrai, deux jeunes professeurs d'un talent élevé, MM. Kuno Fischer et Moleschott, ont été arrêtés un instant dans leur carrière et privés temporairement du droit d'enseigner, mais Zurich et Iéna se sont empressés de réparer le tort d'Heidelberg et de leur offrir deux chaires; ces mesures, d'ailleurs tout individuelles, n'eurent aucun caractère politique. On doit les attribuer à la pression des piétistes un peu trop influents aujourd'hui, et qui représentent dans le protestantisme l'élément de l'intolérance.

Grâce à la liberté traditionnelle dont elles jouissent, les universités sont devenues pour la pensée de vrais ports francs où l'échange des idées les plus contraires ne subit aucune entrave. Il existe, en outre, entre toutes les universités, à l'exception toutefois de celles de l'Autriche, une alliance intime, une sorte d'association ayant pour but de s'entraider, d'assurer le commerce scientifique et l'écoulement facile des produits, et l'on peut dire qu'elles forment entre elles une vaste ligue hanséatique de l'intelligence.

Tous ces privilèges, tous ces liens qui unissent les membres dispersés de la grande famille, entretiennent un esprit de corps comparable à celui des anciens parlements français, et que les gouvernements ont parfois essayé d'affaiblir. C'est en partie dans ce but que l'on a transféré en 1826 l'université de Landshut à Munich, et c'est aussi l'un des motifs que l'on donne à la création de celle de Berlin. Dans les capitales, en effet, l'esprit de corps disparaît peu à peu, et le

professeur et l'étudiant perdent tous deux le prestige dont ils jouissaient dans les petites villes : l'un se mêle à la foule des fonctionnaires publics, l'autre se noie dans la population. Mais dans les autres universités, surtout à Halle, à Iéna, à Gœttingue et à Heidelberg, le vieil esprit universitaire domine encore la population, et la tradition et l'intérêt y aidant, tous les membres du corps académique, *cives academici*, sont entourés du respect général. On peut facilement s'en faire une idée en imaginant une petite ville de province ayant pour garnison un régiment dont les simples soldats seraient des officiers et les gradés des majors, des colonels, voire même des généraux. Les étudiants sont, en effet, les gardes d'honneur de l'Allemagne, et le bourgeois voit d'un bon œil leurs franchises et leurs libertés; il leur pardonne volontiers leurs folles escapades, s'intéresse à leurs duels, à leurs bruyants *commers* (fêtes d'inauguration des semestres universitaires) et à leurs promenades aux flambeaux; il est fier de ses étudiants, et les montre à l'étranger avec un orgueil digne de Cornélie, la mère des Gracques. N'oublions pas d'ajouter, toutefois, que cet amour n'est pas complètement désintéressé, et que si le bourgeois, le *philistin*, prend tant à cœur les intérêts de l'étudiant, du *bursch*, c'est dans l'espérance fondée d'avoir aussi ses capitaux. Les marchands montrent, en effet, à l'égard des étudiants, une sollicitude peu paternelle en ouvrant, avec une déplorable facilité, des crédits énormes à ces jeunes gens avides de plaisir.

En dehors de ces traits généraux, chaque université a une physionomie particulière, qu'elle doit à son organisation intérieure, aux institutions politiques du pays où elle se trouve, à sa position géographique et à ses traditions scolaires. L'université d'Heidelberg, par exemple, est protestante et libérale, à l'opposite de sa voisine de Fribourg, catholique et antilibérale. Il ne faudrait pas croire néanmoins que cette différence religieuse entraîne un choix exclusif de professeurs catholiques dans l'une et de professeurs protestants dans l'autre. Non, l'instruction publique est sécularisée dans le grand-duché de Bade, et par cette distinction on entend seulement qu'à Fribourg la faculté de théologie est catholique, tandis qu'elle est protestante à Heidelberg. En outre, quoique chacune des vingt-cinq universités allemandes se compose toujours de la réunion des quatre facultés, — philosophie, théologie, droit et médecine, — elles se distinguent toutes entre elles par une préférence marquée pour l'une ou pour l'autre de ces quatre branches scientifiques. Ainsi Halle et Iéna sont des universités théologiques, tandis que l'étude de la médecine domine à Wurtzbourg et celle du droit à Heidelberg. Le plus souvent ces prédilections sont traditionnelles; cependant il arrive parfois que la présence simultanée de deux ou trois professeurs distingués dans une même branche attire un grand nombre d'étudiants, et jette alors sur l'université un éclat particulier. Nous en avons eu un exemple frappant il y a quelques années. Quand Nægélé vivait et que Tiedemann et Chelius professaient encore, Heidelberg jouit d'une grande vogue médicale, mais elle ne fut que passagère, et peu après Wurtzbourg, un instant éclipsée, reprit son ancien éclat. Il n'en est pas de même du droit; Mittermayer, l'éminent criminaliste, et de Vangerow, le meilleur professeur de droit romain en Allemagne, suffisent à maintenir la faculté de droit à la hauteur où l'avaient placée leurs célèbres devanciers Thiébaud, le chef de l'école philosophique, l'adversaire de M. de Savigny, et Zachariæ, l'auteur d'un excellent commentaire de notre Code civil, que deux traductions assez médiocres ont rendu populaire même en France. L'incontestable supériorité d'une seule faculté ne suffirait pas toutefois à maintenir l'antique renom de l'université

d'Heidelberg, et il faut que d'autres célébrités viennent encore se grouper autour d'elle pour donner à l'ensemble un véritable caractère d'*universitas* et de supériorité. Aussi Hæusser en histoire, Ran en économie politique, Lange en médecine, Bronn en paléontologie, Weil dans les langues orientales, et surtout Robert Bunsen en chimie, contribuent puissamment à augmenter le prestige scientifique d'Heidelberg. Mais si les professeurs ne sont pas défaut aux élèves, les étudiants, du moins depuis quelques années, manquent à l'appel des professeurs. Heidelberg, hélas ! est une des nombreuses victimes de la révolution de 1848. Au premier signal de troubles politiques, les parents alarmés rappelèrent en toute hâte leurs enfants, qui partirent pour ne plus revenir, et, de 1,200 étudiants, l'université est tombée à 640, son chiffre actuel. Ce modeste bilan universitaire se décompose ainsi entre les diverses facultés : 88 étudiants en théologie, dont 43 étrangers (au duché de Bade); 201 étudiants en droit, dont 261 étrangers; 107 étudiants en médecine, chimie et pharmacie, dont 51 étrangers; 37 étudiants en administration, dont 7 étrangers, et enfin 57 étudiants en philosophie et philologie, dont 37 étrangers. Ces chiffres, qui établissent une grande disproportion en faveur de la faculté de droit, viennent à l'appui de mes appréciations : Heidelberg est un nid de légistes, une pépinière de bureaucrates.

Aux noms déjà cités des professeurs les plus remarquables de l'université, joignons ceux de quelques-uns de leurs illustres devanciers qui habitent encore Heidelberg. Et tout d'abord le vénérable Schlosser, un des premiers historiens de l'Allemagne, qui vient de publier récemment, peu de jours avant son quatre-vingt-troisième anniversaire, le dernier volume de son *Histoire universelle à l'usage du peuple allemand*; puis Creuzer, l'illustre auteur de la *Symbolique*, qui a été traduite en français par M. Guignaut, et enfin Chelius, le célèbre chirurgien, dont la réputation européenne attire ici chaque année une colonie nombreuse de malades de toutes nations. Indiquons en outre que M. Gervinus, l'historien littéraire de l'Allemagne et l'historien politique du dix-neuvième siècle, est professeur honoraire à l'université. Il est peu, très-peu d'universités qui offrent une pareille réunion d'hommes distingués.

Grâce à cette agglomération de savants, à ses grandes ressources littéraires et à la beauté imposante du site, Heidelberg est devenu un véritable asile scientifique pour les vaincus de tous les partis : Henri de Gagern est venu s'y remettre des mécomptes de la popularité, et le chevalier Bunsen de ceux de la faveur royale. Tous deux ont demandé à l'étude, cette grande consolatrice, l'oubli de leurs déceptions passées, et ont occupé par des travaux littéraires les loisirs que la politique leur a faits. Henri de Gagern vient de publier la *Vie* de son frère, le général Frédéric de Gagern, tombé le 20 avril 1848 sous les balles des insurgés commandés par Hecker. Cet ouvrage en trois volumes est une histoire complète de la maison des Gagern, qui tous ont joué un rôle plus ou moins important dans leur pays. Quant au chevalier Bunsen, ce diplomate théologien et ce théologien diplomate que vous connaissez, il déploie depuis sa sortie des affaires, dans sa charmante retraite des bords du Neckar, une prodigieuse activité. Cet homme estimable, qu'un amour immodéré de l'Angleterre a, dit-on, perdu, semble vouloir se venger de la réserve et du silence que ses fonctions diplomatiques lui avaient imposés pendant tant d'années, en lançant dans le public coup sur coup, sans même crier gare, des brochures contre Stahl, un grand ouvrage sur « Dieu dans l'histoire », des traductions de la Bible, après et d'après Luther, et jusqu'à.....

des préfaces de roman. On parle de sa prochaine nomination au poste, aujourd'hui inoccupé, d'ambassadeur de Prusse en Suisse, ce qui mettrait sans doute fin à ce débordement littéraire. S'il est vrai que les extrêmes se touchent, du chevalier Bunsen à David Strauss il n'y a qu'un pas. Depuis quelques années le célèbre auteur de la *Vie de Jésus* a déserté le terrain théologique, pour consacrer son admirable sagacité à des matières plus paisibles. Il a restitué avec la science d'un érudit et la finesse d'un véritable artiste les portraits de Schubart, de Märklin, de Frischlin et d'Ulrich de Hutten. Sa vie est celle d'un bénédictin. Il me reste enfin, pour compléter la galerie de nos notabilités, à citer MM. Venedey et de Rochow, qui ont vécu plusieurs années en France comme exilés, et dont certainement le souvenir n'est pas éteint à Paris.

Constatons un autre trait caractéristique d'Heidelberg : de toutes les universités allemandes, elle est celle qui s'occupe avec le plus d'empressement et de persévérance de ce qui se passe hors d'Allemagne; elle suit avec une grande sollicitude les travaux scientifiques de l'étranger, toujours prête à saisir au passage toute idée utile pour en faire hommage à la science de son pays. Tandis qu'à Bonn tous les regards ne sont fixés que sur Berlin, à Heidelberg ils le sont également sur Paris et l'Angleterre. Aussi la nouvelle de la naissance de la *Revue germanique* y a-t-elle été accueillie avec une grande faveur : tout le monde applaudit ici à cet effort sérieux tenté en vue de révéler l'Allemagne à la France.

E. SEINGURLET.

Vienne, 24 janvier.

Qu'est-ce que Vienne? Si vous ouvrez un dictionnaire de géographie, vous y trouverez que c'est la riche et brillante capitale de la monarchie autrichienne, que cette capitale est située sur le Danube, et qu'elle compte environ un demi-million d'habitants. Si ensuite vous demandez au même livre ce que c'est que Weimar, il vous répondra : c'est une petite ville située dans une petite principauté allemande, au bord d'un petit affluent d'un affluent de l'Elbe. Mais si, voulant connaître la part que les deux villes peuvent revendiquer dans notre développement intellectuel, vous ouvrez une histoire littéraire, vous trouverez que le rapport est renversé : c'est Vienne qui est la ville la moins considérable, et bien moins considérable que tel petit siège d'université; Weimar au contraire, la métropole incontestée de l'esprit allemand à sa période la plus brillante, Weimar prend des proportions colossales.

Je ne dis rien là qu'assurément vos lecteurs ne sachent, mais, dùt l'importance de votre correspondant viennois s'en trouver diminuée, j'ai cru de mon devoir de rappeler qu'en Allemagne la vie de l'art et de la pensée n'a pas nécessairement ses foyers principaux dans les grands centres de la vie politique et sociale. Outre que l'esprit allemand se plaît volontiers dans l'isolement et ne recherche pas le tumulte des grandes agglomérations, d'autres causes, spéciales à l'Autriche, rendent encore plus concevable l'infériorité de notre situation littéraire. L'élément non allemand l'emporte numériquement de beaucoup en Autriche sur l'élément allemand. Des obstacles de plus d'un genre ont empêché, depuis la réforme, le courant de l'échange intellectuel entre le reste de l'Allemagne et nous de prendre tout le développement dont il était susceptible. Les Autrichiens sont, croyez-le, aussi bien doués qu'on le peut désirer; mais, littérairement, ils se sont trouvés

placés dans des conditions défectueuses, et le temps n'est pas encore bien éloigné où, dans l'opinion populaire, tout ce qui tenait une plume était considéré comme un être à part et rangé dans une catégorie spéciale, comme les clercs au moyen âge. Vienne appelle sien avec orgueil un des plus nobles poètes vivants de l'Allemagne, François Grillparzer, véritable Autrichien, très-patriote et Viennois dans l'âme. Eh bien, si vous demandiez à cet aimable et tendre, mais aussi un peu timide et solitaire esprit, si vous lui demandiez pourquoi il est si attaché à Vienne, il vous répondrait probablement que c'est parce que le public ne se soucie pas beaucoup de lui et de ses poésies, ne l'importune pas, et le laisse parfaitement en repos. Le vieux poète est, il est vrai, conseiller aulique et chevalier de l'ordre de Léopold, mais ce n'est point sa gloire littéraire qui lui a valu son titre et sa décoration; ce sont bien plus ses longs et très-utiles services comme employé aux archives, et c'est tout au plus un peu l'excursion, du reste fort et justement applaudie, que sa muse fit dans la politique en 1848, alors que la monarchie était assaillie de toutes parts. Ma correspondance n'est point une correspondance politique; nous ne parlons ici que littérature, et littéralement vous conviendrez, si vous vous les rappelez, que les vers adressés par M. Grillparzer au maréchal Radetzki et à son armée étaient une fort belle chose.

Après l'auteur de *l'Afeule*, qui est une illustration allemande, et, je le répète, une des meilleures qui subsistent, je citerai une renommée plus bruyante, mais beaucoup plus spécialement viennoise. M. Édouard Bauernfeld est un auteur comique très-fécond, et pas du dernier ordre. Il n'a pas la distinction, ni la hauteur, ni la profondeur, mais il a quelque chose qui a son prix, la verve, l'entrain, la bonne humeur, et il n'a pas cette chose déplorable, la prétention de ce qui lui manque. Il est l'expression heureuse et facile de l'esprit viennois, et il est enfin un des très-rarés écrivains allemands auxquels notre comédie contemporaine puisse se dire redevable, car vos comédies et vos vaudevilles, traduits ou imités, tiennent partout le haut du pavé. M. Bauernfeld n'a jamais reçu de distinction honorifique; il avait obtenu dans le temps un poste secondaire dans l'administration des loteries, et il s'en est démis il y a quelques dix ans. Après lui, je nommerai M. Castelli, un vétéran des temps passés, qui n'est guère connu de la génération actuelle que par sa propagande passionnée en faveur de l'hippochagie; mais qui me rappelle une anecdote qui caractérise assez bien la situation de notre littérature dans les temps passés. Je dis dans les temps passés, parce que cette situation, comme je le dirai tout à l'heure, tend à se modifier depuis quelque temps. M. Castelli, fort jeune, avait débuté, dans les premières années du siècle, par des chansons patriotiques, et comme l'Autriche était en guerre avec la France, ces chansons contenaient naturellement des attaques contre les Français. Arrivent 1809 et la campagne de Wagram. A l'approche de Napoléon, la cour s'apprête à quitter Vienne. M. Castelli veut aussi se mettre en sûreté, et il s'adresse à un grand seigneur pour lui demander un asile dans ses terres. « Et pourquoi donc, dit ce seigneur, avez-vous si peur des Français? — A cause de mes chansons patriotiques. — Ah! mon Dieu! vous avez fait des chansons patriotiques! Et qui donc a pu vous conseiller d'en faire? »

Les sciences, à l'exception de la médecine et des études qui s'y rattachent, n'étaient pas beaucoup plus favorisées que la poésie; elles étaient tout aussi isolées et tout aussi peu encouragées. Aussi les illustrations scientifiques ne sont-elles pas moins rares que les illustrations littéraires. Le seul nom européen que

nous puissions revendiquer est le baron de Hammer-Purgstall. L'instrument de la pensée, l'imprimerie, a été l'objet de plus de soins, et vous devez vous rappeler que les chefs-d'œuvre de notre imprimerie impériale ont été justement remarqués à votre grande exposition.

Aujourd'hui, je le répète, la situation s'est améliorée et surtout tend à s'améliorer. L'échange intellectuel avec le reste de l'Allemagne et avec le monde est plus actif, parce qu'il rencontre moins d'entraves, et par suite notre propre activité scientifique et littéraire s'accuse davantage. C'est un fait qu'il serait, je vous assure, tout à fait injuste de méconnaître, mais dont je ne veux pas non plus exagérer les proportions actuelles. Ainsi, par exemple, nulle science n'est aujourd'hui plus cultivée et mieux vue chez nous que l'économie politique, parce que les questions financières et les progrès matériels sont à l'ordre du jour. Les problèmes économiques sont débattus dans de nombreuses brochures, et défrayent presque seules les discussions quotidiennes des journaux. Mais d'œuvres sérieuses attestant une véritable compétence, et méritant autre chose que l'attention du moment, j'aurais peine à vous en nommer une seule. Quant aux articles des journaux, c'est une justice à rendre à la grande majorité de notre public que ce ne sont pas les plus étudiés et les plus sérieux qui réussissent le mieux auprès de lui; il prête de beaucoup les personnalités aux déductions scientifiques, parce qu'elles l'amuse davantage, et c'est, pour le dire en passant, un goût que la plupart de nos journaux quotidiens servent à souhai-
 t. Convenez aussi que la passion des choses de l'esprit ne peut pas conquérir un peuple en un jour, en un an, ni même en dix ans. Une telle transformation s'opère toujours lentement, et doit avoir pour base un bon système d'instruction publique. Notre enseignement s'est amélioré, et quelques bons professeurs ont été recrutés dans les autres parties de l'Allemagne. Ils eussent été plus nombreux, si la question religieuse n'eût été un obstacle. Laissez-moi vous raconter un fait qui vient de se passer, et qui a fait quelque sensation l'an dernier : des hommes appartenant au haut commerce et à la haute industrie concurrent le projet d'établir à Vienne, à leurs frais, risques et périls, une école spéciale de commerce, comme vous en possédez, je crois, une à Paris. Leur projet fut agréé; mais il y avait parmi eux, et en majorité, des protestants et des israélites. Ils demandèrent naturellement à choisir les professeurs en dehors de toute considération de religion. Après de longs débats, ils obtinrent cette concession pour tous les professeurs, excepté pour le directeur de l'école et pour le professeur d'histoire. Mais quand ensuite les fondateurs voulurent en faire usage, et conférèrent la chaire des sciences naturelles et celle des sciences mathématiques à un protestant et à un israélite, tous les deux d'une compétence universellement reconnue, il se trouva que le concordat interdisait leur nomination d'une manière absolue. Là-dessus, nouveaux pourparlers qui se sont terminés par l'institution des deux professeurs, mais à titre de faveur exceptionnelle. Cela n'empêche pas *Nathan le Sage*, de Lessing, de faire partie du répertoire de notre grand théâtre, et d'y être joué de temps en temps, à l'applaudissement général. Mais il faut dire qu'en général la conséquence logique n'est pas le fait de l'esprit viennois, pas plus que l'instinct métaphysique, dont on suppose volontiers possédés tous les Allemands. Je lisais dernièrement, dans un de vos journaux, quelques considérations sur notre littérature, où l'auteur citait les noms de quelques-uns de nos philosophes, de Schelling et de Hegel, je crois, et il disait en parlant d'eux que c'étaient des gens « dont les noms austères glacent la plume. » Je laisse

à de plus compétents le soin de décider si la métaphysique allemande est réellement de nature à inspirer l'horreur mystérieuse, si pittoresquement exprimée par cette phrase, mais je dois dire que cette horreur est pleinement ressentie par les Viennois, et si on rencontre dans la rue un jeune homme à la figure un peu pâle et fatiguée, on peut être certain que ce n'est pas le labeur de la pensée abstraite qui a décoloré son teint. Non, ce sont plutôt les fatigues d'une nuit joyeusement passée à danser; car nous sommes ici dans la vraie patrie de la valse. On danse et on s'amuse beaucoup, et on préfère la littérature légère à la littérature profonde. Le grand succès du moment est précisément un poème de M. Bauernfeld, déjà nommé. Cela s'appelle « le Livre de nous autres Viennois », et se compose d'une série d'esquisses, de contes et de souvenirs des anciens temps et des anciennes mœurs, mêlés à des traits humoristiques et satiriques contre le temps actuel et les mœurs du jour. Le livre est amusant, mais les délicats y blâment l'abus du gros sel; l'idée fondamentale est le contraste entre la vie plus naïve et plus poétique d'il y a trente ans et les tendances positives et utilitaires du jour. C'est la seule nouveauté que j'aie à vous signaler dans ce premier bulletin, où je me suis surtout proposé d'esquisser la situation. Mes prochaines correspondances suivront le courant de notre vie scientifique, littéraire et théâtrale.

W. KRIEGLER.

On nous écrit de Cologne :

« On a récemment exécuté ici un oratorio de Ferdinand Hiller, qui paraît destiné à prendre rang parmi les grandes créations de l'art allemand. Bien qu'il ait duré près de quatre heures, l'intérêt n'a cessé de croître jusqu'à la fin. Dans les soli comme dans les morceaux d'ensemble, on a admiré la fraîcheur, la force et la variété de la mélodie, et en même temps la maestria classique du compositeur.

» *Saül* n'est pas, comme les anciens oratorios, une juxtaposition de pièces et de morceaux. La composition se développe comme un drame, et cette innovation, qui est un progrès, paraît appelée à devenir la règle du genre. M. Ferdinand Hiller avait déjà, il y a dix-huit ans, grandement réussi dans un autre oratorio, la *Destruction de Jérusalem*, mais qui appartenait encore à l'ancienne forme. Sa nouvelle composition le confirme tout à fait dans la place qu'il occupait déjà parmi les meilleurs compositeurs de l'Allemagne contemporaine. »

CHRISTIAN RAUCH.

Dans le groupe d'artistes, de savants et de poètes que le roi de Prusse a réunis à Berlin de tous les points de l'Allemagne, les rangs s'éclaircissent, hélas ! tous les jours; c'est ainsi que l'art déplore la perte récente de *Christian Rauch*, le plus célèbre sculpteur de l'Allemagne, à qui nous consacrerons ici quelques lignes, sans préjudice de la place qu'il revendiquera naturellement dans les études de la *Revue* sur le mouvement artistique des pays d'outre-Rhin.

Né le 2 janvier 1777, à Arolsen, dans la principauté de Waldeck, où le prince Christian avait formé une curieuse collection d'antiquités et d'objets d'art, Rauch étudia d'abord sous Valentin, puis sous Ruhl à Cassel, se livrant surtout à la sculpture sur bois. Des affaires de famille le conduisirent, en 1797, à Berlin, où

il fut obligé de renoncer à l'art pour un temps; mais son goût persistant malgré tout, il exécuta son premier bas-relief d'après Schadow; on le voit à l'Institut médical. Au commencement du siècle, il visita le midi de la France, Gênes et Rome, où il se lia avec Guillaume de Humboldt, Canova et Thorwaldsen, qui exerça sur lui une grande influence, et lui inspira le goût de l'antiquité. De cette influence proviennent ses bas-reliefs *Phèdre et Hippolyte*, *Mars et Vénus blessés*, la *Jeune fille*, le buste de *R. Mengs*, pour la collection du roi de Bavière, etc. Au retour de ce voyage, il reçut une pension et concourut pour le monument de la reine Louise; son projet emporta les suffrages, et il se mettait à l'œuvre, quand il fut pris d'une fièvre nerveuse. Les médecins lui conseillèrent le séjour de l'Italie; il put ainsi choisir lui-même le marbre dans les carrières de Carrare, et exécuter ce beau monument, qui fut inauguré en 1814. Les deux aigles qui ornent le piédestal ont été travaillés par lui avec un soin particulier; il avait pris un aigle vivant et étudié cet animal, qu'il a fait entrer dans plusieurs de ses compositions.

C'est aussi à Carrare qu'il choisit le marbre pour les statues de *Scharnhorst* et *Bulow*, qui décorent la Lindenstrasse, à Berlin; ne trouvant pas de navire assez grand pour transporter les deux blocs, il les dégrossit sur place. La statue de l'empereur Alexandre, les bustes du roi et de la reine de Prusse, de Goethe, etc., datent de cette époque (1815). De 1799-1824, il a exécuté seul soixante-neuf bustes, dont vingt de grandeur colossale.

La province de Silésie le chargea ensuite d'exécuter une statue colossale de Blücher, en bronze, pour la place publique de Breslau. L'artiste a choisi le moment où Blücher, l'épée dans la main droite et la gauche levée vers le ciel, appelle les Prussiens au combat pour la défense du roi et de la patrie. Bientôt il exécuta une autre statue du maréchal *Vorwaerts*, également en bronze y compris le piédestal, ce qui était une nouveauté. La fonderie d'art a fait de grands progrès à Berlin sous l'influence de Rauch. On lui doit encore plusieurs grands statues ornant le monument national sur le Kreuzberg près de Berlin, et qui personnifient les batailles de Paris, de Laon et de Grossbeeren, etc. Il fut aidé dans ce travail par son confrère et ami Tieck, frère de l'illustre poète.

Mais sa composition principale, c'est le monument de Frédéric II inauguré en 1851 à Berlin sur la place de l'Opéra; sa hauteur est de 14 mètres; la statue du vieux Fritz, haute de plus de 5 mètres, repose sur un immense piédestal double rempli de statues et de bas-reliefs. Nous n'entrerons pas dans la description du monument, dont chacun a pu voir une copie réduite lors de l'exposition universelle.

Ce monument a été le dernier travail important de Rauch, et son convoi funèbre en a fait trois fois le tour pour rendre un solennel et dernier hommage au génie de l'artiste.

G. D.

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAIS ET ÉTRANGER .

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, rue Richelieu.

Toute demande faite directement à la librairie A. Franck et accompagnée du montant sera expédiée franche de tout port par toute la France sur le parcours desservi par la poste et les messageries.

LIVRES FRANÇAIS.

1. **About** (E.). Maître Pierre. Paris, in-12, 300 p. 2 fr. "
2. **About** (E.). Nos artistes au salon de 1857. Paris, in-12, 384 p. 3 fr. 50
3. **About** (E.). La Grèce contemporaine. Paris, in-12, 478 p. 2 fr. "
4. **Abus** (De l') des nudités de gorge, attribué à l'abbé J. Boileau. Paris, gr. in-18, 130 p.
5. **Achard** (A.). Maurice de Treuil. Paris, in-12, 362 p. 2 fr. "
6. **Actes** (Les) des martyrs depuis l'origine de l'Eglise chrétienne jusqu'à nos temps, traduits et publiés par les RR. PP. bénédictins de la congrégation de France, t. II. Le Mans et Paris, in-8°, iv-488 p. (1857.)
7. **Agenda** spécial des architectes et des entrepreneurs de bâtiments pour l'année 1858. Tablettes de poche pour tous les jours de l'année. 10,000 renseignements. Paris, in-24, 144 p. plus l'agenda.
8. **Agréda** (D'). La Cité mystique de Dieu, soit la vie de la très-sainte vierge Marie, manifestée par la même sainte Vierge à la vénérable mère Marie de Jésus d'Agréda, de l'ordre de Saint-François, qui l'a écrite par le commandement de ses supérieurs et de ses confesseurs; traduite de l'espagnol par le R. P. Crosset, franciscain, t. V. Tours et Paris, in-8°, 588 p.
9. **Alexandre II** et sa cour, par un Russe. Paris, in-8°, 64 p.
10. **Almanach** de Paris. Annuaire international, diplomatique, administratif, statistique, financier, industriel et commercial. 1^{re} année, 1858, gr. in-18, 560 p. 4 fr. 50
— Cart. 5 fr. "
11. **Annales** des sciences physiques et naturelles, d'agriculture et d'industrie, publiées par la société impériale d'agriculture de Lyon. 2^e série, t. VIII. Lyon et Paris, in-8°, 540-clxxx p., 13 tableaux et 8 planches.
12. **Annuaire** de la société philotechnique, année 1857, t. XIX. Paris, in-18, 182 p.
13. **Annuaire** diplomatique de l'Empire français pour l'année 1858, publié d'après les documents communiqués par le ministère des affaires étrangères. 1^{re} année. Strasbourg et Paris, gr. in-18, lx-214 p. Prix, avec reliure en percaline. 4 fr. "
14. **Argenson** (Mémoires d'). Publiés et annotés par M. le marquis d'Argenson, t. IV. 5 fr. "
15. **Armengaud**. Publication industrielle des machines, outils et appareils les plus perfectionnés et les plus récents employés dans les différentes branches de l'industrie française et étrangère. 4^e édition, t. 1^{re}. Paris, in-8° Jésus, 496 p. 1857. 30 fr. "
16. **Beautemps-Beaupré** (C.). Coutumes des pays de Vermandois et ceulx de envyrion, d'après le manuscrit inédit des archives du départ-

- tement de l'Aube. Batignolles et Paris, in-8°, xxiii-191 p. 5 fr. »
17. **Beautemps-Beaupré**. Note sur un manuscrit du grand costumier de France conservé à la bibliothèque de Troyes. Batignolles et Paris, in-8°, 15 p.
18. **Belin** (A.). De la présence de l'arsenic dans divers échantillons de fil de fer du commerce.
19. **Béranger**. Œuvres complètes. Nouvelle édition, contenant les dix chansons nouvelles. Paris, 2 vol. gr. in-18, 760 p., 1 portrait. 7 fr. »
20. **Béranger**. Ma biographie. Ouvrage posthume, avec un appendice et un grand nombre de notes inédites de Béranger sur ses chansons. 2^e édition, 1 vol. in-8°, 400 p., 1 portrait. 6 fr. »
21. **Bergerac** (De). Œuvres comiques, galantes et littéraires. Nouvelle édition, revue et publiée avec des notes, par P. L. Jacob, bibliophile. Paris, pet. in-16, viii-416 p. 4 fr. »
— Ce volume renferme tous les écrits en prose et en vers de C. de Bergerac qui n'ont pas été compris dans la nouvelle édition donnée par M. P. L. Jacob de l'*Histoire comique des États et Empires de la lune et du soleil*. (Bibliothèque gauloise.)
22. **Bernard** (J.). Béranger et ses chansons, d'après des documents fournis par lui-même et avec sa collaboration. Paris, in-8°, 426 p. 5 fr. »
23. **Berriat-Saint-Prix** (C.). Le jury en matière criminelle. Manuel des jurés d'après les lois nouvelles, les anciens textes en vigueur et la jurisprudence de la Cour de cassation. 3^e édition. Paris, gr. in-18, viii-219 p. 2 fr. 50
24. **Bescherelle**. L'Art de la correspondance, nouveau manuel complet, théorique et pratique du style épistolaire et des divers genres de correspondance, suivi de modèles de lettres familières pour tous les usages de la correspondance. T. I^{er}, Préceptes; t. II, Modèles. Paris, 2 vol. gr. in-18, vi-804 p. 6 fr. »
25. **Biographie générale** (Nouvelle) depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours avec les renseignements bibliographiques et l'indication des sources à consulter, publiée par MM. Didot frères, sous la direction de M. le Dr Hoefer. T. XXII (Grévin-Gyulay). Paris, in-8°, 500 p., 2 col.
— L'ouvrage formera 45 vol. à 3 fr. 50
26. **Blancard** (L.). Du consul de mer et du consul sur mer. Paris, in-8°, 12 p.
27. **Boileux**. Commentaire sur le Code Napoléon, contenant l'explication de chaque article séparément, l'énonciation, au bas du commentaire, des questions qu'il a fait naître, les principales raisons de décider pour et contre et le renvoi aux arrêts. 6^e édition. T. V, art. 1387 à 1707. Blois et Paris, in-8°, 866 p.
28. **Boitard**. Leçons de procédure civile, contenant le commentaire complet du Code de procédure, publiées par G. de Linage, complétées par G. F. Colmet-Daage. 7^e édition, contenant l'indication de la jurisprudence des Cours impériales et de la Cour de cassation. Corbeil et Paris, 2 vol. in-8°, vi-1425 p. 17 fr. »
29. **Bon** (Le) **jardinier**, almanach pour l'année 1858, contenant....., par Vilmorin, Poiteau, Louis Vilmorin, Bailly, V. Borie, Naudin, Neumann et Pepin. Paris, gr. in-18, lxxviii-1563 p. 7 fr. »
30. **Borel d'Hauterive**. Annuaire de la noblesse de France et des maisons souveraines de l'Europe. 1858, 15^e année. Paris, gr. in-18, viii-472 p., 4 pl. col., 8 id. noir. 5 fr. »
31. **Bouchitté**. Le Poussin, sa vie et son œuvre, suivi d'une notice sur la vie et les ouvrages de Philippe de Champagne et de Champagne le neveu. Paris, in-8°, iv-472 p. 7 fr. »
32. **Boudard** (P. A.). Numismatique ibérienne. 3^e et 4^e fascicules. Béziers et Paris, in-4°, 80 p., 5 pl.
— L'ouvrage est publié en huit fascicules à 5 fr. 25
33. **Bouniol** (B.). Les Combats de la vie; premiers récits. Paris, in-12, iv-304 p. 2 fr. »
— Une sombre histoire. — Côtes en long. — Une tentative de suicide. — Castagno des pendus. Cœur de bronze. — A quoi tient le bonheur!
34. **Bourgeois**. Mémoire sur la résistance de l'eau au mouvement des corps et particulièrement des bâtiments de mer. Paris, in-4°, 252 p., 3 pl. 12 fr. »
35. **Briand** et **E. Chaudé**. Manuel complet de médecine légale, ou résumé des meilleurs ouvrages publiés jusqu'à ce jour sur cette matière et des jugements et arrêts les plus récents; précédé de considérations sur la recherche et les poursuites des crimes et des délits, etc.; contenant un traité élémentaire de chimie légale..., par H. de Claubry. 6^e édit. Paris, in-8°, viii-948 p., 3 pl. gravées et 64 fig. dans le texte. 19 fr. »
36. **Brisse** (L.). Album de l'exposition universelle, dédié à S. A. I. le

- prince Napoléon, tome II. Paris, in-4°, 500 p. 20 fr. »
37. **Broca**. De la cancérisation électrique ou galvanocaustique. Baignolles, in-8°, 16 p., fig. dans le texte.
38. **Cent (Les) Nouvelles nouvelles**, dites les Cent nouvelles du roi Louis XI. Nouvelle édition, revue sur l'édition originale, avec des notes et une introduction par P. L. Jacob. Paris, in-16, xxviii-511 p. 4 fr. »
— Bibliothèque gauloise.
39. **Cervantes**. L'Ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche. Paris, 2 vol. in-12, 907 p. 4 fr. »
40. **Chassaing**. Clinique chirurgicale de l'hôpital Lariboisière. Leçons sur le traitement des tumeurs hémorrhoidales par la méthode de l'écrasement linéaire. Paris, in-8°, 155 p.
41. **Chateaubriand**. Œuvres. Paris, 10 vol. in-8°, 3641 p., 10 grav.
42. **Chevalier**. Cours d'économie politique fait au collège de France, t. II. 6^e édition. Corbeil et Paris, in-8°, 636 p. 9 fr. 50
43. **Choix** de pièces inédites tirées des archives du château de Serrant. Paris, in-8°, 23 p.
— Extrait de la bibliothèque de l'école des chartes. 4^e série, t. IV.
44. **Choulout**. L'art des jardins, études théoriques et pratiques sur l'arrangement extérieur des habitations; suivi d'un Essai sur l'architecture rurale, les cottages et la restauration pittoresque des anciennes constructions. Paris, in-4°, 34 p.
45. **Churehill (F.)**. De la cause immédiate et du traitement spécifique de la phthisie pulmonaire et des maladies tuberculeuses. Corbeil et Paris, in-8°, 256 p.
46. **Comettant (O.)**. La Propriété intellectuelle au point de vue de la morale et du progrès. 2^e édition. Paris, in-18, 108 p. 1 fr. »
47. **Cordier**. Sculpture ethnographique, marbres et bronzes, d'après les divers types des races humaines. 19 photographies par Marville. Paris, in-fol.
48. **Cosson (E.)**. Itinéraire d'un voyage botanique en Algérie, exécuté en 1856 dans le sud des provinces d'Oran et d'Alger. Paris, in-8°, 111 p.
49. **Courdaveaux (V.)**. De l'immortalité de l'âme dans le stoïcisme. Paris, in-8°, 115 p.
50. **Cournot**. Traité élémentaire de la théorie des fonctions et du calcul infinitésimal. 2^e édit., t. II et dernier. Paris, in-8°, 512 p. Les 2 vol. 16 fr. »
51. **Dal'oz aîné et A. Dalloz**. Jurisprudence générale. Table des quinze années (1841 à 1856) du Recueil périodique de jurisprudence, de législation et de doctrine. (M.—Z.) Paris, in-4°, p. 481 à 808, 119 p., 3 col.
52. **Dumas (P.)**. Quatre ans à Tunis. Alger, in-8°. 2 fr. 50
53. **Debay (A.)**. Physiologie descriptive des trente beautés de la femme. Analyse historique de ses perfectionnements et de ses imperfections, tempérament, physionomie, caractère, etc. 3^e édit. 1 vol. in-12. 3 fr. »
54. **Decorde (Abbé)**. Pavage des églises dans le pays de Bray. Amiens et Paris, in-8°, 14 p.
55. **Dégranges et Lafargue**. Médecine légale. Des circonstances et des faits qui unissent et séparent en matière criminelle les deux mots *respirer et vivre*. Paris, in-8°, 22 p.
56. **Deschamps (M. H.)**. Études des races humaines. 3^e mémoire : Méthode naturelle d'ethnologie. Paris, in-8°, xvii-144 p. 3 fr. »
57. **Deslys (C.)**. La Mère Rainette, t. I^{er}. Sceaux et Paris, in-18, 288 p. 1 fr. »
58. **Devals**. Notice historique sur la monnaie frappée à Montauban pendant les guerres de religion. Montauban, in-8°, 15 p.
59. **Devilleneuve et Carotte**. Recueil général des lois et des arrêts en matière civile, criminelle, administrative et de droit public, fondé par J. B. Sirey. 2^e série. An 1844. Paris, in-4°, 824 p., 2 col.
60. **Drobojowska (Madame la comtesse)**. Les femmes illustres de l'Europe. Dessins de MM. Jules David et Raunheim. Paris, in-8°, 447 p., 18 lith. 10 fr. »
61. **Du Boys (A.)**. Histoire du droit criminel des peuples modernes, considéré dans ses rapports avec les progrès de la civilisation depuis la chute de l'empire romain jusqu'au dix-neuvième siècle, pour faire suite à l'*Histoire criminelle des peuples anciens*. T. II. Grenoble et Paris, in-8°, 735 p. 7 fr. 50
62. **Dufour (G.)**. De l'expropriation et des dommages causés à la propriété. Traité pratique à l'usage des entrepreneurs de travaux publics et de tous les particuliers menacés ou atteints dans leur propriété à raison de travaux autorisés, ordonnés ou exécutés par l'administration. Corbeil et Paris, in-8°, ii-568 p. 7 fr. »
63. **Du Moncel**. Notice historique et théorique sur le tonnerre et les éclairs. Paris, in-8°, 54 p.

64. **Duparay.** Des principes de Corneille sur l'art dramatique. Thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres de Lyon. Lyon, in-8°, 127 p. »
65. **Dupin.** Règles de droit et de morale tirées de l'Écriture sainte, mises en ordre et annotées. Paris, in-18, 376 p. 5 fr. »
66. **Énault (L.).** La Rose blanche. Frère Jean. Les Amours de Chiffonnette. Paris, in-12, 191 p. 1 fr. »
67. **Encyclopédie moderne**, dictionnaire abrégé des sciences, des lettres, des arts, de l'industrie, de l'agriculture et du commerce. T. VI (Inachus — Janus). Paris, in-8°, 458 p., 2 col.
— Le Complément formera 9 à 10 vol. de texte et 2 vol. de planches, divisés en 10 livraisons de 26 à 28 planches. Prix de chaque vol. : 3 fr. 50
Et la livraison de planches : 1 fr. 50
68. **Félix (R.).** Le Progrès par le christianisme. Conférences de Notre-Dame de Paris. Année 1856. Paris, in-8°, 233 p. 3 fr. 50
69. **Ferry (Gabriel).** Scènes de la vie militaire au Mexique. 1 vol. 1 fr. »
70. **Fétis.** Traité complet de la théorie et de la pratique de l'harmonie. 6^e édition. Paris, in-8°, 284 p. 12 fr. »
71. **Figuié (L.).** L'Année scientifique et industrielle, ou Exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts. 2^e année. Paris, in-18, 514 p. et 1 pl. col. 4 fr. »
72. **Fixité (De la)** de la valeur de l'or, et de l'avantage d'un double étalon monétaire. Réfutation de la doctrine contraire de M. Michel Chevalier, par X. Rouen, in-8°.
73. **France (La)** ecclésiastique. Almanach du clergé pour l'an de grâce 1858, contenant les archevêques et évêques de France, leurs vicaires généraux, leurs officiaux, etc...; suivi de la législation concernant les cultes pendant l'année 1857. Paris, in-18, 393 p. 1 fr. »
74. **Fresquet (De).** De l'origine politique et de l'importance de la distinction des *Res mancipi* et *Nec mancipi* dans l'ancien droit romain. Batignolles et Paris, in-8°, 16 p.
75. **Frotier de la Messelière.** Voyage à Saint-Petersbourg, ou Nouveaux mémoires sur la Russie, précédé du tableau historique de cet empire jusqu'à 1802, par Musset Pathay. Poitiers, in-8°, 234 p.
76. **Fulchiron (J.).** Voyage dans l'Italie septentrionale, faisant suite aux Voyages dans l'Italie méridionale et centrale. T. VI. Paris, in-9°, 710 p. 6 fr. »
77. **Gabour (A.).** Histoire de France, depuis les origines gauloises jusqu'à nos jours. T. IX : 1461-1515. Paris, in-8°, 547 p. (1857.) 5 fr. »
— L'ouvrage aura 20 vol.
78. **Gamme (La)** démontrée par des notes mobiles. Nouvel abécédaire musical, par un amateur. Paris, in-8°, 151 p. 2 fr. 50
79. **Garnier.** Répertoire général. La loi civile et la loi de l'enregistrement comparées. Doctrine et jurisprudence. Nouveau dictionnaire des droits d'enregistrement, de transcription, de timbre, de greffe et des contraventions dont la répression est confiée à l'administration de l'enregistrement. 4^e édition. T. III. Arras et Paris, in-4°, p. 1137 à 2216, 3 forts vol. in-4°, avec pagination unique. 37 fr. »
80. **Gaume (Mgr).** La Révolution, recherches historiques sur l'origine et la propagation du mal en Europe, depuis la renaissance jusqu'à nos jours. 8^e livraison : le Rationalisme. Paris et Bruxelles, in-8°. 4 fr. »
81. **Gawlikowski.** Guide complet de la danse, contenant : le quadrille, la polka, la polka-mazurka, la redowa, la schottisch, la valse, le quadrille des lanciers, toutes les figures du cotillon, et la mazurka polonaise avec la musique. Paris, in-16, 115 p., 1 pl. et 2 p. de musique. 1 fr. »
82. **Gay (J.).** Sur la distribution géographique des trois espèces de la section *Gamon* du genre *Asphodelus*. Paris, in-8°, 6 p.
— Extrait du *Bull. de la Soc. botanique de France*, t. IV.
83. **Geoffroy-Saint-Hilaire.** Sur quelques résultats récemment obtenus à l'égard du ver à soie du ricin par MM. E. Kauffmann, John le Long, et par M. Brunet. Paris, in-8°, 16 p.
84. **Girardin (E. de).** L'Empire avec la Liberté. Paris, in-8°, 40 p. (Décembre 1857.)
85. **Giraud-Teulon.** Principes de mécanique animale, ou Étude de la locomotion chez l'homme et les animaux vertébrés. Paris, in-8°, 488 p. fig. dans le texte.
86. **Giustiniani (H. de).** Commentaire sur les opérations militaires en Crimée. Paris, in-8°, 151 p.
87. **Godard.** Saint-Petersbourg et

- Moscou. Souvenirs du couronnement du czar. Paris, gr. in-18, iv-390 p. 3 fr. 50
88. Gondrecourt (De). Scènes de la vie arabe. Médiée. 1^{re} série. Socaux et Paris, in-16, 384 p. 1 fr. »
89. Grammaires provençales de Hugues Faidit et de Raymond Vidal de Besaudun (treizième siècle). 2^e édit., revue, corrigée et augmentée par F. Guesard, in-8°, LXIV-86 p. 5 fr. »
90. Hannequin. Dictionnaire des villes et campagnes, ou Collection complète des découvertes successives faites dans les arts, les sciences, l'industrie, etc., depuis la création du monde jusqu'à nos jours. Nevers, gr. in-8°, 368 p. 2 col. (1857.)
91. Hawthorne. Le Livre des merveilles, contes pour les enfants, tirés de la mythologie. 2^e partie. Paris, in-16, 311 p., 40 vign. 2 fr. »
92. Heine (H.). Intermezzo, poème traduit en vers français par P. Ristelhuber. Alençon et Paris, in-18, 88 p. 2 fr. »
93. Hollar (H.). Monographie de la famille des Ostracionides. Paris, in-8°, 48 p., 1 pl.
94. Housaye (A.). Galerie du dix-huitième siècle. 6^e édit. 2 série. Princesses de comédie et déesses d'opéra. Paris, in-12, 280 p. 1 fr. »
95. Huac. Le Christianisme en Chine, en Tartarie et en Thibet. T. III. Paris, in-8°, XII-466 p. (1857.) 6 fr. »
— L'ouvrage aura 4 vol.
96. Hugo (V.). Han d'Islande. Paris, 2 vol. in-12, 487 p. 2 fr. »
97. Hugo (V.). Les Orientales. Paris, in-12, 184 p. 1 fr. »
— Collection Hetzel.
98. Hugo (V.). Le Rhin. Paris, 4 vol. in-12, 772 p. 4 fr. »
99. Hugo (V.). Les Voix intérieures. — Les Rayons et les Ombres. Paris, in-12, 305 p. 1 fr. »
— Collection Hetzel.
100. Isle (P. de l'). Le Jardin d'amour, poésies. Paris, in-18, 215 p. 3 fr. 50
101. Josat. Guide des familles dans les soins à donner aux malades en l'absence du médecin.
102. Jouffroy (F.). Cours de droit naturel professé à la Faculté de Paris. 2 vol. in-12. 7 fr. »
103. Julien (B.). *Thèses de critique et poésies*. 1 vol. in-8°. 7 fr. 50
104. Karr (A.). Les Soirées de Sainte-Adresse. Paris, in-18, 323 p. 1 fr. »
105. Karr (A.). Les Femmes. Paris, gr. in-18, 556 p. 1 fr. »
106. Keller (F. A.). Instructions sur la navigation par arc de grand cercle, à l'aide du double planisphère. Paris, in-8°. 31 p.
107. Kuhlmann. Projet de loi sur les brevets d'invention. Lille, in-4°, 12 p.
108. Laas-d'Aguen. Nouveau dictionnaire français-grec, le plus complet de ceux publiés jusqu'à ce jour. Paris, in-12, 935 p. 2 col. 15 fr. »
109. Labélonye. De la digitale et du meilleur mode d'emploi de cette plante. Paris, in-8°, 16 p.
110. La Blanchère. Du collodion sec. Manière d'opérer. Paris, in-8°, 15 p.
111. Lascologne (De). Des turbines eulériennes sans vannage. Bordeaux, in-8°, 48 p.
112. Lafaye. Dictionnaire des synonymes de la langue française, avec une introduction sur la théorie des synonymes. 1 vol. in-8° à 2 col., 1200 p., br. 15 fr. »
113. Landois (H.). Application de la chaux et de la potasse à l'annulation des gaz délétères qui se produisent dans les mines de houille.... Paris, in-8°, 8 p.
114. Langlois. Nouveau manuel des aspirants au baccalauréat ès sciences, rédigé conformément au programme officiel de 1857, accompagné de 3 cartes géographiques, 8 pl. gravées et 1200 grav. intercalées dans le texte. Sixième partie. Physique. Paris, in-18, 318 p. 3 fr. 50
115. Le Rochefoucauld (Marquis de). Études littéraires sur Racine. Paris, in-8°, 92 p.
116. Larombière (L.). Théorie pratique des obligations, ou commentaire des titres III et IV, livre III, du Code Napoléon, art. 1101 à 1386. Paris, 2 vol. in-8°, 1503 p.
— L'ouvrage se composera de 5 vol. 45 fr. »
117. La Tour-Varan (De). Études historiques sur le Forez, chroniques des châteaux et des abbayes. 12^e série. Saint-Étienne, in-8°, 64 p.
— L'ouvrage paraît par séries de 4 feuilles et un dessin. Il formera 2 vol., ou 15 séries environ. Prix de la série, paraissant mensuellement : 1 fr. »
118. Laurens (V. P.). Tableau de la poésie française depuis son origine jusqu'à nos jours, présentant les chefs-d'œuvre des grands maîtres classés par ordre de genres, l'histoire comparée de ces divers genres dans les trois grandes littératures classiques, et des appréciations littéraires sur chaque poète. Paris, in-12, 479 p. 3 fr. 50

119. **Laurier** (C.). *La Liberté de l'argent*. Batignolles et Paris, in-8°, 103 p.
120. **Lavardet**. *Correspondance entre Boileau - Despréaux et Brossette*. 1 vol. in-8°. 10 fr. »
121. **Lavergne** (L. de). *L'Agriculture et la population en 1855 et 1856*. Corbeil et Paris, in-18, 411 p. 3 fr. 50
122. **Lavergne** (L. de). *Essai sur l'économie rurale de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande*. Paris, in-18, 172 p. 3 fr. 50
123. **Lefeuve**. *Les anciennes maisons des rues de Bondy, du Bon-Puits, des Bons-Enfants, Boucher et du boulevard Bonne-Nouvelle*. Paris, in-16, 328 p. 1 fr. 60
124. **Le Gendre**. *Anatomie chirurgicale homalographique, ou description et figures des principales régions du corps humain, représentées de grandeur naturelle d'après des sections planes pratiquées sur des cadavres congelés, comprenant 25 planches dessinées sur nature*. Paris, in-fol., 45 p.
125. **Lébat** (L. F.). *Petit traité de l'égalité*, 2^e édition. Batignolles, in-18, 155 p. 1 fr. 50
126. **Lettres** (Huit) originales et inédites de Charles VII; suivies de : Pièces concernant un naufrage à Noirmoutiers, au quinzième siècle. Nantes, in-8°, 7 p.
127. **Liskenne et Sauvan**. *Bibliothèque historique et militaire, dédiée à l'armée et à la garde nationale de France*, t. I à VI. Paris, 6 vol. in-8°, 6033 p.
— Tome I^{er}: *Essai sur la tactique des Grecs*, — Thucydide, — Xénophon, — Arrien. — Tome II: *Essai sur les milices romaines*, — Polybe. — Tome III: *César*, — Végèce, — Onosander, — l'empereur Léon, etc. — Tome IV: *Introduction à l'histoire politique et militaire des Français*, — Montécuculli, — Turenne, etc. — Tome V: *Frédéric II*, — Lloyd, — Guibert, — Lacuée, — Cessac, — Carnot, etc. — Tome VI: *Mémoires de Napoléon*. — L'ouvrage se compose de 7 vol., 200 cartes et plans de batailles, et 1 vol. in-4° de légendes. Prix du vol.: 6 fr. »
128. **Look et Couly d'Aragon**. *Les Prix de vertu fondés par M. de Montyon*. Discours prononcés à l'Académie française par MM. Daru, Laya, de la Place, de Ségur, l'évêque d'Hermopolis, Desèze, de Cessac, Picard, Lemercier, Cuvier, Parseval-Grandmaison, Lebrun, de Jouy, Villemain, Tissot, Nodier, de Salvandy, Étienne, Molé, Flourens, Scribe, Dupin, Viennet, Tocqueville, Saint-Marc-Girardin et de Barante; réunis et publiés, avec une notice sur M. de Montyon. T. I^{er}. 1819-1838; t. II. 1839-1856. Paris, 2 v. in-18, 953 p. 7 fr. »
129. **Macaulay**. *Histoire du règne de Guillaume III, pour faire suite à l'histoire de la révolution de 1688*. Paris, 3 vol. in-18, 1459 p. 10 fr. 50
130. **Maigne d'Arnis**. *Lexicon manuale ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis ex glossariis Caroli Dufresne, D. Ducangii, D. P. Carpentarii, Adelungii et aliorum, in compendium accuratissime redactum*. Petit-Montrouge, in-8°, 2 col., 1068 p. 12 fr. »
131. **Marmier** (A. J.). *Ancien coutumier de Bourgogne*. Batignolles et Paris, in-8°, 40 p.
132. **Martigny** (Abbé). *De la représentation d'Orphée dans les monuments chrétiens primitifs*. Mâcon, in-8°, 20 p.
133. **Masse**. *Traité pratique d'anatomie descriptive mis en rapport avec l'atlas d'anatomie et lui servant de complément*. Paris, in-18, 704 p.
— Le petit atlas complet d'anatomie descriptive du corps humain, ouvrage adopté par le Conseil de l'instruction publique, se compose de 112 planches dessinées d'après nature et gravées sur acier, 4^e édition. Paris, 1 vol. in-12, cart.; figures noires : 20 fr. »
coloriées : 30 fr. »
134. **Mémoires de la Société impériale d'émulation d'Abbeville**. 1852 à 1857. (Discours. — Notices. — Biographies. — Géologie du département de la Somme. — Système international des poids, mesures et monnaies. — Comptes rendus des Sociétés correspondantes....) Abbeville, in-8°, 712 p.
135. **Mémoires de la Société impériale des antiquaires de France**. 3^e série. T. III. Paris, in-8°, 444 p., 5 pl.
136. **Merger**. *Des assurances terrestres*. Traité théorique et pratique comprenant les assurances sur la vie à primes fixes, en mutualité, etc. T. I^{er}. Versailles et Paris, in-8°, 384 p. 5 fr. »
137. **Merruan** (P.). *L'Égypte contemporaine — 1840-1857 — de Méhémet-Ali à Said-Pacha*. Paris, in-8°, 342 p. 6 fr. »
138. **Méry**. *Les Nuits italiennes*,

- contes nocturnes. Poissy et Paris. in-18, 317 p. 1 fr. »
139. Méry. Les Nuits anglaises. Poissy et Paris, in-18, 328 p.
140. Méry. Les Damnés de l'Inde. Paris, in-18, 395 p. 1 fr. »
141. Meunier-Joannet. Cours élémentaire d'analyse, contenant un très-grand nombre d'applications. Paris, in-8°, 383 p., fig. dans le texte. 10 fr. »
142. Michiels (A.). Contes des montagnes. — Histoire d'une pauvre cabane. — Une Guerre domestique. — Le Luthier du Tyrol. — L'Auberge du Plat d'étain... — Légendes souabes. — Légendes de la Forêt-Noire. Blois et Paris, in-18, 327 p. 1 fr. »
143. Michon (J.). Du progrès et de l'importance politique des idées gallicanes. Paris, in-32, 63 p.
144. Molinos-Lafitte (Madame). Le Royaume des enfants, scènes de la vie de famille. Paris, in-8°, 272 p., 12 gravures.
145. Montagne (C.). Huitième centurie de plantes cellulaires nouvelles, tant indigènes qu'exotiques. Paris, in-8°, 20 p.
146. Montigny. Équitation des dames, ou Guide de l'élève écuyer. Paris, in-8°, 284 p., 1 pl.
147. Morin. Aide-memoire de mécanique pratique. 4^e édit., 2^e tirage. 1 vol. in-8° avec gravures. 7 fr. 50
148. Monselet (C.). Monsieur de Cupidon. Paris, in-18, 356 p. 1 fr. »
149. Mourlon. Répétitions écrites sur le Code de procédure civile, contenant l'exposé des principes généraux, leurs motifs, et la solution des questions théoriques, suivies d'un formulaire. 3^e livraison. Bati-gnolles et Paris, in-8°, p. 401 à 508.
150. Observations météorologiques faites à Nijné-Taguisk (monts Oural, gouvernement de Perm). Résumé des dix années 1845-1855. Paris, in-8°, 48 p.
151. Orfila. Leçons de toxicologie. Paris, in-8°, 120 p.
152. Pascal (B.). Œuvres complètes. Paris, 2 vol. gr. in-18, 1259 p. 4 fr. »
153. Passy (F.). Mélanges économiques. Saint-Germain en Laye et Paris, in-18, 450 p.
154. Pfeiffer (Ida). Voyage d'une femme autour du monde, traduit de l'allemand. 1 vol. in-12. 3 fr. 50
155. Philipeaux (R.). Études cliniques sur l'emploi de l'électrisation localisée pour le diagnostic des surdités curables. Lyon, in-8°, 15 p.
156. Poisson (R. P.). Notre-Dame du Calvaire, ou Notice sur Notre-Dame des Sept-Douleurs et les indulgences attachées à son culte, suivie de quelques pratiques de piété en son honneur. Paris, in-32, 254 p.
157. Pouchet (Dr). Histoire naturelle agricole du mouton. Du perfectionnement de la laine. Rouen, in-8°, 24 p.
158. Première (La) leçon des matines ordinaires du grand abbe des cordons de Rouen, souverain monarque de lordre, contre la resposse faicte par ung corneur a lapologie dudict abbe. Paris, in-12, 12 p., 1 vign. 10 fr. »
159. Preti. Traité complet, théorique et pratique, sur les fins de parties au jeu des échecs, illustré de 340 diagrammes. Paris, in-8°, 400 p. 12 fr. »
160. Progrès (Le), journal des sciences et de la profession médicales. Les vendredis. In-8°, 32 p. Rédacteur en chef : M. L. Fleury. France : un an, 20 fr. »
161. Quinet. Ahasvérus. Les Tablettes du Juif errant. Paris, in-18, 447 p. 3 fr. 50
— Tome VII des Œuvres complètes d'Edgard Quinet, édition in-18, 10 vol. 25 fr. »
162. Babanis. Clément V et Philippe le Bel. Lettre à M. Charles d'Arenberg, sur l'entrevue de Philippe le Bel et de Bertrand de Got à Saint-Jean d'Angély. Paris, in-8°, 203 p.
163. Rapet (J. L.). Manuel de morale et d'économie politique à l'usage des classes ouvrières. Corbeil et Paris, in-18, 551 p. 3 fr. 50
164. Recueil de poésies françaises des quinzième et seizième siècles. Morales, facétieuses, historiques. Réunies et annotées par M. A. de Montaignon. T. VII. 5 fr. »
165. Réveil (Le). Paraît le samedi. Rédacteur en chef : M. A. Granier de Cassagnac. Directeurs : MM. M. et L. Escudier. In-4°. Paris : un an, 16 fr. »
Six mois, 9 fr. »
Le numéro, » fr. 30
166. Révillon. La Lyre de la France, ou les beaux jours de l'Empire; chansonnier nouveau, contenant trois chansons patriotiques, populaires et nationales. Paris, 3 col.
167. Revue (La) de la presse, journal hebdomadaire, exclusivement religieux, devant paraître sous la direction du fondateur de la Bibliothèque religieuse de Paris. Le samedi. Petit in-fol., 4 p. 4 col. Gérant, J. L. Paulmier. France : un an, 7 fr. »
Six mois, 3 fr. 50

168. **Reybaud** (Madame C.) : *Hélène*.
1 vol. 1 fr. »
169. **Rittiez** (F.). Histoire du règne
de Louis-Philippe I^{er}. 1830 à 1848.
Précis, t. III et dernier. Paris,
in-8°, 443 p. 5 fr. »
170. **Rohrbacher** (H.). Histoire uni-
verselle de l'Eglise catholique, sui-
vie d'un atlas géographique dressé
pour l'ouvrage. T. XIII. Paris, in-8°,
608 p. 6 fr. »
171. **Rosny** (L. de). Mémoire sur la
chronologie japonaise ; précédé d'un
aperçu des temps anti-historiques.
Paris, in-8°, 27 p. 2 fr. »
172. **Rosny** (L. de). Mœurs des Aïno,
insulaires de Yéso et des Kouriles ;
extrait des ouvrages japonais et des
relations des voyageurs européens.
Paris, in-8°, 8 p.
173. **Saintine**. Antoine. — L'Ami de
Robespierre. — La Tour au Païen.
— Histoire de ma grand'tante. —
La Dame des marais salants. — Ré-
cits dans la tourelle. 3^e série. Paris,
in-12, 331 p. 1 fr. »
174. **Saint-Simon**. Mémoires com-
plets et authentiques sur le siècle
de Louis XIV et la régence, colla-
tionnés sur le manuscrit original par
M. Chéruel, et précédés d'une no-
tice par M. Sainte-Beuve. T. XVI.
Paris, in-8°, 438 p. 4 fr. »
175. **Sales** (S. Fr. de). Œuvres com-
plètes, publiées d'après les manu-
scrits et les éditions les plus cor-
rectes. T. IV. Sermons, première
partie. Besançon et Paris, in-8°,
576 p. 5 fr. 50
— L'ouvrage aura 13 volumes
176. **Saussure** (De). Voyage au Mexi-
que. Découverte d'un ancien volcan.
Paris, in-8°, 16 p.
177. **Schlagdenhauffen**. Essai sur la
polarisation du quartz. Thèse de
physique présentée à la Faculté des
sciences de Nancy. Paris, in-8°,
43 p., 3 pl.
178. **Schneppf** (Dr). Capacité vitale du
poumon, ses rapports physiologi-
ques et pathologiques avec les ma-
ladies de la poitrine. Paris, in-8°,
115 p.
179. **Strickland** (Miss). Catherine
d'Aragon, première femme d'Henri
VIII, roi d'Angleterre. Batignolles.
180. **Tastu** (Madame). Poésies com-
plètes. Premières poésies. Nou-
velles Chroniques de France. Paris,
in-12, 557 p. 3 fr. 50
181. **Theiner** (R. P.). Documents
inédits relatifs aux affaires reli-
gieuses de la France. 1790 à 1800,
extraits des archives secrètes du
Vatican. T. I^{er}. Paris, in-8°, 473 p.
182. **Toilette** (La) de Paris. Le 2^e et
le 4^e jeudi de chaque mois. Petit
in-4°, 8 p., 2 col. Paris : un an, 4 fr. »
Départements, 5 fr. »
— Paris. N° 1 le 14 janvier.
183. **Tripier**. Code de justice mili-
taire pour l'armée de terre, suivi :
1° du Code d'instruction criminelle,
du Code pénal ordinaire ; 2° des lois
organiques de l'armée et des lois
complémentaires du Code de jus-
tice militaire. Poitiers et Paris,
in-8°, 472 p.
184. **Ventura**. École des miracles,
ou les Œuvres de la puissance et de
la grâce de Jésus-Christ, fils de
Dieu et sauveur du monde ; traduit
de l'italien par l'abbé Lechat. T. III^e
et dernier. Arras et Paris, in-18,
590 p.
185. **Ville**. Muséum d'histoire natu-
relle. Cours de physique végétale.
Paris, in-8°, 24 p.
186. **Villemain**. La République de
Cicéron, avec un discours. Paris,
in-8°, 407 p. 7 fr. »
187. **Violier** (Le). Histoires romaines,
nouvelle édition, revue et annotée
par M. G. Brunet. 1 vol. 5 fr. »
188. **Walsh**. Yvon le Breton, ou sou-
venirs d'un soldat des armées catho-
liques et royales. Le Mans et Paris,
in-8°, 430 p. 3 fr. 50
189. **Warren** (Comte E. de). L'Inde
anglaise avant et après l'insurrection
de 1857. 2 vol. in-12. 7 fr. »
190. **Ysabeau** (A.). De la basse-cour ;
traité complet de l'élève et de l'en-
graissement des animaux de basse-
cour. Paris, in-18, 140 p.



LIVRES ÉTRANGERS.

1. **Agassiz** (L.). Contribution to the Natural History of the United States of America. By Louis Agassiz. First Monograph. In Three Parts. — I. Essay on Classification. II. North American Testudinata. III. Embryology of the Turtle. Boston, 1857, 2 vol. in-4°, cart. en t. Pl. 183 fr. 75
2. **American Cyclopædia** (The New). A Popular Dictionary of General Knowledge. Edited by George Ripley and Charles A. Dana. In 15 vols. Vol. I. A. — Araguays. New-York, 1857, vol. I^{er}, gr. in-8°. 22 fr. 50
3. **Annual** (The) Register, or, a View of the History and Politics of the Year 1856. London, 1858, in-8°, cart. en t. 22 fr. 50
4. **Anzeiger** (Neuer), f. Bibliographie u. Bibliothekwissenschaft. Hrsg. v. J. Petzholdt. Dresde, 1858. In-8°, br. L'année 10 fr. 75
5. **Arbeiten** der Kaiserl. Russischen Gesellschaft zu Peking üb. China, sein Volk, seine Religion, seine Institutionen, etc. Aus d. Russ. von C. Abel u. F. A. Mecklenburg. Berlin, 1858, in-8°, br. Vol. 1 pour deux. 26 fr. 75
6. **Archiv** der Mathematik u. Physik. Hrsg. v. J. A. Grunert. Greifswald, 1858, in-8°, br. Vol. 30. 12 fr. »
7. **Archiv** f. das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen. Hrsg. v. L. Herrig. Braunschweig, 1858. Vol. 22, in-8°, br. 8 fr. »
8. **Atkinson's Travels** in Oriental and Western Siberia, Mongolia, the Kirghis Steppes, Chinese, Tartary and Central Asia. London, 1858, gr. in-8°, cart. en t. avec illust. et cartes. 52 fr. 50
9. **Auerbach** (B.). Gesammelte Schriften. Erste, neu durchges. Gesamtausg. Stuttgart, 1857-58. Vol. 1 à 4, 10, 11. 1 fr. 75
— Les œuvres complètes formeront 20 vol.
10. **Ausland** (Das). Eine Wochenschrift f. Kunde d. geistigen u. sittlichen Lebens der Völker. Red. : D. F. Peschel. Stuttgart, 1858, in-4°, br. L'année, 37 fr. 35
11. **Baillie** (J.). Rivers in the Desert; or, Mission Scenes in Burmah. London, 1858, in-8°, cart. en t. 6 fr. 25
12. **Baumann** (B. v.). Der Sicherheitsdienst im Marsche. Dresden, 1857, in-8°, br. 10 fr. »
13. **Béranger**. Memoirs of Béranger. Written by himself. London, 1858, in-8°, cart. en t. 17 fr. 50
14. **Beresford** (G. de la P.). Clara Leiceister : a Novel. London, 1858, 3 vol. in-8°, cart. en t. 39 fr. 50
15. **Beschorner** (J. H.). Das Deutsche Eisenbahnrecht m. besond. Berücksicht. d. Actien u. Expropriationsrechtes. Erlangen, 1858, gr. in-8°, br. 7 fr. »
16. **Biedermann** (K.). Deutschlands geistige, sittliche u. gesellige Zustände im 18. Jahrh. Leipzig, 1858, vol. 1, in-8°, br. 12 fr. »
17. **Black's General Atlas** of the World, upwards of Seventy Maps, engraved on Steel by Sidney Hall, Hughes, and others. New edition. London, 1858, in-f°, demi-vol. 70 fr. »
18. **Blätter** f. litterarische Unterhaltung. Red. : E. Brockhaus. Leipzig, 1858, in-4°, br. L'année, 48 fr. »
19. **Boheman** (C. H.). Insecta Caffrariæ annis 1833-1845 a J. A. Wahlberg collecta. Pars II. Coleoptera. Stockholm, 1857, in-8°, br. 14 fr. »
20. **Boissier** (E.). Diagnoses plantarum novarum præsertim orientarium nonnullis europæis boreali-africanisque additis. Series II. Fasc. 2, 3 et 5. Leipzig, 1858, gr. in-8°, br. » 4 fr. »
21. **Braithwaite** (W.). The Retrospect of Medicine; being a Half-yearly Journal, containing a Retrospective View of every Discovery and Practical Improvement in the Medical Sciences. London, 1858. vol. 36, in-8°, cart. 7 fr. 50
22. **Browne** (J. H.). Lives of the Prime Ministers of England, from the Restoration to the Present Time. London, 1858, vol. 1, in-8°, cart. en t. 17 fr. 50
23. **Burger** (C. G.). Handwörterbuch der Chirurgie m. Einschluss der Operations-, Verband- u. Arzneimittellehre. 1. Lfg. Leipzig, 1858, 1^{re} liv., in-8°, br. 2 fr. 75
24. **Burke** (B.). A Genealogical and Heraldic Dictionary of the Peerage and Baronetage of the British Empire. London, 1858, in-8°, cart. en t. 47 fr. 50
25. **Busch** (J. G.). Geschichtliche Beurtheilung der grossen Handelsverwirrung im J. 1799. Nebst Anmerkgn. m. besond. Bezugnahme auf die Krisis v. 1857 v. H. S. Hertz. Hamburg, 1858, in-8°, br. 2 fr. »
26. **Campaner y Fuertes** (A.). Apuntes para la formacion de un catálogo numismático. Barcelona, 1857, 1 vol in-8°. 3 fr. 50

27. **Cartwright** (Mrs). The Royal Sisters; or, Pictures of a Court. London, 1858, 3 vol. in-8°, cart. en t. 26 fr. 25
28. **Central-Anzeiger** f. Freunde der Literatur. Red: C. Brockhaus. Leipzig, 1858, in-4°, l'année 4 fr. »
29. **Cluley** (W.). The Philosophy of Chess. Manchester, 1858, in-8°, cart. 2 fr. 50
30. **Cotta** (E. H.). Bibliographie der deutschen Rechtsgeschichte. Braunschweig, 1858, in-8°, br. 6 fr. 50
31. **Cotta** (B.). Geologische Fragen. 2. Hälfte. Freiberg, 1858, br. 4 fr. »
32. **Cowper** (B. H.). The Principles of Syriac Grammar. Translated and abridged from the Work of Dr. Hoffmann. London, 1858, in-8°, cart. en t. 9 fr. 50
33. **Dallas** (W. S.). Elements of Entomology: an Outline of the Natural History and Classification of British Insects. London, 1858, in-8°, cart. en t. 10 fr. 75
34. **Denkmeier** der Kunst zur Uebersicht ihres Entwicklungsganges v. den ersten Versuchen bis zu den Standpunkten der Gegenwart. Neue Ausg. bearb. v. W. Lübke. 13-15. Lfg. Stuttgart, 1858, in-folio, broché, à liv. 5 fr. »
— Nachtrag zur 1. Ausg. Stuttgart, 1858, in-folio, br., à liv. 5 fr. »
35. **Dickens** (h.). Household Words: a Weekly Journal. London, 1858, vol. 16, gr. in-8°, cart. en t. 7 fr. »
36. **Doederlein** (L.). Homerisches Glossarium. Erlangen, 1858, vol. 3, gr. in-8°, br. 9 fr. 75
37. **Donne** (W. B.). Essays on the Drama. London, 1858, in-8°, cart. en t. 7 fr. 50
38. **Dürer-Album** (Albrecht). Eine Sammlung der schönsten Dürer'schen Holzschn. auf's Neue in Holz geschn. unter Mitwirkg. von W. v. Kaulbach u. A. Kreling. Nurnberg, 1858, in-folio, liv. 4. 5 fr. »
— Le même, papier de Chine, 10 fr. »
39. **Eilers** (G.). Meine Wanderung durchs Leben. Ein Beitrag zur innern Geschichte der 1. Hälfte d. 19 Jahrhundert. Leipzig, 1858, vol. 3, in-8°, br. 6 fr. 75
40. **Elphinstone** (M.). The History of India: the Hindu and Mahometan Periods. 4th edit. London, 1858, in-8°, cart. en t. 22 fr. 50
41. **Esley** (C. H.). An Essay on the Relation between the English and French Languages. York, 1858, in-8°, br. 3 fr. 25
42. **Enciclopedia** española de derecho y administracion, o nuevo teatro universal de la legislacion de España e Indias, por D. Lorenzo Arrazola, D. Pedro Gomez de la Serna, D. Joaquin Jose Casani, D. Joaquin Aguirre, etc. Madrid, 1857. t. 1 à 10, in-4°. Chaque volume 36 fr. »
43. **Endemann** (B.), der Entwurf e. deutschen Handelsgesetzbuchs in seinen 3 ersten Büchern. Mittheilungen u. Bemerkungen. Erlangen, 1858, in-8°, br. 3 fr. 25
44. **English Cyclopædia**: a New Dictionary of Universal Knowledge. Conducted by Charles Knight. Biography. London, 1858, vol. 6, in-4°, cart. en t. 12 fr. 50
45. **Entomologist's** (The) annual for 1858. London, 1858, in-12, cart. en t. 3 fr. 25
46. **Epkema** (P.). Epistola critica de oratione prima in Catilinum frustra a Cicerone adjudicata. Amsterdam, 1857, in-8°, br. 3 fr. »
47. **Forster** (E.). Denkmale deutscher Baukunst, Bildnerei u. Malerei v. Einfuhrg. d. Christenthums bis auf die neueste Zeit. Leipzig, 1858, in-4°, liv. 92 et 93 à 2 fr. 75
— Le même, édit. de luxe, à 4 fr. »
48. **Gildemeister** (C. H.), Johann Georg Hamann's, des Magus in Norden, Lehen und Schriften. Gotha, 1858, vol. 3, in-8°, br. 8 fr. »
49. **Gmelin's** (L.) Handbuch der Chemie, bearb. u. hrsg. v. K. List, C. G. Lehmann, Rochleder. Heidelberg, 1858, liv. 45 à 47, in-8°, br. à 2 fr. 25
50. **Fröbel** (J.). Aus Amerika. Erfahrungen, Reisen u. Studien. Leipzig, 1858, vol. 2, in-8°, br. 10 fr. »
51. **Grantham** (J.). Iron Ship Building; with Practical Illustrations. London, 1858. in-12 et in-fol., cart. en t. 31 fr. 25
52. **Grenzboten** (Die). Zeitschrift f. Politik u. Literatur. Hrsg. v. G. Freytag. u. J. Schmidt. Red.: M. Busch. Leipzig, 1858. in-8°. L'année, 40 fr. »
53. **Hacault** (E.). Der Eisenbahn Hochbau. Berlin, 1858, liv. 3, in-folio, br. 4 fr. »
54. **Hammerstein** (L. v.). Erzählungen u. Novellen. Frankfurt, 1858, in-12, br. 5 fr. »
55. **Handwörterbuch** der reinen u. angewandten Chemie. 2. Aufl., neu bearb. v. P. A. Bolley, H. Buff, Engelbach, etc. Red. von H. v. Fehling. Braunschweig, 1858, vol. 2, liv. 1, 2, à 2 fr. 75
56. **Hardwick** (C.), Christ and other Masters: an Historical Inquiry into some of the chief parallelisms and

- Contrasts between Christianity and the Religious System of the Ancient World; with special Reference to prevailing Difficulties and Objections. Part 3 : Religions of China, America, and Oceania. Cambridge, 1858, in-8°, cart. en t. 9 fr. 50
57. **Harwood** (T.). The Farmer's Account-Book; including a System for Keeping a Cash Account, more simple and complete than any hitherto published. London, 1858, in-8° obl., cart. en t. 7 fr. 50
58. **Hausblätter**. Hrg. v. F. W. Hackländer u. E. Höfer. 1858. 1 Hft. Stuttgart, 1858, in-8°, br. L'ann., 20 fr. »
59. **Hazlitt** (W. C.). The History of the Origin and Rise of the Republic of Venice. London, 1858. 2 vol. in-8°, cart. en t. 30 fr. »
60. **Heider** (G. R v.). **Eitelburger u. J. Hieser**, mittelalterliche Kunstdenkmale d. österreich. Kaiserstaates. Stuttgart, 1858, in-fol., liv. 8, 9, à 5 fr. 35
— Le même, édit. de luxe, 9 fr. 75
61. **Heyse** (P.). Neue Novellen. Stuttgart, 1858, in-8°, br. 6 fr. 50
62. **Hochstetter** (J.). Schweizerische Architektur in perspekt. Ansichten, Grundrissen, etc. 1. Abth. : Holzbauten d. Berner Oberlandes. Aufgenommen v. C. Weinbrenner u. J. Durm. Carlsruhe, 1858, liv. 2, in-fol. 6 fr. »
63. **Holle** (Berthold v.). Hrg. v. K. Bartsch. Nurnberg, 1858, in-8°, br. 8 fr. »
64. **Holmgren** (A. E.). Monographia tryphonidum Sueciae. Stockholm, 1857, in-4°. 22 fr. »
65. **Humber** (W.). A Practical Treatise on Cast and Wrought Iron Bridges and Girders, as applied to Railway Structures and to Buildings generally : with numerous Examples, drawn to a large Scale, selected from the Public Works of the most Eminent Engineers. London, 1858, in-fol., demi-rel. 87 fr. 50
66. **Jameson** (Mrs). Legends of the Madonna, as represented in Christian Art. Second Edition, enlarged; with 27 Etchings and 165 Woodcuts. London, 1857, in-8°, cart. 30 fr. »
67. **Janer** (F.). Condicion social de los Moriscos de España : causas de su espulsion, y consecuencias que esta produjo en el órden económico y político : obra laureada con el accésit, único premio adjudicado sobre este asunto por la Real Academia de la Historia en el concurso de 1857. Madrid, 1857, 1 vol. in-8°. 7 fr. 50
68. **Janer** (F.). Joyas de la antigua literatura española, publicadas é ilustradas. — Tractado de providencia é contra fortuna. Por Diego de Valera (siglo XV). Madrid, 1858, brochure in-18, 1 fr. 50
69. **Journal** (Polytechnisches). Eine Zeitschrift zur Verbreit. gemeinnütziger Kenntnisse im Gebiete der Naturwissenschaft, der Chemie, der Pharmacie, etc. Hrg. v. E. M. Dingler. Stuttgart, 1858, in-8°, br., l'année, 37 fr. 35
70. **Jukes** (A.). The Types of Genesis briefly considered as revealing the Development of Human Nature in the World, Within and Without, and in the Dispensations. London, 1858, in-8°, cart. en t. 9 fr. 50
71. **Kavanagh** (J.). Adèle : a Tale. London, 1858, 3 vol. in-8°, cart. en t. 38 fr. 75
72. **Kennedy** (J.). Lionel Fitzgibbon and his Parrot. London, 1858, in-16, cart. en t. 4 fr. 50
73. **Kipping** (R.). Elementary Treatise on Sails and Sailmaking, with Draughting, and the Centre and Effort of the Sails, relative to every Class of Vessels. With Appendix. Cloth, 2s. 6d. (C. Wilson). London, 1858, in-12, cart. 3 fr. 25
74. **Kolbe** (H.). Ausführliches Lehrbuch der organischen Chemie. Zugleich als 3 u. 4 Bd. zu Graham-Otto's Lehrb. der Chemie. Braunschweig, 1858, vol. 1, liv. 6 et 7, in-8°, br., à 2 fr. »
75. **Kolenati** (F. A.). Meletemata entomologica. Fasc. 7. Homoptera stridulantia Caucasi, etc., adnexis nonnullis Arachnidibus. Mosquae, 1857, in-8°, br. 5 fr. »
76. **La Fuente** (M.) (Fr. Gerundio). Historia general de España. Madrid, 1852, in-8°, t. 1 à 19. Chaque volume, 7 fr. »
77. **Lardner** (D.). Popular Astronomy. London, 1858, séries 1 et 2, in-12, cart. 5 fr. 75
78. **Lardner** (D.). Common Things explained. London, 1858, séries 1 et 2, en 1 vol. in-12, cart. 6 fr. 25
79. **Lindsay** (Lord). Lives of the Lindsays : a Memoir of the Houses of Crawford and Balcarres. With Extracts from the Official Correspondence of Alexander, Sixth Earl of Balcarres, during the Maroon War; and Personal Narratives by his Brothers, etc., etc., 2d edit. London, 1858, 3 v. in-8°, cart. en t. 30 fr. »
80. **Linton** (H.). A Paraphrase and Notes on the Epistles of St. Paul. London, 1858, in-8, cart. en t. 9 fr. 50

81. **Lowe** (E. J.). Ferns, British and Exotic. London, 1858, vol. 6, in-8°, cart. en t. 17 fr. 50
82. **Macdougall** (P. L.). The Theory of War; illustrated by numerous Examples from Military History. London, 1858, in-8°, cart. en t. 13 fr. 25
83. **Maclaren** (J.). A Sketch of the History of the Currency; comprising a brief Review of the Opinions of the most Eminent Writers on the Subject. London, 1858, in-8°, cart. en t. 12 fr. »
84. **Macaulay** (Lord). The History of England, from the Accession of James the Second. London, 1858, vol. 1 et 2, in-12, cart. en t., à 7 fr. 50
85. **McCulloch** (J. R.). A Treatise on Metallic and Paper Money, and Banks. Edinburgh, 1858, in-4°, cart. 6 fr. 25
86. **Main** (T. J.) and **Brown** (T.). The Indicator and Dynamometer, with their Practical Applications to the Steam Engine. London, 1858, in-8°, cart. en t. 5 fr. 75
87. **Malo de Molina** (M.). Rodrigo el Campeador. Estudio historico, fundado en las noticias que sobre este héroe facilitan las crónicas y memorias árabes. Madrid, 1857, 1 vol. in-8°. 15 fr. »
88. **Mittheilungen** aus J. Perthes geographischer Anstalt üb. wichtige neue Forschungen auf dem Gesamtgebiete de Geographie v. A. Petermann. Gotha, 1857, liv. 12, in-4°, br. 1 fr. 25
89. **Mittheilungen** der k. k. geographischen Gesellschaft. Red. v. F. Foetterle. Wien, 1857, liv. 2, in-8°, br. 8 fr. »
90. **Monatsschrift**, volkswirtschaftliche, hrg. v. F. Pickford. Erlangen, 1858, in-8°, br. L'année, 22 fr. 50
91. **Morgenblatt** f. gebildete Leser. Red.: Hauff. Stuttgart, 1858, in-4°. L'année, 32 fr. »
92. **Mountain** (A. S. H.). Memoirs and Letters of the late Colonel Armine S. H. Mountain, Aide de Camp to the Queen and Adjutant-General of Her Majesty's Forces in India. 2d edit. London, 1858, in-12, cart. en t. 7 fr. 50
93. **Mühry** (A.). Klimatologische Untersuchungen od. Grundzüge der Klimatologie in ihrer Beziehg. auf die Gesundheits-Verhältnisse der Bevölkerungen. Leipzig, 1858, vol. 2, in-8°, br. 16 fr. »
94. **Museutt** (E.). Altar Sins; or, Historical Illustrations of the Eucharistic Errors of Rome, as taught and enforced in England. London, 1858, in-8°, cart. en t. 25 fr. »
95. **Müller** (Fr.). Siebenbürgische Sagen, gesammelt u. mitgetheilt. Kronstadt, 1857, in-12, br. 6 fr. 50
96. **Müller** (J.). Lehrbuch der Physik u. Meteorologie. Theilweise nach Pouillet's Lehrbuch der Physik selbständig bearb. 5. Aufl. Braunschweig, 1858, vol. 2, liv. 5 et 6, in-8°, br., à 2 fr. »
97. **Museum** (Deutsches), Zeitschrift f. Literatur, Kunst u. öffentliches Leben. Hrg. v. R. Prutz. Leipzig, 1858, in-8°. L'année, 18 fr. »
98. **Museum** (Rheinisches), f. Philologie. Hrg. v. F. G. Welcker u. F. Ritschl. Neue Folge. Frankfurt, 1858, in-8°, br. L'année, 16 fr. »
99. **Nautical** (The) **Magazine** and Naval Chronicle for 1857: a Journal of Papers connected with Maritime Affairs. London, 1858, in-8°, cart. en t. 13 fr. 25
100. **Normanby** (Marquis of). A Year of Revolution. From a Journal kept in Paris in the Year 1848. London, 1857, 2 vol. in-8°, cart. en t. 30 fr. »
101. **Oettinger** (E. M.). Geschichte d. dänischen Hofes v. Christian II. bis Friedrich VII. Hamburg, 1858, vol. 6, in-8°, br. 5 fr. »
102. **Pacheco** (J. F.). Italia. Essayo descriptivo, artistico y político. Primera parte. Madrid, 1857, 1 vol. in-8°. 9 fr. 50
103. **Palaontographica**. Beiträge zur Naturgeschichte der Vorwelt. Hrg. v. W. Dunker u. H. v. Meyer. Cassel, 1858, vol. 5, liv. 3 et 4, in-4°, br., à 12 fr. »
104. **Panofka** (Th.). Poseldon Basileus u. Athene Sthenias. Nebst e. Vorwort zu e. Vasenbild der Kerkopen. Berlin, 1857, in-4°, br. 2 fr. 50
105. **Papen's** (A.). Höhenschichten-Karte v. Central-Europa. Frankfurt, 1858, sect. 1. et 7, in-fol., à 4 fr. »
106. **Phillippo** (J.). The United States and Cuba. London, 1857, in-8°, cloth. 10 fr. 75
107. **Pierce** (E. L.). A Treatise on American Railroad Law. New-York, 1857, in-8°, cart. 31 fr. 25
108. **Pierer's** Universal-Lexikon der Vergangenheit u. Gegenwart. 4. Aufl. Aletnburg, 1858, liv. 80, gr. in-8°. 1 fr. »
109. **Pirala** (A.). Historia de la guerra civil y de los partidos liberal y carlista. Madrid, 1857, 5 vol. in-8° avec planches et cartes. 34 fr. 50
110. **Plini** Secundi naturalis historia: libri XXXVII. Recensuit J. Sillig. Vol. 8, quo cont. indices rerum a

- Plinio memoratarum. Gotha, 1858, in-8°, br. 12fr. »
111. **Poggendorff** (J. C.). Biographisch-literarisches Handwörterbuch zur Geschichte der exacten Wissenschaften. 1. Lfg. Lex.-8. Geh. Leipzig, 1858, liv. 1, gr. in-8°, br. 10fr. 75
112. **Prideaux** (H.). An Historical Connection of the Old and New Testaments; comprising the History of the Jews and neighbouring Nations, from the Decline of the Kingdoms of Judah and Israel to the Time of Christ. With an Account of the Rabbinic Authorities, by Rev. A. M'Caul. New edit. by J. T. Wheeler. London, 1858, 2 vol. in-8°, cart. en t. 17fr. 50
113. **Redding** (C.). Fifty Years' Recollections, Literary and Personal; with Observations on Men and Things. London, 1858, 3 vol. in-8°, cart. 37fr. »
114. **Reid** (Capt.). The Plant-Hunters; or, Adventures among the Himalaya Mountains. London, 1858, in-12, cart. en t. 8fr. 75
115. **Report** of the Commissioners of Patents for the Year 1856. Vols. 1, 2, 3: Arts and Manufactures. Vol. 3 containing the plates and Index. Vol. 4: Agriculture, with 50 plates. Washington, 1857, in-8°, cart. en t. 30fr. »
116. **Reports** of Explorations and Surveys, to ascertain the most practicable and economical Route for a Railroad from the Mississippi River to the Pacific Ocean, made under the direction of the Secretary at War in 1853-54. Vol. 3, with three geological maps. Washington, 1857, in-4°, cart. en t. 52fr. 50
117. **Reynold** (Ch. de). International nautical telegraph for the use of men-of-war and merchant vessels, accepted by the english admiralty for international communications, and by the governments of Austria, Belgium, Denmark, France, etc. Seconde édition, 2 vol. in-8°, avec planches en couleur, cart. 31fr. 25
118. **Richter** (J. P.). The Campaner Thal; or, Discourses on the Immortality of the Soul. New edit. London, 1858, in-12, cart. en t. 3fr. 25
119. **Rotondo** (A.). Historia descriptiva, artistica y pintoresca del real monasterio de San Lorenzo, comunemente llamado el Escorial, dedicada á LL. MM. Gr. in-fol., liv. 1 à 10, chaque livr. 3fr. 50
120. **Rückert** (Th. J.). Klinische Erfahrungen in der Homöopathie. Leipzig, 1858, liv. 23, in-8°, br. 2fr. »
121. **Ruskin** (J.). The Political Economy of Art; being the Substance (with Additions) of Two Lectures delivered at Manchester. London, 1858, in-12, cart. en t. 3fr. 25
122. **Sandberger** (G.). Uebersicht der naturhistorischen Beschaffenheit d. Herzogth. Nassau. Wiesbaden, 1857, in-8°, br. 3fr. 75
123. **Scacchi** (A.). Catalogus conchyliorum regni Neapolitani quæ usque adhuc reperit. Napoli, 1857, in-8°, broché. 2fr. »
124. **Schrift** (Die heilige) des Alten u. Neuen Testaments. Uebersetzt v. M. W. L. de Wette. Heidelberg, 1858, liv. 1 et 2, in-8°, br. 2fr. »
125. **Schweitzer** (C. S.). Précis de géographie élémentaire à l'usage du collège royal français. 2^e édit. Berlin, 1858, in-8°, br. 6fr. »
126. **Shakespeare** (W.). The Works of William Shakespeare. The Text revised by the Rev. Alexander Dyce. London, 1858, 6 vol. in-8°, cart. en t. 105fr. »
127. **Shakspeare**. The Plays of Shakspeare. Edited by Howard Staunton. The Illustrations by John Gilbert. London, 1858, vol. 1, gr. in-8°, cart. en t. 22fr. 50
128. **Simon** (G.). Die Geschichte der Dynasten u. Grafen zu Erbach u. ihres Landes. Frankfurt, 1858, in-8°, br. 15fr. 35
129. **Simon** (J. P.). Russisches Leben in geschichtl., kirchl., u. gesellschaftl. Beziehung. 2. Aufl. Berlin, 1858, in-8°, br. 8fr. »
130. **Southworth** (Mrs.). Old Neighbourhoods and New Settlements. London, 1858, in-12, cart. 2fr. »
131. **Spear** (The) and the Rifle; or, Recollections of Sport in India. By an Old Shekarree. London, 1858, in-12, cart. en t. 3fr. 25
132. **Spencer** (H.). Essays Scientific and Speculative. By Herbert Spencer. Reprinted chiefly from the Quarterly Reviews. London, 1858, in-8°, cart. en t. 15fr. »
133. **Standinger** (F.). Die Rechtslehre vom Lebensversicherungsvertrag. Erlangen, 1858, in-8°, br. 4fr. »
134. **Stephen** (H. J.). New Commentaries on the Laws of England (partly founded on Blackstone). 4th edit. prepared for the Press by Jacob Stephen. London, 1858, 4 vol. in-8°, cart. en t. 105fr. »
135. **Symington** (A. J.). The Beautiful in Nature, Art, and Live. London, 1858, 2 vol. in-8°, cart. en t. 26fr. 25
136. **Symonds** (W.). Memoirs of the

- Life and Services of Rear-Admiral Sir William Symonds; with Correspondence and other Papers relative to the Ships and Vessels constructed upon his Lines. Edited by J. A. Sharp. London, 1858, in-8°, cart. en t. 26 fr. 25
137. **Tooke** (W.). The Monarchy of France : its Rise and Progress, and Fall. New edit. London, 1858, in-8°, cart. en t. 9 fr. 50
138. **Vehse** (Ed.). Geschichte der deutschen Höfe seit der Reformation. 41. Bd. Die kleinen deutschen Höfe, vol. 7. Die Mediatisirten. Hamburg, 1858, in-8°, br. 5 fr. »
139. **Verzeichniss** der Bücher, Landkarten etc., welche vom Juli bis zum December 1857 neu erschienen oder neu aufgelegt worden sind, etc. Leipzig, 1858, in-8°, br. 2 fr. »
140. **Vierordt**. Die Erscheinungen u. Gesetze der Stromgeschwindigkeiten d. Blutes nach Versuchen. Frankfurt, gr. in-8°, br. 6 fr. »
141. **Walpole** (H.). The Letters of Horace Walpole, Earl of Orford. Edited by Peter Cunningham. Now first Chronologically arranged. 9 vols. Vol. 7. London, 1858. Cart. en t. 13 fr. 25
142. **Warren** (G. K.). Explorations in the Dakota Country in the Year 1855. W^hington, 1857, in-8°, cart., cartes. 15 fr. »
143. **Weisbach** (J.). Lehrbuch der Ingenieur u. Maschinen-Mechanik. 3 Aufl. Braunschweig, 1858, vol. 2, liv. 5, 6, in-8°, br. à 2 fr. »
144. **Weiss** (H.). Kostümkunde. Handbuch der Geschichte der Tracht, d. Baues u. Geräthes v. den frühesten Zeiten bis auf die Gegenwart. Stuttgart, 1858, liv. 4, in-8°, br. 3 fr. 35
145. **Winter** (B.). Handbuch der christlichen Religions-Wissenschaft. Regensburg, 1857, 3 vol. in-8°, br. 11 fr. 75
146. **Woerl** (F. E.). Atlas der Schlachten, Treffen u. Belagerungen aus der Geschichte der Kriege v. 1792 bis 1815. Verbessert u. m. Einleitgn. begleitet von F. v. Dürrieh. Freiburg, 1858., liv. 1 à 6, 4, br., à 2 fr. »
147. **Wunderbar** (R. J.). Biblisch-talmudische Medicin (Neue Folge.) Staatsarzneikunde u. gerichtl. Medicin der alten Israeliten. Riga, 1857, vol. 2, liv. 1, in-8°, br. 2 fr. »
148. **Zeit** (Unsere). Jahrbuch zum Conversat.-Lexikon. Leipzig, 1858, liv. 12. 1 fr. »
149. **Zeitschrift** f. Philosophie u. philos. Kritik. Hrsg. v. J. H. Fichte, H. Ulrici u. J. U. Wirth. Halle, 1858, vol. 32. 6 fr. 75
150. **Zeitschrift** österreichische botanische. Red. : A. Skofitz. Wien, 1858, in-8°, br. L'année, 14 fr. »
151. **Zeitung** (Botanische). Red. : H. v. Mohl. D. F. L. v. Schlechtendal. 16. Jahrg. Leipzig, 1858, in-4°. L'année, 22 fr. 75



M. FERDINAND WOLF

ET

LES ROMANCES ESPAGNOLES.

Primavera y flor de romances, ó coleccion de los mas viejos y mas populares romances castellanos, por Don Fernando Jose Wolf y Don Conrado Hofmann, 2 vol. in-12; Berlin, 1856. *Ueber eine Sammlung spanischer Romanzen in fliegenden Blättern auf der Universitäts-Bibliothek zu Prag*, von Ferdinand Wolf, in-4°, Vienne 1850. *Rosa de romances ó Romances sacados de las Rosas de Juan Timoneda*, por Don Fernando Jose Wolf, in-12, Leipsick, 1846. *Ueber die Romanzen-Poesie der Spanier*, von Ferdinand Wolf, in-8°, Vienne, 1847. *Proben portugiesischer und catalanischer Volks-Romanzen, mit einer literarhistorischen Einleitung*, von Ferdinand Wolf, Wien, gr. in-8°, 1856.

Le nom de *Romance* nous reporte à un temps déjà bien ancien où le peuple espagnol avait sa langue à part, le *roman*, et se plaisait à entendre des compositions naïves qui lui exprimaient ses sentiments et ses idées. Malheureusement les vieilles romances se sont insensiblement transformées : elles ont suivi pas à pas les développements de la langue, et se sont conformées aux changements des mœurs; puis les poètes de profession ont voulu les rajeunir et les embellir à leur usage, s'en faire un gagne-pain ou un moyen de célébrité, et il n'en est plus resté que le sujet et l'étiquette. Mais le sujet rappelle trop souvent ces métaux précieux, jadis la richesse d'un pays, qui reçoivent successivement vingt empreintes et dont le titre baisse à toutes les refontes, et l'étiquette s'applique à des vers de nature si diverse, historiques ou de pure fantaisie¹, amoureux ou comiques², didactiques ou dévots, purement

¹ Si l'on en excepte le *Cid*, aucun héros n'a inspiré plus de romances que Bernaldo del Carpio, et les historiens les plus nationaux reconnaissent que, selon toute apparence, il n'a pas même existé.

² On les appelle même *burlescos*.

narratifs¹ ou lyriques, que *Romance* est aujourd'hui un nom banal qui ne désigne plus qu'une petite pièce de poésie en vers de huit syllabes, souvent même mal comptées, et personne ne chicane sur le nombre. Si, par aventure, il nous restait encore quelques romances primitives, telles qu'elles ont été improvisées du douzième au quinzième siècle sur les bords du Guadalquivir ou dans les vallons de la Sierra-Morena, dont une main respectueuse aurait seulement enlevé la rouille qui empêchait d'en apprécier la forme, nul ne pourrait le savoir : la plus ancienne édition ne remonte qu'au milieu du seizième siècle², et aucun manuscrit ne nous en a conservé de plus vieilles leçons. L'émulation d'archaïsme, qui s'était emparée des faiseurs de poésie populaire, et la grossièreté naturelle des soldats, qui, le soir, devant leurs tentes, chantaient en les traduisant dans la langue des camps les traditions dont leurs grand'mères avaient bercé leur enfance, ont même, selon toute apparence, singulièrement interverti la chronologie des romances. Si l'on en excepte quelques traits originaux qui ont échappé au badigeon littéraire, ce sont précisément les plus anciennes qui paraissent les plus modernes, et il en est beaucoup parmi les plus récentes que l'on croirait réellement antiques.

Si ces anachronismes de la langue, et quelquefois des idées, ne permettent pas à la critique de rétablir l'ordre des temps et d'y ranger chaque romance à sa date, elle n'est point forcée d'accepter comme une nécessité du sujet le chaos des premiers romanceros. Elle peut, en se donnant quelque peine, distinguer le vieux naturel des falsifications du neuf, et la rudesse naïve d'un poète qui chante, ainsi que l'oiseau des bois, les sentiments que le bon Dieu lui a donnés, des affectations de naïveté qu'on a méditées à sa table de travail, et de la rusticité apocryphe d'un bel-esprit qui s'est drapé dans un sarrau. Mais il y avait dans les romances originales un goût si prononcé de terroir et un esprit tellement national, que, pour peu qu'on fût Espagnol de race, il n'était pas malaisé de les contrefaire. Leur gravité un peu solennelle

¹ Ainsi, par exemple, la romance de Grimaltos et Montesinos, *Muchas voces oi decir* (dans Wolf, *Primavera*, t. II, p. 251), est un véritable fabliau, et une autre qui appartient à la même tradition, *En las salas de Paris* (*Ibidem*, p. 273), un petit roman de chevalerie.

² *Cancionero de romances*, Emberes, Martin Nucio, sans date : avant la dernière publication de M. Wolf, on regardait comme antérieur *La Silva de varios romances*, Zaragoza, 1550, Estévan G. de Najera. Selon M. Ticknor, *History of spanish literature*, t. I, p. 110, quelques romances auraient cependant été déjà imprimées en 1511 dans le *Cancionero general* de Valence. Personne n'a encore malheureusement songé à recueillir les mélodies.

se retrouvait naturellement dans le ton et les moindres paroles de tout homme pénétré de la vérité de ce qu'il racontait et de sa propre importance. Cette roideur de l'inspiration et son impassibilité apparente, cette simplicité d'expression si dédaigneuse de la rhétorique et des ambages, cette imagination qui ne déviait jamais de la droite ligne, tenaient à la volonté bien arrêtée des poètes de garder leur *quant à moi* et d'être ceux qu'ils étaient¹. Leur poésie n'avait qu'un but : redire sur le même air les traditions qu'on leur avait apprises, et ils les répétaient, en conscience, comme des gens d'honneur qui témoigneraient devant une cour de justice. Mais, malgré cette opiniâtreté à mettre leur imagination au service de leur mémoire, malgré cette préoccupation constante de leur dignité, c'était le vrai souffle de la poésie qui agitait leurs âmes. Les romances en sortaient d'un seul jet, sans soudure d'aucune sorte ; tout le pittoresque du sujet se mettait naturellement en relief, toutes les circonstances qui ajoutaient à l'effet se groupaient, chacune à sa place, et saisissaient l'intelligence comme une réalité. Ce n'était pas le simple récit d'une histoire ancienne, mais un témoignage vivant et frémissant encore des passions du moment.

Quelques caractères trahissent cependant les imitations les mieux réussies. Les romances de première formation sont moins développées, moins complètes, moins préoccupées de l'effet et des personnages ; elles supposent une tradition plus présente à tous les souvenirs, qui les mette en scène et les conclue ; malgré l'apparence, leur sujet véritable n'est point le récit d'un événement avec toutes ses circonstances et accessoires, mais le sentiment, l'émotion populaire qu'il a dû exciter parmi les contemporains : ce sont, en un mot, les moins personnelles et les moins littéraires. Naguère encore ces différences étaient plutôt soupçonnées que reconnues ; l'âge d'une romance était une question de tact que chacun décidait sans raison aucune, selon ses impressions du moment, et des distinctions aussi vagues ne pouvaient diriger la critique. Elle en était réduite à grouper confusément ensemble toutes les romances qui se rapportaient au même héros ou aux mêmes aventures, et à admirer sur échantillon le chaos. M. Huber fut le premier qui voulut y introduire un ordre plus systématique, qui distingua les différentes couches et en expliqua l'histoire ; mais il ne songeait qu'au romancero du Cid, et la plus grande difficulté d'une théorie était précisément l'immense variété des sujets et la diversité des inspirations. Un savant dont l'activité féconde s'est fait un domaine de toute la poésie du

¹ *Yo soy quien soy.*

moyen âge, M. Ferdinand Wolf, a pris ses ingénieuses idées pour point de départ; mais il les a étendues, complétées, et avec cette opiniâtreté de travail particulière aux Allemands, avec cette conscience d'érudition qui croit ne rien savoir tant qu'il lui reste quelque chose à apprendre, il a reconnu des différences d'origine et de nature qui lui ont permis d'établir enfin de véritables catégories. Peut-être sont-elles encore trop exclusivement historiques, trop extérieures, peut-être ne tiennent-elles pas suffisamment compte de l'ordre réel des dates; mais la critique peut déjà, grâce à elles, s'orienter dans le pêle-mêle des recueils de romances, et apprécier l'esprit et le caractère de chacune, son importance et son rôle dans l'histoire littéraire.

Il y a d'abord toute la famille des romances primitives, celles où le poète ne sent point et ne pense point pour son compte, où, à proprement parler, sa personne n'existe pas, où il n'est qu'un écho retentissant dans l'air, mais un écho intelligent, qui, sans but, sans intention ni prétention d'aucune sorte, et comme au hasard, répète, en leur donnant une expression plus poétique et plus vivante, les sentiments qui bruissent dans la rue. Ces romances étaient trop vraiment populaires pour ne pas agréer au peuple : il aimait à s'entendre redire avec toute la vivacité de la poésie et tous les charmes de la musique ses propres pensées. Les séductions d'une vie errante et sans travail fixe, et la facilité du succès, créèrent donc bientôt une classe entière de jongleurs qui parcouraient le pays la guitare à la main, et publiaient des romances sur les places publiques. Tous ces colporteurs de poésie avaient reçu du ciel une imagination active, et les vers dont ils s'étaient meublé la mémoire, et qu'ils récitaient à chaque instant pour quelques maravédis, leur donnaient une sorte de savoir-faire poétique. Il leur fallait suppléer aux insuffisances de leur mémoire, compléter les fragments de romances qu'ils venaient à apprendre, rajeunir les expressions par trop archaïques et les idées surannées¹, et naturellement, quand leur répertoire passait de mode, quand, tout en conservant quelque succès d'estime, il ne faisait plus d'argent, ils le renouvelaient en composant eux-mêmes d'autres romances plus conformes aux convenances de leur auditoire². Ces secondes romances n'avaient déjà plus

¹ Ils faisaient par nécessité ce dont Ordoñez de Montalto se vantait comme d'un mérite dans sa réimpression de l'*Amadis de Gaule*, Saragosse, 1521 : Coligió de los antiquos originales, quitando muchas palabras superfluas, y poniendo otras de mas polido y elegante estilo.

² Ils avaient même grand soin de s'en vanter; ainsi on lit dans une collection de feuilles volantes (*pliegos sueltos*), conservée à la Bibliothèque Ambrosienne : *Primer quaderno*

la spontanéité des premières : c'étaient des œuvres travaillées, réfléchies, où le jongleur pensait lui-même le mieux qu'il pouvait, et ne parlait qu'en son propre nom ; mais il était du peuple, il sentait et pensait comme lui ; aucune prévention de collège, aucune réminiscence littéraire, aucune admiration officielle ne faussait son instinct national, et l'habitude de redire les premières romances lui en avait, pour ainsi dire, inoculé les sentiments, les idées et la langue. Souvent la mise en scène était seule vraiment différente ; le même thème continuait sous une forme nouvelle, et l'on conservait aussi textuellement des phrases entières, devenues par un long usage des *dépendances* du genre, que chacun s'appropriait sans façon comme les mots du dictionnaire¹. Enfin il y eut des lettrés, sans contact aucun avec le peuple et en différant complètement par leurs habitudes et leurs idées, qui, par un caprice d'imagination, choisirent la forme des romances de préférence à toute autre, et s'en servirent, comme d'une variété de la poésie lyrique, pour des inspirations qui leur étaient toutes personnelles. Ces romances littéraires n'ont plus que le nom et les caractères extérieurs du genre : sa versification libre, son vers court et facile comme de la prose, ses habitudes impersonnelles de récit que ne suspend jamais aucune réflexion ni aucun retour de l'auteur sur lui-même. En réalité, elles appartiennent à la poésie ordinaire, à celle qui se développe également chez tous les peuples, et n'y forment pas même une espèce à part : ce sont de petites histoires, des épitres didactiques, de simples effusions lyriques ou même des ballades, comme toutes les autres, dont le style affecte seulement plus de simplicité et de vulgarité².

de la segunda parte de varios romances los mas modernos que hasta hoy se han cantado.

¹ The old spanish ballads have often a resemblance to each other in their tone and phraseology ; Ticknor, *History*, t. I, p. 125. Nous citerons comme exemples :

Vanse dias, vienen dias. —
 Ya se parte el carcerelo ;
 Ya se parte, ya se va. —
 Jornada de quinze dias
 En ocho la fuera á andar. —
 Mensajero eres, amigo ;
 No merecis culpa, non.

Voyez *Don Quixote*, P. II, ch. 10.

² Lope de Vega disait dans son *Arte nuevo de hacer comedias*, avec une naïveté curieuse chez un homme d'un si grand talent :

Porque como las paga el vulgo, es justo
 Hablarle en necio, para darle gusto.

De ces trois classes de romances, la première est ainsi la seule qui ait le cachet du peuple espagnol, la seule qui soit naturelle et d'une importance majeure pour l'histoire littéraire; la seconde elle-même ne vaut que par l'habileté de l'imitation et ses ressemblances avec la première. M. Wolf a donc rendu un nouveau service à une littérature qui lui avait déjà tant d'obligations, en choisissant parmi les deux mille et quelques romances que la presse a recueillies¹ le *bouquet* qu'il vient d'offrir au public. On a sous la main, dans ses deux élégants volumes, tout ce que peut désirer le lecteur qui veut approfondir la nature de la poésie espagnole et celui qui ne cherche que son plaisir². Peut-être seulement aurions-nous préféré que les plus vieilles romances eussent été réunies, comme une sorte d'introduction, en tête des plus populaires. Sans doute la confusion où M. Wolf les a laissées lui a permis de donner à sa collection plus d'unité matérielle; il a pu augmenter encore l'intérêt des différents cycles en les complétant, et ajouter ainsi beaucoup à l'agrément du livre; mais il a fallu y sacrifier quelque chose, sinon de sa valeur scientifique, puisqu'une table permet de rétablir chaque romance dans la classe à laquelle elle appartient, au moins de la méthode, et de la vérité de l'histoire. Dans une préface du meilleur espagnol, quoique peut-être rappelant un peu trop la langue des romances, M. Wolf a résolu avec l'autorité d'un maître toutes les questions que ce curieux sujet soulève : en reprenant après lui les plus importantes, nous ne ferons souvent que traduire ses opinions; lors même que nous nous en écarterons davantage, ce sera encore à ses travaux, à ses découvertes et à ses réflexions, qu'appartiendra l'initiative de nos idées.

Il n'est pas de peuple qui n'ait gardé de son passé, quel qu'il soit, des souvenirs où se complaît son orgueil et où se reprennent ses espérances; si individuels qu'ils aient d'abord été, tous se rattachent par des liens plus ou moins réels à son histoire : c'est à cette condition seule qu'ils l'intéressent et le passionnent tout entier. Ces souvenirs de

¹ Il n'y en a que 1902 dans le *Romancero general* de M. Duran; mais M. Wolf en avait sous la main beaucoup qui n'y ont pas été comprises : il en a même admis deux dans sa collection; *Moro, si vas á la España* (t. II, p. 38), et *Oh Valencia, oh Valencia* (t. II, p. 36).

² Le recueil de M. Wolf contient 198 romances, et il n'en est pas une seule que nous en voulussions retrancher; mais quelques-unes, à notre avis très-anciennes ou très-belles, nous semblent y manquer : telles sont, parmi les premières, *Ese buen rey Don Alfonso* (dans Duran, *Romancero general*, t. I, p. 575) et *Reinando el rey Don Alfonso* (*Ibidem*, p. 414), et parmi les secondes, *A los pies de Don Enrique*, probablement de Góngora (*Ibidem*, t. II, p. 43), et *Si el caballo vos han muerto*, par Lope de Vega (*Ibidem*, p. 45).

la veille feront les traditions du lendemain; on se les transmettra pieusement de génération en génération, mais en éliminant peu à peu toutes les circonstances qui complétaient la vérité des faits sans rien ajouter à la valeur historique et au sens de l'ensemble. Sans y songer, par l'instinct de l'imagination qui chante naturellement en nous, on veut aussi plaire à l'oreille, et l'on donne au récit une harmonie extérieure, un rythme, qui satisfait en même temps un besoin réel de l'esprit et soulage la mémoire. Ce n'est plus une simple tradition que chacun modifie, c'est de la poésie définitivement fixée que n'a signée aucun auteur, mais que pense également tout le monde. Malgré sa forme historique, elle ne raconte réellement aucun fait; elle célèbre une gloire nationale, redit une admiration commune, chante une douleur du peuple, une idée, un sentiment, qui tiennent à sa nature et se sont développés avec lui. La fantaisie de personne ne surajoute aucune capricieuse beauté au sujet qui l'a mise en éveil; nul travail d'artiste ne polit sa forme; elle pense comme elle peut, s'exprime comme elle pense, bien sûre que les échos qui la rediront apporteront au besoin leur mot à son œuvre, qu'elle aussi *s'accroîtra en marchant*, et que bientôt elle courra les rues sous la forme qui lui convenait davantage.

Ces traditions poétiques se retrouvent chez presque tous les peuples dès les premiers temps de leur histoire : Achille chantait déjà les exploits des héros¹, sans doute en rapsode plutôt qu'en poète, et l'on a reconnu sur un monument de l'ancienne Égypte les traces d'un refrain populaire². Mais, au dire de Strabon, l'Espagne se distinguait des autres pays par son amour du chant³ et le soin avec lequel les vieilles poésies y étaient conservées⁴. Le passage où Silius Italicus a parlé des goûts et des habitudes de ses compatriotes est plus précieux encore;

¹ Τῇ δ'γε θυμὸν ἔτερπεν, αἶδε δ'ἄρα κλέα ἀνδρῶν;
Iliadis l. ix, v. 189.

² Champollion, *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie*, p. 196.

³ L. III, p. 233 et 249, édit. d'Amsterdam, 1707.

⁴ Καὶ τῆς παλαιᾶς μνήμης ἔχουσι τὰ συγγράμματα καὶ ποιήματα, καὶ νόμους ἐμετρουσὶ ἑξασιγυλίων ἐτῶν, ὡς φασί, l. III, p. 204. A en croire les Espagnols, ce fut même Tubal, petit-fils de Noë, qui, après s'être établi dans leur pays, précisément cent quarante ans après le déluge, dió las leyes en coplas; *Origen de las dignidades de España*, p. 2. Cette date aurait grand besoin de s'appuyer sur un manuscrit contemporain, et Salazar de Mendoza a négligé de nous dire où il l'avait prise. On sait seulement que la guitare espagnole est représentée dans les tombeaux des anciens Égyptiens (Wilkinson, t. II, ch. 5), et que la musique des fellahs reste aussi toujours lente et monotone, même quand les mots expriment des sentiments mobiles et passionnés.

c'est un témoignage qui s'appuyait certainement au moins sur des souvenirs d'enfance :

Flammarum misit dives Callæcia pubem,
Barbara nunc patriis ululantem carmina linguis;
Nunc, pedis alterno percussa verbere terra,
Ad numerum resonas gaudentem plaudere cotras.
Hic requies ludusque viris, ea sacra voluptas ¹.

Ce chant hurlé semble bien différent du gémissement psalmodique et monotone de la romance moderne, mais c'est bien là ce peuple d'amateurs de chansons qui, selon l'expression de Lope de Vega, chantent encore aux frais de leur gosier quand ils sont en prison ². Ces premières poésies périrent sans doute lors de l'établissement des Visigoths en Espagne et de la rénovation du caractère national qui en fut la conséquence. Il y a une influence plus puissante encore que la séduction des idées avancées et la contagion des sentiments vrais, c'est la domination des fortes volontés sur les esprits sans initiative et sans ressort. Quelques rares souvenirs échappèrent cependant à ce renoncement du passé : telle est cette maison d'Hercule à Tolède, si soigneusement fermée avec un cadenas, parce que le jour où elle viendrait à s'ouvrir, la ruine de l'Espagne serait prochaine ³; il est difficile de n'y pas reconnaître une vague réminiscence du temple de Janus et du voyage où Hercule fixa les bornes du monde à la pointe de Cadix. La mémoire de Didon subsistait aussi dans les traditions populaires avec des détails inconnus à tous les auteurs classiques : ce n'était pas une fascination de l'amour dont elle se punissait par une mort volontaire, mais un odieux attentat qu'en bonne justice le pieux Énée eût expié par vingt-cinq années de travaux forcés ⁴. Un fait plus curieux encore, c'est que, malgré les cent coups de fouet qui défendaient d'y croire ⁵, les auspices par les oiseaux avaient conservé l'autorité d'une supersti-

¹ *Punicorum* l. III, v. 345.

²

A costa de garganta cantareis
Aunque en la prision estareis.

³ Cette tradition a été recueillie dans le *Crónica del rey Don Rodrigo* et dans plusieurs romances : voyez le *Romance del rey Don Rodrigo como entró en Toledo en la casa de Hercules*; dans M. Wolf, *Primavera*, t. I, p. 6.

⁴ C'est le sujet de la romance *Por los bosques de Cartago*; dans M. Wolf, *Primavera*, t. II, p. 7. Beaucoup d'autres traditions sur Didon semblent avoir été particulières à l'Espagne : voyez le *Crónica general de España*, P. I, ch. 51-57.

⁵ *Fuero Juzgo*, l. VI, tit. XI, loi 3.

tion et probablement d'une habitude ¹. Peut-être même faut-il supposer que l'esprit de l'ancienne poésie avait survécu à sa forme pour s'expliquer complètement le caractère des romances espagnoles et les singulières différences qui les distinguent de la vieille poésie des deux peuples voisins, dont les éléments dominants étaient cependant parfaitement semblables. Elles sont nourries d'événements, rapides, dramatiques; elles n'aiment point, comme la poésie portugaise, à se reposer de leur sujet *pede in uno* et à méditer sur sa nature et sa portée, au lieu de conclure; jamais surtout, comme les chants des troubadours, elles n'oublient si parfaitement la pensée pour la forme que le lecteur puisse croire qu'elles n'avaient réellement rien à dire et ne se proposaient que d'aligner bien industrieusement des rimes enjolivées çà et là de quelques périphrases.

L'invasion triomphante des Mores changea de nouveau les sources de la poésie nationale; l'histoire officielle le disait elle-même en déplorant les désastres de l'Espagne: « Oubliées sont ses chansons; sa langue lui est devenue étrangère et l'étonne comme des sons étranges ². » Les anciens habitants n'avaient pas été seulement dépouillés de leurs champs et de leur patrie, la plupart en furent chassés par le fanatisme et la politique des vainqueurs ou s'en bannirent eux-mêmes pour continuer ailleurs leur résistance. Refoulés sur les cimes des Asturies, entre le ciel et les abîmes, aucune autre ressource ne leur restait que le courage du désespoir, et ils acceptèrent résolument cette dernière chance: une défaite même glorieuse leur semblait encore une sorte de trahison envers leur foi; il fallait mourir de pied ferme et gagner au moins les palmes du martyre. Ils se résignèrent à un héroïsme incessant comme à une nécessité de leur position, et cette conscience d'une mort toujours imminente leur fit bientôt mépriser toutes les joies de la vie, et leur imprima une gravité sévère qu'aucune distraction apparente ne tempérait plus. De pareils hommes pouvaient être quelquefois écrasés par le nombre, mais on ne pouvait les vaincre qu'après les avoir tués;

¹ Ainsi, par exemple, on lit dans la romance *Ruy Velasquez de Lara*:

Catado se han que agüeros

Malos mostrado se habian;

dans Duran, *Romancero general*, t. I, p. 445.

Nous pourrions citer aussi le *Poema del Cid*, v. 11 et 12, 867, 2624, et ce passage du *Novelle antiche*, nouv. xxxii: Messere Imberal del Balzo, grande castellano di Proenza, vivea molto ad agura a guisa spagnuola.

² Olvidados le son sus cantares, e el su lenguaje ya tornado es en ageno e en palabra estraña; *Crónica de España*, P. II, fol. cciii r^o, édit. de Zamora, 1541.

ils s'habituèrent donc à se tenir pour invincibles et à compter au besoin sur des miracles; non sur ces prodiges, à peine croyables, qu'opèrent des mains invisibles, mais sur des exploits, souvent plus merveilleux encore, qui ne demandent qu'un grand cœur et une épée bien affilée. Bientôt ils attaquèrent à leur tour et commencèrent cette longue victoire de cinq cents ans où ils reconquirent pied à pied le royaume de leurs ancêtres; en vain les Mores étaient plus nombreux et aussi braves, *Dieu le voulait*, ils avançaient toujours, et des succès si improbables leur donnèrent foi en eux-mêmes; ils se proclamèrent dans leur pensée le peuple des grandes choses et, à titre d'Espagnol, chacun se guinda sur son orgueil comme sur un piédestal dont il ne voulut plus descendre. Tous auraient cru indignes de leur grandeur des sentiments qui n'auraient pas été exagérés et une expression dépourvue d'emphase; ils parlaient de leur pot-au-feu solennellement comme un héros de tragédie et auraient pu, sans se déranger de leurs habitudes, poser pour ces rois des vieilles images qui se mettent au lit et vaquent à leurs besoins la couronne sur la tête. A défaut d'un de ces liens un peu extérieurs qui forment les autres peuples et les constituent en faisceau, ils avaient la solidarité du péril, une communauté de croyances et de haines et la fraternité de la gloire : tous portaient d'ailleurs également leur titre d'*Espagnol*, et si quelqu'un avait pu oublier cette parenté du nom et de l'héroïsme, de nouveaux dangers à braver ensemble et des exploits accomplis à frais communs en eussent bientôt réveillé le souvenir. L'éducation n'avait de privilège pour personne; c'était pour tous celle d'un soldat appelé par sa naissance à la défense commune et à confesser sa foi sur le champ de bataille. La noblesse était de droit commun : tout Espagnol riche d'une épée et d'un cheval qui lui permit de s'en mieux servir était aussi noble que les infants de race royale et ne payait que l'impôt du sang. On ne dérogeait que par l'impossibilité matérielle d'agir en noble. Dans cette guerre de partisans poursuivie par un peuple entier levé en masse, chacun se battait en volontaire pour sa patrie et pour son compte; au moment du danger, le plus capable prenait le commandement, du chef de son courage, et les autres reconnaissaient cet ascendant naturel du mérite et obéissaient, en se promettant de commander le lendemain. Dans les brusques changements de position qu'amenaient à chaque instant les dévastations des Mores et les conquêtes de leurs terres, la misère ni la richesse ne pouvaient autoriser des prétentions ni créer de préventions d'aucune sorte; elles étaient l'une et l'autre un accident trop passager pour qu'on s'en exagérât l'importance, et ne détruisaient pas l'égalité de la race et

la démocratie de la vie militaire. Ceux-là mêmes qui étaient passés Grands sur le champ de bataille ne conservaient leur grandeur qu'à la condition d'en supporter les charges; il ne suffisait pas d'enlever ses soldats à travers les escadrons ennemis, il fallait pourvoir à leur entretien : aussi les signes d'un haut rang n'étaient-ils point des galons de fantaisie dont on se chamarrait les manches, mais une marmite que le chef faisait porter devant lui comme l'explication de sa suprématie et une reconnaissance de ses obligations. Les femmes étaient aimées pour elles-mêmes et choisissaient aussi selon leurs véritables préférences; leurs époux étaient des amants, et elles s'associaient à leur vie, non plus seulement par la reconnaissance, mais par les instincts du cœur et leur foi à une sympathie commune. Elles réclamaient comme un droit leur part dans cette existence d'alertes continuelles et de dangers renaissants, et en jouissaient comme d'un lien de plus; souvent même elles oubliaient qu'elles étaient femmes pour devenir aussi des héroïnes, et ne s'en souvenaient plus que quand leurs maris ou leurs enfants avaient besoin de leurs tendresses et de leurs soins. Enfin, sans y penser et sans le savoir, elles se montraient parées de leurs deux séductions naturelles les plus irrésistibles : l'affection courageuse et le dévouement, et en trouvaient la seule récompense qu'elles n'eussent pas repoussée : un amour constant et exalté. Sans doute ce n'était pas ce culte chevaleresque imaginé par les amoureux de roman, où le bel esprit et la mode auraient engagé plus avant que le cœur : il ressemblait plutôt à une de ces superstitions irréflechies qui pénètrent insensiblement dans les habitudes et courbent les âmes les plus fières sans parvenir à réduire entièrement leur indépendance; mais après les accès de révolte et les violences, l'amour reprenait son respect, retrouvait ses instincts de délicatesse et voulait expier sa sauvagerie en cédant à des entraînements involontaires de subordination et de douceur. Trop essentiellement braves pour ne pas apprécier le courage pour lui-même, quel que fût son drapeau, ces nouveaux Espagnols se croyaient le droit d'interrompre à leur gré la vendetta de leur patrie, et de prendre même des Mores en estime; mais à l'heure où ils en usaient, ils n'en gardaient pas moins contre la nation tout entière une haine intense à qui la cruauté souriait comme une vengeance trop longtemps différée, et le sang versé plaisait comme un témoignage éclatant de la victoire. Celle qui n'était pas suffisamment rouge ne leur semblait pas même complète, et ils la poussaient par principe jusqu'au meurtre. Un tel peuple ne pouvait accepter les faits accomplis, c'eût été ratifier sa défaite; il en appelait des circonstances du moment à ses rêves d'avenir,

et de la réalité des choses à sa propre dignité. Son orgueil ne se trouvait de place selon son mérite que dans l'utopie, et il dédaignait de toucher à la terre autrement que par la plante de ses pieds. L'histoire elle-même n'était point pour lui un simple récit du passé, mais une expression épique de ses sentiments et la légende de ses idées. C'était déjà la nation qui n'avait plus besoin que du génie de Cervantes pour produire le *Don Quichotte*. Ce singulier roman, dont le héros semble emprunté aux Petites-Maisons, n'est point, comme on l'a dit si superficiellement, un livre qui apprend à se moquer de tous les autres; c'est un vrai tableau d'histoire, une photographie morale du peuple espagnol où sont reproduits ses nobles sentiments, ses aspirations élevées, son désintéressement chevaleresque et cette absence de bon sens pratique qui le fait se jeter avec enthousiasme dans tous les pièges à loup et donner majestueusement du nez contre toutes les murailles. Aussi, monomanie à part, l'auteur pensait-il en réalité comme son héros : les mésaventures que sa malencontreuse imagination lui attire ne sont au fond que les déceptions habituelles de la vie, et, pour empêcher qu'on n'évaluât trop haut le gros bon sens qui lui manque, Cervantes en a mis en regard la caricature sous la figure de Sancho Pança et de son âne.

Un peuple chez qui la poésie était ainsi entrée dans ses habitudes de tous les jours portait de l'enthousiasme dans ses sentiments les plus usuels et recherchait les impossibilités pour le plaisir de les vaincre et de se prouver une fois de plus sa force. Il exagérait naturellement ses moindres pensées jusqu'à l'enflure, ne connaissait ni les périphrases ni les nuances, ne préparait rien, ne mesurait rien et se montrait à tout propos flamberge au poing, comme un héros de théâtre dont une crise a mis l'énergie en scène. Il n'avait point à invoquer les neuf Muses et à prendre la peine de créer des sujets; tout lui était matière à poésie et provoquait son inspiration. On ne l'a pas suffisamment reconnu dans l'appréciation des grands poètes : les natures les plus poétiques sont précisément celles qui inventent le moins. Elles aperçoivent tant de poésie dans toutes les histoires dont leur imagination leur fait les honneurs que, comme le disait Shakspeare, elles n'éprouvent aucun besoin de dorer l'or et de peindre les ailes des papillons. Aussi les épopées les plus nationales de l'Espagne sont-elles vraiment *exactes ainsi que Mézeray*. L'*Austriada* de Rufo n'est, malgré la pompe de la forme, qu'une chronique rimée de don Juan d'Autriche qu'aurait pu contre-signer son valet de chambre, et l'*Araucana*, si admiré de Voltaire, est en réalité le journal d'un aventurier, très-véritablement cette fois écrit avec son épée : si l'histoire à laquelle Alonso d'Ercilla participait tous les

jours par son courage et ses souffrances s'est trouvée de la poésie, c'est la fortune de la guerre qui l'a voulu ainsi ; il n'y avait aucune préméditation de sa part. Voilà pourquoi, malgré son exubérance d'imagination, il n'est point de pays plus pauvre que l'Espagne en contes populaires¹ ; elle n'a que des légendes de dévotion qu'elle admet comme articles de foi au même titre que les autres. Le merveilleux lui-même semble n'y avoir pénétré que dans quelques romances venues de France, dont on n'a pas suffisamment surveillé les détails à la frontière². Sans entrer plus avant dans l'examen des faits, on pourrait donc l'affirmer avec une vraisemblance suffisante : il y avait au fond même des plus vieilles romances des traditions qui n'étaient devenues populaires que parce qu'elles étaient poétiques, et qui n'auraient pu se conserver longtemps dans la mémoire publique, si une forme mesurée n'en eût déjà lié les différentes parties ensemble.

Quelques esprits judicieux, parmi lesquels il faut même compter M. Wolf, l'ont cependant positivement contesté. Ils croient le peuple espagnol trop neuf et trop indifférent à son passé pour avoir jamais eu de ces grandes traditions épiques d'où une seconde génération de poètes ait pu extraire les romances qui nous sont parvenues. Sans doute les nations renouvelées par des invasions étrangères ou violemment modifiées par des désastres intérieurs se détournent bientôt d'une histoire radicalement finie, que rien d'actuel ne leur rappelle plus. Mais, malgré l'absence de textes auxquels on puisse rattacher ses conjectures, nous supposerions volontiers au peuple espagnol plus de ténacité dans la mémoire, plus de patriotisme ou du moins plus d'orgueil. L'exemple de la France montre combien en ces sortes de questions les apparences sont souvent trompeuses : peut-être fut-elle encore plus éprouvée que l'Espagne par de grandes calamités historiques, et on la crut longtemps aussi dépourvue d'annales poétiques. Il n'en était rien resté que quelques rares allusions qu'on ne comprenait pas toujours, et de prétendues références invoquées par des livres en langue étrangère et d'un caractère trop peu sérieux pour ne pas rendre ces allégations

¹ C'est aussi l'opinion de M. Dozy, *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge*, t. I, p. 649. M. Duran vient cependant d'imprimer dans son *Leyenda de las tres toronjas del Vergel de Amor*, p. vii, qu'il existe une foule de contes merveilleux qui n'ont pas encore été recueillis ; mais nous sommes convaincu que, comme les vingt *rondallas* catalans naguère publiés par M. Milá, ils sont d'origine étrangère ou d'une date fort récente.

² Telles sont les deux romances sur Reinaldos, *Estábase Don Reinaldos* (dans le *Primavera*, t. II, p. 335) et *Ya que estaba Don Reinaldos* (*Ibidem*, p. 346) et la romance de la *Infantina A cazar va el caballero* (*Ibidem*, p. 74).

au moins bien suspectes. C'est, pour ainsi dire, de nos jours que les nombreuses Chansons de geste, récitées par les jongleurs pendant plusieurs siècles, se sont retrouvées dans la poussière de quelques bibliothèques, et cependant elles ont certainement joui d'une popularité bien étendue. Ainsi, pour n'en citer qu'une preuve, Chrestien de Troyes disait dans un poème encore inédit :

D'Erec, le fil Lac, est li contes,
Que devant rois et devant comtes
Depecier et corrompre suelent '
Cil qui de conter vivre vuelent.

En ces temps reculés l'Espagne était trop occupée de la question de vie et de mort qu'elle débattait tous les matins avec les Arabes, pour songer à recueillir ses traditions populaires, et ses rapports avec les autres pays étaient trop irréguliers et trop défectueux pour qu'il soit possible de rien induire du silence de leur littérature. Quoique se rapprochant de la vieille poésie espagnole par la naïveté de l'inspiration, la simplicité du style et les mêmes préoccupations historiques, nos Chansons de geste en différaient sans doute par des caractères essentiels. Avec ses voyelles sourdes et étouffées, avec une accentuation qui disparaissait en quelque sorte dans l'appesantissement naturel de la voix sur la dernière syllabe des mots, le vieux-français se prêtait mal à une mélodie qui donnât quelque agrément à des banalités, et il n'était pas encore assez formé ni assez riche pour suppléer au charme des idées par le mérite de l'expression. Nos premiers poèmes ne purent donc devenir populaires qu'en éveillant la curiosité par la nationalité du sujet, et en la soutenant par l'enchaînement continu et la rapidité des aventures. A côté de cette poésie déclamée au son de la vielle d'une voix monotone, il s'en développa une autre plus travaillée, où des sentiments personnels se substituèrent insensiblement au tumulte des événements, où le sujet n'était plus que le thème, souvent même le prétexte de l'accompagnement. Peut-être les parties les plus goûtées des Chansons de geste, celles que, pour capter plus sûrement la faveur de leur auditoire, les jongleurs répétaient de plusieurs manières et souvent sur des rimes différentes, auraient-elles pris un jour des formes moins rudimentaires, reçu une mélodie plus marquée et échappé à l'oubli où le reste devait disparaître si longtemps. Mais les longues agitations du quatorzième et du quinzième siècle suspendi-

' Solent, Ont coutume.

rent les plaisirs de l'intelligence et refoulèrent le progrès des lettres ; il en sortit une France renouvelée, et l'esprit public se détourna d'un passé définitivement clos et désormais sans intérêt pour personne.

Aucune de ces circonstances ne se produisit en Espagne. La langue y était plus sonore, plus musicale, et, toujours logique même en ses plaisirs, le peuple avait des goûts de chant qui le poussaient à donner des formes moins libres à ses vieilles traditions. Pendant plusieurs siècles l'histoire y fut comme enrayée ; les mêmes dangers entretenaient les mêmes passions, et, quoique posée de jour en jour sur un plus grand territoire, la question de salut public restait en permanence. Dans cette longue immobilité des choses, les idées de la veille devenaient aisément celles du lendemain, et le peuple continuait à se servir, pour exprimer ses sentiments, des poésies qu'il trouvait dans sa mémoire, de préférence à d'autres qui n'auraient eu ni l'autorité de la tradition ni la consécration de l'habitude. A la vérité, ces textes primitifs ont disparu depuis longtemps ; mais il n'est point besoin d'autres preuves matérielles que les romances elles-mêmes pour reconnaître que ce sont des fragments. Elles commencent brusquement, sans introduire de personnages, sans rappeler ni préparer les événements au milieu desquels ils sont jetés ; quelquefois même elles s'arrêtent au bel endroit de l'histoire et laissent au public le soin de la conclure ; enfin presque toutes supposent la connaissance d'une tradition bien plus étendue dont on les a détachées¹. Il semble aussi que le peuple espagnol conservait plus curieusement qu'aucun autre les souvenirs poétiques de son passé. Dans le célèbre code de ses lois, Alphonse X prescrivait à tous les nobles, comme un des devoirs d'une haute naissance, de se faire raconter pendant leurs repas les grands faits d'armes de leurs ancêtres², et *La Crónica de España*, la première de toutes les compositions historiques, s'est approprié quelques-unes de ces relations populaires. Elle les a abrégées, décolorées, épurées des circonstances trop manifestement impossibles ; mais le ton poétique de certaines parties, leurs développements trop succincts ou d'une longueur disproportionnée³, leur esprit à part et leur place arbitraire

¹ Corneille l'avait déjà reconnu dans la préface du *Cid* avec une profondeur de critique qui s'est bien rarement démentie : Ces sortes de petits poèmes sont comme des originaux décousus de leurs anciennes histoires.

² Que los juglares non dixiesen antellos cantares sinon de gesta ó que fablasen de fecho d'armas ; *Las siete Partidas*, P. II, tit. XXI, loi 20. Elle est intitulée : *Como ante los caballeros deben leer las historias de los grandes fechos de armas quando comieren*.

³ Quoiqu'il dût à plusieurs titres paraître plus important à l'auteur ou l'inspirateur de

sans souci de l'ordre des événements ¹, trahissent des origines diverses et le découps d'un travail de marqueterie. La plupart des vieilles traditions avaient au moins, comme la Chronique rimée du Cid, un rythme approximatif qui en complétait l'effet et en assurait la durée, et le succès dont elles jouissaient, les habitudes qu'elles avaient créées, forçaient même les poètes qui affectaient des prétentions plus élevées à se servir aussi des formes accoutumées de la poésie populaire. Ainsi le Poème du Cid, que l'auteur avait laborieusement composé dans son cabinet pour le plaisir littéraire du lecteur, n'en disait pas moins, comme s'il eût parlé en plein air à des auditeurs turbulents : « Écoutez ce que » mon Cid Ruy Diaz a dit ², » et la première partie se termine par un avertissement emprunté aux usages des jongleurs : « Ici finissent les » vers de cette chanson ³. » Un témoignage curieux prouve même avec quelle facilité d'improvisation les anciens poètes donnaient une forme rythmique à leurs récits. Dans un poème du treizième siècle, *Li libre d'Appolonio*, où, selon la coutume du temps, un sujet venu de l'antiquité servait d'occasion et de cadre à la peinture des mœurs contemporaines, Tarsiana, déguisée en jongleuse, raconte au peuple attroupé sur la place publique ses propres aventures, et elle les met en bonnes rimes comme une romance, sans même avoir besoin de marquer la mesure par aucun instrument ⁴. La versification, déjà bien moins libre, des romances qui nous sont parvenues, est elle-même si facile qu'encore à présent des paysans illettrés l'improvisent sans effort ⁵.

la Chronique, le règne de saint Ferdinand, son propre père, dont la poésie populaire n'avait pas encore eu le temps de s'occuper beaucoup, est plus abrégé que tous les autres, et au contraire l'histoire du Cid est démesurément longue.

¹ La partie où il est question du Cid est une véritable biographie dont il reste constamment le centre, et ne se trouve pas à sa place.

² Mio Cid Ruy Diaz odredes lo que dixo.
V. 1032.

³ Las coplas deste cantar aquis' van acabando.
V. 2286.

⁴ Quando con su viola huvo bien solazado,
A sabor de los pueblos huvo asaz cantado,
Tornólos á rezar un romanze bien rimado,
De la su razon misma por do avia pasado.
St. 428.

⁵ Os nossos mais rudos camponeses improvisam em seus serões e festas com uma facilidade que deve de espantar os estrangeiros : mas observe-se que o metro d'estes improvisos é sempre sem excepção alguma o da redondilha de oito syllabas ; Almeida-Garett, *Romanceiro*, t. I, p. 9.

Il semble aussi que, malgré ses procédés habituels, on exagère un peu insolemment l'indigence de l'imagination espagnole. Aucune raison n'autorise à lui dénier toute puissance d'initiative, et, si fictives qu'elles fussent en apparence, nos Chansons de geste elles-mêmes respectaient jusqu'à certain point la réalité : elles développaient l'histoire, l'interprétaient, la transposaient souvent, mais ne l'inventaient presque jamais¹. D'irrécusables mentions nous apprennent d'ailleurs que l'Espagne avait également ses *Cantares de gesta*², d'abord aussi historiques que les nôtres³, mais ensuite embellis, poétisés ; et en détachant les parties les plus populaires, en les arrangeant en romances, les rédactions subséquentes hâtèrent l'oubli de la forme primitive. On peut même encore prendre en quelque sorte la poésie sur le fait : il y a des cycles entiers, celui des Sept Enfants de Lara par exemple, où l'imagination eut certainement plus de part que l'histoire, et cependant ils ne nous sont parvenus que découpés en fragments sans commencement ni fin, qui se complètent réciproquement sans se suivre, et n'auraient pu même être suffisamment compris, s'ils ne s'en étaient référés à de véritables œuvres poétiques généralement connues. Ces poèmes de première formation ne sont pas entièrement perdus, quoique sans doute ils aient été renouvelés comme nos plus vieilles Chansons de geste, et soient beaucoup plus corrompus. On en retrouvera au moins quelques vestiges dans la Chronique rimée de Fernand Gonzalez⁴, et celle du Cid, que MM. Ferdinand Wolf et Francisque Michel ont publiée dans ces derniers temps, d'après un manuscrit de Paris, en a conservé les principaux caractères. C'est la même simplicité de forme, la même absence de prétentions littéraires, la même imperfection de rythme,

¹ *Geste*, du latin *Gesta*, les Actions, comme dans la locution moderne *faits et gestes*, signifiait dans son acception rigoureuse Histoire nationale, *Domestica facta* :

Tuit li baron escrit en geste

Furent mandé a cele feste ;

Romans de Florimont ; Bibl. impériale, n° 7498⁴,

fol. 2 r°, col. 2, v. 32.

² E algunos dizen en sus cantares de gesta que fue este Don Bernaldo (del Carpio) fijo de doña Tiber, hermana de Carlos el Grande de Francia ; *Crónica de España*, P. III, fol. 30 v°.

³ E dizen los cantares que casó (Bernaldo) estonces con una dueña que havie nombre doña Galinda, fija del conde Alardos de Lare, e que hovo en ella un fijo que dezien Galin Galindes, que fue despues muy buen cavallero e mucho esforcado.... Nin dezimos que assi fuesse, ca non lo sabemos por cierto, sinon quanto oymos dezir a los juglares en sus cantares ; *Crónica de España*, P. III, fol. 45 v°.

⁴ Elle est encore inédite.

et sous couleur de raconter officiellement les faits, la même insouciance et la même transformation de la vérité historique. Parmi beaucoup d'événements fort étrangers à l'histoire ordinaire, figure une fiction très-accréditée dans nos propres Chansons de geste : l'invasion de la France par une armée venue de l'autre côté des Pyrénées et le siège de Paris. Seulement le chef n'est plus un roi sarrasin, mais le Cid lui-même ; il va frapper avec son poing à la porte de Paris ; et les fières paroles qu'il adresse à Charlemagne et au pape prouvent par un nouvel exemple quel développement la poésie populaire avait déjà pris en Espagne quand on lui a donné la forme chantante sous laquelle elle nous est surtout connue¹. Pendant le treizième siècle, on n'en accordait pas moins à ces *Cantares* une valeur historique : tout en reconnaissant le rôle un peu arbitraire que l'imagination avait usurpé çà et là dans leur rédaction², les compilateurs d'histoire comptaient avec eux³, et ils n'eussent certes pas professé ce respect ridicule pour les frivoles chansons que des jongleurs de bas étage auraient psalmodiées en tendant leur sèbile à la charité publique. Il y a plus : beaucoup de romances gardent encore un ton purement narratif⁴, trop différent de l'esprit semi-lyrique de la plupart des autres, pour n'avoir pas une raison essentielle, qui tienne à des souvenirs plus persistants, peut-être même à d'anciennes habitudes, et il en est qui se prolongent hors de toute mesure⁵, qui pour une simple chanson d'une nature quelcon-

¹ En las puertas de Paris fue ferir con la mano,
A pessar de Franceses fue passar como de cabo.

Paróse antel Papa, muy quedo estido :

« ¿ Qué es esso, Franceses e Papa Romano ?

Syempre oy desir que doce pares avia en Francia lidiadores : ¡ llamadlos !

Sy quisieren lidiar comigo, cavalguen muy privado. »

V. 1001, et v. 1067 :

Dévos Díos malas gracias ay, Papa Romano,

Que por lo por ganar venimos, que non por lo ganado.

² E dizen en los cantares que la (Zamora) tovo cercada siete años, mas este non podrie ser, ca non reynó él (el rey Sancho) mas de siete años, segun que fallamos en las crónicas ; *Crónica de España*, P. IV, fol. 214 v^o.

³ Quoique le style en ait été rajeuni, on reconnaît même facilement, dans plusieurs romances encore existantes sur Bernaldo del Carpio, les sources où a puisé le *Crónica de España* : voy. *Contándole estaba un día* (dans Duran, t. I, p. 419), *Antesque barbas tuviese* (*Ibidem*, p. 435) et *Mal mis servicios pagaste* (*Ibidem*, p. 436).

⁴ Telles sont les deux romances sur le comte Claros, *Media noche era por hilo*, (dans Wolf, t. II, p. 358), et *A casa va el emperador* (dans Wolf, t. II, p. 372), et la romance sur don Gaiferos, *Asentado está Gaiferos* (dans Duran, t. I, p. 248).

⁵ La romance du comte Dirlos, *Estábase el conde Dirlos* (dans Duran, t. I, p. 198), a près de treize cents vers.

que eussent été vraiment d'une longueur impossible. On reconnaît même aisément dans les plus vieilles les indices positifs d'un travail de seconde main. Ainsi, par exemple, il y a deux romances du Cid sur le même sujet, qui se composent, pour plus de moitié, des mêmes vers¹, et un fragment d'une romance encore plus ancienne sur les Infants de Lara se retrouve également dans toutes les deux². Il y a des circonstances trop étranges ou trop miraculeuses pour être inventées spontanément à deux reprises³, des formes banales de vers que sans talent aucun on pouvait remplacer par d'autres⁴, des expressions singulières qu'aucune raison ne poussait l'imagination à produire deux fois⁵, et l'on est forcé d'en conclure qu'antérieurement à toutes les romances qui nous sont parvenues, il y avait un fonds commun de formes et de traditions poétiques, aujourd'hui parfaitement oubliées, où les poètes intermédiaires vivaient leur inspiration et se fournissaient de style.

Peut-être au reste, et nous nous en féliciterions comme d'une cause gagnée, notre dissidence avec M. Wolf est-elle beaucoup plus apparente que réelle : nous ne croyons pas plus que lui qu'il ait existé de poésies antérieures aux romances ; pour nous comme pour lui, c'est le produit original du peuple, la forme primitive et la base de sa litté-

¹ *En Burgos está el buen rey* (dans le *Primavera*, t. I, p. 100) et *Dia era de los Reyes* (*Ibidem*, p. 103).

² Rey que no hace justicia, etc.

A Calatrava la Vieja ; dans le *Primavera*, t. I, p. 61.

³ Voyez par exemple les détails de la prise de Valence dans *Apretada está Valencia* (dans Duran, t. I, p. 554) et le *Crónica del Cid*, ch. 183 ; la croix miraculeuse faite par les anges pour Alphonse le Chaste, dans *Reinando el rey Alfonso* (dans Duran, t. I, p. 414) et le *Crónica de España*, P. III, fol. 29.

⁴ Il y a jusqu'à trois romances qui commencent par ce vers *Hélo, hélo, por dó viene* (dans Duran, t. I, p. 159, p. 545 et t. II, p. 666). Une romance sur Don Gaiferos et une de celles sur le comte Claros commencent par *Media noche era por hilo* (dans Wolf, t. II, p. 248 et p. 358) ; ce vers est passé aussi dans *Don Rodrigo de Padilla* (dans Duran, t. II, p. 40), et l'on retrouve au commencement d'une des romances du Cid et des Infants de Carrion, *Media dia era por hilo* (*Ibidem*, t. I, p. 553).

⁵ Ainsi, pour nous borner à un seul exemple qu'il serait trop facile de multiplier, il y a dans le v. 16 du *Crónica rimada del Cid*, qui n'est connu que depuis bien peu d'années :

Vos estades sobre buena mula gruesa, e yo sobre buen cavallo ;

et dans une romance qui n'appartient pas au même cycle, *Castellanos y Leoneses* (dans le *Primavera*, t. I, p. 51) :

Vos venis en gruesa mula,
Yo en un lijero caballo.

rature. Il s'agit entre nous d'une question de date plutôt que d'origine, de perfectibilité et de progrès plutôt que de nature. Par opposition au latin, dont les lettrés conservaient encore l'usage, on qualifia également du nom de *Romance* toutes les compositions en langue vulgaire, et cette désignation générale n'en préjugait aucunement la nature ni la forme. Pour les jongleurs qui vivaient cependant plusieurs siècles après l'extinction du latin, les poèmes épiques les plus laborieusement composés continuaient à s'appeler des *Romances*¹, et c'est encore maintenant sous ce nom que toutes les feuilles volantes se vendent dans les rues². Une tradition ne peut s'établir et se conserver, elle n'existe qu'à la condition d'être facile à retenir, de s'assujettir à une mesure quelconque qui vienne en aide à la mémoire et retienne ensemble par un véritable lien les idées et les mots. Aussi chez les peuples qui ont pris eux-mêmes l'initiative de leurs développements, la poésie a-t-elle toujours précédé la prose : il en est même beaucoup où, comme les plus vieilles traditions, les premières lois ont été écrites en vers. L'espagnol était d'ailleurs une langue trop musicale, trop régulièrement remplie de syllabes accentuées et résonnantes pour que l'oreille ne cherchât pas sans y penser à en régulariser et à en compléter l'harmonie. Les hasards ou plutôt les instincts de l'improvisation ont même introduit dans les contes grossiers que les bonnes femmes racontent aux enfants pour tromper leurs impatiences des phrases plus cadencées qui atteignent souvent à un véritable rythme, et deviennent désormais une portion intégrante du conte³. Il y avait donc déjà dans les premières traditions historiques, dans les plus anciennes romances, et nous mettons en tête les récits des rencontres entre les chrétiens et les Mores sur les frontières⁴, des vers involontaires, qui se sont de plus en plus multipliés, et sans en changer l'esprit

¹ Voyez Huber, *Crónica del Uid*, introd. p. xxxviii, et *De primitiva cantilenarum popularium epicarum apud Hispanos forma*, p. 13, et Wolf, *Ueber die Romanzen-Poesie der Spanier*, p. 73.

² Y note-se que como en tiempo de Bergadan y de este monarca se llama todavía *cansó* toda poesia cantada y tradicional, reservándose el nombre *romance* (*romanso*) para los pliegos vendidos por los ciegos y en las esquinas; Milá, *Observaciones sobre la poesia popular*, p. 91.

³ Nous devons la connaissance de ce fait curieux à M. Duran, *Leyenda de las tres toronjas del Vergel de Amor*, p. xii; mais nous sommes loin de prendre à la lettre tous les mots dont il s'est servi : Algunos refrancillos ó versos intercalados, que han parado incólumes de boca en boca desde tiempo *immemorial*.

⁴ C'est ce qu'on appelle *Romances fronterizos*.

narratif¹, leur ont insensiblement donné une forme rythmique, que faisait ressortir une sorte de récitation chantée avec accompagnement de guitare².

Les langues sont devenues beaucoup plus expressives qu'elles ne l'étaient dans l'Antiquité : c'est là le progrès qu'elles ont atteint au détriment de la richesse des formes ; le sentiment et la pensée influent sur la prononciation et affectent la valeur matérielle des lettres. Il est donc impossible au rythme d'y arriver jamais à cette régularité mathématique qu'une prosodie, qui ne respectait pas même toujours la forme et l'esprit des mots, avait jadis donnée à la mesure. Mais peut-être n'est-il aucun idiome où le rythme soit plus clairement indiqué par la nature de la langue et mieux marqué qu'en espagnol. La sonorité constante des voyelles, une prononciation emphatique ressemblant à une sorte de déclamation, une accentuation traditionnelle presque toujours régulière, y offraient à la versification des éléments naturels ; trop heureusement préparés pour que le peuple leur ait préféré des fictions arbitraires ou les imitations impuissantes d'une poésie étrangère. Les premiers vers étaient ainsi, selon toute apparence, composés d'un petit nombre de pieds qui se reproduisaient successivement sans différence choquante, et des syllabes accentuées, sur lesquelles la voix s'appesantissait davantage, en accusaient la fin³. Peut-être cependant

¹ Il s'en trouve encore quelques souvenirs dans les vieilles romances ; ainsi, par exemple, nous lisons dans *Cabalgá Diego Laynez* :

Entónces habló su padre,
Bien oiréis lo que ha hablado ; -
dans Duran, t. I, p. 481.

² Selon M. Duran, t. IV, p. xxxiv, note 14, prem. édition : La musica de los romances parece un gemido prolongado y monótono, pero que no deja de producir su efecto cuando acompaña las danzas pausadas del país. Aussi distinguait-on encore au treizième siècle deux genres de poésie dont la récitation était entièrement différente : E agora sabed los que esta estoria oydes, que maguer quelos juglares cantan en sus cantares, e dizen en sus fabras ; *Crónica general*, P. III, fol. 336.

³ Cette opinion, qui s'appuierait au besoin sur le rythme si imparfait du *Vida de santa Maria Egipcíaca*, et de l'*Adoracion de los santos Reyes*, est partagée par le savant M. Duran : Presumo que los cantos primitivos se construirían en versos cortos, donde la entonacion supliese el número exacto de sílabas y la libertad de apoyarlas ó abreviarlas al pronunciarlas, á la falta de ritmo y verdaderos consonantes ; *Romancero general*, t. I, p. LIII. Le marquis de Santillane disait encore en plein quinzième siècle dans sa Lettre au connétable de Portugal : Infimos son aquellos (vulgares) que sin ningunt orden, regla ni cuento, facen estos romances é cantares de que la gente baja é de servil condicion se alegra ; dans Sanchez, *Poesías castellanas anteriores al siglo xv*, t. I, p. LIV. C'est encore maintenant le rythme des poésies en dialecte bable, patois des Asturies, où, selon toute apparence, la versification des romances s'est développée.

le chant ecclésiastique, la psalmodie des prières dont la versification n'était pas métrique, apprit-elle dès l'origine à allonger les vers sans en trop briser la cadence, en y introduisant aussi une espèce de paralélisme¹. Mais avec le temps un rythme si vague ne suffit plus, et l'on s'efforça de le compléter; on rendit plus sensible la liaison des syllabes qui en terminaient les deux principales périodes par le rapport de leurs voyelles. Cette consonnance si défectueuse, qui nous semble disparaître sous la pression des consonnes, était pour les Espagnols une source abondante d'harmonie, et, comme ils le disaient eux-mêmes, la *musique* du vers². Puis enfin l'oreille devint encore plus difficile, plus exigeante, on ne s'accorda plus tant de licences dans la numération des syllabes, et, pour en mieux faire ressortir la symétrie, on subdivisa chaque hémistiche en deux parties secondaires: l'emphase avec laquelle on appuyait sur les syllabes qui jouaient un rôle déterminant dans la mesure avait déjà devancé et nécessité la règle³. L'élément de la versification des romances n'est donc ni le vers de huit syllabes, ni, ainsi que l'ont prétendu quelques critiques modernes, le distique⁴, ni, selon une ancienne opinion qui se rapproche beaucoup plus de la vérité, le quatrain⁵; mais un verset de

¹ M. Pidal disait en 1841, dans le *Revista de Madrid*, à propos des deux vieux poèmes que nous avons cités dans la note précédente: Yo pienso que estas composiciones se hicieron para ser cantadas por los juglares en la misma especie de música ó canto llano, en que se entonan los salmos y antifonas de la Iglesia, que están en prosa, y en que aun hoy mismo solemos oír cantar el *Todo fiel cristiano* del P. Astete en las escuelas, y las canciones de la *Aurora* y del *Nacimiento*, por las calles. Il est vrai que M. Pidal n'en tire pas les mêmes conséquences que nous, et nous ignorons malheureusement si le chant des cantiques qu'il cite confirmerait encore aujourd'hui notre opinion.

² *Asonar* signifiait Mettre en musique. Michaute escribió así mismo un grant libro de baladas, canciones, rondeles, lays, virolais é asonó muchos dellos, disait le marquis de Santillane, l. l. p. LV.

En qualesquier instrumento vienen mas asonados;

Archiprêtre de Hita, st. MCDLXXXIX.

Cantigas bien asonadas;

Cancionero de Baena, p. 266, col. 1.

³ Le vers de la romance est composé d'à peu près huit syllabes, et une assonance qui porte habituellement sur les deux dernières lie les vers pairs deux à deux.

⁴ MM. Grimm, Diez, Dozy, Pidal, etc.

⁵ Juan Rufo, *Los seyscientos apotegmas*, Tolède, 1596, fol. 26, se sert indifféremment de *primera copla* et de *quartete*, et Rengifo a dit dans son *Arte poetica española*, ch. xxxiv. p. 38: Lo que causa la facilidad es la composicion del metro, que toda es de una redondilla multiplicada. Cette division en quatre vers liés ensemble d'une manière quelconque se retrouve dans les plus vieilles poésies populaires: il nous suffira de citer la

quatre pieds¹, divisé en deux hémistiches qui riment intérieurement comme les vers léonins. Le dernier mot de cette forme de versification, sa perfection artistique, c'est le quatrain monorime à syllabes rigoureusement comptées, qui se retrouve si souvent dans les poésies savantes du treizième et du quatorzième siècle².

Tant de vieilles romances ont péri avec les voix qui les chantaient, qu'à moins d'accorder trop d'intelligence aux hasards qui ont épargné les autres, il n'est plus possible d'en apprécier entièrement le caractère primitif; on sait seulement qu'elles ont poussé, comme mûrissent les moissons, sous le soleil de l'Espagne et la main de Dieu³. Leur histoire elle-même est devenue une impossibilité. La tradition qui nous les a transmises n'avait point la passion des vieilles choses pour l'amour exclusif du passé; elle s'est beaucoup moins inquiétée d'en conserver le texte littéral que de continuer à plaire au public. Un jour elle en retranchait des détails qui n'étaient plus dans les goûts ou dans les convenances du moment; le lendemain, elle y ajoutait vaille que vaille

complainte latine sur la destruction du monastère de Mont-Glonne (dans nos *Poésies populaires latines antérieures au douzième siècle*, p. 255), la vieille passion provençale publiée par M. Champollion-Figeac, et la passion en patois brescian du quatorzième siècle :

Chi vol odi del nost signior,
Cum el mori cum quant dolor,
Che ve diro del comenzament,
Cum li Zude fi ol tradiment.

Quant cum li dispoi Christ ceava,
Xi fortemente lu suspirava,
Dis un de vos me tradirà,
Puz a la cena questo sara, etc.;
dans Rosa, *Dialetti, costumi e tradizioni delle
province di Bergamo e di Brescia*, p. 135-143.

¹ C'est le nom que les Espagnols donnaient aux périodes rythmiques, quelle que fût leur longueur. Los Catalanes, Valencianos, y aun algunos del reyno de Aragon fueron é son grandes oficiales desta arte. Escribieron primeramente en trovas (tirades) rimadas, que son pies ó bordones largos de silabas, é algunos consonaban é otros non; marquis de Santillane, *L. L.* p. lvi. Hay en nuestro vulgar castellano dos generos de versos o coplas. El uno quando el pie consta de ocho silabas o su equivalencia que se llama *Arte real*; Juan de La Encina, *Arte de poesia castellana*, ch. v.

²
Fablar curso rimado per la quaderna via
A sillabas cuntadas, ca es grant maestria;
Poesias d'Aljandro, st. II.

³ C'est ce que Lope de Vega a dit plus poétiquement, comme il lui appartenait de le dire :

Estos romances.
Nacen al sembrar los trigos.

des circonstances nouvelles : à en croire le titre, c'était bien toujours la même romance, seulement on en avait transformé le sujet et renouvelé tous les vers. La fatalité du genre le voulait ainsi. Chantées par le peuple dans ses heures d'inspiration, les romances n'avaient de raison d'être qu'en restant populaires, qu'en changeant avec lui lorsque ses sentiments venaient à changer. A ce prix seulement elles trouvaient des échos dans toutes les poitrines, et nourrissaient les aveugles qui les redisaient dans les rues. Aussi, quoiqu'ils fussent trop heureux de raviver par quelque imitation d'un genre si naturel leur muse à bout d'efforts, les beaux-esprits affectaient-ils de le croire le premier syllabaire des poètes¹ et de la poésie pour les petites gens². Il ne fallait, à la vérité, ni une imagination bien puissante pour inventer des romances, ni une grande intelligence pour les comprendre. C'était de l'histoire naïve même quand tous les faits étaient supposés, de l'histoire sans exorde, sans transitions, sans une réflexion qui soufflât une opinion au public, sans un sentiment quelconque personnel au poète qui avertît que c'était là une œuvre qu'il récitait à son heure, non le libretto d'une scène d'histoire que l'imagination avait évoquée et qui se reproduisait réellement sous les yeux³. Indifférentes à toute théorie littéraire, ces libres floraisons du sentiment public passent tour à tour du récit au dialogue et du dialogue à la forme narrative. Tantôt elles laissent leurs héros dans le bleu du ciel et une chronologie quelconque; tantôt elles le posent sur une sorte de théâtre et indiquent comme une didascalie l'époque et l'endroit précis où va se passer la scène. Peu leur importent les décors et les accessoires, mais elles tiennent à garder la vraie nature de tous les personnages, et, si la vérité le veut ainsi, elles leur attribueront sans respect humain des sentiments d'une simplicité arcadienne et des actes d'une grossièreté de bête fauve. Toutes les circonstances s'y mettent en relief, pour ainsi dire, d'elles-mêmes; tous les faits marchent au but par la ligne la plus courte, entraînant avec eux

¹ Lope de Vega le dit positivement dans une de ses préfaces : Algunos quieren que sean los romances la cartilla de los poetas, et il ajoute : Pero yo no lo siento así. A une époque bien plus reculée, un poète presque royal, l'infant Juan Manoel, en avait fait aussi qui n'ont pas encore été retrouvées : voyez Lemcke, *Handbuch der spanischen Litteratur*, t. I, p. 59.

² Le marquis de Santillane lui-même disait dans sa fameuse Lettre au connétable de Portugal : Estos romances e cantares de que la gente baja e de servil condicion se alegra.

³ Ce caractère est si marqué, que, selon Ticknor, *History of spanish literature*, t. I, p. 149, note, une des plus belles romances du cycle des Infants de Lara, *A Calatrava la Vieja*, was evidently arranged for singing at a puppet-show or some such exhibition.

le sujet et l'auditeur en avant. Jamais cependant, malgré leur origine et leurs prétentions historiques, les romances ne cherchent dans l'exposition d'un événement une réalité à raconter, mais un effet à produire, une signification poétique à l'usage du peuple; elles simplifient de plus en plus les traditions, elles les condensent et en écartent les détails, même essentiels, qui n'ajouteraient pas suffisamment à l'impression de l'ensemble.

Pour les apprécier véritablement, il faut oublier pour un instant ses admirations d'habitude et se départir de leurs exigences, se laisser toucher par l'émotion, enfin, qu'on nous passe le mot, se refaire une naïveté de circonstance. Il s'y trouve peu de ces beautés selon la formule, dont on professe le mérite dans les écoles. Aucune habileté de plume n'y soutient la pensée qui défaille et ne fait illusion sur l'absence de l'inspiration par l'éclat des épithètes et le luxe des périphrases. Le style n'y prétend point à une harmonie continue qui plaise au moins à l'oreille; il est rapide, recherche le tour le plus vif, préfère le terme le plus juste et s'en rapporte pour le reste au hasard. Rien n'y chatoie à l'œil qui ne brille réellement à l'esprit: la pensée fait en quelque sorte son expression et le sentiment son image, sans que personne se préoccupe beaucoup de la façon. C'est, en un mot, de la poésie toute primitive qui ne relève que d'elle-même. Les horizons de l'imagination ne sont pas étendus; elle est toujours un peu pressée d'arriver à son but, et ne s'attarde point à énumérer des détails et à créer des beautés qui ne soient pas absolument nécessaires. Mais le sentiment qui l'anime et la pousse est vivant: il admire, il hait, il souffre vraiment, et trouve dans tous les cœurs naïfs des sympathies qui s'éveillent à sa voix et vibrent avec lui. L'expression habituellement simple ne s'élève qu'avec la pensée, et le contraste en fait mieux alors ressortir l'élévation. Elle reste constamment naturelle, même dans les mouvements d'une passion excessive, et cette naïveté un peu systématique en accroît la puissance; on sent bientôt que le sentiment n'y est pas un artifice de langage, et on se laisse aller à l'émotion qui gagne sans craindre d'être dupe et de s'émouvoir bêtement d'une figure de rhétorique. La passion y est trop actuelle pour résumer ses causes et s'amortir dans des généralités. Elle entre immédiatement dans le détail et la succession des choses, mais si pleines de vie qu'elle les montre tour à tour, aucune n'a rien d'individuel et n'existe à part des autres. Comme ces coups de pinceau si différents de couleur et de pensée dont un tableau se compose, elles concourent toutes, chacune selon son pouvoir, à l'expression de la même idée et disparaissent dans l'ensemble.

Souvent enfin le sentiment moral manque : le but à atteindre, la passion à satisfaire, légitiment la violence et la ruse, et il y a des brutalités de mœurs, des sauvageries de langage, des indulgences et des partialités pour le mal, qui trahissent une civilisation incomplète et une intelligence mal élevée.

La couleur locale, la réalité du temps, étaient beaucoup mieux respectées que la vérité des faits. C'était en reconnaissant ses horizons, ses usages et ses croyances, que le peuple se retrouvait comme dans un miroir et se passionnait pour des héros qui vivaient de sa vie. Il fallait donc le peindre en beau en restant dans le vrai, présenter ses aspirations et ses prétentions comme des réalités déjà acquises, en un mot le laisser dans son cadre et l'idéaliser selon son amour-propre et son goût. Dans cette utopie du caractère espagnol, la première place appartenait à l'orgueil, à un orgueil rude à lui-même, sans grand souci ni de son élévation sociale ni de sa renommée, indifférent même aux trous de son manteau, et se consolant de tous les accidents et de tous les mécomptes de la vie en s'enveloppant dans sa majesté de théâtre. De là une personnalité fortement colorée, une volonté coupante et trempée comme la lame d'une épée, un parti pris de penser avec sa propre pensée sans se mettre aux écoutes de personne, une habitude naïve de tout juger par rapport à soi selon sa conscience ou sa passion du moment, une puissance d'action effrénée dans le bien et dans le mal, qui se répand au dehors à tout propos, uniquement pour se maintenir en exercice et se donner à soi-même le spectacle de sa force. L'Espagnol des romances n'en a pas moins foi en lui ; il se vénère en personne et ne parle jamais de lui-même que le chapeau à la main : on dirait un culte dont il serait à la fois le fétiche et le prêtre. Il ne suppose point qu'aucune vertu puisse être trop haute pour lui, aucun sacrifice trop douloureux, aucune abnégation trop difficile, et il pousse le courage jusqu'à l'exagération, la magnanimité jusqu'à la duperie, l'honneur jusqu'à la férocité et au ridicule. Il retrouve cependant quelque humilité lorsqu'il pense à la toute-puissance de Dieu, alors il s'incline ; mais sa foi est plutôt un acte de superstition qu'une œuvre de raisonnement. Sa prière reste toujours celle d'un soldat sous les armes, qui plie le genou au commandement du capitaine, mais en murmurant un peu contre la discipline, et aimerait mieux prouver sa foi en risquant bravement sa vie et exterminant pieusement quelque chien d'infidèle. Il n'accepte pas seulement l'isolement où son orgueil le tient renfermé, il s'y complait ; il lui semble qu'à se communiquer facilement aux autres on commette son âme et l'on manque aux égards dus à sa personne : si ses moyens

le lui permettaient, il se traiterait volontiers comme ces monarques d'Orient qui s'emprisonnent eux-mêmes dans leur palais, et ne croient leur dignité suffisamment garantie que quand ils ont mis des factionnaires à la porte. Ses compatriotes ont du moins l'honneur d'avoir un peu du même sang dans les veines, et il se contente de les tenir à distance; mais un étranger, quel qu'il soit, il le méprise, et si leurs croyances ne coïncident pas exactement sur tous les points, malheur à lui! C'est un ennemi qui doit se garder de sa haine et ne jamais en approcher de la longueur d'une épée. Il respecte galamment toutes les femmes, et ce n'est ni par tendresse de cœur ni par souvenir de sa mère, mais par respect pour lui-même. Il sent sa force et s'abstient généreusement d'en abuser. Dans l'amour tel qu'il le comprend, il y a surtout de la jalousie du propriétaire qui craint qu'on n'attente à la valeur de sa chose; il est énergique et violent plutôt que tendre; loyal et constant, mais par amour-propre plus que par sentiment ou par raison, et lors même qu'il exagère la méfiance jusqu'à l'insulte, il la trouve assez naturelle pour ne pas prendre la peine d'en dissimuler les excès. A ses paroles les plus douces se mêle toujours une sorte de rugissement: c'est comme un tigre dompté dont l'œil garde encore une inquiétude sauvage et qui, dans ses plus grandes soumissions, laisse apercevoir les pointes de ses griffes.

Cette personnalité de tout Espagnol, cette individualité si fortement marquée, ont même prévalu, et peut-être pour la première fois, contre l'unanimité de sentiments qui caractérise la poésie populaire. Il y a des divergences d'opinion, un côté droit et un côté gauche, même dans des romances à peu près contemporaines. Ainsi, par exemple, la plupart n'admettent pas de morale particulière à l'usage des princes et parlent de don Pèdre de Castille comme en parle l'histoire¹: c'est le roi *cruel* qui calomnie et fait égorger sa femme parce qu'il lui préfère sa maîtresse, et qui se débarrasse des libertés publiques par le meurtre de tous leurs défenseurs. Probablement même l'esprit des plus anciennes n'était nullement monarchique: dans cette terre classique de l'orgueil et de la révolte, une autorité sans autre force que la violence et sans autre droit qu'une possession usurpée de la veille ne pouvait être bien populaire. Les romances devaient penser comme la Chronique rimée du Cid, où le vieux Diego Laynez recommandait à son fils de servir le roi qu'il consentirait à servir sans

¹ Nous citerons comme exemple la romance de Sepúlveda, *Fallecido es el buen rey*, dans Duran, t. II, p. 44.

aucun zèle et de s'en garder à l'égal d'un ennemi mortel¹. Ce fut seulement longtemps après que le *loyalisme* castillan prit définitivement le dessus et retourna au besoin le sens légitime des choses².

Mais le royalisme quand même de la romance contraste alors si singulièrement avec la conduite de ses héros qu'il est facile d'y reconnaître un parti définitivement arrêté, une conviction systématique, ou du moins un sentiment opiniâtre contre lequel rien ne saurait prévaloir. Les faits ont beau changer de caractère, suivre une autre direction, prendre une signification toute différente, l'esprit s'obstine à rester monarchique. En ces temps anciens les rois recouraient très-facilement à la violence, c'était même là leur moyen ordinaire de gouvernement : la romance les en accuse formellement et prouve son dire par des scènes d'histoire ; mais quand, après avoir subi patiemment de longues injures, le Héros enfin poussé à bout en appelle à son courage, elle devient inconséquente et n'ose pas approuver sa rébellion ou même la blâmer ouvertement. Dans le cycle de Bernaldo del Carpio, ses opinions royalistes ont même passé toutes les bornes de la justice et de la moralité publique : c'est l'amour exalté d'un fils que, probablement sans y être autorisée par aucune tradition historique³, elle a mis aux prises avec la fidélité du vassal. Depuis bien des années le comte de Saldaña expie dans un emprisonnement solitaire le crime d'avoir été aimé en légitime mariage par une princesse du sang royal, la propre sœur du roi. Parvenu à l'âge d'homme, son fils découvre enfin le secret de sa naissance et veut noblement acheter la liberté de son père par d'éclatants services ; mais en vain il couvre comme d'un bouclier la Castille de sa vaillante épée, arrête les invasions des Mores et repousse une armée de Français commandés par Roland ; en vain, au fort d'une bataille, il donne son cheval au roi et lui sauve la vie au grand péril de la sienne, l'ingrat Alphonse se rit après le danger de toutes ses promesses et lui dénie le prix de son sang ; puis enfin, quand l'indignation croissante du peuple ne lui permettrait plus d'ajouter à tous ses manquements de foi un nouveau parjure, il fait arracher les

¹ Al rey que vos servides, servillo muy sin arte :
Assy vos aguardat dél como de enemigo mortal.
V. 375.

² Voyez *A los pies de Don Enrique*, dans Duran, t. II, p. 43 ; mais nous devons reconnaître que cette belle romance n'est pas des plus anciennes, et que la conjecture qui l'attribue à Góngora est au moins très-vraisemblable.

³ Plusieurs critiques espagnols, et même des meilleurs, Pellicer, Mantuano et Mondejar, ont même nié que Bernaldo del Carpio ait jamais existé.

yeux du prisonnier et ne délivre qu'un cadavre. C'en était trop, même pour la loyauté de Bernaldo : il répond à cette féroce ironie par un défi en rapport avec l'injure, et va chercher parmi les plus mortels ennemis du roi des auxiliaires de sa vengeance. Mais la romance cesse alors de s'intéresser à sa cause, elle l'appelle même *véritable démon*¹, et comme si elle eût craint que tant d'injustice et de cruauté ne laissât la conscience publique incertaine, elle met dans sa propre bouche des axiomes de soumission qui réprouvent d'avance sa révolte et le condamnent².

Dans une romance fort curieuse, *le Comte Alarcos*³, l'obéissance stupide du vassal ne recule pas même devant le meurtre, et ce n'est point une œuvre de haute justice à laquelle il fallait pourvoir : la victime n'avait jamais transgressé aucune loi ni péché par la pensée contre la dignité royale. Il ne s'agit point non plus d'un étranger dont la mort parfaitement indifférente ne soulèverait que la conscience, mais d'une épouse chérie, dans toute la fraîcheur de sa jeunesse et de sa beauté, dont le seul crime est de mériter l'amour et de contrarier par son existence la passion d'une Infante. Une fois le meurtre consommé, le comte devra changer les draps du lit et procéder à de nouvelles noces, et il s'y résout incontinent, non sans une amère douleur, mais sans résistance; il ne prend pas même le temps de s'habituer un peu à l'idée d'immoler froidement une femme qu'il aime, et de s'offrir lui-même en holocauste à la luxure de sa rivale; au petit jour, après avoir passé la nuit avec elle, il l'abat comme un boucher. Ce n'est point là un de ces événements impossibles, que l'imagination fantasque d'un despote accomplit quelquefois après boire; il semble une pure invention de poète sans aucune réalité historique, et n'en était pas moins accepté comme une vérité suffisamment vraisemblable par toutes les populations de la Péninsule; les noms seuls sont différents. Peut-être la forme trop développée et trop lâche de la romance castillane annonce-t-elle un poète de profession fort capable, en un moment d'urgence, de rester entièrement original et de n'emprunter rien au public⁴. La version

¹ *Y él se fué hecho un demonio*; dans *Mal mis servicios pagaste*.

² Señor, rey sois, y harédes
A vuestro querer y guisa;
dans *En corte del casto Alfonso*.
De servir no os dejaré
Mientras que tenga la vida;
dans *En Luna está preso el Conde*.

³ *Retraidá está la infanta*; dans le *Primavera*, t. II, p. 111.

⁴ Elle est attribuée dans plusieurs feuilles volantes à Pedro de Riano.

portugaise, telle au moins que l'a publiée M. Almeida-Garett¹, pourrait aussi ne pas appartenir à la poésie populaire : l'habileté de la composition, l'heureux choix des détails, le bonheur de toutes les expressions, l'élégance de la versification, indiquent même plutôt un esprit laborieux et fort sensible aux beautés littéraires, qu'un rimeur naïf, improvisant un peu au hasard. Mais à la rudesse de la romance catalane², à ses lacunes, à son dialogue heurté, à sa précipitation maladroite, il faut bien reconnaître une vieille tradition assez connue pour sauter par-dessus les transitions et courir au dénouement par la ligne droite.

Quelquefois cependant le Cid, la grande popularité du moyen âge et de la poésie espagnole, tient à plus haut prix son indépendance et fait passer sa dignité de Castillan avant ses devoirs de vassal ; mais ce n'est point dans les romances que préférerait le peuple et qu'il chantait davantage parce qu'elles exprimaient plus complètement ses sentiments³. Dans celles-là au contraire les disgrâces du Cid lui viennent de la fidélité obstinée qu'il garde à son premier roi : leur cause première est son refus de reconnaître la souveraineté d'Alphonse VI avant qu'il se soit purgé par un serment solennel de toute complicité dans le meurtre de son frère. On sent dans ses défiances et ses exigences hautaines un dernier témoignage de dévouement à la mémoire de don Sanche et l'acharnement d'une vengeance secrète, plutôt encore que les scrupules d'une conscience jalouse de la moralité du pouvoir, qui tient le crime pour une cause de déchéance. Les premières romances du Cid appartenaient d'ailleurs bien plus à l'histoire qu'à la poésie populaire : on le chantait, pour ainsi dire, sur place, avant que les traditions eussent eu le temps de se transformer et de s'accommoder plus parfaitement à l'esprit national⁴. Les faits y conservaient encore leur valeur réelle : on

¹ *Conde Yanno* ; dans son *Romanceiro*, t. II, p. 44-55.

² *El conde Floris* ; dans Milá, *Observaciones sobre la poesia popular*, p. 118.

³ Ainsi, par exemple, on lit dans *De Rodrigo de Vivar* :

Pláceme, Rey mi señor,
Don Rodrigo respondia,
En esto y en todo aquello
Que tu voluntad sería ;

dans Duran, *Romancero general*, t. I, p. 486.

⁴ Le *Gesta Roderici Campidocti* dit même positivement qu'on le célébrait déjà de son vivant : Si autem exieris ad nos in plano et separaveris te a monte tuo, eris ipse Rodericus, quem dicunt *Bellatorem* et *Campeatorem*, p. 35. Le Cid mourut en 1099 (1137 de l'ère espagnole), et nous lisons dans un poème sur la prise d'Almería, en 1147 :

Ipsè Rodericus *Mio Cid* semper vocatus,
De quo cantatur quod ab hostibus laud superatus,
Qui domuit Mauros, comites quoque domuit nostros ;

dans Sandoval, *Historia del rei Don Alonso VII*, p. 276.

admirait naïvement l'héroïsme du grand *batailleur*, la victoire pour elle-même et la grandeur du nom castillan. Mais à son vrai nom de Ruy Diaz s'étaient substitués dans les traditions populaires les glorieux sobriquets de *Campeador* et de *Cid*, et quiconque avait combattu bravement entre tous ou forcé les Mores de le reconnaître pour son vainqueur était bientôt confondu avec lui ¹. Malgré les contradictions et les impossibilités dont fourmillait l'ensemble de ces romances, le peuple les avait acceptées aveuglément et les répétait toutes avec enthousiasme : il faisait vivre le Cid vingt-cinq ans avant sa naissance ², lui donnait et lui retirait trois frères ³ et une troisième fille ⁴, travestissait en une héroïne de tragédie la vraie Chimène qui ne songeait qu'à se trouver le plus souvent possible dans une position intéressante ⁵, et admettait des alliances avec les maisons royales dont aucune généalogie n'avait

¹ Les écrivains qui se piquaient de quelque exactitude, le distinguaient de ses homonymes en l'appelant *El de Bivar* ou *Castellanus*, et encore selon Masdeu, *Historia crítica de España*, t. XX, p. 370 : Hube otros Castellanos con el mismo nombre y apellido.

² Le document le plus digne de confiance, le *Gesta Roderici Campidocti*, le fait naître seulement en 1050, et le *Cronica del Cid*, qui, quoique traduit de l'arabe, s'accorde avec la plupart des poésies, le dit né en 1026. Lucas, évêque de Tuy, et Rodéric, de Tolède, en parlent pour la première fois à l'année 1071.

³ Los tres son de su mujer,
Pero el otro era bastardo ;
Y aquel que bastardo era ,
Era el buen Cid castellano ;

Esse buen Diego Lainez ; dans le *Primavera*, t. 1, p. 94.

Dans une autre romance, *Cuidando Diego Lainez* (Duran, t. I, p. 478), il est aussi question des frères du Cid.

⁴ Su mujer doña Jimena
Será de mi captivada ;
Su hija Urraca Hernando
Será (la) mi enamorada ;
Hélo, hélo, por do viene ; dans le *Primavera*,
t. I, p. 175.

Les deux filles qui épousent les Infants de Carrion sont appelées tantôt Christina et Elvira, tantôt Maria et Sol.

⁵ Chimène se plaint même au roi Ferdinand d'être privée de son mari :

¿ Y que de noche y de día
Le traigas atraillado
Sin soltalle para mi
Sino una vez en el año?...
Y cuando mis brazos toca,
Luego se duerme en mis brazos ;

En los solares de Burgos ; dans Duran, t. I, p. 495.

Cette romance n'est pas fort ancienne, mais elle s'appuyait certainement sur une vieille

conservé le moindre souvenir ¹. C'est que par exception ces romances remontaient jusqu'aux événements qu'elles rappellent, que, malgré les apparences, elles se rapportaient à des personnages historiques tout à fait différents, et que, devenues populaires du premier coup, elles avaient subi les altérations inévitables de l'action du temps : des méprises de personnes et des rajeunissements de forme ; c'est en un mot, comme le disait le bon Sancho de toutes les romances qu'il avait entendues dans son enfance, que celles-là étaient réellement trop vieilles pour mentir, et qu'aux noms près c'était vraiment de l'histoire. Aussi, malgré des remaniements selon toute apparence plus nombreux et certainement plus récents que ceux des autres romances, aucune n'a conservé autant d'expressions et de formes archaïques ², et cependant, si l'on en excepte les compositions toutes littéraires de Sepúlveda ³, peut-être n'y a-t-il pas dans tout le Romancero du Cid trois pièces dont le sujet soit emprunté à ces vieilles chroniques où, faute de traditions plus vivantes, les poètes des autres cycles ont si largement puisé ⁴. Cette antiquité nous est d'ailleurs attestée par la plus positive des preuves, un chant populaire encore écrit en latin ⁵ et des traces incontestables s'en retrouvent, pour ainsi dire, à chaque mot dans la Chronique rimée. Peut-être même n'est-ce pas une œuvre individuelle, ayant une inspira-

tradition ; on avait même fait aussi une romance de la réponse du roi ; *Pidiendo á las diez del día*.

¹ On lit même dans le *Poema del Cid*, v. 3733 :

Ved qual ondra crece al que en buen ora nació,
Quando señoras son sus fijas de Navarra é de Aragon.
Hoy los reyes de España sos parientes son.

² Ainsi, pour en citer un seul exemple, *Agua*, Eau, y signifie encore Rivière :

El buen Cid se llegó al agua ;
Hélo, hélo, por dó viene ; dans le *Primavera*,
t. I, p. 175.

Il y a un peu plus loin :

Fasta llegar cabe un rio
Adonde una barca estaba.

³ Les curieux apprendront avec intérêt qu'une première édition de son recueil, inconnue à tous les bibliographes, *Burgos*, sans date, in-12 allongé, se trouve dans le cabinet du comte Albert de Circourt. Sepúlveda dit à la fin, dans une note très-importante pour l'histoire littéraire, qu'une partie de ce romancero avait été déjà imprimée.

⁴ Peut-être ne faut-il excepter que *Guarte, guarde, rey Don Sancho* et *De Zamora sale Dolfos*, qui semblent extraites du *Crónica del Cid*, ch. LXI et LXII, et encore M. Wolf les a-t-il insérées dans son *Primavera*, t. I, p. 137 et 138. Une autre romance sur le sujet de la première, *Rey Don Sancho, rey Don Sancho*, ne se trouve à notre connaissance que dans le *Rosa española*, et nous semble de Timoneda.

⁵ Nous l'avons publiée dans nos *Poésies populaires latines du moyen âge*, p. 308-314.

tion qui lui soit propre, et ne faut-il y voir qu'une mosaïque de romances beaucoup plus anciennes, qu'une main insouciant de aucun autre lien a rangée selon l'ordre des temps. Évidemment plus jeune, au moins par les idées, quoiqu'il remonte encore au treizième siècle, le *Poème du Cid*, dont quelques critiques ont fait si complaisamment une sorte de document diplomatique, s'appuie également sur d'anciennes romances que le temps a beaucoup mieux épargnées. En vain le poète les avait réunies dans un but plus littéraire et n'a point craint de les retravailler, souvent même de les refondre : leur esprit est resté naïf et leur ton populaire ; leur langue semi-asturienne trahit, non peut-être leur origine, mais les habitudes que les premières romances avaient contractées ; et ses prétentions à une forme plus érudite ne dissimulent pas entièrement l'accentuation rude et la liberté de leur ancien rythme.

Malgré une forme narrative et le nom très-réel des personnages, presque toujours d'ailleurs l'histoire n'est dans les romances qu'un prétexte auquel pendant longtemps personne ne se laissa prendre. Il y avait toujours au fond pour sujet véritable une idée morale, et le prétendu récit était en réalité un acte de foi en l'une des croyances les plus vives du peuple, ou exprimait un des sentiments le plus profondément entrés dans sa vie. A l'origine de toutes les sociétés nées viables, se reproduit un fait qui peut seul rapprocher les individus et les relier ensemble, qui commence partout le noyau des peuples et forme pendant longtemps leur force défensive la plus résistante : c'est l'unité et la perpétuité de la famille, la solidarité de tous les membres dans l'injure d'un seul et le devoir d'en poursuivre la vengeance quoi qu'il en puisse advenir. Ce sentiment naturel qu'affaiblissent bientôt l'égoïsme de l'intérêt individuel et l'idée moins primitive du patriotisme, l'orgueil des Espagnols du moyen Age et les instincts d'une férocité mal apprivoisée en avaient exagéré les exigences et ne marchandaient pas avec elles. Les romances se plaisaient à rappeler ces rachats du sang par le meurtre ; elles aimaient à célébrer les héroïnes qui accomplissaient bravement ces justices de famille à coup de couteau, surtout quand elles avaient elles-mêmes provoqué le crime en allumant un de ces amours insensés dont pour tant d'autres les excès eussent été une circonstance si atténuante¹. L'histoire des Sept Enfants de Lara eût mérité d'être renouvelée des Atrides : c'est sur sa propre famille qu'on y poursuivait la vengeance des crimes commis contre sa famille. Pour venger l'injure

¹ Voy. : *Cuán traidor eres, Marquillos !* dans le *Primavera*, t. II, p. 23, et *A casa iban, á casa ; Ibidem*, t. II, p. 22.

de sa femme, Rodrigo de Lara livre ses sept neveux à l'épée des Mores. Vingt ans après, Mudarira le Bâtard veut venger à son tour la mort de ses frères; il frappe leur meurtrier traitreusement comme il les avait frappés, et en *reconnaissant* la tête de son propre frère que le bâtard lui apportait suspendue au poitrail de son cheval, Gonzalo Bustos le *reconnaît* pour son vrai fils, et de ce jour-là ses chagrins sont finis ¹. Dans cette organisation primitive de la famille, le chef était investi d'un droit illimité sur les filles ou même sur les sœurs dont il ne s'était point dessaisi en faveur d'un époux : pour consoler un ami de la perte de sa maîtresse, un frère lui offrait complaisamment les caresses de la plus belle de ses sœurs², et il n'était pas même besoin d'expliquer une amitié si extrême par un de ces grands services dont la reconnaissance domine les autres sentiments et semble légitimer tous les dévouements. La première conséquence du mariage était de transmettre au mari ce droit de vie et de mort sur la personne de sa femme : elle n'était point en Espagne comme dans les autres civilisations du moyen âge son épouse et son égale, mais sa chose, une chose à sa merci, dont il usait et abusait souverainement. Quand le comte Alarcos reçoit l'ordre de tuer sa femme, il pense à son amour, à sa douleur, à son enfant qu'elle allaite encore, mais n'éprouve pas le moindre scrupule et l'assassine avec toute la sérénité d'une bonne conscience. Ce droit de haute et basse justice était si généralement reconnu et si facilement mis en pratique que la moralité publique avait fini par regarder le meurtre de la femme, souvent même un meurtre aggravé de cruautés inutiles, comme le juste châtiment d'une infidélité quelconque : le plaignant connaissait lui-même de son offense et exécutait la sentence sans que la police eût rien à y revoir ³. Dans un livre composé au quinzième siècle pour l'éducation de ses filles, un gentilhomme très-expérimenté leur disait encore à propos des épouses adultères : « Encore ne scay-je guières de royaumes aujourd'uy, fors le royaume de France et celui d'Angleterre, et en ceste Basse-Alemaigne, de qui l'en n'en face justice dès ce que l'en en puet scavoir, et qui ne meurent dès ce que l'en en

Que hoy se acaban mis trabajos ;

Despues que Gonzalos Bustos ; dans Duran ,

t. I, p. 455.

Si la quieres por mujer,

Si la quieres por amiga ;

Compañero, compañero ; dans le Primavera ,

t. II, p. 59.

³ Voy. *Fuero Juzgo*, l. III, tit. IV, l. 1, 3, 4, et *Siete Partidas*, P. VII, tit. XVII, l. 13.

scet la vérité : c'est-à-dire en Rommenie, en Espagne, en Arragon et en plusieurs autres royaumes. En aucuns lieux l'en leur coupe les gorges, en autres lieux l'en les martrist à touaillons¹, en autres lieux l'en les emmure². » La victime elle-même n'avait pas la pensée de contester la justice du bourreau, de plaider au moins les circonstances atténuantes et d'en appeler à un juge moins prévenu et plus miséricordieux : elle acceptait son assassinat comme une expiation légitime et tendait la gorge au poignard. Dans une des romances les plus dramatiques et les plus populaires de tout le Romancero, l'épouse coupable va même au-devant du châtimement : après avoir inutilement cherché à expliquer les circonstances qui l'accusent, honteuse de ses mensonges, elle dit à son *bon* mari de la tuer, parce qu'elle a bien mérité la mort³. En retour de cette autorité sauvage, la femme n'avait qu'un droit, celui de se dévouer sans réserve et sans terme ; mais alors tout lui était permis, même la révolte contre les volontés royales et la ruse, et les rois reconnaissaient que leur souveraineté s'arrêtait là où commençait l'intérêt d'un époux⁴. Quand il s'agissait de racheter son mari de l'esclavage, une loyale Espagnole ne craignait même pas de se mettre elle et ses filles à la discrétion du vainqueur⁵, fût-il Sarrasin et fort accoutumé à user sommairement de ses captives : c'était là l'idéal du dévoue-

¹ En les étouffant avec des serviettes.

² Livre du chevalier de La Tour-Landry, ch. cxviii.

³ Que aquesta muerte, buen conde,
Bien os la merezco yo;
Blanca sois, señora mía; dans le *Primavera*,
t. II, p. 52.

⁴ C'est le roi Don Sanche de Léon qui le dit lui-même dans la romance :

Mas tuvisteis gran razon,
Como mujer de alto estado,
En librar vuestro marido
Como vos lo habeis librado;
El rey don Sancho Ordoñez; dans Duran,
t. I, p. 464.

A la vérité, cette romance est de Sepúlveda, mais elle est tirée d'une vieille chronique, et il s'en trouve une plus ancienne sur le même sujet, *Prose está Fernan Gonzales*, dans le *Cancionero de romances* de 1570, et le *Rosa española* de Timoneda.

⁵ Si esto no bastare, el conde,
A tres hijas que yo parí :.....
Y si no bastare, conde,
Señor, védesme aquí á mí;
Del soldan de Babilonia; dans le *Primavera*,
t. II, p. 414.

ment conjugal, et sans songer à rien reprendre dans cette étrange preuve d'amour, le mari de la romance se contentait de trouver le marché mauvais : son corps ne valait plus seulement un maravédís, parce que la mort y était entrée avec ses blessures.

Malgré une certaine communauté d'origine, les romances espagnoles avaient de bien autres mérites que ces grossières chansons de manœuvres avinés qui subsistent surtout par l'air auquel les paroles se sont attachées et l'entraînement de l'habitude. Ces chansons-là ne peuvent guère prétendre qu'à une célébrité de cabaret et à l'admiration des bonnes femmes qui les ont chantées dans leur enfance. Mais il y a dans les romances une inspiration soutenue, une élévation de pensée et une grâce vigoureuse de fleur des champs qui les élevaient bien au-dessus du niveau de l'intelligence publique. La poésie y avait pressenti l'avenir, et il fallait à la civilisation bien des années pour regagner l'avance qu'elle avait prise, et des siècles pour la devancer à son tour. La versification était assez simple pour ne point la vieillir avant le temps par des recherches et des affectations fatigantes ; l'accentuation et la dignité naturelle de la langue suffisaient à peu près au rythme, et la musique qui en relevait l'harmonie était trop facile et trop naïve pour être de longtemps supplantée par aucune autre. Pendant les sept siècles que dura la guerre avec les Mores, la société fut comme fixée dans un *statu quo* d'efforts physiques et d'alarmes ; sa vie était un combat incessant où rien ne changeait que le champ de bataille ; il lui fallait tourner sur elle-même dans un cercle vicieux de périls sans cesse renouvelés et de triomphes remis en question le lendemain, s'émouvoir des mêmes sentiments que la veille et repenser constamment les mêmes idées. Quand, délivrée du sabre arabe toujours levé sur sa tête, elle fut certaine de vivre encore le mois prochain, elle put enfin marcher en avant et rompre avec son passé ; mais beaucoup auraient voulu le retenir, beaucoup regrettèrent l'égalité du danger et de la lutte, la liberté du partisan qui ne prenait conseil que de son courage et s'était si complètement incarné son pays et son Dieu, qu'en les défendant il ne croyait se battre que pour son compte. On continua donc à chanter les vieilles romances comme un regret de la civilisation poétique et morale qu'elles avaient chantée, comme une protestation contre une hiérarchie sociale sans supériorités réelles et une avidité de bien-être dont la dernière conséquence placerait l'idéal de l'homme dans une auge toujours pleine de nourriture. La valeur exagérée que l'Espagnol s'accordait complaisamment à lui-même le conduisait par une logique irrésistible, par celle des sentiments, à un suprême dédain des faits et

à l'application de l'utopie, même aux choses de sa vie de tous les jours¹. Cette opposition intime du peuple à la société officielle produit ailleurs l'estime des bandits qui se mettent bravement en guerre avec elle, et, dès qu'il s'y joint quelque contrariété nouvelle, la retraite dans les montagnes; mais en Espagne l'insurrection contre l'ordre établi resta morale; chacun vécut davantage en soi-même, s'enveloppa plus soigneusement dans son manteau et s'attacha plus opiniâtrément à ses romances. On se fit du Romancero une sorte de Marseillaise, une Marseillaise pacifique qui se contentait de défier publiquement le présent d'éteindre les regrets du passé, mais qui, si l'indépendance du pays venait à être de nouveau menacée par une invasion étrangère, pouvait servir aussi d'appel aux armes et devenir un cri de guerre². Les changements de la langue auraient pu seuls désaffectionner promptement le peuple de ses romances, et ce fut le contraire qui arriva : elles étaient si présentes à tous les souvenirs qu'elles empêchèrent longtemps la vieille langue de trop vieillir, et donnèrent aux formes devenues enfin insolites comme un parfum de poésie qui les rendait plus piquantes. Encore au seizième siècle, Lope de Vega crut ajouter un nouvel attrait à deux de ses comédies en les écrivant tout entières dans un style archaïque³, et le succès prouva l'habileté de son calcul.

Cet amour obstiné du peuple pour ses vieilles romances ne pouvait cependant leur conserver toute leur primeur d'antiquité. Les aveugles qui avaient le monopole de leur débit étaient bien obligés de subvenir aux défaillances de leur mémoire, et cette poésie naturelle leur était trop familière, sa libre versification se rapprochait trop du ton et des allures d'une conversation aisée pour qu'ils s'inquiétassent beaucoup

¹ Ce besoin de rêver en l'air est si irrésistible, que, malgré son orgueil national, l'Espagnol préfère les blondes, *les filles du soleil*, qui ne se trouvent que bien exceptionnellement en Espagne. Les romances disent de Chimène :

Y los cabellos que al oro
Disminuyen su color;
dans Duran, t. I, p. 496 ;

et de la demoiselle qui vint reprocher au roi en plein conseil de payer le tribut des cent jeunes filles :

A quien el rubio cabello
Bordaba de oro los hombros;
dans Duran, t. I, p. 416.

² Les romances qui dans le dernier siècle étaient complètement dédaignées, au moins des lettrés, retrouvèrent tout à coup une popularité générale quand Napoléon eut provoqué la guerre de l'Indépendance.

³ *Las famosas Asturianas* et *El caballo vos han muerto*.

de s'en épargner la peine. A la place des expressions qui n'étaient plus facilement entendues, des allusions aux usages tombés en désuétude qu'on n'aurait plus suffisamment comprises, ils glissaient des idées et des formes de langage plus contemporaines, qui fussent plus sympathiques à l'auditoire. Quelquefois aussi sans doute ils transposaient le sujet de la romance comme un chanteur à bout de moyens en transposerait la musique; ils en conservaient l'inspiration, les sentiments, les idées, la plupart des expressions et des vers, mais en lui donnant une autre mise en scène, en la plaçant dans un cadre différent, en la mettant à jour avec les préoccupations du moment. Il arrivait à chaque instant ce qui s'est encore produit dans un temps où la poésie était bien moins active, pour la romance de Mambro : ce soldat revenu d'abord sans doute de quelque expédition contre les Mores, qui apportait la nouvelle de sa mort à sa femme et lui offrait comme consolation son cœur et sa main, est devenu un particulier très-connu dans Madrid, rentré chez lui de la veille après s'être bravement battu dans la guerre de la Succession qui amena Philippe V sur le trône. Aussi n'est-il plus aujourd'hui une seule romance dont la forme remonte au delà du quinzième siècle; mais les plus modernes gardent encore presque toutes quelques souvenirs d'une langue archaïque¹, et l'on retrouve dans un grand nombre des restes plus significatifs d'une époque antérieure : telles sont ces nombreuses sonnettes que les seigneurs perdent au poitrail de leurs chevaux²; ces rois qui connaissent des discords de leur peuple dans un fauteuil à dossier³ ou inclinent leur justice devant la volonté des Cortès⁴, et ce châtiment parlant qu'on

¹ *El conde Lucanor* ne remonte qu'au quatorzième siècle, et dans l'édition qu'Argote de Molina en a publiée dans le seizième, il a mis un index des mots qui de son temps n'étaient déjà plus en usage, et la plupart se retrouvent dans les romances.

² Con trescientos cascabeles
Al rededor del petral;
Media noche era por Mo; dans le *Primavera*, t. II, p. 358.

³ Sentado está el señor Rey
En su silla de respaldo,
De su gente mal regida
Desavenencias juzgando;
dans Duran, t. I, p. 484.

⁴ Si yo prendo ó mato al Cid,
Mis Cortes se volverán;
Y si no hago justicia
Mi alma lo pagará;
Diá era de los Reyes; dans le *Primavera*, t. I, p. 103.

infligeait à l'impudeur des femmes adultères en leur coupant le devant de leurs robes ¹. Ailleurs c'est une crudité et une grossièreté d'expressions qui ne sauraient appartenir qu'à une civilisation encore dans les langes ; c'est Dona Lambra qui compare les couches fécondes de sa belle-sœur, la mère des sept Infants de Lara, à la portée d'une truie ², ou Don Diego qui menace le Cid du nom de *filz de mauvaise garce*, et quoiqu'il parle de sa propre femme, le mot qu'il emploie va jusqu'aux dernières limites du langage des portefaix ³.

L'immobilité est une des impossibilités de la vie : si lente à se mouvoir que la civilisation soit en Espagne, les événements avaient marché et l'avaient forcée de la suivre, au moins de loin et en restant le plus possible engagée dans le passé. Quand le courage opiniâtre des Espagnols leur eut assuré une supériorité définitive sur les Mores, ils n'eurent plus dans leurs idées chrétiennes la surexcitation de martyrs toujours prêts à confesser leur foi les armes à la main. La rancune de foyers dévastés, la vengeance d'un frère égorgé dans une embuscade, ou d'une sœur enlevée dans une chasse aux vierges et violée dans quelque harem, cessèrent d'entretenir et d'irriter leurs haines. Des fortunes extraordinaires ne s'improvisèrent plus dans une rapide incursion sur la terre ennemie, et ne disparurent pas aussi vite qu'elles avaient été acquises dans un pillage autorisé par le drapeau moresque. Les positions sociales perdirent de leur mobilité et de leur incertitude ; à moins d'aventures de plus en plus insolites, chacun eut le jour de sa naissance une place marquée pour toute sa vie, et prit en grandissant les sentiments particuliers et l'esprit de sa classe. Les rois, longtemps les chefs et les premiers défenseurs de leurs sujets, s'en séparèrent, et mirent au service de leurs intérêts le pouvoir qu'ils avaient reçu pour protéger ceux des autres. Les *ricos hombres* qui leur

Yo te cortaré las faldas
Por vergonzoso lugar,
Por cima de las rodillas
Un palmo y mucho mas ;

¡ Ay Dios, que buen caballero ! dans le Primavera, t. I, p. 65.

Mas callais vos, doña Sancha,
Que no debeis ser escuchada,
Que siete hijos paristes
Como puerca encenagada ;

A Calatrava la Vieja ; dans le Primavera, t. I, p. 61.

Hijo te dirán de puta,
Que yo traider no sería ;

El octavo rey Alfonso ; dans Duran, t. II, p. 11.

avaient si souvent disputé la suprématie du courage et de la victoire ambitionnèrent comme un honneur de porter leur livrée, ou boudèrent contre eux-mêmes, se déclarèrent en principe contre une autorité quelconque et s'isolèrent fièrement dans un prétendu parti politique qui ne se composait le plus souvent que de leur seule personne. Dès le treizième siècle il se forma un ordre à part, non sans doute plus noble, mais plus belliqueux, plus spécialement brave que le reste du peuple. Pour y entrer il ne fallait d'abord prouver que son courage; puis, devenu de jour en jour plus exclusif, plus sévèrement fermé à quiconque était resté en dehors, il eut ses mœurs à lui, ses idées spéciales et ses plaisirs. Bientôt cet ordre fut une caste avec toutes les prétentions d'une aristocratie de hasard qui s'est établie subrepticement à l'encontre de l'histoire. Les quelques Grands qui gardaient au fond du cœur les vraies traditions de leur famille et se croyaient obligés par leur naissance envers les libertés du peuple comme envers la puissance des rois, furent abattus par la jalousie et la servilité de tous les autres, et l'orgueilleuse individualité du caractère espagnol disparut de l'histoire, après la déroute de Villalar, avec les derniers restes de l'indépendance publique. La popularité des romances, les enseignements de la poésie, auraient pu seuls conserver les anciennes idées nationales et rappeler les vieilles mœurs au moins comme un idéal à atteindre, un regret et une espérance. Mais les malheurs que le pays eut à subir détournèrent violemment les esprits des plaisirs littéraires. Pendant les horreurs du règne de Pierre le Cruel, c'était déjà beaucoup que de vivre; puis vinrent les dissensions soulevées par l'héritage de Henri de Transtamare et les guerres, plus civiles aussi qu'étrangères, avec le Portugal. Quand l'Espagne eut enfin retrouvé quelque repos, les sentiments avaient pris un autre cours; les idées s'étaient entièrement renouvelées; pour s'intéresser à des romances si complètement surannées, il fallait avoir la passion des antiquités. Les colporteurs d'anciennes poésies qui en vivaient si facilement autrefois, furent obligés de compléter leur pain de chaque jour par la mendicité, une mendicité qui devenait un métier de toutes les heures, et cherchait à se consoler de ses souffrances habituelles par la liberté du désordre et les abrutissements de la débauche. Le mépris légitime qu'encoururent ces derniers représentants de la poésie des ancêtres retomba sur elle tout entier; on plaignait volontiers les malheureux abandonnés par l'incurie de leur famille à sa contagion et à ses excitations, et les citadins se la mettaient réciproquement à l'index comme une chose malsaine à la raison et dépravante.

Le peuple des campagnes resta bien plus fidèle à ses anciens plaisirs. Sancho, la personnification si complète du bon sens crédule et madré d'un paysan sans culture, explique son sentiment par une allusion à une romance du Cid que nous avons encore ¹, et quoique fort contre-disante de sa nature et beaucoup moins versée dans les traditions populaires, sa femme trouvait l'autorité suffisante, et le respect lui fermait la bouche. Mais avec le temps le niveau de la poésie s'abaisse aussi dans les villages; la forme elle-même devint plus prosaïque, plus grossière; les images si colorées et si vives de la poésie d'autrefois furent remplacées par ces métaphores vulgaires dont abonde le langage des halles; pour réclamer l'attention, on ne craignait pas de recommander à ses auditeurs d'élargir assez les oreilles pour ressembler à des mules de la Manche². Aux anciens sujets, aux aventures héroïques du passé se substituèrent insensiblement les événements de la veille ³ et les rumeurs de la journée, les scandales de la place publique, les exploits commis sur les grands chemins et le supplice des fameux criminels avec leurs dernières paroles : la romance ne fut plus qu'une gazette plus ou moins rimée, une âpre chansonnette ou une plate complainte. Ce fut pour ce public mal civilisé qu'on inventa d'abord le genre picaresque, les mémoires intimes de la vie des mendiants et des chenapans, où le vice n'avait que l'excuse du cynisme, et la poésie bornait ses prétentions à reproduire aussi la grossièreté du langage de ses héros et à exhiber quelques échantillons d'argot ⁴. On ne se déclara plus du parti de la liberté contre les entreprises des rois; on fut jaloux des nobles, envieux des riches, et l'on vanta le *buen rey netto* qui opprimait également tout le monde; on pardonna même sans y regarder de bien près le meurtre de Blanche de Bourbon : ce n'était qu'une reine égorgée

¹ *Don Quixote*, P. II, ch. 5 : il s'agit de la romance *Acababa el rey Fernando*; dans Duran, t. I, p. 497.

² Todo el mundo me esté atento,
Alargando las orejas
De manera que los hombres
Mulos manchegos parezcan;
El violin encantado; dans Duran, t. II, p. 253.

³ Beaucoup de romances populaires encore existantes sont de véritables gazettes du temps de Charles-Quint et de Philippe II : il y en a même une catalane, qui jouit encore de quelque popularité, *La muerte de Bach de Roda*, qui se rapporte à un événement arrivé pendant la guerre de la succession de Charles II; dans Milá, *Observaciones sobre la poesia popular*, p. 144.

⁴ Ces romances ont même un nom particulier : *Jicaras*, de *Jaque*, Souteneur de mauvais lieu.

par amour pour une fille du peuple, et l'on appela l'adultère cou-vert de son sang *Don Pèdre le Justicier*¹. Au lieu d'exprimer comme autrefois un sentiment moral élevé, de célébrer par un acte de foi l'action d'une Providence qui tient en sa main le fil de tous les événements et mène l'Humanité à grandes guides, les romances barbotèrent dans une dévotion exagérée jusqu'à la niaiserie²; elles rimèrent ces grossières légendes qui du tombeau de saint Jacques et de la sacristie de Notre-Dame de Pilar se répandaient dans tous les bas-fonds de la chrétienté. Telle est la romance catalane qui raconte l'histoire d'un pèlerin de Galice pendu sur le faux témoignage d'une fille d'auberge dont il avait pieusement dédaigné les caresses : en revenant longtemps après, son père et sa mère le trouvent causant familièrement du haut de sa potence avec la sainte Vierge, et quand le bailli, convaincu de son erreur par un chapon rôti qui prend son vol et se met à chanter, l'a fait décrocher, il s'en retourne chez lui par la grâce de saint Jacques, comme si aucune malencontre ne lui fût arrivée³. Mais en renonçant aux sujets épiques et romantiques, en se contentant d'un public plus restreint et plus humble, les romances se rapprochèrent davantage de ses pensées de tous les jours et prirent naturellement sa langue⁴. Elles ne furent plus nationales, mais locales; elles appartenrent désormais, non

¹ M. Duran a même pu dire avec justice : Así los que sufrían llamaban tiranos á ciertos reyes, mientras que los que gozaban los llamaban justos. Nuestro rey Don Pedro fué tanto mas popular, cuanto destruyendo á los rebeldes poderosos que le hostigaban, acudía al pueblo para dominarlas. On ne craignait même pas de calomnier la victime :

Entre las gentes se dice,
Mas ne por cosa sabida,
Que la reina Doña Blanca
Dal Maestre esta parida;

dans Zúñiga, *Anales de Sevilla*, t. II, p. 205.

C'est à ce point de vue populaire que se sont naturellement ralliés les dramaturges obligés de compter avec le public : voy. *El cierto por l'incierto* de Lope de Vega, *El Médico de su honra* de Calderon, *El Valiente Justiciero* de Moreto, et même *El Montañes Juan Pascual* d'un anonyme.

² On les appelle en portugais, selon qu'elles sont dévotes ou légendaires, *Canções ao divino*, ou *Lendas de milagro*.

³ Dans Milá, t. I, p. 106 : le sujet de cette romance se retrouve dans un miracle italien; *La Rappresentatione d'uno miracolo di tre Pellegrini che andavano a S. Jacopo di Galitia*, nuovamente ristampata; Florence, 1555, in-4°.

⁴ Dans les *Cántigas* du roi Alfonse X de Castille il y a des pièces en galicien; le *Cancionero general* de Hernando del Castillo contient plusieurs romances en dialecte valencien, et M. Milá a publié dans la brochure que nous avons déjà citée plusieurs fois soixante-sept romances catalanes de différents genres.

à la poésie du peuple espagnol, mais à la fantaisie d'un ménétrier de village, au dialecte particulier et à la littérature de quelques auberges. Certes elles n'en ont pas moins aussi leur intérêt : la plupart sont plus fraîches et plus vivantes que les romances adoptées par les lettrés et souvent corrigées par l'un ou par l'autre de ce qu'elles avaient de plus saillant ; peut-être même y trouverait-on des restes beaucoup plus vraisemblables de la poésie primitive. Si on en cherche dans ces nichées de maisons si bien cachées dans les plis du terrain que le voyageur en voit fumer les toits sans les apercevoir, dans ces cabanes isolées comme une caverne de brigands dans les gorges des montagnes, et dans les huttes de bergers perchées sur les cimes les plus abandonnées, elles payeront largement les frais de route et la peine qu'on aura prise de les recueillir¹.

En sortant du commun du peuple pour se constituer en aristocratie, la noblesse officielle prit aussi des sentiments à part ; elle se donna des préjugés de race et, qu'on nous passe le mot, des idées pur sang ; elle n'eût plus suffisamment goûté les plaisirs de la foule, et trouva des jongleurs qui endossèrent sa livrée et l'amusèrent exclusivement ainsi qu'elle voulait être amusée. Bientôt les Mores, refoulés dans le petit royaume de Grenade, comme dans un de ces lazarets isolés du reste de la terre où l'on fait la part de la peste, lui inspirèrent presque autant de mépris que de haine ; elle ne se fût plus souvenue sans une certaine humiliation des dangers dont ils avaient jadis assiégé ses ancêtres, et pour lui plaire la poésie dut lui en épargner la mémoire. Le Cid n'y fut plus l'athlète de l'Espagne chrétienne, le seigneur des Mores et le conquérant de Valence, mais Ruy Diaz de Vivar, le héros dont le fier courage ne se laissa jamais amollir par aucune tendre faiblesse, l'hidalgo qui, pour sauver la dignité de sa famille, immola de son premier coup d'épée le puissant comte de Gormaz ; le Castillan qui, pour garder son propre honneur, ne craignit pas d'insulter le roi de ses soupçons et lui dicta les conditions auxquelles il voulait bien condescendre à lui obéir. Les poètes laborieux de cette seconde époque savent qu'ils ne travaillent plus pour un public de compte à demi avec eux, dont les souvenirs compléteront leurs romances. Ils ne détachent plus, un peu au hasard, un fragment de quelque tradition qui sert à la fois de prologue et de dénouement : c'est une œuvre vraiment litté-

¹ Un jeune professeur de Barcelone, Don Mariana Aguiló, vient de recueillir en Catalogne, dans le royaume de Valence, dans les montagnes de l'Aragon et sur les versants des Pyrénées, une foule de romances qui se chantent encore maintenant dans tous les dialectes différents de cette partie de l'Espagne.

raire qu'ils composent; ils se préoccupent de son unité, commencent à un commencement et aboutissent à une vraie fin. Pour s'assurer la bienveillance de leur noble auditoire, ils encensent ses vanités et abondent dans ses mépris : ils défient les rois d'attenter à son indépendance¹, célèbrent sa justice et sa force², et gratifient les vilains d'un cœur porté à la trahison et facile à toutes les infamies³. Peu leur importe l'autorité de traditions environnées d'un long respect; ils ne s'inquiètent que de l'effet à produire et préfèrent des mensonges battant neuf qui distraient la bonne compagnie, à de vieilles vérités qui courent les rues et ont fatigué vingt fois l'oreille de leur bourdonnement monotone⁴. L'histoire la plus avérée n'est pour eux qu'un thème des plus élastiques, qui admet toutes les variations et se prête à tous les embellissements⁵. Les héros, jadis assez mal appris et d'une activité si dérégulée, deviennent des discoureurs éternels et posent en faisant les beaux bras bien plutôt qu'ils n'agissent. Leur sensibilité au point d'honneur est un sujet inépuisable de grandes phrases, et semble surtout jalouse de se prouver à elle-même qu'elle existe réellement; ils ont le courage bavard et commencent volontiers par enterrer les

¹ Que en España los hidalgos
Ningun tributo han pagado,
Quien el tributo quisiere
Muy caro le habrá comprado;
En Búrgos está el buen rey; dans le Primavera,
t. I, p. 191.

² Y que no sufren los tuertos
Los que han de buenos blason;
Non es de sesudos homes; dans Duran, t. I, p. 480.

³ El villano otorgó luego
Que siempre en villanos se halla
Un vil acometimiento,
Y una obra infame y baja;
No contento el rey Don Pedro; dans Duran, t. II, p. 39.

⁴ Les poètes eux-mêmes se plaignaient de cette éternelle répétition des mêmes sujets. On lit dans une romance satirique du *Romancero general*, que M. Duran n'a point comprise dans sa collection :

Y porque para escribir
Romances, coplas y letras
De tan sabidas historias,
Es sabida menos ciencia;
Que me da á mí que el mundo.

⁵ Ainsi, par exemple, dans une des plus poétiques romances, *Salé la estrella de Venus*, le poète a supposé sans façon qu'un siècle après l'expulsion des Mores de Séville, c'était encore un More qui en était alcade.

ennemis qu'ils tueront plus tard; leur amour *africain*, comme ils l'appellent quelquefois, est une galanterie bien enrubanée qui s'épanche en subtils raisonnements tout brodés d'antithèses. Le fonds commun des vieilles romances, les traditions nationales même transformées, ne pouvaient plus suffire; il y avait antipathie entre les mœurs taciturnes et démocratiques de l'ancienne société et les prétentions de la nouvelle. Les poètes furent obligés d'aviser, de recourir à des fictions toutes fictives et à des importations étrangères. Cette société si éprise des grands coups d'épée qui n'avaient pas le sens commun, si désintéressée de toutes les questions d'argent et d'existence matérielle, si amoureuse de l'amour, si royaliste quand même et si prompte à entrer en campagne contre les rois, si meurtrière et si courtoise, en un mot si chevaleresque, retrouvait beaucoup de ses idées, de ses aspirations et même de sa vie réelle dans les poèmes imaginés en France deux siècles auparavant. Aussi toute notre première littérature épique fut-elle mise en romances: chaque jongleur s'empara un peu insolument du morceau qui lui convenait, comme d'un bien propre, jadis usurpé sur ses ancêtres, et il se trouva de fins connaisseurs qui crurent naïvement à l'initiative des imitateurs et aux mauvais procédés des imaginations trop pressées qui les avaient devancés. Au fait, l'élévation morale de nos romans de chevalerie, l'esprit d'entreprise de leurs héros, la barbarie à demi vernissée de leurs mœurs et leurs utopies historiques répondaient si parfaitement à toutes les tendances du peuple espagnol, que s'ils n'eussent déjà existé il les aurait sans doute inventés. Quatre cents ans après le charme durait encore, et ils étaient restés la récréation favorite et le bréviaire des paysans¹. Pour rappeler les esprits éclairés à une appréciation plus sérieuse des choses, et à un sentiment plus vrai de la vie, il ne fallait rien moins que l'ironie pratique du Don Quichotte et l'engouement national dont se prit l'Espagne entière pour cet excellent livre, si tristement révolutionnaire. Chacun se fit complice par amour-propre et approuva hautement des railleries dont souvent il s'avouait tout bas ne pas comprendre la justice: dans la crainte de fournir un nouveau sujet de risée aux autres, il y en eut même beaucoup, et parmi les meilleurs, qui, sauf à se demander pardon de la liberté grande, rirent indécemment d'eux-mêmes et se soufflèrent en effigie, sur les deux joues du pauvre chevalier.

Une vogue nationale accueillit plus favorablement encore d'autres

¹ Y se hallan en un librito que comprehende varios romances de este género á los docos pares de Francia; y es el libro que mas saben de memoria los rústicos y niños; Sarmiento, *Memorias para la historia de la poesia*, par. 528.

romances de fantaisie où figuraient des personnages à noms arabes, et l'on fut censé y raconter, d'après le bruit public, de véritables histoires moresques¹. Les causes qui avaient créé dans l'Espagne chrétienne une aristocratie militaire tenaient surtout aux habitudes et aux positions qu'une guerre séculaire avait nécessairement produites, et exercèrent dans la partie encore mahométane de la Péninsule une influence toute semblable. Il y eut aussi des Mores plus riches que les autres, plus élégants et plus braves, qui formèrent une classe à part et se trouvèrent naturellement plus en rapport avec la chevalerie espagnole. Ils étaient ennemis par la croyance et les intérêts de leur patrie, et se combattaient avec acharnement sur le champ de bataille; mais rentrés sous leur tente, ils se sentaient attirés les uns vers les autres par la sympathie de la profession et l'estime réciproque que le courage inspire toujours aux braves. Bientôt ils voulurent à l'envi conquérir aussi leur approbation et leur louange, souvent même mériter leur amitié, et il y eut entre eux comme une émulation avouée de courtoisie et une coquetterie secrète de bravoure et d'aimabilité. Les Mores plaisaient facilement, même aux hommes, par la grâce, la politesse innée de leurs manières, et leurs habitudes à la fois efféminées et guerrières; sans oser se les approprier entièrement; beaucoup parmi leurs ennemis enviaient le faste un peu théâtral et l'élégance réelle de leurs vêtements. Aussi quand leurs costumes n'appartinrent plus qu'à l'histoire, quand on ne craignit plus en les revêtant de commettre une sorte d'apostasie extérieure et de s'assimiler à des mécréants², on s'en para comme du plus agréable déguisement dans toutes les fêtes où l'on cherchait la gaieté, l'oubli des peines de la vie, en commençant par s'oublier soi-même³. Non, sans doute, qu'on se piquât de les reproduire

¹ On trouve encore dans *Tanta Zayda y Adalifa* une romance destinée cependant à combattre l'engouement public :

Dejaron los graves hechos
De su vencedora patria
Y mendigan de la ajena
Invenciones y patrañas;
dans Duran, t. I, p. 128.

² Aucune romance moresque ne se trouve dans les collections de feuilles volantes antérieures à 1580.

³ Garcia de Resende disait dans son *Miscellanea* en parlant de la cour de Portugal :

Sempre nas festas reaes,
Seram os dias principaes
Festa Mouros avia;
Memorias da Academia real de Lisboa, t. V, P. II,
p. 42, note.

avec la fidélité d'un antiquaire ou d'une élégante du dix-neuvième siècle se composant une toilette pour un quadrille historique ; on songeait surtout à se faire bien chatoyant, et l'on se chamarra de rubans, on se bariola d'or et d'argent, on s'empanacha de plumes d'antruche ; enfin, on inventa ces habits impossibles de velours et de satin, de paillettes et de grelots, que les danses moresques exhibèrent par toute l'Europe, et qui se retrouvent encore, un peu fripés, sur le dos des saltimbanques¹. Le peuple lui-même s'intéressa vivement aux faits et gestes de personnages si brillamment vêtus, et entra dans tous leurs sentiments. Perez de Hita imagina son roman des guerres civiles de Grenade, et, ravis d'une popularité qui venait, pour ainsi dire, d'elle-même au-devant de leurs vers, les poètes s'efforcèrent de satisfaire plus complètement la curiosité publique en ouvrant boutique de romances moresques². Ce n'était pas seulement une heureuse occasion d'ajouter à l'harmonie des vers par des noms sonores et d'intéresser *a priori* par de beaux habits bien miroitants au soleil ; l'imagination en agissait sans façon avec tous ces sujets : elle créait les personnages, combinait les aventures, taillait en plein dans le possible et dans l'impossible, sans qu'aucun souvenir vint jamais la démentir. Ces Mores-là n'étaient pas dans l'histoire ; ils ne relevaient que de la poésie qui les avait inventés ; ils vivaient et mouraient à sa guise, et se passaient très-résolument de la permission des savants. S'ils avaient quelque chose des vrais Mores, c'est qu'ils étaient assez bons Espagnols pour leur ressembler par les qualités qui leur étaient communes, par la vivacité d'esprit, un amour effréné de batailles, une loyauté chevaleresque, des instincts farouches de jalousie et un despotisme envers les femmes à peine tempéré par la galanterie.

Sans doute pour leur supposer comme aux autres une base historique et une raison d'être dans des traditions populaires, on s'est plu à dire que ces romances moresques avaient été traduites de l'arabe. Le fait en lui-même n'avait rien d'impossible : les goûts et les habitudes des Mores étaient aussi devenus dominants ; parmi les Espagnols

¹ Le duc de Rivas a cependant dit dans son *Romances historicos*, p. 7, édit. de Paris : Son cristianos enmascarados con nombres y trajes moriscos. Mais à en juger par cette assertion, nous croirions volontiers que, comme il convient d'ailleurs à un poète aussi distingué, son sentiment de la vieille poésie est beaucoup plus complet que sa connaissance des anciens costumes.

² Ce goût s'étendit aussi en Portugal : Francisco Rodrigues Lobo et Francisco Manoel de Mello s'y distinguèrent parmi les poètes qui firent des romances moresques et ont conservé un nom.

qui n'avaient point emporté leur patrie dans les montagnes des Asturies, il y en eut beaucoup qui oublièrent jusqu'à leur propre langue, et il existe encore à la bibliothèque de l'Escorial des manuscrits assez nombreux dont l'espagnol est écrit en caractères arabes. D'ailleurs, il s'était formé un langage intermédiaire, probablement plus voisin de l'arabe¹, qui permettait même aux Espagnols restés indépendants de connaître aisément la littérature moresque, et de transposer dans leur idiome les poésies qui les auraient frappés². Mais aucun fait d'une nature quelconque n'autorise à croire qu'il ait existé des romances arabes, et pour peu que l'on étudie la littérature et le génie particulier des Mores, on reconnaît aussitôt que des poésies si vives et si simples n'étaient pas plus dans leurs goûts que dans leurs facultés. D'abord, leur idiome vulgaire, le seul que les Espagnols pussent apprendre dans leurs relations avec eux, ne servait qu'aux familiarités du pot-au-feu et aux *enjôlements* du bazar : la poésie avait sa langue réservée, qui en différait par une grammaire infiniment plus riche, une syntaxe bien plus flexible, un vocabulaire tout autre, où les mots avaient conservé des formes plus primitives et enveloppaient presque toujours leur droit sens dans une image. Quoiqu'elle fût devenue aristocratique par sa destination, et que la psalmodie musicale dont l'accompagnait le jongleur l'eût sans doute rendue plus lyrique, la poésie des romances moresques restait fidèle à l'esprit populaire du genre et en gardait les intentions narratives. La poésie arabe ne fut jamais, au contraire, qu'une espèce de sonate vocale, aussi préoccupée de la musique des paroles que de leur signification, et un plaisir de luxe à l'usage exclusif des gens que l'étude avait préparés de longue date à en jouir. Loin de se cacher derrière les événements et de les raconter sérieusement comme un témoin qui recueille ses souvenirs, le poète y veut donner une haute idée de lui-même : quel que soit le sujet, il s'agit tou-

Apartóse con un Moro,
Que bien sabe el aljamia;

Muy grande era el lamentar; dans Duran, t. I, p. 444.

Cette romance n'est, à la vérité, que du seizième siècle; mais Sepúlveda l'avait sans doute composée, comme beaucoup d'autres, d'après des sources antiques.

² La représentation de combats figurés avec des Mores qui se reproduit encore aujourd'hui prouverait au besoin que la prédilection pour les Arabes et leurs idées n'était pas aussi populaire qu'on s'est plu à le supposer. Entre las cuales (danzas) hace particular mencion de una compuesta de Moros y cristianos que figuraban un reñido combate : danza que aun se conserva en nuestros dias en algunos pueblos de España; Soriano Fuertes, *Historia de la música española desde la venida de los Fenicios hasta el año de 1850*, t. I, p. 125.

jours en réalité d'une exhibition de son savoir-faire. Aussi ne s'inquiète-t-il que des beautés de son style; il le cisèle, le polit, le pomponne, le brillante; son élégance à outrance rappelle ces parures monstrueuses, tout enguirlandées de fausses fleurs et de pierreries, que l'on donnerait si volontiers pour un peignoir de mousseline et une fleur des champs. En place de sentiments, il y a des métaphores excessives qui se coudoient, et le plus souvent créent elles-mêmes ce qu'elles expriment. Les idées les plus simples s'évanouissent dans l'éclat des allégories chargées de les faire valoir, comme ces édifices trop brillamment illuminés dont les contours disparaissent noyés dans la lumière. La pensée de l'homme est si absente de cette rhétorique à jet continu, que, tout ébloui, on se demande parfois s'il y a eu vraiment un poète, et si les beaux esprits de Bagdad n'auraient pas imaginé aussi quelque ingénieuse machine à la Jacquart où la poésie se fabriquait toute seule, pourvu qu'un ouvrier en style eût chargé le métier et renouât les fils. Pour rattacher, même indirectement, les romances moresques à la littérature arabe, il faudrait donc supposer l'existence d'une autre poésie plus simple, plus historique, plus humble, qu'aucun témoignage n'eût jamais mentionnée, et cette bienveillante hypothèse s'accorderait aussi mal avec le caractère de la civilisation orientale qu'avec la nature de sa poésie. La basse classe n'y connaît point d'autres plaisirs littéraires que ces improvisations de café dont les contes des *Mille et une Nuits* ont réalisé l'idéal, et il n'y a rien de sérieux ni dans les sentiments ni dans les idées. L'auditoire entend garder une demi-somnolence d'imagination que rien n'inquiète, et le conteur s'arrange en conséquence : il n'imagine que de frivoles aventures qu'on peut écouter sans penser, comme on regarde la fumée de son chibouque monter en spirale et disparaître. A la différence des romances moresques, les soldats ne jouent habituellement dans ces récits que des rôles de comparses et ne deviennent jamais le centre d'aucune sympathie : au lieu d'y exciter l'enthousiasme et de réveiller énergiquement les âmes endormies comme une fanfare de trompettes, la guerre n'y est représentée qu'à l'état de violence; elle n'y apporte que la désolation et ne laisse après elle que la ruine et des malédictions¹.

Dans ces romances, le poète n'était donc pas dominé par une tradition qui le fit son esclave et lui dictât ses moindres idées; il disposait

¹ Quoique la croyance à l'influence littéraire des Arabes soit aujourd'hui à peu près abandonnée, nous croyons devoir indiquer l'excellent résumé que M. de Circourt a donné de la question dans un ouvrage dont le mérite est bien supérieur à sa renommée; *Histoire des Mores Mudejars*, t. III, p. 302-332.

vraiment de son sujet, le complétait, y ajoutait des circonstances qui en augmentaient l'intérêt, et se permettait de penser et de sentir avec une sorte d'indépendance. Le style n'était plus abandonné à la grâce de Dieu et à l'inspiration du moment; il devenait plus soutenu, plus vigoureux, plus constamment harmonieux, et n'évitait plus des images et des comparaisons, appartenant réellement au poète, qui lui donnaient un caractère moins général et une vie moins indéterminée¹. Mais les romances moresques n'avaient acquis cet esprit littéraire qu'en perdant les plus précieuses qualités du genre : la naïveté et souvent la sincérité de l'inspiration. Ce n'était déjà plus de la poésie populaire et purement naturelle, comme disait Montaigne², et cependant le poète n'y était pas encore tout à fait libre, ni surtout suffisamment personnel : c'était un simple conteur, qui, même en inventant, affectait de n'être qu'un écho et de répéter, sans y rien changer, les rumeurs de l'histoire. L'esprit de ces romances les empêchait d'ailleurs de trouver une faveur générale dans les masses : leurs peintures séduisantes des mécréants blessaient directement la foi de quelques vieux chrétiens et semblaient à beaucoup d'autres un scandale public et une injure. Il y eut même des poètes qui reprochèrent vertement à leurs malencontreux confrères d'avoir voué, comme des renégats, leur talent au culte de Mahomet³; et quelques-uns, ne prenant conseil que de leur fanatisme, donnèrent brutalement tous les Mores de la poésie au diable⁴. Rien d'intime ni de senti ne recommandait d'ailleurs ces romances : elles n'évoquaient aucun souvenir de gloire, ne réveillaient ni n'endormaient aucune souffrance; leur frivole succès n'avait que la raison d'une mode et n'en eut que la durée. Mais la verve poétique des civilisations commençantes entraînait dans sa période de réflexion, et le peuple était désormais trop complexe, trop divisé par les intérêts divers des

¹ Ainsi, par exemple, il est dit de Gazul dans la belle romance *Salé la estrella de Venus* :

Y con ella un fuerte Nbro
Semejante á Rodomonte;
dans Duran, t. I, p. 14.

² *Essais*, l. I, ch. 54.

³
Renegaron de su ley
Los romancistas de España,
Y ofrecieron á Mahoma
Las primicias de sus gracias;
Tanta Zaida y Adalifa; dans Duran, t. I. p. 128.

⁴
¡ Valga al diablo tantos Moros !
dans Duran, t. I, p. 135.

provinces et les habitudes des différentes classes, pour qu'on remplaçât les romances surannées par de plus jeunes et de plus vivantes. La poésie populaire était tarie : au lieu de romances nationales, il y eut des complaintes locales et des chansons personnelles, et quand les passions politiques ne s'en firent pas un signe de ralliement ou un appel aux armes, comme il est encore arrivé de nos jours pour l'Hymne de Riego et la *Tragala*, elles n'obtinrent qu'une popularité bien restreinte et bien éphémère. La poésie de pur instinct avait fait son temps ; il fallait que ces vieilles histoires, si dénuées jusqu'alors d'invention, fussent renouvelées par le sentiment et la pensée, que ces humbles chants des temps primitifs prissent une forme moins simple et moins brève, qu'à une versification approximative succédât un rythme à la fois plus accentué et moins monotone. Les poètes s'adressaient à des imaginations plus actives et plus rebelles ; ils devaient satisfaire des curiosités plus réfléchies, des goûts plus exigeants et devenus plus lettrés. Ce fut cette œuvre difficile que le théâtre tenta au seizième siècle, et du sentiment populaire, élevé et fécondé par l'esprit littéraire, sortit le drame de Lope de Vega et de Calderon.

ÉDÉLESTAND DU MÉNIL.

UNE PAGE

DE LA VIE LITTÉRAIRE ET SOCIALE

DE L'ALLEMAGNE.

Correspondance de Herder avec sa fiancée, avec Gœthe, Klopstock, Jean Paul, Lavater, Jacobi, etc. — Publiée par H. Düntzer et F. G. de Herder¹.

Il s'attache un charme particulier à la correspondance des hommes célèbres. Elle nous fait éprouver, ce nous semble, un plaisir comparable à celui que nous ressentons en pénétrant dans les coulisses d'un théâtre, ou quand on nous explique les rouages d'un mécanisme dont les effets nous ont étonnés, plaisir parfois un peu désenchantant, mais le plus avidement recherché par l'insatiable curiosité de notre esprit. Si, dans les œuvres des grands écrivains, nous admirons les splendides créations de leur esprit, nous voyons dans leur correspondance cet esprit lui-même avec ses élans et ses doutes, son audace et ses faiblesses. Nous y trouvons de plus de précieux documents pour la connaissance de l'époque à laquelle ils ont appartenu. La correspondance de Voltaire est à la fois l'histoire psychologique d'un incomparable esprit, et l'histoire littéraire du dix-huitième siècle tout entier. Celle de Schiller et de Gœthe, sans ouvrir des horizons aussi multiples, n'est pas moins faite pour passionner le lecteur bien né, par le divin spectacle de deux puissants génies complètement isolés du monde extérieur, uniquement préoccupés des intérêts éternels de l'esprit, se fortifiant par un échange fécond de critiques et d'idées, et s'élevant à l'idéal par un effort consciencieux et continu. La correspondance dont nous allons rendre compte, sans atteindre à la valeur de ces monu-

¹ Francfort, Meidinger fils et C^{ie}, 3 volumes. 1858.

ments uniques, a néanmoins une grande importance, tant pour la connaissance de l'histoire littéraire que pour celle de la vie sociale de l'Allemagne de 1770 à 1800. Elle nous fournit une occasion que nous saisissons toujours avec empressement, celle de revenir sur cette époque si brillante de l'esprit germanique où les jeunes renommées de Goethe, de Schiller, de Herder et plus tard de Jean-Paul, s'élèvent et se placent à côté des gloires déjà consacrées de Klopstock et de Lessing. La littérature allemande a déjà une tradition, et elle déborde encore de jeunesse et de séve. C'est son plus beau moment, et on n'en trouve de plus beau chez aucun peuple.

Avant d'analyser la correspondance, nous devons dire un mot du personnage autour duquel elle se groupe. Herder est surtout connu à l'étranger par sa philosophie de l'histoire, et cette philosophie de l'histoire est en effet la meilleure qui pût être faite dans un temps où la géologie et la philologie comparée étaient encore bien loin du développement et de la certitude qu'elles ont acquis de nos jours. Mais Herder n'a pas été seulement l'auteur des *Idées* ; il a été en même temps un des agents les plus actifs de la rénovation littéraire en Allemagne. Il a été poète et critique aussi bien que philosophe : alliance impossible aux époques de poésie naïve et spontanée, mais naturelle dans les civilisations avancées, où la poésie elle-même devient un produit de la réflexion, et fréquente surtout dans la littérature allemande, sortie tout entière d'un mouvement critique. Dans l'Allemagne moderne, le poétique a précédé la poésie, ou plutôt ce sont les poètes eux-mêmes qui se la sont faite, et qui l'ont pratiquée après l'avoir faite. Qu'est-ce que Lessing ? Un critique qui compose des drames pour appuyer sa théorie par des exemples. Herder nous apparaît par bien des côtés, mais non par tous, comme son héritier et son continuateur. Personne n'a eu de plus grandes facultés critiques, ni un sentiment plus juste et plus profond de la poésie. Il a été un des apôtres de Shakspeare, il a traduit le *Romancero*, il a le premier reconnu le Cantique des cantiques pour ce qu'il est réellement, une idylle orientale, un chef-d'œuvre de poésie naïve et enivrante. Il a donc été pour l'esprit allemand un initiateur, comme Lessing. Mais la nature de celui-ci est plus forte et plus une ; celle de Herder, plus riche et moins équilibrée. Il ne faut, chez lui, s'étonner d'aucune dissonance. Il est à la fois libéral et intolérant, confiant et soupçonneux, généreux et malveillant, ouvert et hypocondriaque ; et si on voulait le définir d'un mot, il faudrait dire que ç'a été un très-grand esprit, très-difficile à vivre. Libre penseur autant qu'on peut l'être, il persécute Fichte, et après avoir recom-

mandé à sa fiancée la lecture de Diderot, il finit par suspecter la moralité de Goethe¹. Ces contradictions s'expliquent peut-être par le milieu et par les circonstances extérieures. Né dans des conditions moins que médiocres, Herder était entré dans l'unique carrière libérale accessible aux jeunes gens pauvres, surtout en ce temps-là, la théologie; mais, bien qu'il eût d'éminentes facultés oratoires, la théologie pratique n'était pas son fait. Il n'a rien de clérical, rien d'ecclésiastique, et cependant il a été contraint de vivre du ministère sacré. Il a conscience de cette incompatibilité entre sa nature et la carrière que lui ont imposée les circonstances, et nous lisons dans une de ses lettres à sa fiancée :

« Göttingue m'a beaucoup plu, et la carrière professorale m'attire plus que par le passé, parce que je sens ici, à Bückebourg, tout le misérable néant de la vie de pasteur. Comme professeur, je serais bien mieux à ma place, et je pourrais faire un usage plus libre et plus approprié de mes forces. Ajoutez à cela que quatre cours par semaine sont peu de chose, et que le reste du temps on est libre, et qu'on peut faire ce qu'on veut.... Mais je n'irais que comme professeur laïque, et ma sortie des ordres serait encore une chose singulière. Mais alors, au moins, je verrais l'homme en pleine lumière, et aurais le monde devant moi, et une belle sphère d'action. Que pensez-vous du rêve, chère amie? »

Le rêve ne put se réaliser; mais nul ne violenta impunément sa nature, et n'est à l'aise dans une existence déclassée. On jugerait Herder trop sévèrement, si on oubliait ce point essentiel.

Au mois d'août 1770, Herder, alors âgé de vingt-six ans, et déjà connu par des travaux remarquables et brillants, parut à la cour de Darmstadt à la suite du prince Pierre-Frédéric de Holstein-Eutin, qu'il accompagnait comme « prédicateur de voyage ». Il s'y lia avec Merck, le même qui joue un rôle si considérable dans les mémoires de Goethe, et par Merck il fut introduit dans la maison du conseiller intime Hesse, ministre du landgrave de Darmstadt. Là vivait, dans la situation pénible d'une orpheline sans fortune, la belle-sœur du conseiller, Caroline Flachsland. Le conseiller avait fait, sans amour, ce qu'on appelle un mariage d'amour; il avait épousé pour sa beauté une femme qu'il se trouva ne point aimer, et qui méritait un autre mari. C'était un intérieur orageux; les deux femmes en portaient les ennuis avec une grâce résignée. Herder aussi avait eu des commencements étroits et pénibles, dont la gêne le poursuivait encore: un intérêt compatissant, mais qui ne tarda point à se transformer, le rapprocha

¹ Après la publication des *Xénies*, ces ravissantes épigrammes de Schiller et de Goethe, Herder écrit à son fils Auguste : « La moralité vaut mieux que tous les talents. »

de Caroline Flachslan, et Caroline se sentit de son côté attirée vers lui. Ce fut un sermon qui décida l'affaire : « J'entendis la voix d'un » ange, des paroles de l'âme, » racontait plus tard Caroline ; « pour » rendre cette grande, unique, incomparable impression, les paroles » me manquent. Un être surhumain était devant moi. » Les paroles ne manquèrent pas tout à fait, et pour rendre l'effet si vivement ressenti, la naïve passion de Caroline en trouva qui laissèrent deviner ce qu'elles ne dirent pas. Quelques jours après, Herder remettait lui-même à mademoiselle Caroline Flachslan la lettre suivante :

« Pourquoi nous cacherions-nous nos cœurs, et rougirions-nous des sentiments qui se sont de si singulière et si subite façon emparés de nous, et qui reposent sur la sainte base de l'innocence et de la vertu ? Moi, du moins, croyez-le bien, mon aimée, si je veux me représenter l'innocence, et la plus douce, la plus pure, la plus sainte tendresse, c'est votre image qui paraît, votre image avec tous ses moindres traits, votre pure et franche physionomie, votre oeil bleu, tranquille et vivant ; votre corps léger, nature, entrain, tendresse et grâce en tous ses mouvements ; l'innocence qui parle sur vos lèvres et ne soupçonne pas qu'il y ait du mal dans le monde ; l'amitié vive et allègre que vous êtes capable de ressentir ; votre joie au récit d'une bonne action ; la douce larme que l'émotion fait perler dans votre regard.... Et, ô ma douce innocence, qu'est tout cela auprès de votre vie, auprès de votre bienveillance aisée, de votre bonté agissante, de votre dévouement fraternel, et, hélas ! auprès de votre patience à souffrir, et à triompher en paix de l'existence qui vous est faite ? Vrai, je ne songeais pas à gagner vos bontés et votre amitié. Les deux premières fois que je vous vis, je ne ressentis aucune impression particulière ; la troisième, je me remarquai que votre douce sensibilité et la bonne gaieté que vous répandiez autour de vous. Je ne suis donc pas un fou qui s'échauffe et s'emporte à première vue pour retomber ensuite tout d'un coup. Même la première fois que nous nous vîmes dans le bois de la Faisanderie, et que déjà je me sentais bien attiré vers vous, c'était plutôt encore un jeu joyeux de mon cœur que le charme intime et saint de l'amitié.... Mais, ô ma petite, ma divine fée, quand nous nous trouvâmes après le sermon, quand nous chantâmes et parlâmes dans la forêt, balbutiant les premiers accents d'un sentiment auquel nous n'étions pas préparés ; quand ensuite, le lendemain, je n'eus pas de cesse que je ne vous visse, que je vous trouvai tirant de si doux accords de votre clavecin, que nous allâmes lire et sentir ensemble dans le bois de la Fontaine, que nous nous quittâmes avec l'espoir de nous retrouver le jour suivant ; quand après, je vous connus de mieux en mieux, surtout le soir où, me croyant sur mon départ, nous allâmes une dernière fois nous promener dans l'allée.... Oh ! dites, chère et sincère enfant, dans vos larmes de ce soir-là, dans vos doutes, dans vos questions, dans vos témoignages d'amitié, est-il présomptueux à moi d'avoir cru reconnaître le langage de votre cœur ?.... Vous me permettrez au moins de vous écrire en ami et de m'informer de vous, et fasse le ciel et la bonne Providence que les vœux qu'il ne m'est pas permis de formuler ici, et les projets dont se réjouit au moins mon imagination, soient favorisés par le sort et par l'avenir ! »

Caroline répond :

« Non, je ne fermerai pas plus longtemps mon cœur au plus noble, au meilleur ami. Aussi fortement, et plus fortement encore, si c'est possible, que vous m'aimez, je vous aime.... Que je suis heureuse que vous connaissiez mon cœur! Oh! comme nos âmes se sont trouvées en une minute. Mais m'est-il permis d'imaginer entre nous une amitié, une tendresse éternelles? N'est-ce pas beaucoup trop pour une pauvre enfant comme moi? Serez-vous mon ange gardien?... Vous me l'avez promis, ce soir terrible où nous croyions prendre congé. Alors, je ne puis rien faire de bas et d'indigne, votre esprit est avec moi. Ecrivez-moi souvent, doux, ardent ami, aussi souvent que vous écrirez à M. Merck, pour que je puisse seulement supporter votre absence. »

Il semblait qu'il eût mieux valu ne pas se séparer, d'autant plus que les circonstances ne s'opposaient pas au prompt et heureux dénouement du drame si vivement entamé. Herder pouvait dès lors fixer sa tente. Il avait jusqu'à ce moment mené la vie errante et dépendante qui attendait en Allemagne les étudiants et surtout les théologiens pauvres au sortir de l'Université. On n'était pas casé tout de suite, les cures et les chaires de professeur n'étaient pas là toutes prêtes, et il fallait vivre. On se faisait précepteur. Les plus heureux entraient chez un grand seigneur, comme gouverneur des enfants, ou pour accompagner l'héritier de la maison dans les voyages qui étaient le complément de son éducation. C'est la situation qu'occupait Herder à la suite du prince de Holstein-Eutin. Mais il était maître de le quitter au moment même où il s'ouvrait à Caroline. La place de premier pasteur à Buckebourg, dans le comté de Lippe, était vacante, et lui était offerte. Il pouvait l'accepter et se marier immédiatement. Mais il appartenait à cette classe d'hommes, plus nombreux qu'on ne pense, qui ne savent pas prendre un parti et se laissent en tout dominer par les événements. Il ne sut pas se résoudre, et quand il fallut se quitter, « il ne prit pas même, » dit l'éditeur de la correspondance, « d'engagement précis envers l'unique amie de son âme, bien que les misères de sa situation domestique lui alassent au cœur; il se contenta de l'assurer de son amitié et de son amour, l'engagea à croître en mérites et en vertus, et à tout espérer du temps, qui arrangerait les choses pour le mieux, déclarant du reste formellement qu'il ne ferait aucun obstacle à son bonheur, si elle le trouvait ailleurs qu'avec lui. » Là-dessus, il partit pour Strasbourg avec son prince et y subit, pour un mal d'yeux, une opération qui ne réussit qu'imparfaitement, et n'adoucit pas son humeur, naturellement caustique ¹.

¹ Dont on se rappelle que Goethe donne de plaisantes preuves dans ses Mémoires.

Après cette opération, il se décida enfin à quitter le service du prince et à accepter la place de Buckebourg, mais ses irrésolutions d'amoureux devaient encore durer deux ans (avril 1771, avril 1773), et c'est à cet espace que se rapporte la correspondance de Caroline avec Herder. Caroline y est charmante, et ses lettres nous paraissent supérieures à celles du grand esprit et du grand écrivain à qui elles sont adressées. C'est qu'elle aimait davantage et que le cœur est plus fort que l'esprit. Herder la tourmente et se tourmente lui-même par des pointes de jalousie et d'inimaginables subtilités en toutes choses; on voit déjà les premiers germes de l'hypocondrie qui le consumera plus tard. Caroline, toujours égale à elle-même dans sa naïve passion, et toujours plongée dans ce ravissement qui transforme et idéalise la personne aimée, supporte tout, trouve tout bon, et s'excuse quand elle devrait accuser. Ce qui nous frappe dès sa première lettre, c'est le plus pur, le plus adorable abandon :

« Laissez-moi revenir à l'heure amère de notre séparation : c'est près de votre lit, où peut-être vous avez parfois pensé à moi, rêvé de moi, que je vous ai vu pour la dernière fois. Ne pensiez-vous pas que je me coucherais là où vous vous étiez couché. Oui, je le fis, et quand toutes mes larmes furent pleurées, je sentis (oh! pardonnez ce petit souvenir de mes sens), je sentis combien était douce la place où vous aviez dormi. Que je voudrais pouvoir la transporter dans ma chambre ou me transporter moi-même dans la vôtre! Mais voilà qu'à peine j'étais là une heure à vous pleurer, à vous embrasser et à vous bénir, que je fus rappelée à la maison. Je trouvai ma sœur, qui pleurait aussi votre départ, et je lui aurais presque raconté toute ma félicité, tant je l'aimais pour cela, mais je restai muette le soir et tout le matin du jour suivant, jusqu'à ce que Leuchsenring vint et me dit qu'il était mal à moi, et presque blâmable, d'être triste. Mon Dieu, pensai-je, quelle petite idée mon ami éternellement aimé doit avoir emportée de moi! Que je dois lui apparaître charnelle et faible! Vous me feriez tort cependant, chère âme. Ce ne fut que le premier, le sombre moment de notre séparation qui tomba ainsi de tout son poids sur moi. Je sens maintenant que nos âmes ne peuvent pas être séparées, et avec toute la résignation dont nous pouvons être capables, j'adore la Providence, dont j'ai toujours senti l'action dans ma petite existence, et qui ne nous abandonnera pas, n'est-ce pas? Remercions notre bon Dieu de nous avoir fait connaître l'un à l'autre; il sait mieux que personne pourquoi nous sommes séparés à cette heure, et ne le sais-je pas déjà moi-même à moitié? Je ne suis pas encore ce que devrait être ta compagne. Maintenant, j'ai du temps, de la gaieté, de la jeunesse, pour tout rattraper.... »

Ainsi cette belle âme, ce cœur candide, pour expliquer, pour justifier les irrésolutions de son amant, se rabaisse elle-même; et lui, pour rendre ces irrésolutions encore plus inexplicables, va nous apprendre que Buckebourg est un séjour abominable, où il est impossible de vivre seul :

« O chère amie, si je dois vivre seul ici, rien que trois ans, je suis mort, ou plutôt j'aime mieux m'en aller tout de suite. Représentez-vous ma figure quand mon digne collègue me conduisit par le milieu de l'église pour me présenter à la commune comme conseiller de consistoire et premier pasteur : on eût amené un éléphant que ces badauds n'eussent pas ouvert de plus grandes bouches, et c'est ainsi chaque fois que je fais un pas dans la rue. L'endroit est si petit, l'attente a été si longue, et ma figure cadre si peu avec mes emplois, d'après le ton d'ici, que j'aurais mille sujets de rire, si la tête ne me faisait si mal. Vous pouvez vous imaginer comme je serai dans ma maison ; c'est la meilleure de tout Bückebourg, comme je suis aussi une des premières personnes de l'endroit : douze chambres, deux jardins, et que sais-je encore ! et moi là dedans, avec ma malle !... Vous savez que je prends volontiers les gens comme ils sont, et que je m'arrange de tout ; mais à Bückebourg, il faut absolument se créer une existence intérieure et domestique ; alors, ce peut être le paradis, comme nulle part ailleurs ; autrement, il vaut mieux ne pas déballer. Je me vois dans des circonstances où la plus grande misère est d'être seul, et où vivre à deux serait peut-être la félicité suprême. Vous devinez, douce amie, combien vos lettres seront les bien venues dans une telle situation. Je n'ai pas encore rencontré ici une femme qui ait l'air de savoir épeler. »

Et dans une autre lettre :

« Un des reproches que je me fais, c'est de trouver à trop de gens du liant et des éléments sociables, et de courir le risque de développer, dans ce commerce peu choisi, quelque chose de médiocre, que je ne sens que trop souvent en moi. Mais ici c'est différent : l'isolement ou la mort. Des têtes vides, des pierres dont nul acier ne ferait jaillir des étincelles, des femmes sans charme et sans lecture, sans éducation et sans aptitude. Le commerce idéal de la solitude ne m'a jamais mieux réussi, et ne m'a jamais donné plus de plaisirs.... J'ai lu aujourd'hui votre lettre dans l'église, car je l'avais reçue à la porte. Il est six heures du soir, et demain matin, à sept heures, je dois prêcher. Adieu, mon adorée.... Je baise votre lettre, et vos lettres, et le saint petit portefeuille rouge brodé de vos mains, donné dans votre chambre, et ce que vous avez souligné dans Klopstock, et votre petit ruban rouge qui est dans mon Ossian, — tout cela, je le baise si souvent ; si souvent ! et si j'avais un petit portrait que je pourrais porter suspendu à ma poitrine, il me serait plus précieux que toutes les Catherine et toutes les Marie-Thérèse entourées de brillants ! »

Ainsi, c'est bien entendu : Herder a douze chambres dans lesquelles il se promène tout seul, il est en tête-à-tête avec sa malle, il ne peut voir personne ; il n'a d'autre consolation que les lettres et les souvenirs de Caroline ; il dépend de lui de l'appeler et de commencer cette vie à deux qui serait le ciel. Il lui suffirait d'un mot : mais ce mot, on le cherche en vain. Aussi Caroline ne sait-elle ce qu'il pense et ce qu'il veut. Tout ce qu'elle sait, ou du moins tout ce qu'elle dit, c'est que ce que fera Herder sera toujours pour le mieux :

« Ne t'attriste seulement pas, cher Herder, si vous ne pouvez pas exécuter, ou

ne pas exécuter de sitôt le plan que vous avez peut-être fait pour moi, ou que peut-être aussi vous n'avez pas fait. — Je ne veux rien espérer, rien désirer, dont il puisse résulter le moindre désagrément pour vous. N'est-ce pas toujours le bon Dieu qui a disposé les circonstances où nous vivons ? et, tant que je connais votre situation, je vois que vous ne pouvez pas encore... je vois que vous devez encore vivre en solitaire, et moi, je me vois encore comme une petite existence parmi mes sœurs, au moins pour l'hiver prochain, et pour le printemps, et peut-être pour plus encore. Ah ! cher Herder, pourquoi dois-je parler la première ? Réponds-moi, divin ami, ce que veut ton cœur, ce que vous espérez des circonstances, et si ces circonstances vous permettront jamais, ou ne vous permettront pas de recevoir une pauvre fille. Dites-moi toute la vérité. Je vous vois inquiet, et je crois que nous serons plus tranquilles si nous nous disons là-dessus tout ce qui se peut dire. Seulement, cher et noble ami, crois-moi le cœur assez droit pour que, si nous sommes séparés à jamais, je n'accuse jamais ta volonté. Je connais ton noble, ton grand cœur. S'il faut qu'il en soit ainsi, ce sera la destinée, et nul n'est à l'abri de la destinée. »

Herder n'eût certainement pas été satisfait d'une correspondance d'emportements et de récriminations, il ne l'est pas davantage de cette patience résignée :

« Permettez-moi, ma chère enfant, de murmurer quelque chose, je ne sais trop quoi, mais trop de pensées se pressent dans mon cœur. Vous êtes toujours si tranquille, vivez d'une vie si calme, désirez, si c'est possible, rester à jamais éloignée de moi. — Vous avez donc atteint le but, le terme, le bonheur de la vie. — Je n'ose m'arrêter là-dessus. Chaque mot que j'écris est pour moi une sentence de mort, d'une mort longue et lente. Non, ma chère et noble amie, qu'en dehors de ces murmures de mon cœur j'aie la moindre plainte à formuler contre vous ! Vos lettres sont si pleines de sentiment, tout cœur, tout douceur. Je sais très-bien que je ne vaudrais pas un des moindres battements de votre cœur.... Peut-être aussi avez-vous cent fois plus lieu de murmurer au sujet de ma conduite et de mes lettres, et peut-être avez-vous tu vos plaintes par une réserve amicale. Peut-être aussi pourrais-je me plaindre mille fois davantage. »

Mademoiselle Flachsland a la bonté de se justifier. Elle le fait en ces termes :

« Comprends seulement qu'il m'était impossible de parler la première d'une union éternelle, qui est cependant le vœu constant de mon cœur ; et puis, je suis une pauvre fille qui, avec peu d'avantages, ne possède pas même de quoi nous acheter deux cuillers, peut-être tout juste de quoi s'acheter une robe. Que pouvais-je dire ? Dieu ! j'aurais dû te dire depuis longtemps de m'oublier, parce que je ne peux pas te rendre aussi heureux que tu le mérites, et que le monde vous est ouvert. Vois, c'est ainsi qu'il faut comprendre mes lettres : je ne pouvais pas vous parler la première de tout cela avec abandon, vous suggérer des idées qui n'étaient peut-être pas les vôtres. Dieu ! comme je scrutais, comme je retournais, pour l'interpréter dans mon sens, chaque mot de vos lettres qui pouvait avoir rapport à cela. Je vivais tranquille, heureuse, dans le meilleur espoir, parce que je pensais qu'un jour vous me parleriez sans réserve ; je ne pouvais rien vous

imposer.... Quelle vie céleste nous vivrons ensemble. Je suis une pauvre fille, sans beauté, sans talent, rien qu'une bonne fille, qui voudrais vous sacrifier un monde. Une bonne vieille chaumière allemande nous suffirait si nous étions ensemble. Il y a ici une cabane de bûcheron près de mon rocher et de l'étang que j'affectionne. C'est là que je nous voudrais dans mes rêves. Il y avait là une bonne vieille femme qui, l'été dernier, nous donnait du lait, et qui est morte l'hiver. Son vieux mari était dernièrement assis au soleil sous un arbre, malade et ne pouvant presque pas marcher. Je me dis : Tu auras une bouteille de vin. Ma sœur et moi nous la lui apportâmes. D'une main je tenais la bouteille, et de l'autre les odes nouvelles de Klopstock. Nous montâmes sur mon rocher, et nous lûmes Klopstock. Si vous en étiez, cher, ne le demandez pas ! Je crains presque d'oublier de parler, tant je parle peu aux gens d'ici, parce que j'ai une bien meilleure et bien plus douce compagnie.... Aimez-vous les épis comme moi ? Jamais je ne passe devant un champ sans les caresser. Quelle belle saison ! des fleurs, la chaude haleine de l'été, l'ombre des arbres verts, la fraîcheur du soir ! Et maintenant, je vous écris entourée du parfum des lis, notre fleur. J'en ai nuit et jour un dans ma chambre....

» Mais que pensez-vous de tout cela, cher ? Croyez-vous que le fruit sera mûr dans quelques années, et que nous le cueillerons ensemble ? J'espère qu'on vous offrira bientôt à Göttingue une place digne de vous, que vous pourrez vous y arranger, que tu y seras content, et que... que je serai toujours avec toi. »

Herder oppose de nouveaux moyens dilatoires :

« Si je n'ai rien au monde, je mets avant tout mon honneur à ne pas rendre malheureuse une femme que j'estime et que j'aime ; et il ne serait pas loyal de l'introduire dans un lit qui n'est pas encore fait et qui n'est encore que de la paille.... Mais en dehors de vous mon cœur ne connaît personne. Toi ma femme adorée, ou moi éternellement seul ! »

Puis, les incertitudes recommencent, et Herder se montre toujours inquiet et tourmenté, peu satisfait du présent, et impuissant à se préparer un avenir selon ses goûts. Un moment, il est question pour lui de se remettre au service du prince de Holstein-Eutin, et de l'accompagner dans un voyage en Italie. Caroline s'empresse d'écrire :

« Ne savez-vous pas que vous êtes un petit papillon qui a besoin de voir le monde et ses pompes, et ne peut se laisser enfermer dans la Westphalie pour y entendre des confessions et pardonner les péchés ? Ne perdez pas l'occasion de ce voyage, mon ami, si vous n'avez pas les objections les plus puissantes. »

L'arrangement avec le prince n'a pas lieu, et Herder reste à Bückerbourg.

« Je ne pense presque plus à mon voyage d'Italie, et je laisse à dessein tomber ma correspondance avec le prince. Quant à voyager à mes propres frais, le talisman quotidien me manque trop pour cela, et, avant de penser à Rome, il faut que je pense à un habit neuf. »

Dans la même lettre, Herder parle en ces termes de ses sermons, dont Caroline lui avait demandé quelques copies :

« Ainsi ma bonne amie de Darmstadt veut aussi devenir ma disciple. Elle me demande des sermons, comme si mes lettres ne prêchaient pas assez, mais je doute que je puisse lui en envoyer. Mes sermons sont aussi peu ecclésiastiques que ma personne; ce sont les sentiments d'un cœur qui déborde. Ils ne sont presque jamais écrits, et n'en valent peut-être que mieux; et, de même que ma chère et légère personne n'a de pastoral qu'un petit collet devant et un petit manteau derrière, mes sermons ne sont des sermons que parce qu'ils sont prononcés entre deux oraisons dominicales. »

La correspondance continue encore pendant quelque temps, avec le même abandon d'un côté, et les mêmes inégalités de l'autre. Enfin, la glace se trouve forcément rompue :

« Il faut que je vous raconte ce qui vient de se passer ici, et je tremble de m'attirer votre mécontentement. Il faut que vous me pardonniez d'avance. Oui, mon Herder, il faut que tu me pardonnes. C'a été une légèreté d'enfant, et je suis assez punie d'avoir fait, sans votre conseil, quelque chose où vous êtes aussi intéressé que moi.

» Voici l'histoire : avant-hier soir, à souper, le conseiller était de fort mauvaise humeur, comme il l'avait déjà été à dîner, et, moitié à tort, moitié à droit, il était très-irrité contre son fils. Je ne disais presque rien, mais ces incidents désagréables, qui depuis quelques mois se reproduisaient souvent, m'étaient on ne peut plus pénibles. Justement je me trouvais indisposée, je voulus donc me retirer dans ma chambre pour ne pas assister à la scène. Le conseiller voulut que je restasse, et me reprocha de toujours me lever de table trop vite. Je répondis que j'aimais mieux être dans ma chambre que de voir des choses désagréables, et que je ne voulais pas sacrifier plus longtemps ma santé. Ceci eut l'air de le surprendre beaucoup, il ne voulut pas admettre que je pusse être malade dans sa maison, et nous échangeâmes des paroles assez vives. J'étais malade, mécontente, irritée, et je finis par dire : « C'en est assez ! dans huit jours ma sœur aînée vient » s'établir dans tel et tel village, j'irai demeurer chez elle, et pour que vous en » sachiez encore plus, apprenez que je suis fiancée avec Herder. » Oh ! cher ami, sachez que c'est une sorte de fureur qui m'arracha cet aveu. J'avais voulu humilier le conseiller, et j'y réussis complètement. Figurez-vous la surprise, la honte, l'humiliation en personne, et vous le verrez tel qu'il était devant moi. Il revint enfin à lui, et me félicita, me dit que je serais heureuse. « Oui, aussi heureuse qu'on peut » l'être, » répliquai-je. Il me supplia pour tout au monde de rester dans sa maison, que la quitter ferait scandale. Je persistai, et allai me coucher. Mais il resta debout encore longtemps après minuit, s'entretenant avec sa femme de ce qu'il venait d'apprendre, et le matin il se leva avec le jour, et fut à mon chevet dès mon réveil, renouvelant ses instances et protestant qu'il ne ferait plus de scènes aux repas. Je ne puis pas vous dire ce qu'il ne m'a pas promis, et moi, je promis enfin de rester. Le conseiller s'assit alors près de mon lit, me fit un reproche amical du long secret que j'avais gardé, parut très-touché, m'embrassa, et me parla même, pour notre mariage, d'une somme considérable d'argent, mais que

je ne puis ni ne veux accepter. Il veut vous écrire et entrer en correspondance avec vous. Et depuis ce temps il est doux, tendre, fondant, est toujours sur mes talons, déplore la perspective de mon départ, et fait toutes sortes de projets pour me placer ici. »

La réponse de Herder est curieuse :

« Ce qui est est bien, ma chère Flachsland; puisque enfin la colombe de notre secret est envolée, il serait inutile de la vouloir rappeler. Ainsi donc, adieu, petit oiseau! Ce qui est est bien. Mais nous ne sommes pas fiancés, méchante enfant, pas au moins dans le sens que le conseiller et le monde bourgeois attachent à ce mot. Oui, apprenez, enfant emportée, que nous ne sommes pas fiancés, et que, d'après toutes les lois et coutumes divines et humaines, je puis vous renier et me frotter les mains, comme Pierre se les frottait en disant : « Ma foi! je ne » connais pas le Seigneur, etc. » Mais, entre nous, nous pourrions bien être plus que fiancés, et c'est là une autre affaire, et alors je ne puis m'empêcher de prendre plaisir à ce joli tour de femme. Mais moi, je voulais une fois venir vous surprendre tout en tapinois, ne prévenir que vous seule de mon arrivée, flâner pendant quelques jours, et puis, au moment où on n'aurait pensé à rien, mettre ma main dans la tienne, comme par une inspiration du dieu Caprice. Voilà ce que je voulais! Et maintenant, maintenant, sérieusement, les choses ne se sont pas passées comme j'aurais voulu. Mais quand je réfléchis à ce que vous me dites, je n'ai pas d'objections à faire. Dieu! que ne ferais-je pas pour vous procurer une existence meilleure et plus supportable! Maintenant, je comprends le ton de quelques-unes de tes lettres. Ah! pauvre enfant, que tu dois avoir souffert! »

Bientôt après cette lettre aigre-douce, se place une lettre emportée, passionnée. Maintenant que la décision qui a tant coûté à Herder est enfin prise, il se précipite vers le dénouement avec toute l'ardeur de sa nature :

« Il faut en finir. Fou que j'étais! j'aurais dû venir dès le commencement vous enlever comme l'aigle a enlevé Ganymède; j'aurais dû emprunter, mendier, voler. Oh! qu'on est insensé de s'arrêter aux choses accessoires; on n'arrive jamais au principal. Venu sans vous à Bückebourg, j'ai dû naturellement y rester deux ans sans vous? Et comment y rester? Et que ne serais-je devenu, même ici, par vous? Ainsi donc plus de retards! Si je puis être placé à Göttingue, c'est bien. Sinon, c'est bien aussi. J'attends ici en janvier une vente de meubles; je nous prends une ménagère, j'achète, je monte notre maison, puis j'arrive au galop. Tu dois me rajeunir, mon aimée. Tous les devoirs, tous les rapports sont bons, s'ils sont subordonnés au but principal de la vie; sinon, tout est désordonné, embrouillé, aride et sec. Vous figurez-vous que pendant ces deux années je n'ai rien fait, et que j'en voudrais mourir de honte? Oh! comme je travaillerai à vos côtés! comme je vivrai par vous! »

De ce moment au mariage, la correspondance est celle de deux amoureux ravis et impatients :

« J'ai mis hier pour la première fois, dit Caroline, mon surtout doublé de gris

et de bleu que je me suis fait pour le voyage. Ce que je pensais, que ton cœur te le dise, mon unique, mon fiancé. Il me semblait que je n'étais plus sur terre, et que j'allais m'envoler vers toi. Mais, hélas! déjà me voici prête pour le voyage, et c'est encore l'hiver. Je vais me mettre à acheter mes affaires de fiancée, qui ne cessent de me trotter par la tête. Mais es-tu raisonnable? Pourquoi me donner quelque chose, et que te donnerai-je alors? Sommes-nous donc de ces gens déplorables qui ont besoin d'un anneau et de cadeaux pour s'unir? Ne m'apporte rien que toi-même. C'est ton cœur que je veux, rien d'autre. Je ne te ferai pas bon accueil si tu m'apportes autre chose, car je penserai que tu ne me donnes pas tout ton cœur; et que tu veux remplacer par des présents ce qui manque. O mon Herder, mon fiancé, seras-tu comme je le désire? Vois, je ne te donne rien que moi-même, tout mon cœur, comme il est, pauvre et petit, mais tout entier. C'est tout ce que j'ai, et c'est à toi.... Je vois avec chagrin dans le nouvel almanach que Pâques arrive si tard cette année dans le mois d'avril. Quand tu auras rempli ton ministère et prêché la résurrection, tu viendras, n'est-ce pas? et tu ressusciteras pour ta Lina. »

Ces lettres d'amour, si vraies et si naïves, auront sans doute en même temps frappé le lecteur par un air d'étrangeté. C'est qu'il y faut distinguer deux choses: la langue immortelle et toujours semblable du cœur, et la couleur du temps, dont nul esprit ne s'affranchit jamais complètement. Le dix-huitième siècle était devenu sentimental et enthousiaste vers son déclin, même en France, et à un bien plus haut degré en Allemagne. On se plongeait dans la nature, on s'enivrait de sentiment: « J'étais, il y a quelques jours, dans un beau bois, » dit Caroline dans une de ses lettres, « le soir, tout fut si tranquille, » si solennel, si sacré! La lune brillait à travers les feuilles dorées mantées. J'aurais voulu tomber à genoux et prier. Nos ancêtres » étaient de braves gens et de grands cœurs d'avoir placé leurs temples » dans les forêts. Nous avons trouvé des vers luisants, et je les ai mis » dans mes cheveux; ils s'y tenaient tapis, si doux et si tranquilles! » J'aime les vers luisants à la folie. Nous les trouvions toujours par » couple, je n'en ai séparé aucun. Elles vécurent et moururent » ensemble, les heureuses bêtes. » C'est de la nature, à coup sûr, mais c'est aussi du maniérisme. Il y avait alors à la cour de Hombourg, comme demoiselle d'honneur, et parfois en visite à la cour de Darmstadt, une jeune personne qui s'appelait mademoiselle de Ziegler, et qui a obtenu l'admiration et les hommages de tous les grands esprits du temps, et de Goëthe tout le premier. Aujourd'hui elle serait passée de mode. La correspondance la désigne sous le nom de Lila. Voici quelques-uns des passages où il est question d'elle :

« Je joins à ma lettre quelque chose que Merck a fait pour Lila, mais ne me trahissez pas. Lila est mademoiselle de Ziegler, dame d'honneur de la landgrave

de Hombourg, une jeune personne d'un *sentiment extraordinaire*. Merck vient de faire sa connaissance, et en est tout enthousiasmé. Elle est misérablement tourmentée pour son cœur à la cour, où malheureusement les sentiments humains passent pour de la folie.

» Lila m'a envoyé pour ma fête un petit cœur bleu, suspendu à un ruban blanc. Je lui aurais volontiers fait des vers, à ce petit cœur, si j'avais su. Nous nous étions connues, ou plutôt vues, car par nos amis nous nous connaissions depuis longtemps, quelques jours auparavant dans la chambre de Merck. Nous nous étions embrassées comme de vieilles connaissances, et nous avions vécu dans le sentiment tout l'après-midi. Aujourd'hui je fus appelée chez Merck. Elle était là pour prendre congé. Elle était émue à étouffer, et ses yeux semblaient, comme ceux d'une mourante, s'élancer vers le ciel. Oh! la belle âme! c'est une douce enthousiaste. Elle s'est élevé une tombe dans son jardin; elle y a des bosquets et des roses, et un petit agneau qui mange et boit avec elle. Nous nous écrivons souvent, je l'espère. Le ciel ne nous a-t-il pas envoyé deux belles âmes, la comtesse¹ et Lila? »

Et Herder répond :

« Votre Lila est une âme charmante qui m'a vivement touché. Oh! si j'étais poète, comme je chanterais sa tombe dans son Arcadie et le cœur blanc avec le ruban bleu²! Embrassez-la pour moi, chère enfant. »

Caroline reprend :

« Lila est depuis huit jours à Hombourg. Nous n'avons pas pris congé l'une de l'autre. Merck pensait que cela nous aurait trop émues, et voici comment elle a arrangé les choses : au lieu de me voir une dernière fois, elle m'a envoyé une fleur qui s'appelle en français lilas. N'auriez-vous pas aussi pleuré à cette fleur des adieux, cher et doux Herder? Savez-vous que M. de Reutern, un Livonien que vous connaissez, a été le premier ami de son cœur? Elle le vit à Hombourg il y a environ trois ans, et l'aima pour le sentiment avec lequel il parlait de sa mère et d'un ami défunt. Ils se séparèrent sans aucune vue précise d'avenir, et maintenant il ne lui écrit pas, pour ne pas troubler son repos, a-t-il dit à une amie. Depuis quelque temps ma pauvre Lila est tranquille, et elle m'a dit qu'elle ne pourrait jamais se résoudre à aller en Livonie. Vous le connaissez, cher Herder. Pourriez-vous me dire quelque chose de son caractère et de sa personne? Tout cœur sensible cède au charme de cette fille angélique, et je crois que Goethe en est sérieusement occupé.

» Voici des lettres de ma chère Lila. Elle vit solitaire à Hombourg, et cela lui fait le cœur si gros, qu'elle se cramponne véritablement à toute bonne âme qu'elle rencontre. C'est ainsi qu'elle fit avec un M. de Rathsamhausen, gouverneur de notre prince héréditaire. C'est un bon et honnête homme, de beaucoup de sentiment, mais il fut très-embarrassé avec la pauvre fille, parce qu'elle allait le chemin de l'amour, et que lui ne pouvait pas l'épouser.

¹ La comtesse Maria de Lippe, femme du seigneur de Bückebourg.

² Herder se trompait : c'était un cœur bleu avec un ruban blanc.

» Le petit agneau de mon amie est mort; elle s'est maintenant donné un petit chien bien fidèle. Oh! si son cœur avait un ami fidèle qui fût digne de cette félicité! Depuis la moitié de l'été, un Allemand-Français, un Berlinois, une créature fade, un Allemand qui ne parle pas allemand, et qu'on appelle M. de Boden, tourmente son cœur. La pauvre fille n'éprouvait rien, mais elle lui voulait du bien comme à tout le monde, et si Merck et ses autres amis n'y eussent tenu la main, elle lui eût peut-être donné son cœur sans se douter de rien. Elle a aimé Reutern, l'aime toujours, et n'aimera personne après lui. Un jeune homme de Deux-Ponts, riche et bien fait, l'aime depuis sa quinzième année, mais elle ne sent rien pour lui. Il en est malade, misérable, et a failli mourir de consomption pendant son absence. Je me suis mise à aimer ce jeune homme par pure compassion, j'ai plaidé sa cause, j'ai prié pour lui, car il doit certainement avoir une belle âme, mais elle ne peut rien faire pour lui. »

Aujourd'hui, les jeunes personnes, même les plus romanesques, ne se mettent pas de vers luisants dans les cheveux, elles n'élèvent pas de petits agneaux, elles ne s'envoient pas en cadeau de petits sachets en forme de cœur, et mademoiselle de Ziegler n'aurait de succès nulle part. Mais alors ses mièvreries exerçaient une séduction universelle, parce qu'elles étaient l'expression d'un travers général. On croyait que c'était la nature, et mademoiselle Flachslund dit quelque part que la nature est sa divinité : « Je sais que les hommes ont besoin de la » société des hommes, et qu'un mari se fatiguera bien vite de sa » femme, fût-elle dix fois un ange, s'il est toute la journée vis-à-vis » d'elle. C'est la nature humaine, et puisque cette nature, *qui est du* » *reste ma divinité*, le veut ainsi, je désire que la société des hommes » ne vous fasse jamais défaut. » Les écrivains français qu'on lisait de préférence étaient Diderot et Rousseau, Herder les place très-haut tous les deux, et Caroline ne tarde pas à partager son enthousiasme, surtout pour Rousseau :

« J'ai depuis quelque temps l'*Émile* de Rousseau, mais je ne le lis pas en allemand, parce qu'une fois pour toutes je veux apprendre le français. Les premières leçons allèrent assez bien, et ma tête était de haut en bas farcie de mots français; mais le saint enthousiasme ne dure jamais que peu de temps, et voici mon ardeur un peu ralentie. Il est vrai que j'ai eu à lire vos deux lettres, et que là je n'avais que faire du français. J'ai pendant tout le temps prêché Rousseau dans notre maison, et j'ai réussi au point que M. le conseiller intime veut lui-même lire *Émile*, mais sans doute il ne fera que le lire. Ma propagande a quelquefois rencontré de la résistance, mais j'ai protesté que tous mes petits garçons et toutes mes petites filles seraient élevés à la Rousseau. Ne vous moquez point de moi, autrement tout le monde se moquerait de moi. Le bon cœur que Rousseau montre partout m'attire extraordinairement. Il est maintenant parmi mes meilleurs amis. »

Dans une autre lettre, elle dit :

« Je continue d'apprendre le français. C'est un ingrat travail d'apprendre des mots par cœur, mais pour Rousseau il n'est rien que je ne fasse. C'est un saint, un prophète que j'adore presque, mais je n'en suis encore qu'à la seconde partie. »

Herder ayant trouvé que Rousseau avait un peu trop de succès auprès de son amie, Caroline répond :

« Y a-t-il quelque chose de mal à désirer d'élever des enfants et d'en faire des hommes qui restent fidèles à leur premier sentiment et à la nature, et ne s'en éloignent pas trop sous la pression des préjugés et par la séduction du monde que je déteste? Sans doute, mon ami, je sens très-bien que pour faire des hommes il faut d'abord l'être soi-même, et que l'exemple est le meilleur enseignement. C'est donc à moi que je dois travailler d'abord, et c'est ce qui m'amène à l'idée maternelle chez Rousseau. »

Enfin, elle dit dans une quatrième lettre :

« J'ai fini hier l'*Émile*. Vous pouvez penser que c'est l'histoire de Sophie qui m'a le mieux plu. Quel ravissant exemple! Oh! que l'aurore de l'amour est belle, quand elle se lève ainsi et qu'on en jouit ainsi. O mon Émile! ô plus, plus que tous les Émile, pourquoi ce temps n'a-t-il pas été si heureux pour nous? Tout nous a été violemment enlevé. Le moment où à peine nous nous étions vus nous a séparés l'un de l'autre. Oh! que serait le revoir! »

Herder lui-même se compare volontiers à Saint-Preux, et quand il apprend que Caroline a eu la rougeole, il s'écrie : « Oh! si j'avais été » à côté de votre lit, si j'avais pu me glisser auprès, seulement aussi » longtemps que Saint-Preux a pu rester auprès du lit de Julie, » comme j'aurais au moins essayé de rafraîchir ta main brûlante par » un misérable baiser! Mais j'étais loin, je ne soupçonnais rien! »

Il faut le répéter, c'était une époque singulière. Tout était prétexte à sentiment, et les esprits se maintenaient sans fatigue dans un enthousiasme continu et qui s'accrochait à tout. On s'émeut, on s'attendrit, on exulte, on pleure, à propos de tout et à propos de rien :

« Je suis encore plongée dans un doux rêve d'amitié. Gleim¹ et Wieland étaient ici. Ils ont passé un après-midi avec nous jusqu'à minuit. Merck, Lechsenring et moi nous assimes dans une encoignure de fenêtre, autour du bon vieux, gai et vénérable père Gleim, et nous abandonnâmes à la pleine sensation de la plus tendre amitié. Ah! que n'avez-vous vu la douce sérénité de ce bon vieillard! Il pleura des larmes de joie, et moi j'avais incliné ma tête sur la poi-

¹ Gleim, poète aussi célèbre de son temps qu'il est un peu injustement oublié de nos jours. Il avait été le Tyrtée de la guerre de sept ans, et il était alors une sorte de patriarche et de Mécène de la littérature allemande, encourageant autant qu'il pouvait les jeunes écrivains, et rimant des vers vieillots qui ne valaient pas ceux de sa jeunesse : « C'est un excellent homme, dit ailleurs Caroline, mais il ne devrait plus faire de chansons. »

trine de Merck. Celui-ci était extrêmement ému. Il pleura avec nous, et je ne sais plus tout ce que nous avons fait. O douces larmes pleurées dans le sein de l'amitié, que vous êtes divines ! Tu penses bien, adorable ami, que tu étais présent, plus que présent. Je ne sais comment cela se fait, mais on ne peut toucher une corde douce de mon cœur, sans qu'aussitôt votre pensée soit là, comme si vous étiez ce cœur lui-même. Gleim m'aime, et veut faire un petit *lied* pour moi. Il est fait pour l'amitié, et tout ce qu'il dit est bon. Mais je parle tant de lui, que j'oublie Wieland. Celui-ci ne plaît pas au premier aspect : il est maigre et marqué de la petite vérole ; ni esprit, ni vie dans la figure ; il se présente avec froideur et parle beaucoup, surtout quand il a de l'humeur. Il faut le voir longtemps avant de le connaître, et ce n'est qu'une heure avant le départ que je me suis aperçue qu'il a de la chaleur et du sentiment. Je l'aime maintenant. Je voudrais seulement le voir guéri de la vanité d'auteur, qu'il possède à un assez haut degré. Je ne puis souffrir la vanité chez aucun homme. De la dignité tant qu'il pourra, mais qu'il laisse la vanité aux imbéciles.

Caroline se faisait un peu violence en proclamant son amitié pour Wieland. Cet esprit, plus parent de Voltaire que de Rousseau, ne pouvait lui inspirer des sympathies durables, et nous la voyons bientôt après revenir à d'autres impressions. L'intime amie de Wieland, madame de la Roche, était arrivée à Darmstadt. C'était une femme très-supérieure, mais trop peu *naturelle*, comme Caroline va nous le dire :

« Enfin nous avons vu madame de la Roche. Mais quelle autre apparition que celle de la simple et grande Sternheim !¹ Eigurez-vous quel coup nous reçûmes, quand, à la place de l'idéal que nous avions conçu, nous vîmes une femme aux allures fines et précieuses, une dame de la cour, une femme du monde, avec mille petites manières, bien qu'elle ne porte pas de blouses, une femme pleine d'esprit et de beaucoup de finesse. Ses manières sont aisées et libres ; elle envoie à qui elle veut des baisers avec la main ; ses grands yeux noirs parlent à gauche, à droite et dans toutes les directions ; son sein se gonfle encore avec tant de prétentions à la jeunesse... Bref, elle nous a déplu par trop de coquetterie et de représentation. Elle vous place très-haut, et désire beaucoup vous connaître personnellement. Elle m'a parfois adressé la parole avec un timbre argenté que je pris au commencement pour l'accent de son cœur, me disant qu'elle m'aimait, que je lui plaisais, que je devais rester ainsi. Mais je crois que c'étaient des aumônes, et ce même timbre qui m'avait touché, je l'entendis ensuite en toute occasion. Je ne puis pas non plus être fière de ces éloges, car devant le monde elle dit au docteur Leuchsenring : « Vous êtes un aimable homme, » et de suite après elle dit, en rentrant chez elle, à madame Merck : « C'est un homme sur une tapisserie². Quelle légèreté dans son commerce ! On voit en tout que c'est une créature de Wieland, et cela dit tout... Elle et sa fille gouvernaient la conversation avec des pointes, et j'étais là fort sotte. »

¹ Héroïne d'un roman de madame de la Roche.

² En français dans le texte.

Gœthe, qui demeurait alors à Francfort à son retour de Strasbourg, était un des visiteurs les plus assidus du petit cercle de Darmstadt, mais ce n'était pas encore la figure majestueuse qui se présente à notre esprit à l'évocation de ce nom glorieux; ce n'était qu'un bon et gai compagnon, divertissant les dames, et récitant parfois quelques œuvres inédites, en amateur plutôt qu'en poète :

« Nous avons eu ici il y a quelques jours votre ami Gœthe et M. Schlosser ¹. Gœthe est un bon et gai compagnon, sans dehors savants. Il s'est beaucoup occupé des enfants de Merck, et a dans le ton et dans la parole, ou dans je ne sais quoi, quelque chose de vous qui ne l'a jamais quitté. Le premier soir, nous avons, Gœthe, ma sœur et moi, contemplé le coucher du soleil, qui était fort beau, en parlant de vous. Il a passé six mois avec vous à Strasbourg, et parle de vous avec enthousiasme. J'ai, dès ce moment, pris une vive amitié pour lui. Le lendemain, nous avons fait une jolie promenade; puis nous avons terminé la soirée dans notre maison avec un bol de punch. Nous n'étions pas émus, mais nous étions bien éveillés. Gœthe a dansé avec moi des menuets au clavecin. Puis il nous a dit une ballade de vous, que je ne connaissais pas :

Ton épée, comme elle est rouge, rouge de sang,
Édouard, Édouard ²!

A ma prière, il me l'a envoyée le lendemain de Francfort, mais sans lettre. M. Schlosser est un excellent homme, avec un peu trop de vernis du monde. Il m'aime beaucoup, plus, je crois, que ne m'aime Gœthe, ce qui me fâche.

» Gœthe est venu à pied de Francfort pour voir Merck. Nous étions tous les jours ensemble, et nous sommes allés au bois, où la pluie nous a mouillés de part en part. Nous nous réfugiâmes tous sous un arbre, et Gœthe nous chanta une chanson que vous avez traduite de Shakspeare : « Sous le toit de la verte feuillée. » Le mauvais temps supporté ensemble nous a rendus plus familiers. Il nous a lu quelques-unes des meilleures scènes de son *Gœtz de Berlichingen*, qu'il vous a peut-être envoyé. J'ai retrouvé là l'esprit que j'aime, l'esprit de nos vieux Allemands, et le petit George, quand il demande un cheval blanc et un casque, est mon George. Nous avons ensuite fait une promenade sur l'eau, mais le temps était mauvais. Gœthe est plein de chansons. L'une, sur une chaumière bâtie dans les ruines d'un vieux temple, est excellente. Il faut qu'il me la donne à son retour pour que je vous l'envoie.

» Gœthe est encore ici, et apprend à Merck à dessiner. Il me semble qu'il est devenu plus tranquille et plus posé. C'est lui qui veut t'amener au printemps, si vous allez le voir à Francfort à votre passage, et il se promet beaucoup de bien de votre entrevue. Il dit que vous ne l'aimez pas tout à fait. Lui cependant vous aime bien. Mes yeux et mes oreilles me le disent. Il veut maintenant se faire.

¹ Qui devint le beau-père de Gœthe.

² Herder, *Chants populaires*, III, 16.

peintre, et nous le lui avons fortement conseillé. Puisqu'il n'a pas de vertus, dit-il, il veut avoir des talents. Il sortira quelque chose de cette tête. Pour nous autres filles et femmes, il est mieux que par le passé; il est très-bien pour nous. Mais pour ce qui est d'aimer.... il a encore trop de cendres de son premier amour dans le cœur¹, ce qui est fort naturel. »

Gœthe avait bien raison de dire que Herder ne l'aimait pas. Les rapports de ces deux grands esprits, quoique très-intimes à plusieurs reprises, ont toujours été pénibles, et Herder les rendait difficiles comme à plaisir. Au moment où nous sommes, il abusait d'une petite supériorité d'âge, et de l'autorité qu'il avait déjà conquise, pour traiter Gœthe en petit jeune homme et en étourneau sans conséquence. « Gœthe » est un bon cœur, mais trop léger, et beaucoup trop pierrot » (*spalzen mäsîg*). Il l'appelle ironiquement le grand Gœthe, lui décoche des épigrammes, incrimine sa conduite et ses intentions, ne répond pas à ses lettres. Gœthe, dont on a fait, sans nul fondement, une sorte d'être également étranger aux vertus et aux faiblesses sublunaires, Gœthe était, au contraire, la bonté et la facilité mêmes. Il prend tout du bon côté, et après les querelles que lui fait Herder, il est toujours prêt à faire le premier pas, avec la déférence de la jeunesse et le prompt entraînement d'un bon cœur. Sa correspondance nous montre le caractère le plus aimable, le plus franc, le plus serviable. Elle nous initie aussi, ce qui est plus important, aux premiers tâtonnements de ce puissant génie, qui alors cherchait encore sa voie. En 1771, il invite Herder à la fête littéraire qu'il veut célébrer en commémoration de l'anniversaire de la naissance de Shakspeare; il traduit pour cette fête des morceaux d'Ossian, « afin de pouvoir proclamer aussi l'évangile de celui-ci. » Bientôt après, il annonce un drame sur Socrate : « J'étudie la vie et la » mort d'un autre héros, et je commence à bâtir dans mon cerveau le » dialogue de ma pièce. Il s'agit de Socrate, ce héros de la philosophie. » Mais il faut du temps, et puis je ne sais pas encore si je suis parent » d'Ésope et de la Fontaine du côté par lequel, d'après Hamann, ils » sympathisent avec le génie socratique. » Puis, c'est *Gatz de Berlichingen* que Gœthe envoie à son Aristarque. Celui-ci le juge sévèrement², il écrit à Gœthe que Shakspeare l'a complètement gâté. Gœthe répond qu'il corrigera la pièce, la refondra et l'enverra de nouveau. Puis les deux amis se brouillent, et la correspondance cesse pendant deux ans; elle re-

¹ Il ne peut être ici question que de Frédérique de Sesenheim, mais ce n'était pas le premier, c'était le troisième amour de Gœthe.

² En même temps qu'il en faisait le plus grand éloge à sa fiancée. Cette contradiction est l'homme tout entier.

prend au moment où Goethe va quitter Francfort pour Weimar. Herder, marié depuis trois ans, est toujours à Buckebourg, aspirant de plus en plus à en sortir. Il était depuis plusieurs années en pourparlers pour une chaire à l'université de Göttingue, et dès 1772 sa fiancée lui avait écrit : « Si le bon Dieu pouvait prendre à Göttingue un professeur » inutile, comme il doit y en avoir un certain nombre, et le trans- » porter dans la béatitude céleste, ce professeur serait heureux, et » nous irions à Göttingue. » On était alors à la fin de 1775, et les négociations traînaient et n'aboutissaient pas. L'arrivée de Goethe à Weimar et l'ascendant qu'il prit immédiatement à la cour ducale procurèrent enfin à Herder le changement tant désiré. Le poste de surintendant ecclésiastique était vacant. Goethe le voulut pour son ami, et il l'obtint, malgré le mauvais vouloir du clergé et de la bourgeoisie de la ville. Il apporta dans ce service l'ardeur d'un véritable ami; il prévint, il emporta toutes les difficultés. « Je me suis porté garant de ta prudence en » matières ecclésiastiques, car le duc ne veut absolument pas de tracas- » series de prêtres sur l'orthodoxie et le diable. Je te souhaite à mon » duc et toi à loi.... Tout va bien; je n'ai plus besoin de certificats¹, et » ta nomination ne peut plus tarder. J'arrangerai les choses de ma- » nière que tu aies tout de suite brides en main à ton arrivée. » Il va jusqu'à se mêler de l'arrangement des chambres, envoie un plan de la maison destinée à son ami, s'occupe des meubles, dirige les réparations. On relève ici ces détails, fort indifférents assurément à la gloire de Goethe, uniquement parce qu'il ne faut jamais laisser passer l'occasion de redresser une erreur. Goethe eût été le plus froid des amis et le moins serviable des hommes, qu'il n'en serait pas moins l'auteur de *Faust* et de *Wilhelm Meister*. De tels esprits sont si élevés au-dessus du niveau commun qu'on les dispense volontiers de la pratique des vertus de tout le monde; mais puisque enfin Goethe était un homme comme un autre, et meilleur que beaucoup d'autres, il faut le dire, et faire justice d'une fiction que les Allemands eux-mêmes ont accréditée, on ne sait pourquoi.

Grâce à de fréquents voyages, la correspondance ne cesse pas après la réunion des deux amis à Weimar. Goethe continue à rendre compte de ses travaux, mais ce ne sont plus seulement des travaux littéraires; son immense curiosité, moins fiévreuse, mais aussi encyclopédique que celle de Voltaire, embrasse tout l'ensemble des connaissances humaines. Il trouve l'os intermaxillaire de l'homme, anatomise des têtes d'élé-

¹ D'orthodoxie.

phants, s'occupe de minéralogie, et aussi, comme ministre, des affaires de l'État : « Mais là, » dit-il, « il y a peu de plaisir. C'est toujours le » pauvre peuple qui porte la besace. Qu'après cela, elle soit plus » lourde à gauche ou à droite, qu'importe ? » Pendant la campagne de France, il corrige les épreuves de *Reineke*, et prépare ses travaux sur l'optique. Puis c'est le dessin : « Je me suis occupé ces deux derniers » jours d'un profil de Jupiter, et je désire que sa tête barbue et bouclée » te plaise quand je te l'apporterai. J'ai eu à cette occasion de singu- » lières idées sur l'anthropomorphisme qui est au fond de toutes les » religions, et me suis de nouveau réjoui du bon mot : tous les ani- » maux sont raisonnables, l'homme seul est religieux. » Ce bon mot sent un peu le fagot, mais les opinions de Goethe en matière de religion sont connues de tout le monde. Lui-même, moitié par plaisanterie, moitié sérieusement, s'appelait *paten*. Lors de son second voyage en Italie, il s'arrange pour se trouver à Venise le dimanche des Rameaux, « parce que si, en ma qualité de *paten*, je veux tirer quelque profit » des fêtes de Pâques, il faut que j'entende les chanteuses des conser- » vatoires et que je voie le cortège solennel du doge. »

Les lettres de Goethe sont écrites d'un style simple, clair et sans nulle prétention. Avec Lavater, nous allons retrouver le pathos particulier du temps à son plus haut degré d'exagération. Voici en quels termes l'auteur de la *Physiognomonie* répond à une première lettre de Herder :

« Oh ! que tu es bonne pour moi, maîtresse des cœurs, créatrice de la joie, Providence ! et que ma confiance en toi a été rarement trompée ! Déjà vingt fois je voulais écrire à Herder, et aussi souvent que j'entendais prononcer votre nom, mon cœur battait et me disait : Dieu te le donnera, et alors tu connaîtras assez d'hommes ! — Une heure et demie avant que je reçusse votre lettre, et permets-moi de dire ta lettre, je parlais à ma chère femme d'arranger et d'alléger mes affaires, de diminuer ma correspondance, etc. ; seulement, aurais-je ajouté si ma femme vous eût connu, seulement j'excepte Herder ; celui-là, il faut que je l'aie, il faut que je me communique à lui, sans lui je ne puis ni vivre ni mourir ! — Et le soir arrive votre lettre. — J'étais un peu indisposé, et une de nos amies de cœur était venue me voir : Encore une lettre ! m'écriai-je, et justement je me promettais de ne plus recevoir de nouvelles correspondances. — J'ouvris : Herder, pour l'amour de Dieu ! Dieu bon, Dieu insondable, Herder ! Je tremblai, lus, ne lus pas, et dis encore : Non, voyez donc ce que Dieu fait ! Ton Dieu, mon frère, et le mien ! Notre Dieu ! notre Dieu !... — Dernière semaine de ma trente et unième année, 10 novembre 1772, je ne t'oublierai pas, jour de naissance de mon amitié éternelle avec le plus cher de tous, que mon œil ne vit jamais, avec Herder, que je n'avais jamais entendu nommer sans vénération et sans larmes muettes. »

Rien n'était assurément plus antipathique à Herder qu'une si prodigieuse et si exorbitante effusion de sentiment. Il y mit cependant du sien, mais il ne réussit pas à se mettre à ce haut diapason. Aussi Lavater trouve-t-il sa réponse froide :

« Si tu te détournes de moi, je ne t'en aimerai pas moins et j'adorerai : « Le Seigneur l'a voulu. » Mais... non, je ne puis pas le dire... Mais... si, je le dirai... Si tu te détournes de moi, ma foi en l'humanité sera ébranlée dans ses fondements... Mais je n'en adorerai pas moins, je n'en croirai pas moins, je n'en aimerai pas moins ! »

Telles sont toutes les lettres : une accumulation d'apostrophes, d'exclamations, de ravissements, de prosternations, d'épithètes tendres et colossales, à ce point que la fiancée de Herder lui demande : « Que lui » avez-vous donc écrit, et comment avez-vous conquis cette fraternité » enthousiaste et singulière ? » La manière de Lavater était du reste bien connue, et Goethe parle aussi « de son encrier phosphorescent, » et de sa plume taillée pour le superlatif. » Lavater demandait à tout le monde des silhouettes de personnages connus et d'animaux, pour son grand ouvrage. Un jour, Goethe lui en envoya quelques-unes parmi lesquelles se trouvait celle de Herder, mais les noms manquaient. Là-dessus Lavater écrit :

« Pense, Goethe m'a envoyé treize silhouettes, et la tienne doit se trouver parmi les treize. Voilà une situation : te retrouver, toi ! Si le malin t'avait déguisé en femme ! Mais non, je crois t'avoir trouvé. Qui sait cependant ? Il y a là plusieurs têtes qui pourraient être Herder. Non, non, il n'y en a qu'une ; la voilà, mais il faut que je la finisse. Si c'est toi, tu n'as pas à rougir de ton profil. »

Une autre fois, Lavater veut que Herder lui donne la certitude de l'immortalité de l'âme :

« Depuis que, le 16 janvier dernier, j'ai vu mourir ma mère, et d'autres depuis, j'aurais eu de grands doutes sur l'immortalité, si je n'avais eu un appui dans la résurrection du Christ. Du moins je ne puis me faire aucune idée de la vie future de l'homme, ni comprendre comment elle a sa racine dans celle-ci, et en sort. Je ne demande pas à savoir le comment, je ne demande qu'une simple analogie dans la nature. »

Herder répond en invoquant le sentiment, ou plutôt l'instinct général de tous les peuples, les analogies du sommeil et du rire, du jour et de la nuit. Mais Lavater n'est pas satisfait, et il revient à la charge :

« Qu'est-ce que mourir ? Par toute ton amitié, dis-moi quelque chose de la résurrection et de l'autre vie. Développe-moi une analogie indéniable. Mes doutes augmentent de plus en plus, et à qui demander la lumière et la consolation, si ce n'est à toi ? »

Herder évita cette fois de répondre d'une manière précise. Lavater lui demandait une chose impossible. L'immortalité de l'âme est essentiellement une affaire de foi, et elle ne peut surtout pas se prouver par des analogies, parce qu'une analogie n'est jamais concluante. Mais, dès le premier moment, Herder était devenu pour Lavater un prophète, une espèce d'oracle, qu'il croyait en possession de toutes les solutions. Il était le premier saint d'une petite église groupée autour de l'enthousiaste pasteur de Zurich, et dont Lavater lui-même fait en ces termes le dénombrement : « Les noms de ces êtres chéris sont : Pfenninger et » sa petite femme, madame Schulthess, mademoiselle Muralt, Annette » Lavater, Lise Ziegler, le candidat Hœfeli, Stoltz, Bosshard, et une » servante que j'ai placée dans la Physiognomonique à côté de ton ange. » Herder finit sans doute par estimer que l'admiration de ce groupe de fidèles ne compensait pas l'ennui d'une telle correspondance. Il y mit fin par une lettre qui dut faire à Lavater l'effet d'une douche d'eau froide. Mais les enthousiastes foisonnaient en ce temps-là, et en voici un qui ne le cède en rien à l'auteur de la Physiognomonique. C'est un jeune homme doué, au témoignage de Goëthe lui-même, des plus riches et des plus heureuses facultés, et qui mourut misérable et à peu près fou, faute d'un grain de bon sens et d'un peu d'esprit de conduite. Il s'appelait Lenz, et avait connu Goëthe et Herder à Strasbourg. Voici en quels termes il annonce à Herder l'envoi d'une pièce de théâtre : « Reçois, hiérophante, dans tes mains sacrées la pièce qui emporte la » moitié de mon existence. Elle est vraie et restera vraie, dussent les » siècles m'accabler de leur mépris. » Une autre fois il écrit : « Je » t'ordonne, toi que j'adore, de m'envoyer ton portrait, celui de ta » femme et celui de ton fils, car j'en ai besoin.... Chère trompette de » l'archange, sonne la mort et le jugement sur mille têtes consternées ; » tu es pour moi le chant de la vie éternelle. » Ce style, qui nous stupéfie aujourd'hui, paraissait chaud à coup sûr, mais nullement extravagant. Lenz se disait possédé de l'esprit d'Aristophane, « qui était un » cochon, mais honnête. »

Passons. La correspondance avec le philosophe Jacobi est plus sérieuse et plus intéressante. C'était au moment de la grande controverse entre Jacobi et le célèbre Motse Mendelssohn, au sujet du spinosisme de Lessing. Les deux philosophes s'accordaient sur ce point, que la doctrine de Spinoza était perverse et damnable, mais Jacobi accusait Lessing de l'avoir professée, et Mendelssohn tenait à honneur de justifier la mémoire de son ami de cette accusation. Il avait tort, et Jacobi administrait des preuves indéniables du panthéisme de Lessing. Dans ses

lettres, Herder reconnaît que l'auteur de *Nathan le Sage* avait professé le spinosisme, mais il l'en loue, se dit du même avis, et proclame qu'il n'y a pas d'autre philosophie.

« Sérieusement, mon cher Jacobi, je suis de plus en plus pénétré de la vérité de la proposition de Lessing, à savoir, que le système de Spinoza est la seule philosophie conséquente avec elle-même. Je ne l'adopte pas complètement, car il me semble que là où il reste trop près de Descartes, son maître, il n'a que des idées incomplètes. Je n'appellerai donc pas mon système spinosisme, car j'en retrouve les germes, peut-être avec moins d'alliage, chez les plus anciennes de toutes les nations civilisées. Mais Spinoza est le premier qui ait eu le cœur de la combiner en système, à notre manière, et aussi le malheur d'en développer justement les côtés les plus pointus, et de la discréditer par là auprès des juifs, des chrétiens et des païens. Je suis de l'avis de Mendelssohn, Bayle n'a pas compris Spinoza ; personne ne lui a encore rendu justice, Mendelssohn pas plus que les autres. Pourquoi Lessing ne l'a-t-il pas fait ? Ce n'est pas par peur, car il ne reculait jamais devant les conséquences d'une opinion qu'il croyait vraie. C'est la mort, hélas ! qui l'en a empêché.

» Je dois te l'avouer, cette philosophie me rend très-heureux, et je voudrais la posséder encore plus complètement. Je te souhaite mon bonheur, car elle est la seule qui réunisse toutes les idées et tous les systèmes. Goëthe a lu Spinoza depuis ton départ, et c'est pour moi un grand argument qu'il l'ait compris absolument comme moi.

» Je ne comprends pas du tout ce que les bonnes gens entendent par une existence « en dehors du monde ». Si Dieu n'existe pas dans le monde, partout dans le monde, partout infini, tout et indivisible (car le monde entier n'est qu'une manifestation de sa grandeur), il n'existe pas du tout. Hors du monde il n'y a pas d'espace. L'idée de la personnalité ne peut pas non plus s'appliquer à l'être infini : toute personnalité suppose une limite. Dieu est la synthèse absolue, l'activité suprême... Je ne connais pas de dieu extramondain... Pourquoi te faut-il un dieu sous forme humaine ? Dieu te parle, il agit sur toi par tous les grands hommes qui ont été ses organes, et surtout par l'organe des organes, le cœur de la création spirituelle, son premier-né. Mais ce premier-né n'a été lui-même qu'un organe, un homme mortel comme nous autres ; et pour jouir de la divinité en lui, il faut que tu sois toi-même un homme de Dieu, c'est-à-dire qu'il y ait quelque chose en toi qui participe de la nature divine. Dieu est le cœur de tous les cœurs, l'idée de toutes les idées, la jouissance de toutes les jouissances. Si tu fais de cette synthèse, qui est la réalité des réalités, un nom vide, c'est toi qui es athée, et non Spinoza. Dieu est pour lui l'être des êtres, Jehovah. »

Ces citations ne laissent aucun doute sur la foi philosophique de l'auteur des *Idees*. Nous empruntons à la même série un témoignage bien curieux des sympathiques espérances que la révolution française

avait fait maître en Allemagne. Le 11 novembre 1792, madame Herder écrit aux sœurs de Jacobi :

« Ces grands changements que nous ne pouvions soupçonner à Aix-la-Chapelle à la lecture des manifestes ne fortifieront-ils pas un peu la foi du frère Fritz dans le néo-français ? Oh ! dites-nous qu'il a déjà confiance. Le soleil de la liberté se lève, c'est certain, et ce n'est pas seulement l'affaire des Français, c'est celle des siècles. Ils le reconnaissent eux-mêmes dans la lettre au pape qu'ils ont mise au *Moniteur*, et vous, cher frère, vous rendrez à cette noble déesse l'hommage qu'elle mérite. Nous autres, en Allemagne, nous resterons encore un peu de temps dans les ténèbres, mais le vent du matin s'élève par-ci par-là. »

Il est vrai que cinq mois après, le 5 avril 1793, madame Herder a changé d'opinion : « Enfin j'ai fait une croix sur la fausse liberté des » Français. Qui pourrait encore s'intéresser à ces hommes sans loi ? » Dicu merci, vous êtes débarrassé chez vous de cette nation intolérante. » Nous ne pouvons savoir quels faits ont motivé ce revirement ; mais la première lettre n'en reste pas moins remarquable, surtout quand on considère sa date. Elle est postérieure au 10 août.

La correspondance avec Jean-Paul nous ramène aux choses littéraires. A l'époque où elle commence, Herder s'était détaché de sa plus ancienne et plus illustre amitié. Il n'avait presque plus de relations avec Goethe, qu'il avait blessé de toutes les manières. Il était devenu intolérant et hypocondriaque, et ses vues, autrefois si larges, s'étaient singulièrement rétrécies. Il écrivait de pauvres critiques contre Kant, et condamnait Schiller et Goethe au nom de la morale publique. Il était devenu comme le noyau d'une opposition jalouse et hargneuse contre les deux premiers hommes de l'Allemagne littéraire. On s'afflige de voir le vieux Klopstock lui-même figurer dans cette coalition d'envie et de dénigrement, car il faut nommer les choses par leur nom : « Avez-vous lu, » demande-t-il à Herder, ce que Goethe a écrit contre Newton sur les » couleurs, et avez-vous lu aussi ce que Marat avait écrit sur le même » sujet, avant qu'il fût devenu enragé ? Vous pourriez peut-être me » dire alors ce que Goethe a emprunté à Marat, car c'est, peut-être seulement entre temps, un fort emprunteur. C'est ainsi qu'il s'est com- » porté avec l'autobiographie de Goetz de Berchilingen. Si j'avais » connu cette autobiographie au moment de la publication du drame, je » l'aurais lu tout de même, mais surtout pour comparer. » Jean-Paul donne dans le même travers, et sa correspondance avec Herder déplaît par un échange continu de compliments et d'effusions, et par le dénigrement systématique de tout ce qui n'est pas Herder et Jean-Paul :

« Pour moi, dit Jean-Paul à Herder, l'Allemagne intellectuelle se métamor-

phose de plus en plus de panthéon en monothéon. Je ne connais pas de poésies qui soient, comme les vôtres, la vraie musique de l'âme, et qui évoquent avec cette puissance le monde enchanté de l'idéal. C'est ainsi que Goethe chantait autrefois ; mais maintenant il nous tourmente avec ses mélodies desséchées à la grecque. J'espère démontrer un jour que nous confondons le maximum des arts plastiques, qu'un seul peuple et même des individus peuvent atteindre, avec le maximum de la poésie, que le progrès des sciences et des siècles doit toujours exhausser davantage. Un Apollon peut être une œuvre achevée, mais nulle poésie ne peut l'être, parce que l'esprit humain, se développant de plus en plus, a des exigences de plus en plus grandes. Nos yeux restent enchantés par les statues du passé, mais nos esprits croissent pour des poèmes supérieurs. C'est la ligne et les proportions que nous devons emprunter aux Grecs. Quant à l'idée, notre siècle si riche devrait rougir de la chercher chez eux. »

Jean Paul se trompe ici du tout : la poésie n'a rien à faire avec le progrès. Elle peut être de tous les temps, mais son véritable règne se place dans l'enfance et dans la jeunesse des sociétés. Tout le monde a la conscience que l'Illiade et Shakspeare ne seront jamais surpassés, ni même égalés.

Un épisode amusant égaye ces lettres prétentieuses. L'auteur d'*Hesperus* était à peu près fiancé avec une jeune personne qu'il avait vue fort peu, mais à laquelle il avait beaucoup écrit, mademoiselle Caroline de Feuchtersleben. Il jurait qu'il ne serait heureux qu'avec elle. Les parents de mademoiselle de Feuchtersleben, longtemps hésitant, avaient fini par donner leur consentement. Rendez-vous est pris chez Herder pour prendre les derniers arrangements. Les deux amants se voient, se parlent, mais ne s'entendent pas, et Jean-Paul proclame que ce n'est pas là l'épouse de ses rêves. Il rompt, se rend à Berlin, découvre une autre Caroline, et l'épouse incontinent. Il revoit son ancienne fiancée, et il écrit à Herder : « J'ai vu à Hildburghausen la florissante » Feuchtersleben, je lui ai parlé deux fois, et j'ai dit à part moi : » Merci, mon Dieu ! » Jean-Paul passa les premières années de son mariage à la cour du duc de Meiningen. Il serait bien allé à Weimar « si la bière avait été bonne, » mais il paraît qu'elle ne l'était pas. « Que » me faut-il ? disait ce véritable Allemand ; des livres, des montagnes » et de la bière ! »

A. NEFFTZER.

LE
GLADIATEUR DE RAVENNE

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS.

ACTE QUATRIÈME ¹.

Même décoration qu'au troisième acte.

(MÉROVÉE et RAMIS entrent par le fond ; THUSNELDA, venant par la porte latérale de droite, va au-devant d'eux.)

THUSNELDA.

Tu tiens parole, Mérovée, et tu viens à l'heure juste; plutôt aux dieux que ce fût aussi l'heure heureuse !

MÉROVÉE.

Je l'espère, princesse, car je t'apporte de bonnes nouvelles et la joyeuse certitude du salut. Dès cette nuit, nos compagnons franchissent ces murailles.... Les gardiens sont gagnés, des chevaux nous attendent pour nous emporter à travers la plaine, et une fois dans les Apennins....

THUSNELDA.

Assez ! trop !... Assurons-nous de la semence avant de penser à la moisson !

MÉROVÉE.

Ce que m'a dit Ramis est donc vrai ? Il t'a résisté, il veut rester ce que Rome l'a fait, gladiateur !

RAMIS.

Il est pour l'ennemi ! Les Romains en ont fait un Romain !

THUSNELDA.

Non, il est Germain, Germain par chaque battement de cœur, par chaque goutte de sang : c'est la fidélité germane qui l'attache à Rome

¹ Voir le numéro de janvier.

parce que Rome l'a élevé; germain est le courage qui le pousse au combat; germaine même la folie qui le fait mieux aimer toute chose qu'être Germain ! Oui, c'est un Germain, et c'est pour cela que peut-être....

THUMÉLICUS hors de la scène.

Io, ~~Bacchus~~ !... Trinquons, Lyeisca !

THUSNELDA tressaillant.

Sa voix !

MÉROVÉE..

Des chansons et le choc des coupes !

RAMIS.

Oui, c'est ainsi ! le fils d'Armin est à table, festine et chante, et, au milieu des coupes pleines, berce sa maîtresse sur ses genoux.

THUSNELDA.

Qu'il festine, qu'il chante ! Que ses passions débordent et qu'il cueille à la fois toutes les fleurs de la vie. La jeunesse est ainsi ; mais de la fermentation trouble se dégage le vin généreux.

MÉROVÉE.

Oui, pourvu que ce soit la force qui déborde, et non la faiblesse qui se vautre dans la fange : où il n'y a plus de ressort, il n'y a plus d'espoir.

THUSNELDA.

Vous êtes irrités contre lui, vous le calomniez. Et pourquoi ? Parce qu'il m'a résisté, parce qu'il m'a bravée ? — Mais ne lui était-il pas permis de songer au combat et à la victoire ? Sa colère n'était-elle pas naturelle ? Je lui imposais, sans dédommagement, un sacrifice qui l'offensait. Mais si toi, dévoilant ta mission, tu lui montres un peuple, — bien plus, un peuple de peuples, — toute la Germanie groupée autour de sa bannière, si moi je lui nomme des exploits dont le moindre lui assure l'immortalité, alors le bandeau tombera de ses yeux, car un but élevé élève l'homme, — alors il sentira ce qu'il est.

LYCISCA chantant hors de la scène, en s'accompagnant d'un instrument à cordes.

Boire dans la coupe écumante
Et sur ta lèvre frémissante,
Baisers ardents, vin généreux ;
Mêler Bacchus à nos caresses
C'est s'enivrer de deux ivresses,
C'est deux fois être bienheureux !

THUMÉLICUS hors de la scène.

C'est deux fois être bienheureux !

Io, Bacchus ! Io !

THUSNELDA.

Malheur à moi ! mon cœur se glace à ces chants. As-tu donc tout à fait paralysé les ailes de son âme, as-tu irrémédiablement empoisonné son cœur, Rome perfide ? Ah ! quoi qu'il arrive, quoi que m'apporte le destin, mon fils ne sera pas la honte de sa patrie !

MÉROVÉE, après une pause.

Thusnelda, le temps presse ; il faut prendre un parti.

THUSNELDA.

Ramis, appelle mon fils, et veille ensuite à ce que nul regard indiscret ne nous découvre.

(Ramis sort par la porte latérale de gauche.)

MÉROVÉE.

Je voudrais que tu lui eusses déjà parlé de ma mission. C'est demain qu'il doit combattre, une fuite prompte peut seule nous le donner, et s'il hésite....

THUSNELDA.

J'espère que le ciel nous sera miséricordieux....

MÉROVÉE.

Tu espères, — c'est-à-dire tu crains, car on s'adresse au ciel quand on n'espère plus dans les hommes, et si tu avais vraiment foi en ton fils....

THUSNELDA.

J'ai foi dans les dieux, et, malgré tout, je ne crois pas notre cause perdue. — Le voici. — Écarte-toi !

THUMÉLICUS entrant avec Ramis par la porte latérale de gauche.

Que la peste t'étouffe ! On m'appelle, dis-tu, et qui m'appelle, sorcière ?

RAMIS.

Ta mère te répondra.

THUSNELDA pendant que Ramis sort par le fond à gauche.

Approche, Sigmar !

THUMÉLICUS.

Eh bien donc, qu'y a-t-il ? Parle, mais peu, j'ai des hôtes, — ou plutôt, c'est moi qui suis l'hôte, — ou mieux encore, on me régale !... N'importe enfin, qu'y a-t-il ?

THUSNELDA.

Lève les yeux, mon fils, et regarde cet homme.

THUMÉLICUS.

Celui-ci?... Eh, voyez donc ! cette peau de bête et le casque avec les

ailes de vautour. Ah! je comprends.... (S'approchant et regardant Mérovée de tous les côtés.) Charmant, charmant! cela habille bien, et est cependant tout à fait germain!

THUSNELDA.

Perds-tu l'esprit?... Pour qui prends-tu cet homme?

THUMÉLICUS.

Pour quelqu'un que César m'envoie, afin de me faire juger de l'effet du costume que je dois porter demain dans le cirque.

THUSNELDA.

Indigne erreur, honteuse comme la vie où Rome t'a plongé! C'est le frère d'armes de ton père qui est devant toi, et pour arriver jusqu'ici il est entré dans les cohortes germanes de Rome. C'est le sauveur que la Germanie t'envoie, c'est ton libérateur.

MÉROVÉE.

Et c'est avant tout un fidèle ami, comme il le fut de ton père.

THUMÉLICUS.

Un ami! un sauveur! Et pourquoi faire?

MÉROVÉE.

Mon prince, — car, depuis la mort de ton père, tu es notre prince, à nous autres Chérusques, — la Germanie m'envoie, et elle te dit par ma bouche : « Lève-toi, songe à la honte que j'ai subie avec toi! Saisis l'épée paternelle, fils du héros! saisis-la, venge cette honte, et venge ta patrie! »

THUSNELDA.

Tu l'entends, mon fils! ils t'appellent, tous les peuples qui vivent entre le Rhin et le Danube, entre le Taunus et les Carpathes! Toute la grande Allemagne t'appelle! Aux armes! te crie-t-elle, et déjà les épées s'agitent et les cors retentissent. Aux armes! fils d'Armin, venge-toi, et venge-nous avec toi.

MÉROVÉE.

Les princes t'attendent comme les peuples. Parais au milieu d'eux, fais un signe, et tu les verras en armes! A l'œuvre donc! nous fuyons dès cette nuit.

THUMÉLICUS.

Suis-je ivre, ou êtes-vous fous? Moi, fuir; moi, appeler les peuples germains aux armes....

THUSNELDA.

Tu désespères donc?... Mais ne disais-tu pas que combattre était ton métier? Montre donc ce que tu peux, mais montre-le contre Rome, ce monstre corrompu et pourri sous sa cuirasse d'or et d'ivoire, cet em-

pire gouverné par un fou! contre Rome, qui ne croit plus à ses dieux ni à elle-même, qui nous a chargés de chaînes tous les deux, qui a fait de toi un gladiateur, et qui maintenant veut te tuer.... C'est Rome qu'il faut combattre, et vaincre, et renverser!

THUMÉLICUS.

Dis-moi plutôt de décrocher la lune. Qui vaincrait Rome?

MÉROVÉE.

Nous l'avons vaincue, nous, dans le bois de Teutobourg!

THUSNELDA.

Tu nous crois trop faibles?... Suis-nous donc, viens dans nos forêts! Apprends-y à être libre et à estimer la liberté! Vois-y régner le droit, quand ici domine le caprice; la vérité, quand c'est ici le foyer de l'illusion et du mensonge! Deviens-y un homme parmi les hommes, comprends que nous sommes ce que nous avons été, et renverse Rome, car le monde nous appartient!

THUMÉLICUS.

Et pourquoi renverserais-je Rome?... Quel mal m'a fait Rome? Quel bien m'a fait l'Allemagne? Et que m'est, après tout, ce pays?

THUSNELDA.

Quoi! le pays pour lequel ton père a versé son sang, le pays où ta naissance t'appelle à régner, prince des Chérusques, ce pays, tu le renies?

MÉROVÉE.

Tu fermerais les yeux au signal de ta patrie, l'oreille à l'appel de ta mère? Tu ne peux pas, tu ne veux pas....

THUMÉLICUS.

Et pourquoi ne le puis-je pas? Puisque l'Allemagne, ma mère, comme tu dis, nous a oubliés pendant vingt ans, moi et celle-ci, la femme d'Armin, pourquoi ne me serait-il pas permis d'oublier à mon tour cette marâtre? Encore une fois, que m'est l'Allemagne? Je ne suis pas Germain, pas prince des Chérusques; je fus, je suis, et je serai Thumélicus, le gladiateur de Ravenne.

THUSNELDA, après une pause, se tournant vers Mérovée.

Parle-lui, je ne trouve plus rien.

MÉROVÉE.

Si j'étais homme à oublier le fond des choses dans l'emportement d'une querelle, par le marteau de Thor! je retournerais chez moi, et

te laisserais être et rester gladiateur tant que tu voudrais. Mais tu es le fils d'Armin, le seul capable de réunir en faisceau les tronçons épars de la force germanique. C'est pourquoi je reste, et te conjure de ne pas t'oublier toi-même dans ton courroux contre l'Allemagne, et de faire pour toi ce que tu ne veux pas faire pour nous. Nous t'offrons une armée qui te donnera la force et la puissance, la pourpre des Césars. Ne repousse pas une chance qui ne s'offrira pas deux fois! Sois notre chef, et Rome t'obéit, et le monde t'appartient.

THUMÉLICUS.

La force et la puissance! la pourpre des Césars! Ceci est autre chose, et — j'y songerai! — Mais assez pour aujourd'hui; il faut que je rentre. — Nous verrons une autre fois. — Demain, ou bien....

MÉROVÉE.

Demain?... Demain, c'est le cirque, et si....

THUMÉLICUS.

Si je suis tué, veux-tu dire? Non, je vaincrai, il le faut!

MÉROVÉE.

Fou! Et vainqueur, penses-tu pouvoir choisir encore? Penses-tu que les Germains se donneraient pour chef l'esclave infâme qui aurait lutté avec l'esclave, le gladiateur que la populace de Rome aurait couronné dans le cirque? Non, c'est maintenant qu'il faut choisir, maintenant ou jamais! Plus tard serait trop tard.

THUMÉLICUS dans une explosion de fureur et presque balbutiant.

Infâme, parce que je suis gladiateur! — Infâme pour vous, qui tranquillement m'avez laissé devenir ce que je suis! Aurélien n'est-il pas chevalier romain et Valens tribun militaire, et qu'étaient-ils tous deux? Des gladiateurs. Et moi, je suis infâme pour vous, des sauvages, des barbares! Écoutez-moi donc, et retenez ce que je vous dis: jamais je ne serai le chef des Germains, dussiez-vous m'offrir la conquête de l'univers, et dût toute l'Allemagne m'implorer à genoux!

(Mérovée s'élance; Thusnelda lui fait signe de se contenir.)

THUSNELDA.

Arrête! Jamais l'Allemagne ne sera aux genoux ni de toi ni de personne; jamais elle ne mendiera un chef. L'Allemagne n'implore pas!... Mais moi, ta mère, je t'implore, ô mon fils, moi qui t'ai mis au monde dans la douleur, qui t'ai allaité dans le deuil, et qui ai tout perdu en

te perdant, moi, mon fils, je t'adjure! Que le jour où tu m'es rendu ne soit pas plus cruel pour moi que celui où tu me fus enlevé. Ne me trompe pas, toi, ma plus chère espérance; épargne-moi la dernière, la suprême douleur; fais que je ne survive pas à mon unique enfant! Car si tu combats demain, si tu nous abandonnes, tu es mort dans mon cœur. J'aimerais mieux te voir pâle et mort devant moi, écrasé et brisé, que victorieux et infâme à la fois, ceint du laurier des gladiateurs. (Se rapprochant de Thumélus, qui se tient détourné.) Tu es irrité, mon fils? tu ne devrais pas l'être contre moi.... J'ai vécu pour toi, j'ai vécu, quand la mort me donnait la gloire et la liberté. Vis donc aujourd'hui pour moi; rends-moi ce que je t'ai sacrifié. Tu portes les traits de ton père, ressemble-lui aussi par le cœur; tu es grand et beau, que grand soit aussi ton sentiment; tu es un homme, ne sois pas un gladiateur, et puisque la naissance t'a fait nôtre, viens avec nous. (Lui prenant la main.) Je n'ai pu guider les faibles pas de l'enfant, laisse-moi guider l'homme. Viens, Sigmar!

THUMÉLICUS s'emportant et rejetant la main de sa mère.

Non, non, et trois fois non!

THUSNELDA chancelle en arrière; après une pause.

Va donc!

THUMÉLICUS.

Je vais, et surtout ne me rappelle pas : tu n'obtiendrais rien de moi. Ce que j'ai dit est dit.

(Il sort par la porte latérale de gauche.)

MÉROVÉE, après une pause, s'approchant de Thusnelda.

Thusnelda!

THUSNELDA.

Va aussi!

MÉROVÉE.

Pas sans toi! Il veut sa destinée, qu'il l'ait donc! Le bruit de ses fers lui semble de la musique. Mais toi, dont l'âme a soif de liberté, suis-moi dans la patrie, chez les tiens.

THUSNELDA.

Il n'est pas question de moi.... Une tombe est tout ce qu'il me faut; mais lui, mon fils, il faut le sauver. Cette nuit, pénètre ici avec tes compagnons, emportez-le, affranchissez-le de force.

MÉROVÉE.

Qui la force a-t-elle jamais affranchi? Pour devenir libre, il faut vouloir la liberté; mais un esclave reste esclave, où qu'il soit.

THUSNELDA.

Tu abandonnes le fils d'Armin ?

MÉROVÉE.

Non pas le fils d'Armin, mais le gladiateur de Ravenne ! Ce ne serait pas le salut, ce serait le poison que j'apporterais à mon pays. Mais toi, viens avec nous, montre-toi aux irrésolus.

THUSNELDA.

Non ! fais ton devoir, je suivrai le mien. Je reste. Pars, toi ; mais de retour en Germanie, dis-leur que, pendant qu'ils délibéraient, doutaient et se consultaient, dis-leur qu'ici un esprit généreux, une âme libre, a péri dans la misère de la servitude. Dis-leur qu'ils se sont décidés trop tard, et qu'ils avisent que ce fatal « trop tard ! » ne soit pas pour tous les temps la malédiction de l'Allemagne. Pas un mot de plus ! Pars, je le veux.

MÉROVÉE.

J'obéis !

(Il sort par le fond, à gauche.)

THUSNELDA, après une pause.

Il est parti ! — Je n'entends plus ses pas. — Et maintenant tout est fini, tout. — Demain, il combat dans le cirque, il meurt couvert d'infamie, et noyant dans sa honte la gloire de son père et de son pays ! Et je le souffrirais ! — Je le laisserais tomber avant d'avoir tout tenté ! — Mais que faire ? — Implorer Flavius ? — Non, non !... De la trahison, on ne peut attendre que le mal ! Sauvez-moi, dieux immortels !... La nuit est autour de moi, les ténèbres couvrent mes yeux ; je ne vois rien. Une seule idée luit dans mon âme en traits de feu : mon fils ne sera pas le déshonneur de l'Allemagne.

LYCISCA chantant hors de la scène.

Boire dans la coupe écumante
Et sur ta lèvre frémissante,
Baisers ardents, vin généreux ;
Mêler Bacchus à nos caresses,
C'est s'enivrer de deux ivresses,
C'est deux fois être bienheureux !

THUMÉLICUS.

C'est deux fois être bienheureux !

Io, Bacchus ! Io !

THUSNELDA.

Dieux immortels ! — Oui, c'est cela ! Vous me faites connaître votre

volonté par ces chants. L'amour le retient, que l'amour le sauve. Il faut que je la gagne! — Malheur à moi! J'irais, Thusnelda, moi! — Tu hésites, ô ma fierté? Tu te révoltes, âme superbe, qui avais peine à t'humilier même devant les dieux? Tu résistes, tu ne veux pas? — Apprends à fléchir, il s'agit de la tête de mon fils! Apprends à supplier, à te courber, et ne rougis que de ta révolte!

LYCISCA entrant par la porte latérale de gauche, et parlant à la cantonnade.

Assez pour aujourd'hui! à demain! — Non, non, tu ne me suivras pas. Reste. — Je t'enferme!

THUSNELDA l'arrêtant.

Arrête, et laisse-moi te parler.

LYCISCA s'avancant.

C'est toi!... Tiens, c'est à moi que tu veux parler?

THUSNELDA.

Je veux te supplier, t'implorer comme je n'ai jamais imploré.

LYCISCA.

Me supplier? — Toi, la princesse germaine!

THUSNELDA.

Si mon orgueil t'a blessée, tu vois que les dieux te vengent. Que mon exemple t'instruise; sois douce et bonne pour moi, pour une mère désespérée qui te crie : Sauve mon fils!

LYCISCA.

Je dois sauver ton fils?

THUSNELDA.

Oui, et demain il serait trop tard. Qu'il n'entre pas dans le cirque!... Il ne résistera pas à tes larmes, il t'obéira si tu l'adjures de fuir, de fuir cette nuit encore. Une destinée glorieuse l'attend dans sa patrie. Il repousse le bonheur qui s'offre à lui, fais-le-lui saisir, emploie ton pouvoir, car il t'aime, il t'aime!

LYCISCA.

Tu dis qu'une destinée glorieuse l'attend?

THUSNELDA.

Fuis avec nous, partage son sort! Esclave ici, là tu régneras en souveraine. Il s'agit de ton bonheur, de sa vie. Si tu l'aimes, sauve-le.

LYCISCA, violemment agitée, se parlant à demi-voix.

Serait-ce possible? Il y aurait un chemin pour sortir de l'abîme de ma fange? Je serais honorée, je régnerais, je jetterais loin de moi ma

vieille vie, j'oublierais ma honte! — Oublier? — Les autres pourraient-ils, pourrais-je moi-même oublier ce qui a été, ensevelir ce qui est public? — Non, n'y pensons pas, c'est impossible!

THUSNELDA.

Tu doutes? Ne doute pas. Je t'implore comme les dieux. Donne-moi ton consentement dans un sourire. Dis : Oui!... Il faut que tu le dises!

LYCISCA.

Tu me fais souffrir! — Comment te dire ce qui sera toujours dur, même avec les paroles les plus douces! Il m'est interdit de dire : Oui; c'est : Non! que je dois dire! Ton espoir est un rêve; impossible ce que tu demandes! Pour ton fils et pour moi, il n'y a plus de salut.

THUSNELDA.

Plus de salut, quand tout est prêt pour la fuite, quand des amis fidèles nous attendent!... Oh! ce n'est pas moi qui rêve, c'est toi qui as peur. Rien n'est impossible à la femme qui aime, à l'homme qui veut.

LYCISCA.

Eh! c'est là ton illusion! Je ne suis pas une femme, je suis une bouquetière; nous n'aimons pas, nous ne sommes pas aimées! — Et lui, il n'est pas un homme, il est un gladiateur! C'est le fouet qui l'a élevé. Il sait obéir, mais vouloir, vouloir! — Pour si glorieux que soit le but qui se dresse devant lui, il lui manque le coup d'œil qui promptement saisit le droit chemin, et l'esprit qui s'élance, et le courage tenace qui ne se repose pas avant le succès! Et moi.... — Brisons là; mais sache-le : qui est tombé comme nous ne peut que tomber plus profondément.

THUSNELDA.

Si tu es humiliée, eh bien, venge-toi, et si ta vie a des taches, lave-les dans le sang romain. Je te donne des armes, des armées; suis-moi, sauve mon fils, et Rome te payera ce que tu as souffert.

LYCISCA.

La vengeance me donnerait-elle ce qui me manque, et vous autres, barbares, me mépriseriez-vous moins que les Romains? — Non!... Si jamais la fortune m'appelle à régner, c'est ici, à Rome, et non dans vos forêts; et si l'infamie est mon partage, du moins Rome me présente-t-elle le breuvage dans une coupe d'or.

THUSNELDA.

Et lui, — mon fils! — Qui sauvera mon fils!... O toi, qui seule as ce pouvoir, vois ma douleur, laisse-toi toucher par les prières d'une mère,

— ou bien faut-il?... — Oui, il le faut! (Elle tombe à genoux.) Tu me vois suppliante à tes pieds. Aie pitié de moi, et ne laisse pas périr dans le cirque, comme une bête fauve, le dernier rejeton d'une noble race.

LYCISCA.

Lève-toi! Ne t'agenouille pas devant moi! cela ne te sied pas et cela ne m'émue pas! — Ne crains pas que je te trahisse; je t'airai ce que tu m'as confié.... Je dis plus, sauve-le si tu peux, emmène-le! Mais n'attends pas de secours de moi. Si la destinée vous saisit d'une main rude et vous tire en bas dans la fange misérable où nous autres sommes nés, je ne ferai rien pour, mais je ne ferai rien contre; car la misère aussi veut avoir ses compagnons, et si je dois périr, tant mieux si vous périssez avec moi!

(Elle sort par le fond, à gauche.)

THUSNELDA.

Perdu, tout perdu sans retour! Ni secours ni conseil! O Rome, louve, tu l'emportes, et nous succombons. L'âme qui ne s'affaisse pas dans tes fers se pervertit sous ton joug; ceux qui ne valent rien comme esclaves te servent de bourreaux, et ainsi tu les domines, tu les tiens tous! Malheur à moi, femme misérable et maudite, qui ai conçu et mis au jour la honte de ma patrie! Oh! que la roue du temps ne peut-elle retourner en arrière, année par année, jour par jour, jusqu'à cette heure où mon bras, déjà levé, tomba devant Germanicus, parce que je sentis deux vies en moi! Oh! si cette heure m'était rendue!

RAMIS, portant à la main une couronne de chêne et au bras un manteau de pourpre, entre par le fond, à gauche.

Un messenger de César est venu dans la tour, et a demandé.... Thusnelda, m'entends-tu?

THUSNELDA.

Qu'est-ce?

RAMIS.

Un messenger de César est venu pour toi, et m'a commandé de t'apporter cette couronne de chêne et ce manteau de pourpre : César veut que tu t'en montres ornée demain au cirque.

THUSNELDA.

Il le veut!

RAMIS.

Le messenger a surtout recommandé que tu n'oublies pas la couronne de chêne, car César veut que tout le cirque reconnaisse en toi la Germanie même, et pour cela les feuilles de chêne sont indispensables.

THUSNELDA.

Je dois être la Germanie?

RAMIS.

Il l'a dit.

THUSNELDA.

Oh! si j'étais vraiment la Germanie, si j'avais dans mon âme tout le courage de ma patrie, toute sa colère dans mes regards, et dans mes bras toute sa force de géant, tu tremblerais alors, lâche Rome, jusque dans les fondements de la terre qui te porte! Alors.... — Mais écoute! une voix murmure à mon oreille! — Ou bien est-ce en moi qu'elle parle? « Lève-toi, prends la couronne germaine, et pour conserver » pures ses nobles feuilles fais ce que ferait la Germanie même. Tu » voulais retourner la roue du temps? Eh bien! nous te rendons cette » heure que tu rappelais, emploie-la mieux que la première fois! » (Après une pause, étendant d'un geste rapide la main vers la couronne.) Je serai la Germanie! Donne-moi la couronne! (Reculant.) Non, arrière! Il y a du sang à ces feuilles! Arrière!

RAMIS.

C'est le reflet de la pourpre. Reviens à toi!

THUSNELDA.

Tais-toi, mon cœur, et rassemble tes forces, âme épuisée! Qu'était-ce donc, ce que je promettais aux dieux, si jamais ils me confiaient une sainte mission, un grand destin? « Je l'accomplirai. » — Oui, ce fut ma parole. — « Je l'accomplirai, et si je succombe, je serai, comme le » chêne, brisée par la tempête, mais je ne fléchirai plus, je ne fléchirai » plus jamais! » Tel fut mon vœu. (Saisissant la couronne et se la plaçant sur le front.) Venez donc, feuilles de ma patrie, et bruissez autour de mes tempes comme la forêt de Teutobourg.

RAMIS.

Que te proposes-tu, Thusnelda? Quoi! tu voudrais....

THUSNELDA.

Je veux tenir ma parole.

(Pendant qu'elle s'éloigne avec Ramis, la toile tombe.)

ACTE CINQUIÈME.

Même décor qu'à l'acte précédent.

(Au premier plan à droite, un lit de repos tourné vers le fond de la scène; aux pieds du lit, un tapis vert et un pieu auquel des esclaves, sous la direction de GLAMMON, fixent un trophée d'armes, composé d'un casque aux ailes de vautour, d'un bouclier bosselé, d'une épée de moyenne longueur, d'une peau d'ours, etc.)

GLABRION.

Là, le casque sur le bouclier, l'épée ici! Très-bien! — C'est fini. — Allez, et veillez à ce que la maison reste tranquille, et que nul tapage ne vienne troubler mes gladiateurs, car ils ont besoin de repos. Allez, et faites ce qu'on vous dit. (Contemplant le trophée pendant que les esclaves sortent par le fond.) Vraiment, ces armes sont belles, un peu lourdes et rudes à manier, mais singulières, bizarres, comme les aime la folle jeunesse! Je pense qu'elles lui plairont; mais le temps passe, l'heure approche, où peut rester mon gars?... (Apercevant Lycisca qui entre par la porte latérale de gauche.) Eh! voilà ma petite rose!... Comment cela va-t-il? que fait-il depuis que je l'ai quitté?

LYCISCA.

Il a pris un bain et il a déjeuné.

GLABRION.

Et maintenant?

LYCISCA.

Maintenant, il oint et arrange ses cheveux!

GLABRION.

Et son esprit, son regard, sa tenue?

LYCISCA.

Il est gai comme s'il allait à la danse.

GLABRION.

Quel gars superbe! Vrai, cela me fait presque de la peine..

LYCISCA.

Qu'on lui ait donné Diodore pour adversaire? C'est donc décidé?

GLABRION.

Oui, et ledit Diodore a ordre de ne pas le ménager

LYCISCA.

Ainsi sa mort est certaine ?

GLABRION.

Qui peut le savoir ?

LYCISCA.

Toi, toi, tu le sais.

GLABRION.

Sois donc raisonnable, et ne te tourmente pas, enfant.

LYCISCA.

Me tourmenter ! — Hélas ! il me semble que je devrais plutôt l'envier.

GLABRION.

Que dis-tu, péronnelle ?... Mais tu es pâle, tu es malade, tu as la fièvre....

LYCISCA.

Je ne sais ce que j'ai ; mais souvent il m'arrive ainsi de passer, d'un jour à l'autre, d'une joie extravagante à la tristesse, et de regretter ce dont je ne me souciais pas. Ce sont sans doute des caprices.

GLABRION.

Oui, ce sont des caprices, mon enfant. Cela vient d'un sang lourd et d'un foie échauffé. Je vais faire appeler le juif Siméon ; il te guérira. — Mais voici mon gars, va-t'en, il ne faut pas qu'il te voie à présent. Tu es malade, et pourrais troubler son humeur. Va, mon enfant, va au marché, et occupe-toi de tes fleurs.

LYCISCA.

Oui, tu as raison, je vais reprendre mes fleurs. A quoi sert de nager quand il n'y a pas de rive ? Mieux vaut s'enfoncer tout de suite, et perdre dans le tourbillon le sentiment et la conscience.

(Elle sort par le fond, à gauche.)

GLABRION.

Qu'a-t-elle ? son cœur était-il vraiment pris ? — Bah ! elle n'a pas de cœur. — Mais qu'est-ce donc ? — Quoi ! la jeunesse qui se réjouit, s'afflige, se trouble et se calme à propos de rien ! — Avant ce soir, elle n'y pensera plus.

THUMÉLICUS, en tunique courte, les bras nus presque jusqu'aux épaules, l'épée d'Armin à la ceinture, entre par la porte latérale de gauche.

Me voici, Glabrimon.

GLABRION.

Il n'est que temps, on ne tardera pas à commencer; et toi, mon fils, tu as encore besoin de reposer et de prendre des forces. Tu connais le dicton :

Avant le jeu reposez-vous,
Pour tripler le poids de vos coups.

THUMÉLICUS.

Sans doute, je le connais.

GLABRION.

Eh bien, fais comme il est dit. Ta chambre est trop chaude; aussi t'ai-je fait préparer un lit ici, où tu reposeras au frais. Le rideau là-bas t'abritera contre le soleil.

THUMÉLICUS.

Merci, bon Glabrimon!

GLABRION.

Et vois ici le trophée de tes armes. Qu'en dis-tu? La peau d'ours, le casque avec les ailes de vautour?... Comme tout cela éclate et brille!... Tu seras le dieu de la guerre en personne.

THUMÉLICUS.

Des armes germanes! Maintenant, lous qui m'avez raillé, défendez-vous contre les griffes de l'ours!

GLABRION.

Bien, très-bien! Ne leur passe rien au moins! Pour chaque parole, un coup! — En attendant, mets-toi à l'aise, relâche ta ceinture.... Eh! pourquoi traînes-tu cette masse de fer? Tu ne veux pas t'en servir au cirque, sans doute?

THUMÉLICUS.

Ma mère pensait....

GLABRION.

~~Laisse-la penser. La lame est trop courte.~~ (Il détache l'épée et la dépose sur le lit de repos.) Débarrasse-t'en, et maintenant songe au repos. Je viendrai t'éveiller et t'armer quand ils arriveront.

THUMÉLICUS.

Qui donc doit arriver?

GLABRION.

Qui? César en personne! Oui, César viendra en pompe vous chercher, toi et ta mère, pour vous conduire au cirque.

THUMÉLICUS.

César lui-même?

GLABRION.

Lui-même, et c'est une faveur que nul gladiateur n'a obtenue avant toi, mon fils. Tâche de la justifier!

THUMÉLICUS.

Sois tranquille.

GLABRION.

Je ne t'ai épargné ni le fouet ni les bonnes paroles. Fais-moi donc honneur! Du calme, du sang-froid! — L'assurance est la moitié de la victoire. Observe l'œil de ton adversaire, et n'attends pas son geste pour deviner son intention.

THUMÉLICUS.

Connu, connu!

GLABRION.

Encore un avis!

THUMÉLICUS.

Lequel?

GLABRION.

Dans le cas, — mais comprends-moi bien, cela n'arrivera pas, mais enfin cela pourrait arriver, — dans le cas où tu te sentirais atteint, — je veux dire grièvement blessé, — aie bien soin de tomber sur le genou gauche, — le genou gauche, entends-tu? — et ensuite (reproduisant par ses gestes l'attitude qu'il prescrit) d'étendre la jambe droite, de t'appuyer sur le bras gauche, et, la tête rejetée en arrière, d'attendre ainsi le dernier coup dans une attitude fière et gracieuse.

THUMÉLICUS.

Rassure-toi, j'avais retenu cela aussi.

GLABRION.

Bien donc, et adieu pour le moment. Il faut que je passe de l'autre côté pour m'informer des autres. Couche-toi, et dors.

THUMÉLICUS à Glabrien, qui s'éloigne.

Si tu vois Céyx, qui doit être, comme tu sais, mon adversaire....

GLABRION sans s'arrêter.

Ah! tu l'as appris?

THUMÉLICUS.

Dis-lui qu'il fasse de son mieux, car il ne prendra pas sa revanche.

GLABRION, déjà arrivé au fond et occupé à fermer le rideau qui clôt l'entrée principale.

Je ferai ta commission; mais couche-toi donc, je t'éveillerai quand il sera temps.

(Il disparaît derrière les plis du rideau fermé.)

THUMÉLICUS.

Ma foi, pourquoi ne dormirais-je pas un peu pour rattraper le sommeil que la fièvre du combat a chassé la nuit dernière ? Comme ma vie était monotone jusqu'à hier ! La salle d'armes, des coups de fouet, parfois des compliments, du mouton à midi, et c'était tout ! Un jour ressemble à tous les autres jours... Et maintenant, que ne s'est-il pas passé en une couple d'heures ? Les mensonges de Célyx, les railleries de mes compagnons, le combat où je vais figurer, ce messager germain, et à la fin César qui veut lui-même nous conduire au cirque ! — La tête me tourne, et c'est sans doute pour cela que j'ai un peu rudoyé ma mère. — Mais je voulais prendre du repos ; il fait chaud, et rien n'assoupit comme de penser. (Apercevant Thusnelda, qui vient d'entrer par la porte latérale de gauche, en robe blanche, recouverte du manteau de pourpre, et la couronne de chêne dans les cheveux, il se lève et va au-devant d'elle.) Tiens, c'est toi ! Je ne t'ai pas entendue venir, mais il me semble que tu m'apportes le bonheur ; car, comme le dit la chanson, le plaisir approche à pas de loup, et le bonheur est prompt et léger.

THUSNELDA

Oui, le bonheur est prompt et léger.

THUMÉLICUS.

Que tu es belle !... Comme cette couronne te sied bien, et que cette pourpre est éclatante ! Tu as bien fait de te parer, car César veut lui-même nous conduire en pompe au cirque, et il ne faut pas lui faire honte.

THUSNELDA.

Ni à nous !

THUMÉLICUS.

Tiens, voilà mes armes ; je les mettrai tantôt.

THUSNELDA.

Ne parle pas de l'avenir comme s'il était le présent ; l'avenir est aux dieux !

THUMÉLICUS.

Écoute-moi. Glabrien prétend que je dois prendre du repos, mais je veux d'abord que nous nous expliquions. Tu m'en veux, je le vois, de ce qui est arrivé hier ; tu m'en veux de ce que nos chemins se séparent, et de ce que je suis résolu de rester ce qu'une fois pour toutes je suis devenu. Ne sois pas fâchée contre moi ; ton conseil peut être sage et ton chemin le meilleur, mais puis-je le suivre pour cela, et être ce que je ne suis pas ?... Si j'étais l'homme de tes grands projets, j'en aurais sans

doute le goût et la passion : je ne sens rien de semblable. Je veux être gladiateur, le premier de mes pareils et de mon temps; je veux être digne de toi, mais comme gladiateur. Malgré tous ses efforts, l'homme ne peut être parfait que dans ce qui est sa nature. Ainsi donc, pardonne-moi, non ce que j'ai dit hier, mais la manière dont je l'ai dit.... Je veux ce que je dois vouloir; il ne faut pas me haïr pour cela.

THUSNELDA.

Te haïr? Ce cœur peut se consumer dans l'amertume de sa solitude; il peut désespérer, nourrir des pensées de meurtre, mais te haïr, toi, mon enfant! Dieux éternels, vous savez si je le hais!

THUMÉLICUS.

Eh bien donc! laisse-moi chercher le bonheur où je le trouve. Ce qui est est, et les dieux l'ont voulu.

THUSNELDA se tordant les mains.

N'est-il pas possible de renoncer, de différer?... Tu veux combattre aujourd'hui? tu persistes?

THUMÉLICUS.

Combien de fois faudra-t-il le répéter?... Oui, je veux combattre aujourd'hui!

THUSNELDA.

L'avenir est aux dieux! Suis ton chemin!

THUMÉLICUS.

Accepte donc ce que tu ne peux changer, et cesse de m'en vouloir.... Donne-moi ta main, que nous ne nous quittions pas fâchés.

THUSNELDA.

Nous quitter!... Non, notre chemin est le même, et ce n'est pas en signe d'adieu, c'est comme compagne que je te donne la main. Je te donne un baiser de protection maternelle, je te serre contre mon cœur, et si jamais les larmes pouvaient être des bénédictions, tu serais béni entre tous les hommes. Pourquoi, dieux, l'ai-je perdu, et pourquoi, l'ayant perdu, le retrouvé-je ainsi? (Elle le repousse.) Assez! Arrière!

THUMÉLICUS.

Non, je ne la comprends pas, et ne la comprendrai jamais. Mais le temps passe, et il me faut dormir, j'en ai besoin.... (Il se jette sur le lit de repos.) Ah! encore ceci! Garde-moi cette épée.

THUSNELDA.

L'épée d'Armin! Tu me la donnes? toi-même?

THUMÉLICUS.

Garde-la-moi ; car Glabrien prétend qu'elle ne vaut rien pour le combat.

THUSNELDA.

Pour vos combats, sans doute elle ne vaut rien.

THUMÉLICUS plaçant l'épée contre le lit.

Je la place ici, aies en soin, et maintenant, maintenant je n'ai plus rien à dire. *(Laisant tomber sa tête.)* Viens à moi, sommeil !

THUSNELDA se retournant.

Oui, dors, dors !

THUMÉLICUS.

Quoi ! tu pars ? Reste, tu ne me déranges pas ; et si tu savais une chanson, tu devrais me la chanter pour hencer mon sommeil.

THUSNELDA.

Je ne sais pas de chansons.

THUMÉLICUS assoupi et la langue lourde.

Tu les as donc oubliées ? car il me semble que tu en savais autrefois ! — J'ai du plomb sur mes paupières ! — Lycisca ! — Que disait donc la chanson que nous chantions hier ?

*Bismers ardents ! — vin généreux !
C'est être — doublement heureux !*

(Il s'endort.)

THUSNELDA, qui s'était détournée, se rapproche après une pause.

Le moment est venu, et ce qui doit arriver doit arriver maintenant.... Il dort ! Quel sommeil doux et calme ! Combien de fois ne dormit-il pas ainsi, enfant blanc et rose, sur mes genoux ! Je le berçais, je le couvrais quand le vent du soir traversait le portique, je chassais les mouches, je l'éveillais quand de mauvais songes le tourmentaient !... Et aujourd'hui... aujourd'hui, je me tiens à ses côtés, debout, menaçante, le bras levé, l'âme roidie, prête à trancher cette jeune vie comme un rameau desséché. La bête fauve défend ses petits, le rosier blesse qui veut cueillir la rose, et moi, une mère, je veux tuer mon enfant endormi ! *(Se précipitant à l'avant-scène.)* Non, justes dieux ! rendez-moi, car je ne puis la tenir, rendez-moi ma parole ! Je ne puis pas prendre la vie que j'ai donnée ; je ne puis pas tuer, tuer, quand je dois aimer ! *(Après une pause, se rapprochant de Thumélacus.)* Esprit troublé, où t'égaras-tu ? Que veux-je autre chose que ce que je voulais alors ? Le préserver du froid de la vie, l'éveiller du rêve sombre de l'existence, le garantir

des souffrances qui visitent même les plus heureux, empêcher que la mort ne lui soit donnée par de vils bourreaux!... Oui, Sigmar (*saisissant l'épée*), si cette main mal assurée enfonce le fer dans ton cœur, oh! ce n'est pas la haine, c'est l'amour! l'amour qui ne demande pas si le breuvage est amer, pourvu qu'il guérisse! Allons!... (*Levant le bras, puis chancelant en arrière, et laissant tomber l'épée*) En vain!... Je ne puis pas!... (*S'affaissant, pendant que hors de la scène et dans le lointain se fait entendre la musique d'une marche joyeuse, qui s'approche insensiblement.*) Dieux éternels! s'il vous faut sa vie pour le salut de l'Allemagne, prenez-la! Empoisonnez l'air qu'il respire; renversez-le sous ces murailles écroulées; consommez-le de la flamme de vos foudres. Vous pouvez tout! Faites ce que vous voulez! Mais ne mettez pas son sort entre mes mains, n'exigez pas d'une mère le sang de son fils. (*Écoutant et se levant en sursaut.*) Qu'est ceci? Qu'entends-je? — Le bruit se rapproche! C'est de la musique, c'est Caligula!... Ils viennent le chercher. Déjà le cirque déborde! Rome demande son gladiateur, mais moi je ne le donnerai pas! Je suis une femme, seule et faible, mais je ne le donnerai pas! Essayez, venez le prendre. (*Ramassant l'épée.*) Si vous là-haut, si vous, dieux, n'envoyez pas vos foudres, eh bien! ce sera donc moi qui sauverai l'honneur de ma patrie! — Oui, Romains, chantez victoire, faites retentir votre musique triomphale! Le chêne allemand s'agite autour de mon front, je suis la femme d'Armin, je suis une Germaine, je l'étais avant d'être mère! Vous demandez Thumélacus, le gladiateur! Mon fils s'appelle Sigmar (*se précipitant sur Thumélacus*), et mon fils reste à moi! Ce coup fait tomber ses chaînes.

(Elle lui enfonce d'un geste violent et rapide l'épée dans la poitrine.)

THUMÉLACUS poussant un cri et se soulevant.

Malheur à moi! — Céyx! — Ma mère!

(Il s'affaisse et meurt.)

THUSNELDA.

O mon enfant!

(Elle ramène du bras gauche son manteau sur son visage; sa main droite, retombée, tient l'épée.)

GLABRION hors de la scène.

Allons, debout, Thumélacus! (*Écartant le rideau du fond, qui reste ouvert.*) Debout, mon fils!... Ils viennent, il est temps! (*S'approchant et enlevant le casque du trophée d'armes.*) Allons, alerte! mets tes armes! Quoi! il ne m'entend pas! Allons, femme, secoue-le, pour qu'il s'éveille. (*Thusnelda reste immobile.*) Êtes-vous sourds tous deux? Dois-je moi-même le secouer?

(Se plaçant à la droite du lit de repos, et saisissant Thumélicus.) Debout, compagnon! — Quoi! — Est-ce possible?... (Laisant tomber le casque.) Du sang! (Se précipitant vers l'entrée du fond.) A moi! au secours! à moi!

(Il revient, et se penche sur le cadavre, pendant que des gardes, des gladiateurs et des esclaves se précipitent sur la scène par le fond.)

APER.

Qu'est-ce que cela veut dire?

GNIPHON.

Tu nous appelles?

CÉYX.

Qu'est-il arrivé?

GLABRION occupé du cadavre.

Tout est inutile : plus de souffle! C'est fini!

FLAVIUS ARMINIUS arrivant précipitamment, et bientôt suivi de Cassius et de plusieurs sénateurs et chevaliers.

Qui appelle au secours ici?

CASSIUS, pendant que la musique derrière la scène cesse tout à coup.

Qu'y a-t-il?

GLABRION.

Voyez vous-même! Le voilà mort, mon beau gladiateur!

FLAVIUS.

Sigmar! le fils d'Armin!

GLABRION.

Assassiné! lâchement assassiné!

CASSIUS.

Et l'assassin! l'assassin, où est-il?

MARCIUS entrant par le fond avec Gallus, et précédant Caligula.

Place! place!

GALLUS.

Place à César!

CALIGULA en habits de fête, une couronne de roses dans les cheveux, conduisant Césônia par la main, accompagné de Pison, de Valérius, et d'autres sénateurs et chevaliers, entre par le fond, et s'avance rapidement.

Rome est-elle mûre pour l'hôpital des fous? Pourquoi les gens sont-ils ébahis? Pourquoi le cortège s'arrête-t-il? Pourquoi la musique se tait-elle? Quel est ce jeune homme là-bas? Répondez, par ma colère!

GLABRION.

Seigneur, ce jeune homme, étendu dans son sang, c'est Thumélicus, mon meilleur gladiateur!

CÉSAR.

Quoi! Thumélicus!

CALIGULA.

Le fils d'Armin! le piment de ma fête! Coquin, c'est ainsi que tu gardes mes gladiateurs!

GLABRION.

Je suis sans faute, seigneur!

CALIGULA.

Où donc est le coupable? Qui l'a tué?

THUSNELDA, qui était restée voilée et immobile jusqu'à ce moment, laissant tomber son manteau.

Moi! je l'ai tué!

FLAVIUS.

Oh! mon pressentiment!

CALIGULA.

Toi, Thusnelda, tu as tué ton propre fils, et pourquoi l'as-tu tué?

THUSNELDA.

Tu demandes pourquoi? je vais te le dire. Tu voulais triompher de l'Allemagne dans la personne de deux pauvres prisonniers, une femme et un gladiateur, et dans la race d'Armin, outrager son peuple avec la lâche sécurité de la distance. Je devais jouer le rôle de la Germanie, et assister, désespérée, à la mort de mon fils. Or, je n'ai pas joué de rôle, j'ai été la Germanie même!... J'ai empêché que mon fils n'insultât au sentiment de sa mère, à la gloire de son père, à l'honneur de son pays; j'ai été Germaine et prêtresse, je l'ai sacrifié aux normes de sa jeunesse, car je devais sauver l'honneur de sa patrie, moi, femme, faible, et captive! C'est pour cela, César, que je l'ai tué!

CALIGULA, pendant que Flavius, qui a écouté dans un trouble muet, quitte précipitamment la scène.

C'était donc pour me braver!... Toi, poussière, souffle, néant, tu as osé me gâter ma fête! Tremble donc, car je veux avoir mon spectacle, et c'est toi qui me le donneras, puisque ton fils est mort!

THUSNELDA.

C'est à ceux qui te craignent à trembler! Ma peur est morte avec celui-ci! Tremble plutôt, toi qu'une femme a vaincu! Tremble que la vapeur de ce sang généreux ne franchisse les Alpes, et ne suscite les hommes qui ont battu Varus! Ou, si ton orgueil ne veut pas avoir peur des hommes, tremble devant les dieux, car ici, la main étendue sur la tête de mon fils, je les implore, ceux qui, bienheureux, habitent la

lumière, et les dieux des ténèbres, je les adjure tous de voir ce que je souffre, et comment le caprice d'un tyran a obligé la mère à tuer son enfant ! Et je demande vengeance pour ce sang précieux, vengeance de toi et de Rome, vengeance séculaire, éternelle, afin que tes derniers neveux maudissent cette heure et toi-même !

CALIGULA.

Folle ! invoque les dieux, ils ne t'entendent pas !

THUSNELDA.

Ils n'entendent ! Des voix lointaines viennent jusqu'à moi, et des fantômes se dégagent du brouillard de l'avenir. C'est le mugissement des flots, c'est le tonnerre de l'Océan, c'est un déluge de peuples ! Les murs tombent, les remparts éclatent ; l'incendie rougit le ciel, le sang rougit le fleuve. Ils viennent pour punir, ils viennent pour venger ; Rome la superbe s'affaisse en débris ! Des millions de voix germanes crient victoire !... Je vois la terre et l'Océan domptés par le glaive des Germains, soumis à l'esprit germanique ! Oui, dieux de ma patrie, nous triomphons, nous triomphons.... Nos oppresseurs sont dans la poussière ; ils rampent à nos pieds, ils sont nos esclaves ; ils nous implorent en vain, ils s'agitent en vain dans leurs fers, ils s'arment en vain....

CALIGULA au comble de la fureur.

Entraînez-la ! saisissez l'insensée ! Pourquoi hésitez-vous ? Pourquoi pâlissez-vous ? Elle ment ! elle ment !

THUSNELDA.

Je dis vrai ! Mes paroles sont vraies, aussi vraies qu'elles sont les dernières !... (S'enfonçant l'épée dans la poitrine.) Aussi vraies que ce fer se plonge dans mon cœur, que ma poitrine exhale son dernier souffle !... (Chancelant et s'affaissant.) Aussi vraies que ta chaîne, ô Rome, se brise en ce moment, et que mon esprit, — affranchi, — s'envole libre dans sa patrie !

(Elle tombe près du lit de repos et meurt. — Saisissement, mouvement, pause.)

CALIGULA.

Morte aussi !... (A Césonia.) Vois donc si son œil éteint menace encore ! — C'est justement ainsi que regardait le vieux ! — Allons, qu'on voile ces cadavres ! (Des esclaves étendent le tapis vert sur les cadavres.) Vaincu par une femme ! jamais ! Non, malgré tout, j'aurai mon spectacle ! Où est l'ordonnateur de la fête, où est l'édile qui a si mal gardé ceux-ci ? Où est Flavius Arminius ? Puisque ceux-ci m'échappent, je veux jeter leur oncle et beau-frère à mes épagneuls d'Hyrkanie. Allons ! qu'on me procure Flavius Arminius !

CASSIUS.

Courez ! Qu'on le cherche !

CORNELIUS *entrant*.

Arrêtez, c'est inutile.

CALIGULA.

Inutile !... Pourquoi inutile ?

CORNELIUS.

Parce que, par terreur ou par remords, Flavius Arminius vient de se précipiter sur son épée. Il a dit qu'il lui était insupportable de vivre depuis qu'il a vu son neveu tué par Thusnelda.

CALIGULA.

Mort ! mort ! mort lui aussi !... Et vous l'avez souffert, vous ne l'avez pas arrêté, lâches, poltrons ! — Oh, si le peuple romain n'avait qu'une tête, je sais bien ce que j'en ferais. (Au paroxysme de la fureur.) Je veux une fête, je veux mon spectacle ! Je veux voir du sang, je veux entendre râler ! N'a-t-on pas arrêté de ces Juifs qui s'appellent chrétiens ? Qu'on les fasse jouer avec mes épagneuls ! Allons, que le cortège se forme ! De la musique ! de la musique ! Pourquoi la musique ose-t-elle se taire aux fêtes de César ? (La musique reprend.) Au cirque ! Allons, et célébrez mon triomphe, car je suis vainqueur, je veux être vainqueur ! Criez : Vive, vive César ! vive Germanicus !

LES ASSISTANTS.

Vive Calus César ! vive Germanicus !

(Pendant que Caligula sort avec Césonia, et que les autres se pressent à leur suite aux sons d'une musique joyeuse, Cassius prend la main de Cornelius, et le conduit à l'avant-scène.)

CASSIUS *avec vivacité*.

Tu le vois, le temps presse ! Lui ou nous ?... Qui vivrait en sécurité dans la caverne du tigre ? — As-tu sondé les prétoriens ?

CORNELIUS.

Ils sont pour nous !

CASSIUS.

Le sénat aussi !

CORNELIUS.

Quand donc penses-tu....

CASSIUS *lui tendant la main*.

Demain !

CORNELIUS *prenant sa main*.

Eh bien donc, demain !

(Ils rejoignent le cortège ; la toile tombe.)

(Traduit de l'allemand de M. FRÉDÉRIC HALM.)

LES ÉTUDIANTS ALLEMANDS

DEPUIS LE MOYEN AGE JUSQU' AUX TEMPS MODERNES.

ESQUISSE HISTORIQUE D'APRÈS M. OSCAR DOLCH ¹.

On sait comment, dans la barbarie des Âges, toutes nos institutions modernes, civiles, politiques, artistiques ou littéraires, théâtres ou musique, tribunaux, poésie, sont sorties du sein de l'Église, à laquelle elles ont appartenu sous un titre ou sous un autre, pour se développer dans la suite d'une manière indépendante et quelquefois hostile.

Ainsi les premières écoles étaient d'abord de simples mesures attachées au flanc de l'église métropolitaine, et dans ces écoles, qui relevaient de la sacristie, on épelait quelques bribes de catéchisme, quelques fragments d'Évangile et quelques pages de grammaire rédigées au point de vue théologique. Peu à peu ces écoles se détachèrent de la mère nourricière pour vivre d'une vie propre ; elles marchaient encore sous la férule ecclésiastique, mais elles grandirent, se fortifièrent, et commencèrent à déraisonner en attendant de savoir raisonner. Déjà on apprenait par cœur quelques paragraphes de la Vulgate, quelques maximes de Dionysius Cato, et l'on s'enhardissait jusqu'à traduire en

¹ Geschichte des deutschen Studententhums von der Gründung der deutschen Universitäten bis zu den deutschen Freiheitskriegen. Ein historischer Versuch von Oskar Dolch. Leipzig, Brockhaus, 1858.

Pour éviter tout malentendu, il est essentiel de ne pas perdre de vue qu'il s'agit dans l'étude de M. Dolch, non pas des étudiants d'aujourd'hui, ni même de ceux d'hier, mais de ceux d'autrefois. Le monde bizarre dans lequel on va introduire le lecteur s'est bien transformé à son avantage depuis la révolution ; aujourd'hui, il tend à disparaître, et à se confondre avec la vie commune.

méchants vers quelques fables d'Ésope. Ces écoles se multiplièrent de tous côtés et foisonnèrent dans toutes les grandes villes de province, et au bout de deux cents ans de progrès intellectuels, qu'à cette époque on dut considérer comme inouïs, la scolastique régnait en souveraine. Ce furent alors les beaux temps de l'université de Paris, dont la première organisation fut grandiose, dans l'intention du moins.

Temple de la science et de la religion, concile de toutes les intelligences, l'université devait réunir toutes les nations dans sa vaste enceinte, devenir le modèle du monde politique et extérieur, qu'elle aurait plus tard reconstitué sous une forme idéale et spirituelle; elle devait enseigner l'universalité des sciences, la totalité des connaissances divines et humaines, tout ce que l'homme peut savoir, et plusieurs autres choses encore, à une multitude ardente, à la jeunesse de la chrétienté tout entière; et les disciples devenus à leur tour maîtres, docteurs, professeurs, évêques, ministres de la religion et puissants hommes de Dieu, devaient répandre directement la science de la vérité sur tous les pays du monde.

Car à cette époque on savait tout, on croyait fermement posséder la science divine qui donne à l'homme pieux la solution de toutes les difficultés et l'explication de tous les mystères, ainsi que le soleil, en se montrant au ciel, dissipe toutes les obscurités sur la surface de la terre. Mais la réalité des faits, mais l'exécution devaient bientôt démontrer l'illusion de cette science qui se croyait universelle parce qu'elle était ténébreuse, semblable en cela au brouillard, qui ne grandit les objets environnants qu'en empêchant le regard et en jetant un voile sur les yeux. Et combien étaient bornées ces intelligences qui se flattaient de comprendre et de saisir l'univers entier, et d'en faire promptement le tour dans une étude de quelques années!

L'histoire du monde se résumait alors dans les légendes d'Abraham, de Moïse, etc., la dynastie de David et de la maison d'Achab, plus quelques noms romains pris au hasard; tout ce que l'on savait de géologie était puisé dans le premier chapitre de la Genèse et dans l'histoire de l'arche de Noé; on se renseignait sur l'astronomie dans quelque traité d'astrologie ou bien dans le livre de Josué; on puisait la philosophie dans les Sommes de Pierre Lombard et de Thomas d'Aquin; les mathématiques étaient entièrement inconnues, et en fait de belles-lettres on cultivait la dialectique, la rhétorique, la grammaire, qui passaient pour des arts libéraux. On étudiait les Parva et Magna Logicalia, Petrus Hispanus; les hommes d'élite possédaient Sénèque et Apulée, et savouraient les Comédies de Térence et les Métamorphoses d'Ovide.

La grande université de Paris, qui devait comprendre tous les peuples de la terre, se divisait en *quatre nations* ; cette distribution, sans valeur géographique aujourd'hui, comprenait les *Franci*, ou Français, Italiens, Espagnols, Grecs et Orientaux ; les *Picardi*, les *Normani* et enfin les *Allemani* : organisation plus ou moins reproduite dans toutes les universités fondées subséquentement dans le reste de l'Europe.

En Allemagne, les professeurs et les étudiants jouissaient comme tels de plusieurs privilèges importants, entre autres d'un sauf-conduit par tout l'empire, espèce de passe-port perpétuel et gratuit, qui par des temps de troubles, de guerres civiles et étrangères, et d'empêchements de toute nature portés à la libre circulation, avait bien ses avantages : de plus ils étaient affranchis d'impôts et même de droits d'octroi. Là on établissait des brasseries universitaires où la bière ne devait pas payer de redevances ; ici un duc Wolfgang, moins généreux, ne permettait « qu'aux personnes excellentes, telles que jeunes princes, prélats, comtes et barons qui viendraient étudier à Ingolstadt, de faire entrer en franchise une futaille de vin ». De plus les universités possédaient une juridiction propre, équivalant pour les professeurs à l'institution moderne du jury où l'on doit être jugé par ses pairs. N'oublions pas non plus que les universités envoyaient aux conciles, aux diètes et aux états généraux des représentants avec voix consultative et délibérative ; réalisation en plein moyen âge de l'adjonction des capacités.

Comme on l'a aisément deviné, tous les étudiants d'un même pays se groupaient en nations dont chacune avait ses privilèges spéciaux et formait une espèce de corporation à laquelle certains quartiers de la ville étaient assignés ; on lui assurait des logements, une nourriture à bon marché ; elle organisait une espèce de société de secours mutuels, de mont-de-piété ; elle faisait honneur aux engagements souscrits par ses membres, de sorte que les logeurs, fournisseurs, petits marchands et même les usuriers de ce temps n'avaient pas trop à se plaindre des étudiants leurs débiteurs. Par esprit de corps, on se soutenait dans les grandes et les petites occasions, on faisait ensemble des manifestations publiques, on émigrail en masse d'une ville malveillante, on s'assistait fraternellement dans les rixes et les mêlées, quelquefois même on se livrait bataille de nation à nation. Baillis, échevins, prévôts, auraient pu vous dire le tapage qu'on faisait !

Ces nations universitaires avaient un caractère rude et vigoureux qui ne rassurait pas tout le monde, et renfermaient nombre d'éléments incohérents et primitifs qu'on sentit le besoin d'organiser ; et travaillant de concert à d'excellentes intentions, mais à contre-sens, la dévo-

tion, la routine, la philanthropie et le pédantisme eurent bientôt corrompu une institution encore barbare.

Voici comment la chose se fit. La plupart des étudiants étaient fils de paysans ou de pauvres bourgeois qui se réfugiaient dans l'état ecclésiastique pour échapper à l'odieuse exaction et à toutes les avanies dont les tyranneaux de toute espèce qui pullulaient pendant le moyen âge accablaient les petites gens. Ces pauvres jouvenceaux qui venaient étudier pendant plusieurs années sans posséder sou ni maille souffraient le froid, la soif, la nudité, la famine; ils étaient exposés à toutes les douleurs, à toutes les corruptions qui accompagnent la misère. De pieuses gens, de bons pères de famille, des hommes miséricordieux, — qui ne les en louerait? — firent aux universités des legs, des donations considérables, instituèrent d'importantes fondations pour subvenir aux besoins des pauvres jeunes gens bien méritants, leur donner protection, livres, nourriture, logement, et leur fournir des subventions pécuniaires que depuis on a toujours nommées des *bourses*. En outre, on leur ouvrit des *collèges* pour augmenter leurs avantages de tous les agréments de la vie en commun : nourriture plus économique, livres à meilleur marché, plus grandes facilités pour les études, contact immédiat d'hommes instruits et expérimentés dont la protection devint de plus en plus zélée et la surveillance de plus en plus stricte; de sorte que d'amélioration en amélioration, les pauvres étudiants furent transformés en misérables reclus, honteux d'avoir vendu leur liberté pour un plat de lentilles. Dorénavant ils étaient soumis à la verge, la prison, le jeûne et l'abstinence; ils devaient obéir aveuglément aux pères fouetteurs, parler latin entre eux, ne pas franchir le seuil du couvent sans triple permission, porter certains vêtements, des accoutrements impossibles dont l'Angleterre a bien voulu garder la tradition pour la risée de la génération actuelle. Les avez-vous vus, ces écoliers de Charterhouse ou de Christ-Church? les avez-vous vus avec ou sans chapska, avec leurs longues houppelandes grises, leurs culottes jaune criard bouclées au genou, leurs bas bleus et leurs gros souliers patauds? les avez-vous vus, ces pauvres petits?

Les enfants des riches furent bientôt admis au bénéfice des bourses. Dans les premiers temps ils n'étaient entrés dans les collèges qu'envoyés par des parents pleins de sollicitude qui voulaient faire profiter leurs fils de la stricte surveillance, des avantages et des garanties morales offerts par ces établissements. Comme ces fils de famille payaient pension, ils furent recherchés de préférence par les directeurs, qui devinrent peu à peu de simples marchands de soupe, employant

diverses ruses malhonnêtes pour nourrir à peu de frais les jeunes élèves confiés à leurs soins. De même que les Cingalais envoient des éléphants apprivoisés capturer des compatriotes encore étrangers aux avantages de la civilisation, les directeurs faisaient promener leurs boursiers par la ville pour faire la chasse des nouveaux venus auxquels on promettait vin, viande, bonne table et même discipline indulgente¹.

Les chroniqueurs du temps se plaignent que ces collèges aient à peu près étouffé les nations universitaires en grandissant à côté d'elles, et étaient devenus des repaires d'oisiveté et de vices odieux. Au lieu de la sauvage indépendance des premiers étudiants, de leur grossièreté brutale, de leur bruyante indiscipline, on avait obtenu une race silencieuse et corrompue, lâche, ignoble et vicieuse. Cette race odieuse, Michelet vous l'a dépeinte, elle infestait l'Europe au temps où régnait la *sottise*.

Toutefois, nous ne prenons pas fort au sérieux les anciens et prodigieux récits sur les scandales, les vices et les crimes des étudiants. Les chroniques sont généralement de vieilles commères bavardes et sans jugement, toquées de tout ce qui est bizarre, monstrueux et extravagant; une de leurs manies est de s'extasier sur les vices des jeunes gens dont elles ont toujours merveille à conter au sujet de duels, d'ivrognerie, de tours pendables et de débauche effrénée. Jamais elles ne se

¹ Voici à quoi se réduisait la bonne chère si généreusement promise, si l'on en croit une lettre que dans les *Epistolæ obscurorum virorum* (édition Munch, Leipsick, 1827), un certain magister Curio, *regens veterrimus in bursa Henrici Lipsig*, est censé écrire à son confrère Matthias Falkenberger.

Est adhuc unum quod volo vos petere, antequam faciam conclusionem; si habetis aliquem puerum vel consanguineum, si satis bonum amicum, qui habet et debet studens fieri, hunc mittite huc ad Leipsig ad me; nos habemus multos doctos magistros apud nos et habemus bonum comedere in bursa nostra et quotidie septem fercula bis mane et sero.

Scilicet primum dicitur semper, id est gallice gruau.

<i>secundum</i>	—	<i>continue,</i>	—	<i>soupe.</i>
<i>tertium</i>	—	<i>quotidie,</i>	—	<i>bouillie.</i>
<i>quartum</i>	—	<i>frequenter,</i>	—	<i>ratatouille.</i>
<i>quintum</i>	—	<i>raro,</i>	—	<i>rôti.</i>
<i>sextum</i>	—	<i>nunquam,</i>	—	<i>fromage.</i>
<i>septimum</i>	—	<i>aliquando,</i>	—	<i>pommes.</i>

Et cum hoc habemus bonam potationem, quæ dicitur conventum. Ecce videte, non est satis?... Quare ego scripsi ad habitationes omnes illos duos versos :

Regula bursalis est omni tempore talis :

Prandia fer tecum, si vis comedere mecum.

prennent à réfléchir qu'un ivrogne fait plus de bruit par la ville que des centaines de buveurs d'eau ; que deux prodiges et trois débauchés suffisent pour fournir matière à scandale à toutes les vertueuses gens de la paroisse. Les mœurs des jeunes gens sont le plus souvent les mêmes que celles des hommes mûrs, avec quelques hypocrisies de moins et quelques fanfaronnades de plus. Ces réserves faites, nous transcrivons au hasard quelques exemples pour édifier pleinement le lecteur sur la moralité des deux ou trois cents années qui précédèrent le Renaissance :

Édit en 1218 pour défendre aux jeunes ecclésiastiques de s'adonner au meurtre, au vol de grands chemins et à l'effraction des maisons ; défense réitérée de se livrer au viol, à l'adultère et au rapt des jeunes filles.

On ne leur interdit le commerce avec les femmes de mauvaise vie que longtemps après les jeux de hasard. La prostitution a été, on le sait, une des lèpres du moyen âge ; pour le prouver nous rapporterons un exemple incroyable puisé dans l'*Histoire occidentale* du cardinal de Vitri, exemple que l'auteur ne donne pas le moins du monde comme un fait isolé.

« Professeurs, prostituées et étudiants habitent sans vergogne le même taudis ; les professeurs occupent avec leurs élèves le premier étage, tandis que de mauvaises femmes exercent leur industrie au rez-de-chaussée. Elles chantent, crient, disputaillent, se fouaillent avec leurs souteneurs, en même temps que clercs et professeurs ergotent et pérorant bruyamment. »

« Chose plus abominable encore, » s'écrie dans la bulle d'excommunication le légat du pape, le cardinal Simonis ; « chose qu'on ne peut raconter sans effroi, dans les églises, sur les autels même, où sont consacrés le corps et le sang de notre divin Rédempteur, ils ne craignent pas de jouer aux dés en blasphémant le saint nom de leur Créateur, de la glorieuse Vierge et des apôtres bénis ! »

L'aube de la Renaissance vint enfin blanchir l'horizon.

Accablé par la souffrance et les misères du moyen âge, l'homme sommeillait dans la torpeur et les ténèbres ; il errait en rêve, et cherchait, quoi, — si ce n'est le bonheur ? — En songeant, il crut découvrir la fontaine de l'éternelle jeunesse, il sentit quelques gouttes de ces eaux jaillissantes tomber sur son front et sur son cœur, alors il se réveilla.

Une chaleur douce et tiède circulait dans ses veines, la lumière étincelait dans les gouttes de fraîche rosée et rejaillissait de son œil limpide. Un vent frais passait sur les fleurs écloses et sur les bosquets chantants ;

il entraît dans les poumons comme un souffle de joie. Le ciel était azuré, lumineux, vaste et pur; au levant l'horizon était encore pourpre, doré, splendide. C'était le printemps après de longs hivers; c'était le matin!

Tel fut le réveil, telle fut la Renaissance.

Animée d'une sublime force d'expansion, d'un courage héroïque et d'une audace magnifique, la Renaissance s'élançait à la fois vers tous les inconnus. Elle découvrait les deux continents d'Amérique, explorait les Indes jusqu'alors si mystérieuses, retrouvait l'art, la beauté, la poésie, les langues humaines, la philosophie; renouant le fil des traditions, fil brisé, fil égaré pendant la longue nuit du moyen âge, elle retrouvait l'humanité elle-même. Son regard étincelant remontait le long des rayons étoilés jusque dans les profondeurs éthérées du monde astronomique; elle découvrait à la fois le monde de la nature et celui de l'intelligence, et en prenait vaillamment possession; comme son fils Michel-Ange, l'homme aux trois âmes, elle vivait à la fois d'une triple vie dans le vaste passé, dans un avenir immense et dans un présent sublime.

La Réforme fut aussi une force nouvelle, une régénération morale, un accroissement de vitalité. L'affreux système de servitude et de corruption se lézarda de toutes parts et croula en partie, et les universités furent les premières à se ressentir du nouvel état de choses.

Le magister qui se rendait maintenant à l'église avec une longue queue et en attirail de grande pompe était à peine suivi par deux ou trois écoliers. Les enfants que leurs parents envoyaient aux bourses et dans les collèges s'échappaient de leurs écoles et se rassemblaient en masse autour des professeurs de langues anciennes, qu'on appelait les *poètes*, parce qu'ils expliquaient Homère et Virgile et s'entretenaient sur Platon. Les moines aussi désertaient par bandes, et ceux qui étaient engourdis dans la graisse et la torpeur de l'oisiveté, et ceux que le froid d'une cellule étroite et sombre avait gelés et roidis. En fuyant le cloître, ils passaient par les prés, par les champs, par la colline et la forêt et découvraient que le ciel était bleu, que la nature était belle.

« Comme il faisait beau vivre alors! » s'écriait Ulrich de Hutten. Depuis le temps des dryades, des nymphes des eaux, de Minerve et de Vénus Anadyomène, certes il n'y avait pas eu pareille joie sur la terre.

Les hommes au grand cœur étaient heureux de vivre, mais le vulgaire des écoliers était heureux de s'amuser. « Ils plongeaient comme les canards, si l'on en croit le *Froschmauser* de Rollenhagen (vol. I, chap. 1), nageaient avec la perfection des cygnes, pêchaient, canotaient, s'escrimaient, jouaient à la balle, aux barres, à cligne-musette,

chantaient en chœur, sifflaient, pinçaient la guitare et jouaient du violon, ils ignoraient soucis et tristesse, jamais on ne vit hommes plus heureux ! »

Ainsi que le souffle du printemps remplit de force et de vigueur la poitrine saine de constitution, infuse dans le cœur amoureux la joie et l'ivresse, mais accable de migraines et de langueurs d'estomac les délicats et les affaiblis, et se fait sentir aux têtes écloppées et aux cervelles desséchées par d'excruciantes névralgies ; ainsi le même esprit qui, traversant le cœur d'hommes bons et forts, en fait des héros de progrès et de justice, ne produit dans les faibles cerveaux que des accès de folie, d'excentricité ou même de brutalité.

C'est à ce point de vue que nous considérons les fredaines et les scènes de désordre pour lesquelles de nombreux accusateurs intentent procès aux étudiants d'alors. Des bandes trop joyeuses d'écoliers parcouraient les rues en se livrant à un vacarme insensé, en cassant les vitres, en se colletant avec la patrouille, en rossant le guet et les agents de police, en se moquant de M. le bailli, en chansonnant MM. les échevins et M. le commissaire. De plus on paradait la nuit avec une musique infernale, à la grande vexation des bourgeois dont on pillait les jardins et les vergers, on s'invitait de son propre chef aux noces et on faisait les gentils auprès des demoiselles.

Ces excès ne firent qu'augmenter en même temps que la force vive qui avait produit la réforme vint à diminuer. Après avoir conquis une moitié du saint-empire romain, le dogme luthérien se montra étroit, rigide et pédant. Une génération de héros avait été remplacée par une génération d'ergoteurs ; après le premier élan de la vie, après la première gloire, on s'était endormi dans le repos, puis dans la mollesse, ensuite dans la lâcheté, finalement dans la servitude. Aux fiers lutteurs qu'on avait suivis avec enthousiasme dans la glorieuse mêlée, succédèrent comme chefs des esprits fanatiques, étroits, violents, ambitieux, qui vendirent aux princes et aux principicules la liberté de conscience chèrement conquise au prix du sang des martyrs ; l'hérésie de la veille se transforma en orthodoxie jalouse ; tracassière, mesquine, violente et brutale, orthodoxie qui aboutit au monstrueux système de la *césaro-papie* auquel les vieux luthériens eux-mêmes n'épargnent pas aujourd'hui les épithètes les plus flétrissantes. Sous l'influence de cette orthodoxie nouvelle et inflexible, l'Allemagne dépérissait lentement et se mourait ; le fantôme de la mort planait sur l'Allemagne comme sur l'Espagne de Philippe II. Son agonie réveilla par son odeur de gangrène tous les vautours des environs, tous les aigles de guerre qui se ruèrent

sur son pauvre corps déchiqueté. Ce fut la guerre de trente ans, la plus terrible de toutes les guerres européennes, et qui a porté à l'Allemagne de si fortes blessures qu'elles ne sont pas encore toutes fermées. Passons par-dessus cette horrible histoire de villes détruites, de provinces ravagées, de populations massacrées; taisons-nous sur la peste, la famine, la cruauté, le sang, les fratricides!...

Rien ne peut dépeindre la grossièreté, la brutalité stupide d'une époque où, selon les endroits et en manière de controverse religieuse, on décapitait les calvinistes, emprisonnait les sociniens, fouettait les papistes, lapidait les luthériens, accablait d'amendes les hérétiques, et où tout le monde s'accordait pour brûler les sorcières par centaines et même par milliers.

Les professeurs en renom n'étaient que des savants en us, des génies en points et virgules, des cuistres enveloppés d'une carapace de sottise épaisse et de crasse obstination; pataugeant lourdement dans l'orthodoxie qu'ils s'étaient faite et dans une érudition barbare et pédantesque. Ils considéraient comme leur devoir le plus sacré d'étouffer dans leurs élèves toute tendance libérale, toute réflexion spontanée, tout sentiment simple et droit, et n'y réussissaient que trop. Peu de livres; les professeurs préféraient dicter de lourds et volumineux cahiers à apprendre mot à mot. Un de ces Trissotins employa quarante années du seizième siècle et quelques milliers de leçons à expliquer le prophète Isaïe à une douzaine de générations d'étudiants; ensuite il entama le prophète Jérémie; mais la mort, dit son épitaphe, « le surprit au milieu de son œuvre, il s'endormit au Seigneur, à l'âge de quatre-vingts ans. » Enfin!

La science des controverses, l'apologétique, la dogmatique et la symbolique, l'art de discuter au profit de la foi et des doctrines approuvées composaient la presque-totalité des études soi-disant scientifiques. Voici, selon Meyfarth, le secret des études de ce temps : « Nier avec audace, affirmer avec impudence, interroger avec insolence, démontrer avec bruit, réfuter avec colère et crier avec furie. »

Ne rien faire était peut-être ce qu'on pouvait faire de mieux dans ces universités, où pour étudier il fallait être piètre sire, pauvre d'esprit et d'écus. Nombre d'étudiants, principalement les jeunes riches et gens de la noblesse, les *nobiles studiosi*, déclaraient hautement qu'ils ne venaient pas à l'université pour y étudier quoi que ce soit, mais uniquement pour s'y amuser. Ils le pouvaient d'autant plus facilement que les prérogatives du rang étaient devenues toutes-puissantes au milieu de l'abaissement des caractères, et le pouvoir de la richesse était absolu

au milieu de la misère générale qui régnait pendant et après la guerre de trente ans, dans un pays trop féodal pour avoir jamais été riche. Dans les universités, qui auraient dû être le dernier asile du désintéressement chrétien, de la vertu civique et du courage moral, on avait accordé les plus ridicules privilèges aux jeunes comtes et barons, qui à Vienne, par exemple, avaient la préséance officielle sur leurs propres professeurs. Les jeunes seigneurs étaient l'objet des plus injustes préférences au détriment des pauvres et des roturiers. Ces derniers se défendirent bravement, conquièrent sur leurs rivaux le droit de porter épée au côté et contestèrent même à ces derniers l'avantage de porter panache en tête, ce qui fut souvent le prétexte de sanglantes collisions.

Les professeurs, qui pendant toute la guerre étaient peu ou point payés, tâchèrent de se récupérer sur les jeunes fils de famille en leur vendant le logement, la nourriture et l'entretien, et comme leur maison et leur ménage étaient exempts d'impôts, ce petit commerce pouvait leur constituer de jolis bénéfices. Pour mieux attirer les pensionnaires, les professeurs leur firent obtenir divers privilèges, tels que ceux d'imprimer leurs thèses, n'importe leur mérite et leur contenu, avec tous les honneurs académiques de l'in-folio, tandis que les dissertations de leurs camarades n'étaient imprimées qu'en in-quarto. De plus, ils jouissaient à l'église d'une loge grillée en avant de MM. les fabriciens et les marguilliers de la paroisse, et l'étudiant vulgaire qui prétendait les accompagner à ce banc d'honneur était impitoyablement chassé de la faculté. Cependant, les jeunes pensionnaires avaient encore le droit de se faire accompagner aux dévotions par leurs chiens, dont le privilège était constaté par un collier en cuivre sur lequel on gravait : « *Barabas, chien de pensionnaire de professeur.* » Ces messieurs jouissaient aussi de certains agréments auprès des bourgeoises et des demoiselles de l'endroit, et fiers de tous ces avantages, prétendaient danser à toutes les noces dans le quadrille d'honneur, être salués les premiers et n'être pas astreints à rendre le salut. Même les blanchisseuses de ces beaux fils se croyaient davantage que celles du commun peuple ; les filles de joie distinguées par eux prétendaient également à la préséance sur leurs rivales.

Quel contraste faisaient ces gras et jolis pensionnaires avec les pauvres étudiants, les *famuli*, qui étudiaient comme ils pouvaient en servant de domestiques auprès de leurs riches camarades, des professeurs ou des gros bourgeois ! Quel contraste avec ces vagabonds, *studiosi peregrinantes*, qui allaient d'université en université en gagnant, mendiant ou volant la subsistance de chaque jour !

« J'avais environ dix ans, » raconte naïvement Félix Plater, un de ces *peregrinantes* qui devint plus tard un professeur distingué, « lorsque » Paulus Summermatter, un étudiant qui m'était quelque peu cousin, » persuada à mes parents de m'envoyer sous sa conduite aux écoles » d'Allemagne. Nous quittâmes le pays; je mendiais pour le compte de » Paulus et l'on me donnait beaucoup à cause de ma simplicité et de » mon parler patois. Nous restâmes pendant deux mois à Zurich pour » attendre que nous pussions faire une bande, et nous tirâmes sur » Meissen au nombre de neuf, dont six bacchants et trois petits tirail- » leurs. Paulus était bien méchant, et si je ne voulais ou ne pouvais » marcher, il me frappait avec son bâton sur les jambes, ce qui me » faisait bien mal, parce que je n'avais pas de culottes et que j'allais » pieds nus. A Nuremberg, où nous nous arrêtâmes quelques semaines, » les bacchants allèrent chanter et nous autres tirailleurs mendier, » nous volâmes quelques oies, mais aucun de nous n'alla à l'école. A » Träsen nous allâmes enfin à l'école, mais elle était bien mauvaise, » et il y avait tant de poux, que la nuit nous les entendions grouiller » dans la paille. En route pour Breslau, nous souffrîmes le froid et la » faim, nous ne mangeâmes que des oignons pris sur le chemin et des » glands pourris, et nous couchions à la belle étoile, car on ne voulait » de nous nulle part, on lançait les chiens après nous. A Breslau, tout » était si bon marché, que souvent les pauvres écoliers qui arrivaient » affamés avalaient de tout si gloutonnement qu'ils en tombaient ma- » lades. Il y a dans cette ville sept églises et une école pour chacune, » les écoliers de l'une ne peuvent aller aux autres sans être battus et » chassés. Quelques milliers de bacchants et de tirailleurs y vivent » tous d'aumône, et parmi eux des étudiants de vingt-cinq à trente ans » qui font mendier pour eux une troupe de tirailleurs. J'ai souvent » porté à mon bacchant cinq ou six sacs de provisions dans un jour. » Les écoliers ont aussi un hôpital où j'ai été malade : il y avait des » lits bien chauds, mais qui renfermaient des poux si gros (gros comme » des graines de chanvre), que je préférerais dormir habillé dans la » chambre. Les écoliers et les bacchants et même quelquefois les » gens du peuple ont tant de vermine que c'en est incroyable... Pen- » dant l'été nous couchions dans le cimetière, où nous avions porté » l'herbe que le samedi soir on étend devant la porte des bourgeois, et » nous nous y étendions comme des truies sur la paille, et quand il » pleuvait nous courions à l'école, où nous restions à chanter toute la » nuit les vêpres et répons. Après Breslau nous tirâmes sur Ulm, où » Paulus s'accompagna d'un autre bacchant qui s'appelait Achatius et

» qui mangeait beaucoup, et d'un autre tirailleur, Hildebrandus Kal-
 » bermatter, le fils d'un prêtre. Quand nous allions mendier, Hilde-
 » brandus mangeait tout ce qu'on lui donnait; mais les bacchants, qui
 » ne nous donnaient que leurs restes de pain, lui faisaient remplir la
 » bouche d'eau, et la lui faisaient recracher pour savoir ce qu'il avait
 » mangé, puis le jetaient sur un lit avec un coussin sur la tête et le
 » rouaient jusqu'à n'en pouvoir plus. Souvent j'ai eu tant faim et froid
 » qu'à minuit j'allais encore chanter pour demander du pain et que
 » souvent je pourchassais les chiens dans la rue pour leur arracher les
 » os qu'ils rongeaient, et à l'école je cherchais les croûtes perdues
 » dans le plancher... » Bref de petits ramoneurs exploités par un Au-
 » vergnat gros et vilain n'ont pas davantage à endurer que ne souffrit ce
 » pauvre Félix Plater de la part de son cousin et bacchant, aux mauvais
 » traitements duquel il ne parvint à se soustraire qu'en prenant la fuite.
 » Pendant plusieurs semaines ce méchant le poursuivait de refuge en re-
 » fuge avec une hallebarde, mais le malheureux enfant réussit enfin à
 » se sauver dans une école où il s'assit dans un coin avec la résolution
 » d'étudier ou de mourir.

Quoique mendiants et misérables, ces étudiants vagabonds n'étaient pas toujours malheureux, car ils voyageaient un bâton à la main, un sac sur le dos, ce qui a été de tout temps pour les Allemands un bonheur que n'appréciaient pas au même degré les compagnons du tour de France, qui n'éprouvent pas le même besoin de se jeter dans l'aventureux et l'imprévu. Dans le moyen âge, et même aux derniers siècles, alors que les communications n'étaient pas si rapides, et qu'une vingtaine de lieues suffisaient pour changer mœurs, religions, langage, habitudes et costumes, voyager était l'œuvre la plus intellectuelle qu'un homme pût accomplir. Les princes, les seigneurs, les marchands forains voyageaient en troupe, et à leur suite les détresseurs de grand chemin; les ouvriers allaient de ville en ville se perfectionner dans leur métier, les musiciens, les professeurs, les médecins, les moines quêteurs, les pèlerins transportaient leur bourdon et leurs coquilles de reliquaire en reliquaire, les soudards se vendaient de prince en prince, les poètes, les trouvères visitaient tous les châteaux où on les gratifiait à l'office du restant des plats; c'étaient aussi des prêtres errants et des maîtres d'école qui parcouraient les royaumes allemands un bâton à la main: tous partaient au printemps, au revenir de l'hirondelle.

Des prêtres errants, disions-nous, voici comment: Il n'y avait, au milieu de la servitude générale, de liberté accessible à peu près à tous

que dans l'état ecclésiastique, où affluaient tous les ambitieux, toutes les intelligences déclassées, tous les amis de l'étude ou de l'oisiveté, tous les pauvres jeunes gens qui avaient plus d'idées que de finances. Les cloîtres regorgeaient d'habitants, tous les bénéfices étaient encombrés de bénéficiaires, de postulants et de surnuméraires; ceux donc qui arrivaient trop tard pour s'asseoir au banquet en devaient mendier les miettes. On se mettait en route, on partait en compagnie de maquignons, de vendeurs d'orviétan, de chevaliers qui cherchaient aventures, plaies et bosses, de gourgandines qui trafiquaient de leurs charmes, de docteurs fort savants quelquefois; bande licencieuse et débraillée, autant et plus que les bohémiens diseurs de bonne aventure. (Hüllmann, *Städtewesen des Mittelalters*. Bonn, 1829, IV, 235.) Conrad, évêque de Salzbourg, dépeint ainsi ces prêtres : « *Discurrentes, » scurriles, maledicos, blasphemos, qui se clericos in vituperium clericalis » ordinis profitentur, publice nudi incedunt, in furnis jacent, tabernas, ludos » et meretrices frequentant, peccatis suis victum sibi emunt.* »

Les écoliers dans le besoin vagabondèrent bientôt à la suite de ces prêtres errants, à la différence que les singuliers ecclésiastiques dont parle Conrad exploitaient le bon Dieu, la Vierge, les saints, les pardons et les indulgences, tandis que les écoliers trouvaient plus lucratif d'exploiter le diable. « Ils avaient, » racontaient-ils, « étudié » les sept arts libéraux chez le diable en personne, tantôt en Finlande, » tantôt à Salamanque. Dans cette dernière ville, il existe, à l'angle » de la rue Saint-Pollo, une trappe qui conduit dans une vaste caverne, » où, après avoir longtemps erré dans de sombres et tortueux laby- » rinthes, on arrive dans un palais splendide entouré de jardins » magnifiques et de bosquets enchanteurs. Le diable y tient cour » plénière et y enseigne les secrets de la magie noire à une école de » soixante-dix étudiants, à la seule condition que l'âme du dernier » sortant lui appartienne à tout jamais. » Munis des lettres de recommandation délivrées par ce puissant personnage, les étudiants sont bravement entrés dans la montagne de Vénus. « La montagne de Vénus » est, comme chacun sait, située à quelque distance d'Eisenach en Thu- » ringe, et son intérieur est un pays de merveilles tout autrement » incroyables que celles du pays de Cocagne en Gascogne. Tournois, » joutes, luttes et cavalcades, on y vogue sur des lacs frais, bleus et » limpides, entourés de bosquets; on y chasse dans de grandes forêts, » où, en poursuivant des biches, on surprend de blanches nymphes » qui fuient, craintives et alarmées, sous les ombrages des saules le » long du ruisseau; on y courtise les grandes et belles dames de la

» cour, et on y est aimé des princesses¹. » De quels récits flamboyants ces pauvres étudiants vagabonds n'étonnaient-ils pas Michel Bonhomme et les bourgeois fort dociles de Ratisbonne en Bavière ! Quelles magnificences, quels prodigieux festins, quelles incroyables aventures et quelles bonnes fortunes !

À l'école du diable, à la cour de Vénus, ils avaient appris bien des choses. Ils expliquaient les songes, les constellations et les conjonctions d'astres, savaient faire pleuvoir et empêcher grêle et gelée, se disaient nécromanciens, et découvraient les trésors moyennant récompense honnête. Ces polissons portaient un bonnet jaune, se faisaient appeler *lyrantes*, car ils prétendaient s'accompagner de la lyre et se disaient chansonniers, musiciens et guimbardiers. Ils jouaient du gobelet et faisaient voir des miracles, vendaient toutes sortes d'élixirs de longue vie, de teintures de poudre d'or, de recettes merveilleuses, de remèdes souverains : il y en avait pour se faire aimer des demoiselles, pour remédier à la stérilité des épouses et à la maladie des bêtes à cornes ; vrai, ils avaient, comme dit la chanson, trouvé le spécifique unique qui rend les maris aimables et guérit la gale aux chiens !

Parmi ces étudiants, les pauvres hères qui étaient ignorants de tous ces arts merveilleux allaient pieusement lire l'Évangile à la porte et sous la fenêtre des paysans ; il y en avait aussi qui récitaient des prières d'une rédaction et d'une efficacité miraculeuses, qui, moyennant une légère aumône, étaient toutes-puissantes pour retirer les pauvres âmes du fond du purgatoire.

Johannes Pauli nous raconte curieusement, à ce propos, qu'un de ces étudiants, rencontrant une femme atteinte d'une ophthalmie, lui délivra, moyennant un écu, une amulette contenant des caractères soi-disant mystérieux que la femme porta pendant plusieurs années sans être davantage incommodée de sa maladie. Voilà qu'à confesse le prêtre se fit remettre l'objet, et y lut, en éclatant de rire, cette phrase d'une grossière impudence : « Que le borrel t'arrache les yeux et que » le diable y ! » Étonnée et incrédule, la femme se fit lire le billet par trois ou quatre maîtres clercs et, se rendant à l'évidence, le déchira enfin ; mais, à partir de ce moment, son mal lui revint avec plus d'intensité que jamais.

C'est pourtant à ces pauvres étudiants, qui pérégrinaient à travers l'Allemagne une besace sur le dos, qu'on doit les origines du théâtre

¹ On sait que la légende de la montagne de Vénus a fourni le sujet de l'opéra de *Tannhäuser*, de M. Richard Wagner.

allemand. Ils composaient des mystères sur n'importe quel sujet religieux, par exemple, sur « les larmes de saint Pierre, » et les représentaient, avec quelques bons camarades, dans une guinguette d'ouvriers ou dans une grange de paysans. Plus tard, on se lança dans la tragédie profane, puis dans la comédie avec des intermèdes musicaux, on se hasarda même dans les opérettes, genre bouffon. Meyfarth racontait des étudiants en théologie : « Le dimanche matin, ils prêchent à l'église; le soir, ils dansent, boivent et font tumulte et tapage; le jeudi, ils posent en paillasses devant des rustauds ébahis. »

Bien entendu que cette race d'étudiants n'existe plus que dans l'histoire, et que l'étudiant mendiant s'est transformé en touriste et en géologue.

Mais laissons là les haecchants et pauvres étudiants vagabonds, et revenons aux universités, où nous avons laissé les professeurs enseigner leur orthodoxie, et les jeunes nobles déclarer qu'ils n'entendaient faire à l'école autre chose que s'amuser. Il faut croire qu'on y réussissait, car les annales universitaires nous parlent d'un centenaire mort à l'école avec quatre-vingts années d'inscriptions sur le corps; et d'autres récits nous parlent d'étudiants désordonnés que le conseil municipal ne fait pas envoyer en prison, par considération pour l'honnêteté de leurs femmes et leurs enfants. Les farces auxquelles se livraient ces bons jeunes gens nous sembleraient peut-être passablement brutales. La plus délicate, et une des plus gaies, était de faire une violente irruption dans les noces de bourgeois, et régaler les gens qui festoyaient par le plus abominable charivari de trompes, trompettes, cors, chaudrons et ferraille. Quelquefois on enfonçait portes et fenêtres, on se mettait la nuit en embuscade et l'on épouvantait les passants. La loi XII des constitutions de Königsberg porte : « *De officio adolescentium : Arma non gerat, domus civium non oppugnet, globos plumpios in civitate non ejaculetur, neminem ad pugnam provocet, hortos non depopuletur.* »

Un édit d'Iéna décrit d'autres amusements :

« Nous voyons avec le plus vif déplaisir et une sévère indignation que, non contents de vexer les femmes et les filles aux foires et marchés, de les houspiller dans les rues, de les persécuter de propos immodestes et de gestes indécents, les étudiants les poursuivent jusque dans les saintes églises, et s'évertuent à les faire tomber et à les renverser par des crocs-en-jambe, ... etc. »

Un autre édit de 1644, qui interdit les mascarades en carême, parle avec indignation des « affreuses scènes de désordre dans lesquelles des bandes de sauvages, avec oreilles effroyables, becs, queues, cornes

» et trompes hideuses, font tapage et tumulte. Même on les voit guetter
 » le prêtre jusqu'à la porte du temple pour l'accompagner d'insultes,
 » gaudissements et moqueries; voire, quand les fidèles portent en
 » terre un trépassé qui s'est endormi au Seigneur, ils confusionnent
 » les cantiques, et mêlent aux saintes funérailles des grognements, des
 » vagissements, des ronquements, des miaulements, des cris impies,
 » des sifflets et toute manière de gargouillements. »

On volait les oies, les poules et les canards, au risque d'avoir le ventre perforé par les fourches de fer des paysans, qui n'y allaient pas non plus de main morte; on allait en maraude comme les singes, on sortait en bande fourragère pour aller piller les vergers, commettre des dégâts, et tirer des coups de fusil chargés à poudre jusque dans les maisons. Les étudiants rossaient tout le monde, étaient rossés par tout le monde et, de plus, se rossaient entre eux. Un proverbe énumérait ainsi les amusements qui distinguaient plus particulièrement entre elles les principales universités :

« Il peut se vanter d'avoir de la chance, ce gars-là, qui revient de Wittemberg sans mauvaise maladie, de Leipzig et de Tübingue sans être accompagné d'une gourgandine, ou qui revient de Iéna et de Helmstaedt sans avoir été étrillé proprement! »

Et cet autre, bien commun en Allemagne :

« Entre par la porte de Wittemberg, et tu rencontreras porc, étudiant et fille de joie. »

Les étudiants à leur aise, et qui se distinguaient par leur bon genre et leurs bonnes manières, n'avaient garde de se plonger dans les brouillards de la théologie, et préféraient suivre assidûment les exercices de la salle d'armes, dont ils étaient les plus beaux ornements.

Le poète cordonnier *Hans Sachs* prend la peine de nous raconter longuement, en langage versifié, comment les jeunes gens « s'escrimaient avec de longs sabres, de grandes épées, des lames, des poignards et des hallebardes, et combien ces exercices étaient *louables* et *distingués*, aussi nobles que les duels et les tournois, aussi bien méritants que l'art de pincer la guitare et de chanter des quintetti. »

Et le cavalier *Florindus* a bien voulu nous transmettre les qualifications d'un champion distingué : « Un corps droit, une moustache effroyable, des yeux de truie et des bras de boucher. » (*Scheible, le Bon Vieux Temps*, Stuttgart, 1857.)

Nos étudiants utilisaient leurs talents sur le sabre, la savate et le bâton, au grand détriment des paysans, des ouvriers et des bourgeois, et surtout du guet et de la patrouille; ils profitaient si bien de leurs

études d'escrime que souvent ils ont eue la gloire de remporter la victoire dans les luttes publiques, spectacle qu'on donnait aux jours de foires et de marchés pour avoir l'honneur de se rosser d'importance ou de se donner de bons coups d'épée devant des seigneurs et les gros bonnets de l'endroit, et quelquefois aussi en vue de la recette qu'on prélevait sur les spectateurs, et des pièces d'argent que devaient jeter au milieu des combattants les personnages de distinction qui honoraient ces divertissements de leur présence. Quoi qu'il en soit, nous supposons que Meyfarth exagère un peu quand il raconte que, leurs études théologiques terminées, et après avoir échappé à tous leurs duels, ces lutteurs ne s'en retournaient dans leur patrie qu'avec la moitié de leur tête et de leur échine, et qu'on était fort heureux de quitter l'université, maigre, jaune, borgne, boiteux, manchot, édenté, le corps couvert de cicatrices, de coutures et de blessures, mais avec la vie sauve.

Pour se garantir autant que possible de ces malheureux accidents, les étudiants qui passaient dans la rue étaient munis « d'épées, de couteaux, de serpettes, de poignards, de balles de plomb, d'arbalètes, de cannes de sûreté, de maillets et de marteaux, de fusils, de pistolets, de lances, de pieux, de tubes longs ou courts, et aussi de casques. » Voir *Leges Acad. Wittb.* pages 171, 181, 182.

Les temps étaient bien loin où le jeune étudiant du moyen âge n'apparaissait en public qu'avec le visage rasé et la tonsure monacale; nos jeunes théologiens ne portaient plus que de longs cheveux bouclés, frisés, tuffés et graissés; on vit même de jeunes fats qui se faisaient partout accompagner par un domestique portant leurs peignes et leur rasoir. Quant au costume, nos ecclésiastiques, transformés en joueurs, bretteurs et ivrognes, ne s'habillaient plus qu'en reîtres et lansquenets, et, si possible, en matamores et en paladin Croquefer, en capitaine Bragadoccio. Voyez plutôt : un manteau rouge jeté sur l'épaule droite, un vaste feutre emplumé, un panache de toutes couleurs, de grandes bottes molles retombant sur les talons, des éperons pesant une livre et demie chacun, une grande épée bien longue dont la pointe traînait sur le pavé, une jaquette de velours grenat, avec des crevés de soie, des galons, des passementeries, des aiguillettes, mouche, moustache, impériale, collerettes à tuyaux roides, à l'espagnole, et enfin une paire de culottes fabuleusement large, dans les plis de laquelle aucuns avaient introduit jusqu'à 100 (cent) aunes d'étoffe de peluche. Et cette mode ne dura pas un mois, six mois, trois ans peut-être; elle régna pendant un espace de quarante années, de 1550 à 1590. Pour être juste,

il faut ajouter que certains fils de la jeunesse dorée protestaient contre cette exagération en plus par une exagération en moins. (Voir les détails que donne la *Physiologie de l'étudiant allemand*, Leipzig, 1842.)

Bien entendu que les « recteurs magnifiques » des « illustres universités » combattaient ces extravagances au moyen de lois somptuaires, qui n'étaient observées que par les pauvres hères qui n'avaient pas le moyen de leur désobéir. On prêcha des sermons, on prononça des harangues et mercuriales solennelles, on imprima des brochures, parmi lesquelles nous remarquons un manifeste publié par le professeur *Andreas Musculus* de Francfort sous le titre absurde « du *Diable en culottes* » (vom Hoseuteufel). Il y mentionne pour combien de causes ces culottes de peluche sont répréhensibles : 1° leur laideur fait des monstres de ceux qui les portent, 2° elles excitent à la concupiscence, 3° elles sont trop coûteuses. — Le prince palatin Joachim II se gendarma contre elles, au point de faire claquemurer dans un hospice d'aliénés quelques élégants qui paraient dans cet accoutrement; et en Danemark les soldats avaient ordre de couper la ceinture de ces hauts-de-chausses, dont les ci-devant porteurs, obligés de s'échapper en chemise, fuyaient tellement quellement, à la risée du peuple ameuté.

En manière de gravure de mode, nous citons une chanson d'étudiants, vraie chanson de Gascon :

» Le vrai *bourche* de bonne race est toujours content, valleri ! toujours joyeux, vallera ! Des éperons grelottent à ses lourdes bottes, une plume se balance à son chapeau, valleri vallera ! se balance à son chapeau.

» A son grand feutre resplendit une cocarde imposante, valleri ! un sabre effroyable traîne à son côté, valleri vallera ! un sabre effroyable.

» La rue résonne sous ses pas retentissants, valleri ! car le Bourche avance avec majesté, vallera ! il fait jaillir autour de ses éperons un essaim d'étincelles, valleri vallera ! des feux croisés l'environnent.

» Malheur à toi, si tu l'approches, valleri ! si tu l'approches en frac parfumé, valleri vallera ! car il t'appellera Pommadin ! valleri vallera ! et fera jouer sur toi son bâton noueux !

» On le vit dans la bataille dégainer son grand sabre, valleri ! avec des éclats de foudre et de tonnerre, vallera ! et l'on vit devant ses coups d'estoc, valleri vallera ! les lâches coquins s'enfuir en fumée.

» Il ingurgite le vin allemand, valleri ! et se sent alors Allemand et sublime, vallera ! Dans son bras il sent une force de géant, valleri vallera ! et sa fiancée est la Liberté ! » (*Fink, Musikalischer hausschatz der Deutschen; Studentenlieder. Page 278.*)

« Qu'ajouterai-je ? » s'écrie douloureusement *Matthias Friedrich* dans son *Diable ivrogne*, 1552, « ils ont inventé un ordre qu'ils appellent celui des *Soulards* ! »

Le « *willkomm* » est une invention de ce temps-là. C'est un verre dont la capacité était quelquefois effrayante, et qu'on devait vider d'un coup, sans pouvoir le replacer sur la table autrement que renversé ; son nom indique suffisamment l'usage pour lequel il avait été inventé : celui de boire à la santé des amis. En outre du *willkomm*, les gens à invention buvaient dans des vases ayant forme « de navires, de moulins à vent, de lanternes, de cornemuses, d'écritoires, de bonbonnières, de trompes, de bâillons, de hures de sangliers, de charrettes de vendange, de raisins, de pommes, de poires, de coqs qui chantent, de singes, de paons, de curés, de nonnes, de moines, de mendiants, de mineurs, d'ours, de lions, de cerfs, de chevaux, d'autruches, de hiboux, de eygues, — tous ustensiles extraordinaires qu'a inventés le diable en déplaisir du Dieu du ciel. »

On publia des traités sur l'art de s'enivrer, art plus compliqué qu'on ne le pense peut-être. « D'abord un étudiant n'avait pas le droit de trinquer avec un épicier ou un gamin de première année. Apprenez ensuite qu'on buvait *totalis* ou *partialis* ; le *totalis* comprenait le mode *continu* ou *discontinu*, et le continu se subdivisait à son tour en *floricos* ou *hausticos*. Pour boire *floricos*, « on lèche soigneusement le bord du verre, et d'un trait on précipite tout le breuvage dans la gorge, de manière que l'air contenu dans l'estomac rejaillisse en petites bulles que nous appelons *flores* ou *petites roses*. On peut se dispenser de boire *floricos*, mais nulle excuse ne peut dispenser quiconque de boire *hausticos*, c'est-à-dire de boire jusqu'à ce que les yeux en coulent. En outre, on boit selon la manière *curl*, *murl* ou *puff* ; on boit au *latin*, au *cheval*, à l'*inconnue*, *sine tuck*, *sine schmuck*, *sine bartwisch* ; on boit au *saint-empire*, à la *queue de renard* ; on boit *masaquidet*, *more palatio*, *toppetingue*, *Pinddiov Tschitttschi* ! sans oublier *uff ein suff* ! *sauf oder lauf* et autres excellentes manières. »

Bref, les choses allèrent à un tel point que les princes allemands en furent scandalisés et que le Palatin du Rhin, les ducs de Bavière, de Saxe et l'archevêque de Trèves s'unirent en une ligue princière pour abolir l'ivrognerie parmi les étudiants. Pas n'est besoin de dire que cette ligue fut couronnée du plus complet insuccès. Il en fut de même de l'alliance contractée par toutes les autorités de l'époque contre le tabac, qui se répandit envers et contre tous dans toutes les contrées de l'Europe. L'usage du tabac fit invasion en Allemagne lors de la guerre de trente

ans, et devint presque immédiatement une habitude nationale et surtout universitaire, malgré la guerre qu'on lui déclara en haut lieu et surtout chez les ecclésiastiques. L'un d'eux s'écria dans un sermon prêché à Bâle : « Les gueules dont s'échappe la fumée de tabac sont des cheminées de l'enfer. » (*Tiedemann, Geschichte des Tabaks*, § 165.) Quels grades dans la hiérarchie infernale ce curé n'aurait-il pas infligés à ces étudiants qui instituèrent la règle : Maître profès qui fume cinquante pipes dans une séance, licencié qui en fume quatre-vingts, docteur qui achève sa centième pipe !

Les pennèles et le *pennalisme* jouèrent à cette époque un trop grand rôle dans l'histoire universitaire pour que nous les passions sous silence.

Après la désertion des bourses et des collèges, les parents et les professeurs crurent utile et même nécessaire de confier les jeunes étudiants échappés à la surveillance des magisters, au patronage officieux et semi-officiel de quelques-uns de leurs camarades plus âgés et du même pays qu'on nomma à cet effet *inspectores morum et studiorum*. Cette idée fut des plus malencontreuses. Abusant de leur force, de leur expérience et de leur autorité, les anciens étudiants exercèrent bientôt la plus détestable tyrannie sur leurs cadets, qu'ils ne traitèrent plus qu'en sujets et esclaves, qu'ils affublèrent des noms les plus ridicules, comme *neovistes*, *quasimodogeniti*, *ilotes*, *béjaunes*, *têtards*, *innocents*, *renards*, *beani*, *offski*, *pennèle*, *vers grouillants*, etc. ; tandis qu'en habiles politiques ils se décernaient à eux-mêmes les titres pompeux d'*absolus*, d'*agents suprêmes*, de *patrons*, de *seniores*, de *schoristes*, de *terribles*, de *braves*, de *vallants*, de *joyeux compagnons*, de *bons drilles*.

Les tribulations infligées à ces pauvres garçons nous paraîtraient entièrement incroyables, nous n'admettrions pas qu'une insupportable tyrannie comme celle-là ait pu se perpétuer entre camarades pendant plus d'un siècle, si nous ne la voyions encore subsister, modifiée et mitigée, il est vrai, mais cependant toujours barbare, dans les grandes écoles d'Angleterre, à Eaton, Harrow, Rugby, etc., et dans les universités d'Oxford et de Cambridge, et surtout dans les *crack regiments*, où certaines jovialités pratiquées sur des officiers encore novices ont naguère scandalisé tous les lecteurs de journaux.

On imposait à ces souffre-douleurs l'obligation de ne se vêtir que de vilaines loques, et d'être déguenillés jusqu'à l'indécence. Ils étaient libres de marcher pieds nus, ou de chausser des savates éculées, ignobles et crasseuses, mais on leur défendait les souliers, et surtout

les bottes, qu'on confisquait au profit des joyeux compagnons, comme tout livre neuf, comme tous habits un peu portables qu'on ne déchirait pas sur le dos des béjaunes, absolument livrés à la merci de grossiers loustics, qui, par manière de farce, s'amusaient quelquefois à leur faire avaler de force des mouchures de chandelle, des coquilles de noix assaisonnées d'encre, des orties hachées au lard rance, relevées de moutarde et d'huile de lampe. Les pennèles cumulaient dans leur personne toutes les fonctions les plus hétéroclites, celles de page, de laquais, de valet de chambre, de bouffon, de ménagère, de garde-malade; ils marchaient discrètement derrière leurs supérieurs, en portant leurs pipes, leurs blagues, leurs manteaux, leurs bâtons, leurs épées; ils décrotaient leurs souliers, rampaient sous la table pour y aboyer comme des chiens et glousser comme des poules, et recevoir force taloches, chiquenaudes, soufflets et coups de pied. De plus, ils étaient les contribuables de leurs seigneurs et maitres, auxquels ils constituaient une rente annuelle comme les serfs de Russie; ils achetaient de leur propre argent le vin, la bière et l'eau-de-vie de ces messieurs, qui, en sus, les envoyaient voler les fruitières et dévaliser les marchands de volailles et les pommiers des alentours. On les expédiait par la ville avec mission de carillonner aux portes des bourgeois, et généralement de molester les « philistins » ou épiciers. Sous peine d'amende et du bâton, il leur était interdit d'embrasser ou de courtiser les filles; on les avait consignés à l'église dans un coin particulier, comme ces cagots des Pyrénées auxquels un garde champêtre transmettait quelques gouttes d'eau bénite au bout d'un bâton et au travers d'une grille.

Le noviciat d'une année étant expiré, l'innocent était promu à la dignité de *drille*, et rossait à son tour les cadets de la nouvelle génération. Cette promotion était constatée par un festin donné aux dépens des récipiendaires, et par une cérémonie publique incomparablement plus grossière que certaines pratiques analogues qui existent entre ouvriers, et que le baptême de la ligne, que les matelots font ou faisaient subir aux émigrants. Les candidats se masquaient en personnages de carnaval, avec l'attirail obligé de cornes, de hures, de crocs et de défenses, de cheveux englués et de barbe empoissée. On leur saupoudrait la tête de sciure de bois, on leur rinçait les oreilles avec une énorme cuiller de bois, le tout en guise d'exhortation symbolique à la propreté; on feignait de dégrossir et de polir ces jeunes rustres en employant vigoureusement hache et scie, varlope et vilebrequin, et, pour clore les simagrées, on les faisait prosterner à plat ventre, les

têtes au centre d'un rond tracé à la craie, et en dansant autour d'eux on chantait :

Beanus iste sordidus
Spectandus altis cornibus,
Ut sit novus scholasticus.

.....

On variait diversement les détails et les rites de cette cérémonie. Ainsi, l'on raconte que des étudiants de Rostock baptisèrent un gamin en le plongeant dans la bière qu'ils n'avaient pu achever de boire; ce qui produisit le plus prodigieux scandale.

Ces jeunes imbéciles de pennelles se laissaient donc martyriser par un motif pire que la lâcheté, par le désir de tyranniser à leur tour : *Omnia serviliter pro dominatione!* Les historiens remarquent avec une sorte d'étonnement qu'en 1661 il y eut un rassemblement de plus de deux mille garçons de cette valetaille, ameutés contre le gouvernement du duc de Saxe, qui avait voulu les affranchir par un décret de leur ignoble servitude. Pendant tout un siècle, les diverses autorités politiques et universitaires travaillèrent en vain à détruire une institution stigmatisée par l'opinion publique; ainsi, en 1654, une diète tenue à Ratisbonne lui fit l'honneur de la proscrire; un édit de Giessen la qualifie de *barbaries mentis, animæ obscuratio, diaboli sentina, gangræna modestiæ, hydra nequitæ, onus tranquillitatis et pacis publicæ, vomica fœditatum, Styx...* Et ainsi de suite à perte de vue.

Le pennalisme subsista dans toute sa barbarie bien longtemps, plus d'un siècle peut-être; il diminua moins par les lois politiques et les règlements universitaires que par l'apaisement graduel des esprits, l'adoucissement des mœurs et les progrès de la tolérance et de la civilisation.

Les temps marchaient et l'orthodoxie luthérienne devenait tous les jours plus impotente et paralytique par les envahissements d'une goutte qui nouait les membres et pétrifiait ses articulations; elle se transformait en formalisme, en fétichisme, et n'avait plus qu'à mourir à la longue, lorsque Spener et Franck, les propagateurs de ce piétisme, devenu plus tard le champion émérite de son ancienne ennemie, travaillèrent à sa régénération, mais en lui déclarant une guerre à outrance et en fondant contre elle l'université de Halle. Au nom d'une foi vivante, d'une piété intérieure et d'un christianisme simple, pratique et populaire, en opposition au christianisme pharisaïque et soi-disant scientifique, le piétisme déracina le formalisme de l'esprit des masses. On en vint à se préoccuper de l'essence même et de la réalité du christia-

même; un travail analogue s'effectua en philosophie, en poésie, en science et en politique, et on devina une science nouvelle, on pressentit un monde nouveau. Sectes mystiques, cénacles d'alchimistes, sociétés secrètes, ordres, loges, confédérations diverses, francs-maçons, rose-croix, illuminés pénétrèrent dans les universités. La masse des étudiants n'entra point dans ces sociétés, mais s'enrégimenta dans des unions moins ambitieuses, mais à peu près organisées d'après ces modèles. C'est ainsi qu'on créa l'*Harmonie*, la *Concorde*, l'*Espérance*, les *Unitaires*, l'*Alliance de la Moselle*, les *Tonneliers*, le *Lys*, la *Croix*, etc.; unions politiques par leur tendance peut-être, mais non point par leur caractère et leur organisation, comme on le supposait gratuitement, et dont l'effet pratique et immédiat fut d'organiser des fêtes ou des secours mutuels, de fixer les rapports des étudiants entre eux, de régler les duels et de restreindre leur nombre, attendu que, bien qu'ils ne fussent pas dangereux en eux-mêmes, ces duels avaient pris une extension aussi ridicule qu'inquiétante, et à cet effet d'instituer des tribunaux d'honneur, de déterminer les noms et les titres, absurdes pour la plupart, qu'on devait porter, se choisir des cocardes, des écharpes, des casquettes aux couleurs nationales; ainsi le Pomérânien portait azur céleste, le Silésien et le Hongrois rouge, le Danois violet, etc. Le costume devint moins excentrique : culottes courtes, perruques énormes et manteaux rouges; mais sur la fin du siècle, on adopta de grandes bottes, une espèce de casque en cuir avec plumes, une jaquette en velours, et l'on porta ses propres cheveux en dépit des autorités, qui firent raser quelques têtes par un barbier nommé d'office, pour les forcer à reprendre la perruque d'ordonnance.

Bref, il s'effectuait une rénovation universitaire, tandis qu'une régénération européenne se préparait. On lisait l'*Encyclopédie*; Voltaire, Rousseau, Lessing, d'Alembert, étaient à l'œuvre, Condorcet, Kant, Hegel, Humboldt, Schelling, Goethe, Oken, Geoffroy Saint-Hilaire, naissaient ou allaient bientôt naître. Elle apparut enfin cette grande révolution, la plus noble gloire de la nation française, en qui se personnifièrent un moment les volontés, les passions et les espérances de plusieurs siècles. Les étudiants de l'Allemagne ne furent pas lents à se pénétrer de ses principes. Ils se sentirent patriotes et citoyens. Et lorsque leur patrie fut humiliée et asservie, ils se recueillirent dans le silence du Tugendbund et des Turnvereine, ils veillèrent et attendirent, et au premier signal ils s'organisèrent en corps de volontaires, en tirailleurs, en chasseurs de Lutzow, et s'élancèrent sur les ennemis, sur nous.

C'était le devoir de leur patriotisme. Le malentendu, la discord, la bataille et les cuisantes blessures ont été pour nos pauvres pères qui sont maintenant endormis sous l'herbe du cimetière, — et l'honneur étant sauf, les fils se sont enfin expliqués pour s'estimer comme des amis, et s'aimer dorénavant comme des frères.

Raconter ce qui advint après 1815 serait entrer sur le terrain de la politique et de l'histoire contemporaine. Qu'il nous suffise de constater que l'ancienne race d'étudiants disparaît rapidement, et bientôt ne sera plus qu'un souvenir, absorbée qu'elle est de plus en plus par l'esprit niveleur et unitaire de notre société moderne. En vain cette institution a-t-elle demandé aux principes les plus divers de lui infuser cette vie qui lui échappe; elle l'a demandée à la mystification historique qui pour un moment a engoué les fils et les demoiselles de nos banquiers de l'art gothique, de la chevalerie, de la féodalité et des corporations du moyen âge; elle l'a demandée au teutonisme, au germanisme, aux sociétés gymnastiques, au piétisme, qui a dans ce but organisé entre étudiants les sociétés malsaines de l'*Utenruthia* et des *Wingolfides*, fils de *Wingolf*, espèces de Knownothings allemands; et finalement elle l'a demandée à une politique gallophobe, et comme on dit par delà le Rhin, de *fricasseurs de Français*. En vain! en vain!

Elle se meurt refoulée par le grand courant de notre temps qui tend incessamment à transformer en droits de tous les privilèges de quelques-uns. On sent irrésistiblement que le jour viendra, que le jour vient, où l'éducation intellectuelle et morale, où l'art de sentir et de raisonner, où le culte et même la pratique du beau appartiendront de fait comme de droit à l'espèce humaine tout entière. Alors nous suivrons du regard la science, grande, lumineuse et souriante, glissant d'un vol léger dans les cieux profonds!

JACQUES LEFRÈNE.

HISTOIRE ROMAINE

DE

THÉODORE MOMMSEN.

DEUXIÈME ARTICLE ¹.

I.

La grandeur romaine se développe comme le rapide accroissement d'une progression géométrique. Si la lutte pour la possession de l'Italie avait duré des siècles, moins de cent ans suffirent pour la conquête du monde civilisé. Mais la désorganisation intérieure marche de front avec le développement extérieur, et la république déchoit et s'affaisse en même temps qu'elle s'agrandit. Tel est le double résultat de la période comprise entre les guerres carthaginoises et la catastrophe des Gracques.

Ce serait une erreur de considérer la domination universelle comme le but clairement aperçu et immuablement poursuivi de la politique romaine. Le fameux :

Tu regere imperio populos, Romane, memento,

expression du fait accompli, n'était nullement la devise de ceux qui l'ont accompli. « La politique du sénat, dans son bon temps, dit avec raison M. Mommsen, était très-entendue, mais un peu bornée et un peu terre à terre, et complètement étrangère, par absence de génie autant que par prudence, aux vues grandioses de César et de Napoléon. Mais le monde ancien ne connaissait pas la théorie moderne de l'équilibre des puissances. Tout État tendait à conquérir ses voisins, ou du moins à les rendre inoffensifs, ce qui revenait au même. » On conquerrait pour ne pas être conquis, et à mesure que les frontières

¹ Voir la livraison de janvier.

s'étendaient, les voisins nouveaux étaient de nouveaux ennemis. Le monde ancien tendait, à son insu, à l'unité par la conquête. Dans ces luttes continuelles, dans ces chocs incessants, la victoire appartenait d'avance à la puissance la plus fortement constituée et la plus résistante. Rome fut cette puissance. Tout est relatif dans l'histoire, et la constitution romaine, très-imparfaite si on la considère d'un point de vue absolu, n'en a pas moins été la création la plus parfaite et la plus solide du génie politique de l'antiquité. Comme on l'a déjà dit, les Romains ont eu souvent moins de génie, mais ils ont toujours eu plus de consistance que leurs adversaires, et c'est pour cela qu'ils les ont tous absorbés. Le secret de leurs succès se manifeste surtout dans la guerre avec Carthage : ils triomphent après des revers inouïs, et Carthage succombe avec des ressources presque inépuisables, et malgré les prodiges d'un grand homme, bien supérieur aux Scipion et aux Fabius qui l'ont combattu. Ce n'est pas la victoire du talent ni de la tactique, ce n'est pas non plus un jeu de la fortune, c'est l'inévitable résultat de la lutte inégale entre une nationalité fortement constituée, et une nationalité moins solidement organisée et moins bien armée.

L'esprit national ne manquait pas aux Carthaginois, mais le génie politique qui organise et fait véritablement les nations. Ils appartenaient, comme on sait, à la race sémitique, dont ils ont personnifié, comme les Juifs, la vitalité tenace et le génie mercantile. Comme les Juifs, ils ont défendu leur sol et leurs murs avec un courage désespéré, et tant qu'ils ont subsisté, ils ont été les grands commerçants et les grands courtiers de l'antiquité. Mais les Sémites étaient politiquement bien inférieurs aux peuples indo-européens, et ils n'ont jamais dépassé avec bonheur la forme politique la plus primitive, le gouvernement théocratique. La constitution de Carthage apparaît, aussi loin que remontent les témoignages historiques, comme la constitution de la corruption et de l'intrigue. Le gouvernement était entre les mains d'une aristocratie d'argent, les élections corrompues, l'esprit public nul. Des réformes furent tentées au déclin de l'État, mais il était trop tard. L'ascendant politique, la dignité nationale, l'indépendance même, étaient des intérêts secondaires, à ce point que les Carthaginois avaient longtemps supporté de payer aux Berbères un tribut pour le sol qu'ils occupaient. L'intérêt mercantile primait tout ; il fut l'unique principe des conquêtes carthaginoises. Le commerce réclamait des débouchés et des comptoirs, et le budget de l'État ne s'alimentait que des tributs frappés sur les territoires conquis, car les citoyens ne payaient pas d'impôt, et ne contribuaient pas même en cas de besoin, comme à

Rome, aux charges de l'État par des avances remboursables. L'impitoyable exploitation des communes soumises pourvoyait à tout. Aussi l'empire carthaginois n'eut-il jamais la moindre cohésion, et toutes ces communes furent-elles intéressées à la chute de Carthage. La littérature avait, autant du moins qu'on la connaît, un caractère exclusivement utilitaire. On cite des traités de géographie et d'agronomie, mais nulle œuvre d'imagination. La poésie ne fleurit pas sur ce sol, et les arts n'y étaient représentés que par des œuvres enlevées à l'étranger. Telle était Carthage, moins une cité qu'une agglomération de marchands, d'ailleurs la ville la plus florissante de son temps, célèbre par ses richesses et le chiffre de sa population (700,000 âmes) et dont les finances étaient comparées à celles du grand roi.

Romains et Carthaginois se connaissaient depuis plusieurs siècles, mais tant qu'ils ne se touchèrent pas, ils vécurent en paix ; dès qu'ils se touchèrent, la guerre éclata comme une inévitable nécessité de la politique de ce temps. Les Carthaginois, maîtres d'une partie de la Sicile, avaient fait mine de prendre pied en Italie lors de la guerre de Pyrrhus ; les Romains prirent pied en Sicile en recevant dans la confédération italienne les Mamertins de Messine. Les forces des deux parties étaient dissemblables, mais à peu près équivalentes ; l'infanterie romaine, composée de citoyens, était supérieure aux mercenaires carthaginois ; mais ceux-ci avaient leurs cavaliers numides et leurs éléphants. Le commandement offrait aussi peu de garanties d'un côté que de l'autre. Les consuls changeaient tous les ans, et n'étaient pas tous de bons généraux, et les généraux carthaginois étaient à la merci des intrigues et des cabales de leurs compatriotes. Les Carthaginois avaient une marine très-supérieure, mais les Romains compensèrent leur infériorité par l'heureuse invention des ponts d'abordage. En somme, la guerre fut mal conduite des deux côtés. C'était la plus lointaine et la plus coûteuse que Rome eût encore entreprise ; le sénat faiblit dans les dernières années, et les ressources s'épuisèrent. Ce fut une flotte créée par l'initiative des bons citoyens et au moyen de souscriptions particulières qui remporta les derniers avantages et décida de la paix. Les Carthaginois payèrent une indemnité de guerre et cédèrent la Sicile. Ils gardaient la Corse et la Sardaigne ; mais les Romains, profitant de l'embarras que donnait aux Carthaginois une insurrection de leurs sujets, ne tardèrent pas à s'en emparer. C'était leur habitude de s'avancer pas à pas, et de prendre, avec ou sans droit, avec ou sans prétexte, ce qui était à leur portée, sans voir plus loin que ce qu'ils touchaient immédiatement. La deuxième guerre leur donna l'Espagne,

établit leur influence en Afrique, et anéantit la puissance politique de Carthage. Il ne s'agit ici que de constater des résultats. Il ne peut donc être question de rappeler, même en résumé, les péripéties de cette lutte, la plus périlleuse que Rome ait eu à soutenir, qui la mit à deux doigts de sa perte, et dont l'issue doubla sa puissance. Rappelons seulement qu'elle fut plutôt la lutte d'un homme contre un peuple, que celle de deux peuples, qu'Annibal l'entreprit en quelque sorte malgré ses concitoyens, avec les seules ressources que son père et lui s'étaient créées en Espagne, et qu'il remporta ses plus étonnants succès seul et sans nul secours de sa patrie. Son entreprise est, avec celle d'Alexandre, la plus hardie dont l'histoire fasse mention, et la catastrophe finale n'a pas diminué l'admiration dont la postérité a entouré ce grand génie et ce grand caractère.

La politique romaine, si elle eût suivi un plan préconçu de domination, se fût vraisemblablement tournée dès ce moment vers la Gaule méridionale, placée entre elle et l'Espagne, sa nouvelle conquête. Mais elle aima mieux regarder du côté de la Grèce. C'était moins loin, et elle trouvait là des prétextes d'immixtion et aussi des motifs d'appréhension. Dans l'intervalle des deux guerres carthaginoises, le sénat avait noué des relations plus étroites avec les républiques grecques, relations d'excellent voisinage, qu'il cimentait par des services rendus de la meilleure grâce. Dans la profonde décadence et dans l'irréremédiable anarchie où ces républiques étaient tombées, elles avaient laissé la piraterie envahir les mers et infester leur littoral. Les Romains avaient établi des stations maritimes dans l'Adriatique, et avaient donné la chasse aux pirates; et les Grecs, pour les remercier, les avaient admis aux jeux Isthmiques et aux mystères d'Éleusis. Les Romains étaient devenus peu à peu des protecteurs, mais des protecteurs pleins de déférence et de respect, car ils affectaient de considérer les Grecs comme leurs aînés et comme les pères de leur civilisation. Mais en même temps ils craignaient ou feignaient de craindre la Macédoine, qui, après les longues luttes entre les successeurs d'Alexandre, était redevenue une grande puissance sous un roi entreprenant et peu scrupuleux; et fidèles à leur principe de ne tolérer que des voisins inoffensifs, ils eurent la guerre avec la Macédoine. Avouons que le roi Philippe avait attiré leur attention en concluant une alliance avec les Carthaginois, et en menaçant de faire débarquer une armée en Italie. La Macédoine fut réduite, et les Romains dictèrent un de ces traités comme ils avaient coutume d'en dicter, qui réduisaient les vaincus à la dernière impuissance, mais qui devaient aussi leur in-

spirer le désir de recommencer, pour s'en affranchir, à la moindre chance favorable. Le roi Philippe s'obligea à ne pas conclure d'alliances sans l'assentiment de Rome, à ne pas occuper de places étrangères (c'est-à-dire grecques), à ne pas faire la guerre aux alliés romains (c'est-à-dire aux Grecs), à ne pas tenir sur pied plus de cinq mille hommes, à ne pas avoir plus de cinq navires, à n'avoir aucun éléphant, enfin à prêter assistance aux Romains à chaque réquisition. C'était l'anéantissement politique de la Macédoine. Rome avait un ennemi de moins, et en même temps elle se vantait d'avoir délivré la Grèce de son oppresseur. Le consul Flaminius, un philhellène naïf, crut réellement faire revivre les beaux temps de la Grèce en proclamant la liberté et l'autonomie des républiques. Il parut et fut reçu en libérateur aux jeux isthmiques, et y donna lecture du décret d'affranchissement. Mais cette liberté, octroyée par des mains étrangères, et qui n'avait plus de support dans le caractère profondément dégradé de la nation grecque, était un don illusoire; et si les Grecs de ce temps-là avaient conservé quelque étincelle du sentiment national, ils eussent préféré la tyrannie de Philippe de Macédoine aux bienfaits des Romains. Les honteuses querelles de ces républiques impotentes ne tardèrent pas à fournir à leurs généreux protecteurs de nouveaux prétextes d'intervention, jusqu'à ce qu'enfin l'existence de la Grèce se terminât, beaucoup trop tard pour sa gloire, par la constitution de la province d'Achaïe. Entre temps, la folle présomption d'Antiochus le Grand avait ouvert l'Asie aux Romains, et la Macédoine, où la guerre avait recommencé sous Persée, fils de Philippe, avait disparu du rang des nations.

C'est de la bataille de Pydna, gagnée par Paul Émile sur Persée, que Polybe date l'ère de la domination universelle de Rome. C'est en effet la dernière bataille où un État civilisé se soit trouvé en face de Rome comme une puissance indépendante et égale. Les guerres postérieures sont des expéditions contre des sujets révoltés, comme celles qui occupèrent si longtemps les Romains en Espagne et en Lusitanie, ou des guerres civiles, ou des guerres avec les barbares, car Mithridate lui-même ne fut en définitive qu'un sultan oriental. Les nations reconnaissent désormais en Rome la grande cour d'appel dont les commissions prononcent en dernière instance entre les rois et les peuples. Les princes étrangers la visitent, et s'approprient sa langue et ses mœurs. Elle est la métropole du monde civilisé, mais en même temps, il faut bien le reconnaître si l'on y veut regarder de près, la capitale du chaos. Rien n'établit mieux l'absence d'un plan préconçu et d'une politique consé-

quante que les tâtonnements et les hésitations du sénat dans ses rapports avec les pays placés vis-à-vis de Rome dans un rapport de dépendance directe ou indirecte. On a vu, dans la première partie de ce travail, qu'elle n'avait pas même su donner une organisation homogène à l'Italie. On va voir la même impuissance se manifester sur le théâtre plus vaste où les événements ont placé le génie romain. Il faut distinguer les provinces et les États clients. Les premières provinces furent la Sicile, la Sardaigne et la Corse, l'Espagne, qui restèrent dans l'état de dépendance politique où les avaient placées les Carthaginois, et qui ne firent que changer de maîtres. Leur adjonction au territoire de la république offrit l'occasion naturelle d'un nouveau démembrement de la puissance consulaire. L'autorité des consuls fut limitée à l'Italie, et l'administration des provinces confiée à des proconsuls ou à des préteurs provinciaux. Les administrations locales furent généralement maintenues, surtout les administrations oligarchiques. Les provinces ne fournissaient pas de contingent à l'armée romaine, parce que cette armée restait encore exclusivement composée de citoyens; elles étaient uniquement tenues de défendre leur propre territoire, en cas de besoin, sous les ordres de leurs préteurs. Rome prélevait, comme tribut, la dîme des produits agricoles et cinq pour cent des droits d'entrée sur les marchandises. La condition la plus dure, c'est que le provincial était pour ainsi dire confiné dans sa province. Il ne pouvait ni acquérir de propriétés ni même chercher une femme au dehors. L'administration des provinces fut une pâture jetée à l'avidité de l'aristocratie. Elle s'y corrompit avec rapidité, et peu de temps après les guerres puniques, on voit déjà l'incorruptibilité de Paul Émile citée comme une exception.

Les États clients furent Carthage, après la deuxième paix; le royaume numide de Massinissa; la Macédoine, depuis la paix de Philippe jusqu'à la catastrophe de Persée; les républiques grecques, jusqu'à la destruction de Corinthe; l'Asie Mineure, depuis la défaite d'Antiochus jusqu'au testament d'Attale, et l'Égypte, jusqu'à l'établissement de l'empire. La position de ces États n'était pas enviable. Ils se trouvaient dans la situation des gens qui ne peuvent ni vivre ni mourir, et supportaient toutes les misères et toutes les hontes de la dépendance sans en recueillir les compensations. Ils relevaient de Rome, et le gouvernement romain, devenu mou et incertain, ne les soutenait pas. En Afrique, il y avait deux clients de la république en présence, dont l'un était exécré et l'autre favorisé. Massinissa empiétait sans cesse sur les frontières de Carthage; le sénat fermait les yeux, et les Carthaginois, qui ne pou-

vaient se défendre sans son assentiment, subissaient les usurpations de Massinissa. L'Asie était bien loin; les princes clients de Rome s'y faisaient la guerre et dévastaient réciproquement leurs territoires, sans que Rome eût la force ou la volonté de faire parmi eux la police dont elle avait assumé la charge. Mieux eût valu en finir de suite, et changer la clientèle en asservissement. Mais il y avait à Rome un parti puissant opposé par prudence ou par nonchaloir à la domination universelle, même quand cette domination fut devenue une nécessité, et qui ne céda le terrain que pied à pied. Le nouveau système ne l'emporta peu à peu que par la pression des circonstances. Ce fut la Macédoine qui ouvrit la marche. Puis vint le tour de Carthage, dont la destruction fut accordée aux appréhensions patriotiques du vieux Caton, secondé par l'influence de plus en plus puissante du commerce et de la haute banque, qui jalouaient la prospérité renaissante de l'ancienne rivale de Rome. L'Achaïe subit, après Carthage, le sort commun, et le testament d'Attale étendit enfin jusque dans l'Asie Mineure le nouveau système provincial. L'unité du monde ancien était à peu près réalisée, mais une unité purement extérieure. Ce n'était pas un organisme, c'était une agglomération. Les moyens de communication font défaut, et la plus grande décadence de la marine romaine correspond justement aux dernières et lointaines acquisitions de Rome. Ce sont les pirates, dont naguère les Romains avaient purgé la mer, qui l'occupent maintenant, grâce à la connivence des marchands d'esclaves et à l'insouciance faiblissante d'une oligarchie devenue bien inférieure à sa tâche. En même temps un nouveau dualisme surgit, et l'Orient, ouvert et bouleversé par Alexandre, se reconstitue, se ferme, et se pose de nouveau en face de l'Occident. « Le flux des peuples vers l'Orient, qui avait atteint son point » extrême avec Alexandre, cesse, et le reflux vers l'Occident com- » mence. L'empire des Parthes anéantit les éléments helléniques qui » pouvaient subsister encore dans la Bactriane et sur les bords de l'In- » dus, et commence le mouvement qui aboutira des siècles plus tard à » l'Alhambra de Grenade et à la grande mosquée de Constantinople. » Depuis Alexandre, l'univers avait appartenu aux Occidentaux. Avec » Mithridate I^{er}, fondateur de la monarchie parthe, l'Orient se re- » trouve, et le monde a de nouveau deux maîtres. »

II.

Voyons maintenant ce qu'est devenue, pendant ce grand développement extérieur, la situation intérieure de Rome. C'est un triste spectacle auquel nous allons assister, triste et affligeant comme toutes les décompositions. La grande époque du sénat avait été la guerre d'Annibal. Il s'affaisse immédiatement après ce prodigieux effort de patriotisme et de persistance. Le sentiment du triomphe lui fait perdre celui du devoir, et les rênes du gouvernement commencent à flotter au hasard. Les proconsuls exploitent à leur guise les provinces, la discipline et même le courage disparaissent de l'armée; les mœurs publiques se corrompent avec une effrayante rapidité. L'oligarchie n'a qu'un souci, celui de s'isoler de plus en plus, et de s'assurer le monopole des honneurs et des affaires. Une séparation nette, inflexible, s'établit entre les maisons sénatoriales, qui se perpétuent entre elles, et le reste de la bourgeoisie. L'oligarchie se complique du népotisme et des influences de famille. Le pouvoir devient le patrimoine de certaines maisons. Les Scipions, les Flaminius, qui n'étaient pas tous des grands hommes, ni même de bons citoyens, réclament et obtiennent les charges publiques comme un héritage. Les citoyens qui ne comptent pas de consulaires parmi leurs ancêtres ne peuvent prétendre à rien. Ils sont confondus et annihilés dans la plèbe, dont l'aristocratie dispose par sa clientèle et ses affranchis, qu'elle flatte au moment des élections, qu'elle s'attache et corrompt par des fêtes et des distributions de grains. L'assemblée du Forum n'est plus l'expression, elle n'est plus que la caricature et la dérision de la souveraineté populaire. Elle est entre les mains de celui qui lui parle, qui la passionne ou qui l'achète.

Au milieu de ce désarroi s'agit un parti réformiste, animé des meilleures intentions, mais composé d'hommes du vieux temps, ignorants des exigences d'une situation nouvelle, s'en prenant aux personnes et non aux choses, et confondant les remèdes avec les palliatifs. Il faut signaler ici l'opposition chagrine et impuissante du vieux Caton. Des influences révolutionnaires commencent aussi à travailler les masses. Elles emportent la suppression de la dictature, et conquièrent à la prétendue bourgeoisie du Forum une part dans la gestion des affaires publiques. C'est cette bourgeoisie qui nomme les généraux et ratifie les traités. La législation et l'administration sont confondues.

Pendant ce temps, l'oligarchie continue à pousser ses affaires : pour mieux assurer le roulement des charges entre les familles sénatoriales, elle fait interdire d'une manière absolue la réélection au consulat, et, afin de conquérir les sympathies populaires, elle ne demande plus même, depuis la guerre de Persée, de contributions directes sous forme d'avances aux citoyens. L'opposition réformiste essaye de contenir la corruption par l'introduction du scrutin secret. Mais il eût fallu mieux que cela, et pas plus que l'oligarchie gouvernementale l'opposition n'a de plan ni de pensée politique. Dans les débats, dans les élections de ce temps, ce sont des personnes et non des principes qui sont en jeu. Tout est mesquin en même temps qu'affligeant, et ce n'est pas par des bouleversements, c'est par la consommation qu'eût péri la république romaine, si la crise sociale, ajournée depuis Pyrrhus, ne fût venue ajouter ses ferments de révolution à la stérile agitation des débats politiques.

On a signalé dans la première partie de ce travail le dépérissement de la petite propriété comme le mal chronique de la constitution économique de Rome. Les petits cultivateurs, ruinés par l'usure et par la concurrence de la grande propriété, passaient à l'état de prolétaires, et on n'avait trouvé d'autre remède à cela que des distributions de terrains et la fondation de colonies agricoles. C'était consacrer le mal autant que le guérir, mais le génie économique des Romains du meilleur temps n'allait pas plus loin. Des colonies agricoles avaient été fondées sur une assez vaste échelle avant la première guerre carthaginoise, et avaient procuré un long apaisement de la question sociale. Il y eut encore des partages de terre après cette guerre et après la suivante, mais ce furent les derniers avant les Gracques, parce qu'il ne restait plus en Italie que les domaines concédés par le sénat en occupation ou en fermage à ses favoris et à ses créatures, et qu'on ne voulait pas en prendre dans les conquêtes extérieures, la bourgeoisie ne pouvant être transplantée hors de l'Italie, qui devait rester le pays dominant. Les choses avaient donc repris leur cours ancien et naturel, et la petite propriété allait de nouveau dépérissant, pendant que s'étendait la grande culture fondée sur le capital et sur l'esclavage. Les rapports de maître à esclave s'étaient modifiés, et la vie patriarcale des anciens temps avait fait place à une exploitation froide et inflexible. Les esclaves agricoles sont maintenant enchaînés; plus tard, ils seront marqués d'un fer chaud. Le grand cultivateur ne considère plus que le capital engagé et son produit. Bêtes et esclaves sont placés sur la même ligne, et un proverbe romain dit : qu'un bon chien de garde ne doit pas être

trop doux pour ses coesclaves. On nourrit l'esclave tant qu'il peut travailler, parce qu'il travaillerait mal s'il avait faim; on le vend quand il perd ses forces, parce qu'il ne rapporterait plus rien. Caton lui-même, le réformiste, puritain et religieux Caton, recommande de laisser chômer la charrue aux jours de fête, puisque les dieux l'ordonnent ainsi; mais d'occuper les esclaves à d'autres travaux non défendus. Anciennement la guerre avait seule alimenté l'esclavage, maintenant les prisonniers de guerre ne suffisent plus, et l'agriculture se pourvoit auprès des pirates qui exploitent l'Asie Mineure et les îles de l'Archipel.

La politique insensée du gouvernement vint compliquer et empirer cet état de choses. Procurer du blé à la classe pauvre et oisive de la capitale, non-seulement à bas prix, mais à des prix dérisoires et ruineux pour l'agriculture, était la grande préoccupation de la classe gouvernante. Que fit-on? On força l'introduction du blé des provinces, en interdisant le commerce des grains d'une province à l'autre. Toutes les céréales de la république affluèrent à Rome, et l'agriculture de l'Italie et celle des provinces se trouvèrent ruinées du même coup. La première ne put soutenir la concurrence, et la seconde travailla pour rien. On vendit pour le fret des blés de Sardaigne et de Sicile. La grande propriété italienne en fut quitte pour changer sa culture; elle fit du vin, de l'huile et des bestiaux, et trouva dans cette transformation un plus fructueux emploi de son capital et de ses esclaves. Mais ces nouvelles cultures étaient à peu près inaccessibles à la petite propriété, dont la condition empira ainsi de plus en plus.

Les sénateurs étaient les principaux détenteurs du sol. La loi leur interdisait les opérations de banque et les spéculations financières; ils s'étaient donc rejetés ostensiblement sur l'agriculture, ce qui ne les empêchait pas de s'intéresser par des commandites occultes aux affaires de banque et de trafic. Mais l'aristocratie d'argent proprement dite résidait dans l'ordre équestre. Les chevaliers composaient la haute banque et le haut commerce, et remplissaient en même temps un rôle analogue à celui de nos anciens fermiers généraux, car ils affermaient une partie du revenu public, les produits indirects. Les grandes associations commerciales foisonnaient; il y avait des fusions et des monopoles. Sur toute l'étendue du territoire de la république, les grands spéculateurs avaient semé des succursales et des comptoirs gérés par des esclaves et des affranchis, qui s'enrichissaient promptement et devenaient des citoyens sans patriotisme. Les Romains enrichis à l'étranger retournaient tous à Rome pour y jouir de leur fortune, et la capitale du monde absorba la richesse universelle. De même que les sénateurs par-

ticipaient secrètement aux spéculations des chevaliers, les chevaliers ne dédaignaient pas de faire de la culture comme les sénateurs. Vers le milieu de la période où nous sommes, le sol qui autrefois nourrissait cent cinquante familles libres n'en nourrissait plus qu'une seule et une cinquantaine d'esclaves, la plupart célibataires. Caton et Polybe s'accordent à constater la dépopulation de l'Italie à la fin du sixième siècle, et le chiffre des citoyens continua à baisser malgré la paix. Au moment où les Gracques vont entrer en scène, on avait pu dire en plein forum que les maîtres du monde n'avaient plus un pouce de terre pour se reposer, et qu'il ne leur restait que l'air et la lumière. De redoutables insurrections d'esclaves avaient lieu en Sicile.

Le sénat voyait tout cela et ne faisait rien. L'unique marque d'attention qu'il eût daigné donner à la situation économique avait été de faire traduire du carthaginois un traité d'agriculture, et, vu son origine, ce traité posait probablement en principe la culture à esclaves. Les hommes bien intentionnés et un peu clairvoyants gémissaient en silence. Scipion Émilien, un des meilleurs citoyens de son temps, sentit vivement le mal, mais recula devant son énormité même et devant le danger des remèdes. La responsabilité qui l'effrayait fut par un de ses parents, jeune et encore presque inconnu dans l'État, assumée audacieusement et avec un généreux courage.

Nul personnage historique n'a été plus défiguré et plus calomnié que celui des Gracques. De nos jours encore, l'opinion vulgaire ne voit en eux que de brillants factieux, et des démagogues dans la pire acception du mot. Ils n'étaient rien moins que cela, surtout l'aîné, Tibérius, qui se mit à l'œuvre le premier, et qui de toute façon, en bien comme en mal, était inférieur à Calus. Il eut sans doute recours, et ce n'est pas ce qu'il fit de mieux, à des moyens révolutionnaires; mais son inspiration était une inspiration conservatrice, c'est-à-dire sagement réformiste, et ce qu'il entreprit le vœu de tous les bons citoyens. Nous voyons son début encouragé par tout ce que le patriciat a conservé d'intelligence et d'initiative dans ses rangs, par Appius Claudius, ancien censeur; par Publius Crassus Mucianus, grand pontife; par l'illustre jurisconsulte Publius Mucius Scévola; par Quintus Métellus, le vainqueur définitif de la Macédoine et de la Grèce. Ces hommes n'étaient pas des révolutionnaires, mais ce que proposait Tibérius Gracchus ne ressemblait pas non plus à une révolution. Il ne faut pas se heurter à ces mots de loi agraire et de partage des terres; ils n'ont pas ici la signification qu'on y attache aujourd'hui. Les terres à distribuer faisaient partie du domaine public, et la distribution était consacrée par

de nombreux précédents, dont le dernier ne remontait pas plus haut que la fin de la deuxième guerre punique. C'avait été le dernier, parce que le sénat ne voyait plus de terres disponibles, et il n'en voyait plus parce que, d'après le système vicieux dont il a déjà été plusieurs fois question, il avait concédé toutes celles qui restaient en occupation indéfinie, mais toujours révocable. C'est sur ces terres occupées, mais non légitimement acquises, que Gracchus porta la main dans le but de relever les petits cultivateurs de leur ruine, et de reconstituer la petite propriété; et ici encore, pour les terres occupées, il pouvait invoquer des précédents, comme les lois liciniennes-sex-tiennes, et la tentative, avortée il est vrai, de Spurius Cassius. La question de droit n'était pas douteuse : l'État, et non les occupants, était propriétaire. Il faut convenir que la durée de l'occupation avait créé une espèce de droit contre le droit; elle embrassait plusieurs générations; les intérêts lésés par la loi Sempronia étaient nombreux, transmis de père en fils, et commençaient à paraître respectables. Gracchus voulut les respecter et dédommager autant que possible : il tenait compte aux occupants de la plus-value, leur laissait en toute propriété une partie des terres, et le reste seulement était distribué par lots de trente arpents, incessibles et frappés d'une redevance perpétuelle. Dans cette forme modérée, la loi eut l'approbation d'abord de tous ceux qu'elle favorisait, c'est-à-dire de la masse, et aussi, comme nous l'avons dit, de l'aristocratie éclairée, qui croyait y apercevoir le salut de l'État. Elle excita au plus haut degré la colère de l'oligarchie. Il y avait longtemps qu'un tribun du peuple n'avait pris une telle attitude et une initiative aussi décidée; mais il semblait aisé de conjurer le danger. Le veto d'un tribun annulait l'action de son collègue; il suffisait donc qu'il s'en trouvât un qui ne fût pas de l'avis de Tibérius, et qui eût le courage de le dire. Ce tribun se présenta; Marcus Octavius, un des collègues de Tibérius, repoussa la mesure comme pernicieuse. Tibérius riposta en arrêtant par son propre veto la marche de toutes les affaires, et en mettant le scellé sur les caisses publiques. C'était légal quoique fort incommode. Mais si cet usage exorbitant de sa prérogative n'amenait pas ses adversaires à composition, il ne restait plus qu'à remettre la question à l'année prochaine. Les moyens légaux étaient épuisés des deux parts. Mais les tribuns n'étaient pas rééligibles, et si la réforme ne passait immédiatement, un autre que Tibérius en aurait sans doute la gloire. C'est ici que nous voyons le réformateur désertir le terrain légal et entrer dans la voie révolutionnaire. Ne pouvant ni convaincre ni contraindre Octavius, il

résolus de l'écarter, et faisant l'assemblée juge entre son adversaire et lui, il demanda si un tribun du peuple qui agissait contre le peuple pouvait rester à son poste. La réponse négative de l'assemblée était prévue, et dès qu'il l'eut obtenue, Tibérius fit expulser Octavius du banc des tribuns par les officiers de police. La loi Sempronius fut immédiatement soumise à l'acceptation populaire et votée avec enthousiasme, et une commission composée d'Appius Claudius, de Tibérius et de Calus Gracchus, se mit à l'œuvre pour procéder à la distribution des terres. Tibérius triomphait ainsi, mais au prix de la plus grave atteinte portée au droit constitutionnel de sa patrie et à toutes les idées politiques des Romains. Dans l'antique doctrine romaine, le pouvoir était inviolable, et ses dépositaires ne pouvaient pas même être poursuivis ni seulement inculpés pendant la durée de leurs fonctions, à plus forte raison ne pouvaient-ils être destitués. Tibérius Gracchus venait de porter la main sur ce principe consacré, et en faisant destituer Octavius, il avait livré le pouvoir aux caprices et aux agitations du Forum. Le mal eût été moindre si l'assemblée populaire avait encore été, comme dans les temps anciens, l'exacte et complète expression de la souveraineté nationale; mais on sait ce qu'elle était devenue, une masse confuse et flottante, instrument facile et dangereux à la fois entre les mains des meneurs. En consultant ce qui s'appelait alors le peuple, Tibérius faisait en réalité la réponse en même temps que la question. Ce fut un abus de pouvoir fort blâmable, qu'il expia cruellement, car, de la destitution d'Octavius à la catastrophe du premier des Gracques, les faits s'enchaînent et sont engendrés l'un par l'autre avec une conséquence rigoureuse. La loi était votée, et l'oligarchie se résignait à la subir comme un mal et une humiliation inévitables; mais elle méditait de se venger sur son auteur, et le moindre péril qu'il courût, c'était, à sa sortie du tribunat, de se voir l'objet d'une poursuite criminelle pour l'illégalité commise à l'égard d'Octavius. Tibérius n'était pas homme à se soustraire par la fuite aux conséquences de son acte; mais le soin de sa sûreté lui inspira une conduite qui lui aliéna ses amis et ses alliés de l'aristocratie. Sans doute pour tenir en respect la clientèle de ses ennemis, il ne parut plus en public qu'accompagné d'une troupe de trois à quatre mille hommes; pour écarter les risques d'une poursuite judiciaire, il songea à se faire réélire à l'expiration de ses fonctions, et ce fut sa deuxième candidature qui amena la catastrophe. On sait que l'oligarchie vainquit à coups de gourdins, mais elle ne triompha que d'un homme. La réforme subsista, et malgré la mort de Tibérius, la commission de

partage commença et pressa vigoureusement ses travaux. Elle distribua toutes les terres *occupées* par des Romains, et en six ans la liste des citoyens s'accrut de soixante-seize mille noms. Elle voulut distribuer aussi celles qui étaient détenues au même titre par les confédérés latins, mais elle dut s'arrêter devant les réclamations qu'ils firent et qu'appuya Scipion Émilien. Les partisans du partage conçurent alors le projet de dédommager les confédérés en les investissant du droit de cité, et ce fut une nouvelle question qui surgit entre les partis. En réponse et en défi, le sénat fit expulser de Rome tous les non-citoyens, et les confédérés restèrent à la porte. Le parti démocratique emporta en dédommagement le principe de la rééligibilité des tribuns. Ces incidents remplirent l'intervalle entre Tibérius et Caius Gracchus.

Tibérius Gracchus avait été un réformateur emporté hors des voies légales par la juvénile ardeur du bien. Caius arrivait avec un plan complet et une constitution nouvelle. « Il était supérieur à son frère, dit M. Mommsen, par le caractère, par le talent et aussi par la passion, « qui fit de lui le premier orateur de la république, et sans laquelle il eût été un des premiers hommes d'État de tous les temps. » Il voulait renverser l'oligarchie par patriotisme à la fois et par vengeance. Convenons aussi qu'il se présentait dans de meilleures conditions que son frère : la loi récente qui permettait aux tribuns de se perpétuer dans leurs fonctions lui donnait la double garantie de l'inviolabilité personnelle et de la durée du pouvoir. L'instrument de force et de domination dont il avait besoin, il le trouva dans le prolétariat de la capitale, qu'il s'attacha en régularisant et en multipliant les distributions de blé à bas prix ; il eût été plus blâmable s'il les eût inventées, mais elles figuraient depuis longtemps parmi les moyens de gouvernement. Il fit donc allouer à tout citoyen qui réclamait cette faveur une quantité déterminée de blé par mois ; mais ces distributions n'avaient lieu qu'à Rome, de telle sorte que tout le prolétariat des campagnes se trouva attiré dans la capitale et soustrait en même temps à la clientèle de l'aristocratie. Caius s'en fit une garde et une majorité assurée dans les comices. Le vote par classe de fortune subsistait encore dans les centuries ; il fut supprimé. Par sa toute-puissance de tribun, Caius fit encore prévaloir d'autres changements, dont plusieurs étaient des progrès réels, et dont tous étaient adroitement calculés pour obtenir la faveur et la reconnaissance des classes populaires. Quelques-uns de ces changements avaient peut-être été promis ou projetés par son frère, mais ce fut Caius qui les fit prévaloir et les mit à exécution. Il diminuait la durée encore fort longue, quoique déjà anté-

rièreurement limitée, du service militaire, et fit décréter que les soldats seraient désormais habillés aux frais de l'État, au lieu de payer leurs vêtements sur leur solde. Plusieurs de ses lois eurent pour résultat direct ou indirect de limiter l'application de la peine capitale. Si depuis l'établissement de la république la peine de mort ne pouvait être prononcée en dernière instance contre un citoyen que par l'assemblée populaire, la même loi fut maintenant introduite dans le code militaire, et le soldat romain put en appeler à l'armée comme le citoyen en appelait au peuple. En même temps, la connaissance de la plupart des crimes non politiques fut soustraite à l'assemblée populaire, qui seule avait qualité pour prononcer la peine capitale, et déférée aux commissions judiciaires chargées de la procédure civile. L'exil, jusque-là la ressource légale des citoyens qui voulaient se soustraire au jugement de leurs pairs, devint dès lors la peine usuelle. Il n'entraînait pas la confiscation des biens.

En même temps que Caius se conciliait l'opinion par ces réformes et ces adoucissements, il réussissait à séparer les intérêts de l'aristocratie d'argent de ceux de l'oligarchie gouvernante. Entre les deux, les éléments de jalousie et de discorde ne manquaient pas. La seconde regardait de haut la première; dans les provinces, les proconsuls n'étaient pas toujours d'accord avec les spéculateurs. Caius entreprit aussi d'amener à lui l'aristocratie financière, et il y réussit. Ce fut probablement lui qui donna aux chevaliers l'anneau d'or, signe distinctif de leur classe, et une place particulière aux fêtes publiques. Cependant il est plus certain qu'il réussit à se les attacher par des concessions d'un ordre plus positif, mais qu'on ne peut approuver. Il agrandit encore le champ déjà si vaste ouvert à leurs spéculations. On sait qu'ils avaient depuis longtemps l'exploitation des impôts indirects; mais la plupart des communes soumises acquittaient l'impôt direct par voie d'abonnement, et c'était le système que le sénat avait appliqué à la province d'Asie récemment constituée. Gracchus fit voter par le peuple que tous les impôts de cette province seraient affermés, et posant un principe alors nouveau, et qu'il a fait entrer dans le droit politique de Rome, à savoir que Rome était propriétaire du sol conquis, il multiplia et aggrava les impôts frappés sur les Asiatiques, et jeta cette immense proie en pâture à l'avidité des fermiers, qui formèrent une société colossale pour l'exploitation de l'Asie.

Mais l'ordre équestre ne reçut pas seulement de nouvelles richesses, il obtint aussi des honneurs et une véritable importance dans l'État. Caius dépouilla, à son profit, le sénat du privilège de composer les

commissions judiciaires, et la république compta ainsi un pouvoir politique de plus. Il n'y en avait eu que deux jusque-là : le pouvoir administratif, qui était entre les mains du sénat; et le pouvoir législatif, exercé par l'assemblée populaire. La compétence judiciaire s'était trouvée partagée entre les deux. Gracchus fit attribuer au corps équestre spécialement la justice et le contrôle. Bien entendue peut-être, au point de vue de la séparation des fonctions, la réforme avait ce côté fâcheux qu'elle mettait la justice entre les mains de ceux qui avaient le plus d'intérêt à la tenir à leur discrétion.

Mais la chose importante pour Calus, c'est que le sénat se trouva ainsi dépouillé de l'une de ses plus importantes prérogatives. Il ne s'en tint pas là, et lui enleva peu à peu toutes ses attributions administratives, telles que la gestion du trésor public, la distribution des terres, la fondation des colonies, etc. Il les concentra toutes en lui-même, assumant sur lui, avec l'activité d'un esprit infatigable; les fonctions les plus diverses, habituant ainsi le peuple à ne voir partout qu'une seule et même main, et arrivant sans trop de peine à faire prévaloir son gouvernement net, prompt et décidé, sur l'administration routinière et boiteuse de l'oligarchie qu'il renversait. Il fut pendant deux ans le chef incontesté de l'État, le véritable gouvernement de Rome, et la première image du régime unitaire qui devait succéder à celui de la république.

Il n'est pas douteux que Calus n'eût l'intention de se faire maintenir au pouvoir par une réélection perpétuelle au tribunat, qui eût été bien voisine de l'empire. Mais l'édifice péchait par la base, sans qu'il y eût de la faute de l'architecte. La plèbe, sur laquelle Calus prenait son point d'appui, restait toujours à la disposition de tous les meneurs et de tous les intrigants. Elle était pour le moment à Calus, qui lui donnait beaucoup; mais il était évident qu'elle serait à quiconque lui offrirait davantage. Calus le comprenait sans doute, mais il n'avait pas le choix; car, on ne l'a déjà que trop dit, en dehors de l'oligarchie, il n'y avait plus à Rome que cette plèbe. Tout citoyen voulant, avec de bonnes ou de mauvaises intentions, opérer des changements dans l'État, ne pouvait donc opérer qu'avec elle. C'était un mauvais point d'appui, mais c'était le seul qui existât.

Calus ne tarda pas longtemps à rencontrer les bornes de son ascendant dans les mesures précisément auxquelles le nom des Gracques est demeuré particulièrement attaché. On a vu qu'il ne restait plus de terres publiques à partager en Italie, à moins qu'on ne se décidât à reprendre celles qui étaient occupées par les confédérés latins; ceux-

ci demandaient, en échange, la concession du droit de cité; la reprise de ces terres et cette concession étaient ainsi devenues des idées corrélatives, et faisaient partie du programme du mouvement. Calus les avait adoptées, mais il s'était demandé en même temps pourquoi on s'obstinerait à parquer la bourgeoisie romaine en Italie, et pourquoi, s'il lui fallait des terres, on n'en prendrait pas dans les conquêtes extérieures. Cette idée, qui place Gracchus bien en avant des Romains de son temps, qui a fait tomber l'étroite opposition de l'Italie et des provinces sur laquelle vivait l'ancienne politique romaine et préparé l'égalité civile et politique de tous les citoyens de l'empire, cette idée; disons-nous, fut une des moins populaires, et la reconstruction de Carthage comme colonie romaine fut peut-être le succès le plus remarquable de Calus, précisément parce qu'elle heurtait toutes les vieilles antipathies et tous les instincts exclusifs du génie romain. Quant à faire entrer les confédérés latins dans la cité, il n'y put jamais réussir, et c'est là que la plèbe lui fit voir que s'il croyait se l'être attachée d'une manière durable, il se trompait absolument. Elle n'entendait pas la discussion sur ce point; le droit de bourgeoisie romaine avec les distributions gratuites de blé, et les bénéfices de tout genre qu'il impliquait, constituait une existence sans travail qui paraissait à ces lazzaroni de l'antiquité la plus agréable du monde, et qu'ils préféraient à toutes les fermes de la Campanie. Mais doubler tout d'un coup le nombre des citoyens, comme le proposait Calus, c'était peut-être diminuer de moitié les distributions de blé et affaiblir d'autant qu'on les étendait les avantages attachés à ce glorieux droit de cité. Il renouvela deux fois sa tentative. La seconde fois, le débat n'eut pas même lieu et fut prévenu par le veto du tribun Livius Drusus.

Calus, bien qu'il eût toutes les témérités, n'osa pas essayer contre son collègue le coup hardi de Tibérius contre Marcus Octavius. Ce fut un grave échec pour lui. Le sénat vit son crédit ébranlé et jugea que le moment était venu d'agir contre lui; comme Gracchus lui-même, il dut chercher son appui dans la plèbe, qui va rester le seul instrument au service des partis, jusqu'à ce que l'armée intervienne dans les troubles civils. Il mit en avant le tribun Drusus, qui apporta au Forum des lois bien plus favorables encore au peuple que celles des Gracques, si favorables qu'elles en étaient complètement impossibles¹. Le peuple n'y fit pas attention et vota les propositions bouffonnes de son nouveau

¹ Il demandait entre autres l'établissement de trente-six mille nouvelles fermes en Italie, alors qu'il était notoire qu'il ne restait pas dans la Péninsule un pouce de terre, occupé par les Romains, à distribuer.

favori, comme il avait voté les propositions sérieuses de son ancienne idole. C'en fut fait dès ce moment de la puissance et de la vie de Calus; il ne put se faire réélire une troisième fois au tribunat, et c'était un parti pris d'en finir avec lui, dès qu'il aurait cessé d'être inviolable. On sait qu'il succomba, comme son frère, dans une émeute des rues où l'oligarchie fit plus de victimes qu'elle ne recueillit de gloire et de résultats réels, car, de même qu'elle avait dû subir la loi Sempronius, malgré la mort de son auteur, elle dut se résigner cette fois à laisser intacte presque toute l'œuvre constitutionnelle de Calus Gracchus. Elle gouverna de nouveau, mais avec les formes nouvelles, et n'osa pas remettre la main sur les privilèges dont Gracchus l'avait dépouillée.

L'ordre équestre resta en possession de tous les siens; le gouvernement romain fut dans un régime démagogique pratiqué par une oligarchie. Quand les idées résistent ainsi, même à la catastrophe de ceux qui les ont fait prévaloir, on peut discuter leur valeur absolue, mais non leur valeur relative et leur opportunité. Celles des Gracques sont évidemment sorties de l'esprit et des besoins de leur temps, et n'ont pas été, comme on l'a tant de fois prétendu, des tisons jetés dans la place publique par le caprice de deux factieux. Telle est sur les deux célèbres tribuns la conclusion du jugement que porte M. Mommsen, et que nous avons dû nous contenter de résumer scrupuleusement.

ARMAND VALLIER.

(Le troisième et dernier article au prochain numéro.)

ROMÉO ET JULIETTE

AU VILLAGE.

I.

Au bord du beau fleuve qui passe à une demi-lieue de S^{***}, le sol forme une pente douce et large qui va rejoindre de l'autre côté les champs de la plaine. Au pied de cette hauteur est situé un village où se trouvent plusieurs grandes fermes, et par le milieu de la colline s'étendaient jadis parallèlement trois champs magnifiques.

Par une belle matinée de septembre, deux paysans labouraient deux de ces champs, placés aux extrémités l'un de l'autre. Le champ du milieu, enclavé entre les deux autres, semblait inculte et abandonné depuis longues années, car il était couvert de pierres et de hautes plantes parasites, et un monde d'insectes y bourdonnait tout à son aise.

Les paysans, qui, des deux côtés, marchaient derrière leurs char-rués, étaient des hommes d'environ quarante ans, grands et osseux, dont l'extérieur indiquait au premier coup d'œil le calme et l'aisance de la vie rurale. Ils portaient des culottes courtes en gros coutil, dont les plis, immuables depuis longtemps, semblaient taillés dans la pierre. Quand un obstacle les obligeait de peser sur la charrue avec plus de force, les grosses manches de leurs chemises tremblaient de la légère secousse; leurs figures bien rasées étaient sérieuses et attentives, leurs yeux clignaient un peu au soleil tandis qu'ils mesuraient les sillons, ou bien se détournaient lorsque par intervalles un bruit éloigné venait interrompre le silence de la campagne. Lentement, et non sans une certaine élégance naturelle, ils posaient les pieds l'un devant l'autre; aucun ne disait mot, si ce n'est pour ordonner au valet d'exciter les quatre chevaux bien nourris attelés à la charrue. Vus à quelque distance l'un de l'autre, ces deux hommes se ressemblaient parfaitement, car ils représentaient le type primitif du pays; au premier abord on

les eût difficilement distingués. Ils labouraient tranquillement, et c'était plaisir de les voir, dans cette paix des sillons et par ce beau soleil de septembre, passant sur la hauteur à côté l'un de l'autre, puis s'éloignant jusqu'à ce que tous deux disparussent vers le bas de la pente pour reparaitre quelque temps après. Quand ils rencontraient une pierre dans leurs sillons, ils la lançaient vigoureusement sur le champ inculte du milieu; mais cela n'arrivait pas souvent, car celui-ci était chargé déjà de presque toutes les pierres qui avaient pu se trouver dans les champs voisins.

La matinée touchait à sa fin, lorsqu'un petit équipage apparut au bas de la côte. C'était une voiture d'enfant, peinte en vert, dans laquelle les enfants des deux laboureurs, un garçon et une fille, charriaient le déjeuner de leurs pères. Il y avait pour chacun un pain blanc enveloppé dans une serviette, un pot de vin avec des verres, et encore quelque surprise de la tendre ménagère au maître laboureur; la voiture renfermait aussi toutes sortes de pommes et de poires que les enfants avaient ramassées sur la route et déjà marquées de leurs dents. On y voyait encore une poupée déshabillée, avec une seule jambe et la figure barbouillée; assise comme une demoiselle entre les pains, elle semblait trouver du plaisir à se laisser voiturier majestueusement. Après bien des arrêts et des cahots, l'équipage fit enfin halte sur la hauteur, à l'ombre d'un bosquet de jeunes tilleuls placés sur la lisière du champ, et on put alors voir de plus près les deux petits conducteurs. C'étaient un garçon de sept ans et une petite fille de cinq, tous deux frais et bien portants; ils avaient l'un et l'autre de très-jolis yeux; la petite fille se distinguait par un teint brun et des cheveux noirs tout crépus qui lui donnaient un air vif, franc et ouvert.

Les laboureurs venaient eux-mêmes de remonter sur la côte : ils donnèrent un peu de trèfle aux chevaux, et laissèrent les charrues dans le sillon commencé pour aller en bons voisins déjeuner ensemble et se souhaiter le bonjour; car jusque-là ils ne s'étaient pas encore adressé la parole.

Les deux hommes déjeunèrent avec un plaisir tranquille en donnant leur part aux enfants, qui se gardèrent de bouger tant que dura le repas :

« Hier, dit Marti, l'un des paysans, un homme de S*** est venu chez moi pour me parler de ce champ-ci. » Et il désignait ainsi la terre inculte.

— Un membre du conseil cantonal, n'est-ce pas? reprit Manz. Il a aussi été chez moi.

— Vraiment ? Et sans doute il t'a engagé à défricher le champ et à en payer le fermage à la ville ?

— Oui, jusqu'à ce qu'on ait découvert le propriétaire. Mais je ne me suis pas soucié de faire les choses pour un autre, et j'ai dit à ce monsieur qu'on n'avait qu'à vendre le champ et en garder le prix jusqu'à ce que le légitime propriétaire fût reconnu, ce qui, j'imagine, ne se verra jamais, car une fois qu'une affaire est à la chancellerie de S^{...}, elle n'en sort pas de sitôt, et d'ailleurs ce n'est pas chose facile à décider. En attendant, les gueux voudraient bien profiter du fermage. Il est vrai que s'ils vendaient le champ, l'argent serait aussi pour eux, mais nous aurions soin de ne pas le pousser trop haut ; et quand on achète, on sait au moins ce qu'on tient. »

Il y eut un silence, puis Manz reprit : « C'est tout de même dommage que cette bonne terre reste en friche ; cela fait mal à voir : voilà plus de vingt ans que cela dure, et pas une âme qui s'en occupe. Car dans le village il n'y a personne qui ait quelque droit sur le terrain, et tout le monde ignore ce que sont devenus les enfants du trompette ruiné.

— Oh ! dit Marti, il y aurait bien quelque chose à dire. Quand je regarde le noir ménétrier, qui hante les vagabonds et s'en va parcourant les villages pour faire danser, je jurerais que c'est le petit-fils du trompette ; mais il ne se doute certainement pas qu'il lui reste encore un champ. Et puis qu'en ferait-il ? Ce serait là tout juste de quoi s'enivrer pendant un mois, et puis après comme devant. D'ailleurs, qui voudrait s'occuper d'une chose qu'après tout on ne tirera jamais bien au clair ?

— C'est là qu'on pourrait se mettre une vilaine affaire sur les bras, répondit Manz ; c'est déjà bien assez d'avoir à contester à ce ménétrier, qu'on veut toujours nous imposer, le droit de rester dans la commune. Si ses parents sont allés se joindre aux vagabonds, qu'il y reste, et qu'il leur joue du violon. Comment pouvons-nous savoir s'il est réellement le petit-fils du trompette ? Pour mon compte, et quoique je croie, moi aussi, reconnaître le vieux musicien dans cette figure noire, je me dis : on peut se tromper, et le moindre chiffon de papier, quelque lambeau d'extrait de baptême éclaireront mieux ma conscience que dix figures de pécheur.

— Eh certes, dit Marti. Il prétend, c'est vrai, qu'il n'y a pas de sa faute s'il n'a pas été baptisé ! Mais devons-nous rendre notre baptistaire portatif et l'aller traîner dans les forêts ? Non, il tient bien dans l'église, c'est la bière pendue au dehors qui est portative. Nous avons déjà trop de monde dans le village, et il nous faudra bientôt deux maîtres d'école ! »

Le repas de nos paysans était fini. Ils laissèrent là leur conversation pour reprendre leur travail jusqu'à l'heure de midi. Mais les deux enfants avaient déjà formé le projet de ne rentrer qu'avec leurs pères; ils placèrent leur cahriole à l'ombre sous les tilleuls, et se mirent ensuite à courir dans le champ inculte, qui, avec ses buissons, ses plantes parasites et ses monceaux de pierres, figurait pour eux un désert extraordinaire et tout à fait remarquable. Après s'être promenés quelque temps au milieu de cette solitude en se tenant par la main, et s'être amusés à lever leurs mains enlacées au-dessus des hautes touffes de chardons, ils s'assirent à l'ombre, et la petite se mit à revêtir sa poupée de longues feuilles d'acanthé, qui lui firent une belle robe verte dentelée; elle la coiffa d'un pavot rouge, qu'elle fixa par un brin d'herbe, ce qui donnait à la petite personne l'air d'une fée, surtout quand elle eut ajouté encore un collier et une ceinture de baies rouges. Puis les enfants placèrent la poupée tout en haut de la touffe de chardons, la regardèrent quelque temps à eux deux; enfin le garçon, l'ayant assez vue, finit par l'abattre d'une pierre. Cela dérangerait quelque peu la toilette improvisée, et la petite fille déshabilla en toute hâte sa poupée pour la parer de nouveau; mais quand elle se trouva dépouillée de sa robe, et qu'elle n'eut plus que sa coiffe rouge pour toute parure, le petit diable arracha le jouet des mains de sa compagne et le jeta en l'air. La petite sauta après en criant, mais le garçon était toujours le premier à rattraper l'objet, et le rejetait de nouveau en l'air, pendant que la pauvre enfant cherchait en vain à s'en saisir. Il la taquina ainsi pendant quelque temps. Mais sous ses mains la poupée reçut, au genou de la seule jambe qui lui restait, un accroc d'où s'échappèrent quelques grains de son. A peine le bourreau l'eut-il remarqué, que, sans souffler mot, il s'empressa d'agrandir le trou avec ses ongles, et de chercher l'endroit d'où venait le son. Le silence de son compagnon parut fort suspect à la petite fille, qui, s'étant approchée, vit avec effroi le désastre.

« Regarde un peu, » cria-t-il en lui passant la jambe de la poupée devant le nez de manière à lui faire voler le son à la figure. Et comme elle cherchait à l'attraper tout en criant et en suppliant, il s'enfuit, et n'eut de cesse que lorsqu'il eut réduit la jambe à néant.

Il jeta ensuite le jouet si maltraité, et prit un air insouciant et effronté quand la petite se précipita sur la poupée et la cacha dans son tablier. Mais bientôt elle la découvrit, la regarda avec tristesse, puis se prit à sangloter à la vue de cette jambe qui pendait au tronc comme une queue de salamandre. La voyant pleurer à chaudes larmes,

le malfaiteur se sentit le cœur serré; il eut des remords et prit un air piteux. Dès que sa compagne s'en aperçut, elle cessa tout à coup de pleurer, et le frappa à plusieurs reprises avec la poupée; lui, fit semblant d'avoir mal, et cria si naturellement qu'elle fut satisfaite, et se mit avec lui à compléter l'œuvre de destruction. Ils percèrent plusieurs trous dans le corps de la pauvre martyre, en firent sortir le son par tous les bouts, le tassèrent avec soin sur une pierre plate, le remuèrent et le regardèrent attentivement. La seule chose qui tenait encore dans la poupée était la tête, aussi excita-t-elle l'attention particulière des enfants, qui la détachèrent soigneusement du cadavre mutilé et regardèrent avec étonnement son intérieur vide. Cela leur inspira la pensée de remplir la tête de son. Aussitôt leurs petits doigts s'empressèrent à l'envi. Mais le garçon se douta sans doute que ce n'était pas encore la vie, car, ayant attrapé une grosse mouche bleue qui bourdonnait, il retint la malheureuse bête dans le creux de ses deux mains, et ordonna à sa compagne de retirer le son de la tête. Puis ils y enfermèrent la mouche, et bouchèrent l'ouverture avec de l'herbe. Après l'avoir approchée de leurs oreilles, ils la posèrent solennellement sur une pierre. Les enfants se tenaient enlacés, et écoutaient avec un religieux silence le bourdonnement intérieur. Mais tout prophète excite l'effroi et l'ingratitude; le peu de vie enfermé dans cette misérable figure éveilla dans les enfants la cruauté naturelle à l'homme, et ils résolurent d'enterrer la tête. Ils creusèrent donc une fosse, y mirent la tête avec la mouche sans consulter la pauvre captive, et élevèrent au-dessus de la tombe un monument imposant de pierres des champs; puis ils éprouvèrent une certaine terreur d'avoir enterré quelque chose d'animé, et s'éloignèrent un bon bout de chemin de cet endroit peu rassurant. La petite fille se sentait fatiguée, elle choisit une place touffue, s'y coucha sur le dos, et se mit à chanter quelques paroles, toujours les mêmes et sur un ton uniforme. Le garçon s'accroupit nonchalamment à côté d'elle. Un rayon de soleil éclairait la bouche ouverte de la petite chanteuse, faisant briller ses fines dents blanches entre ses lèvres vermeilles.

Le garçon regardait et examinait avec curiosité les petites dents de sa compagne, et lui tenant la tête :

« Devine, lui dit-il, combien il y a là de dents? »

La petite réfléchit un instant comme si elle les comptait avec beaucoup de soin, et s'écria ensuite à tout hasard :

« Cent.

— Non, reprit-il, trente-deux. Attends un peu que je les compte. »

Puis il se mit à la besogne, mais comme il n'en trouvait pas trente-deux, il recommença plusieurs fois.

La petite se tint longtemps tranquille, enfin, voyant que son ami ne finissait pas, elle se leva soudain et dit :

« A mon tour de compter les tiennes! »

Le garçon se mit dans l'herbe; la petite se jeta sur lui en lui passant le bras autour de la tête. Il ouvrit la bouche, et elle compta : « Une, deux, sept, cinq, deux, un. » Mademoiselle ne savait pas compter.

Lui la reprenait, lui indiquait comment elle devait s'y prendre. Elle recommença cent fois, et ce jeu leur parut le plus amusant du monde.

Enfin, las de rire et de compter, tous deux s'endormirent au soleil.

Cependant les pères avaient fini de labourer leurs champs, et la terre brune, aux approches du soir, exhalait un frais parfum; mais lorsque, arrivé au bout du dernier sillon, l'un des valets voulut s'arrêter, son maître lui cria :

« Que t'arrêtes-tu? Retourne encore une fois.

— Mais nous avons fini, dit le valet.

— Tais-toi, et fais ce que je te dis, » reprit le maître.

Et ils retournèrent la charrue, et enlevèrent un grand sillon au champ abandonné, de manière à faire voler tout autour les plantes et les pierres.

Le paysan ne s'amusa pas pour le moment à écarter les débris; il pensait sans doute que cela ne pressait pas, et il se contenta de faire le plus gros pour cette fois. Ils montèrent ainsi promptement la pente, et quand ils furent en haut et que le vent rejeta en arrière le bonnet du laboureur, son voisin, avec le bout de bonnet sur le devant, passait de l'autre côté et enlevait également un fort sillon au champ du milieu, dont il faisait voler ça et là les mottes de terre.

Chacun des deux paysans remarquait bien ce que faisait l'autre, mais ils feignaient de ne rien voir, et ils se perdirent de vue bientôt, comme deux étoiles qui se croisent un instant pour disparaître aux deux extrémités de l'horizon.

Ainsi le destin se plait à faire aller ses navettes, et ce qu'il trame nul tisserand ne le peut savoir.

II.

Les moissons se succédèrent, les enfants grandirent, et le champ du milieu ne cessa de diminuer. A chaque labour il perdait un nouveau sillon de chaque côté, sans qu'une parole fût échangée ni que personne eût l'air de s'apercevoir de la fraude. Les pierres se resserraient et s'élevaient en monceaux de plus en plus; elles formaient maintenant une large arête tout le long du champ, les plantes sauvages n'avaient point perdu leur temps, si bien que les enfants, quoiqu'ils eussent grandi également, ne pouvaient plus se voir lorsqu'ils marchaient des deux côtés de cette crête. Ils n'allaient plus ensemble au champ; mais au temps de la moisson, quand tout le monde était à l'œuvre, ils escadaient la crête de pierres qui les séparait.

Cependant le champ abandonné dut à la fin être vendu et le produit déposé provisoirement au tribunal. L'enchère se fit sur les lieux mêmes, mais à part quelques curieux, il n'y vint personne que les paysans Manz et Marti; nul autre n'avait envie d'acquérir cette étrange pièce de terre et de la cultiver entre les deux voisins.

La plupart des hommes sont enclins à commettre une injustice qui se trouve à leur portée. Mais une fois qu'elle a été commise par un autre, tous sont contents d'avoir échappé à la tentation. Celui qui a succombé leur donne la mesure des mauvais instincts de l'homme, et ils le traitent avec un timide respect pour avoir assumé sur lui le mal proscrit par les dieux, tandis qu'ils convoitent en secret les bénéfices qu'il en retire.

Manz et Marti furent donc les seuls enchérisseurs sérieux, et après une lutte assez vive, ce fut Manz qui l'emporta.

Le commissaire-priseur parti et les curieux dispersés, les deux paysans avaient trouvé de quoi s'occuper et s'attarder dans leurs champs. En s'en allant ils se rencontrèrent :

« Tu réuniras sans doute maintenant ton ancien et ton nouveau champ, dit Marti, et tu les diviseras en deux portions égales? Voilà du moins ce que je ferais si j'étais acquéreur.

— C'est aussi ce que je compte faire, répondit Manz, car pour un seul champ, cette pièce de terre serait trop grande. Mais, à propos, j'ai remarqué que tout dernièrement tu as empiété avec ta charrue sur l'extrémité du champ qui aujourd'hui est à moi, et que tu en as coupé un bon morceau en biais. Tu l'as probablement fait dans la

pensée qu'en acquérant le tout ce morceau te revenait de droit. Mais comme cette terre est aujourd'hui mon bien, je ne puis accepter une telle brèche, et tu ne trouveras pas à redire que j'égalise la ligne que tu as courbée. Il n'y aura pas pour cela de querelle entre nous, je pense ! »

Marti répliqua avec le même sang-froid :

« Je n'y vois pas non plus un sujet de querelle ! Je pense que tu as acheté le champ tel qu'il est là. Nous l'avons tous examiné en commun, et depuis une heure il n'a pas changé d'un pouce !

— Bah ! dit Manz, ne revenons pas sur le passé ! Mais trop est trop, et tout doit rentrer enfin dans l'ordre. Ces trois champs ont été de tout temps à côté l'un de l'autre et tirés tout droit comme au cordeau. C'est pousser un peu loin la plaisanterie que de vouloir y faire entrer un crochet aussi ridicule et aussi absurde. Si nous laissons subsister cette ligne crochue on se moquera de nous. Il faut qu'elle disparaisse. »

Marti se mit à rire :

« Te voilà pris tout à coup d'une singulière peur des railleries du monde ! fit-il ; mais cela peut s'arranger. Ce qui est crochu ne me gêne pas ; si cela te gêne, nous l'égaliserons, mais pas de mon côté. Je te le signerai par écrit si tu veux !

— Ne plaisante donc pas comme ça, dit Manz. Oui, nous l'égaliserons, mais de ton côté ; je t'en fais le serment.

— Qui vivra verra ! » dit Marti.

Et les deux paysans se quittèrent sans se regarder. Ils levèrent les yeux en l'air chacun dans une direction opposée, comme s'ils examinaient la chose la plus extraordinaire et qui dût réclamer l'attention la plus soutenue.

Dès le lendemain, Manz envoya sur sa nouvelle acquisition un valet, une journalière et son propre fils Sali, pour y arracher les mauvaises plantes et les broussailles, et les mettre ensuite en tas, afin que l'on pût enlever les pierres plus facilement.

Les broussailles séchées au soleil furent entassées et brûlées avec de grands cris de joie. La fumée s'en répandit au loin en tourbillons, et tous sautèrent là dedans comme des possédés. Ce fut la dernière fête que vit le malheureux champ ; la fille de Marti s'y glissa aussi furtivement et assista bravement les autres. C'était pour Véronique une occasion naturelle de s'approcher de son ancien compagnon de jeux, et les enfants furent très-heureux et très-gais en présence de ces feux de joie. D'autres enfants étant survenus, il se forma bientôt toute une bande joyeuse. Mais dès que Sali et Véronique étaient séparés l'un de

l'autre, il cherchait à joindre sa compagne et elle savait toujours se glisser auprès de son ancien ami. Il semblait à ces bienheureuses créatures que ce jour ne pouvait ni ne devait finir.

Cependant le vieux Manz arriva vers le soir pour voir où en était la besogne, et bien qu'il la trouvât faite, il ne gronda pas moins, blâma le divertissement et mit toute la bande en fuite. Au même moment Marti se montra sur son champ, et apercevant sa fille, il siffla et l'appela d'un geste impérieux; elle vola auprès de lui tout interdite, et sans aucun motif apparent, il lui administra quelques soufflets.

Les jours suivants la besogne fut plus rude; pour faire ramasser et emporter les pierres, il fallut à Manz des ouvriers plus robustes. Ce travail ne finissait pas; on aurait dit que toutes les pierres de la terre avaient été amoncelées sur le malheureux champ. Cependant Manz ne les en fit pas enlever tout à fait, il ordonna seulement qu'elles fussent jetées sur la pointe en litige que Marti avait déjà fait défricher. Manz avait commencé par tirer une ligne droite comme démarcation, puis il avait fait encombrer ce petit morceau de terrain de toutes les pierres que les deux voisins avaient entassées depuis un temps infini sur l'ancien champ abandonné.

Il s'éleva ainsi une immense pyramide. Marti se gardera bien de la faire enlever, pensait Manz. Marti ne s'était guère attendu à cette façon de procéder. Il avait pensé que son adversaire aurait, selon l'ancien usage, recours à la charrue, et avait attendu jusqu'à ce qu'il le vît à l'œuvre comme laboureur. Ce n'est qu'après la besogne qu'il entendit parler de ce beau monument que Manz avait fait ériger. Il arriva tout furieux, et à la vue de cet amas de pierres, il alla chercher le maire, pour protester au préalable contre cette usurpation de son terrain, et pour le revendiquer judiciairement.

A partir de ce jour, nos paysans furent toujours en procès, et n'eurent de cesse que lorsqu'ils furent ruinés tous les deux.

Les idées de ces hommes, autrefois si sensés, étaient devenues courtes comme paille hachée. A chacun revenait maintenant de droit le sentiment le plus borné. Aucun ne pouvait ni ne voulait comprendre comment l'autre se permettait d'accaparer le bout de champ contesté d'une manière aussi arbitraire qu'illégale. Pour Manz, il éprouvait en outre un goût tout particulier pour la symétrie et pour les lignes parallèles, et il était vraiment piqué, contrarié de ce ridicule caprice qui poussait Marti à maintenir sa ligne crochue. Mais tous deux s'accordaient en ce point, que celui qui voulait duper l'autre d'une façon aussi grossière et aussi impudente, devait nécessairement le prendre

pour un imbécile, digne de tout mépris. Or, ce procédé pouvait tout au plus se comprendre vis-à-vis d'un pauvre diable sans consistance, mais non vis-à-vis d'un homme bien posé, intelligent et en état de se défendre. Chacun se sentait ainsi blessé dans son singulier point d'honneur, et s'abandonnant sans réserve à sa rage de procès, courait à une ruine inévitable. Leur vie ressembla depuis à une hallucination constante, au tourment de deux âmes damnées qui descendent un sombre fleuve sur une planche étroite, se cherchent l'une l'autre, frappent en l'air, et croyant chacune saisir son ennemi, finissent par se détruire elles-mêmes.

Comme leur affaire était mauvaise, ils tombèrent entre les mains de praticiens véreux qui, attisant le feu, remplirent leur tête fêlée des idées les plus extravagantes. Le petit bout de terre avec son monceau de pierres sur lequel fleurissait de nouveau une forêt d'orties et de chardons, ne fut que le premier germe d'une existence nouvelle, qui inspira aux deux paysans, arrivés à l'âge de cinquante ans, des habitudes et des espérances bien différentes de celles qu'ils avaient eues jusqu'alors. Plus ils perdirent d'argent, plus ils désirèrent s'en procurer, et moins ils possédèrent, plus ils s'acharnèrent à vouloir s'enrichir pour s'éclipser l'un l'autre. Donnant dans toutes les chances aléatoires, ils mettaient tous les ans aux loteries allemandes, dont les billets affluaient à S***, mais jamais ils ne gagnèrent un écu. Ce qu'il y avait de certain, c'est que l'argent sortait régulièrement de leurs poches sans jamais y rentrer. Quelquefois les malins du village s'amusaient à faire prendre à chacun des deux paysans, à son insu, le même billet, de sorte que chacun d'eux plaçait dans la même chance l'espoir de perdre et d'écraser son rival.

Ils passaient la moitié de leur temps à la ville; chacun avait établi son quartier général dans un cabaret. C'était à qui des deux se laisserait monter le plus la tête; ils se livraient à l'envi aux dépenses les plus ridicules et à une flânerie misérable, ce qui leur faisait saigner intérieurement le cœur. Le temps qu'ils ne consacraient pas au cabaret, ils l'employaient à rester chez eux à s'ennuyer ou bien à veiller aux travaux, cherchant à regagner le temps perdu et éloignant ainsi de chez eux les hommes sûrs et habitués à un travail régulier. Aussi leurs affaires baissèrent de plus en plus, et il ne s'était pas passé dix ans, que tous deux se trouvèrent criblés de dettes. Mais quelque fâcheuse que fût leur position, leur haine augmenta chaque jour; car chacun regardait l'autre comme la cause de son malheur, et voyait en lui un ennemi mortel que le diable avait mis exprès au monde pour le

perdre. Ils crachaient à la vue l'un de l'autre; aucun membre de leur famille, s'il ne voulait s'exposer aux plus mauvais traitements, n'osait adresser la parole à la femme, à l'enfant ou aux domestiques de son rival.

Les femmes des deux paysans suivirent chacune une conduite différente dans l'appauvrissement graduel et dans la dégradation des deux ménages. Celle de Marti, douée d'un bon naturel, ne put voir la ruine de sa maison; le chagrin la tua quand sa fille eut atteint l'âge de quatorze ans. La femme de Manz, au contraire, s'accommoda du changement opéré dans sa maison, et pour marcher sur les traces de son mari, elle n'eut qu'à donner libre cours à quelques défauts de son sexe pour les voir se transformer en vices. De friande elle devint gourmande; sa loquacité se changea en câlinerie flatteuse et médisante, qui lui faisait dire à tout instant le contraire de ce qu'elle pensait; elle semait la zizanie entre tout le monde et ne se faisait guère scrupule de mentir à son mari lui-même.

Nos deux pauvres enfants étaient donc bien à plaindre; car, n'ayant d'autre spectacle devant les yeux que querelles et soucis, ils ne voyaient aucune perspective d'avenir, et ne jouissaient même pas du présent avec l'heureuse insouciance de leur âge. A en juger par les apparences, Véronique devait avoir plus à souffrir que Sali, car elle n'avait plus de mère : seule dans une maison délabrée, elle était abandonnée au pouvoir despotique d'un père dénaturé et abruti. A peine elle avait seize ans, sa taille était fine et élancée, ses cheveux châtons tombaient en longues boucles, et couvraient presque ses yeux bruns et étincelants; l'incarnat du jeune sang brillait à travers la peau fine et brune de ses joues, colorant ses lèvres d'une pourpre vive; tout son être respirait la joie prompte et l'ardent désir de se sentir vivre; elle était toute disposée à rire et à folâtrer, pourvu qu'il fit un peu de soleil dans son existence. Mais elle n'avait de la peine que trop souvent; car non-seulement il fallait supporter sa part des chagrins et des misères croissantes du ménage, mais encore s'habiller tant soit peu proprement, sans que le père songeât le moins du monde à lui en fournir les moyens. Aussi Véronique avait-elle mille peines à relever ses grâces naturelles par une modeste toilette, à acquérir une robe de dimanche bien simple et à conserver quelques pauvres fichus de couleur. La jolie et joyeuse enfant, gênée à chaque pas et humiliée en toute occasion, ne courait pas risque de succomber au péché d'orgueil. D'ailleurs elle avait vu les peines et la mort de sa mère, et ce souvenir était un frein imposé à sa nature ardente. Pauvre enfant! qu'elle était ravissante et touchante

à voir lorsque, en dépit de tout, sa figure s'épanouissait en sourire à chaque rayon de soleil.

Au premier abord, la position de Sali semblait moins pénible; il était devenu un joli garçon, fort et vigoureux, qui savait se défendre, et dont l'extérieur n'admettait pas même la possibilité de mauvais traitements. Il voyait bien à quel triste état étaient réduits ses parents, et il croyait pouvoir se rappeler qu'il n'en avait pas toujours été ainsi. Il se représentait encore en pensée la figure qu'avait autrefois son père, celle d'un paysan ferme, sensé et tranquille, alors qu'aujourd'hui ce même homme lui apparaissait sous les dehors d'un vieux fou procédurier, flâneur, fanfaron, et qui marchait de plus en plus à reculons vers sa perte. Quand ce spectacle lui déplaisait, et souvent le remplissait de chagrin et de honte, parce que dans son inexpérience il ne s'expliquait pas comment les choses en étaient venues à ce point, sa mère le comblait de flatteries dont elle savait étouffer ses peines. Pour être moins gênée et afin de s'assurer un défenseur, sans doute aussi par gloire, elle lui accordait tout ce qu'il désirait, l'habillait proprement et même richement, et lui procurait tout ce dont il avait besoin pour s'amuser. Il acceptait toutes ces caresses sans en témoigner beaucoup de reconnaissance, car sa mère lui faisait trop de contes; et comme en définitive tout cela ne le divertissait pas beaucoup, il faisait nonchalamment et sans réflexion tout ce qui lui plaisait, sans cependant mal agir. Tel avait dû être son père quand il avait le même âge. Cela inspira au vieux Manz un respect involontaire pour son fils, dans lequel sa conscience troublée et ses pénibles souvenirs lui retraçaient sa propre jeunesse. Malgré la liberté qu'on laissait à Sali, il n'en jouissait pas avec plaisir; il ne sentait que trop qu'il n'entreprenait et n'apprenait rien d'utile, car depuis longtemps il n'était plus question dans la maison de Manz de se livrer à un travail suivi et raisonnable. Il trouvait son unique consolation dans son indépendance et dans sa bonne réputation. Fier de ces précieux biens, il laissait bravement les jours s'écouler et détournait les yeux de l'avenir.

La seule contrainte à laquelle il fût obligé de se soumettre était la haine que son père avait pour tout ce qui portait le nom de Marti et lui rappelait son ennemi. Cependant Sali ne savait guère autre chose, sinon que Marti avait fait du tort à son père, et que dans la maison de Marti on nourrissait les mêmes sentiments hostiles contre sa famille; il ne lui coûta donc pas beaucoup de ne regarder ni Marti ni sa fille et de prendre de son côté aussi envers eux l'apparence d'un ennemi passablement indifférent.

Mais Véronique, qui avait bien plus d'ennuis à essayer que Sali, et qui chez elle se trouvait bien plus délaissée, se sentait moins disposée à cette inimitié déclarée, elle se crut seulement méprisée par Sali, qui était mieux mis et paraissait plus heureux.

Elle se cachait donc de lui, et quand il approchait d'un endroit où elle se trouvait, elle se hâtait de s'en éloigner, sans qu'il se donnât même la peine de la suivre du regard. Aussi y avait-il plus de deux ans qu'il n'avait revu l'ancienne compagne de ses jeux, et depuis qu'elle était devenue grande il ne savait pas en vérité quel air elle avait. Cependant lorsqu'on parlait des Marti, il ne pensait involontairement qu'à la fille, dont le souvenir ne lui était nullement odieux.

Le père de Sali fut le premier des deux ennemis qui ne put plus tenir, et qui se trouva forcé d'abandonner sa maison et son champ. S'il manqua le premier, c'est qu'il avait une femme complice de sa ruine et un fils qui dépensait bien aussi quelque chose. Marti, au contraire, était le seul consommateur de son royaume chancelant; il laissait sa fille travailler comme une bête domestique, mais n'osait toucher à rien.

Manz, aux abois, ne trouva rien de mieux que d'aller habiter la ville, sur l'avis de ses protecteurs de S***, et d'y ouvrir un cabaret. Il est toujours affligeant de voir un ancien cultivateur, vieilli dans les champs, se retirer avec les débris de sa fortune dans une ville pour s'y établir comme aubergiste ou cabaretier, et y faire l'hôte aimable et prévenant lorsque la gaieté est bien loin de son cœur. Quand les Manz quittèrent le village, on put voir combien ils étaient pauvres; ils n'emportèrent avec eux que de vieux meubles usés, attestant que depuis bien des années la famille n'avait eu les moyens d'en acheter d'autres. La femme n'en mit pas moins ses plus beaux atours pour se hucher dans la voiture au-dessus des meubles. Son visage exprimait les plus belles espérances, et, comme future citadine, elle jetait déjà des regards de dédain sur les villageois qui se tenaient derrière les haies et regardaient avec pitié passer le misérable équipage. Car la Manz se proposait de charmer toute la ville par son esprit et son amabilité, comptant bien prendre à son compte la besogne que son mari, devenu trop simple, ne pourrait faire, une fois qu'elle serait établie maîtresse d'une respectable auberge. Mais cette auberge se trouva n'être qu'un méchant cabaret borgne dans une petite rue déserte; le prédécesseur du pauvre Manz s'y était ruiné. La ville vendit encore à Manz quelques tonneaux de mauvais vin et le mobilier du cabaret, composé d'une douzaine de mauvaises bouteilles blanches, d'autant de verres, de quelques tables et

bancs en sapin, qui, dans le principe, peints en rouge, avaient depuis été rabotés plusieurs fois. Devant la fenêtre un cercle de fer se balançait dans un crochet, et dans le cercle une main d'étain tenant une bouteille versait du vin rouge dans un verre. En outre, il y avait une branche de houx desséché au-dessus de la porte de la maison, Manz l'eut par-dessus le marché. Mais il n'était pas d'aussi belle humeur que sa femme; agité de mauvais pressentiments, il fouettait avec rage les maigres haridelles empruntées au paysan qui avait acheté son bien. Le dernier pauvre petit valet qui lui était resté l'avait déjà quitté depuis plusieurs semaines. Quand il abandonna sa maison, il vit passer Marti dans la rue, le visage plein d'une joie ironique et malicieuse. Il chargea de ses malédictions celui qu'il regardait comme la seule cause de son malheur. Quant à Sali, une fois la voiture en marche, il hâta le pas, prit les devants, et alla seul à la ville par des chemins de traverse.

« Nous y voilà! » dit Manz quand la voiture s'arrêta devant l'auberge.

En la voyant, la femme de Manz demeura interdite, car cette auberge était en vérité un fort méchant cabaret.

Les voisins se mirent aux croisées ou parurent aux seuils de leurs maisons pour examiner le nouveau cabaretier; et, de par leur supériorité de citadins, ils le regardèrent avec pitié et ironie.

Tout en colère et les yeux pleins de larmes, la future cabaretière descendit de voiture, et aiguisant au préalable sa langue, elle courut dans la maison pour ne plus se montrer de la journée dans ses atours; car elle rougit des méchants meubles et des lits abîmés qu'on se mit à décharger. Sali aussi eut honte; mais, forcé d'aider son père, il déposa dans la rue le triste mobilier, sur lequel sautèrent les enfants de l'ancien cabaretier ruiné, en se moquant des paysans déguenillés qui venaient prendre leur place.

L'intérieur de la maison était encore plus affreux, et ressemblait à une véritable caverne de brigands. Les murs badigeonnés d'un mauvais crépi blanc humide, la salle sombre, déplaisante, garnie de tables jadis lie de vin; il y avait encore deux cabinets en fort mauvais état. Partout foison de saletés et d'ordures.

Tel fut le début et telle fut la suite. La première semaine, surtout le soir, quelques curieux vinrent prendre place aux tables de la salle pour voir le nouveau cabaretier et pour s'amuser un peu si c'était possible. Le cabaretier n'offrait pas grande ressource. Manz était lourd, roide, sombre et mélancolique, il ne savait ni ne voulait savoir quel maintien il devait prendre. Il se contentait de remplir maladroitement les cho-

pines, les plaçait devant les hôtes d'un air revêché, cherchait les mots et ne les trouvait pas. La femme fit d'autant plus de frais, et réussit à retenir le monde pendant quelques jours, mais pas de la façon qu'elle pensait. La bonne femme s'était arrangé une toilette qu'elle croyait irrésistible. Elle portait une jupe de toile écrue avec un spencer de soie verte, un tablier de coton et un méchant col blanc. Le peu de cheveux qui lui restaient, elle les avait roulés autour des tempes en boucles fantastiques, et un grand peigne était planté dans son petit chignon. Ainsi parée, elle sautillait avec une grâce affectée, faisait la bouche en cœur, tournait et pirouettait autour des tables, et en posant le verre ou l'assiette au fromage, elle disait d'un air souriant des choses qu'elle croyait fort aimables et appropriées aux goûts des buveurs. « C'est ça, c'est bien ça, messieurs! c'est parfait! » Ou bien elle débitait d'autres mots aussi spirituels; car, quoiqu'elle eût ordinairement la langue bien pendue, elle ne savait que dire à des gens qu'elle ne connaissait pas. Les habitués du cabaret, gens de la plus mauvaise espèce, mettaient la main devant la bouche, pouffaient de rire, se poussaient les genoux au-dessous des tables, et répétaient à l'envi :

« Eh mais, c'est une princesse, une déesse! Corbleu, ça vaut bien la peine de venir ici. Il y a longtemps que nous n'en avons vu une comme ça! »

Manz voyait tout cela d'un regard sombre, il lui donnait un coup dans les côtes et lui disait : « Que fais-tu donc là, vieille bête? » Elle répondait avec colère : « Ne me dérange pas, vieux lourdaud! Ne vois-tu pas quelle peine je me donne et comme je sais bien prendre mon monde? Malheureusement tous ces gens-là ne sont que des gueux comme toi! Mais laisse-moi faire, j'aurai bientôt ici de meilleures pratiques! » Tout cela était éclairé par une ou deux mauvaises chandelles de suif. Quant à Sali, il allait dans la cuisine, où le jour arrivait à peine, s'asseyait sur le foyer, et pleurait.

Cependant les habitués se lassèrent bientôt du spectacle que leur donnait la bonne Manz, et ils recommencèrent à fréquenter des endroits plus gais où ils pouvaient rire à leur aise du singulier ménage. De loin en loin seulement se montrait quelque hôte pour boire un verre et bâiller entre les quatre murs; ou bien, par exception, il en arrivait toute une bande, tumulte passager, qui berçait les pauvres gens d'un espoir bien vite déçu.

Ils étaient ainsi livrés aux soucis et à la crainte dans ce recoin étroit où paraissait à peine la lumière du soleil. Manz, autrefois habitué à passer des journées entières dans la ville, trouvait insupportable de

rester entre ces quatre murs. Lorsqu'il pensait à la campagne et au plein air, il baissait les yeux vers la terre ou les relevait au plancher en roulant de sombres pensées; il courait sur le seuil étroit de sa porte, mais en revenait bien vite, car il voyait les yeux de ses voisins braqués sur le méchant cabaretier, comme on commençait à l'appeler. A bout de compte, ils ne tardèrent pas à devenir tout à fait misérables. Il leur fallait, pour avoir quelque chose à manger, attendre que quelqu'un vînt boire pour un peu d'argent du restant de leur vin, et si on leur demandait une saucisse, ils avaient la plus grande peine pour en présenter une. Bientôt même ils ne tinrent de vin que dans une grande bouteille qu'ils faisaient emplir en cachette dans un autre cabaret, et ainsi il leur fallait faire les hôteliers sans posséder ni pain ni vin, et se montrer aimables sans avoir suffisamment mangé. Ils en étaient presque à désirer que personne ne vînt plus, et ils restaient dans leur cabaret sans pouvoir vivre ni mourir. Quand la femme Manz fit ces tristes expériences et que la misère fut au comble, elle quitta le spencer vert, se réforma, et de même qu'autrefois elle avait donné accès aux défauts, elle accueillit et adopta plusieurs vertus de son sexe. Elle pratiqua alors la patience, chercha à relever le moral de son mari et à entretenir son fils dans le bien. Elle se sacrifia dans maintes occasions et presque en toutes choses; en un mot, elle exerça à sa manière une sorte d'influence bienfaisante qui, sans s'étendre loin et sans produire beaucoup de bien, l'aida au moins à retarder la catastrophe. Elle savait maintenant, dans la mesure de son esprit, donner plus d'un conseil dans des cas embarrassants, et quand ses avis n'amenaient pas le résultat espéré, elle supportait sans murmurer la colère de son mari et de son fils; maintenant qu'elle était vieille, elle faisait tout ce qui aurait été plus utile si elle l'avait fait plus tôt.

Pour gagner au moins quelque chose à mettre sous la dent, et aussi pour tuer le temps, le père et le fils se livrèrent à la pêche à la ligne. C'était la seule ressource des gens de la ville qui avaient fait de mauvaises affaires. Quand le jour était favorable et que les poissons mordaient volontiers à l'hameçon, on voyait tous ces malheureux sortir par douzaines pour aller pêcher : l'un avait une vieille casaque, les pieds nus dans l'eau; un autre, posté sur un tronc de saule, portait un frac bleu pointu, un vieux chapeau placé sur le bord de l'oreille; plus loin on en voyait même un qui, faute d'habit, était revêtu d'une robe de chambre à fleurs déchirée, tenant d'une main une longue pipe et de l'autre la ligne. Chacun avait à côté de lui un petit pot ou une petite

botte où fourmillaient des vers de terre qu'ils allaient chercher dans les moments où le poisson boudait à l'hameçon. Les gens de la campagne passaient avec leurs voitures et leurs troupeaux sans faire attention aux pêcheurs, et les bateliers sur la rivière ne les regardaient pas non plus, tandis que les pêcheurs murmuraient tout bas contre les bateaux qui chassaient le poisson.

Si quelqu'un avait annoncé à Manz dix ans auparavant, lorsqu'il labourait avec un bel attelage son champ sur la colline au delà de la rivière, qu'il grossirait un jour le nombre des pêcheurs déconfits, il lui aurait craché au visage. Aussi se hâtait-il de passer derrière le dos de ses confrères actuels, remontant le courant comme une ombre maudite de l'enfer qui se cherche une place solitaire le long des eaux sombres. Pour rester la ligne à la main, lui et son fils n'avaient pas assez de patience, et ils se souvenaient de différentes autres manières dont les paysans prennent quelquefois le poisson. C'est pourquoi ils ne prenaient les lignes que pour la montre, et ils remontaient les ruisseaux qu'ils savaient contenir de bonnes truites.

Pour Marti, qui était resté à la campagne, ses affaires allaient pendant ce temps-là de mal en pis, et de plus il s'ennuyait beaucoup, en sorte qu'au lieu de travailler à son champ, il finit aussi par pêcher et barboter dans l'eau des jours entiers. Véronique était tenue de ne pas s'éloigner de son côté, et il lui fallait porter le seau et les autres ustensiles à travers d'humides prairies, des ruisseaux et des flaques d'eau de toute espèce, à la pluie et au soleil, tandis qu'elle laissait à la maison les choses les plus nécessaires. Marti ne possédait plus que quelques acres de terrain, qu'il cultivait assez mal ou plutôt qu'il ne cultivait pas du tout.

Il arriva donc, un soir qu'il côtoyait un ruisseau assez profond et rapide, où nombre de truites sautaient à la surface, le ciel étant couvert de nuages orageux, qu'il rencontra tout d'un coup son ennemi Manz qui arrivait de l'autre côté. Sitôt qu'il le vit une rage terrible s'empara de lui. Il y avait des années qu'ils ne s'étaient trouvés si près l'un de l'autre, si ce n'est à la barre du tribunal, où ils ne pouvaient se dire des sottises. Marti s'écria alors plein de fureur :

« Chien, que viens-tu faire ici ? Ne peux-tu pas rester dans ton taudis ? misérable gueux !

— Tu nous arriveras au premier jour, drôle ! répondit Manz. Tu commences déjà à pêcher ; tu as donc du temps de reste ?

— Tais-toi, chien de potence, dit Marti en élevant la voix ; c'est toi qui m'as mis dans le malheur. »

Et comme le vent se mit à agiter les saules du ruisseau, Manz fut obligé de crier encore plus fort :

« Ah ! si c'était vrai, je m'en réjouirais, misérable benêt !

— Chien ! » riposta Marti.

Et, courant comme un tigre le long du ruisseau, Marti chercha à passer de l'autre côté.

Manz aussi marchait fort exalté sur l'autre rive ; il était suivi de son fils, qui, au lieu d'écouter cette mauvaise querelle, regardait avec curiosité et avec surprise Véronique, marchant derrière son père, et baissant la tête de honte, de sorte que ses boucles brunes lui couvraient la figure. Elle portait d'une main un seau de bois, de l'autre elle tenait ses souliers et ses bas. Elle avait retroussé sa robe à cause de l'humidité. Mais depuis qu'elle avait aperçu Sali de l'autre côté, elle l'avait baissée pudiquement, et elle se trouvait triplement chargée et tourmentée, car elle avait à porter tout l'attirail, à tenir sa robe, et elle était fort chagrine de la querelle. Si elle eût levé les yeux et regardé Sali, elle aurait remarqué qu'il n'avait plus l'air imposant ni fier, et qu'il était lui-même aussi bien affligé.

Pendant que Véronique, toute honteuse et confuse, regardait à terre, et que Sali n'avait des yeux que pour cette apparition si svelte et si gracieuse encore dans sa misère, elle n'avait pas pris garde que leurs pères s'étaient tus, mais qu'avec une fureur redoublée ils s'étaient précipités vers un petit pont de bois qui traversait le ruisseau et qu'ils venaient de découvrir à une certaine distance. Un orage qui couvait au ciel depuis le matin éclatait en ce moment. Soudain des éclairs, accompagnés de sourds roulements, vinrent répandre une lumière fantastique sur le sombre paysage, enveloppé de nuages noirs ; de grosses gouttes de pluie tombèrent quand les deux hommes furieux s'élançèrent en même temps sur le pont étroit, se saisirent l'un l'autre, et, tremblants de colère, consumés par le chagrin qui les débordait, se frappèrent du poing dans les figures pâles et amaigries. Quand ils se furent donné un ou deux coups, ils s'arrêtèrent, puis ils restèrent sans parler en gémissant et en grinçant les dents ; l'un cherchait à jeter l'autre dans l'eau par-dessus le garde-fou tremblant sous leurs efforts. Sali et Véronique arrivaient. A la vue de cette scène déchirante, Sali d'un bond fut à côté de son père. Mais Véronique aussi, jetant tout ce qu'elle tenait, s'élança en poussant un long cri auprès du sien, l'étreignit comme pour le défendre, mais ne fit que le gêner et empêcher ses mouvements. Des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, et elle regarda en suppliant Sali, qui se disposait également à saisir Marti et à le terrasser. Invo-

lontainement il porta la main sur son propre père, et d'un bras ferme chercha à le détacher de l'adversaire et à le calmer. Tout le groupe, s'agitant de côté et d'autre, ne parvenait pas à se séparer. Les jeunes gens, s'efforçant toujours d'intervenir entre leurs pères, avaient fini par se rapprocher l'un de l'autre. Un sillon de lumière, parti de la nue, vint à éclairer la figure de Véronique, et Sali put voir cette figure qui lui était si connue, mais qui avait bien changé depuis, et s'était singulièrement embellie.

Malgré son effroi, Véronique, s'étant aperçue de la surprise de Sali, leva sur lui rapidement ses yeux mouillés de larmes et lui sourit.

Sali, excité de son côté par les efforts que faisait son père pour se dégager de ses bras, finit, grâce à sa fermeté et à ses paroles insinuantes, par lui faire lâcher prise. Les deux vieux compagnons respirèrent alors fortement, et se détournant l'un de l'autre, recommencèrent à gronder et à crier, tandis que leurs pauvres enfants gardèrent un silence de mort; mais en se quittant, et sans être vus de leurs parents, ils se serrèrent promptement les mains humides et refroidies par l'eau et la pêche.

Tandis que les deux adversaires irrités s'en retournaient chez eux, les nuages se resserrèrent, le jour devint de plus en plus sombre, et enfin la pluie tomba à torrents. Manz marchait devant sur le chemin noir et humide, courbé, les deux mains dans ses poches, les traits du visage contractés et claquant des dents, pendant que des larmes silencieuses inondaient sa barbe sans qu'il les essuyât, de peur de se trahir. D'ailleurs, son fils n'avait rien observé, perdu qu'il était dans de ravissantes pensées. Il ne remarquait ni pluie, ni ouragan, ni obscurité, ni misère; il était léger, plein de chaleur et de lumière, et se sentait aussi riche et assuré qu'un prince. Il voyait sans cesse le sourire fugitif du joli visage qu'il avait senti si près de lui, et y répondait à présent seulement, une bonne demi-heure après. Ces traits charmants le poursuivaient au milieu de la nuit et de la tempête, il riait à travers le tonnerre, et il était convaincu que Véronique le voyait et entendait son rire.

Traduit de l'allemand de M. GOTTFRIED KELLER.

(La fin au prochain numéro.)

BULLETIN CRITIQUE.

UN HOMME D'ÉTAT RUSSÉ. — MÉMOIRES DU COMTE JACQUES-JEAN SIEVERS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE RUSSIE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, par Charles-Louis Blum. — Leipzig et Heidelberg, 1857-58, 3 vol. in-12 (l'ouvrage en aura 4).

Qui est-ce qui parle de Sievers? Qui est-ce qui connaît les travaux immortels de cet homme extraordinaire? s'écrie M. Blum en commençant l'histoire, — j'allais dire le panégyrique, — du comte Sievers. En effet, si on en parle, on n'en parle guère, et ses travaux ne sont peut-être pas tellement immortels, puisqu'ils sont si peu connus; ils méritaient, toutefois, d'être rappelés, et M. Blum a entrepris cette tâche avec une sagacité et un zèle dont la Russie doit particulièrement lui tenir compte. Il a beau, pourtant, intituler son livre : *Un homme d'État russe*, on sent que c'est surtout le sang germanique, qui coule dans ses propres veines, qu'il cherche à y exalter au détriment de quelque peu de sang slave.

Né en 1731 à Wesenberg, Jacques-Jean Sievers perfectionna son éducation à l'étranger, montra de la capacité et de la valeur au service militaire, et ne tarda pas à être distingué par Catherine II. Il n'avait que trente-trois ans lorsqu'elle lui confia, à son avènement au trône, le gouvernement de Novogorod; bientôt après, elle le nomma son lieutenant général de Tver, Novogorod et Pskof, et quand elle eut besoin l'an 1789 d'envoyer en Pologne un exécuter fidèle de ses volontés, c'est Sievers qu'elle choisit. Quoique luthérien, Sievers sut, de concert avec le prince Repnin, de funeste mémoire, arracher au faible cabinet de Varsovie plus que des privilèges en faveur des Grecs désunis, auxquels l'impératrice incrédule s'intéressait alors si vivement. Quoique individuellement intègre et loyal, il prépara habilement la chute du royaume de Jagellon en faisant accepter à Ozarowski une pension de 2,000 ducats, à Raczynski une autre de 1,500 ducats, et en promettant au roi lui-même de payer ses dettes, montant à 34 millions de florins¹. C'est Sievers qui fut l'âme de la diète de Grodno (17 juin 1793). Cette diète, on le sait, augmenta de trois millions la population de la Russie, mais lui apporta peut-être plus de trois millions d'embarras. Ce succès valut à l'homme d'État le cordon de Saint-André. De retour à Saint-Pétersbourg, on lui donna, comme sinécure, la haute direction des établissements des enfants trouvés, administration trop importante en Russie, et il y mourut à soixante-dix-sept ans en 1808.

Les événements auxquels le comte Sievers participa en homme de bon lieu,

¹ Voyez les *Pièces justificatives* du 3^e vol., parmi lesquelles nous signalerons spécialement la correspondance de Poniatowski avec l'ambassadeur russe.

formé aux affaires sérieuses; la confiance que lui témoigna constamment sa souveraine, avec laquelle il se maintint toujours sur un grand pied de considération, donnent à ces *Mémoires* un intérêt réel et authentique; son laborieux biographe aurait pu cependant en sacrifier plus d'un détail inutile et condenser davantage son travail, que devront désormais attentivement consulter ceux qui désireront avoir une idée exacte de la société très-intelligente, mais très-corrompue de l'amie des encyclopédistes.

La famille du comte Sievers est encore nombreuse en Russie : qu'il nous soit permis de prédire ici qu'un descendant du plénipotentiaire russe, le comte Emmanuel Sievers, occupant déjà un rang élevé et difficile dans la hiérarchie civile de Saint-Petersbourg, semble destiné à continuer, sinon à éclipser, la bonne renommée de son ancêtre.

A. G.

Munich, 1867.

LE SYSTÈME DES DYNAMIDES, par Redtenbacher.

Depuis les commencements de ce siècle, les sciences physiques ont fait des progrès énormes. Nous n'avons pas la prétention de vouloir en donner ici une esquisse générale, nous voulons rappeler seulement que si, d'un côté, des expériences aussi belles que variées ont fait découvrir de nouvelles parties dans une science dont on croyait auparavant connaître au moins les confins, d'un autre côté le maniement des mathématiques supérieures rapproche de plus en plus la science de ce but final que Newton le premier a indiqué dans son ouvrage immortel des *Principes*. En effet, c'est là qu'il pose comme les deux règles à suivre par excellence : 1° qu'il ne faut admettre de causes que celles qui sont nécessaires pour expliquer les phénomènes; 2° que les effets du même genre doivent toujours être attribués, autant qu'il est possible, à la même cause. Et c'est aussi la question qui aujourd'hui occupe le plus les physiciens géomètres, en leur faisant faire des recherches sur la constitution moléculaire des corps pour en déduire tous les faits connus par l'expérience. Mais ces faits sont d'une diversité presque infinie, tandis que le trait caractéristique qui signale la majorité des *héros* de la science sont au contraire une spécialisation profonde, dont nous n'avons pas ici à rechercher les motifs; il s'ensuit que chacun ne voulant expliquer que les phénomènes qu'il a devant soi, les hypothèses sur la constitution des corps fourmillent, et comme les jours qui les virent naître, se suivent et ne se ressemblent pas.

C'est ainsi que Dalton en 1808 a posé les principes d'une juxtaposition d'atomes entourés d'une sphère calorique, mais sans faire mention des forces qui interviennent. Navier, en suivant les idées dynamiques des philosophes allemands, de Kant, de Schelling et de Hegel, a recherché aussi les conditions de l'élasticité et du mouvement des corps, et il a cru qu'elles consistaient en des atomes dont le contact intime n'était interrompu d'aucune manière, mais qui pourtant agissaient les uns sur les autres par des pressions tantôt normales (pour les fluides), tantôt obliques. Poisson, en 1831, est revenu aux idées atomistiques. D'après lui, les dernières parties des corps sont séparées, il est vrai, mais par des distances

qui échappent à toute perception. Il y a d'une molécule à l'autre de l'attraction et de la répulsion, dont le siège se trouve dans les molécules mêmes. Une substance impondérable, le calorique, se trouve en outre condensée dans les molécules solides, mais est en même temps répandue en moindre consistance dans le vide, ou plutôt dans ce que nous nommons ainsi. *Cauchy*, le dernier des grands géomètres dont les sciences physico-mathématiques aient à déplorer la perte, a été malheureusement obligé dans ses recherches de changer ses hypothèses à chaque nouveau travail. Son esprit profond, mais manquant parfois de clarté, lui a fait adopter tour à tour l'hypothèse du contact intime, celle du milieu simple et celle du milieu double. C'est à cette dernière qu'il paraît s'être arrêté; elle lui a suffi pour démontrer beaucoup de phénomènes optiques, sans toutefois pouvoir les épuiser et sans qu'il réussît à tirer de cette même source les conséquences requises nécessaires par la théorie de la chaleur. Cette dernière théorie, créée par *Fourier*, a pris un élan puissant par l'appui de quelques savants allemands et anglais, parmi lesquels *Clausius*, *Joule*, *Thomson*. Or, il faut que la même constitution moléculaire de laquelle on fait ressortir la réflexion, la dispersion, la polarisation de la lumière, serve aussi à expliquer la radiation de la chaleur, la formation de la vapeur, l'état solide, l'état fluide et l'état gazeux. Il faut qu'elle démontre aussi les conditions d'élasticité des corps solides, qu'elle prouve la forme des cristaux, l'isomorphisme; en un mot, pour rappeler encore la règle de *Newton*, il faut que les effets du même genre soient attribués à la seule et même cause. C'est là la grande question scientifique du moment, elle montre le point auquel nous sommes parvenus.

M. F. Redtenbacher, professeur à l'école polytechnique de *Carlsruhe*, déjà connu par ses travaux de mécanique industrielle, a eu le premier le courage de se poser en entier le problème que nous venons d'indiquer, et d'en chercher la solution dans un ouvrage qu'il intitule le *Système des dynamides*, en nommant dynamide un atome matériel entouré d'atomes d'éther, qui se groupent autour de lui sans obéir à la gravitation générale. Les forces qui agissent sur ces dynamides sont pour les atomes matériels la gravitation, l'attraction physique (que l'on nomme généralement la cohésion), et l'affinité chimique. Les atomes d'éther ont tout à la fois de la répulsion entre eux, de l'attraction vers les atomes matériels. Nous ne pouvons ici suivre *M. Redtenbacher* dans ses savantes discussions, où il semble parfois avoir forcé un peu ses calculs de manière à y trouver ce qu'il y cherchait. Mais nous avons cru pourtant devoir signaler son ouvrage comme le point de départ possible d'une école nouvelle.

CANTOR.

HISTOIRE DE L'EMPIRE ANGLAIS EN ASIE, par *Frédéric Neumann*. — 2 volumes; Leipzig, *Brockhaus*, 1857.

Livre excellent, et qui épuise le sujet. L'auteur, quoique plaçant très-haut le peuple anglais, ne dissimule pas les horreurs de la conquête et les crimes des conquérants. Un certain blâme est contenu jusque dans la dédicace : « Au peuple » anglo-saxon, dépositaire et apôtre d'une civilisation supérieure (*höherer Menschlichkeit*) en Europe, en Amérique et en Australie. » Supérieure nous paraît de

trop; mais on voit que, dans tous les cas, ce n'est pas l'Asie qui est désignée comme le théâtre de l'apostolat civilisateur de l'Angleterre. Cependant M. Neumann n'hésite pas à se prononcer contre l'insurrection, et, à ce sujet, il raconte une conversation avec un sage Indien, Devarkanneth-Tagor : « J'ai établi une » grande maison de commerce à l'euro péenne, dit celui-ci, non pour gagner » beaucoup d'argent, mais pour donner l'exemple à mes compatriotes. Il faut » qu'ils apprennent de nos dominateurs comment le commerce et l'industrie sont » le fondement de la grandeur et de l'indépendance d'un peuple, et comment l'intérêt de chacun, bien compris par lui, est la base la plus assurée du bien général. Il est vrai que ces Anglais nous tyrannisent, et que, sous bien des rapports, » ils sont insupportables. Mais ils nous élèvent en même temps, ce dont nous » avons grandement besoin. Je désire que mon peuple reste au moins encore cent » ans sous cette dure domination anglaise. Alors seulement Hindous et musulmans seront en état de supporter la liberté. » M. Neumann est du même avis que son interlocuteur indien : « L'insurrection est venue beaucoup trop tôt. Il faut, » avant de pouvoir être affranchis, que les hommes abrutis soient redevenus des » hommes, et aient été forcés de le redevenir. Les gens qui, n'importe où, ne » cherchent dans les révolutions que leur intérêt ou la satisfaction de leurs passions, sont incapables d'être des hommes libres et de fonder une société véritablement humaine. L'indépendance et la liberté se conquièrent et se conservent » par la résignation, le travail, l'empire de soi-même. C'est par ces armes immortelles que l'Angleterre s'est élevée à sa grandeur si enviable et si calomniée; c'est » par elle que les Anglo-Saxons ressaisiront l'Inde. Nous n'en doutons pas un » seul instant. » M. Neumann a compris dans son sujet les relations avec la Chine.

A. V.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE.

Berlin, 24 février.

Le printemps nous a envoyé en avant coureurs quelques bons rayons de soleil pour nous informer de sa prochaine venue. Sans doute il a voulu aussi fournir son contingent aux fêtes qui se sont données ici à l'occasion du mariage du prince Guillaume avec la princesse Victoria. Berlin s'en souviendra longtemps. C'est le 8 que l'auguste couple a fait son entrée dans notre ville au milieu d'une population avide de lui souhaiter la bienvenue.

J'imagine que plus d'une jeune fille, voire même plus d'un honnête bourgeois, n'a pu trouver le sommeil dans l'attente de la solennité du lendemain.... L'Allemagne est consciencieuse, et c'est consciencieusement qu'elle s'amuse. Dès le matin, toute la ville était sur pied, les boutiques fermées, les fenêtres pavoisées, des curieux à tous les étages. Dans les rues, sur les places, la foule augmentait toujours; vers midi ce fut un flot humain, un roulis vivant. Sur les visages et dans le ciel bleu, tout était rayonnement et sourire. On attendait le bienheureux moment, vous imaginez avec quelle impatience! Mais le temps n'était pas perdu : les conversations allaient leur train, assaisonnées de cette humeur plaisante qui est un des caractères du Berlinois, car le Berlinois a de l'esprit, un esprit du cru, le dimanche surtout et les jours de fête.

Vers dix heures, les corporations des arts et métiers débouchèrent sous les tilleuls, musique en tête, bannières au vent, et revêtues de leurs insignes et emblèmes particuliers. Ce fut dans la foule le signal de *hourras* réitérés.... Le coup d'œil valait la peine. Les maçons ouvraient la marche : corporation fort barbue et de maintien grave. J'aurais beau jeu pour faire défiler le cortège sous vos yeux, en y mettant quelque imagination; mais je dois avouer qu'il me fut difficile d'en faire l'inventaire successif, à cause de la foule compacte qui sans cesse me rejetait de côté et d'autre, et je confesse que je n'ai guère pu assister au défilé que sur le programme. Cependant, j'y vais de confiance et puis sur parole vous affirmer que ce n'était pas là un spectacle à dédaigner. On lisait sur le visage de tous ces artisans le respect du travail et le sentiment de cette noblesse moderne qui mérite bien aussi qu'on en fasse estime : la noblesse de l'outil.

Tandis que ce cortège parcourait gravement la ville, vingt jeunes filles, vêtues de blanc, et des fleurs agrestes dans les cheveux, attendaient au village de Schönberg le passage prochain des illustres époux. Un poème était tout prêt conformément à un vieil usage. Il y avait là également, pour faire contraste à ce tableau virginal, un certain nombre de vieux guerriers et de vétérans à cicatrices.

Le couple princier ne put s'arrêter à Schönberg, comme on l'avait espéré; mais la gracieuse députation blonde ni le poème n'y perdirent rien, car le prince en personne voulut bien les accueillir au château, le lendemain matin, avec la plus extrême bienveillance. Il y eut même un second poème, que la ville de Berlin offrit à Leurs Altesses. La municipalité ne jugea pas cependant devoir s'en tenir là, et ajouta au poème, en manière d'ornement, un superbe vase avec plateau et deux candélabres magnifiques dans le style de la renaissance. Cette œuvre, conçue par le sculpteur Fischer, est en argent pur et pèse, dit-on, cinq quintaux.

C'est, je crois, dans le carrosse qui servit pour le couronnement de Frédéric II que le prince et son auguste épouse parcoururent Berlin, après s'être rendus d'abord au château. Je vous laisse à juger quel régal ce fut pour les yeux de notre public. La voiture, attelée de huit chevaux magnifiquement galonnés, était précédée de quarante postillons. Dans l'un des équipages faisant partie du cortège figuraient les représentants du commerce et de l'industrie. Durant le trajet, le canon retentit par intervalles, tandis que le bruit des cloches, mises en branle dans toutes les églises, se mêlait à sa voix avec les acclamations enthousiastes de la foule. La princesse, une couronne de brillants sur la tête, un manteau d'hermine sur les épaules, assise à la droite du prince, saluait gracieusement par des inclinations de tête. Sa figure, un peu pâle, a encore des grâces enfantines; elle est d'une expression fort agréable. Dans ses yeux rayonnait la surprise charmante de l'ovation qui lui était faite, mêlée à l'éclat d'une sincère reconnaissance. Ce sera un doux souvenir déposé dans son cœur, un souvenir qui ne manquera pas d'éclore en bonnes et généreuses actions.

Le soleil se couche à Berlin comme partout ailleurs. Mais quand le rideau de la nuit descendit sur le spectacle de la journée, on procéda au second acte obligé de toute fête populaire. La ville fut splendidement éclairée, et l'on finit dans la joie et l'éclat ce jour mémorable.

Les députations, discours, réceptions, félicitations officielles n'ont pas manqué; et le prince Guillaume a dû donner audience permanente.

Les deux chambres d'abord, la municipalité, etc., enfin les représentants les plus notables des universités prussiennes. On rapporte au sujet de cette dernière présentation une parole du prince de Prusse qui ne laisse pas que d'avoir sa signification. Après s'être entretenu quelque temps avec les délégués des universités, Son Altesse a dû dire à l'un d'eux que l'enseignement universitaire avait perdu en Prusse, dans ces dernières années, le haut rang qu'il occupait, et cela comme conséquence d'une direction *exclusive*; mais, a-t-il ajouté, il en sera autrement. Cette parole, dont le sens est facile, retentit aussitôt et circula parmi les assistants. M. Stahl était du nombre. Qu'en pense-t-il? Le sort de M. Baumgarten, professeur de théologie à Schroerlin, est un commentaire suffisant. M. Baumgarten a été destitué pour publication de doctrines contraires à l'interprétation orthodoxe du confessionnalisme de MM. Stahl, Wilmar et Consorto.

L'enthousiasme qui a été dépensé dans les solennités du mariage n'a pas épuisé le fonds d'admiration dont le cœur de tout véritable Berlinoïse est dépositaire. Vous parlerai-je encore de cette autre souveraineté qui régit nos dilettantes, les plonge dans un ravissement intarissable, et qui s'appelle madame Viardot? C'est toujours le même succès que je vous annonçais le mois dernier. Comment nous consolons-nous de ce départ? A ce propos, qu'est-ce donc que ce M. Vimdol que j'ai été bien surpris d'avoir découvert, et dont j'ai parlé avec tant d'estime dans

ma dernière correspondance? Mais qui s'aviserait de chercher madame Viardot sous ce travestissement? A quoi tiennent les réputations? Une distraction d'imprimeur, et voilà une célébrité qui court le monde. On m'a interrogé ici de tous côtés sur ce M. Vimdol, et grande était ma confusion, je vous assure, d'ignorer cet artiste que je vantais en si bons termes.

FÉLIX WEAVER.

FRÉDÉRIC CREUZER.

Il faut ajouter un nom de plus aux noms illustres que la mort frappe depuis le commencement de l'année. Frédéric Creuzer, l'auteur de la *Symbolique*, est décédé le 16 février à Heidelberg, sa patrie d'adoption. Nous rappellerons en quelques mots les faits saillants de sa vie, qu'il a retracée lui-même dans une autobiographie publiée vers la fin de l'année 1847, et à laquelle nous renvoyons le lecteur curieux de plus amples détails. (*Aus dem Leben eines alten Professors von Dr Friedrich Creuzer; Leipzig und Darmstadt, 1848.*) Frédéric Creuzer est né le 10 mars 1771 à Marbourg, dans la Hesse-Électorale. Ses parents étaient peu fortunés, et il eut, en outre, le malheur de perdre bientôt son père. Il dut à cette perte d'être élevé par un oncle, pasteur de campagne très-versé dans les langues anciennes, qui poussa vivement les études de son neveu. A Pâques 1789, il se rendit à l'université de Marbourg, puis deux ans plus tard à celle d'Iéna. Schiller y professait alors, et Creuzer suivit son cours avec enthousiasme. Ce fut aussi pendant son séjour dans cette dernière ville qu'il connut Novalis, qui était encore étudiant, et de Jennemann, le futur historien de la philosophie, déjà *privat docent* à l'université. Sans fortune et d'une famille très-religieuse, Creuzer fut destiné à l'état de pasteur. Mais dès cette époque il montra une répulsion marquée pour la théologie et fort peu de goût pour sa parente, un peu éloignée, la philosophie. Il nous semble même avoir été toujours privé de la faculté philosophique, car il a soutenu très-sérieusement, sans la moindre malice, que ce n'est que par les œuvres de M. Cousin qu'il est parvenu à comprendre un peu les philosophes allemands. La philologie et l'histoire furent dès lors ses études favorites, et restèrent les fidèles compagnons de sa longue existence. A son retour d'Iéna, il alla à l'université de Giesen, où il vécut quelques années en donnant des leçons particulières et en étudiant, jour et nuit, les orateurs et surtout les historiens de la Grèce. « J'espérais, dit-il, par une application sans bornes remplacer l'absence de talent. J'étais presque sans confiance en mes propres forces. Et cela pouvait-il être autrement, quand j'avais toujours devant mes yeux tous les grands écrivains de l'antiquité, et que je voyais sans cesse dans les œuvres de Schiller, de Lessing, de Winckelmann et de Goethe, des modèles impossibles à atteindre? » En 1798, une place de précepteur l'amena à Leipzig, et lui fournit l'occasion de suivre les cours d'archéologie de Beck et ceux de philologie d'Hermann. Cependant il ne tarda pas à retourner à Marbourg, y épousa la veuve d'un professeur, et ouvrit un cours de littérature grecque. Grâce à deux publications, *Hérodote et Thucydide* et *De Xenophonte historico*, son nom n'était déjà plus inconnu, et Heyne, l'illustre rénovateur de l'étude de l'antiquité, l'ennemi déclaré de la pédanterie, celui qui avait étendu si considérable-

ment le terrain restreint de la philologie, prit le jeune savant sous sa protection et s'efforça de lui obtenir une place de professeur en titre. D'autres personnes s'intéressèrent en outre à lui, et ce fut Savigny qui, par son crédit, obtint pour Creuzer la place de professeur d'éloquence. Elle lui devint bientôt à charge, car elle lui coûtait trop de temps; on l'astreignait à faire deux programmes, deux discours et six mémoires dans le courant de l'année. Aussi s'empressa-t-il d'accepter la place qui lui fut offerte en 1804 à Heidelberg. Trois ans plus tard, le gouvernement badois ayant fondé un séminaire philologique, à l'exemple de ceux qui existaient dans d'autres universités, Creuzer, qui en fut nommé directeur, publia un plan d'études sous le titre : *Das akademische Studium des Alterthums*. Il créait aussi à la même époque une publication périodique, *Die heidelberger Jahrbücher*, avec le concours de ses amis et collègues, Daub, Thibaut, Schlosser, etc. Au milieu de ces occupations scientifiques survint un événement tragique qui produisit une émotion profonde dans toute l'Allemagne, et que nous indiquerons en passant, bien que Creuzer ait cru convenable de n'en pas parler dans son autobiographie. Parmi les personnes qu'il avait appris à connaître dans le cercle de Savigny, se trouvait une jeune et belle chanoinesse du chapitre évangélique de Kronstatt et Hynaberg. Caroline de Gunderode, dont Bettina, dans sa *Correspondance d'un enfant avec Göthe*, nous a laissé un si charmant portrait. Elle était poëte, et, outre le souvenir de sa mort, il nous reste d'elle, pour sauver son nom de l'oubli, un recueil de poésies que nous devons à M. Frédéric Götz, écrivain et éditeur. (*Gesammelte Dichtungen von Karoline von Gunderode, zum ersten mal vollständig herausgegeben durch Friedrich Götz*, Mannheim, 1857.) Un jour cette jeune fille, au caractère élevé, à l'âme passionnée, fit un choix : elle éprouva une passion profonde pour Creuzer. Malheureusement des difficultés presque insurmontables s'opposaient à son mariage avec celui qu'elle aimait. Le 26 juillet 1806, Caroline, qui était chez des amis dans une villa aux bords du Rhin, reçut une lettre qui brisait toutes ses espérances, une froide lettre qui fut son arrêt de mort. Le lendemain un paysan, en se rendant aux champs, aperçut, entre les roseaux qui bordent le fleuve, le cadavre de Caroline de Gunderode : à son cou était attaché un fichu tout rempli de pierres, et elle s'était frappée à plusieurs reprises avec un poignard que lui avait donné Brentano. Creuzer n'a jamais voulu soulever le voile qui couvrira toujours cette fin tragique.

Ce triste événement fut peut-être la cause de son départ d'Heidelberg. Sur la recommandation de Wyttenbach, il accepta, en 1808, une place de professeur à l'université de Leyde. Mais il ne put supporter le climat humide et malsain de la Hollande, et, après un court séjour, il fut très-heureux de revenir à Heidelberg, où il a continué à vivre entouré de la considération générale. A partir de ce moment, tout l'intérêt de son existence se concentre dans ses livres. Il publia, en effet, successivement une *Histoire de l'art chez les Grecs*, divers mémoires et dissertations philologiques, et enfin, en 1810, le premier volume de sa *Symbolique et mythologie des anciens et particulièrement chez les Grecs*. (*Die historische Kunst der Griechen in ihrer Entstehung und Fortbildung*; 2 Ausg. 1145. — *Symbolik und Mythologie der alten Völker, besonders der Griechen*; 3 Aufl. 1836-1843.) Quelques mois avant sa mort, Heyne put encore rendre à cette œuvre cet éclatant témoignage : « Vous avez posé, écrivait-il à Creuzer, un fondement sur lequel tous les penseurs futurs devront bâtir. » Dès 1824, M. Guigniaut entreprit la traduction de ce grand ouvrage, mais en ne se bornant pas à la simple repro-

duction du texte : des modifications nombreuses, et surtout un plan tout différent, font de l'édition française une œuvre presque originale, et qui a coûté à l'auteur plus de vingt-cinq ans de travail. Ce travail était loin d'être inutile, et pour que notre admiration pour les morts ne nous rende pas injuste envers les vivants, nous transcrivons aussi le jugement que B. Constant, quoique ami de l'auteur allemand, a porté sur son œuvre : « *La Symbolique* de Creuzer, ouvrage qui » a commandé l'attention de l'Europe savante, mais qui a le défaut de manquer, » dans l'original, de cette méthode et de cette clarté dont la France seule éprouve » le besoin, etc. » En Allemagne, les théories de Creuzer ne triomphèrent pas sans éprouver quelque opposition : elles furent combattues avec vivacité par Hermann et par Pirascible Voss, le traducteur d'Homère. Mais ces attaques, loin d'amoinrir la réputation de l'auteur, la consolidèrent au contraire. Nous devons, en outre, au zèle philologique de Creuzer une édition de Plotin, dont il s'excusa en disant : « Si Boissonade a sacrifié son temps à Nicéas, j'ai bien pu, au lieu » d'augmenter la liste déjà trop longue des commentateurs des auteurs illustres, » me consacrer à Plotin et à ses successeurs. » Deux ans plus tard, la France, après la chute de l'empire, ayant été obligée de restituer à la bibliothèque d'Heidelberg une partie des manuscrits qui avaient été enlevés à la bibliothèque Palatine, le jour où ces enfants pleurés comme perdus à jamais revinrent de leur long exil fut un des plus beaux de la vie de Creuzer. N'envions pas à ce digne savant cette joie si légitime, la France s'en vengea en consacrant la première par une distinction honorifique, la réputation de Creuzer : le 19 août 1825, il fut nommé membre correspondant de l'Institut, et ce ne fut que vingt ans plus tard qu'il obtint le même honneur de l'Académie de Berlin. Il témoigna sa reconnaissance en envoyant à Paris un mémoire sur *l'Esclavage chez les Romains*, que M. Edgard Quinet, qui étudiait alors à Heidelberg, traduisit en français : « *Gallie vertit, disait-il dans la lettre d'envoi, nostratis interpre, vir juvenis ornatis-* » *simus mihique amicissimus E. Quinet, qui jam nobiscum agit Heidelbergæ.* » A partir de 1845, Creuzer renonça à l'enseignement, mais jamais à l'étude. Il ne fut pas gêné dans la continuation de ses travaux par les infirmités de l'âge : sa surdité et ses maux d'estomac qui remontaient à sa jeunesse l'incommodèrent peu dans ses vieux jours. Il resta jusqu'à l'heure de sa mort un aimable vieillard, chez lequel la vivacité du cœur égalait seule celle de l'esprit, continuant à distribuer des bons mots et de bonnes actions, et qui prouva, malgré l'aphorisme de Fontenelle, qu'avec un bon cœur et un mauvais estomac on pouvait vivre quatre-vingt-sept ans.

E. SEINGUEBLITT.

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAIS ET ÉTRANGER

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, rue Richelieu.

Toute demande faite directement à la librairie A. Franck et accompagnée du montant sera expédiée franche de tout port par toute la France sur le parcours desservi par la poste et les messageries.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

1. **Aa** (A. J. van der). Biographisch woordenboek der Nederlanden, bevattende levensbeschrijvingen van zoodanige personen, die zich op eenigerlei wijze in ons vaderland hebben vermaard gemaakt. Voortgezet door K. J. R. van Harderwijk. 49^e afl. (Crass—Cruin). Haarlem, 1857, gr. in-8°.

Prix de souscription, 1 fr. 50; après publication, 2 fr.

2. **Anzeigen** (Gelehrte), hrg. v. Mitgliedern der k. bayer. Akademie der Wissenschaften. 46. u. 47. Bd. od. 24. Jahrg. 1858. 12 Hfte. München, 1858, in-4°, br., 24 fr.

3. **Baret** (E.). Espagne et Provence. Études sur la littérature du midi de l'Europe. Clermont-Ferrand, in-8°, 451 p., 5 fr.

4. **Damas-Hinard**. Poème du Cid, texte espagnol, accompagné d'une traduction française. Paris, in-4°, 340 p., 26 fr.

5. **Gids** (De). Onder redactie van P. A. S. van Limburg Brouwer, J. van Gilse, P. N. Muller, E. J. Polgieter, H. J. Schimmel, G. E. V. Schaevoogt, P. J. Veth en Joh. O. Zimmerman. 22^e jaarg. Nieuwe serie, 11^e jaarg. 1858. (12 N°. à circa 10 blad.) Amsterdam, Per jaarg. 30 fr.

6. **Henry** (A.). Histoire de l'éloquence, jugemens critiques sur les plus célèbres orateurs et des extraits nombreux et étendus de leurs chefs-d'œuvre; t. V et VI. Éloquence moderne; t. III, IV et dernier. Paris, 2 vol. in-8°, 792 p.

7. **Konst- en Letterbode**, Algemeene, 70^e

jaarg. Onder redactie van Dr. R. C. Bakhuizen van den Brink, M. F. A. G. Campbell, Jhr. Mr. J. de Witte van Citters, F. A. T. Delprat, J. Tideman, Mr. S. C. Snellen van Vollenhoven en T. van Westrheene, Wz. (52 N°. à 8 bl. met register). Haarlem. Per jaarg., 1858, gr. in-4°. Par an, 25 fr.

8. **Lhuillier** (T.). Seine-et-Marne. Essai de bibliographie départementale, ou Catalogue des ouvrages imprimés et manuscrits, opuscules, brochures, cartes et plans, etc., tant anciens que modernes, ayant pour objet le département de Seine-et-Marne et les pays dont il est formé, etc. Paris, in-12, 121 p., 2 fr.

9. **Nichols** (J. B.). Illustrations of the Literary History of the 18th Century; consisting of Authentic Memoirs and Original Letters of Eminent Persons: to which are appended, Additions to the Literary Anecdotes and Literary Illustrations. Vol. 8. London, 1858, in-8°, cart., 26 fr. 25.

10. **Misard** (D.). Études de critique littéraire. — Manifeste contre la littérature facile. — Biographie et critique littéraire. — Souvenirs de l'Angleterre. — Philosophie morale. Paris, in-12, 452 p., 3 fr.

11. **Notes and Queries: a Medium of Intercommunication for Literary Men, Artists, Antiquaries, Genealogists, etc.** 2d series. Vol. 4. London, 1858, in-4°, cart. en t., 13 fr. 25.

12. **Revue Germanique**, fondée par M. Ch. Dollfus et A. Neffler. Mensuelle. In-8°, 178 p. Paris: un an, 40 fr.; six mois, 21 fr.; trois mois, 11 fr.

— 1^{re} livraison, 31 janvier 1858. —

Chaque livraison est accompagnée d'un bulletin bibliographique français et étranger.

13. **Roche (A.)**. Histoire des principaux écrivains français depuis l'origine de la littérature jusqu'à nos jours, t. I. Paris, in-18, 304 p., 3 fr. 50.

— L'ouvrage aura 2 vol.

14. **Tijdschrift, voor Nederlandsch Indië**. 20^e jaarg. Uitgegeven door Dr. W. R. van Hoëvell. Zalt-Bommel, 1858, in-8°. 12 livr. par an, 32 fr. 50.

15. **Valentinelli**. Bibliografia della Dalmazia e del Montenegro. Zagabria, 1855, in-8°, br., 6 fr. 75.

16. **Vierteljahrs-Schrift (Deutsche)**. Nr. 81. Stuttgart, 1858, in-8°, br., 7 fr. 35.

17. **Visscher, Prof. (L. G.)**. Beknopte geschiedenis der Nederlandsche letterkunde. 2^e deel, 3^e stuk. Utrecht, 1857, in-8°, 2 fr. 50.

THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE.

18. **Baudrillard (H.)**. Études de philosophie morale et d'économie politique, t. I, Paris, in-18, 521 p., 3 fr. 50.

— L'ouvrage aura 2 vol.

19. **Buddingh, Dr. (S. A.)**. Proeve eener chronologisch-historische schets van de lotgevallen der Protestantsche kerk in Nederlands Oost-Indië, van 1615 tot 1857. Arnhem, 1857, gr. in-8°, 3 fr. 75.

20. **Bullarum, diplomatum et privilegiorum sanctorum romanorum pontificum Taurinensis editio**, locupletior tacta collectione novissima plurium brevium, epistolarum, decretorum actorumque S. Sedis, a S. Leone usque ad præsens, cura et studio *Aloysii Tomassetti*. T. I : A. S. Leone M. (an. 440) ad Nicolaum II (an. 1061). Augustæ Taurinorum, 1857, in-4°, br., 18 fr.

21. **Cantus communes gradualis et antiphonarum romani, cum psalterio; cantu emendato ad formam gregorianam ex veteribus manuscriptis**. Paris, in-fol., 212 p., 8 fr.

22. **Chants communs des messes, d'après le graduel romain préparé par le R. P. L. Lambillotte, S. J.** Paris, in-12, 102 p., 1 fr. 25.

23. **Choix de lettres historiques de la vénérable mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de Québec de Canada**. Clermont-Ferrand, in-8°, 388 p.

24. **Clemen (C. F. W.)**. Précis de l'histoire de l'Eglise, traduit de l'allemand. 1 vol. in-8°, 7 fr.

25. **Colani (T.)**. Sermons prêchés à Strasbourg. Strasbourg, gr. in-18, 371 p.

26. **Discours et instructions pastorales de Mgr l'évêque de Poitiers**. Paris, 2 vol. in-8°, 1252 p.

27. **Estet**. Commentar üb. die Salomonischen Sprüche. Göttingen, 1858, in-8°, br., 3 fr. 35.

28. **Gaillet**. Projets pour un cours complet d'instructions familières à l'usage des ecclésiastiques et des fidèles. Paris, 4 vol. in-12, 2208 p., 6 fr.

29. **Mengel (W. A. van)**. Interpretatio epistolæ Pauli ad Romanos, primum in lectionibus academicis proposita, nunc novis curis ad editionem parata. Fasciculus V. La Haye, 1857, gr. in-8°, 7 fr.

30. **Kiemer**. Die Einführung d. Christenthums in den deutschen Landen. Schaffhausen, 1858, 2 vol. in-8°, br., 6 fr. 50.

31. **Jansen**. De Julio Pflugio ejusque sociis reformationis ætate et ecclesiæ concordiæ et Germaniæ unitatis studiosis. Berlin, 1858, in-8°, 2 fr.

32. **Lacordaire (H. D.)**. Œuvres. T. I : Vie de saint Dominique, précédée du Mémoire pour le rétablissement en France de l'ordre des Frères-Prêcheurs. 5^e édit. — T. II, III et IV : Conférences de Notre-Dame de Paris. — T. V : Conférences de Toulouse, suivies de divers opuscules. — T. VI : Mélanges. Paris, 6 vol. in-8°, 3382 p., 36 fr.
— Les mêmes œuvres, 6 vol. gr. in-18, 20 fr.

33. **Maef**. Le Bossuet des gens du monde, ou le Catholicisme enseigné par Bossuet. Petit-Montrouge, gr. in-8°, 636 p., 6 fr.

34. **Marie-Bernard**. Les Héros du christianisme à travers les âges, t. VII, 4^e partie : Les milices du Vatican. Paris, in-8°, 484 p.

— L'ouvrage est divisé en quatre parties, contenant chacune une période complète, et qui peut être acquise séparément. Chaque partie forme 2 vol., illustrés de 12 gravures sur acier. Prix du vol., 9 fr.

35. **Moderste (V.)**. Du Paupérisme en France. État actuel. Causes. Remèdes possibles. Paris, in-8°, 588 p., 5 fr. 50.

36. **Osiander (J. E.)**. Commentar üb. den 2. Brief Pauli an die Korinther. Stuttgart, 1858, in-8°, br., 9 fr. 75.

37. **Renan (E.)**. Études d'histoire religieuse, par E. Renan. Paris, in-8°, 437 p., 7 fr. 50.

38. **Ribadeneira**. Les Vies des saints et fêtes de toute l'année; t. XI. Caen, in-8°, 523 p.

— L'ouvrage complet, 12 vol., 60 fr.

39. **Steyrer (P.)**. Un Rayon de miel, ou Doctrine spirituelle du vénérable Louis de Blois, abbé de Liessies, recueillie de toutes ses œuvres ascétiques et distribuée en quatre livres. Paris, in-18, 290 p., 3 fr.

40. **Suarez**. Opera omnia. Editio nova, juxta editionem Veneticam XXIII tomos infol. continentem, accuratè recognita; t. VII. Paris, in-4°, 743 p., 12 fr.

— L'ouvrage complet aura 26 vol.

41. **Thomas d'Aquin**. Summa theolo-

gica S. Thomas Aquinatis. T. IV. Paris, in-18, 1052 p., 4 fr.

— L'ouvrage aura 8 vol.

42. *Thomas d'Aquin. Opuscules.* T. V. Paris, in-8°, 540 p., 6 fr.

— L'ouvrage aura 6 vol.

DROIT, POLITIQUE, ET ÉCONOMIE POLITIQUE.

43. *Almanach de la cour, de la ville et des départements pour 1858.* Paris, in-32, 368 p., 1 fr. 50.

44. *Almanach de Paris.* Annuaire international, diplomatique, administratif, statistique, financier, industriel et commercial. 1^{re} année, 1858, in-18, 462 p., 4 fr. 50.

45. *American Almanach and Repository of Useful Knowledge for the Year 1858.* Boston, 1858, in-8°, br., 6 fr. 25.

46. *Angell (J. K.) and Durfee (T.). A Treatise on the Law of Highways.* Boston, 1857, in-8°, cart. en t., 26 fr. 25.

47. *Annuaire diplomatique de l'empire français pour l'année 1858, publié d'après les documents communiqués par le ministère des affaires étrangères.* 1^{re} année. 1 vol. in-18.

48. *Braithwaite (T. W.). The Record and Writ Practice of the Court of Chancery.* London, 1858, in-8°, cart. en t., 22 fr. 50.

49. *Caumont (A.). Dictionnaire universel du droit commercial maritime, ou Répertoire méthodique et alphabétique de législation, doctrine et jurisprudence nautiques.* 2^e et dernière partie. Paris, in-8°, 321 à 659 p.

— Cet ouvrage paraîtra par livraisons tous les trois mois. Un an : 15 fr.

50. *Dictionnaire universel théorique et pratique du commerce et de la navigation, ouvrage entièrement nouveau.* Le prix de chaque livraison, composée de 10 f. in-8° gr. r. à 2 col., est de 3 fr.

— Il y aura 12 à 14 livraisons, formant 2 vol. de chacun 1100 à 1200 p.

51. *Documents (Deux) importants, dans l'affaire des duchés de Holstein et de Lauenbourg, savoir : 1^o la plainte présentée à la Diète germanique par les États du Lauenbourg ; 2^o la motion du gouvernement royal hanovrien du 29 octobre 1857.* Hannover, 1858, in-8°, br., 2 fr.

52. *Dod (R. P.). The Parliamentary Companion for 1858.* London, 1858, in-32, cart. en t.; 5 fr. 75.

53. *Economist (De). Tijdschrift voor alle standen, tot bevordering van volkswelvaart, door verspreiding van eenvoudige begrippen van staathuishoudkunde.* Onder

redactie van Mr. J. L. de Bruyn Kops. 1858. 7^e jaarg. Amsterdam, 1858, gr. in-8°. 12 livr. par an, 9 fr. 50.

54. *Garnier (D.). Répertoire périodique de l'enregistrement; recueil de toutes les décisions administratives et judiciaires sur l'enregistrement et le timbre, comparées avec le droit civil, faisant suite au Répertoire général; t. IV, 1857.* Arras, in-8°, 538 p. Un an, 7 fr.

55. *Jahrbücher (Preussische). Hrg. v. R. Hayn.* Berlin, 1858, in-8°, br. Pour l'année, 24 fr.

56. *Johnson (J.) and Johnson (J. H.). The Patentee's Manual: being a Treatise on the Law and Practice of Letters Patent; especially intended for the use of Patentees and Inventors.* 2d edit. London, 1858, in-8°, cart. en t., 9 fr. 50.

57. *La Sota (P. de). Manual de derecho publico ecclesiastico.* Paris, in-18, 803 p.

58. *Martens (G. de). Précis du droit des gens moderne de l'Europe; nouvelle édit. revue, augmentée et complétée par l'exposition des doctrines des publicistes contemporains, par M. Ch. Vergé, avocat.* 2 vol. in-8°, 12 fr.

59. *Mittheilungen d. statistischen Bureau's in Berlin.* Hrg. v. Dieterici. 11. Jahrg. 1858. Berlin, 1858, gr. in-8°. Par an, 8 fr.

60. *Fouget (L.). Principes du droit maritime, suivant le Code de commerce français. Analogie avec les lois ou codes étrangers. Assurances, Capitaine, Armateur, Contrat à la grosse.* Paris, 2 vol. in-8°, 1235 p., 16 fr.

61. *Medfield (I. F.). A Practical Treatise upon the Law of Railways.* Boston, 1858, in-8°, cart. en t., 37 fr. 50.

62. *Sobolev-Ferroti (D. K.). Études sur l'avenir de la Russie.* 1^{re} et 2^e étude. Berlin, 1858, in-8°, br., 4 fr.

63. *Statistiek (Geregtelijke) van het Koninkrijk der Nederlanden in 1856.* 's Gravenhage, 1857, in-fol., 3 fr. 75.

64. *Strat (J.). Un coup d'œil sur la question roumaine.* Berlin, 1858, in-8°, br., 1 fr. 50.

65. *Ubicini (A.). La Question des principautés devant l'Europe; exposé sommaire des faits, accompagné de la collection complète des documents officiels, notes et circulaires diplomatiques, etc.* Paris, in-18, 416 p., 4 fr.

SCIENCES PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

66. *Annales de l'Observatoire impérial de Paris publiées par U. J. le Verrier, t. III.* Paris, in-4°, 314 p.

67. **Arago (F.)**. Notices scientifiques, t. IV. Scintillation. Constitution du soleil et des étoiles. Éclipses. Polarisation. Daguerriotype. Phosphorescence. Théories de l'émission et des ondes. Paris, in-8°, 614 p., 7 fr. 50.

68. **Belanger (J.)**. Théorie de la résistance et de la flexion plane des solides dont les dimensions transversales sont petites relativement à leur longueur. Paris, in-8°, 104 p., 3 fr.

69. **Boscchariat (J. C.)**. Éléments de calcul différentiel et de calcul intégral, 7^e édit. Paris, in-8°, 541 p., 8 fr.

70. **Coyteux (F.)**. Exposé des vrais principes des mathématiques. Examen critique des principales théories ou doctrines qui ont été admises ou émises en cette science. Paris, in-8°, 456 p.

71. **Didion (J.)**. Calcul des probabilités appliqué au tir des projectiles. Paris, in-8°, 91 p., 3 fr. 50.

72. **Du Moncel (T.)**. Études du magnétisme et de l'électro-magnétisme au point de vue de la construction des électro-aimants. Paris, in-8°, 272 p., 5 fr.

73. **Figuier (L.)**. L'année scientifique et industrielle, ou Exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts. 2^e année. Paris, in-18, 514 p., 3 fr. 50.

74. **Forbes (J. D.)**. A Review of the Progress of Mathematical and Physical Science in more recent Times. Edinburgh, 1858, in-4°, cart., 10 fr. 75.

75. **Guldenstubbé (L. de)**. Pneumatologie positive et expérimentale. La réalité des esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe démontrés. Paris, in-8°, 217 p., 8 fr.

76. **Kimber (T.)**. A Mathematical Course for the University of London. With new Appendix. London, 1858, in-8°, cart. en t., 12 fr. 50.

77. **La Rive (A. de)**. Traité de l'électricité théorique et appliquée, t. III et dernier. Paris, in-8°, 788 p.

— L'ouvrage complet, 3 vol., 27 fr.

78. **Le Vessel du Tertre**. Types de calculs disposés conformément aux séries proposées aux examens pour la réception des capitaines de la marine du commerce, avec les explications relatives à chacun d'eux. Bordeaux, in-8°, 107 p., 3 fr. 50.

79. **Monson (A.)**. Die Physik auf Grundlage der Erfahrung. 1. Abth.: Physik der Materie. Zurich, 1858, in-8°, br., 6 fr.

80. **Peirce**. Physical and Celestial Mechanics. By Benjamin Peirce, Perkins Professor of Astronomy and Mathematics in Harvard University, and Consulting Astronomer of the American Ephemeris and Nautical Almanac. Developed in Four Systems of Analytic Mechanics, Celestial Mechanics,

Potential Physics, and Analytic Morphology. Boston, 1858, in-4°, cart. en t., 60 fr.

81. **Foggiale (A.)**. Traité d'analyse chimique par la méthode des volumes; comprenant l'analyse du gaz et des métaux, la chlorométrie, la sulfhydrométrie, l'acidimétrie, etc. Paris, in-8°, 612 p., fig. dans le texte, 9 fr.

82. **Smayth (C. P.)**. Teneriffe: an Astronomer's Experiment; or, Specialities of a Residence above the Clouds. London, 1858, in-8°, cart. en t., 26 fr. 75.

83. **Timbs (J.)**. The Year-Book of Facts in Science and Art; exhibiting the most Important Discoveries and Improvements of the past year in Mechanics and the useful Arts, Natural Philosophy, Electricity, Chemistry, Zoology and Botany, Geology and Mineralogy; Meteorology and Astronomy. London, 1858, in-12, cart. en t., 6 fr. 25.

SCIENCES NATURELLES ET MÉDECINE.

84. **Acta societatis scientiarum Indo-Neerlandiae**. Verhandelungen der natuurkundige vereeniging in Nederl. Indië. Vol. II, Batavia, 1857, gr. in-4°, pl., 15 fr.

85. **Atton (W.)**. The Functions and Disorders of the reproductive Organs, in Youth, in adult Age, and in advanced Life, considered in their physiological, social and psychological relations. London, 1858, in-8°, cart. en t., 8 fr. 75.

86. **Alexander (J.)**. Rheumatism: its Nature, Causes, and Cure. Gout: its Nature, Causes, Cure, and Prevention. London, 1858, in-8°, cart. en t., 9 fr. 50.

87. **Archiv für die Holländischen Beiträge zur Natur-und Heilkunde**. Herausg. v. F. C. Donders and W. Berlin, Bd I, Heft. 4. Utrecht, 1858, in-8°, br., 2 fr. 50.

88. **Amoux**. Leçons élémentaires d'anatomie et de physiologie humaine et comparée au point de vue de l'hygiène et de la production agricole, 2^e édit. Paris, in-8°, 448 p., 6 fr.

89. **Bertoloni (A.)**. Flora italica sistens plantas in Italia et in insulis circumstantibus sponte nascentes. Vol. X. Bologne, 1858, in-8°, 4 fr. 50.

— L'ouvrage complet 178 fr. 25.

90. **Beyrich (E.)**, üb. die Crinoiden d. Muschelkalks. Berlin, 1858, in-4°, br., 3 fr. 75.

91. **Bonplandia**. Zeitschrift f. die gesammte Botanik. Red.: B. Seemann u. W. E. G. Seemann. Hannover, 1858, in-4°, pour l'année, 21 fr. 35.

92. **Bouvier (H.)**. Leçons cliniques sur les maladies chroniques de l'appareil locomoteur. Déviation de la colonne vertébrale.

Atlas de 20 pl. avec texte explicatif. Paris, in-folio, 32 p.

93. **Burgess** (J.). The medical and legal Relations of Madness; showing a cellular Theory of Mind and of Nerve Force, and also of vegetative vital Force. London, 1858, in-8°, cart. en t., 8 fr. 75.

94. **Campbell** (H. F.). Essays on the Secretary and the Excito-Secretory System of Nerves in their Relations to Physiology and Pathology. With illustrations. Philadelphia, 1858, in-8°, cart. en t., 10 fr.

95. **Canadian Naturalist and Geologist**, and Proceedings of the Natural History Society of Montreal. Conducted by a Member of the Natural History Society. Montreal, 1858, cart. en t., 22 fr. 50.

96. **Chelius** (M. J.), zur Lehre v. den Staphylomen d. Auges. Mit. 1 Taf. Heidelberg, 1858, in-8°, br., 2 fr. 50.

97. **Churchill** (F.). The Diseases of Children. 2^e édit. Dublin, 1858, in-12, cart. en t., 15 fr. 75.

98. **Clarke**. The Habit and the Horse: a Treatise on Female Equitation. By Mrs J. Sterling Clarke. With Illustrations. London, 1858, in-4°, cart. en t., 26 fr. 25.

99. **Cyclos** organisch verbundener Lehrbücher sämtlicher medicin. Wissenschaften. Hrsg. v. C. H. Schauenburg. Lahr, 1858, in-8°, br., 5 fr.

100. **Davey** (J. G.). The Ganglionic Nervous System: its Structure, Functions, and Diseases. London, 1858, in-8°, cart. en t., 11 fr. 25.

101. **Desmarres** (L. A.). Traité théorique et pratique des maladies des yeux. 2^e édit., t. III. Paris, in-8°, 816 p.

— L'ouvrage complet, 3 vol. 23 fr.

102. **Edwards** (M.). Histoire naturelle des coralliaires ou polypes proprement dits. T. I et II. Paris, 2 vol. in-8°, 955 p.

103. **Fauna van Nederland**. Vogels, door H. Schlegel. 37^e afl. Leyden, 1857, in-8°, pl. col., 2 fr. 50.

104. **Flora** od. allgemeine botanische Zeitung. Red.: A. E. Fürnrohr. Regensburg, 1858, in-8°, br., l'année, 16 fr.

105. **Guénée** (A.). Uranides et phalénites. T. I. Paris, in-8°, 514 p.

106. **Henfrey** (A.). The Rudiments of Botany: a Familiar Introduction to the Study of Plants. 2^e édit. London, 1858, in-12, cart. en t., 4 fr. 50.

107. **Holthouse** (C.). On Squinting, Paralytic Affections of the Eye, and certain Forms of Impaired Vision. London, 1858, in-12, cart. en t., 5 fr. 75.

108. **Jacquot** (F.). De l'origine miasmatique des fièvres endémo-épidémiques, dites intermittentes, palustres ou à quinquina. Pathologie, topographie, météorologie, etc. 2^e partie. Paris, in-8°, p. 157 à 276, 2 fr. 50.

109. **Jamain** (A.). Manuel de pathologie et de clinique chirurgicales. T. II, 1^{re} partie. Paris, gr. in-18, p. 1 à 384.

110. **Journal** für praktische Chemie hrsg. v. O. L. Erdmann u. G. Werther. Leipzig, 1858, in-8°, br., pour l'année, 32 fr.

111. **Laishley** (R.). A Popular History of British Birds' Eggs. London, 1858, in-16 obl., cart. en t., 13 fr. 25.

112. **Lobb** (H. W.). On some of the more Obscure Forms of Nervous Affections, their Pathology and Treatment; with an Introduction on the Physiology of Digestion and Assimilation, and the Generation and Distribution of Nerve Force, based upon original Microscopical Observations. London, 1858, in-8°, cart. en t., 13 fr. 25.

113. **Miller**. The Principles and Practice of Obstetrics, including the Treatment of Chronic Inflammation of the Uterus, considered as a frequent cause of Abortion. With illustrations on wood. Philadelphie, 1858, in-8°, cart. en t., 26 fr. 25.

114. **Miquel** (F. A. W.). Flora van Nederlandsch Indië. 2^e édit., 4^e afl. Amsterdam en Utrecht, 1858, in-8°, br., 6 fr. 50.

115. **Moleschott** (J.). Lehre der Nahrungsmittel. Für das Volk. 3. Aufl. Erlangen, 1858, in-8°, br., 2 fr. 75.

116. **Nicol** (J.). Elements of Mineralogy: containing a General Introduction to the Science; with Description of the Species. Reprinted from the English Edition of the "Encyclopædia Britannica." New edit. Edinburgh, 1858, in-12, cart. en t., 6 fr. 25.

117. **Raspail**. Manuel annuaire de la santé pour 1858, ou Médecine et pharmacie domestiques, etc. 13^e année ou 12^e édition. Paris, in-18, 348 p., 1 fr. 25.

118. **Sartorius v. Waltershausen**, Atlas des Aetna. Mit Beihülfe v. S. Cavallari, C. F. Peters u. C. Roos. 5. u. 6. Lfg. Weimar, 1858, in-folio, 45 fr.

119. **Sepp** (J. C.). Beschouwing der wonderen Gods in de minst geachte schepselen; of Nederlandsche insecten naar hunne aanmerkelijke huishouding, enz. volgens eigene ondervinding beschreven, naar het leven geteekend en gekleurd. 361-370^e afl. Amsterdam, 1857, gr. in-4°, par livraison, 1 fr. 25.

120. **Tardieu** (A.). Étude médico-légale sur les attentats aux mœurs. Paris, in-8°, 176 p., 3 fr.

121. **Tijdschrift**, Natuurkundig, voor Nederlandsch Indië. Uitgegeven door de natuurkundige vereeniging in Nederl. Indië, onder hoofddirectie van Dr P. Bleeker. Deel XIII. Batavia, 1857, gr. in-8°, 15 fr.

122. **Willkomm** (M.), Icones et descriptiones plantarum novarum criticarum et rariorum Europæ austro-occidentalis præcipue, Hispaniæ. Fasc. 12. Leipzig, 1858, in-4°, 8 fr.

PHILOLOGIE ANCIENNE ET MODERNE,
LIVRES EN LANGUES ORIENTALES.

123. **Ahn** (P.). Nouvelle méthode pratique et facile pour apprendre la langue allemande. 1^{er} cours, 2^e édit. Leipzig, in-8°, br., 1 fr.

124. **Wechstein** (R.). Die Aussprache d. Mittelhochdeutschen. Halle, 1858, in-8°, br., 2 fr. 50.

125. **Bukoliker**, Die Griechischen-m. metrischer Uebersetzung u. Anmerkgn. v. J. A. Hartung. A. u. d. T.: *Theokrit, Bion u. Moschus*. Leipzig, 1858, in-8°, br., 8 fr.

126. **Chroniken** (Die) der Stadt Mekka gesammelt u. auf Kosten der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft hrg. v. F. Wüstenfeld. (In 4 Bdn.) 3. Bd. A u. d. T.: Geschichte der Stadt Mekka u. ihres Tempels v. *Cutb ed-Din* Muhammed Ben Ahmed el-Nahrawali. Nach den Handschriften zu Berlin, Gotha u. Leyden hrg. v. F. Wüstenfeld. Leipzig, 1857, in-8°, br., 16 fr.

127. **Girart de Rossillon** (le roman en vers de), publié pour la première fois, suivi de l'Histoire des premiers temps féodaux, par Mignard. 1 vol. in-8° de 460 pages, 15 fr.

128. **Herodotus**. The History of Herodotus, a new English Version, edited with copious Notes and Appendices illustrating the History and Geography of Herodotus, from the most recent sources of information, and embodying the Chief Results, Historical and Ethnographical, which have been obtained in the Progress of Cuneiform and Hieroglyphical Discovery. By George Rawlinson. Vol. I. London, 1858, in-8°, cart. en t., 22 fr. 50.

— L'ouvrage aura 4 volumes.

129. **Hoffman** (Dr). The Principles of Syriac Grammar. Translated from the Work of Dr Hoffman. London, 1858, in-8°, cart. en t., 9 fr. 50.

130. **Hyperides**. The Funeral Oration of Hyperides over Leosthenes and his Comrades in the Lamian War. The Fragments of the Greek Text now first edited by Churchill Babington. London, 1858, in-fol., demi-rel., 18 fr. 75.

131. **Jaubert**. Glossaire du centre de la France. 2^e supplément. Paris, in-8°, 40 p.

132. **Legouarant** (B.). Nouveau Dictionnaire critique de la langue française, ou Examen raisonné et projet d'amélioration de la 6^e édition du Dictionnaire de l'Académie Strasbourg, in-8°, 667 p.

133. **Menemoseyne**. Bibliotheca philologica Batava. Scrips. et collig. C. G. Cobet, T. J. Halbertsma, H. G. Hamaker, H. van Herwerden, E. J. Kiehl, E. Mehler, S. A. Naber, W. N. du Rieu, S. H. Rinkes.

Vol. VII. Lugd-Batav., 1857, in-8°. 4 livr. par an, 12 fr. 50.

— Chaque livr., à Paris, 3 fr. 25.

134. **Balluste**. Œuvres complètes traduites et annotées d'après les éditions de Kritz; par A. V. Kayser et J. Fortwengler, 1^{re} partie: Conjuraton de Catilina. Strasbourg, gr. in-8°, 36 p., 2 col., 60 c.

135. **Sophocles**. Romaic; or, Modern Greek Grammar. Boston, 1858, in-8°, cart. en t., 9 fr. 50.

136. **Thomson** (E.). A Vindication of the Hymn "Te Deum Laudamus;" with Translations into various Languages. London, 1858, in-12, cart. en t., 3 fr. 75.

137. **Uhlemann**. Three Day in Memphis; or, Sketches of the Public and Private Life of the Old Egyptian. Philadelphia, 1858, in-8°, cart. en t., 7 fr. 50.

138. **Xenophons Werke**. Griechisch u. deutsch m. Anmerkungen 3 Thl. Anabasis. Leipzig, 1858, in-12, br., 5 fr. 35.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES,
ARCHÉOLOGIE.

139. **Argenson** (Marquis d'). Mémoires. Publiés et annotés par le marquis d'Argenson, t. IV, 5 fr.

140. **Arnold** (T.). History of Rome. London, 1858, 3 vol. in-8°, cart. en t., 45 fr.

141. **Arnold** (T.). History of the Later Roman Commonwealth, from the End of the Second Punic War to the Death of Julius Cæsar; and of the Reign of Augustus: with a life of Trajan. New edit. London, 1858, 2 vol. in-8°, cart. en t., 30 fr.

142. **Atkinson** (E. W.). Memoirs of the Queens of Prussia. London, 1858, in-8°, cart. en t., 13 fr. 25

143. **Aubenas** (J.). Histoire de l'impératrice Joséphine, t. I. Paris, in-8°, xi-390 p. Portrait photographié par Bingham, 7 fr.

— L'ouvrage aura 2 vol.

144. **Aussy** (H. d'). Chroniques saintongeaises et aunisiennes. Articles historiques, hydrologiques, biographiques, littéraires, géographiques; esquisses de mœurs locales, anecdotes particulières et faits. Saintes, in-8°, 668 p., 6 fr.

145. **Belgiojoso** (Madame de). Asie Mineure et Syrie. Souvenirs et Voyages. Paris, in-8°, 431 p., 7 fr. 50.

146. **Bonillet** (J. B.). Dictionnaire héraldique de l'Auvergne, facilitant la recherche du nom des familles auxquelles appartiennent les écussons ou armoiries peintes, sculptées, gravées ou émaillées, etc. Clermont-Ferrand, in-8°, xxii-527 p. 7 fr. 50.

147. **Brosses** (C. de). Le président de

Brosses en Italie. Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740. 2^e édit., par M. R. Colomb. 2 forts vol. in-8°, 12 fr.

148. **Sturke** (B.). A Genealogical and Heraldic Dictionary of the Landed Gentry of Great Britain and Ireland. 47s. 6d. (Harrison). London, 1858, in-8°, cart. en t., 58 fr. 75.

149. **Burr** (A.). The Life and Times of Aaron Burr, Lieut.-Colonel in the Army of the Revolution, United States Senator, Vice-President of the U. States, etc. New-York, 1858, cart., 13 fr. 25.

150. **Castille** (H.). Portraits historiques au dix-neuvième siècle. Paul-Louis Courier. Paris, in-32, 62 p., 50 c.

151. **Champagny** (F. de). Rome et la Judée au temps de la chute de Néron. Paris. in-8°, 652 p., 6 fr.

152. **Chéruel** (A.). Marie Stuart et Catherine de Médicis. Études historiques sur les relations de la France et de l'Écosse dans la seconde moitié du seizième siècle. Paris, in-8°, 405 p., 7 fr. 50.

153. **Chronicon** Monasterii de Abingdon. Edited by Rev. Joseph Stevenson. Vol. 1. London, 1858, in-8°, demi-rel., 10 fr. 75.

154. **Dangeau**. Journal publié en entier pour la première fois par MM. E. Soulié et L. Dussieux, t. XIII. 1709-1711. Paris, in-8°, 498 p.

— L'ouvrage formera 12 à 14 vol. Prix du vol. : 6 fr.

155. **Dijk** (Jan van). Lotgevallen van een Nederlandschen kolonist in de binnenlanden van Zuid-Afrika. Met 115 in den tekst gedrukte afbeeldingen uit de natuurlijke historie van dit land, alsmede van de zeden en gewoonten der bewoners in de omstreken van de Kaap de Goede Hoop. Bewerkt met gebruikmaking van de werken van Cumming, Anderson, Gérard, Livingston, e. a. 1^{re} afl. Rotterdam, gr. in-8°. Par liv. 75 c. — Compl. en 6 à 8 afl.

156. **Dod** (R. P.). The Peerage, Baronetage, and Knightage of Great Britain and Ireland for 1858; including all the Titled Classes. London, 1858, in-12, cart. en t. 13 fr. 25.

157. **Du Graty** (A.). La Confédération Argentine. Paris, in-8°, 371 p., 10 fr.

158. **Dumas** (A.). Impressions de voyage. Journal de madame Giovanna en Australie, aux îles Marquises, à Taïti, à la Nouvelle-Calédonie, en Californie et au Mexique. Paris, in-8°, 228 p., 8 gr., 3 fr. 50.

159. **Ferrier** (J. P.). A History of Affghans. Translated from the original Ms. By Capt. Jesse. (Uniform with "Ferrier's Caravan Journeys.") London, 1857, in-8°, cart. en t.

160. **Feytaud** (E.). Histoire des usages funèbres et des sépultures des peuples anciens. 13^e livraison. Égyptiens, planches complémentaires, tables et couvertures du tome I. Paris, in-4°, 16 p., 3 pl.

— Le nombre des livraisons annoncées (25) sera forcément dépassé par l'auteur, sans augmentation de prix pour les souscripteurs. La livraison, 4 fr. Un mois après la publication de la dernière livraison, le prix de l'ouvrage complet sera porté à 150 fr. sur papier blanc.

161. **Godard-Paultrier** (M. V.). D'Angers au Bosphore pendant la guerre d'Orient. Constantinople, Athènes, Rome. Impressions, curiosités, archéologie, art et histoire, établissements chrétiens, monuments byzantins. Souvenirs d'Anjou à Malte, Naples... Angers, in-8°, 564 p., 32 pl. lith.

162. **Guizot** (M.). Sir Robert Peel. Études d'histoire contemporaine. Nouv. édit., in-18, 532 p., 3 fr. 50.

162. **Markez** (A. v.). Das Buch v. den ägyptischen Myserien. Zur Geschichte der Selbstauflösung d. heidnischen Hellenenthums. München, 1858, in-8°, br., 3 fr.

164. **Hutchinson** (T. J.). Impressions of Western Africa; with Remarks on the Diseases of the Climate, and a Report on the Peculiarities of Trade up the Rivers in the Bight of Biafra. London, 1858, in-8°, cart. en t., 10 fr. 75.

165. **Kane** (E. K.). Biography of Elisha Kent Kane. William Elder. Philadelphia, 1858, in-8°, cart. en t., 15 fr.

166. **Lamfey** (P.). Essai sur la Révolution française. Paris, in-8°, 430 p., 5 fr. 50.

167. **Lamoye** (F. de). Le Niger et les explorations de l'Afrique centrale depuis Mungo-Park jusqu'au docteur Barth. Paris, in-18, 624 p., 3 fr. 50.

168. **Lamoye** (F. de). L'Inde contemporaine. Paris, in-18, 571 p., 1 carte, 3 fr. 50.

169. **La Rochebeaucourt** (De). Études sur le culte druidique et l'établissement des Francs et des Bretons dans les Gaules, Rennes, in-8°, 248 p., 3 fr.

170. **Lasaulx** (E. v.). Des Sokrates Leben, Lehre u. Tod. Nach den Zeugnissen der Alten dargestellt. München, 1858, gr. in-8°, br., 3 fr.

171. **Laurentie**. Histoire de France. 2^e édit., t. III. Paris, in-8°, 552 p.

— Le même ouvrage, édition gr. in-18, même pagination. L'ouvrage, dans les deux éditions, aura 8 vol. Prix des 8 vol. in-8°, 40 fr.; in-18, 28 fr.

172. **Lavallée** (T.). Histoire des Français, depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1830. 12^e édit. Paris, 4 vol. gr. in-18, 2315 p., 14 fr.

173. **Lewes** (G. H.). Sea-side Studies at Ilfracombe, Tenby, the Scilly Isles, and Jersey. London, 1858, in-8°, cart. en t., 13 fr. 25.

174. **Macaulay** (Lord). The History of England, from the Accession of James the Second. New edit. Vol. 2. London, 1858, in-8°, cart. en t., 7 fr. 50.

175. **Martins** (Ch.). Promenade botani-

que le long des côtes de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Égypte, à bord de l'*Hydaspe*, bateau à vapeur des Messageries impériales. Montpellier, in-4°, 32 p., 4 lith.

176. **Martonne** (A. de). Le Grand Cartulaire de Blois, publié d'après les archives départementales. Blois, in-8°, 4 p.

— L'ouvrage contiendra tous les actes, du neuvième au treizième siècle, relatifs aux pays faisant aujourd'hui partie du département de Loir-et-Cher, le Blésois, le Vendômois et la Sologne; plus un choix des actes postérieurs et le dessin des sceaux remarquables; en tout, 50,000 pièces environ. Il paraîtra en 5 vol. in-4°, du prix de 5 fr.

177. **Memoirs** chiefly illustrative of the History and Antiquities of Northumberland. London, 1858, 2 vol. in-8°, cart. en t., 52 fr. 50.

178. **Mills** (A.). India in 1858: a Summary of the Existing Administration, Political, Fiscal, and Judicial, with the Laws and Public Documents relating thereto, from the Earliest to the Present Time. With a Revenue Map. London, 1858, in-8°. 13 fr. 25.

179. **Mouriez** (P.). Histoire de Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte. T. IV et dernier. Paris, in-8°, 415 p.

180. **Muir** (W.). The Life of Mahomet, and History of Islam, to the era of the Hegira; with Introductory Chapters on the Original Sources for the Biography of Mahomet, and on the Pre-Islamite History of Arabia. London, 1858, 2 vol. in-8°, cart. en t., 40 fr.

181. **Newton** (John). Life of the Rev. John Newton. Written by himself; with continuation by Rev. Richard Cecil. To which are added the Olney Hymns, in Three Books. London, 1858, in-8°, cart. en t., 3 fr. 25.

182. **Nicolas** (A.). Études sur Maine de Biran, d'après le journal intime de ses pensées. Paris, in-18, 249 p., 3 fr. 50.

183. **Parry**. Memoirs of Admiral Parry, by his Son. *Fourth Edition*, with Portrait. London, 1858, in-8°, 6 fr. 25.

184. **Paterson** (W.). William Paterson, the Merchant, Statesman, and Founder of the Bank of England: his Life and Trials. Edinburgh, 1858, in-12, cart. en t., 6 fr. 25.

185. **Perier** (J.). Fragments ethnologiques. Études sur les vestiges des peuples gaëlique et cymrique dans quelques contrées de l'Europe occidentale; sur la couleur de la chevelure des Celtes ou Gaulois; sur les liens de famille entre les Gaëls et les Cymris. Paris, in-8°, 128 p.

186. **Rapetti**. La défection de Marmont en 1814. Ouvrage suivi d'un grand nombre de documents inédits ou peu connus, d'un précis des jugements de Napoléon I^{er} sur le maréchal Marmont, d'une notice biographique, etc. Paris, in-8°, 479 p., 6 fr.

187. **Rémusat** (Ch. de). Bacon, sa vie, son temps, sa philosophie et son influence jusqu'à nos jours. Paris, in-18, 468 p. 3 fr. 50.

188. **Richter** (Dr. A.). Geschichte der dem russischen Kaiserthum einverleibten deutschen Ostsee-provinzen bis zur Zeit ihrer Vereinigung m. demselben. (In 5 Abthlgn.) 1. Thl. Die Zeiten der reingermanischen Entwicklung. 1158-1562. 1. Bd. Riga, 1857, in-8°, br., 5 fr. 35.

189. **Saint-Simon** (Duc de). Mémoires complets et authentiques sur le siècle de Louis XIV et la Régence, t. X. Paris, in-12, 436 p., 2 fr.

— Édition complète en 13 vol.

190. **Schaefer** (W.). Deutsche Städte-wahrzeichen. Ihre Entstehg., Geschichte u. Deutung. Leipzig, 1858, 1 vol., in-8°, br., 4 fr.

191. **Seyd** (E.). California and its Resources: a Work for the Merchant, the Capitalist, and the Emigrant. London, 1858, in-8°, cart. en t., 10 fr. 75.

192. **Townend** (W.). The Descendants of the Stuarts: an Unchronicled Page in England's History. London, 1858, in-8°, cart. en t., 12 fr. 50.

193. **Viel-Castel** (H. de). Des Sentiments de justice et d'humanité de l'Angleterre dans la question indienne. 2^e édit. 2 fr. 50.

194. **Violet-le-Duc**. Description du château de Coucy. Paris, in-8°, 23 p., 5 pl.

195. **Yule** (H.). A Narrative of the Mission sent by the Governor-General of India to the Court of Ava in 1855; with Notices of the Country, Government, and People. London, 1858, gr. in-8°, cart. en t., 39 fr. 50.

SCIENCES MILITAIRES, MARINE.

196. **Archiv f. die Offiziere der Königl. Preuss. Artillerie u. Ingenieur-Corps**. Red.: Otto Neumann, v. Kirn. 22 Jahrg. Berlin, 1858, in-8°. Pour l'année, 16 fr.

196. **Blue** (The) **Pamphlet**. By an Officer once in the Bengal Artillery. London, 1858, in-8°, br., 1 fr. 25.

198. **Dove** (P. E.). The Revolver; its Description, Management, and Use: with Hints on Rifle Clubs, and the Defence of the Country. Edinburgh, 1858, in-8°, cart., 4 fr. 50.

199. **Granham** (J.). Iron Ship Building; with Practical Illustrations. London, 1858, in-12, cart. en t., 3 fr. 25.

200. **McClellan** (G. B.). Report of the Secretary of War: communicating the Report of Captain George B. McClellan (First Regiment U. States Cavalry), one of the Officers sent to the Crimea in 1855 and

1856. Washington, 1858, in-4°, cart. en t. 37 fr. 50.

201. *Militair-Literatur-Weitung*. Red. : L. Blesson. 39. Jahrg. 1858. Berlin, 1858, gr. in-4°. Par an, 16 fr.

202. *Militair-Wochenblatt*. Red. v. der histor. Abtheilung d. Generalstabes. Berlin, 1858, in-8°, br., pour l'année, 14 fr.

203. Murray (R.). *Rudimentary Treatise on Marine Engines and Steam Vessels; together with Practical Remarks on the Screw and Propelling Power, as used in the Royal and Merchant Navy*. 3d edit. London, 1858, in-12, cart. en t. 3 fr. 25.

204. *Observations* relatives à la brochure de M. le général Jomini intitulée « Sur la formation des troupes pour le combat. » Des papiers d'un ancien officier général de l'armée de S. M. le roi de Prusse. Berlin, 1858, in-8°, br., 2 fr.

205. Ramey (T.). *Ocean Steam Navigation and the Ocean Post*. New-York, 1858, in-8°, cart. en t., 15 fr.

206. Rüstow (W.). *Allgemeine Taktik, nach dem gegenwärtigen Standpunkt der Kriegskunst* bearb. Zurich, 1858, in-8°, br., 9 fr. 25.

207. Scoffern (J.). *Projectile Weapons of War and Explosive Compounds*. 3d edit. London, 1858, in-8°, cart. en t., 10 fr. 75.

208. Stevens (R. W.). *On the Stowage of Ships and their Cargoes*. London, 1858, in-8°, cart. en t., 8 fr. 75.

209. Wellington (Duke). *Supplementary Despatches and Memoranda of Field Marshal Arthur Duke of Wellington : India 1797-1805*. Edited by his Son. Vol. 1. London, 1858, in-8°, cart. en t., 25 fr.

210. Woerl (J. E.). *Atlas der Schlachten, Treffen u. Belagerungen aus der Geschichte der Kriege v. 1792-1815*. Verbessert u. m. Einleitgn. begleitet von F. v. Dürich. 7. Lfg. Freiburg, 1858, in-folio, br., 2 fr.

211. *Zeitschrift f. Kunst, Wissenschaft u. Geschichte d. Krieges*. Red. : L. Blesson. Jahrg. 1858. Berlin, 1858, in-8°. Par an, 21 fr. 50.

TECHNOLOGIE, AGRICULTURE.

212. Ackersmann, *Der chemische Naturkundliches Zeitblatt f. deutsche Landwirthe* v. A. Stockhardt. 4. Jahrg. 1858. 4. Hfte. Leipzig, 1858, gr. in-8°, br., 5 fr. 35.

213. Armeongaud aîné. *Traité théorique et pratique des moteurs hydrauliques*. Nouvelle édit. 1^{re} partie : Moteurs hydrauliques. Paris, in-4°, 252 p., plus un atlas, 25 fr.

214. Bradshaw's *Shareholder's Guide, Railway Manual and Directory for 1858*. London, 1858, in-12, cart. en t., 9 fr. 50.

215. *Bulletin de la société industrielle de Mulhouse*. N° 41. Mulhouse, 3 fr.

— L'abonnement pour 6 bulletins (1 vol.) est de 15 fr.

216. Decaisne (J.). *Gravures de l'Almanach du Bon Jardinier*, contenant : 1° Principes de botanique; 2° Principes de jardinage, manière de marcotter, greffer, etc.; 3° Construction et chauffage des serres; 4° Composition et ornementation des jardins; 5° Instruments et outils de jardinage; 6° Hydroplasie. 20^e édit. Paris, in-18, 606 p., 7 fr.

217. Delestre (J.). *Annuaire de la Photographie; résumé des procédés les meilleurs pour la plaque métallique, le papier sec et humide, la glace albuminée ou collodionnée, etc.* Paris, in-8°, 208 p., 4 fr.

218. Drapier (D.). *Cours complet et pratique de filature de coton, suivi des formules et méthodes pour apprécier la résistance des appareils mécaniques, etc.* Paris, in-18, 236 p., 3 pl.

219. Du Breuil (A.). *Cours élémentaire théorique et pratique d'arboriculture, comprenant l'étude des pépinières d'arbres et d'arbrisseaux forestiers, fruitiers et d'ornement; celle des plantations d'alignement....* 4^e édit. 2^e partie. Paris, gr. in-18, p. 413 à 1031.

220. *Exposition universelle de 1851. Travaux de la commission française sur l'industrie des nations, publiés par ordre de l'Empereur*. T. I. 1^{re} partie : Force productive des nations. Occident. Paris, in-8°, 1102 p.

221. *Jaarboekje voor de leden van het Kon. Instituut van ingenieurs*. 1858. 'S Gravenhage, 1858, in-8°, 3 fr. 75.

222. Lebert (S.), u. L. Stark, *Grosse theoretisch-praktische Klavierschule. Für den systemat. Unterricht nach allen Richtungen d. Klavierspiels vom ersten Anfang bis zur höchsten Ausbildg. Mit Beiträgen v. Benedikt, Faisst, Herzog, u. s. w.* 3 Thle. u. Suppl. zum 1 Thl. Stuttgart, 1858, in-fol., 40 fr.

223. *Ouvriers (Les) des deux mondes. Études sur les travaux, la vie domestique et la condition morale des populations ouvrières des diverses contrées, et sur les rapports qui les unissent aux autres classes*. T. I. In-8°, 10 fr.

224. Overstone (Lord). *Tracts and other Publications on Metallic and Paper Currency*. London, 1858, gr. in-8°, cart. en t., 13 fr. 25.

225. Peigné-Delacourt. *La Chasse à la haie*. Paris, gr. in-4°, 47 p., grav. dans le texte. 20 fr.

226. **Thomas** (J. J.). Rural Affairs : a practical and copiously illustrated Register of Rural Economy and Rural Taste; including Country Dwellings, Improving and Planting Grounds, Fruits and Flowers, Domestic Animals, and all Farm and Garden Processes. Vol. 1, illustrated with 440 engravings. Albany, 1858, in-8°, cart. en t., 9 fr. 50.

ÉDUCATION.

227. **Ami** (L') des familles; revue catholique consacrée à la propagation des saintes doctrines et des œuvres de charité, paraissant tous les samedis. 2^e année, t. IV, 1857. Paris, in-8°, 522 p.

— Prix annuel, 8 fr.

228. **Contes** anglo-français illustrés. Le Petit Chien fidèle. Le Petit Chaperon rouge. Le Verger aux cerises. Wittington et son chat. Paris, 4 cahiers petit in-4°, 16 p. chacun, avec couvertures et vignettes color.

229. **Drobojowska**. L'Europe au moyen âge. Études de mœurs. Paris, in-8°, 387 p.

230. **Du Puget** (M^{lle}). Petits contes pour les enfants de trois à sept ans, traduits librement en diverses langues. XXXVII. L'Œuf cassé. — L'Imprudente Louise. — Les Enfants non surveillés, etc. — XXXVIII. Philippe. — Le Défaut d'attention. Paris, in-32, 32 p.

231. **Duteil** (P.). Abécédaire musical, ou Théorie élémentaire de la musique. Paris, in-4°, 20 p., 1 fr.

232. **Edom**. Mythologie élémentaire, contenant la mythologie des Égyptiens, des Perses, des Hindous, des Scandinaves et des Gaulois, à l'usage des collèges. Paris, in-18, 203 p.

233. **Fleming** (C.). Homonymes anglais, ou Dictées - Exercices. Partie de l'élève. Paris, gr. in-18, 108 p.

ROMANS, POÉSIES, BEAUX-ARTS.

234. **Alexis** (W.). Die Hosen d. Herrn v. Bredow. Vaterländischer Roman. Neue Ausg. Berlin, 1858, in-8°, cart. en t., 4 fr.

235. **Balzac** (H. de). Études philosophiques sur Catherine de Médicis. Paris, in-16, 379 p.

236. **Balzac** (H. de). Études philosophiques. L'Enfant maudit. — Gambara. — Massimila Doni. Paris, in-16, 316 p., 4 fr.

237. **Banck** (D.). Gedichte. Leipzig, 1858, in-8°, br., 8 fr.

238. **Barrière** (T.) et **Capendu**. Les Fausses Bonnes femmes, comédie en cinq actes, en prose. Paris, in-18, 171 p., 1 fr.

239. **Bayard** (J.). Théâtre. Paris, gr. in-18, 604 p., 3 fr. 50.

240. **Béranger**. Les dernières chansons et ma Biographie. 1 vol. in-32, 3 fr. 50.

241. **Bergerac** (C. de). Œuvres comiques, galantes et littéraires. Paris, in-18, 416 p., 2 fr. 50.

242. **Bernard** (A. de). Le Portrait de la marquise, histoire d'atelier. Paris, gr. in-18, 315 p.

243. **Birch** (S.). History of Ancient Pottery. London, 1858, 2 vol. in-8°, cart. en t., 52 fr. 50.

244. **Bouchitté** (H.). Le Poussin, sa vie et son œuvre, 1 vol. in-8°, 6 fr.

245. **Bougy** (A. de). Un million de rimes gauloises; fleur de la poésie drôlatique et badine depuis le quinzième siècle. Paris, in-32, vii—560 p., 2 fr.

246. **Bresciani** (A.). Le Juif de Vérone ou les Sociétés secrètes en Italie. 2 vol. in-12, 5 fr.

247. **Bussy-Rabutin** (Comte de). Histoire amoureuse des Gaules, suivie de la France galante, roman satirique du dix-septième siècle. Paris, 2 vol. gr. in-18, 899 p., 5 fr.

248. **Carlyon** (C.). Early Years and Late Reflections. London, 1858, 4 vol. in-8°, cart. en t., 30 fr.

249. **Cent** (Les) Nouvelles nouvelles, dites les Cent Nouvelles du roi Louis XI. Paris, gr. in-18, 393 p., 2 fr. 50.

250. **Chabouillet**. Catalogue général et raisonné des camées et pierres gravées de la bibliothèque impériale, suivi de la description des autres monuments exposés dans le cabinet des médailles et antiques. Paris, gr. in-18, 638 p., 3 fr. 50.

251. **Chaucer** (G.). Contes de Cantorbéry, traduits en vers français, de G. Chaucer. T. II. London, 1858, in-12, cart. en t., 13 fr. 25.

252. **Chrysander**, G. F. Händel. 1. Bd. Leipzig, 1850, br., 10 fr.

253. **Clerc** (Mia). The Colonel's Daughter; or, Life is but a Dream : a Tale. London, 1858, in-8°, cart. en t., 9 fr. 50.

254. **Conscience** (H.). Les Heures du soir. Traduction de L. Woquier. Paris, gr. in-18, 267 p., 1 fr.

255. **Conversations-Lexikon** f. bildende Kunst. Hrsg. v. F. Faber. Fortgeführt v. L. Clasen. 52. Lfg. Leipzig, 1858, gr. in-8°, br., 1 fr. 25.

256. **Costumes nationaux** de la Hollande,

dessiné d'après nature par J. Striemling. Harlem, 1858, in-fol., 20 fr.

257. **Currer Bell**. Le Professeur, roman anglais, trad. par madame H. Lefebvre. Paris, gr. in-16, 303 p., 2 fr. 50.

258. **Dante**. La Divine Comédie, traduction nouvelle, accompagnée de notes, par Pier-Angelo Fiorentino. 6^e édit. Paris, in-16, 404 p., 3 fr. 60.

259. **Dickens** (C.). La Petite Dorrit, roman anglais traduit par P. Lorrain. Paris, 3 vol. gr. in-18, 1222 p., 6 fr.

260. **Doran** (Dr.). The History of Court Poets. London, 1858, in-8°, cart. en t., 13 fr. 25.

261. **Dover** (E.). Roswitha, die Nonne v. Gandersheim. Aarau, 1857, in-8°, br., 4 fr. 25.

262. **Dumas** (A.). Le Trou de l'enfer, illustré par J. A. Beaucé et Lancelot. Paris, in-4°, 156 p. Vig. dans le texte; 10 pl., 4 fr.

263. **Dumas** (A.) fils. Le Fils naturel, comédie en cinq actes, dont un prologue, Paris, gr. in-18, 150 p., 2 fr.

264. **Early English Prose Romances**; with Bibliographical and Historical Introductions. Edited by W. J. Thoms. 2^d édit., enlarged. London, 1858, 3 vol. in-8°. Demi-rel., 33 fr. 75.

265. **Emerson** (R. W.). Works. 4 vols. containing: — Essays, 1st and 2^d Series; Representative Men; and Miscellanies. New edit. Boston, 1858, in-8°, cart. en t., 20 fr.

266. **Féval** (P.). Blanchefleur. Paris, gr. in-18, v—354 p., 1 fr.

267. **Gazette des Beaux-Arts**, Courrier européen de l'art et de la curiosité, dirigée par M. Ch. Blanc. Deux fois par mois. Gr. in-8°, 68 p. Un an, 40 fr.; six mois, 20 fr.; trois mois, 10 fr.

— 1^{re} livraison (numéro spécimen), 1^{er} février 1858.

268. **Gilbert Gresham**, traduit de l'anglais. Paris, in-16, 215 p.

269. **Gozlan** (L.). Histoire de cent trente femmes. Le Niagara. Paris, in-18, 382 p., 1 fr.

270. **Gramm** (J. C.). Sammlung v. Entwürfen zu Land- u. Gartenhäusern in Holz-Architectur m. Façaden, Grundriss u. Details in Farbendruck. 1. Hft. Uttweil, 1858, in-fol., 12 fr.

271. **Grey** (Mrs). Cousin Harry. London, 1858, 3 vol. in-8°, cart. en t., 39 fr. 50.

272. **Eildreth**. L'Esclave blanc, nouvelle peinture de l'esclavage en Amérique. Roman américain, traduit par F. Mornand. Paris, gr. in-18, 422 p., 2 fr.

273. **Hugo** (V.). Bug-Jargal. — Claude Gueux. Paris, gr. in-18, 220 p., 1 fr.

274. **Hugo** (V.). Le Dernier jour d'un con-

damné. Littérature et philosophie mêlées. Paris, gr. in-18, 451 p., 1 fr.

275. **Hugo** (V.). Notre-Dame de Paris. Paris, 3 vol. in-8°, 806 p., 10 fr.

276. **Illustrated London News**. Vol. 31. London, 1857, in-fol., cart. en t., 22 fr. 50.

277. **Marr** (A.). Le Pénélope normande, Paris, gr. in-18, 309 p., 1 fr.

278. **King** (T. H.). The Study Book of Mediæval Architecture and Art. Vol 1. London, 1848, in-fol. Demi-rel., 78 fr. 75.

279. **Moek** (P. de). La Mare d'Autenil, in-4°, 120 p., 1 fr. 95.

280. **Kunstblatt** (Deutsches). Zeitschrift f. bildende Kunst, Baukunst u. Kunsthandwerk. Organ der deutschen Kunstvereine u. s. w. red. v. F. Eggers. 12 Hfte. Stuttgart, 1858, gr. in-4°. Pour l'année, 26 fr. 75.

281. **Lamartine** (A. de). Les Confidences, par A. de Lamartine. Paris, in-18, 395 p., 1 fr.

282. **Lamartine** (A. de). Nouvelles Confidences. Paris, in-18, 350 p., 1 fr.

283. **La Rue** (J. de). Traité de la coupe des pierres, ou Méthode facile et abrégée pour se perfectionner dans cette science, 3^e édition. Bar-sur-Seine, in-8°, 240 p., et atlas in-fol. de 98 pl., 20 fr.

284. **Leatham** (E. A.). Charmione: a Tale of the Great Athenian Revolution. London, 1858, 2 vol. in-8°, cart. en t., 26 fr. 25.

285. **Lennep** (J. van). Aventures de Ferdinand Kuyck, roman hollandais traduit par L. Wocquier et D. van Lennep. Paris, in-18, 484 p., 2 fr.

286. **Murger** (H.). Œuvres complètes. Le dernier Rendez-vous. — La Résurrection de Lazare. Nouvelle édition. Paris, in-18, 316 p., 1 fr.

287. **Nerval** (G. de). La Bohème galante. Paris, in-18, 321 p., 1 fr.

288. **Newby** (Mrs). Margaret Hamilton. London, 1858, 3 vol. in-8°, cart. 29 fr. 50.

289. **Niboyet** (P.). La Reine de l'Andalousie, souvenir d'un séjour à Séville. Paris, in-18, 351 p., 2 fr.

290. **Ricard** (A.). Le Marchand de coco. Paris, in-18, 300 p.

291. **Robert** (M^{me} C.). Mandrin. Paris, in-18, 282 p., 1 fr.

292. **Robert Emmet**. Paris, in-18, 225 p., 3 fr.

293. **Sarah Mortimer** ou l'Expérience de la vie. 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

294. **Soribe** (E.). Historiettes et proverbes. Paris, in-18, 287 p., 1 fr.

295. **Signal** (A.). La Lingère ou la Vie de Paris en 1830. Paris, in-8°, 76 p., 50 c.

296. **Soulié** (F.). Le Lion amoureux.

Diane et Louise. Paris, in-8°, 58 p., 2 col., 50 c.

297. Soulié (F.). Les Quatre sœurs. Paris, in-8°, 68 p., 50 c.

298. Soulié (F.). Les Mémoires du diable. Paris, 2 vol. in-18, 916 p., 2 fr.

299. Soulié (F.). Les Deux cadavres. Paris, in-18, 370 p., 1 fr.

300. Souvestre (E.). Contes et Nouvelles. Paris, in-18, 275 p., 1 fr.

301. Souvestre (E.). Sous les filets. Scènes et mœurs des rives. Paris, in-18, 263 p., 1 fr.

302. Sternberg, A. v. Die Dresdener Galerie. Geschichten u. Bilder. Leipzig, 1858, 2 vol. in-8°, br., 10 fr.

303. Sue (E.). La Coucaratcha. Paris, in-18, 360 p., 1 fr.

304. Sue (E.). Les Sept péchés capitaux. — La Colère. — La Luxure. Paris. in-18, 357 p., 1 fr.

305. Swerts (J.), et G. Guffens, Souvenirs d'un voyage artistique en Allemagne. 2^e édition. Anvers, 1858, in-16, br., 2 fr.

306. Timely (The) Retreat; or, a Year in Bengal before the Mutines. By Two Sisters. 2^e édit. London, 1858, 2 vol. in-8°, cart. en t., 28 fr. 25

307. Tourgueneff (J.). Scènes de la vie russe. Paris, in-18, 333 p., 2 fr.

308. Violier (Le) des histoires romaines. Ancienne traduction française des *Gesta Romanorum*. Paris, in-16, 439 p., 5 fr.

309. Zacccone (P.). La Fiancée du fils du Ciel, suite au *Fils du Ciel*, roman chinois inédit. Paris, in-18, 256 p., 1 fr.



ULRICH DE HUTTEN

D'APRÈS

M. D. F. STRAUSS ¹.

Les commencements de ce siècle ont été marqués en France par une glorieuse renaissance des études historiques. Sous l'impulsion des idées de Condorcet et de Herder, on a vu de véritables historiens transformer l'histoire, d'une simple narration d'événements en faire une filiation d'idées, et vérifier ainsi la loi du progrès. Malheureusement l'étendue même de ces travaux de généralisation ne leur a pas toujours permis de contrôler les détails avec le soin nécessaire et d'entrer bien avant dans la vie intime de l'histoire ². Les idées générales ne nous manquent plus, Dieu merci ; elles sont à la portée du moindre d'entre nous, elles ont cours forcé à la Sorbonne, et offrent l'avantage inappréciable pour plus d'un de dispenser de toutes études spéciales. Aussi, l'indolence du public réagissant sur les écrivains, il n'en est pas beaucoup qui aient la patience laborieuse de remonter aux sources et de rechercher avec sagacité le point de départ des transformations sociales. Nous tenons en main le fil conducteur, et nous hésitons à pénétrer dans le labyrinthe. Il serait grand temps, ce nous semble, de nous arracher à cette torpeur mentale, de répudier tout dilettantisme littéraire, et de revenir aux fortes études.

Dans cette restauration des études historiques, la biographie devrait prendre une place considérable, à l'exemple de ce qui se passe en Angleterre et surtout en Allemagne. La reproduction animée de la

¹ *Ulrich von Hutten*, 2 volumes in-8° ; Leipzig, Brockhaus, 1858.

² Il y a, bien entendu, des exceptions, notamment M. Michelet.

vie d'un homme remarquable que l'on prend au berceau pour ne le quitter qu'à la tombe, la peinture vive et précise de son caractère et de ses opinions, de ce qui reste et de ce qui passe, de ce qui est nécessaire et de ce qui est accidentel dans son existence, une telle biographie présente un double enseignement moral et historique. Pour le contester, il faudrait nier la salutaire influence qu'a exercée le livre de Plutarque, cette légende dorée des grands hommes de l'antiquité, ou reconnaître à notre époque la bonne fortune d'être assez riche en dévouement, en énergie de volonté et de caractère pour pouvoir dédaigner les grands exemples du passé. Au point de vue historique, c'est dans les hommes qui ont donné l'impulsion qu'il faut étudier les évolutions de l'humanité. « Tout le travail qui s'est réalisé dans la » société en réformes religieuses ou politiques, en lois, institutions, » mœurs, tous les combats qu'il a fallu livrer, toutes les actions et » toutes les réactions se sont opérées dans leur esprit avant d'éclater » au grand jour. L'Allemagne n'a pas été plus agitée par l'opposition » violente des forces sociales mises en mouvement par la réforme, que » l'âme de Luther par la lutte de ses idées premières contre ses nouvelles idées. » La vérité de ces paroles, tirées de la préface des *Études sur les réformateurs du seizième siècle*, par M. V. Chauffour-Kestner, est on ne peut mieux démontrée par l'auteur lui-même dans ses deux biographies d'Ulrich de Hutten et de Zwingli, deux esquisses qui valent un bon tableau de la réforme. Notre intention n'est pas de rapprocher l'étude de M. Chauffour de l'ouvrage de M. Strauss et de faire une critique comparée des deux livres; cet examen nous entraînerait hors des limites que nous nous sommes tracées. Qu'il nous soit permis toutefois d'indiquer en deux traits la différence essentielle de deux travaux : à la lecture de celui de M. Chauffour, on s'imaginerait volontiers que le pamphlétaire de la réforme est un homme de parti du dix-neuvième siècle, tandis qu'en lisant celui de M. Strauss on se sent transporté dans l'époque qu'il décrit; on devient un contemporain d'Ulrich de Hutten¹.

Mais avant d'aborder l'analyse du livre, nous voulons essayer de réconcilier une partie du public français avec le nom terrible de l'auteur. Faute de connaître sa vie et en grande partie ses écrits, on se fait

¹ Il serait injuste de ne pas mentionner, à côté de l'ouvrage de M. Chauffour, une sobre, ferme et complète étude de M. Zeller, docteur ès lettres, aujourd'hui professeur à la faculté des lettres de Paris : *Ulrich de Hutten, sa vie, ses œuvres, son époque*. Paris, Joubert, 1849. Mais nous ne pouvons que la mentionner, parce que, comme nous l'avons dit, tout parallèle nous mènerait trop loin.

de lui, en général, l'idée la plus inexacte. Il est heureusement facile de la redresser.

M. David-Frédéric Strauss est né le 27 janvier 1808 à Ludwigsbourg, dans le Wurtemberg, la patrie de Schiller, d'Uhland, de Schelling et de Hegel. Il commença ses études dans sa ville natale, et les continua au séminaire protestant de Bleubeuren et à la fondation théologique de Tubingue. Dans la biographie de son ami Mærcklin, M. Strauss nous a donné une peinture pleine de fraîcheur et de vie de ces années de couvent et d'université, un vrai chef-d'œuvre de grâce malicieuse et de fine bonhomie. Il devint vicaire en 1830, et depuis il a confessé que notre révolution, qui agitait si profondément l'Allemagne entière, l'avait laissé dans une indifférence complète; toute son âme à ses études théologiques et philosophiques. Un an plus tard, il se rendit à Berlin pour compléter sa moisson scientifique en suivant les cours de deux célèbres adversaires, de Schleiermacher et de Hegel; mais ce dernier étant mort peu après son arrivée, il ne prolongea pas son séjour, et ne tarda pas à revenir à Tubingue, où il remplit les fonctions de répétiteur à la fondation théologique, et fut en même temps chargé d'un cours de philosophie à l'université, devenant le collègue de son ancien maître, M. Baur, aujourd'hui le chef incontesté de la critique théologique en Allemagne. Cependant, en dehors de ces fonctions, dans le recueillement de sa cellule monastique, M. Strauss élaborait ses idées et préparait ses futurs travaux. En 1835, parut son premier ouvrage, la *Vie de Jésus*. Tout le monde sait l'immense retentissement de ce livre. Le lendemain de sa publication, le jeune auteur — il n'avait que vingt-sept ans — était célèbre et.... destitué! Mais le gouvernement wurtembergeois ne voulut pas priver le pays des services d'un homme de mérite, et nomma professeur au lycée de Ludwigsbourg l'écrivain audacieux qui venait de publier une si vive critique des récits du Nouveau Testament: tolérance qui ne fut pas contagieuse. Bientôt, en effet, du fond de tous les prêches de l'Allemagne, de Königsberg à Zurich, s'éleva un chœur d'imprécations, et une vaste croisade orthodoxe se forma contre M. Strauss. Autant pour répondre à ces attaques que par fatigue d'un travail pour lequel il n'avait pas de goût, M. Strauss donna sa démission et se retira à Stuttgart. Il entreprit aussitôt sa première campagne contre ses nombreux adversaires dans ses « *Écrits polémiques* » (*Streitschriften* 3 Bd. Tübingen, 1837), ne négligeant pas toutefois de chercher des alliés au moyen d'une exposition nouvelle et modérée de ses théories religieuses dans ses « *Deux feuilles pacifiques* » (*Zwei friedliche Blätter*,

Altona, 1838). L'année suivante se place un des épisodes les plus curieux et peut-être l'épisode capital de son existence. Au mois de février 1839, le conseil fédéral de l'instruction publique, sur la proposition du bourgmestre Hirzel, le nomma professeur de dogmatique et d'histoire de la religion à l'école polytechnique de Zurich. On se rappelle combien cette nomination, exploitée par les passions politiques et religieuses, agita la Suisse. Avant même que M. Strauss eût pu entrer en fonctions, le gouvernement fut obligé de le pensionner; mais cette concession ne fit qu'enhardir le parti conservateur, et le 6 septembre, aux cris de *A bas Strauss!* et de *Vive Strauss!* une émeute éclata dans les rues de Zurich. Après une lutte sanglante, car il y eut de part et d'autre une quarantaine de morts, le gouvernement démocratique succomba; et c'est ainsi que notre docteur critique, le plus doux et le plus inoffensif des hommes, devint le prétexte d'une révolution et la cause de la chute d'un gouvernement. Au milieu de toutes ces agitations, luttes de plume et luttes armées, tandis que son nom retentissait comme un cri de guerre dans toute l'Allemagne, M. Strauss terminait tranquillement au fond de sa modeste retraite le plus important de ses ouvrages, sa *Dogmatique*¹. Ce livre, critique historique et philosophique des dogmes chrétiens, fut suivi d'un long silence que M. Strauss ne rompit qu'en 1847, en lançant contre le roi de Prusse son célèbre pamphlet : *le Romantique sur le trône des Césars, ou Julien l'Apostat*². Sur la foi de ce titre, on pourrait croire l'auteur un révolutionnaire, et on aurait tort; il est libéral, mais il est aussi conservateur, comme il l'a prouvé en 1848. Nommé député par Ludwigsbourg, il se signala à la tribune des chambres wurtembergeoises par une sortie violente contre la démocratie radicale. Plus tard, il se mit sur les rangs pour devenir représentant du peuple au parlement de Francfort, mais il échoua; et les électeurs conservateurs, en lui préférant un piétiste, se montrèrent plus logiques et plus conséquents que lui dans l'ensemble de leurs opinions. A la suite de cet échec politique, il publia *Six discours théologiques et politiques*³ qu'il avait tenus dans des réunions électorales.

A partir de ce moment commence une nouvelle période dans la vie de M. Strauss. Il semble avoir dit adieu aux études favorites de sa jeunesse, et nous le voyons consacrer sa sagacité critique, son profond

¹ *Die christliche Glaubenslehre in ihrer geschichtlichen Entwicklung und im Kampfe mit der modernen Wissenschaft dargestellt.* Tübingen, 1841, 2 Bd.

² *Der Romantiker auf dem Throne der Cæsaren, oder Julian der Abtrünnige.* Mannheim, 1847.

³ *Sechs theologisch-politische Volksreden,* Stuttgart und Tübingen, 1848.

sentiment artistique et tous les talents de sa maturité, à remettre en lumière des caractères et des figures historiques et littéraires que le temps avait un peu injustement effacés. Avant de le suivre sur ce terrain nouveau, essayons d'indiquer en quelques mots la place qu'il occupe dans le mouvement néo-hégélien. Après la mort de Hegel, ses disciples, comme les lieutenants d'Alexandre, s'étant partagé son empire, M. Strauss s'empara de la théologie. Son livre, la *Vie de Jésus*, fut le signal de cette longue campagne contre le dogme, vigoureusement conduite sur le terrain philosophique par M. Feuerbach, et sur le terrain théologique avec plus d'emportement que de sagesse et de vraie science par M. Bruno-Bauer. M. Strauss ne se laissa pas entraîner, et se maintint énergiquement sur le terrain qu'il avait choisi. Loin de repousser le titre de théologien, il s'en couvrit, protesta de son respect pour le christianisme, qu'il voulait non pas détruire, disait-il, mais épurer, en dégageant l'idée des enveloppes de la légende. Voilà M. Strauss tel que sa vie et ses écrits nous le montrent. Il y a loin sans doute de ce portrait de savant austère, de chercheur consciencieux et modeste, à la caricature diabolique que l'on a parfois tracée de lui en deçà et même au delà du Rhin ; mais le contraste sera plus frappant encore sur le terrain littéraire.

Sa première biographie fut celle de Schubart le poète wurtembergeois, l'infortuné précurseur de Schiller¹. Pendant sa longue captivité dans la forteresse d'Asperg, la Bastille du Wurtemberg, Schubart avait écrit lui-même une partie de l'histoire de sa vie ; c'est ce travail incomplet et qui se ressent trop des préoccupations flévreuses du prisonnier que M. Strauss a refait dans son ouvrage en s'aidant des lettres du poète, documents précieux et qui étaient restés inédits. Il avait eu un double but, dit-il, en publiant cette œuvre : « Reproduire d'une part l'histoire des malheurs d'un homme de génie, et donner d'autre part un exemple d'arbitraire de prince allemand. » Sa seconde étude fut la *Vie de Christian Mærcklin*, biographie contemporaine et monument élevé à la mémoire d'un ami². Cet ouvrage est pour nous du plus grand intérêt, car M. Strauss donne une partie de sa propre vie, en retraçant l'existence d'un homme auquel il a été tendrement uni dès l'enfance, qui a suivi la même carrière que lui, partagé ses études théologiques, ses projets de réforme religieuse et jusqu'à ses mécomptes politiques. Aussi trouvons-nous dans ce petit

¹ *Christian Friederich Daniel Schubart's Leben in seinen Briefen*. Berlin, 2 Bd., 1849.

² *Christian Mærcklin. Ein Lebens und Charakterbild aus der Gegenwart*. Mannheim, 1851.

livre, entre des pages pleines d'exquise sensibilité et de fine critique, d'autres pages écrites entièrement sous la dictée de la passion, et qui prouvent que M. Strauss a gardé rancune à ses adversaires. Mais son but principal était autre que la satisfaction de ses ressentiments personnels, car on trouve à la fin de la préface ce petit avis au public : « J'ajouterai que ce fut surtout à cette philosophie tant attaquée de » notre époque, que ce fut à elle que Mærcklin fut redevable d'avoir » eu si vigoureusement conscience de ses devoirs moraux et de la » véritable direction à imprimer à sa volonté. » En d'autres termes, la biographie de Mærcklin est une morale en action de la philosophie néo-hégélienne. En 1856, M. Strauss publia *la Vie et les écrits du poète et philologue Nicodème Frischlin*¹. Le héros est un professeur à l'université de Tubingue dans la seconde moitié du seizième siècle. C'est une étude approfondie et curieuse, mais d'un intérêt un peu triste. L'époque choisie est loin d'être la plus brillante de l'Allemagne, et le héros lui-même nous est étranger et nous paraît défectueux par trop de côtés pour nous toucher complètement.

Nous arrivons au dernier ouvrage de l'auteur, *la Vie du chevalier Ulrich de Hutten*. Ici le héros est digne de l'historien et, hâtons-nous d'ajouter, l'œuvre digne du héros. On dirait même qu'au contact du noble champion de la réforme, dans cette sorte de sympathie et de vie commune qui s'est établie entre eux pendant que l'un faisait le portrait de l'autre, M. Strauss a vu grandir son talent avec sa tâche. En aucune de ses œuvres précédentes on ne trouve réunies au même point, et en un si harmonieux ensemble, toutes les heureuses qualités de cet écrivain. Nulle part on n'admira autant son talent narratif, son coup d'œil historique, sa rare sagacité, sa profonde connaissance du cœur humain et de ses ressorts les plus cachés, et enfin son vif sentiment artistique. Ce livre n'est ni une apologie vulgaire ni une froide appréciation; il est écrit avec un pieux respect de la vérité, mais avec vigueur, à visage découvert, et non avec cette prétendue impartialité, tant prônée hélas, qui n'est que le masque de toutes les hypocrisies. M. Strauss n'a pas la prétention d'être impartial; il veut être juste : « Je ne désire pas à ce livre, dit-il dans la préface, rien que des » lecteurs satisfaits et bienveillants, je lui en désire beaucoup d'autres » qui en soient très-mécontents. Puisse-t-il chagriner profondément » tous ceux qui chagrineront mon héros s'il vivait de nos jours. »

¹ *Leben und Schriften des Dichters und Philologen Nicodemus Frischlin*. Frankfurt am Main, 1856.

En écrivant cette biographie, M. Strauss a acquitté une partie de la dette de l'Allemagne envers Ulrich de Hutten. Ce pays, qui depuis soixante ans a compris dans ses recherches esthétiques et critiques les littératures de toutes les nations et de tous les âges, qui a élevé les monuments les plus durables à la mémoire de tant de poètes et de philosophes étrangers, avait laissé dans un triste oubli la vie et les œuvres de l'un de ses plus énergiques et de ses plus nobles enfants. Ni la dissertation latine de Burckhard de 1717, ni l'article de Herder dans le *Mercur allemand* de l'année 1776, ni les biographies de Schubart en 1791, de Meiners en 1797, de Mohnike en 1816, ni surtout la détestable édition de ses œuvres publiée par Ernst Munch de 1821 à 1825, n'étaient des monuments dignes de l'Allemagne et de Hutten.

La France avait mieux servi la mémoire de l'ardent pamphlétaire de la réforme, et nous manquerions à notre devoir en ne mentionnant pas les biographies de Hutten dans le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle, dans les *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres* de Nicéron, le travail de Lobstein avec les excellentes études déjà citées de MM. Zeller et Chauffour. Mais il manquait une œuvre allemande et complète : aujourd'hui la statue est terminée et elle n'attend plus que son piédestal, l'édition révisée des œuvres de Hutten, à laquelle travaille en ce moment M. Édouard Bœcking. Bientôt donc, l'Allemagne aura payé sa dette entière à celui dont son biographe définit ainsi l'action continue sur les esprits : « Ses flèches sont immortelles, et » toutes les fois que sur la terre allemande on a remporté une victoire » contre l'obscurantisme et la servitude intellectuelle, les armes de » Hutten y étaient. »

Comme la vie même du héros, sa biographie se divise en deux parties : la première désignée par ces mots : « *Préludes, jeux et combats* », a pour épigraphe la plus ancienne devise de Hutten « *Sinceriter citra pompam* », et la seconde « *Hutten en lutte avec Rome* », porte fièrement sa dernière devise, « *Jacta est alea, Ich habe 's gewagt* », je l'ai osé!...

I.

Sinceriter citra pompam ¹.

Aux confins de la Franconie et de la Hesse, se trouvait le château de Steckelberg, manoir des Hutten. Ulrich y naquit le 21 avril 1488. Sa famille, une des plus puissantes du pays, remontait jusqu'au dixième

¹ On peut traduire : loyalement et sans fracas.

siècle, par une généalogie incontestable. Ulrich était l'aîné, mais il était d'une complexion faible et malade, et ses parents le destinèrent à entrer dans les ordres et à faire son chemin dans l'Église. De onze à seize ou dix-sept ans, il fut élevé à l'abbaye de Fulda, et il y montra une grande ardeur et une étonnante facilité pour l'étude des langues anciennes. Ses heureuses dispositions furent remarquées par le chevalier Eitelwolf de Stein, homme d'État qui savait unir au soin des affaires publiques la préoccupation des choses littéraires, et qui devint plus tard son plus utile protecteur.

Le sire de Stein, qui s'intéressa aussitôt à Ulrich, s'employa activement, près des parents d'abord, puis près de l'abbé lui-même, pour arracher le jeune homme à la vie monastique, qu'il avait en horreur. « Vous voulez donc tuer ce beau génie! » s'était-il écrié, une fois que l'abbé lui résistait plus que de coutume. Ulrich mit un terme à ces débats en prenant la fuite avec le secours de son ami Crotus Rubianus, qu'il alla rejoindre à l'université de Cologne. De huit ans plus âgé que Hutten, Crotus devint son mentor. C'était un jeune homme de grands moyens, d'un esprit très-aiguë et aimant à se moquer des travers du genre humain. Les deux amis, avant de se vouer entièrement au culte des *bonnes lettres*, *bonæ litteræ*, comme on disait alors, suivirent d'abord des cours de scolastique, étudièrent ensemble tous les raffinements du syllogisme et toutes les finesses de l'escrime dialectique du moyen âge, travaux préparatoires dont ils se souviendront plus tard quand ils écriront les *Epistolæ obscurorum virorum*.

De Cologne, Hutten se rendit à l'université d'Erfurt. Il y noua sa seconde amitié de jeunesse, avec Eoban Hesse, bon et jovial compagnon, grand buveur.... même en Allemagne, et qui fut plus tard le Virgile de cette renaissance latine, dont Érasme était le Cicéron. Ce fut là aussi qu'il connut Mutianus Rufus, chanoine à Gotha, comme Rabelais fut curé à Meudon. Ce Mutian était un admirateur passionné des classiques grecs et latins; mais il n'a laissé que des lettres, s'excusant de sa paresse d'écrire par l'exemple de Socrate et de Jésus-Christ. Comme eux, il aimait à vivre entouré de nombreux disciples, qu'il s'efforçait de pousser dans les voies nouvelles. A l'avant-garde de l'armée du progrès, marchait la cohorte des mutianistes. « Il y avait » quelques vestiges de néo-platonisme, dit M. Strauss, dans leurs idées » prises en Italie avec leur connaissance des langues. « Il n'y a qu'un » Dieu, écrivit un jour Mutian à son ami Urban, et qu'une déesse. » Mais il existe des formes et des noms différents. Jupiter, le Soleil, » Apollon, Moïse, le Christ, la Lune, Cérès, Proserpine, la Terre,

» Marie. Garde-toi bien de le répandre. Il faut le cacher, le taire
 » comme les mystères d'Éleusis. » Les humanistes avaient en effet tout
 motif d'être prudents et de se méfier des menées des théologiens, car
 déjà s'était répandu le soupçon qu'ils pourraient bien être des libres
 penseurs dangereux. « C'est un poète, il parle grec ; par conséquent,
 » disait-on, il faut mal augurer de son christianisme. Dans les cercles
 » religieux, poète passait pour une injure ; c'était alors un stigmate,
 » comme de nos jours panthéiste. » Après un assez court séjour à
 Erfurt, Hutten, définitivement enrôlé sous la bannière de l'humanisme,
 se rendit à Francfort sur l'Oder, où le margrave de Brandebourg
 venait de fonder une université. Il y retrouva Ragius Oësticampius, son
 ancien professeur de Cologne, humaniste distingué, que les théologiens
 étaient parvenus à chasser de l'université. C'est de cette époque que
 datent les premiers essais poétiques de Hutten, trois pièces de vers
 latins, une élogie à Eoban Hesse, un panégyrique en l'honneur de la
 marche de Brandebourg et un appel à la vertu, *Laus Marchiæ* et *De*
virtute elegiaca exhortatio. Voici le portrait que M. Strauss trace à ce
 moment de son héros. « Hutten était un esprit remuant. Le goût des
 » voyages était enraciné en lui. Il sentait le besoin de connaître le
 » monde autrement que par les livres. Il éprouvait un désir irrésistible
 » de voir des villes et des pays, d'observer les hommes et de se mesu-
 » rer avec eux. Les difficultés, les tempêtes et les dangers même d'une
 » pareille existence le tentaient comme un jeu hardi dont le gain
 » l'amorçait et dont les mauvaises chances ne l'effrayaient pas. Il avait
 » aussi de l'ambition ; il voulait devenir quelque chose dans le monde.
 » — Hutten parle souvent de ce vif penchant en homme qui en a
 » conscience. Tandis que d'autres, dit-il, ne peuvent se détacher de
 » leurs chers parents et du seuil domestique, il a sacrifié l'existence
 » agréable qu'il pouvait mener chez lui au désir de visiter des pays
 » étrangers afin d'arriver à quelque chose et d'immortaliser son nom
 » par de grandes actions. En cela, il a pris exemple, ajoute-t-il, sur
 » les plus sages d'entre les anciens, sur Pythagore et Platon :

Nusquam habitare magis quam me delectat ubique :
 Undique sunt patriæ rura domusque mee.

(*Querelarum* L. I, Eleg. x.)

Il y avait du don Quichotte en Hutten, fait observer avec raison
 M. Strauss.

On ne sait pas au juste le temps que notre chevalier errant a passé

sur les bancs de l'université de Francfort, mais il n'a pas dû être long, car nous le retrouvons bientôt dans un état déplorable sur les bords de la mer Baltique. « Il était dans la plus profonde misère, et en outre » gravement malade. Il vivait d'aumônes, était réduit à implorer, à la » porte des huttes de pauvres paysans, un morceau de pain et un abri » souvent refusés, et se trouvait condamné à coucher sur la dure. Des » maladies incessantes ne lui permettaient même pas de s'éloigner de » sa route pour ramasser quelques secours chez les lettrés à la façon » des étudiants en voyage. » Cette affreuse misère provenait du complet abandon où son père le laissait depuis sa fuite de l'abbaye; quant à son mal, dont il souffrit toute sa vie et qui hâta sa mort, c'était cette épouvantable contagion, alors inguérissable, dont chaque nation rejetait avec horreur la responsabilité sur une autre. Il atteignit enfin Greifswald et trouva un asile chez Henning Løtz, professeur à l'université et fils du bourgmestre de la ville. Mais à peine fut-il remis de ses cruelles épreuves qu'il crut avoir à se plaindre de son protecteur et s'enfuit à Rostock. Arrêté en route par des domestiques que Løtz furieux avait lancés à sa poursuite, il fut dépouillé des habits qu'on lui avait donnés, de ses livres, roué de coups et laissé à moitié mort dans la neige. A grand'peine il parvint jusqu'à Rostock; mais aussitôt qu'il se sentit remis de ses souffrances, le jeune poète se vengea de l'indigne et lâche traitement des Løtz, en lançant contre eux tout un volume de poésies, *Querelarum libri duo*. Ce sont vingt pièces de vers, un mélange d'invectives contre ses ennemis et de remerciements à ses bienfaiteurs, que termine un appel énergique aux poètes d'Allemagne, *Ad poetas germanos*, sous la protection desquels il place sa muse outragée. Dans ce débat, né sans doute de quelque escapade de jeune homme, et qui n'offre qu'un médiocre intérêt, Hutten révèle déjà la vraie nature de son génie, dont « la colère fut la nourrice ». Chaque poète de l'époque eût pu signer ses premiers essais poétiques; lui seul pouvait écrire les invectives contre les Løtz et élever une mince querelle privée à la hauteur d'une affaire d'État. Ces vingt élégies valent à ce point de vue les Mémoires de Beaumarchais.

Un an plus tard, étant à l'université de Wittemberg, Hutten publia une prosodie en vers, *De arte versificandi*, le moins bon de ses ouvrages et qui n'en devint pas moins un livre classique. Puis il se rendit à Leipzig, y fit un cours de belles-lettres, et se dirigea ensuite vers Vienne en passant par la Bohême et la Moravie. C'est à Vienne qu'il publia ses premières poésies politiques, une épître à l'empereur Maximilien, au sujet de la guerre contre les Vénitiens qu'il appelle un peuple de gre-

novilles, *Ad Maximilianum Cæs. exhortatio*, et un appel héroïque à la nation allemande, *De non degeneri Germanorum statu heroicum* ; enfin, dans une pièce d'un autre genre, il chanta sa propre entrée à Vienne, *U. Hutteni Viennam intrantis carmen*. Les humanistes viennois lui firent grand accueil, mais il ne put obtenir du sénat académique l'autorisation d'ouvrir un cours. Il s'éloigna donc de Vienne, franchit les Alpes et se rendit en Italie, la terre sainte de la renaissance et le pèlerinage de tous les humanistes.

Son amour pour les lettres ne l'y amenait pas seul : il voulait désarmer la sévérité paternelle en faisant semblant d'étudier le droit. La famille de Hutten était nombreuse et sa fortune très-moderne ; aussi le père désirait-il vivement voir son Ulrich se créer une position. N'ayant pu faire de lui un prélat, il voulait du moins qu'il devint juriste. Hutten se rendit donc à Pavie, et il s'y trouvait encore quand cette ville, occupée par les Français, fut attaquée par les Suisses. Pendant ce combat, s'étant pris de querelle avec des soldats de la garnison, notre héros, poursuivi par eux, eut à soutenir lui-même un véritable siège dans sa mansarde. Il se crut un homme perdu, et se composa une fort belle épitaphe latine pour immortaliser sa lutte et sa mort. Elle devint inutile ; les Français battirent en retraite et abandonnèrent la ville ; Hutten fut débloqué mais n'était pas encore sauvé, car les Suisses feignirent de le prendre pour un Allemand au service de la France, et il ne parvint à recouvrer sa liberté qu'en laissant à ces soudards l'abandon de son modeste avoir. Alors, quoique boiteux par suite de sa maladie, il se vit réduit par la misère à prendre du service et à s'enrôler dans l'armée impériale. Il assista au siège de Padoue ; mais il nous semble avoir cueilli, dans toute cette campagne, plus de lauriers poétiques que militaires. De cette époque datent en effet ses plus fraîches et plus piquantes compositions, les *Épigrammes* à l'empereur Maximilien, écrites sous la tente, au milieu du tumulte de la guerre, et qui renferment déjà des allusions mordantes contre la papauté et sur la situation politique du moment¹, *Epigrammata ad Cæs. Maximilianum*. Ce fut aussi pendant ce premier séjour en Italie qu'il publia une pièce de vers, le *Brave homme, Vir bonus*, une œuvre de sa

¹ Voici une de ces épigrammes :

« L'Italie dit à Apollon : Trois me font la cour, qui me répugnent tous trois, le Vénitien, l'Allemand et le Français ; l'un plein de mauvaise foi, le second de vin, le troisième d'orgueil. S'il faut que je me soumette, indique-moi le joug le plus doux. — Le Vénitien est toujours perfide, répondit le dieu, le Français toujours orgueilleux, l'Allemand pas toujours ivre : choisis maintenant. »

jeunesse, et la première édition de sa charmante satire, *Personne, Nemo*.

On ignore l'époque exacte de son retour, mais en 1514 nous le retrouvons au service du margrave Albert de Brandebourg, archevêque de Mayence. Il avait obtenu cet emploi, dont il avait tant besoin, par la recommandation d'Eitelwolf de Stein, et c'est sur le conseil de cet ami qu'il écrivit alors le panégyrique de son nouveau maître, *In laudem Alberti archiep. Mog. panegyricus*. Mais sa destinée devait toujours être agitée, et dès le printemps suivant, pendant qu'il était aux eaux d'Ems, il fut arraché tout à coup à cette vie paisible, et douloureusement frappé par la nouvelle d'une double mort, celle de son protecteur Eitelwolf et celle de son cousin Jean de Hutten, lâchement assassiné par le duc Ulrich de Wurtemberg.

Louis de Hutten, le père de la victime, avait vécu de tout temps en bonne intelligence avec le duc Ulrich; il avait même autorisé un de ses plus jeunes fils, Jean, à entrer à son service. Un prêt considérable, un concours énergique lors d'une révolte du *pauvre Conrad*¹, et une négociation épineuse menée à bonne fin, avaient encore accru les obligations du duc vis-à-vis de cette famille. Il voulut s'acquitter envers le fils, et le nomma son écuyer. D'ailleurs Jean de Hutten, chevalier accompli, beau, brave et joyeux compagnon, était sous tous les rapports une bonne fortune pour un jeune prince avide de plaisirs. Aussi l'écuyer devint-il bientôt le favori. Enfin Hutten épousa la belle Ursule, fille de Thumb, maréchal de Wurtemberg, et ce brillant mariage sembla consolider sa haute faveur. Malheureusement le duc désira cette jeune femme, et il s'oublia même un jour jusqu'à tomber aux pieds du mari, le suppliant à genoux d'autoriser son amour, de lui céder sa femme, et poussant l'immoralité jusqu'à lui offrir la duchesse en échange. Exaspéré du refus et surtout de la publicité que Hutten avait donnée à cette scène, il s'en vengea en l'assassinant par derrière dans la forêt de Bublingen, et il joignit un outrage sanglant à ce meurtre, car il prit le ceinturon du mort, le lui passa au cou et enfonça l'épée en terre, indiquant par là que Hutten avait mérité d'être pendu. Cet attentat d'un prince contre un noble, cette insulte à une famille puissante, ne devaient pas rester impunis. Tout l'ordre équestre épousa la vengeance des Hutten. Mais tandis que parents et amis se concertaient et en appelaient aux armes, notre chevalier, qui n'était pas homme à laisser échapper une pareille occasion, saisit sa bonne plume pour

¹ C'est le Jacques Bonhomme de la haute Allemagne.

défendre à sa manière l'honneur de son ordre et de sa famille. A la première nouvelle du meurtre, étant encore à Ems, il composa une élégie sur la catastrophe de son cousin, et deux mois plus tard, à Mayence, il publia une belle lettre de consolation à Louis de Hutten, deux œuvres où il s'était approprié avec bonheur la forme de Virgile et de Sénèque. Avant de recourir aux armes et d'engager la lutte, les confédérés s'adressèrent à l'empereur, afin d'obtenir la mise au ban de l'Empire du duc de Wurtemberg, qui venait de chasser sa femme pour vivre publiquement avec la veuve de sa victime. Hutten fut chargé de soutenir cette demande; et il le fit dans quatre discours admirables de verve et d'audace. « Ils prouvent sans contredit qu'il » avait étudié à fond et qu'il s'était assimilé complètement les Catilinaires, les Verrines et les Philippiques. Mais pour écrire des réquisitoires, Hutten n'avait pas besoin de consulter les livres. Quand il » composait des élégies et des lettres de consolation, il n'était pas dans » son élément, et il ne faisait que de bonne besogne d'écolier. Dans les » invectives, au contraire, il était soutenu par son propre génie, et il » produisait des œuvres dignes d'être placées à côté des modèles qu'elles » ne sauraient renier. »

Dans l'hiver de 1515, nous entrevoyons Hutten sur la route d'Italie. Avec des secours de son père, de sa famille et de l'archevêque de Mayence, il se rendait à Rome pour reprendre les études juridiques. C'est pendant ce second voyage qu'il publia successivement une deuxième édition toute refondue du *Nemo*, réponse satirique aux reproches de ses parents sur le décousu et le vagabondage de son existence; une épître à l'empereur Maximilien, *Epistola Italie ad Maximilianum*; en juillet 1516 et en septembre de la même année, ses deux poésies contre Venise, *Marcus heroicum* et *De piscatura Venetorum*. Plusieurs épigrammes de cette époque, *Epigrammata ex Urbe missa*, expriment avec vigueur le dégoût profond que lui inspirait la corruption romaine. Son séjour fut de courte durée, car il se crut obligé de partir à la suite d'une querelle avec cinq Français, dont il raconte qu'il tua l'un et mit les autres en fuite; mais M. Strauss eût bien fait, ce nous semble, de ne pas attacher une trop grande importance à certains faits de ce genre, dont Hutten fut le seul témoin, et qu'il paraît avoir embellis avec sa verve habituelle. A Bologne où il se rendit, il connut Cochläus, alors gouverneur des neveux de Witibald Pirckheimer. En dehors de ses études de droit, Hutten prit avec ces jeunes gens des leçons d'un Grec nommé Tryphon, qui leur expliqua Lucien et Aristophane. Cette étude fut une révélation pour son génie, et marque une

transformation nouvelle dans ses œuvres. « On peut, dit M. Strauss, » diviser la carrière littéraire de Hutten, du moins quant à la forme, » en trois périodes. La première, toute poétique, date de ses premiers » essais épigrammatiques et élégiaques de 1506-1507, jusqu'au pané- » gyrique de l'archevêque Albert et à son éptre d'Italie de 1514 et » de 1516. Sa lutte judiciaire contre le duc de Wurtemberg le jette » depuis 1515 dans la forme oratoire, sans qu'il néglige toutefois la » forme épistolaire. A partir de 1517, il emploie avec une préférence » marquée la forme du dialogue, retourne à l'occasion à la forme » oratoire, et continue à veiller avec soin au style de ses lettres. »

Sa première œuvre sous la forme nouvelle est un dialogue entre Charon, Mercure, Phalaris¹ et le duc Ulrich, qu'il ne désigne que par ce mot, « le tyran ». Le duc, ayant épuisé sur la terre toutes les cruautés imaginables, descend aux enfers, et va demander à Phalaris, aux morts, des conseils pour persécuter les vivants. Ce dialogue est une des plus audacieuses satires que l'on ait jamais écrites, et Hutten avait la conscience de son audace; il sentait le danger qu'il courait en infligeant cette sanglante critique, non pas seulement à un tyran, mais à la tyrannie elle-même, et à partir de ce moment il rejette son ancienne devise littéraire, « *Sinceriter citra pompam*, » et en adopte une nouvelle, le mot provocateur de César, *Jacta est alca*, qui est resté dans l'histoire la devise de ce brillant et généreux champion du progrès.

Nous arrivons à la lutte des théologiens de Cologne contre Reuchlin, à ce débat célèbre qui ne fut qu'un incident dans la vie de Hutten, mais qui est un événement dans celle de l'humanité. Il marque en effet la limite entre le moyen âge et les temps modernes, entre la scolastique et la culture intellectuelle des derniers siècles, et avec raison M. Strauss lui consacre deux longs chapitres. Nous n'insisterons pas sur les faits; ils sont connus. Dès 1511, Reuchlin, qui partageait avec Érasme le mérite d'avoir arraché l'Allemagne aux études scolastiques, fut attaqué avec mauvaise foi et dénoncé avec haine comme hérétique par les dominicains de Cologne. Ces dignes émules des inquisiteurs espagnols voulaient, en terrassant un des promoteurs de la tendance nouvelle, arrêter, par l'exemple d'une éclatante exécution, le mouvement qui menaçait de les anéantir. Quant au choix de la victime, ils ne pouvaient hésiter entre le mystique et enthousiaste Reuchlin, qui vivait entièrement retiré des affaires publiques, et

¹ Qui donne son nom au dialogue : *Phalarismus*.

Érasme, esprit sobre et ironique, partout bien en cour, même à Rome. Ses travaux sur la langue hébraïque, son admiration pour la cabale, devaient faciliter l'attaque, et désignaient Reuchlin à leurs coups. Au premier moment, cet homme, qui avait atteint l'âge où l'on aspire au repos, essaya de détourner l'orage par quelques légères concessions. Il eut tort, à en croire M. Strauss, qui doit s'y connaître. Mais aussitôt que Reuchlin eut reconnu qu'entre ses adversaires et lui toute conciliation était impossible, il se jeta dans la lutte et les attaques avec une résolution et une énergie qui préoccupèrent ses amis, mais qui le sauvèrent. Bientôt on vit l'opinion, et même les princes et l'empereur, se prononcer en sa faveur, et, après cinq années de procès et d'intrigues, une commission siégeant à Rome et nommée par Léon X repoussa les prétentions des dominicains, et les condamna au silence et aux frais. Il était impossible que Hutten ne se mêlât pas à un pareil débat. Ce n'était plus un misérable outrage ou un deuil domestique à venger; il avait à défendre contre des adversaires qu'il méprisait ses chères études et les convictions de toute sa vie. A mesure que nous pénétrons dans cette vie si remplie et si agitée, nous voyons le but des attaques de Hutten grandir et s'élever, et l'horizon borné de sa jeunesse s'élargir autour de lui. Mais quel que soit le terrain du combat, sa polémique sera toujours personnelle : il attaquera les *virī obscuri* et non la scolastique, le pape et la curie romaine et non la papauté et la religion. En 1514, Hutten publie un poème, *le Triomphe de Capnion*¹, qui contient, avec un éloge de Reuchlin, les plus violentes attaques contre ses adversaires. Ce pamphlet, que quelques contemporains même avaient attribué à Hermann de Busche, est habilement et définitivement restitué par M. Strauss à son héros. M. Strauss montre une sagacité non moins grande dans la recherche de la paternité des *Epistolæ obscurorum virorum*. Il conclut en accordant à Crotus Rubianus la conception et les premières lettres, et en laissant à Hutten le mérite d'avoir continué l'œuvre entreprise par son ami. On sait que ces lettres sont une des satires les plus originales et les mieux réussies de cette époque, si féconde en écrits de ce genre; elles appartiennent à cette littérature érudite et mordante née de l'action de l'antiquité sur l'esprit naïf et bizarre du bon vieux temps, à cette verve débordante qui dictait à Corneille Agrippa son livre *De vanitate scientiarum*, à Sébastien Brand son *Vaisseau des fous*, et à Rabelais son *Gargantua* et son *Pantagruel*.

Revenons à la biographie de notre chevalier. A son retour d'Italie,

¹ Traduction grecque du nom allemand *Reuchlin*.

en 1517, il se rendit à Augsbourg près de son ami Peutinger, conseiller impérial, et grâce à ses bons offices, il obtint de l'empereur une faveur dont il s'est toujours montré fier, le titre de poète lauréat. Il alla ensuite à Steckelberg rendre visite à son père, et il consacra les quelques mois de loisir qu'il passa dans sa famille à la deuxième édition d'un ouvrage de la première moitié du quinzième siècle, écrit par Lorent Valla contre la prétendue donation de Constantin. La hardiesse fut qu'il osa dédier son édition au pape Léon X lui-même, espièglerie qui ne l'empêcha pas de rentrer au service de l'archevêque de Mayence, et d'obtenir de lui une mission en France. A Paris, il se lia naturellement avec tous les hommes remarquables du moment et particulièrement avec Budé, qu'Érasme appelait le Prodiges de la France. Revenu à Mayence, il écrivit au comte de Nuenar contre les ordres religieux une lettre très-vive, où se trouve ce curieux passage : « Peut-être ignores-tu encore qu'à Wittemberg en Saxe un parti s'est » élevé contre le pouvoir du pape, tandis qu'un autre défend les indul- » gences. De part et d'autre on fait de grands efforts et on montre de » la vigueur. Des moines sont les chefs des deux partis. J'espère bien » qu'ils vont se détruire les uns les autres. » — Une dispute de moines ! N'est-il pas tout à la fois étrange et instructif de retrouver sous la plume de Hutten, de l'adversaire acharné de Rome, la même expression que l'histoire a si sévèrement reprochée à Léon X ? Mais Hutten aussi bien que le pape devaient revenir de leur dédain.

L'année suivante, Hutten accompagna l'archevêque à la diète d'Augsbourg. L'empereur et le pape désiraient une guerre contre les Turcs, qui menaçaient de nouveau la chrétienté depuis l'avènement de Sélim I^{er}. Les Turcs étaient à cette époque la terreur de l'Europe et surtout de l'Allemagne, et Hutten, en bon patriote, soutint énergiquement l'empereur dans son discours *Ad principes Germaniæ, ut bellum Turcis invehant, exhortatio* ; mais les villes libres par méfiance, et les princes par jalousie, repoussèrent la proposition.

Il y avait à peine un an que Hutten était entré au service de l'archevêque et déjà il avait éprouvé toutes les misères de la vie de cour, dont il fit une amère critique dans son dialogue *Aula*. Hélas ! il écrivit cette satire et une lettre devenue précieuse pour ses biographes, *Epistola ad Pischkeimerum, vitæ suæ rationem exponens*, au milieu des tortures d'un épouvantable traitement. Depuis dix ans, ce malheureux jeune homme avait essayé en vain tous les remèdes imaginables et recommencé jusqu'à onze fois un traitement qui avait coûté déjà à plus d'un la raison ou la vie. Il crut enfin avoir découvert dans le bois de galac

le véritable remède, et il s'empressa de répandre cette bonne nouvelle dans un grand ouvrage didactique, *De guaiaci medicina et morbo gallico liber*. Il avait dédié son discours contre les Turcs *A tous les hommes libres d'Allemagne*, il fit hommage de son dernier ouvrage à son maître l'archevêque. L'année suivante, il publia un dialogue, *la Fièvre*, écrit sinon à Augsbourg, du moins sous l'impression immédiate de son séjour dans cette ville; c'est une satire contre la vie sybaritique des prêtres et des riches en général, mais dirigée particulièrement contre le cardinal Cajetan. Vers la même époque, l'archevêque, qui savait Hutten fatigué de la vie de cour, lui facilita avec bienveillance la sortie de son service en lui accordant une pension, dont il ne jouit pas longtemps en repos.

A la mort de l'empereur, tous les ennemis du duc de Wurtemberg, la noblesse du pays, les villes confédérées de Souabe et les Hutten au premier rang, profitèrent de l'interrègne impérial pour accabler le tyran. Le chevalier prit part à cette campagne, qui fut courte. Après une faible résistance, le duc fut chassé de ses États, et Hutten célébra cette victoire dans un cinquième discours. Ce fut aussi dans cette guerre qu'il rencontra François de Sickingen, le commandant de l'armée des confédérés, et que se noua entre ces deux hommes une amitié si fertile en nobles projets.

Avec la santé étaient venus à Hutten des idées de mariage qu'il ne parvint pas à réaliser. « Et lui aussi, dit M. Strauss, fit une fois dans sa vie le rêve modeste d'une vie paisible, contenue dans les étroites limites tracées par nos mœurs; il se prit pour un homme inoffensif et ses écrits pour de simples jeux, au moment même où ils allaient soulever une tempête qui le chassera éternellement du port où il allait entrer. »

II.

Jacta est alea.

Ich habe's gewagt.

Nous arrivons à la grande et dernière période de la vie de Hutten, ses luttes contre Rome. Animé par la résistance, enhardi par la défaite des obscurantins de Cologne, entraîné de pamphlet en pamphlet, il devait aller plus loin qu'il ne l'eût pensé. Chaque pas en avant le rapprochera de Luther, mais sa haine des théologiens l'aveugle encore et ne lui permet pas de voir clairement la portée du grand mouvement qui se prépare. Il le pressent sans le comprendre. Mais s'il n'est pas

encore le Tyrtée de la réforme, si Luther n'est toujours pour lui qu'un moine en querelle avec d'autres moines, déjà le patriote, le gibelin ont tué l'humaniste en lui. Rénovateur littéraire avec Reuchlin et Érasme, agitateur politique avec Sickingen, révolutionnaire religieux avec Luther et Zwingli, Hutten est le véritable représentant de son temps, et personnifie, sous ses formes les plus agressives, cette génération passionnée, pensive et sérieuse, du commencement du seizième siècle, qui avait la conscience qu'elle était appelée à faire de grandes choses. C'est là ce qui donne tant de valeur aux moindres détails de cette existence si tourmentée et ce qui fait que le livre de M. Strauss est un des rares ouvrages qui tiennent plus que le titre ne promet. On croit ne lire que l'histoire d'un homme et on trouve celle de toute une époque.

À l'entrée de cette nouvelle période, la première œuvre qui s'offre à nous est un dialogue avec la *Fortune*, adieu touchant au bonheur domestique qu'il croyait avoir entrevu un instant. « De tous ses dialogues, dit M. Strauss, la *Fortune* est celui qui charme le plus quant au plan et à la forme. Dans la série de ses œuvres, nous avons suffisamment l'occasion d'apprécier son éloquence; mais ce qu'il fut en dehors de sa vie publique, comme homme et comme caractère; de quelle manière, penchant et vocation, grandeur et faiblesse, stoïcisme et jouissance de la vie, luttèrent en lui, capitulèrent, sans arriver toutefois jamais à faire la paix, — tout cet ensemble enfin d'un naturel vif et généreux ne ressort nulle part autant que dans ce dialogue. » Avec l'incroyable activité que nous lui connaissons, Hutten ne tarda pas à publier un nouveau pamphlet, une suite à sa *Fièvre*. Dans cette seconde partie, il attaque avec une verve inépuisable la vie dissipée des prêtres de son temps, leur ignorance, leur luxe, leurs concubines, et finit son dialogue en déclarant aux princes allemands : « qu'ils ne sauraient rendre de plus grand service à l'Empire qu'en employant les incalculables richesses dévorées par tant de prêtres fainéants à l'entretien de bons soldats et d'hommes lettrés. » Cet appel à la convoitise des princes ne resta pas sans écho : ils prirent plus tard l'argent, mais sans en faire l'emploi qui leur était indiqué.

Grâce à l'amitié de Sickingen, Hutten put jouer un instant le rôle de défenseur des opprimés : il fit protéger par son ami les derniers moments de la vie de Reuchlin contre les attaques des obscurantins, et offrit un asile à Luther, par l'intermédiaire de Mélanchthon. Il y a loin du dédain ironique de 1517 à cette démarche spontanée de 1519, et nous pouvons mesurer par là la rapidité des progrès de ses idées de

réforme. Ses adversaires furent les premiers à s'en apercevoir. Dès le mois d'avril 1520, parut *Vadiscus ou la Triade romaine*, celle de ses œuvres qui a peut-être la moindre valeur artistique, mais de toutes la plus importante par le fond. « C'est le manifeste de Hutten contre » Rome, un défi jeté à la hiérarchie sacerdotale, un écrit qui mérite » réellement la devise : Le sort en est jeté. » N'oublions pas que ce foudroyant pamphlet a précédé de quatre mois la *Captivité de Babylone*, la célèbre déclaration de guerre de Luther. En même temps que ce dialogue, Hutten en publie un autre, les *Contempleteurs, Inspicientes*, où nous retrouvons l'élégance habituelle de sa forme et toutes les grâces de son style. « Lucien, dit M. Strauss, anime cette œuvre de son souffle » ironique, et elle s'élève même à la fin à la hauteur d'Aristophane. » Puis, comme si ses pamphlets ne suffisaient pas, il réédite une ancienne attaque contre la papauté, un vieux manuscrit du onzième siècle, qu'il avait découvert dans l'abbaye de Fulda. En l'absence de Charles-Quint encore en Espagne, il dédie cette défense des droits des empereurs à son frère, l'archiduc Ferdinand. Les idées de Hutten étaient avant tout nationales, et en publiant cette vieille apologie de l'empereur Henri IV, il cherchait à ranimer le souvenir éteint de la guerre des investitures et à réveiller la sympathie de la nation pour l'Empire. Pour la première fois, on remarque dans la préface de cet écrit, au lieu de citations d'auteurs anciens, des sentences tirées de la Bible. « Mais loin de servir, elles troublent. On croit, par moment, » voir Hutten affublé d'un froc, lui cependant à qui ne convenaient » que l'armure et les lauriers. » C'est ainsi, en effet, que nous le voyons représenté dans la plupart de ses portraits. Peu de mois après, il descendit le Rhin, visita Agrippa de Nettesheim à Cologne, Érasme à Louvain, et se rendit ensuite dans les Pays-Bas à la cour du jeune archiduc Ferdinand, qu'il espérait amener à seconder ses projets de réforme et à le soutenir dans ses luttes contre Rome. Mais il fut cruellement déçu, et obligé de revenir en Allemagne sans même avoir pu obtenir une audience. Pour comble de malheur, il trouva à son retour un bref du pape à l'archevêque de Mayence, qui condamnait ses écrits et recommandait l'auteur à toutes les sévérités du bras séculier. On allait même jusqu'à demander qu'il fût livré à la curie romaine. Hutten se mit à l'abri de toute persécution en se retirant chez son ami Sickingen, dont il appelait les châteaux les *ailes de la justice*. Ce n'était pas sans raison, car il s'y trouva en bonne et nombreuse compagnie de penseurs traqués et poursuivis, Gaspar Aquila, Martin Baur et OEccolampade, le Mélanchthon de la réforme suisse.

Sickingen, de sept ans plus âgé que Hutten, avait derrière lui une longue existence de luttes; c'était un homme de guerre habile, entreprenant, et le chevalier le plus redouté de l'Allemagne. Après la mort de son père, ancien maréchal du Palatinat, exécuté pour crime de rébellion contre l'empereur et pour quelques autres méfaits alors encore à la mode, tels qu'assassinats et vols de grands chemins, il avait eu à relever la fortune de sa famille. Il avait réussi à la faveur des guerres privées, et était parvenu à étendre même les limites de son héritage paternel; plus puissant que maint prince suzerain, il avait contribué beaucoup à l'élection de Charles-Quint. On peut lui rendre cette justice que, sans avoir tous les défauts de son temps et de sa caste, il en avait toutes les qualités : il protégeait volontiers les opprimés, et aspirait à une rénovation politique de l'Allemagne, dont il déplorait le misérable état. Ce n'était ni un chevalier-brigand comme Gœtz de Berlichingen, ni un chevalier sans reproche comme Bayard; mais il y avait des deux dans cet homme étrange qui mit au service des idées nouvelles les vertus aussi bien que les passions sauvages du passé. Malgré bien des efforts contraires, Hutten était parvenu à gagner Sickingen et à l'enrôler au service de la réforme. Pendant son long séjour au château d'Ebernbourg, il fortifia la conversion de son ami, et lui fit connaître par des lectures journalières les livres de Luther, le préparant par cette sorte de noviciat à la grande œuvre qu'il méditait. « Arrêtons - nous, dit M. Strauss, devant ce tableau, un » des plus beaux dans l'histoire de notre peuple. A la table hospitalière » d'Ebernbourg sont assis dans les soirées d'hiver deux chevaliers » allemands; ils s'entretiennent des affaires du pays. L'un est un fugitif » et l'autre son puissant protecteur; mais le fugitif, le plus jeune, est » le maître, et le plus âgé n'est pas honteux de recevoir des leçons de » ce maître qui se soumet lui-même sans jalousie aux ordres du moine » de Wittemberg. » Jamais l'activité de Hutten ne fut plus grande. Du haut d'Ebernbourg, comme plus tard Luther du fond de la Wartbourg, il lançait ses foudroyantes attaques. Ce furent d'abord des lettres : une première à Charles-Quint, protestation énergique contre le bref du pape, contre la prétention de faire amener enchaîné à Rome un membre de l'ordre équestre allemand, qui ne relève que de l'empereur; une seconde à Frédéric de Saxe, le protecteur de Luther, dont il connaissait les excellentes intentions, et qu'il essayait d'arracher à ses prudentes temporisations; une troisième à son ami Sébastien de Rotenhan, où il place encore de grandes espérances dans l'empereur; une quatrième à Luther, que nous connaissons seulement par la pro-

fonde impression qu'elle produisit sur ce dernier ; une dernière enfin, *aux Allemands de toutes conditions*, qu'il fit afficher, résume les autres, plaide sa cause et est un appel éloquent à la nation. Ces lettres ne sont pas, comme celles d'Érasme, des modèles d'élégance ; mais les traits en sont accentués, vigoureux, et les couleurs vives. Bientôt le latin, cette langue morte à laquelle il avait su donner tant de vie, mais qui n'était comprise que de ceux qui ne voulaient pas le comprendre, ne suffit plus à son activité ; il lui fallait un autre instrument pour agir plus directement sur les nobles et le peuple, et, à l'exemple de Luther, il s'empara de l'allemand. Il avait déjà fait pour Sickingen quelques essais qui avaient réussi ; enhardi par ce succès et poussé d'ailleurs par les nécessités de la lutte, il publia coup sur coup la traduction allemande de tous ses pamphlets, mais sans discontinuer d'en écrire d'autres en latin qu'il publia sous ce titre : *Dialogi novi perquam festivi*. Dans ces nouveaux entretiens, Sickingen entre en scène et devient un des principaux interlocuteurs. Comme Platon dans ses dialogues prête ses meilleures pensées à Socrate, Hutten place dans les siens ses plus nobles inspirations dans la bouche de son ami, qui apparaît dans tous comme le représentant du droit, de la vérité, de la liberté et de la modération. Ils sont au nombre de quatre. Dans le premier, nous voyons une *Bulle* toute gonflée de chicane, crever dans un choc contre la liberté allemande ; le second et le troisième, deux *Avertissements*, *Monitor primus et secundus*, sont des entretiens moins vifs sur les questions du moment ; quant au dernier, il est pour nous d'une grande importance, car il marque une transformation nouvelle dans les idées de Hutten. Jusqu'à ce moment, en effet, il avait professé le mépris le plus aristocratique à l'égard des villes, et surtout du commerce, source de leurs richesses. Il avait là-dessus des théories économiques à la Jean-Jacques Rousseau. Mais ayant reconnu qu'une alliance entre la noblesse et les villes était indispensable au succès, il abdique publiquement dans ce dialogue ses préjugés de naissance, et s'efforce d'amener une réconciliation entre les nobles et les bourgeois. Ces écrits produisirent en Allemagne et même à l'étranger une sensation profonde dont l'écho arriva jusqu'à lui. Mais les encouragements de ses amis et du public augmentaient encore la fièvre d'impatience qui le dévorait : sa plume ne lui suffisait plus, il voulait travailler de l'épée. « Pendant toute sa vie, dit son biographe, l'écrivain et le chevalier luttèrent en lui : le premier avait beau faire, le second était toujours mécontent de ne pas trouver, lui aussi, une occasion d'agir. » Cette fatalité de sa vie fut heureuse pour ses écrits ; tout le surplus

» de son feu chevaleresque qui ne pouvait se faire jour, sa plume le
» répandait dans ses œuvres, et c'est ce qui leur donna cette allure
» guerrière et juvénilement héroïque qui est leur impérissable attrait. »

Pendant qu'il se désolait à Ebernbourg, le pape et l'empereur avaient résolu d'en finir avec la réforme, et la diète de Worms fut convoquée. Tous les partisans des idées nouvelles s'y rendirent pour défendre leurs croyances; Hutten seul, toujours sous la menace d'une arrestation, ne put y paraître. Mais du haut d'Ebernbourg, à peine éloigné de douze lieues, il suivait les débats et y prenait part. Comme un orage lointain, on l'entendait gronder dans la montagne. Ses pamphlets tombèrent comme grêle sur les adversaires de Luther; il n'en publia pas moins de cinq pendant la courte durée de la diète, deux discours contre les deux nonces Aléander et Marino Carraccioli, un troisième contre les cardinaux, les évêques et les abbés, contre toute la hiérarchie sacerdotale, et enfin deux lettres à l'empereur. On connaît l'issue de la diète, Luther fut condamné. Pour les partisans des idées nouvelles, c'était le moment de relever le gant qui leur était jeté, et de commencer enfin le mouvement depuis si longtemps préparé. Hutten avait espéré, il avait annoncé la guerre dans des prophéties foudroyantes; mais à son grand désespoir, Sickingen ne bougea pas. Ce fut pour Ulrich un grave échec moral. Hermann de Busche et Éoban Hesse lui reprochèrent avec amertume d'avoir manqué d'habileté ou d'énergie en faisant des menaces qu'il ne pouvait ou qu'il n'osait exécuter. Les critiques des indifférents et les injures de ses ennemis lui firent encore moins défaut. « Il n'est permis de parler ainsi, écrivait le prudent Érasme, que si on a une armée derrière soi. » Il aboie, mais il ne sait pas mordre, s'écriaient en riant les romanistes. Ces accusations le poursuivirent jusqu'à la mort. « La diète de Worms, dit son biographe, marque dans sa » vie un revirement qui ne fut pas heureux pour lui. Son élan fut » brisé, et il fut obligé de reconnaître qu'il s'était trop avancé; il dut » s'en excuser près des uns, et près des autres tâcher de se faire par- » donner son inaction. De là dans ses écrits un moment d'embarras. »

A partir de ce jour, sa vie ne fut plus qu'une longue lutte intérieure entre sa fièvre de combat et le sentiment de son impuissance. Sa parole avait perdu une partie de son autorité, et il fut réduit un instant au silence; mais comme tout repos lui était impossible, faute de mieux et pour ne pas perdre entièrement son temps, il s'attaqua à des chartreux de Strasbourg et à un curé de Francfort. Puis il revint avec une nouvelle ardeur à ses projets d'insurrection, et publia deux nouveaux écrits, une lettre à la ville de Worms, qu'il essaya de réconcilier avec

son ancien ennemi Sickingen, et un poème en vers allemands sur l'alliance des villes libres et des nobles. A la même époque, au milieu d'une guerre de pamphlets, parut, sans nom d'auteur, un dialogue intitulé *Le nouveau Karschau*, que M. Strauss incline à attribuer à Hutten, et qui marquerait une nouvelle modification de ses idées, car ce ne sont plus seulement les villes, ce sont les paysans qu'il s'agit de conquérir au mouvement. Cet entretien est une invitation aux campagnes de joindre leurs efforts à ceux des nobles, un appel énergique à la révolte, une préface à la guerre des paysans. Après en avoir donné une analyse très-exacte, M. Strauss ajoute ces quelques mots : « Aux époques où de grands courants intellectuels mettent en mouvement toutes les parties, toutes les couches d'un peuple, la production littéraire, relativement à ce qui se passe d'ordinaire, devient un don commun, et il ne se produit pas d'Homère sans qu'il n'ait à ses côtés des Homérides dont les œuvres ressemblent aux siennes à s'y méprendre. Rechercher qui a pu être l'Hutténide qui, à défaut de Hutten, a écrit ce dialogue, est un soin que j'abandonne volontiers à d'autres. »

Ses amis et surtout Luther désapprouvaient sa propagande révolutionnaire et persistaient à se maintenir sur le terrain pacifique, Hutten n'en continuait pas moins avec une énergie fiévreuse à réunir en un faisceau tous les mécontentements et toutes les haines de son temps. Jour et nuit, nous le voyons, par tous les moyens dont il dispose, préparer le terrain à la révolte et lui recruter des alliés. Pour retrouver dans l'histoire une pareille vie de pamphlétaire, d'agitateur et de soldat, il faut arriver jusqu'à la révolution française. Mais par une étrange ironie du sort, au moment où Sickingen, mécontent de l'empereur, allait profiter de l'absence de Charles-Quint pour entreprendre une lutte armée en faveur de la réforme, moins toutefois pour forcer la porte aux idées nouvelles que pour s'indemniser de pertes récentes, notre pauvre chevalier arrivé enfin au but de ses désirs, mais épuisé par tant d'épreuves morales et de douleurs physiques, était dans l'impossibilité de se tenir à cheval et de supporter les fatigues d'une campagne. Il dut en attendre patiemment le résultat dans un des châteaux de son ami. L'issue fut malheureuse. Fort de l'appui de la noblesse palatine, Sickingen, à la tête d'une nombreuse armée, envahit les états de l'archevêque de Trèves et mit le siège devant cette ville. Il espérait la prendre par surprise, mais il trouva une résistance inattendue, et fut obligé, par le retard de ses renforts, de battre en retraite et de se préparer à soutenir une guerre défensive. Toujours

généreux, il ne permit pas que ses amis partageassent inutilement ses dangers; il se sépara d'eux, de Martin Bucer, d'Ecolampade et de Hutten, et s'enferma avec une forte garnison dans son château de Landstuhl. Bientôt l'archevêque de Trèves et ses alliés, le comte palatin et l'électeur de Hesse, vinrent l'y attaquer, et, aux premiers coups de canon, Sickingen vit avec douleur ses murailles, sur lesquelles il comptait trop, s'écrouler comme par enchantement et le livrer sans défense à la merci de ses ennemis. Les princes n'eurent pas du moins la satisfaction de l'emmener prisonnier, car dans les derniers moments du siège il fut blessé à mort par un éclat de bois. A leur entrée dans les ruines de la forteresse, ils le trouvèrent mourant. Devant son ancien seigneur le comte palatin, il souleva sa barette rouge et lui tendit la main; puis à l'archevêque, qui lui reprocha son attaque : « J'avais mes raisons, répondit-il, mais j'ai à en rendre compte à un plus puissant seigneur... » enfin à son chapelain, qui lui offrait de le confesser : « Je l'ai déjà fait à Dieu dans ma conscience, » et il expira. Cette catastrophe fut un coup terrible pour la réforme et donna une nouvelle ardeur à ses ennemis : l'anticésar est mort, disait-on, bientôt nous serons aussi débarrassés de l'antipape.

Hutten se trouvait à Mulhouse quand il reçut l'avis de la fin tragique de son ami, engagé dans une nouvelle dispute, la dernière et la plus pénible de toute sa vie. Après s'être séparé de Sickingen, notre chevalier, pauvre et malade comme aux premiers jours de son odyssée, s'était traîné péniblement vers la Suisse, où il espérait trouver un asile. A Schelestadt il avait recueilli quelques secours, et à son arrivée à Bâle, il avait manifesté le désir d'être reçu par Érasme, pour qui il avait professé autrefois une admiration sans bornes. Mais depuis les commencements des troubles religieux, Érasme vivait dans une position très-difficile. « Les partisans de la réforme exigeaient de lui qu'il prît parti » pour eux, et leurs adversaires aussi, et comme il ne voulait céder » ni aux uns ni aux autres, il était placé entre deux feux. Les uns l'injuriaient du nom de lâche, les autres l'accusaient de fausseté et lui reprochaient de faire cause commune avec Luther. » Aussi, dans la crainte d'augmenter les embarras de sa situation et de se compromettre vis-à-vis de ses hauts protecteurs, Érasme, qui détestait d'ailleurs dans Hutten le transfuge de l'humanisme au luthéranisme, avait commis la lâcheté de repousser sa demande. Hutten, dont le moindre défaut était le pardon des injures, s'empressa de publier cette bassesse dans un écrit qui porte ce titre : *Cum Erasmo Rot. expostulatio*.

Ces persécutions de toute nature, loin d'abattre son courage, aug-

mentaient au contraire son ardeur de propagande. De Bâle, il se rendit à Mulhouse pour y répandre la réforme. Mais il dut fuir ce nouvel asile à la suite d'une émeute excitée contre lui par les prêtres, et il se rendit à Zurich, où Zwingli lui fit le plus cordial accueil. Le réformateur suisse n'était pas un Érasme : « c'était, dit M. Rancke dans son » *Histoire de l'Allemagne au temps de la réforme*, un homme de bonne » mine et de bonne santé, bienfaisant et sensible, d'un commerce gai » et aimable, et plein cependant des idées les plus élevées; — c'était » un vrai démocrate. » Malgré tous ses soins, il ne parvint pas à rendre la santé à son protégé. Au milieu des progrès rapides de la maladie, aux approches de la mort, Hutten écrivait à son ami Éoban une lettre qui commence ainsi : « Cette affreuse destinée ne cessera-t-elle de me » poursuivre ? Je n'attends rien d'elle, mais tout de mon courage à lui » résister. C'est la seule consolation et le seul appui que m'ait laissé » celui qui s'est montré si généreux envers mes ennemis. » Ce fut sa dernière lettre. Il mourut le 29 août 1524, à l'âge de trente-six ans, dans l'île d'Uffnau, à l'extrémité du lac de Zurich, ne survivant que quatre mois à peine à son ami Frantz de Sickingen. Quelques années plus tard, un chevalier de Franconie couvrit sa tombe d'une pierre avec une inscription latine; mais la haine des moines du couvent d'Einsiedeln, dont l'île était une dépendance, la fit disparaître de bonne heure avec le souvenir de l'endroit où repose leur ennemi. « Avec Hutten, descendit dans la tombe, ajoute M. Strauss, l'espérance » de voir l'Allemagne se relever par une vaste réforme politique et » religieuse. La tentative qui n'avait pas réussi aux chevaliers fut » reprise, deux ans plus tard, par les paysans, mais avec des résultats » encore plus déplorable. Le temps de la noblesse féodale était passé; » le jour du peuple n'était pas venu : l'époque de la puissance des » princes commence. »

Dans un dernier chapitre, l'épilogue de l'ouvrage, l'auteur nous montre d'abord l'impression profonde que la mort de Hutten fit sur ses contemporains et sur ses amis. « Nul, s'écria Éoban Hesse, ne fut plus » grand ennemi des méchants, nul ami plus dévoué des bons. » Puis, dans un tableau animé, M. Strauss retrace la fin de ses meilleurs amis, d'Éoban Hesse et de Crotus Rubianus. Éoban mourut en 1541 à Marbourg, où il était professeur; sa vie durant il resta fidèle à ses habitudes de jeunesse, au vin et à ses études grecques et latines. Crotus, au contraire, l'auteur des *Epistolæ obscurorum virorum*, un des précurseurs de la réforme, tourna contre elle, et devint plus tard un des défenseurs de l'Église de Rome.

L'œuvre de M. Strauss a été accueillie avec grande faveur par la critique allemande : les adversaires de l'auteur, et M. Mentzel lui-même, ont été obligés de convenir que c'était un bon livre. Le style en est clair, élégant et grave, sans mollesse, comme il convient à une biographie de Hutten. On sent, en lisant cette page d'histoire qui a l'attrait d'un roman, qu'un attachement naturel formé par la puissance d'une forte conviction commune, mais sans nulle exagération d'enthousiasme, unit l'auteur au héros. Jamais écrivain, et pour cause, n'a mieux saisi que M. Strauss tous les secrets de la vie tourmentée de Hutten. On devine dès la préface, et la lecture du livre ne fait que confirmer le soupçon, qu'il n'a ouvert les archives de l'histoire, ressuscité cet ardent et infatigable pamphlétaire que pour donner à ses compatriotes une éloquente leçon. Mais cette préoccupation de tendance ne va jamais jusqu'à effacer la couleur historique. C'est bien, comme nous l'avons dit, une figure du seizième siècle que M. Strauss a ressuscitée et restituée avec un rare talent et une véritable probité d'historien.

EUGÈNE SEINGUERLET.

HISTOIRE ROMAINE

DE

THÉODORE MOMMSEN.

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE ¹.

I.

De Caius Gracchus à César, les destinées romaines gravitent invinciblement vers l'empire à travers les vicissitudes qui, dans les choses les plus fatales, attestent l'action de la liberté humaine. L'oligarchie ne succombe pas sans combattre, et après les Gracques, après Marius, l'audacieux génie de Sylla lui rend, par le régime de la terreur, un empire complet mais passager; car les restaurations, si elles restituent pour un moment des formes que la vie a désertées, ne peuvent cependant jamais rappeler la vie elle-même, et les temps étaient venus où la république aristocratique devait disparaître dans la gloire de son passé et la honte de son présent. La démocratie se relève promptement des proscriptions de Sylla; elle se manifeste d'abord par des mouvements obscurs, par des complots avortés, jusqu'à ce qu'enfin son chef, César, frappant des coups aussi prompts que ceux d'Annibal, après des temporisations plus longues que celles de Fabius, consomme la plus grande révolution du monde ancien, imminente depuis longtemps, préparée par Caius Gracchus, contenue même en germe dans l'institution du tribunat, et dans laquelle la liberté est beaucoup plus désintéressée qu'on ne le croit généralement. Qu'étaient en effet les tribuns, si ce n'est les rois des classes inférieures, opposés aux consuls, ces rois de l'aristocratie? Que sont les longs conflits, les luttes incessantes dont se compose l'histoire intérieure de la république

¹ Voir les livraisons de janvier et de février.

romaine? Des conflits de classes et d'intérêts, et non pas des luttes entre le principe d'autorité et le principe de liberté. Les Romains avaient au plus haut point le respect et même la superstition de l'autorité, et on a vu que l'autorité royale avait survécu presque intacte à l'expulsion des rois. Les plébéiens veulent avoir les mêmes droits que les patriciens, et les prolétaires demandent à vivre : c'est là l'unique principe des agitations romaines, et au milieu de ces agitations l'autorité est constamment respectée. Si le sénat trouve le tribunat incommode, il cherche à le soumettre à son influence et à l'absorber, mais il ne songe pas à le supprimer; et pour en finir avec Tibérius et Calus Gracchus, l'oligarchie attend qu'ils aient cessé d'être inviolables. De son côté, la démocratie veut envahir, mais non détruire le consulat. Les partis combattent pour conquérir l'autorité, non pour la diminuer, ni pour augmenter la somme de liberté départie aux citoyens. Il est vrai que la révolution démocratique a eu pour résultat de concentrer de nouveau tous les pouvoirs entre les mains d'un seul, comme au temps des rois; mais il n'en pouvait être autrement. Le régime aristocratique devant disparaître, et les Romains n'ayant aucune notion du régime représentatif, il ne restait que la monarchie absolue, nouveauté plus apparente que réelle, car, d'une part, elle avait déjà existé aux premiers siècles de Rome, d'autre part, l'autorité s'était bien fractionnée, mais elle n'avait jamais cessé d'être absolue, en ce sens que chacun de ses dépositaires l'exerçait pleine, entière et sans contrôle dans les limites et pendant la durée de ses attributions. La substitution de l'empire à la république ne fut donc pas une victoire de l'autorité sur la liberté. La question était posée uniquement entre l'aristocratie et la démocratie. Ce fut sans doute un malheur que la démocratie romaine fût incapable de produire autre chose que le pouvoir absolu, et un plus grand malheur qu'elle fût aussi viciée que l'aristocratie qu'elle renversait. Il était aisé de prévoir que la corruption, depuis longtemps consommée, des caractères se manifesterait promptement sous les nouveaux maîtres en lâche servilité, et aussi que l'enivrement d'un pouvoir qui n'a jamais eu et n'aura jamais son pendant, rendrait fous même des esprits bien nés. Mais si l'histoire des mauvais jours de l'empire est incomparablement plus triste que celle même de la décadence de la république, il ne faut pas oublier que cet empire, tel que nous le connaissons, a été engendré par cette république, telle que nous la connaissons, et qu'il en a été comme la suite et la fin nécessaire et inévitable. On pourrait dire aussi, s'il était sensé de raisonner sur ce qui n'est pas arrivé et ne pouvait pas arriver, que, sans

l'empire, c'en était fait quelques siècles plus tôt du monde romain, c'est-à-dire du monde ancien; car l'oligarchie laissait tout aller à la dérive, impuissante à organiser les territoires conquis, livrant les mers aux pirates et les frontières aux barbares. Par l'empire, le monde ancien acquit une consistance matérielle et une solidité extérieure, si on peut dire, qui lui permirent de consommer régulièrement le travail de fusion et de dissolution d'où devaient sortir les temps nouveaux. C'est la raison d'être de l'empire romain devant l'histoire, comme son principe n'est autre que la décadence de la république. L'histoire ne connaît pas les changements à vue; tout s'y tient, non par le lien d'une fatalité extérieure, mais par la force et le développement d'une logique intérieure. Les faits particuliers, le détail et la physionomie des événements relèvent de la liberté de l'individu, mais non les grandes phases et la marche générale de l'histoire. Là, les acteurs même principaux apparaissent moins comme des volontés que comme des instruments, moins comme des causes que comme des effets. Croit-on que les beaux temps de la république n'aient pas eu leurs Marius et leurs Sylla, c'est-à-dire des hommes de la même trempe, et qui se fussent manifestés de la même manière dans des circonstances identiques? Ce serait folie de le nier, car la passion et l'ambition sont aussi anciennes que le cœur humain. Mais le milieu était différent: un gouvernement pour ainsi dire impersonnel empêchait les individualités de se poser en pleine lumière, et de se développer dans leur grandeur ou dans leur originalité; Sylla n'eût été qu'un consulaire comme beaucoup d'autres, et Marius n'eût laissé que le renom d'un homme inculte et d'un bon général. Venus à leur temps, ils occupent toute la scène, donnent tout ce qu'ils peuvent, et exercent toute l'action dont ils sont capables. Marius, s'il eût eu autant de génie que d'ambition et de popularité, n'eût rien laissé à faire à César, et l'œuvre de César, si elle fût restée inachevée, eût été consommée par un autre. D'autre part, on voit Sylla, un des politiques les plus complets et les moins scrupuleux qui aient paru dans le monde, n'accomplir qu'une restauration éphémère. Il eût eu dix fois plus de génie et moins de scrupules, qu'il n'eût pas fait davantage, parce qu'il était le défenseur d'une cause perdue.

Dans ces vues, qui sont celles de M. Mommsen, il n'y a ni optimisme ni fatalisme. Pour reconnaître l'enchaînement inévitable des faits et pour saisir l'esprit de l'histoire, l'historien n'abdique pas son jugement sur la moralité des caractères et des actes. Il sait faire la part de la nécessité et de la liberté, et s'il considère l'histoire comme le dévelop-

pement d'un principe, comme la manifestation d'une loi, il impute à la responsabilité des peuples et des individus la manière dont ils font pénétrer cette loi dans les faits. Il n'amnistie ni les vengeances séniles de Marius ni les sauvages exécutions de Sylla, mais il reconnaît et il proclame que le résultat eût été le même avec ou sans les proscriptions. Grande et juste pensée, qui, sans dérober les individus à la sentence de la postérité, élève l'histoire au-dessus du hasard des compétitions individuelles. Exagérer la portée de l'action personnelle et faire des individus les maîtres de l'évolution humaine, c'est chasser la philosophie de l'histoire et y substituer le caprice. Tous les hommes servent l'humanité, la plupart obscurément, quelques-uns avec éclat; les uns avec conviction, les autres à leur insu, mais nul n'a jamais été, nul ne sera jamais assez grand pour la dominer.

C'est justement quand on considère les époques douloureuses de l'histoire, qu'il est bon et fortifiant de se reporter à un ordre général et à des lois nécessaires. Il serait trop dur et vraiment désespérant d'attribuer la ruine d'un peuple, ou la destruction d'un organisme politique, à l'ambition d'un factieux ou à la naissance fortuite d'un mauvais citoyen. Mais le penseur se détourne sans peine de cette vue mesquine pour chercher des causes plus lointaines et plus profondes. Celles de la chute de la république romaine sont exposées par M. Mommsen avec la vigoureuse et inflexible justice d'un véritable historien, et nous avons essayé de les indiquer d'après lui. L'intérêt et la nouveauté de son livre sont qu'on les y voit présentes et actives bien plus tôt que ne le croyait l'opinion commune. On peut les réduire à trois : le principe de corruption inhérent à toute oligarchie; la constitution romaine elle-même, avec ses assemblées générales de citoyens, possibles et sérieuses quand Rome était contenue dans les étroites limites d'une banlieue, impossibles et factices dès que le territoire se fut étendu; enfin le régime économique, qui ramenait incessamment à la ruine la classe moyenne, incessamment restaurée. Ces causes avaient produit tout leur effet dès le temps des Gracques, et on peut dire que lorsque Caius Gracchus entreprit de la renverser, la république n'existait déjà plus. Le pouvoir était devenu, par le fait, héréditaire dans un certain nombre de familles, et la foule était à qui la nourrissait. Il n'y avait plus de vrais citoyens, plus d'esprit public, plus de chose publique. Aussi, dès ce moment, l'histoire romaine change-t-elle complètement de caractère : elle n'est plus l'histoire impersonnelle d'un État où les individus s'effacent et disparaissent dans le tout, au point d'à peine se distinguer les uns des autres; elle devient l'histoire de quelques per-

sonnalités qui se disputent le pouvoir, comme plus tard les généraux à la tête de leurs armées se disputeront l'empire, et à la suite desquelles les consuls et les tribuns, le sénat et la foule se meuvent comme des comparses. Gracchus, Marius, Sertorius, César, sont les tenants de la démocratie; Sylla consomme le dernier et sanglant triomphe de l'aristocratie; ballotté par sa faiblesse entre les deux partis, Pompée succombe, malgré les chances les plus brillantes, et paye de sa vie son insuffisance et ses prétentions. Les insurrections d'esclaves, les turpitudes de la guerre de Jugurtha, les insolences des pirates, les campagnes contre les Cimbres et contre Mithridate, se mêlent à la guerre civile et remplissent le fond de la scène.

C'est le moment de signaler l'importance décisive d'un nouvel élément qui apparaît après les Gracques, et dont ceux-ci n'avaient pu encore avoir la pensée de se servir. Nous voulons parler de l'armée. Dans l'ancienne organisation militaire de Rome, l'armée n'existait que relativement à l'ennemi extérieur; elle se composait des citoyens réunis en légions et tenant la campagne. La guerre ou la campagne terminée, les légionnaires rentraient chez eux et redevenaient des citoyens. L'État n'avait pas de force armée contre les troubles intérieurs, et quand le parti populaire en venait aux prises avec le parti gouvernant, l'affaire se vidait entre la tourbe dévouée aux tribuns et les clients de l'aristocratie. Rien n'empêchait que ces combattants de hasard n'eussent fait partie de l'armée, mais ils ne combattaient pas comme soldats. Il était de principe qu'il ne pouvait y en avoir aucun à Rome, et l'autorité militaire des consuls ne commençait que hors des murs. Même en campagne, le soldat ne l'était pas autant que le soldat moderne; encore moins ressemblait-il aux prétoriens des premiers siècles ou aux reîtres et soudards du seizième. L'armée romaine, d'ailleurs un chef-d'œuvre d'organisation, était moins une armée qu'une garde nationale mobile, et une garde nationale aristocratique, car c'était d'après leur fortune que les citoyens étaient répartis entre les diverses armes, et il fallait justifier d'un certain bien pour entrer même dans l'arme inférieure. Une telle armée ne valait rien au point de vue révolutionnaire. Mais il vint un temps où, les classes supérieures s'éloignant de plus en plus du service militaire et les petites fortunes s'abîmant dans le prolétariat, il parut nécessaire de modifier peu à peu le système primitif. Dès avant Marius, on voit des corps étrangers dans l'armée; les sujets italiques composent en grande partie la cavalerie et l'infanterie légère, et les Thraces la grosse cavalerie; on cite aussi les cavaliers numides et les frondeurs des fies

Baléares. De leur côté, les prolétaires romains, insoucieux ou privés de travail, s'imposaient presque de force comme volontaires. La composition et par suite l'esprit de l'armée allaient ainsi s'altérant et se métamorphosant. Marius consumma la révolution en substituant l'enrôlement à l'appel des citoyens. Il eut ainsi une armée de gens déterminés, mais sans aveu, qui ne ressemblait ni à l'ancienne garde civique, ni à nos armées modernes, et qu'on peut comparer aux lansquenets du connétable de Bourbon.

C'était au moment de la guerre des Cimbres. Marius agit sous la pression d'une forte nécessité militaire, sans entrevoir les immenses conséquences politiques du changement. « Il est probable, dit M. Mommsen, » que, par le système d'enrôlement, il sauva l'État, comme plusieurs » siècles plus tard Arbogaste et Stilichon en ajournèrent la ruine » pour quelque temps par l'enrôlement des barbares. Mais le change- » ment militaire n'en impliquait pas moins la révolution politique. Le » service dégénéra promptement en métier. Si le paysan, enlevé à son » exploitation par le devoir militaire, considérait sa prestation comme » une charge publique, et ne voyait dans le gain de la guerre et dans » sa part de butin que le faible dédommagement des pertes bien supé- » rieures qu'elle lui occasionnait, le prolétaire enrôlé, réduit unique- » ment à sa solde, et n'ayant pas même à son congé la perspective » d'une maison d'invalides ou d'un hospice, voulait rester sous les » drapeaux le plus longtemps possible, et ne les quitter qu'avec des » moyens d'existence dus à la munificence du général ou aux chances » de la guerre. Le camp était sa patrie, la guerre sa science unique, » et le général son seul espoir. On entrevoit les conséquences. Quand » Marius, ayant conféré sur le champ de bataille le droit de cité à » deux cohortes de confédérés italiens, eut à rendre compte de cette » infraction aux lois, il répondit que dans le tumulte des combats » il n'avait pas entendu leur voix. Il était aisé de prévoir que bientôt » le même tumulte empêcherait d'entendre des lois plus impor- » tantes. Dans l'ordre militaire comme dans l'ordre civil, tous les » supports du régime futur étaient là : il ne manquait plus que le » dominateur. »

Marius l'eût été s'il eût eu la moindre étincelle du génie de César. Jamais homme n'eut d'aussi magnifiques chances, et ne les perdit si misérablement. Son ambition, stimulée par des prédictions de bonne femme que sa crédulité de paysan admettait pleinement, était immense, et sa rude nature de soldat ne comportait assurément aucun scrupule constitutionnel. Si donc l'idée ne lui vint pas de se servir

en 710. Il fut censeur à vie sous le titre nouveau de maître des mœurs; consul d'abord pour cinq, puis pour dix ans, et une année sans collègue. Il ne porta pas le titre, mais il exerça le pouvoir d'un tribun. Il eut la première place et partant le droit de voter le premier au sénat, Depuis longtemps grand pontife, il se fit recevoir aussi dans tous les grands collèges sacerdotaux. A tous ces titres et pouvoirs, il faut ajouter une foule de lois et de sénatus-consultes conférant à César le droit de décider de la paix et de la guerre sans l'assentiment du peuple ni du sénat, ceux de disposer de l'armée et des caisses publiques, de nommer les gouverneurs des provinces, de diriger les élections, de nommer les patriciens, etc. La synthèse de tous les pouvoirs et de toutes les dignités fut exprimée par un mot depuis longtemps usité comme titre honorifique des généraux victorieux, mais tout à fait nouveau dans le sens où César se l'appliqua, celui d'*imperator*, impliquant avant tout l'idée du commandement absolu. C'est ce titre qu'on trouve le plus souvent sur les monnaies de César avec celui de dictateur; c'est par lui que César avait probablement désigné le pouvoir monarchique dans sa loi sur les crimes politiques, et ce qui est encore plus décisif, c'est ce même titre qu'une loi déclare héréditaire dans la descendance naturelle ou adoptive de César. Bien que le nouvel empire ne fût autre chose que l'ancienne royauté, il est douteux que César ait jamais songé à changer ce titre d'*imperator* contre celui de roi. Les démonstrations et les imprudences de ses courtisans ne prouvent rien. Une désignation nouvelle valait mieux de toutes les manières, et, d'un autre côté, César avait perdu l'habitude des voies détournées. S'il eût voulu remplacer par le bandeau royal la couronne de laurier qu'il portait habituellement, il ne se fût pas plus gêné pour cela qu'il ne se gêna pour paraître en public dans le costume des anciens rois d'Albe, ni pour faire placer sa statue à côté de celles des sept rois de Rome qui se trouvaient au Capitole. Le nom de roi, odieux à Rome depuis l'établissement de la république, était de plus déshonoré par la servitude et la servilité des monarques de l'Orient, et César se fût diminué plutôt que grandi en s'en affublant. Mais si le nom manquait, la chose était là, et les Romains eurent de nouveau le spectacle d'une cour avec toute son étiquette et tout l'empressement des courtisans, subi plutôt que provoqué par César. Il y eut aussi une noblesse nouvelle, qui remplaça, mais sans nulle influence dans l'État, l'oligarchie déchue. Ce fut l'ancien patriciat, qui depuis des siècles avait perdu tous ses privilèges, et que César remit en honneur. Il réunissait, dit M. Mommsen, toutes les conditions qu'on peut exiger d'une noblesse sous un gouvernement

despotique : « le prestige de la plus haute antiquité, une entière dépendance et l'insignifiance la plus complète. »

Un gouvernement véritablement absolu exclut toute constitution, et de fait il n'y eut plus de constitution à Rome ; mais en droit le peuple était toujours le vrai souverain, et, conformément au plus ancien axiome du droit politique romain, la loi ne pouvait être faite que par le peuple assemblé, sur la proposition du dépositaire du pouvoir. Aussi César ne manqua-t-il pas de soumettre ses innovations à la sanction populaire ; « mais la force libre et l'autorité politique et morale » qu'avaient le Oui et le Non des anciens paysans romains, on les eût attendues en vain des comices impériaux. » On a vu que depuis longtemps les prétendues assemblées populaires n'étaient plus que des instruments entre les mains des gouvernants. César pouvait donc reconnaître leur autorité sans compromettre la sienne. Il pouvait d'ailleurs, en vertu de cet autre vieil axiome de l'obéissance absolue due au magistrat en fonctions, gouverner, comme paraissent avoir fait quelques rois, au moyen de simples ordonnances, et il publia de telles ordonnances pour faire revivre et consacrer ce droit antique et précieux.

Si le peuple conserva, nominalement au moins, sa part de souveraineté, le sénat fut ramené au rôle modeste qu'il avait eu sous les rois ; il redevint le conseil du monarque, et pour l'empêcher de donner des avis désagréables, César le grossit de ses adhérents, éleva le nombre des sénateurs à neuf cents, et de même que les rois avaient eu le droit d'y introduire des plébéiens, César y appela des étrangers, des sujets, des Gaulois et des Espagnols : nouvelle humiliation pour le sénat, par laquelle César eut en même temps la satisfaction de consacrer un des grands principes de la démocratie romaine, l'égalité de la métropole, de l'Italie et des provinces. La doctrine de l'aristocratie avait été, comme on se le rappelle, la suprématie de Rome sur l'Italie et de l'Italie sur les provinces. Tout l'empire était censé concentré à Rome, d'où suivait, entre autres conséquences, que le sénat était à la fois le maître du monde et le conseil municipal de Rome. Par César, il devint cosmopolite, les affaires de la capitale ne furent plus confondues avec les affaires de l'État, et Rome subit le sort qu'elle avait eu coutume de faire subir aux communes soumises ; elle troqua sa souveraineté politique contre une liberté communale étroitement limitée.

Maître des lois et du gouvernement, César voulut aussi l'être de la justice. Non-seulement, à l'exemple des anciens rois, qui n'admettaient d'appel au peuple que sous la réserve de leur bon plaisir, César

du formidable instrument qu'il avait créé ¹, il ne faut pas louer son caractère, il faut accuser son incapacité. Ce fut Sylla, l'homme de l'aristocratie, qui introduisit l'élément militaire dans les affaires civiles, et qui, le premier, se saisit du gouvernement en dictateur armé. Mais, outre qu'il représentait le parti dans lequel s'était incarnée l'ancienne république, sa nonchalance dédaigna de régner. Il fut et resta le mandataire de l'oligarchie, et considéra comme sa tâche unique de la restaurer et de l'affermir. Il accomplit son devoir avec une conséquence impitoyable et une cruauté qui lui semblait à la fois nécessaire et indifférente, car nul homme politique n'a jamais été moins homme et plus foncièrement politique que lui. Mais il était sans nulle ambition personnelle. Quand il eut noyé dans le sang la démocratie et ce qui subsistait de la constitution de Calus Gracchus, et rétabli l'ancien régime, il surprit ses amis et ses ennemis par le défi de son abdication. Le destin, par une sorte d'ironie, voulut que le politique sans scrupules, l'inflexible proscripteur, fût en même temps le Washington de Rome, mais un Washington inutile, car son exemple n'eut pas d'imitateurs. Le régime aristocratique, extérieurement restauré, resta frappé au cœur, et, au lieu du salut, trouva dans la terreur et dans les réformes de Sylla tout au plus quelques années de répit. La conspiration de Catilina annonça, d'une manière peu glorieuse il faut le dire, le réveil de la lutte. Les deux partis s'y déshonorèrent également, le parti démocratique en poussant en avant des hommes de sac et de corde qui devaient travailler pour lui, et l'oligarchie par son insigne lâcheté et le meurtre injustifiable des complices de Catilina. Car il faut le reconnaître, et M. Mommsen a raison d'y insister, la fameuse journée qui valut à Cicéron le titre de père de la patrie fut une journée honteuse pour le gouvernement. Jamais parti victorieux ne se montra si petit ni si méprisable. Le complot était flagrant depuis longtemps, les jactances de Catilina le dénonçaient en plein sénat, et Cicéron était d'ailleurs informé de tout par une police nombreuse qu'il maniait avec assez de talent. Néanmoins, on le voit hésiter, trembler devant les conjurés, et quand enfin il se décide à frapper le grand coup et à sauver la patrie, ne plus savoir que faire des conspirateurs arrêtés. Il n'ose les livrer à la justice, parce qu'il se défie du peuple, ni prendre sur lui la responsabilité d'en débarrasser la république, ce qui eût été un crime, mais du moins un crime vigoureux et hardi; il convoque le sénat pour

¹ Lors de sa première entreprise contre l'oligarchie, de concert avec le tribun Saturninus. Il licencia son armée.

diviser la responsabilité, et, après une longue et anxieuse discussion, sénateurs et consul s'accordent pour frauder les lois et la justice, et votent l'assassinat sans formes. Ce vote de peur et de faiblesse est un des plus tristes épisodes de cette triste époque, et des actes de ce genre n'étaient pas de nature à sauver la république, d'autant plus qu'en frappant les instruments on épargnait les inspireurs occultes du complot. C'est un fait établi, que César eut la main dans cette ténébreuse affaire. Il restait à l'arrière-plan, ne s'associait pas aux projets sauvages des conjurés, mais tenait les fils de la conspiration, et méditait de s'élever sur les ruines faites par Catilina. La plupart des sénateurs le soupçonnaient et Cicéron le savait, mais il n'osa pas remonter au delà des coupables immédiats, et César vécut pour la ruine de la république. Il semble difficile de comprendre qu'une telle nature ait pu se compromettre avec de tels complices; mais il faut tenir compte de l'immoralité générale, et d'une ambition qui se justifiait devant elle-même, mais que ne justifiait pas encore l'éclat des victoires et des services. La politique ancienne connaissait d'ailleurs peu la distinction des fins et des moyens, et il faut ajouter, en ce qui touche César, qu'il rêva longtemps de parvenir sans le secours de l'armée. Un complot heureux, un mouvement populaire, lui paraissaient des moyens préférables à la guerre civile organisée. Il se montra grand général quand cela fut nécessaire, parce qu'il faisait tout ce qu'il voulait, et que cette nature, véritablement extraordinaire, était supérieure en tout. Mais chez lui l'homme de guerre fut toujours subordonné à l'homme d'État, et il ne songea à une grande position militaire que lorsqu'il l'eut reconnue indispensable au succès de son ambition. Il la conquiert, et on sait l'usage qu'il en fit. La victoire de Pharsale consumma la révolution commencée par Caius Gracchus d'une manière et avec des proportions que Gracchus n'eût pas soupçonnées. Les faits de la guerre civile sont connus, mais nous devons exposer les résultats de la révolution.

II.

La nouvelle monarchie fut la concentration de tous les pouvoirs entre les mains du mandataire du peuple. César s'investit de la dictature une première fois à son retour d'Espagne en 705; il se la fit conférer une seconde fois après la bataille de Pharsale comme mandat renouvelable tous les ans, puis pour dix ans après celle de Thapsus; enfin à vic

tion financière fut satisfaisant, et en 710 il y avait dans les caisses publiques une réserve de près de deux cents millions.

Dans une autre réforme, César fut aussi entreprenant, mais moins heureux et, il faut le dire, moins pratique. Il prit très au sérieux son titre de « maître des mœurs », comme si les mœurs, une fois corrompues, se rétablissaient par les lois. Son action fut énergique, mais, si l'on excepte quelques mesures partielles, sans efficacité. Il réussit à diminuer le prolétariat urbain par la fondation de nouvelles colonies dans les provinces, et nous avons de lui-même une ordonnance de police et de voirie, où l'on peut voir à quels détails descendait sa vigilance; il y prescrit des mesures pour la propreté des rues, astreint les propriétaires à établir des trottoirs dallés devant leurs maisons, et fait un règlement pour les cochers et les porteurs de litières. Mais que pouvait-il contre la plaie de plus en plus hideuse de l'esclavage, contre la dégradation du travail, contre l'effrayante disproportion des fortunes, et l'indicible misère du grand nombre? Déjà cinquante ans avant lui, on avait calculé qu'il n'y avait pas dans toute la bourgeoisie romaine plus de deux mille familles ayant une fortune bien assise. Le luxe des riches était arrivé à un degré qui devait être encore dépassé, mais qui était déjà de la folie, et qui accusait la corruption du goût aussi bien que l'insolence d'une dissipation sans frein. Dans l'extravagant étalage de ce temps, il y a déjà quelque chose de la barbarie des siècles postérieurs; comme les peuples incultes, on commence à priser la matière plus que la forme. Au triomphe de Pompée, après sa victoire sur Mithridate, le peuple avait pu admirer le portrait du vainqueur, composé tout entier de perles réunies. On eut des batteries de cuisine en argent. Les amateurs de curiosités enlevaient les médaillons incrustés dans les coupes antiques en argent, pour les fixer à des coupes modernes en or. Les proconsuls voyageaient en litière à huit porteurs, assis sur des coussins de gaze de Malte remplis de feuilles de rose, une couronne de fleurs sur la tête, une autre autour du cou, et un sachet de senteurs sous le nez. Par une alliance qui semble impossible, la gastronomie de ce temps réunit une grossièreté dégoûtante à un raffinement insensé. Le génie des cuisiniers s'épuise en inventions exquises ou bizarres, que déshonore la gloutonnerie trop connue des convives. Enfin il y a ce qui ne s'est peut-être jamais rencontré nulle autre part, des professeurs attitrés de vice, qui enseignent à la jeunesse la débauche dans les règles. Les caractères et les tempéraments périssent en même temps que se dissipent les fortunes, car, dit M. Mommsen, si on dépense royalement, on s'endette non moins roya-

lement. César, le réformateur de 705, devait en 692 sept millions de francs; Marc Antoine, à vingt-quatre ans, près de deux millions, et à trente-huit ans, onze millions; Milon, le client de Cicéron, vingt millions. Il y eut une année où les emprunts dont les candidats au consulat eurent besoin pour soutenir leurs candidatures, firent d'un coup monter le taux de l'intérêt de 4 à 8 pour 100.

Il eût été glorieux, mais il était impossible de purifier cette corruption. César ne s'y épargna pas, et nous le voyons recourir aux mesures les plus variées. Pour arrêter la dépopulation croissante de l'Italie, conséquence inévitable du désarroi économique et de la décadence morale, il abrégéa la durée du service militaire, et limita le droit de voyager à peu près comme il se trouvait naguère limité en Russie. Les sénateurs ne purent s'établir au dehors que pour le service public, et les Italiens nubiles (de vingt à quarante ans) de toutes classes, eurent défense de demeurer plus de trois ans de suite à l'étranger. Il établit des récompenses pour les pères qui avaient beaucoup d'enfants, et comme juge souverain, il réprima l'adultère et restreignit le divorce avec un rigorisme inouï dans les idées romaines. Contre le luxe, il fit une loi somptuaire, fixa un maximum pour les dépenses de la table, et défendit complètement certains mets coûteux; par ses ordres, de nombreux inspecteurs parcoururent les marchés de comestibles, et les agents de police pénétrèrent jusque dans les maisons, confisquant sur les tables servies les plats prohibés. Il est inutile de relever le caractère artificiel et vexatoire de ces mesures. Bien qu'elles attestent un grand zèle, on ne saurait les louer; mais elles durent beaucoup moins choquer les Romains qu'elles ne choquent nos idées modernes. Le monde ancien avait une conception moins nette que la nôtre de la nature de l'homme et de la liberté morale, et saisissait moins bien la contradiction entre la contrainte extérieure et une réforme qui ne signifie rien, si elle ne procède de l'intérieur.

Les mesures pour l'allégement des débiteurs, qui composaient presque l'universalité des citoyens, n'ont pas un caractère moins factice et moins arbitraire, mais, comme on l'a déjà fait observer, les questions économiques étaient insolubles pour les Romains. Ils ne savaient que tailler dans le vif: quand les créanciers avaient réduit les débiteurs à merci, c'était leur tour d'être rançonnés. Il ne faut sans doute mentionner que pour mémoire une loi contre les accapareurs d'argent, qui défendait de garder chez soi plus de dix-huit mille francs en or ou argent monnayé. Cette loi, concession faite à l'opinion ameutée contre les capitalistes, ne paraît jamais avoir été appliquée; mais en 705,

jugea lui-même des causes politiques en première et dernière instance, mais, par une interprétation de la puissance tribunitienne dont il était investi, il s'érigea en juge d'appel des sentences rendues par les commissions judiciaires. Ainsi se trouvèrent réunis en une seule main, comme ils l'avaient du reste été entre les mains des rois, les trois pouvoirs que la théorie politique a coutume de séparer; mais si la première constitution unitaire était sortie naturellement de l'état patriarcal de la société romaine, la deuxième sortait des convulsions de la république, et se présentait au monde civilisé comme une ressource extrême et violente, et comme la garantie unique contre le péril d'une dissolution immédiate. César la jugeait évidemment nécessaire et populaire, car il crut inutile de chercher un point d'appui dans la puissance militaire qui l'avait porté au pouvoir. Son régime ne fut point du tout un régime militaire, et sous lui l'armée n'eut rien à voir dans les affaires intérieures de l'empire. Comme nous l'avons déjà dit, il était, à la différence d'Alexandre et d'Annibal, plus homme d'État qu'homme de guerre, et il ne s'était fait général que par nécessité, après avoir reconnu à regret que l'armée était l'unique instrument efficace de révolution dont il pût disposer. L'œuvre accomplie, il mit l'outil de côté, se montrant en ce point tout à fait Romain de la vieille roche. L'armée resta permanente, il est vrai, mais uniquement pour garder les frontières, qu'il eut la tâche laborieuse et le mérite de fixer, et pour l'expédition contre les Parthes qu'il préparait au moment de sa mort, dans l'intention de venger la catastrophe de Crassus, et de rétablir le prestige romain en Asie. Des esprits inventifs lui ont prêté le projet de remonter de l'empire des Parthes à la mer Caspienne, de soumettre la Scythie et la Germanie, et de revenir en Italie par la Gaule; mais nulle autorité sérieuse ne peut être invoquée à l'appui de ces hypothèses, contre lesquelles proteste le génie essentiellement pratique et positif de César. Par la mesure et par le constant équilibre de sa nature, il est le plus extraordinaire de tous les grands hommes qui ont paru dans l'histoire. Jamais on ne le voit s'obstiner dans l'impossible, ni abandonner le réel pour le fantastique. Alexandre trouvait la terre trop petite; César estime que l'empire romain est assez grand, et, loin de s'y sentir à l'étroit, il se préoccupe surtout d'en fixer et d'en assurer l'enceinte. Par ce côté pratique, il se distingue et se sépare des autres conquérants. Annibal seul eût peut-être montré la même sagesse dans des circonstances identiques.

Il faut montrer maintenant César dans son rôle d'organisateur et de réformateur. C'est un détail immense à condenser en peu de pages,

une œuvre colossale et minutieuse, qui n'a pas duré, qui ne pouvait pas durer, parce qu'elle n'avait d'autre soutien que lui-même, mais qui, si elle pêche en quelques parties, reste admirable par la grandeur de l'ensemble et aussi par l'incroyable activité de l'exécution. Entre sept grandes campagnes, il ne put pas consacrer plus de quinze mois à ses réformes¹, et on va voir ce qu'il fit seul, sans ministres et sans assistance.

Il s'agissait d'abord de restaurer les finances. L'affermage des revenus indirects, consacré par une longue tradition, fut maintenu ; mais celui des revenus directs fut supprimé. Beaucoup de communes et des provinces entières obtinrent des réductions d'impôts, ou même des exemptions complètes par leur admission dans la cité romaine. L'Asie, tant pressurée depuis la conquête, fut enfin allégée. Il faut dire que le trésor s'enrichit considérablement par un moyen que condamne le droit politique moderne, mais qui était moins sévèrement jugé à Rome, et dont Sylla avait donné un formidable exemple : nous voulons parler des amendes énormes et même des confiscations dont furent frappés les partisans du système déchu. Les grands négociants africains qui avaient siégé dans le contre-sénat institué pendant la guerre civile, eurent à payer vingt-huit millions de francs, et la vente seule des biens de Pompée en rapporta vingt. Constatons, à la décharge de César comparé à Sylla, que si ce dernier ne dépouilla les démocrates que pour enrichir ses favoris, César ne permit pas même à ses plus dévoués partisans de rien retenir du produit des confiscations et des amendes. Tout fut acquis à l'État. Le budget des dépenses eut aussi ses augmentations et ses réductions. La solde de l'armée fut augmentée, et M. Mommsen estime que, l'argent ayant changé de valeur, elle était réellement devenue insuffisante. Les distributions de grain, passées depuis longtemps à l'état d'institution permanente, furent bornées aux citoyens réellement dénués de ressources². L'ensemble de l'administra-

¹ César séjourna à Rome environ un mois en 705, quatre mois en 707, quatre mois en 708, les trois derniers mois de 709, et les trois premiers de 710.

² Avant la réduction opérée par César, il y avait 320,000 parties prenantes ; après la réduction, il en resta 150,000. Ce nombre fut considéré comme un maximum, et les postulants ne purent plus être admis aux distributions qu'au fur et à mesure des décès. Par cette mesure, le caractère de l'institution se trouva profondément modifié. Les distributions étaient un véritable droit politique, dont tout citoyen pouvait revendiquer le bénéfice ; elles devinrent une sorte de fondation d'assistance publique et de charité officielle. Le premier dans le monde ancien, Solon avait posé en principe que l'État devait pourvoir à la subsistance de ses invalides et de ses pauvres. La réforme de César introduisit cette doctrine dans le droit politique romain.

furent admises dans la bourgeoisie; en Afrique, la reconstruction de Carthage comme colonie romaine, décrétée autrefois par Caius Gracchus, fut reprise et menée à bonne fin; en Grèce, Corinthe sortit de ses ruines, et il est intéressant de remarquer que César avait aussi projeté le percement de l'isthme, afin de donner une route plus sûre et plus directe à l'intercourse entre l'Asie et l'Italie. Enfin l'Orient hellénique reçut lui-même des colonies romaines. Une autre distinction entre l'Italie et les provinces disparut également : les troupes, toujours exclues de l'Italie en temps de paix et anciennement distribuées dans les provinces, furent maintenant échelonnées le long des frontières, de sorte que les provinces intérieures au moins jouirent du même privilège que l'Italie : « Dans l'ensemble de ces mesures, on sait avec évidence un système. L'exemple de la province cisalpine, complètement assimilée à la mère patrie, montrait que dans la monarchie de César, comme dans la jeunesse de l'ancienne république, toute commune latinisée pouvait espérer d'être admise un jour dans le cercle des sœurs aînées et de la mère. La Sicile et la Gaule méridionale étaient déjà au seuil de l'égalité; l'Espagne, la Grèce et toutes les provinces se trouvaient comprises, à des degrés divers, dans le vaste travail de l'assimilation progressive. C'en était fait de la domination de la commune de Rome sur le littoral de la Méditerranée; elle était remplacée par le nouvel état méditerranéen, dont le premier acte fut la réparation des deux grands crimes commis par l'ancienne Rome contre la civilisation. Si la destruction de Carthage et de Corinthe avait marqué le moment où le protectorat de la commune romaine s'était changé en tyrannie politique et en exploitation financière, la prompte et brillante restauration de ces deux villes inaugura le nouvel état, fondé sur l'unité politique et l'égalité nationale. »

Telle est, dans son éclat et dans sa grandeur, l'œuvre de César. La justice veut maintenant que nous en montrions, d'après notre auteur, le côté faible et le vice radical, auquel tout le génie du fondateur ne pouvait remédier : « De même que le plus faible organisme est infiniment supérieur à la machine la plus ingénieuse, de même toute constitution, si défectueuse qu'elle soit, qui donne aux citoyens une part dans la vie politique, vaut mieux que le gouvernement absolu du génie le plus humain et le plus admirable. Car celle-là est susceptible de développement, par conséquent vivante; celui-ci est et reste ce qu'il est. Ce principe n'a pas manqué de se vérifier dans le despotisme romain. Depuis César, comme Gibbon l'a depuis longtemps démontré, l'État ne se tient plus qu'extérieurement et mécanique-

» ment. La révolution fut nécessaire et salubre, non parce qu'elle fut
 » féconde ou qu'elle eût pu l'être, mais parce que, le génie politique
 » de l'antiquité étant donné, avec l'esclavage et le manque de toute
 » idée de gouvernement représentatif, et l'ancienne constitution ro-
 » maine ayant dégénéré en absolutisme oligarchique, l'absolutisme
 » monarchique apparaît comme la conséquence nécessaire des faits
 » antérieurs et le moindre mal... César eût voulu être pour le monde
 » ce que Périclès avait été pour Athènes. Ce fut son rêve impossible,
 » l'unique mais prodigieuse illusion de cet esprit si fort et si pratique.
 » Le régime qui était son idéal était d'une nature toute personnelle,
 » et devait crouler à la mort de son fondateur, comme les créations
 » personnelles de Périclès et de Cromwell. Bien plus, dans la profonde
 » décadence morale de la nation, il était à peine croyable que le hui-
 » tième roi de Rome réussirait à dominer ses concitoyens sa vie durant
 » uniquement par la loi et le droit, et qu'il pourrait ramener à sa
 » place dans l'État l'armée, qui avait appris sa puissance et perdu sa
 » discipline dans la guerre civile. Aussi le grand démocrate ne put-il
 » dompter qu'imparfaitement et à grand-peine les forces qu'il avait
 » déchaînées. Des milliers d'épées étaient sorties du fourreau à son
 » signal; elles se montrèrent déjà moins dociles pour y rentrer. Il
 » eût voulu être le restaurateur du régime civil, et il fonda la monar-
 » chie militaire; des soldats succédèrent après lui aux aristocrates et
 » aux banquiers qu'il avait renversés. Le destin est plus fort que le
 » génie. Mais il n'est donné qu'aux plus hautes natures de se tromper
 » ainsi en créant, et les tentatives des grands hommes pour réaliser
 » l'idéal, même quand elles échouent, sont le meilleur trésor des na-
 » tions. Le monde était vieux, et le génie même de César ne pouvait le
 » rajeunir. L'aurore ne revient pas avant que la nuit ne soit venue. »

III.

Après avoir suivi les manifestations du génie politique de Rome, il nous reste à dire un mot de la vie de l'esprit. Dans notre premier article, nous avons montré la pauvreté des formes religieuses primitives, et signalé les causes qui ont empêché le développement d'une littérature nationale. A l'époque de Pyrrhus, où nous nous sommes arrêté, l'hellénisme a déjà pénétré et transformé la mythologie romaine; nous allons le voir imposer aux Romains une littérature de seconde main : « La vie littéraire naît au moment où la nationalité commence à se

César annula les intérêts dus et ordonna que les intérêts payés fussent déduits du capital. De plus, les créanciers furent contraints de recevoir les biens des débiteurs insolubles au prix supérieur qu'ils avaient avant la guerre civile. C'était violent, mais César avait des engagements envers son parti, qui fut loin de trouver la mesure assez forte. Le parti démocratique professait sur la question de l'intérêt une théorie fort radicale ; il était pour la gratuité absolue, et se prévalait d'une ancienne loi, depuis longtemps tombée en désuétude, mais non abrogée, et qui défendait en effet tout prêt à intérêt. Une réforme sur laquelle on s'accordera plus facilement, fut celle qui mit la personne du débiteur à l'abri des poursuites du créancier. Contrairement aux rigoureuses dispositions de l'ancien droit romain, César fit prévaloir le principe que le débiteur pourrait toujours se libérer par l'abandon intégral de ses biens, qu'ils fussent ou non suffisants pour couvrir la dette. Il fit aussi des lois contre l'usure, et il défendit aux capitalistes de prêter à intérêt un capital supérieur à la moitié de la valeur de leurs propriétés en biens-fonds : défense injustifiable au point de vue de la liberté économique, mais qui, une fois admise l'intervention de l'État dans les transactions privées, n'était pas la plus mauvaise qu'on pût prendre. Elle devait avoir pour effet de contraindre tous les prêteurs d'argent à se faire propriétaires et cultivateurs. Ils étaient devenus une caste vivant uniquement de l'exploitation de ses capitaux et de ses débiteurs, et odieuse au peuple. C'était cette caste que la loi atteignait et détruisait, sans supprimer le prêt à intérêt, comme l'eussent voulu les radicaux du parti.

Les distributions de terres ne pouvaient manquer dans le programme de César. On a vu qu'elles étaient le palliatif obligé d'un fléau chronique. Mais, à la différence de Tibérius Gracchus, César procéda de manière à ne froisser aucun intérêt, il ne toucha pas aux terres concédées en occupation, et toute possession héréditaire fut par lui assimilée à la propriété légitime. Le domaine public fit seul les frais de la munificence nécessaire de l'État. César compléta, par des mesures de décentralisation, cette reconstitution partielle de la petite propriété, et la vie municipale des communes fut affranchie autant que possible. C'était tout ce que la situation permettait de faire directement pour l'Italie, qui devait, dans la pensée de César, retirer indirectement de plus grands avantages du nouveau système qui allait être appliqué aux provinces.

On a déjà signalé l'assimilation des provinces à l'Italie comme une des idées principales ou plutôt comme un instinct puissant du parti

démocratique. César le reprit et l'agrandit. Les provinces devaient disparaître peu à peu et faire place à une patrie commune et plus vaste ; vainqueurs et vaincus, maîtres et sujets, l'ancienne république et les anciens pays conquis devaient s'effacer et se confondre dans l'unité et dans l'égalité du nouvel empire, qui réunirait tous les éléments de la civilisation ancienne, et que M. Mommsen appelle pour cette raison empire helléno-italique. Non-seulement les charges des provinces furent allégées, comme nous l'avons dit, et leur administration régularisée, mais une foule de mesures indiquent la pensée et les commencements d'une assimilation complète. Quant à la pénétration réciproque du génie latin et du génie hellénique, elle était depuis longtemps accomplie : « Partout où pénétrait le légionnaire, suivait le maître d'école » grec, aussi un conquérant dans son genre. Depuis longtemps des » grammairiens grecs étaient établis jusqu'aux bords du Guadalquivir, et dans l'institution espagnole d'Osca on enseignait le grec » aussi bien que le latin.... La pensée d'un empire helléno-italique, » avec deux langues et une nationalité unique, n'était pas neuve, » mais la gloire du troisième et du plus grand des hommes d'État » démocratiques de Rome, c'est de l'avoir comprise pleinement, avec » toutes ses nécessités et toutes ses conséquences, et d'en avoir entrepris l'exécution forte et logique. La première condition du nivellement politique et national de l'empire, était la conservation » et l'extension des deux races appelées à la domination commune. » La nationalité latine conserva le pas ; si la grecque fut protégée » partout où elle existait, ce fut la latine qui s'étendit matériellement autant que possible, et qui reçut l'héritage des races condamnées. Une égalité complète, avec la supériorité de génie et même » de masse que les Grecs avaient sur les Latins, eut promptement » byzantinisé Rome, mais les deux piliers de l'hellénisme en Orient et » en Occident, Alexandrie et Marseille, restèrent intacts, et la Sicile » hellénique obtint des concessions politiques qui lui promettaient » une prochaine et complète égalité avec l'Italie. » La romanisation des provinces se poursuivit avec une énergique activité. Toute la Gaule cisalpine fut définitivement admise dans la bourgeoisie romaine ; la province transalpine (Narbonne) se couvrit de colonies romaines (Béziers, Arles, Orange, Fréjus), et la plupart des communes indigènes reçurent la bourgeoisie latine, premier degré en quelque sorte de la bourgeoisie romaine. Plus au nord, Nyon fut fondé sur le lac de Genève, et le latin devint la langue officielle de toute la Gaule septentrionale. En Espagne, Cadix et d'autres communes importantes

« Névins, Ennius, Plaute, Caton n'ont pas été des talents poétiques ou » créateurs dans la véritable acception du mot, mais leur époque est la » grande époque de la république romaine, celle de la lutte contre » Carthage, et on sent dans la vigueur de leurs tentatives le souffle » d'un temps héroïque. Ils sont artificiels, incorrects, et défectueux en » beaucoup de points; mais s'ils n'ont pas la force d'atteindre le but, » ils ont au moins le courage et l'espoir de lutter avec les Grecs. Leurs » œuvres étaient sorties de l'influence de l'art grec sur des esprits peu » cultivés, mais ouverts et excités. Les Romains plus raffinés du sep- » tième siècle, précisément parce qu'ils comprirent mieux l'inimitable » perfection de la poésie grecque, eurent une moindre idée de la » vocation poétique de leur propre nation, et ce sentiment provoqua » une réaction qui extirpa tout à la fois l'ivraie et le bon grain du » siècle précédent. A qui comprenait et goûtait l'Iliade, l'Homère ro- » main ne devait plus guère imposer, non plus que les mauvaises imi- » tations d'Ennius et de son successeur Pacuvius ne pouvaient faire » oublier le charme d'Euripide. Les interpolations dont les grossières » exigences du public romain avaient fait surcharger les élégantes » comédies de Ménandre et de Diphile faisaient hausser les épaules. Le » grand effort fut la correction. Térence promet dans ses prologues un » style correct et pur, et presque toute la polémique des satires de » Lucilius roule sur le langage. » Ce fut le notable, mais l'unique pro- » grès de cette époque. Il faut dire aussi que la poésie s'éleva peu à peu dans l'opinion, et ne fut plus considérée comme un métier, mais comme un art. Au temps de Sylla, les poètes dramatiques sont très-largement payés et tout aussi considérés; des hommes appartenant à la plus haute noblesse, comme Lucius César, ne dédaignent pas d'écrire pour la scène. Un peu plus tard, le célèbre acteur Roscius estime son revenu annuel à cent soixante mille francs, et la danseuse Dionysia le sien à soixante mille. La mise en scène, les décorations, les costumes devinrent splendides, mais il n'y eut plus de poésie dramatique. Sous Sylla, on voit les directeurs remettre en scène les pièces de Plaute, en changeant les titres et les noms des personnages. Un nouveau genre, le mime, remplaça la comédie et la tragédie. C'était une arlequinade parlée et dansée; les sujets étaient scabreux, l'exécution légère et les danses lascives.

A côté de ce dépérissement du théâtre, il faut signaler une grande activité littéraire, mais une activité tourmentée et sollicitée par des principes contraires. Il y a les classiques et les modernes; les classiques essayent de remettre en honneur les anciens, Ennius, Pacuvius

et surtout Plaute; les modernes trouvent même Lucilius trop barbare. Cicéron transporte dans les lettres l'incertitude qui le signale comme homme politique. Par son exemple et dans ses œuvres, il est le représentant principal de la tendance moderne, ce qui ne l'empêche pas d'exalter jusqu'au ridicule la poésie du sixième siècle. La renaissance hellénique, connue sous le nom d'alexandrinisme, domine maintenant comme l'ancienne littérature grecque a dominé du temps d'Ennius, et elle produit Catulle, supérieur à ses modèles. La tendance opposée est représentée avec éclat par Lucrèce, la plus haute et la dernière manifestation du génie romain dans les lettres, car la poésie du siècle d'Auguste n'est plus purement romaine. Issue de la fusion des principes contraires, elle est bien la poésie du nouvel empire helléno-italique.

De même que la littérature, la vie religieuse a eu ses phases correspondantes à celles de la vie politique. Au sixième siècle, les Grecs s'étonnaient de la piété des Romains; mais ce n'était déjà plus la simple et forte religion des temps primitifs : « La foi nationale commence à s'ossifier en théologie. Le catalogue des obligations et privilèges des prêtres de Jupiter ne déshonorerait pas le Talmud. » Le sentiment religieux disparaissait sous les pompes et les minuties du culte, et, par un contre-coup naturel, le scepticisme commençait à pénétrer dans les hautes classes. On s'éprit des idées d'Épicharme, qui voyait dans les dieux des personnifications de la nature, et de celles d'Évhémère, qui en faisait des hommes déifiés. La superstition envahit ce qui restait fermé au rationalisme. C'est le moment de la découverte des prétendus livres du roi Numa, que le sénat crut devoir faire brûler par prudence. Des astrologues chaldéens exerçaient leur industrie à Rome et dans toute l'Italie, et en 550 le sénat dut admettre solennellement la Cybèle phrygienne, avec son cortège de prêtres eunuques et mendiants et de processions étranges. « Peu d'années après, » on découvrit une association occulte de la nature la plus hideuse, » célébrant des mystères bachiques qu'un prêtre grec avait apportés » en Étrurie, et qui de là avaient envahi, comme la peste, toute » l'Italie, ruiné partout les familles, et causé les plus grands crimes, » un dévergondage et des vices inouïs, des falsifications de testaments, » des empoisonnements, etc. La justice poursuivit plus de sept mille » initiés, et prononça contre la plupart d'entre eux la peine capitale. » L'association se maintint néanmoins, et en 574, on condamne de » nouveau trois mille membres. » Le septième siècle vit des phénomènes non moins étranges. Dans la guerre des Cimbres, Marius se

» dissoudre sous l'influence du cosmopolitisme hellénique; la poésie
 » romaine n'a pas son principe dans l'esprit national, elle se base
 » uniquement sur les exigences de l'école, qui a besoin de livres, et
 » du théâtre, qui réclame des pièces. Or, l'école et le théâtre étaient
 » à Rome des institutions dissolvantes. La flânerie du théâtre était
 » en horreur au sens bourgeois et au génie actif des Romains de
 » vieille souche, et tout enseignement supérieur aux notions élémen-
 » taires et communes avait une portée révolutionnaire, car la grande
 » et profonde pensée de l'ancienne politique romaine était une égalité
 » rigide, et son idéal qu'il n'y eût dans la cité ni maître ni valet, ni
 » millionnaire ni mendiant, et que les citoyens fussent unis par le lien
 » d'une foi et d'une éducation communes. » La littérature fut donc
 quelque chose d'étranger, d'ennemi, et aussi de factice, et tandis que
 chez tous les autres peuples les manifestations poétiques ont été la
 jeune sève et la fleur de la vie nationale, à Rome le premier poète que
 l'on puisse nommer est un étranger, un esclave, Livius Andronicus,
 acteur, copiste, maître de langues et poète officiel ¹, et pour qui la poé-
 sie ne fut que l'auxiliaire de ses industries et de son savoir-faire.
 Maître de langues, il traduisit l'Odyssée en vers abominables pour
 s'en servir dans son enseignement; acteur, il composa ou plutôt tra-
 duisit les pièces qu'il jouait, et il fut ainsi à la fois l'Homère, l'Eschyle
 et l'Aristophane de la poésie latine.

On sait que l'antiquité ne connaissait les représentations théâtrales
 que comme accompagnement des fêtes publiques. Il n'y avait donc pas
 de théâtre permanent à Rome, et tant que la république dura, les
 représentations eurent lieu sur des tréteaux de bois, comme à nos
 foires ². Les spectateurs s'échelonnaient sur un plan incliné, sans bancs
 ni degrés, et ceux qui voulaient s'asseoir apportaient leurs sièges. Les
 sénateurs occupaient les premiers rangs, les femmes étaient reléguées
 tout en haut, aux plus mauvaises places, et comme les représentations
 étaient toujours gratuites, le public était nécessairement un peu mêlé
 et tumultueux. Acteurs et auteurs continuaient du reste à être mépri-
 sés par l'opinion. Le directeur était ordinairement un affranchi, et les
 acteurs, ses esclaves. Tous les compositeurs dont les noms nous sont
 parvenus, sont également des esclaves. Le poète, ou le scribe, comme
 on disait, ou le traducteur, comme il est plus exact de dire, recevait
 de l'autorité un salaire infime, quand sa pièce avait eu du succès. Le

¹ Le gouvernement le chargeait de célébrer les victoires de la république.

² Ce fut Pompée qui fit construire un théâtre en pierres.

public préférerait de beaucoup la comédie à la tragédie ; l'industrie des traducteurs se porta donc sur la nouvelle comédie attique, mais ce qui est caractéristique, c'est que dans les imitations latines la scène ne se passe jamais à Rome, et que les personnages ne sont jamais des Romains. Bien que le théâtre fût entré dans les mœurs, le préjugé national n'eût pas vu avec plaisir un Romain sur la scène. Cependant les auteurs voulaient être compris du public, et ces nécessités contradictoires produisaient la confusion la plus bizarre. On voit dans leurs pièces les édiles romains se promener pêle-mêle avec les agoranomes et les démarques, et on y parle du Capitole, quand la scène est en Étolie. Pour se conformer au goût des spectateurs, ils assaisonnent de plaisanteries grossières la fine conversation attique, disent beaucoup de mal des femmes, et font jouer un grand rôle au fouet et au bâton. Plaute n'est pas exempt de ces défauts, mais M. Mommsen lui reconnaît « une grande puissance dans le maniement de la langue et du » rythme, l'entente dramatique, la vérité et la vivacité du dialogue, et » une verve heureuse. » Son contemporain Névius, citoyen romain, entraîné vers les lettres par une véritable vocation, lui est supérieur par l'inspiration poétique. Cécilius, le troisième poète comique du sixième siècle, est inférieur à tous deux.

De même que la comédie romaine traduit Ménandre et Philémon, la tragédie traduit ou imite Euripide, et ici nous trouvons le nom d'Ennius. Névius emprunte quelques sujets à la légende et à l'histoire nationale. Il a fait l'*Éducation de Romulus et de Rémus*, ou le *Loup*, et le *Clastidium*, célébrant la victoire de Marcellus sur les Celtes.

En dehors du théâtre il faut mentionner les chroniques versifiées de l'histoire romaine. Ici l'esprit national et l'influence grecque sont de nouveau en présence, et c'est encore celle-ci qui l'emporte. Névius est simple narrateur ; Ennius introduit dans l'histoire tout l'attirail de la mythologie grecque. Il invoque les Muses, et la guerre d'Annibal est attribuée à la haine de Junon contre les Romains. M. Mommsen fait observer avec justesse que les *Annales* d'Ennius ont été le premier modèle de ces prétendues épopées, mélange artificiel de poésie, de mythologie et d'histoire, dont le fléau s'est étendu à toutes les littératures. « Il se donnait encore plus naïvement pour l'Homère romain, que » Klopstock ne s'est donné pour l'Homère allemand. » C'est aussi de cette époque que date la littérature historique en prose, par les *Origines* de Caton.

Le sixième siècle n'est assurément pas un grand siècle littéraire. M. Mommsen n'hésite pas cependant à le placer au-dessus du suivant.

faisait accompagner d'une prophétesse syrienne, et en 667 le sénat lui-même fut contraint par l'opinion de convertir en décrets les folles inspirations d'une autre prophétesse. On vit des citoyens romains se faire eunuques pour se consacrer à Cybèle. Et Cybèle n'était plus seule : la *Ma* cappadocienne, dont les prêtres répandaient leur propre sang aux processions publiques, était venue la rejoindre, et la sombre religion de l'Égypte réclama aussi son droit de cité. En 657, il y eut une loi pour défendre les sacrifices humains : « Les crises affreuses d'une » révolution qui durait depuis cinquante ans, et dont on n'entrevoyait » pas encore la fin, troublaient et oppressaient l'esprit de la foule. La » pensée effarée gravissait toutes les hauteurs, plongeait dans tous les » abîmes, pour y chercher un espoir ou de nouvelles terreurs. Un » mysticisme terrible se répandit avec une effroyable rapidité, et tous » les esprits faibles ou ordinaires en furent saisis comme d'une épidémie. » Vers la fin de la république, ce furent les divinités égyptiennes qui triomphèrent, comme les plus nouvelles et les plus mystérieuses. La religion persane ne resta pas absente, et les Juifs, disséminés dans l'univers bien avant la destruction de Jérusalem, avaient depuis longtemps installé à Rome le culte sémitique. Toutes les idées et toutes les formes religieuses de l'antiquité se trouvaient ainsi réunies pour une décomposition commune, et la foi nouvelle qui allait surgir devait trouver les esprits ouverts et le terrain préparé. Mais si la prompte fortune du christianisme s'explique par la soif de nouveautés religieuses que possédait le monde païen, son triomphe définitif n'en est pas moins dû à sa vertu propre et à sa force intérieure : il apportait au monde un esprit nouveau, et il conquiert l'âme des peuples, dont les empereurs ne possédaient que le corps.

ARMAND VALLIER.

M. COUSIN

ET

L'ALLEMAGNE PHILOSOPHIQUE

de 1817.

Quelques-uns imputent malicieusement à M. Cousin d'avoir délaissé la philosophie, sa première maîtresse, — de laquelle d'ailleurs il n'eut jamais d'enfants, — pour déposer son cœur et sa plume aux pieds de quelques belles et doctes dames du dix-septième siècle. Ce n'est pas nous qui lui imputons à crime ses nouvelles amours; d'autant plus, ce sont toujours amours platoniques. Littérateur où philosophe, écrivain ou orateur, M. Cousin est constamment resté fidèle à lui-même. Dans cette métamorphose prétendue, les uns ont voulu voir une décadence, d'autres un rajeunissement. Erreur des deux parts. M. Cousin ne vieillit ni ne rajeunit, il a beaucoup trop d'esprit pour cela. Il reste M. Cousin, et assurément ne saurait faire mieux. Rien ne peut nous en convaincre comme ce voyage en Allemagne qu'il entreprit il y a quelque quarante ans, et dont il rapporta les *Fragments et Souvenirs* qu'il publie aujourd'hui dans une troisième édition, édition considérablement augmentée, comme il nous l'apprend lui-même. Sont-ce les *Souvenirs* ou les *Fragments* que l'auteur a considérablement augmentés? Toujours est-il qu'en lisant ce volume on reste sous le charme, et que dùt l'auteur augmenter encore ses souvenirs dans une édition prochaine, laquelle nous lui souhaitons fort, personne assurément n'aurait le mauvais goût de s'en plaindre.

C'est en 1817 que M. Cousin fit ce voyage d'outre-Rhin. Il était alors âgé de vingt-cinq ans à peine, déjà successeur de Royer-Collard à la

faculté des lettres de Paris et maître de conférences à l'école normale. Il avait beaucoup professé les deux années précédentes, et éprouvait le besoin de cesser un peu d'être éloquent.

« Depuis l'automne de 1815, nous dit-il, où j'avais succédé à M. Royer-Collard dans la chaire de l'histoire de la philosophie moderne à la faculté des lettres et pris la direction des conférences philosophiques de l'école normale, jusqu'à la fin de l'année scolaire de 1817, je n'avais pas eu un seul jour de relâche. Ce double enseignement avait tenu sans cesse en exercice toutes les facultés de mon esprit et de mon âme. L'univers s'était réduit pour moi au quartier Latin, à la rue Saint-Jacques¹ et à la rue des Postes². Je n'avais guère vu la campagne qu'au jardin du Luxembourg. Ma seule compagnie avait été mes livres et quelques élèves choisis de l'école normale, devenus aujourd'hui des hommes célèbres; mon unique satisfaction, de sentir croître un peu mon intelligence et se former autour de moi une *école philosophique*. » Va pour l'école philosophique, puisque M. Cousin y tient. « Enfin j'avais passé ces deux années comme Abailard raconte qu'il avait quelque temps vécu sur la montagne Sainte-Geneviève et au cloître Notre-Dame, avant de rencontrer Héloïse. » Aujourd'hui que M. Cousin a rencontré son Héloïse, la ressemblance entre Abailard et lui ne laisse plus rien à désirer.

« Un peu de repos m'était devenu nécessaire. Je résolus donc de donner congé à mon esprit, et d'employer mes vacances à courir le monde.

» Mais où aller? La délibération ne fut pas longue. Je voulais me divertir sans tout à fait perdre mon temps, et mettre encore à profit pour mes études cette course nécessaire à ma santé. » Déjà l'on peut voir poindre l'éclectisme dans cette ingénieuse combinaison. « Les arbres seuls et les montagnes, comme dit Platon, ne voulaient rien m'apprendre. Il me fallait des hommes et des philosophes. La belle Italie ne me suffisait donc pas, et je n'avais guère à choisir qu'entre l'Écosse et l'Allemagne. Mais entre Edimbourg et moi, il y avait l'Océan qui effrayait ma poitrine et ma mère, tandis que l'Allemagne était à ma porte. » Et pourtant si loin de M. Cousin!

« D'ailleurs, à parler franchement, j'en avais assez pour le moment de la philosophie écossaise. Après l'avoir étudiée sous M. Royer-Collard, je l'avais moi-même assez longtemps enseignée. » Il y avait bien en

¹ Alors le siège de la faculté des lettres.

² Où se trouvait l'école normale, au séminaire du Saint-Esprit.

effet de quoi en dégoûter notre voyageur. Mais, l'aveu n'est-il pas charmant et ne sied-il pas à merveille, avec sa grâce étourdie et un peu indiscreète, aux vingt-cinq ans de M. Cousin? Des personnes qui se disent bien informées affirment que M. Cousin a toujours eu vingt-cinq ans.

Le spirituel voyageur part donc le 25 juillet au matin, et au bout de quatre mois rapporte à la France, comme étrennes de voyage, une gerbe d'idées de toutes nuances, assortie avec un art parfait, des « Fragments » de systèmes et aussi des fragments de philosophes.

Dans un avant-propos, l'auteur nous dit : « Ce sont des notes de voyage écrites chaque jour, sur les lieux mêmes, » la troisième édition aussi? « et qui ont au moins le mérite de la plus parfaite exactitude. » Ce qui signifie sans doute que ces notes représentent avec la plus parfaite exactitude la manière dont les choses, les pensées et les hommes se sont peints dans l'imagination du jeune et brillant successeur de Royer-Collard. Les conversations, les dissertations et les portraits passent sous nos yeux comme les verres colorés d'une lanterne magique. Moitié ombre, moitié lumière, une lueur mobile anime toute cette collection de philosophes, de poètes et d'érudits. « On y verra, nous dit l'auteur, les plus fameux représentants de la philosophie allemande interrogés sur les plus graves problèmes par un jeune Français décidé à ne se pas payer de mots, les forçant doucement à sortir de leurs nuages, et souvent à laisser paraître de tristes conclusions. » On ne saurait avec plus d'adresse piquer notre curiosité. M. Cousin montreur de métaphysiciens et dompteur de panthéistes, voilà certes un spectacle qui vaut son prix. Et puis le philosophe touriste, afin de protéger les lecteurs imprudents qui pourraient vouloir l'imiter et faire plus intime connaissance avec le monstre, « a pris soin, comme il le dit, dans une méditation dernière, de soulever les voiles qui couvraient encore en 1817 la philosophie allemande, et d'armer d'avance nos jeunes compatriotes contre les systèmes qui fermentaient alors sourdement, et qui depuis, surtout en 1848, ont éclaté au grand jour et déshonoré leurs principes par leurs conséquences. » Voilà qui est bien dit, et surtout voilà un don de seconde vue bien remarquable. Nous n'aurons garde de passer sous silence cette conclusion, qui nous apprendra combien il est regrettable que les Schelling et les Hegel n'aient point fait leur philosophie à la faculté des lettres de Paris.

Le jeune Français s'en allait donc, mettant l'Allemagne à la question et confessant de ci de là « ses plus fameux représentants ». Décidé qu'il était, comme il nous en informe, à ne pas se payer de mots, il

fait passer ses examens en conscience; et après avoir, avec tout l'esprit et toutes les grâces imaginables, fonctionné comme juge d'instruction, il s'institue d'office, dans sa méditation dernière, juge souverain de par l'éclectisme, et prononce sans appel la sentence de condamnation.

Les *Fragments et Souvenirs* débutent par une étude sur les dernières années de Kant. M. Cousin n'ayant pu connaître personnellement le philosophe de Königsberg, a eu recours à MM. Haase et Wasiansky, l'un collègue et l'autre ami de Kant jusqu'à son lit de mort. L'étude qu'il fait d'après ces biographes est un tableau de genre, une peinture de chevalet. Ce n'est pas nous qui le disons, c'est lui-même : « Nous avons pensé qu'avec le goût du temps pour les détails historiques et pour les tableaux de chevalet en tout genre, le lecteur français voudrait bien nous suivre un moment à Königsberg dans l'intérieur d'un grand homme qui finit, dans son cabinet d'étude, à sa table et à son lit de mort. A défaut de grandeur et d'un vif intérêt, nous promettons du moins une vérité parfaite. » C'est-à-dire que l'auteur va nous faire une peinture à la flamande. Il y a merveilleusement réussi, seulement on pourra s'étonner que le coryphée du spiritualisme français, car il n'y a d'autre spiritualisme possible en France que celui de M. Cousin, nous montre un pinceau aussi enclin aux détails matériels. On dîne beaucoup dans cet article, on y dort mieux encore, on s'y promène avec exactitude. Mais on y apprend aussi sur Kant des particularités fort curieuses et caractéristiques :

« Le dîner durait d'une heure à trois, et quelquefois davantage. Après dîner, Kant s'était prescrit, comme une règle de santé, de se livrer à un exercice modéré. Il faisait donc chaque jour une petite promenade, et il la faisait toujours seul. Il avait pour cela deux raisons : d'abord il désirait penser à son aise et se délasser du commerce des hommes dans la libre et paisible contemplation de la nature, ensuite il voulait respirer seulement par le nez et sans ouvrir la bouche, pour que l'air eût le temps de s'adoucir avant d'arriver à ses poumons. C'était un conseil d'hygiène qu'il donnait à tous ses amis : il prétendait par là éviter l'enrouement, la toux, le rhume, et peut-être n'avait-il pas tort, car il avait très-rarement ces incommodités. » M. Cousin, qui est orateur, ne s'est peut-être pas accordé le loisir nécessaire pour mettre à l'épreuve ce moyen hygiénique qu'il recommande, et qui doit être excellent en effet; cependant il en existe un autre qui nous paraît encore plus infaillible, il consiste à posséder de bons poumons. Si ces poumons sont accompagnés d'un bon estomac et d'un bon sommeil, tout sera à merveille. Kant jouissait de tous ces privilèges, et c'est

peut-être aussi parce qu'il avait une santé parfaite qu'il se porta bien et vécut longtemps. De plus, ce qui n'y gâte rien, il était philosophe pour tout de bon.

« La faim, dit un proverbe allemand, est le meilleur cuisinier. » Sans doute, mais à la condition qu'on en aura un autre. Kant connaissait le cuisinier dont parle le proverbe, il l'avait pris à gages et le garda jusqu'au bout. Son appétit fut toujours excellent : « Même dans les derniers temps, nous apprend M. Cousin, il avait tellement faim, qu'il pouvait à peine attendre le dernier convive. » Kant ne mangeait jamais seul, chaque jour il invitait quelque ami, ordinairement deux, quelquefois cinq. « Il mangeait assez bien, surtout du second plat, qui était toujours un de ses mets favoris. » Quel pouvait être ce second plat ? Le biographe a oublié de nous l'apprendre, omission grave dans un traité d'hygiène. Par contre, revenant sur les principes que Kant vieillard suivait si bien, l'auteur nous dit : « Autant il était ennemi déclaré de toutes les petites délicatesses et des soins excessifs qu'on prend de soi-même, autant il était observateur scrupuleux des règles d'hygiène qu'il s'était prescrites. Ainsi, il portait toujours des bas de soie, qu'il ne liait pas autour de la jambe par des jarretières, mais qu'il soutenait par des cordes à boyaux, attachés à de petits ressorts élastiques qui étaient fixés dans deux petits goussets pratiqués tout exprès à côté de ses goussets de montre. Tout cet arrangement, aussi compliqué que celui d'un de ses traités de métaphysique, avait pour objet de maintenir la libre circulation du sang. » Le génie de l'homme est une grande chose. Dans ce système de bretelles qui ne sont pas des jarretières et de jarretières qui ne sont pas des bretelles, il y a un chef-d'œuvre d'éclectisme. On comprend donc qu'il ait séduit M. Cousin, lequel ayant bien voulu faire ailleurs quelques emprunts à la philosophie de Kant, n'aura sans doute pas négligé d'adopter cet ingénieux arrangement. Il est vrai que la fougue oratoire ne manquerait pas de réduire à néant cette théorie compliquée, mais incommode. Nous devons conclure plutôt que M. Cousin n'en a pas doté son école. Mais poursuivons :

« Kant, qui se servait si bien de sa plume, ne savait pas la tailler. » Son biographe français lui eût sans doute bien volontiers rendu ce léger service. Mais Kant n'eût pas écrit alors le traité de la *Raison pure*. La Providence a tout ordonné pour le mieux.

Autre détail éminemment caractéristique de l'homme et de sa doctrine :

« Kant se déshabillait seul, avec méthode, de manière à pouvoir se

rhabiller le lendemain sans embarras. Il avait acquis une habileté particulière pour se bien couvrir dans son lit. Il s'y glissait légèrement, tirait sous lui un coin de sa couverture d'une épaule à l'autre, en faisant autant avec l'autre coin, qu'il ramenait jusque sur sa poitrine, et, ainsi enveloppé et emballé comme un cocon de soie, il attendait le sommeil. » Comment prétendre encore que les métaphysiciens sont dénués de sens pratique ?

M. Cousin n'a eu garde d'oublier le cadre à son tableau de genre. Il a enchâssé le « Socrate de l'Allemagne » dans une bordure appropriée :

« Nous prions le lecteur français, dit-il au commencement de son étude, de vouloir bien se transporter avec nous à Königsberg, petite ville de la Prusse orientale, sur la Baltique, où Kant est né, et où il est mort sans en être sorti une seule fois, comme Socrate, qui dans une vie de soixante-dix ans ne quitta jamais le territoire d'Athènes : premier trait de ressemblance entre deux hommes qui en ont tant d'autres. » Socrate respirait-il aussi par le nez, et savait-il se couvrir dans son lit ? « Dans un coin de cette petite ville, poursuit l'auteur, il faut chercher une petite rue paisible, où les voitures ne circulent point, et où se trouve une assez vieille maison, attenante à des jardins et aux bâtiments de derrière de l'antique château de Königsberg, avec ses tours, ses prisons et ses hiboux. C'est là que demeure notre philosophe. Un silence si profond y règne, qu'au premier abord on la croirait inhabitée. » M. Cousin doit croire aux revenants, ou tout le moins en avoir peur.

Nous regrettons, en vérité, qu'après la ravissante peinture flamande que l'auteur nous a faite de l'intérieur et de la vie de Kant, il se soit cru obligé de nous montrer le grand philosophe tombant en enfance, et récitant, en mêlant d'une façon grotesque ses souvenirs d'écolier : « *vacca*, la pince; *forceps*, la vache; *rusticus*, la moustache; *nebulo*, c'est toi. » Pourquoi insister sur cette fin, amasser les détails, et nous donner le triste spectacle de la faillite intellectuelle d'un si grand esprit ? Vraiment, la médisance pourrait accuser M. Cousin d'avoir, en cette circonstance, manqué de piété philosophique. A quoi bon, en effet, et que pouvons-nous apprendre de Kant bégayant et divaguant ? Un pareil spectacle navre le cœur, les larmes viennent aux yeux, et l'on voudrait, au lieu de soulever ce voile, l'abaisser avec soin. Ne valait-il pas mieux nous montrer l'homme alors qu'il était encore lui-même, dans sa force, dans sa courageuse et tranquille sincérité, surtout dans cet amour sans emphase, mais profond et incorruptible, pour le vrai ? Kant enfin, incapable de transiger avec le monde, avec l'ambition, avec

le préjugé et avec lui-même? Kant pétrissant, dans ce petit coin de la Prusse dont il n'est pas sorti, toute la substance intellectuelle de son pays et du monde philosophique, et, au lieu de recevoir l'empreinte de tous les moules étrangers, imposant celui de son esprit rénovateur au présent et à l'avenir?

Quel but pouvait poursuivre M. Cousin en étalant sous nos yeux cette décrépitude de la pensée qui vacille et va s'éteindre dans un corps consumé par l'âge? Il faut qu'il ait vu dans ce tableau, pour avoir trouvé le courage de le peindre, quelque grand enseignement à tirer. Lisez plutôt : « Parmi cette multitude d'écrits (ceux qui traitent de la vie de Kant), il en est deux que le mérite d'une fidélité scrupuleuse a tirés d'abord de la foule et soutenus dans l'estime publique, quoiqu'ils embrassent seulement quelques années de la vie de Kant, et même les dernières, celles où, parvenu au terme de sa longue carrière et touchant à quatre-vingts ans, l'auteur de la Critique de la raison spéculative et de la raison pratique n'était guère plus qu'une ombre de lui-même. Mais les *lueurs* qui brillaient encore par intervalle dans les *ténèbres et les misères* de la vieillesse sont autant de *révélation*s précieuses sur cette grande et forte nature mise à nu par l'âge et réduite à son propre fonds. Nous nous proposons de les recueillir. » Cela est fort bien dit; cependant nous avouons en toute humilité que nous éprouvons quelque peine à concevoir comment Kant n'étant plus qu'une ombre de lui-même peut nous révéler cette *grande et forte nature*, ni comment cette grande et forte nature peut être mise à nu et réduite à son propre fonds alors que l'âge lui a dérobé presque tout ce qui faisait sa force et sa grandeur. Si nous étions éclectique, nous comprendrions peut-être ce mystère, qui évidemment n'a pas de solution pour le profane.

Laissons donc ces pénibles révélationes et allons droit à la fin du chapitre, où l'auteur raconte, en traduisant Wasiansky, les derniers instants de Kant.

« Le 11 au soir¹, ses yeux étaient éteints et son visage calme. Je lui demandai, dit M. Wasiansky, s'il me reconnaissait. Il ne me répondit point; mais il me tendit les lèvres comme pour m'embrasser. Une profonde émotion me saisit. Je ne sache pas qu'il ait jamais embrassé aucun de ses amis, du moins je ne l'ai jamais vu embrasser personne. Une fois seulement, quelques semaines avant sa mort, il embrassa sa sœur et moi, mais sans paraître savoir ce qu'il faisait. Je regardai le mouvement de ses lèvres comme l'adieu de l'amitié, et ce fut le

¹ Février.

dernier signe de connaissance qu'il donna. Tous les symptômes d'une mort prochaine paraissaient. Je voulus assister à sa mort comme j'avais assisté à une grande partie de sa vie, et je restai près de son lit la dernière nuit. Vers une heure du matin, il revint un peu à lui, et quand je lui présentai à boire, il put approcher sa bouche du verre; et comme elle n'avait pas la force de garder la boisson, il la tint fermée avec sa main jusqu'à ce que tout fût avalé, et il me dit encore intelligiblement: « C'est bon. » Ce fut son dernier mot. Bientôt les extrémités devinrent froides et le pouls intermittent. Le 12 février, à quatre heures du matin, le pouls n'était déjà plus sensible ni aux mains, ni aux pieds, ni au cou. A dix heures, son visage changea visiblement : l'œil était fixe et éteint, la pâleur de la mort décolora son visage et ses lèvres. Vers onze heures, le moment fatal approcha. Sa sœur était debout au pied de son lit, son neveu au chevet, moi à genoux près de lui, essayant de surprendre encore quelque étincelle de vie dans ses yeux. Je fis appeler son domestique pour qu'il pût être témoin de la mort de son bon maître. Un de ses meilleurs amis, que j'avais fait avertir, arriva. La respiration devint de plus en plus faible : on apercevait à peine un souffle léger sur les lèvres, et sa mort fut une cessation de la vie et non pas une crise. Le 11, Kant avait cessé de vivre. »

« Kant avait écrit lui-même, quelques années auparavant, la manière dont il voulait être enterré : il avait voulu que ce fût le matin, dans un profond silence, et sans autre suite que ses commensaux. »

M. Cousin avait bien raison lorsqu'il nous disait que Kant détestait tout ce qui de près ou de loin ressemblait à de la déclamation. Vivre sans emphase, mourir sans emphase, voilà le philosophe.

Et maintenant, s'il vous plaît, nous allons suivre l'auteur à travers ses pérégrinations, et entendre de sa bouche les impressions qu'il recueillit lorsqu'il se trouva face à face avec ces fameux représentants de la philosophie allemande, que le jeune Français força doucement à sortir de leurs nuages et amena à de si tristes conclusions. Tout d'abord M. Cousin nous donne la clef de ses succès :

« La nature allemande, dit-il, est expansive et confiante; on était touché de voir un professeur de Paris faire trois ou quatre cents lieues pour s'enquérir de systèmes réputés extravagants dans le pays de Condillac et de Tracy. » C'était bien de la bonté effectivement. « J'avais aussi un bien grand avantage : j'étais jeune et obscur; je ne faisais

ombrage à personne; j'attirais les hommes les plus opposés par l'espérance d'enrôler sous leur drapeau cet écolier ardent et intelligent que leur envoyait la France. » Mais c'est du machiavélisme. Pauvres et candides métaphysiciens! « Aujourd'hui que j'ai un nom, je suis l'homme de mes écrits et d'une théorie (laquelle?), que je me suis pourtant *efforcé* de rendre bien peu personnelle, on s'observe avec moi; les esprits se retirent dans leurs convictions particulières, les cœurs même se resserrent, et, rançon amère d'une réputation incertaine, à force d'être connu en Allemagne j'y suis devenu étranger. Mais alors, etc.... » Sans doute, cela est pénible; mais à qui s'en prendre? A M. Cousin lui-même. Il s'est si bien *efforcé* d'être impersonnel, que l'on a fini par prendre ses efforts au sérieux et par croire qu'il manquait de personnalité, qu'il était en un mot, non pas une personne philosophique, mais seulement un personnage. On a pris des précautions contre lui : M. Cousin n'est-il pas éclectique? Enfin, plus il a été connu en Allemagne, plus l'Allemagne l'a délaissé. M. Cousin est devenu étranger à l'Allemagne, parce que l'Allemagne est toujours restée étrangère à M. Cousin. Voilà tout le mystère. M. Cousin eût-il fait encore vingt voyages d'exploration au delà du Rhin, que, selon toute probabilité, il en serait encore de même. Dans cet aveu, que l'illustre professeur veut bien nous faire, le bon sens le dispute à la candeur. Parmi tous les philosophes que M. Cousin est allé peindre en Allemagne et qu'il a rapportés en effigie pour les pendre au gibet de l'éclectisme, il en est un qu'il a reproduit avec une vérité frappante, c'est lui-même.

Le philosophe en vacances a vu bien des réputations dans son excursion de 1817, et, comme Socrate, accouché bien des esprits. Ne pouvant le suivre dans toutes ses opérations, nous nous en tiendrons à la qualité, et le verrons à l'œuvre vis-à-vis de ses victimes les plus remarquables : F. Schlegel, Hegel, Schleiermacher et Goëthe.

« M. Frédéric Schlegel est, ainsi que son frère Auguste-Guillaume, un des plus grands critiques de l'Allemagne. Comme son frère aussi, et avant lui, il a étudié les langues orientales et publié un ouvrage très-estimé sur la *Langue et la sagesse des Indiens*. Il a touché à tout et il a traversé tout. Il a commencé par être un des partisans les plus ardents de M. Schelling, et il a composé à cette époque de sa vie des romans panthéistes d'une moralité très-équivoque. Dans la suite, il a abandonné la philosophie pour la religion, et il est devenu chrétien orthodoxe. C'est alors qu'il a converti sa femme, de juive qu'elle était, au protestantisme. Puis, étant lui-même devenu catholique, il l'a une

seconde fois convertie au catholicisme, et aujourd'hui ils convertissent à qui mieux mieux. » Il ne fait pas bon poser devant M. Cousin. « M. Schlegel est conseiller de la légation autrichienne auprès de la diète germanique, et il passe pour un des favoris de M. Gentz, favori lui-même de M. de Metternich. Les protestants et beaucoup de philosophes attribuent tant de changements à des calculs intéressés, comme si l'homme pour changer avait besoin d'être poussé par l'intérêt, comme si la mobilité n'était pas dans sa nature, et même n'entraînait pas jusqu'à un certain point dans ses perfections ! » M. Schlegel lui-même n'eût certainement pas mieux dit, et les avantages de cette nouvelle théorie de la perfection sont évidents par eux-mêmes.

Après l'homme intellectuel, l'homme physique. M. Schlegel est peint en pied ; quelques traits ont suffi : « C'est un homme d'une figure belle et régulière, mais l'embonpoint commence à le gagner. » Sans doute depuis qu'il s'est converti au catholicisme. « Ses manières sont extrêmement simples. Il me reçut assez bien, et m'invita à venir le soir avec lui faire une promenade autour de la ville. Il parle français à merveille, et s'exprime avec une clarté parfaite. Voici le résumé de notre conversation :

» Prenez garde à la route dans laquelle vous allez entrer : c'est celle du panthéisme. Avec Kant, comme vous l'entrevoiez déjà, Fichte est inévitable, mais avec Fichte il faut bien savoir que Schelling est inévitable aussi : la raison ne peut conduire qu'au panthéisme, c'est-à-dire à l'athéisme. » On devrait croire que celui pour lequel la divinité est visible en toutes choses et celui qui ne la voit nulle part ne peuvent avoir une doctrine identique. Mais on aime à les confondre, et le célèbre interlocuteur de M. Cousin n'est pas seul coupable d'une méprise si commode. M. F. Schlegel après avoir fait de Bacon un mystique et de Jacobi un rationaliste, déclaré que Saint-Martin et de Bonald sont les deux hommes de France qui seuls peuvent prétendre à l'esprit philosophique, reprend à partie le jeune philosophe qui se croit obligé de revendiquer contre lui les droits de la raison, et s'écrie : « La raison ! la raison ! Prenez garde, encore un pas, et vous voilà panthéiste. » — « Mais la prédiction, dit M. Cousin, ne m'effrayait guère. » M. Cousin n'avait rien à craindre en effet, et M. Schlegel aurait dû s'en apercevoir. Lui, dilettante, catholique et philosophe tout ensemble, par la grâce du Saint-Esprit, comment a-t-il pu prendre le jeune Français qui lui venait de Paris pour un philosophe argent comptant ? Un philosophe, nous entendons un vrai philosophe, comme il ne s'en rencontre plus guère, est un cerveau dévoré du besoin de logique et de science, un homme

qui subit malgré tout, malgré lui-même souvent, la tyrannie du raisonnement. Or, M. Cousin n'a jamais connu très-fort cette fatalité implacable de la pensée qui s'appelle le syllogisme, roue d'acier qui saisit l'esprit par une extrémité, l'attire dans ses formidables engrenages, et de conséquences en conséquences finit par le faire passer tout entier au laminoir d'une proposition une fois posée en principe. M. Cousin, en homme habile et prudent, a su fort bien circuler à travers tous les appareils métaphysiques, tous les systèmes, tous les engrenages et tous les engins de la pensée humaine, sans se laisser prendre, si ce n'est un peu de temps à autre par les basques de son habit de professeur. Mais le désastre était vite réparé; une reprise en famille, et à distance il n'y paraissait plus. M. Cousin est de la sorte resté en dehors de la philosophie; il a été un virtuose de l'espèce philosophe, il a joué de la philosophie comme d'autres du violon, avec une grâce, un entrain, un art parfaits. C'est en ce genre, à coup sûr, notre premier talent. Successivement, et même tout ensemble, il a exécuté devant ses auditeurs ravis du Descartes, du Reid et du Dugald Stewart, du Maine de Biran et du Royer-Collard, du Kant, du Jacobi, du Schelling, — que sais-je ? tout enfin, excepté du Cousin. Brillantes variations sur un thème favori, Platon. — *È finita la musica*, comme disent les Italiens. Que reste-t-il ? Un charme pour l'oreille, un souvenir harmonieux, un son qui va se perdant par degrés dans le silence. Le bilan de la philosophie en est-il grossi ? Non, pas d'une obole. L'école de M. Cousin, ne lui en déplaît, a commencé avec M. Cousin et a fini avec M. Cousin. Il faut qu'on s'en console. Et les disciples ? Franchement, M. Cousin lui-même y croit-il ? Non, il fait semblant. Il ne faut décourager personne. Tout grand homme est l'incarnation d'une grande idée. L'homme passe, l'idée demeure, et lui constitue une immortalité au sein du genre humain. Nous gagerions presque qu'il y a dans l'adrateur posthume et forcément platonique de madame de Longueville un Cousin d'infiniment d'esprit, et aussi de talent, qui sourit un peu parfois du Cousin décrété philosophe par un public d'ailleurs fort respectable. M. Cousin a hébergé dans son cerveau une foule de doctrines; brillante hôtellerie, mais fermée aujourd'hui, et qui n'est ni à vendre ni à louer. Son propriétaire a exercé l'hospitalité largement, en vrai grand seigneur de l'intelligence qu'il est; mais, il faut le dire aussi, cette hospitalité lui était indispensable : elle le faisait vivre. Faites de M. Cousin un écrivain, un orateur, un homme d'esprit surtout et un causeur exquis, mais de grâce n'en faites pas un philosophe. M. Schlegel sans doute reconnut son erreur depuis, vers l'époque où M. Cousin

commençant à être connu en Allemagne, cominença aussi à y devenir étranger.

De Francfort l'auteur nous conduit à Heidelberg, en compagnie de M. Schlosser. M. Daub, ami de ce dernier, auquel il s'adressait pour obtenir des renseignements, lui déclara « que s'il était curieux de philosophie, ce n'était pas à lui qu'il fallait s'adresser, mais au professeur de philosophie de Heidelberg, M. Hegel. » — « Je me souvins, dit l'illustre voyageur, que ce nom m'avait été prononcé entre plusieurs autres par M. Schlegel avec un éloge assez médiocre, et j'hésitais si je ferais visite à celui qui le portait. J'étais pressé de retourner à Francfort et n'avais pas destiné plus de deux ou trois jours à cette promenade. Cependant, par scrupule de conscience, je me décidai à aller voir M. Hegel quelques heures avant le départ de la voiture. Mais ce jour-là la voiture partit sans moi; le lendemain, elle partit sans moi encore, et le surlendemain je ne quittai Heidelberg qu'avec la ferme résolution d'y revenir et d'y séjourner quelque temps avant de rentrer en France. » — M. Cousin dans l'antre du monstre, chez le panthéisme incarné! Et M. Royer-Collard! et la faculté de Paris! et l'école normale! et l'avenir du spiritualisme en France! On frémit en songeant à quel péril s'exposa le jeune professeur. Reprenez bien vite vos bottes de sept lieues, monsieur Cousin, et repassez le Rhin sans plus tarder, s'il en est temps encore. Vous ne vous appartenez pas. Mais qu'est-ce donc qui pouvait retenir le voyageur? Quel charme fatal le subjuguait ainsi et le laissait rêvant au bord de l'abîme? Il va nous l'apprendre.

« Que s'était-il donc passé? J'avais trouvé sans le chercher l'homme qui me convenait. » O horreur! ô blasphème! « Dès les premiers mots, j'avais plu à M. Hegel, et il m'avait plu; nous avions pris confiance l'un dans l'autre, et j'avais reconnu en lui un de ces hommes éminents auxquels il faut s'attacher, non pour les suivre, mais pour les étudier et les comprendre, quand on a le bonheur de les trouver sur sa route.

» Il n'est pas très-facile d'expliquer cette sympathie si prompte et si forte qui m'attira vers le professeur de philosophie de l'université de Heidelberg. » Non, certes. M. Cousin explique néanmoins cette sympathie. Comment? par la politique, dont ils causèrent et sur laquelle ils se trouvèrent parfaitement d'accord. « M. Hegel, lui aussi, était *bleu*, » c'est-à-dire doctrinaire. « Et puis M. Hegel, ajoute l'auteur, était un esprit d'une liberté sans bornes. Il soumettait à ses spéculations toutes choses, les religions aussi bien que les gouvernements, les arts, les lettres, les sciences; et il plaçait au-dessus de tout la philo-

sophie. Il me laissa voir pour ainsi dire le fantôme d'idées grandes et vastes; il me présenta, dans le langage un peu scolastique qui lui était propre, une masse de propositions générales plus hardies et plus étranges les unes que les autres, et qui firent sur moi l'effet des ténèbres visibles de Dante. Tout ne m'y était pas entièrement inintelligible, et ce que j'en saisisais me donnait un ardent désir d'en connaître davantage. » — M. Cousin s'est bien guéri depuis de ce désir. — Après quelques explications subsidiaires, il conclut : « Ainsi se forma notre amitié, et cette liaison à la fois de cœur et d'esprit qui ne s'est jamais démentie, alors même qu'avec le temps la différence de nos vues en métaphysique se déclara de plus en plus, et que la politique demeura notre seul et dernier lien.

» Au bout de quelques jours, je restai persuadé que, pour ne pas être à ma portée, le professeur de philosophie de l'université d'Heidelberg n'en était pas moins un esprit du premier ordre, en possession d'une grande doctrine, digne d'être sérieusement étudiée. » Et voilà pourquoi sans doute M. Cousin déclare dans sa dissertation finale, datée de Kehl : « J'éprouve un étonnement douloureux de voir l'Allemagne, cette Allemagne si fameuse par ses travaux théologiques et philosophiques, s'agiter dans un cercle de doctrines *suspectes* qui peuvent éblouir un moment, mais non pas retenir un esprit bien fait. » M. Cousin n'aurait-il donc pas l'esprit bien fait, lui qui fut retenu à Heidelberg et durant trois jours laissa partir le coche sans lui, et qui au départ jura, non pas qu'on ne l'y prendrait plus, mais au contraire qu'il reviendrait à Heidelberg avant son retour en France et pour y séjourner ! Il est vrai que la dissertation finale est datée de Kehl, 15 novembre, 10 heures du soir, et porte en tête : Dernière nuit en Allemagne. La nuit, on le sait, porte conseil. Et puis l'on peut faire du chemin d'août en novembre et de la page 79 à la page 179, où M. Cousin écrit : « Mais il m'est impossible de ne pas me rappeler quel peu de sympathie me témoigna M. Hegel (dans cette même visite) lorsque je lui dis que mon dessein était de combattre la philosophie du dix-huitième siècle. Nous ne commençâmes à nous entendre et à nous plaire qu'en parlant de la révolution française et de la monarchie constitutionnelle. »

De Francfort à Göttingen, pour ne pas perdre son temps, M. Cousin imagine un petit questionnaire qu'il proposera dorénavant aux fameux représentants de la philosophie allemande qu'il doit encore interroger. Ce programme d'examen, un modèle du genre, ne laisse pas que d'être embarrassant, et nous nous permettons de croire que son auteur irait

bien encore aujourd'hui en Allemagne et même beaucoup plus loin s'il était sûr d'y rencontrer un homme capable d'y répondre de façon à le satisfaire. M. Cousin est visité encore par une idée lumineuse sur le chemin de Francfort à Göttingen. « En Allemagne, se dit-il, après tant de systèmes de toute espèce, en est-on encore à la recherche de tel ou tel système, qui paraisse supérieur à tous les autres et s'établisse sur leurs ruines, ou ne sent-on pas le besoin de quelque *combinaison* plus vaste que tous les systèmes particuliers, et où chacun d'eux pourrait avoir sa représentation ? On essaye une diète fédérale à Francfort. La philosophie aussi ne pourrait-elle pas avoir sa diète, où chaque grand système aurait ses droits et les ferait valoir au profit de la philosophie tout entière ? » Certainement, et nommons M. Cousin président sans plus tarder. Mais il y a lieu de craindre que cette diète de la philosophie ne devienne la philosophie de la diète. Rien ne peindra jamais mieux l'auteur des « Souvenirs », son tempérament, sa nature et la portée de ses travaux spéculatifs, que cette idée d'une diète représentative de tous les systèmes philosophiques passés, présents et futurs. Qui sait ? peut-être la chose se réalisera un jour : le jour où il n'y aura plus de philosophie.

A Göttingen, M. Cousin s'entretint en latin avec Tennemann, mais il a eu soin de traduire. Pour Tennemann ? non, pour le lecteur. Là-dessus, et sans séjourner à Göttingen, allons à Berlin et entrons d'emblée dans le cabinet de Schleiermacher. C'est là que le futur traducteur français de Platon rencontra son traducteur allemand¹. S'entretenaient-ils en grec ? M. Schleiermacher malheureusement possédait la langue française. A part son dialogue avec M. Tennemann, l'auteur a donc pu parler sa langue avec tous les philosophes et savants qu'il a rencontrés. Encore aujourd'hui, si ces derniers émigraient en France pour questionner nos illustrations, en trouveraient-ils beaucoup qui pussent ainsi les entretenir dans leur langue et leur faire en quelque sorte les honneurs de leur propre pays à l'étranger ?

« C'est un samedi soir que j'allai faire visite à M. Schleiermacher, Wilhelmstrasse, 73, à l'ancien palais de Saaken. M. Solger m'avait annoncé, et la sœur de M. Schleiermacher m'avait dit la veille que son frère me recevrait avec plaisir. Cependant j'éprouvais une certaine inquiétude à l'idée de me rencontrer avec l'un des hommes les plus illustres de l'Allemagne. M. Schleiermacher est un philosophe et un écrivain du premier ordre. Ses *Discours sur la religion à ses contempo-*

¹ Schleiermacher publiait alors sa magnifique traduction.

rains éclairés sont dignes de Lessing, du moins pour la sincérité et l'audace. Ses *Monologues* peignent une âme aussi noble qu'indépendante. Quoi qu'en dise M. Ancillon, la traduction de Platon est un travail admirable, au-dessus de toute comparaison avec les autres traductions qu'on a essayées en Italie, en Angleterre et en France. » — Celle de M. Cousin n'avait pas encore paru. — « Sa *Critique des systèmes de morale* passe pour un chef-d'œuvre de dialectique, et ses sermons ont effrayé la cour. Métaphysicien hardi, moraliste profond, théologien, orateur, érudit, mon imagination rassemblait tous ces titres sur quelque imposant personnage. La porte s'ouvre, et dans le fond d'un cabinet mal éclairé j'entrevois un petit homme, chétif et bossu; c'était là Schleiermacher. Je demeurai immobile d'étonnement, et m'aperçus à peine qu'il y avait une autre personne dans le cabinet : c'était le célèbre théologien de Wette. M. Schleiermacher me le présenta. Je me remis peu à peu, et ce commencement ne m'ayant point égayé, j'entrai en matière avec un grand sérieux. M. de Wette nous quitta bientôt, et nous restâmes seuls : notre conversation dura deux heures qui furent bien remplies.

» Ce qui m'a le plus frappé dans M. Schleiermacher, c'est ce qu'on m'avait aussi le plus vanté en lui, la prodigieuse subtilité de son esprit. On ne peut pas être plus habile, plus délié, et pousser plus loin une idée. Si je pouvais reproduire sa conversation, on y verrait un modèle d'adresse; il ne voulait pas dire sa pensée, mais sans cesse il me plaçait sur des pentes glissantes qui m'y conduisaient doucement et inévitablement. J'aurais dû y consentir et me donner le spectacle de l'esprit de M. Schleiermacher; mais les choses m'occupaient tout entier, et je lui demandai trop et trop vite. Il ne me répondit jamais ou presque jamais directement. Cependant, ma bonne foi encourageant la sienne, sur la fin de la conversation il m'énonça quelques propositions assez claires. » Ah! nous y voilà enfin! M. Schleiermacher, tout habile homme qu'il fût, avait trouvé plus habile que lui. M. Cousin va le faire sortir doucement de ses nuages, décidé qu'il est à ne pas se payer de mots et à l'amener à de tristes conclusions.

« Platon et Spinoza sont les deux hommes de M. Schleiermacher : il va de l'un à l'autre. Il me vanta beaucoup le système de Spinoza. Je faisais mille objections. « Eh bien, alors, prenez Platon au lieu de Spinoza, admettez que la matière n'est pas un attribut de Dieu, mais une substance à part et indépendante. »

« Êtes-vous bien sûr que la matière soit étendue? » Et il m'insinuait que le moi pourrait bien être aussi étendu que le non-moi, ou le non-

moi aussi spirituel que le moi, la nouvelle physique réduisant tous les corps à des gaz, ce qui est déjà un peu subtil, et le moi étant aussi bien dans l'espace que le non-moi dans le temps.

» Nous nous sommes enfoncés dans la question de la création. — « Il est aisé de s'élever à Dieu, mais très-difficile d'en descendre. Là, on ne peut marcher régulièrement; il faut sauter de l'infini dans le fini. »

« L'esprit et la matière, une fois unis, sont immortels; le corps ne périt pas plus que l'esprit; rien ne périt et ne peut périr. »

» Je lui demandai s'il concevait l'état d'immortalité sans conscience ni réminiscence. — Oui. — C'est bien là, lui dis-je, l'opinion d'Aristote; mais croyez-vous que ce soit celle de Platon? — Oui, il faut distinguer dans Platon la partie systématique de la partie populaire. »

Ce Schleiermacher découvert par M. Cousin en l'an 1817 surprendra bien des gens, et ce sont là des confidences un peu compromettantes pour le théologien. Si encore on avait parlé grec, on pourrait supposer que M. Cousin a mal entendu parfois ou qu'il n'a pas complété la pensée. Mais en français!

Quoi qu'il en puisse être, lequel du théologien ou du philosophe fut le plus hardi? En notre pays, la philosophie se montre plus timide en général que ne l'est chez nos voisins la théologie. C'est que nous mettons la théologie dans la philosophie, alors que l'Allemagne au contraire met la philosophie dans la théologie. La pensée est plus prude qu'on ne l'imagine dans la patrie de Voltaire. —

La partie la plus intéressante du livre de M. Cousin est selon nous la visite qu'il fit à Gœthe. Nous avouons n'avoir pu lire ce récit sans quelque envie, car nous donnerions tous les éclectiques du monde pour quelques heures seulement qu'il nous eût été accordé de passer avec cet homme. M. Cousin peut parler de son étoile. Mais a-t-il compris Gœthe? On pourrait en douter lorsqu'il l'appelle : le Voltaire de l'Allemagne. Il faut laisser au rhétoricien cette comparaison entre Gœthe et Voltaire. Il est vrai qu'à l'époque où M. Cousin traversa Weimar, il n'y avait guère de temps qu'il avait fait sa rhétorique. Si absolument vous voulez comparer, que ce soit Voltaire et Lessing; la comparaison sera encore boiteuse, mais du moins elle aura quelques points pour militer en sa faveur. Mais Gœthe est Gœthe, et Voltaire est Voltaire, comme l'Allemagne est l'Allemagne et comme la France est la France : deux grands esprits et deux grands peuples, mais avec quelles dissemblances profondes!

En dépit de cette comparaison malencontreuse, où nous ne voulons

voir d'ailleurs qu'un témoignage de la tyrannie que le lieu commun exerce sur certains esprits, M. Cousin nous fait, séance tenante, un portrait de Goethe qui, en dehors de quelque apprêt de convention et de mise en scène, nous semble ne point manquer en plusieurs traits de vérité et de force. L'art y participe tout juste assez pour mettre la réalité en plus grande lumière.

M. Cousin vit Goethe deux fois, à quelques années de distance, en 1817 et en 1825. Dans sa seconde visite il trouva l'auteur de *Faust* souffrant, et la conversation dut s'en ressentir. Nous ne lui emprunterons que le récit de la première entrevue.

« Goethe est un homme d'environ soixante-neuf ans : il ne m'a pas paru en avoir soixante. Il a quelque chose de Talma, avec un peu plus d'embonpoint : peut-être aussi est-il un peu plus grand. Les lignes de son visage sont grandes et bien marquées : front haut, figure assez large, mais bien proportionnée ; bouche sévère, yeux pénétrants, expression générale de réflexion et de force.

» Sa maison est fort belle ; elle a été construite, dit-on, sur l'emplacement et avec les restes d'une ancienne église. Sur le seuil de la porte est inscrit ce mot : *Salve*. Il me reçut dans une galerie ornée de bustes, où nous nous promenâmes. Sa démarche est calme et lente comme son parler ; mais à quelques gestes rares et forts qui lui échappent, on sent que l'intérieur est plus animé que l'extérieur. Sa conversation, d'abord assez froide, s'anima peu à peu ; il parut ne pas trop s'y déplaire : j'ai joui quelques instants de Goethe se développant avec plaisir. Il marchait et s'arrêtait pour m'examiner, ou pour se recueillir et marquer toujours plus profondément sa pensée, chercher une expression plus exacte ou donner un exemple et des détails. Le geste rare, mais pittoresque, et l'habitude générale grave et imposante. Nous restâmes ensemble à peu près une heure. *Il n'a mis en avant aucun paradoxe, et il ne m'a dit que des choses neuves.* » Cette phrase contient Goethe. « Son imagination perçait de temps en temps ; beaucoup d'esprit dans le détail et le développement ; un vrai génie dans le corps de l'idée. Ce qui me paraît caractériser son esprit, c'est l'étendue.

Notre entretien commença assez mal. Je lui exposai l'état de la philosophie en France et mes projets. Ils n'étaient pas tout à fait de nature à plaire au *Voltaire de l'Allemagne*, à l'admirateur de Diderot, et il m'insinua doucement que la France ne s'occuperait jamais sérieusement de philosophie. » — Qu'en pense M. Cousin de 1858 ? — « Je lui répondis qu'au contraire la philosophie était dans l'essence même du génie français, témoin *tant de philosophes illustres* qu'a produits la France

depuis Descartes jusqu'à M. Royer-Collard. Goethe m'eut tout l'air de ne connaître ni l'un ni l'autre. » En vérité, pas même Descartes ! Cette petite malice de M. Cousin fera sourire. — « Il me dit alors qu'il croyait bien qu'il y aurait toujours en France des individus d'élite qui étudieraient la philosophie, mais qu'il doutait fort qu'ils pussent communiquer leur goût à un public nombreux. » — Lequel connaissait le mieux la France en cela, de M. Cousin qui venait de Paris, ou de Goethe qui jamais n'y avait mis les pieds ? « Il me cita l'exemple de son ami M. de Villers, dont il déplora la perte. — « Monsieur, lui répliquai-je, M. de Villers était émigré, et il ne connaissait pas la France nouvelle. Moi, je suis un enfant de la Révolution, je suis libéral comme tous mes camarades, et bien résolu à ne reculer devant aucune difficulté. J'ai d'ailleurs la ferme conviction que j'ai raison, et que le matérialisme et l'athéisme du dix-huitième siècle (voilà le feu aux étoupes !) sont des erreurs funestes, incompatibles avec les sentiments et les mœurs d'un peuple libre. » Bravo ! On a eu raison de dire que M. Cousin est né orateur. Voyons un peu, M. Wolfgang Goethe, comment vous allez vous tirer de là, vous que M. Cousin, aveuglé par son idée fixe, prit naïvement pour un matérialiste et un athée du dix-huitième siècle, comme cet autre personnage prenait le Pirée pour un homme. « Ce ton de jeune homme, qui dans ses préoccupations oublie à qui il parle, aurait irrité Voltaire : il fit sourire Goethe, » — nous le croyons volontiers, — « et l'intéressa même, car tout ce qui avait la moindre apparence de caractère et de nouveauté, en mal ou en bien, excitait son attention. — Eh bien, me dit-il, puisque vous aimez la philosophie, et que vous voulez connaître la philosophie allemande, je puis vous en parler, car je l'ai vue naître et se développer. Là-dessus il passa en revue tous les philosophes distingués qui étaient sortis d'Iéna et de Saxe-Weimar : Reinhold, Fichte, Schelling, Hegel, Herder, Schiller, Wieland, qui était aussi philosophe à sa manière.

« J'ai tout vu en Allemagne, depuis la raison jusqu'au mysticisme. J'ai assisté à toutes les révolutions. Il y a quelques mois je me suis remis à lire Kant ; rien n'est si clair depuis que l'on a tiré toutes les conséquences de tous ses principes. Le système de Kant n'est pas détruit. Ce système, ou plutôt cette méthode, consiste à distinguer le sujet de l'objet, le moi qui juge de la chose jugée, avec cette réflexion que c'est toujours moi qui juge. Ainsi les sujets ou principes du jugement étant différents, il est tout simple que les jugements le soient. La méthode de Kant est un principe d'humanité et de tolérance. »

« La philosophie allemande, me dit-il encore, c'est la manifestation

des diverses qualités de l'esprit. Nous avons vu paraître tour à tour la raison, l'imagination, le sentiment, l'enthousiasme.... »

« Il m'a beaucoup entretenu de physique. Selon lui, la physique de M. Biot, qui venait de paraître, a deux parties écrites dans deux systèmes différents, dont un esprit exercé saisit aisément l'opposition perpétuelle. Il m'a parlé avec vivacité contre le système atomistique. » Qu'est devenu le partisan de la philosophie athée et matérialiste? M. Cousin rapporteur et peintre de portraits réfute admirablement M. Cousin philosophe, décidé à ne rencontrer en Allemagne que des matérialistes et des athées.

« Je ne puis qu'indiquer ici les points principaux de notre conversation. Il m'est impossible de donner une idée du charme de la parole de Goethe : tout est individuel, et cependant tout a la magie de l'infini (à la bonne heure!). La précision et l'étendue, la netteté et la force, l'abondance et la simplicité, et une grâce indéfinissable, sont dans son langage. Il finit par me subjuguier, et je l'écoutais avec délices. Il passait sans effort d'une idée à une autre, répandant sur chacune une lumière vaste et douce qui m'éclairait et m'enchantait. Son esprit se développait devant moi avec la pureté, la facilité, l'éclat tempéré et l'énergique simplicité de celui d'Homère. » — A merveille, mais en quoi Voltaire ressemble-t-il au chantre de l'Iliade?

Serait-ce point au sortir de cette conversation que Goethe inscrivit cette pensée dans son journal :

« Il ne saurait y avoir une philosophie éclectique. »

Et l'école de M. Cousin? Nous allons la voir à l'œuvre dans la conclusion.

Dernière nuit en Allemagne. Kehl, 15 novembre, dix heures du soir.

C'est le moment des révélations définitives, et nous aurons enfin une réponse péremptoire à ce petit questionnaire que M. Cousin fabriqua entre Francfort et Göttingen.

Il est naturel qu'après avoir confessé tant d'illustres philosophes, l'auteur fasse aussi son petit examen de conscience. N'aurait-il pas la conscience un peu chargée? Des infiltrations germaniques n'auraient-elles pas malgré lui pénétré dans son cerveau, et ne doit-il pas sentir qu'il est temps, s'il veut rester pur, de repasser la frontière. Ce soir-là, le 15 novembre, à Kehl, il ne peut pas dormir. L'Allemagne assiège son chevet; le fantôme acharné du panthéisme le poursuit, l'obsède, l'inquiète, le subjugué. Il a la fièvre. Qu'en penserait cependant la France, la faculté des lettres et M. Royer-Collard? Qu'en penserait l'école normale? Qu'en penserait M. Cousin lui-même, si M. Cousin

allait ne plus revenir Cousin comme devant, et au lieu d'un éclectique spiritualiste, — et surtout spirituel, — allait nous ramener un Cousin panthéiste! C'est pourtant là le péril, et il le sent bien. Aussi se débat-il à outrance dans les lacets de cette philosophie allemande, où, tout en questionnant et répliquant, il s'est quelque peu laissé prendre. Sa méditation datée de Kehl est un véritable article *in extremis*. Heureusement la France est tout près, et la chaire de M. Royer-Collard lui apparaît de nouveau; mais il est encore en Allemagne; les souffles de la rive gauche et de la rive droite du Rhin se mêlent et se combattent dans son esprit, agitent sa plume dans tous les sens au milieu de cette dissertation frontière. Aussi, pourquoi M. Cousin laissa-t-il partir sans lui, trois jours de suite, le coche de Heidelberg? L'écrivain a beau affecter le calme à cette heure suprême, et prétendre qu'il ne veut dans cette méditation finale que mettre « un peu d'ordre dans ses souvenirs, et tâcher de reconnaître quel résultat net et précis laisse dans son esprit ce rapide commerce avec tant d'hommes distingués; » on sent le trouble, l'angoisse même, le combat partout. L'apôtre du spiritualisme français a besoin, dans cette nuit mémorable, de répéter, lui aussi : « Seigneur, que ce calice passe devant mes lèvres; » il a besoin de se dire à plusieurs reprises qu'il est M. Cousin, successeur de M. Royer-Collard à la faculté des lettres, maître de conférences à l'école normale, et destiné à combattre et à réduire en poussière la philosophie matérialiste et athée du dix-huitième siècle¹.

« Je serais en effet plus jeune encore que mon âge, écrit-il, si j'allais troubler la naissante école spiritualiste en la jetant brusquement dans l'étude prématurée de doctrines étrangères, dont il n'est pas aisé de bien saisir les mérites et les défauts et de mesurer la juste portée. » « Doctrines suspectes, » comme il les appelle à la page suivante, « et incapables de retenir un esprit bien fait. » Y a-t-il donc si loin de Heidelberg à Kehl? « Mon enseignement ne se ressentira point du voyage que je viens de faire. Je le reprendrai où je l'ai laissé.... de plus en plus spiritualiste dans la théorie, éclectique dans l'histoire, et pardessus tout libéral et français. » M. Cousin après comme devant. Il nous aura rapporté quelques philosophes empaillés pour meubler la fameuse diète. N'est-ce pas un assez grand profit au bout de son voyage?

¹ M. Cousin veut absolument que le dix-huitième siècle soit athée et matérialiste. Cependant ses chefs de file, Voltaire, Rousseau, Diderot et d'Alembert, furent au fond des déistes et non pas des matérialistes. Les Lamettrie, les d'Holbach et les Helvétius ne sont pas tout le dix-huitième siècle, tant s'en faut. Mais il faut à M. Cousin des matérialistes, et dès lors il en trouve partout.

Cependant, M. Cousin n'a pas si bon marché de la philosophie allemande qu'il s'efforce de le croire. Lorsqu'il pense avoir rompu les mailles de fer de ses syllogismes, et respirer enfin en liberté, voilà que cette terrible « philosophie de la nature », qui tout à la fois, il l'avoue lui-même, l'attire et le repousse, vient ressaisir sa proie. Ah! vous l'avez échappé belle. Mais aussi, qu'alliez-vous faire dans cette galère? Pourquoi, encore un coup, manquer le coche par trois fois à Heidelberg?

Nous ne suivrons pas l'auteur dans le récit de ce cauchemar métaphysique qui a si douloureusement rempli sa dernière nuit en Allemagne; entre vingt passages qui offrent des tentations presque irrésistibles, nous n'en relèverons que deux ou trois. Après des dissertations un peu haletantes sur la théologie germanique, nous rencontrons ces paroles judicieuses : « La religion et la philosophie sont deux ordres de pensées essentiellement distincts qui diffèrent depuis le commencement du monde, et qui différeront jusqu'à la fin des temps. » Nous le voulons bien, mais nous eussions préféré une bonne définition qui mit cette distinction radicale en évidence. Et puis, est-ce bien au célèbre professeur qu'il appartient de séparer aussi nettement la foi de la science, lui qui a consacré sa vie et son talent à les mêler, en gâtant la religion par la philosophie et la philosophie par la religion? lui dont la doctrine ne fut jamais qu'un christianisme manqué, ainsi que celle de son école? Ici même, dans cette remarquable conclusion à son voyage, il nous fournit des preuves que sa philosophie n'est après tout qu'un produit bâtard et infécond de l'Église et de l'Université.

« Je m'en tiendrai donc, *provisoirement* au moins, à cette pensée simple et claire que m'ont enseignée mes maîtres de France, que j'ai moi-même enseignée à mes jeunes auditeurs, et où mon esprit et mon cœur se reposent avec une égale sécurité : la philosophie est une chose, et la religion en est une autre; il les faut laisser chacune dans leur ordre, avec leurs instruments particuliers (le mot instruments sent un peu son inquisition) et sous l'autorité qui leur est propre. Attaquer le christianisme a été l'œuvre du dernier siècle : ne recommençons pas cette œuvre, car elle est mauvaise. » M. Cousin est le seul à ignorer qu'il existe un moyen plus sûr que la franche hostilité et moins compromettant, pour combattre le christianisme : c'est de délayer ses dogmes dans la sauce de l'éclectisme philosophique. Mais poursuivons : « Loin de là, souhaitons que la religion chrétienne, dans les diverses communions qui la partagent, se dégageant de plus en plus des petites et des superstitions trop souvent attachées à toute religion, s'affer-

misse et se répande de jour en jour davantage; car elle maintient et répand avec elle de saintes croyances, *favorables à la vraie philosophie*, à la vertu, au patriotisme, à tout ce qui fait la grandeur de l'homme sur la terre. Or, *soyons conséquents* : si nous ne voulons pas détruire le christianisme dans l'esprit des peuples, respectons les saintes Écritures sur lesquelles il repose; et, *sans bannir la critique*, dans son intérêt même retenons-la en *certaines limites* (lesquelles?); surtout, autant qu'il est en notre pouvoir, empêchons la philosophie de se mêler de querelles qui ne la regardent point, et où elle ne pourrait que compromettre sa légitime indépendance. » Fort bien prêché; mais pourquoi donc M. Cousin ne s'est-il pas fait pasteur? Oui, vous parlez d'or : soyons conséquents, ô philosophe ! et pour ne pas faire les déplorables confusions et le mélange équivoque où votre pensée se complait sous prétexte de tolérance, veuillez nous permettre de vous interroger humblement à notre tour.

De quoi s'occupe la philosophie? quels problèmes se propose-t-elle de résoudre? Elle cherche l'infini, le fini et leurs mutuels rapports. Sous toutes ses formes, vous la trouverez sur ces voies. Dieu et l'homme, l'absolu et le contingent, l'esprit et la matière dans leurs mutuels rapports, voilà son objet. C'est toujours, sous tous les noms et sous tous les aspects, le rapport de l'infini et du fini que poursuit la pensée philosophique, c'est-à-dire la pensée humaine, car il n'y a pas deux pensées, l'une à l'usage des philosophes, l'autre pour le vulgaire profane. L'esprit humain peut différer en étendue et en profondeur, de sa nature il est toujours le même.

Que poursuit à son tour la religion, à quelles ardentes curiosités et à quelles aspirations de notre être doit-elle répondre? La religion est l'expression du lien entre le fini et l'infini, entre l'homme, existence limitée, et Dieu, existence universelle. Selon que ce rapport est autrement conçu et accepté, il y a une religion, un culte et une théologie différente; mais les deux termes entre lesquels le rapport s'établit sont les mêmes. Cherchez bien, et au fond de toute religion, même la plus grossière, vous les retrouverez, c'est-à-dire que sous toutes les formes religieuses vous retrouverez la religion.

En quoi donc la religion et la philosophie, ces *deux ordres essentiellement distincts*, diffèrent-elles? Dans leur objet? il est le même : conception du rapport entre le fini et l'infini, avec toutes les conséquences qui en résultent pour la destinée de l'homme et les devoirs qu'il est appelé à remplir. Dans leur principe? Il est le même : désir implacable de, savoir allié au besoin également impérieux de satisfaire aux exi-

gences du sens moral, aux intérêts du cœur, aux élans irrésistibles de la vie et du progrès, de nourrir enfin l'idéal, qui est l'infini lui-même présent dans le sein de l'homme.

Où donc est la différence entre la philosophie et la religion? Elle réside en ce que la première invoque, pour couvrir ses solutions, l'autorité du miracle, c'est-à-dire une intervention surhumaine et surnaturelle, alors que la seconde prétend légitimer les siennes par la raison, la nature et la conscience. Elles poursuivent le même objet par des chemins différents. A moins donc que la philosophie abdique, ou bien la religion, où ferez-vous se rencontrer leurs voies? Peut-être dans la fameuse diète des systèmes?

CH. DOLLFUS.

UNE RÉVOLUTION EN CHINE

RACONTÉE D'APRÈS DES DOCUMENTS CHINOIS.

AVÈNEMENT DE LA DYNASTIE MANTCHOU.

(Extrait des *Mémoires de la mission ecclésiastique russe à Péking*¹.)

Il existe dans la capitale de la Chine deux églises grecques, le couvent de la Purification et l'église paroissiale de l'Assomption. Le couvent s'élève au milieu de la ville, assez près du palais, dans le clos qu'il partage avec le khan russe; l'église est située dans le quartier d'Albasin, au côté nord du mur de la ville. Elle a été fondée au dix-septième siècle par des prisonniers russes que les Mantchoux avaient à diverses reprises enlevés sur les bords de l'Amour et incorporés dans les troupes du drapeau jaune² à Péking. Parmi ces prisonniers se trouvait le prêtre Maxime Léontieff. Il célébra dès l'origine le service divin pour ses compatriotes, et finit par consacrer une chapelle, avec l'assentiment du métropolitain de Tobolsk. Dans l'intervalle le commerce de la Russie avec la Chine avait pris naissance, et des caravanes de marchands commençaient à se rendre à Péking; on éleva des khans à leur usage, et les Russes demandèrent la construction d'une église. Bogdo-chankan-szi donna son consentement, et son successeur Jup-Dschep la fit ériger à ses propres frais dans le temps même où la persécution commençait contre les chrétiens dans d'autres parties de la Chine. La Russie possède à Péking depuis cette époque une mission

¹ *Mémoires de la mission russe à Péking sur la Chine, sur sa population, sa religion, ses institutions, son état social, etc.*, traduits du russe sur le texte original publié à Saint-Petersbourg de 1852 à 1857, par le docteur Charles Abel et M. F. A. Mecklenburg; tome I. Berlin, librairie et imprimerie de F. Steinicke, 1858.

² C'est le nom de la garde.

ecclésiastique permanente. D'abord astreints à une résidence de sept ans, puis de neuf et présentement de six, ses membres célèbrent le culte pour les descendants russes qui sont restés catholiques-grecs. Ils sont chargés en outre d'étudier les langues et les institutions du pays. C'est en avril 1857 que le personnel de la mission a été renouvelé pour la dernière fois. Elle se compose en ce moment d'un archimandrite, de trois moines du grand habit, de quatre étudiants, d'un médecin et d'un peintre. Son chef, l'archimandrite de Gourie, a déjà fait un séjour de neuf années à Péking, d'où il n'était revenu qu'en 1850.

Ces Russes jouissent depuis longtemps à Péking d'une parfaite liberté d'aller et de venir; ils sont en relation avec les habitants notables. La persécution qui a chassé les missionnaires catholiques ne s'est jamais étendue jusqu'à eux, et aujourd'hui encore une garde d'honneur chinoise parade devant le khan de leurs marchands. Leur sécurité provient de ce qu'ils n'ont jamais aspiré au rôle de missionnaires. Mais, s'ils n'ont point fait de propagande religieuse, ils ont mis à profit leur excellente situation, pour recueillir sur l'empire chinois les renseignements les plus curieux et les plus précieux. Il est résulté de leurs recherches une série de mémoires que le gouvernement russe a fait publier à Saint-Petersbourg de 1852 à 1857, et dont le premier volume vient d'être traduit en allemand, et va l'être en anglais. Il contient entre autres une bonne dissertation historique sur la division du sol en Chine; l'histoire de la chute de la dernière dynastie nationale, racontée d'après des documents chinois; la traduction d'écrits chinois sur le christianisme, ses origines et ses rapports avec la Chine; les impressions de voyage d'un Chinois au Japon, etc., etc. Nous voudrions le publier en entier; mais nous devons, faute d'espace, nous borner à quelques extraits. Nous choisissons d'abord l'histoire des événements qui ont amené l'avènement de la dynastie mantchoue, aujourd'hui si fortement ébranlée. La crise actuelle ajoute à l'intérêt historique un intérêt de circonstance. Nos lecteurs auront en même temps une idée de la manière dont les Chinois écrivent l'histoire, car l'écrivain russe n'a fait que coordonner des documents dont il a fidèlement, et avec grande raison, conservé la couleur.

Voici le titre du fragment :

Événements de Pékin¹ lors de la chute de la dynastie des Min, d'après les documents contemporains, par M. CHRAPOWICKI.

¹ Pékin, contrée du nord de la Chine où eut lieu la révolte de Li-zsi-tchen. — Péking, capitale de la Chine.

(Note de la traduction française.)

Nous résumons en quelques traits rapides la première partie du récit, pour le suivre ensuite dans tous ses détails.

Ce fut dans la dix-septième année du règne de Hoai-tsong, dernier empereur de la dynastie des Min, que le rebelle Li-zsui-tschen, après avoir pris le titre de prince à Sian-fu (chef-lieu du gouvernement de Schan-szi), et poursuivi ses conquêtes dans le gouvernement de Schan-szi, se dirigea vers celui de Tschji-li pour s'emparer de la capitale de la Chine.

L'empereur, bon jusqu'à la faiblesse, s'en rapportait aux grands de sa cour; et des courtisans indignes, mais chers à son cœur, tenaient devant ses yeux un voile qui lui cachait le véritable état des choses.

La cour était remplie d'eunuques. Ils occupaient les plus hautes charges de l'empire, jouissaient de toutes les faveurs, et tenaient presque tout le pouvoir entre leurs mains. Ils s'étaient étudiés à agiter sans cesse le palais par leurs intrigues; le jour approchait où ils allaient devenir les principaux auteurs de la chute de la dynastie et les premiers traitres.

Depuis plusieurs années on avait négligé l'armée. Les meilleures troupes avaient été envoyées dans le Sud, où des troubles avaient éclaté. Les régiments de la capitale étaient en mauvais état. Les rebelles avaient donc beau jeu, et surent mettre les circonstances à profit.

Le 1^{er} du troisième mois (7 avril 1644), les troupes impériales se soulevèrent dans le cercle de Tschan-pin-djeu, non loin de Péking même. Le voisinage et la soudaineté de l'explosion exigeaient des mesures décisives. On proposa à l'empereur d'envoyer l'héritier du trône dans la capitale du Sud. Cette proposition, souvent renouvelée, fut constamment rejetée par l'empereur. Il déclara qu'il était résolu à mourir avec les siens dans le temple de Sche-zsi-tan. C'était le seul genre de courage dont il fût capable.

Le danger cependant approchait du district de Sjuan-fu. Les mutins, pour mettre le peuple de leur côté, avaient recours à la supercherie. Des complices, bien pourvus d'argent, s'introduisaient dans les villes comme marchands, et publiaient partout que ces brigands ne tuaient personne, ne touchaient pas à la fortune des particuliers, ne volaient ni ne pillaient, mais payaient honnêtement tout ce qu'ils achetaient, remettaient les impôts arriérés, distribuaient de l'argent au pauvre peuple, et nommaient les lettrés qui passaient à eux directeurs de district. Ces moyens réussirent. A la fin il suffisait que quatre ou cinq hommes entrassent dans une ville en disant que les troupes de Tschén-

cyan (Li-zsui-tschen) arrivaient sur leurs pas; les fonctionnaires prenaient aussitôt la fuite et passaient aux mutins.

Le 2, on apprit dans la capitale que le gouvernement entier de Schanzsi était aux mains des rebelles et que les troupes de Ju-lin (une des plus fortes places de guerre de ce gouvernement) avaient essuyé une défaite. C'étaient les troupes sur lesquelles on comptait le plus. Le trésor public était épuisé. On engagea tous les fonctionnaires et tous les officiers à faire des dons volontaires. L'empereur offrit à tous les bannis la faculté d'acheter leur rentrée à prix d'argent. On proposa d'armer le peuple; mais le ministre Win-zsas s'y opposa.

Deux nouvelles fâcheuses arrivèrent le 6. Le chef-lieu de district Datun-fu était en danger; la forteresse de Nin-wu avait été prise par l'ennemi, et le général Tschjeu-jui-zsi y était mort. C'était le seul qui eût jusqu'à présent opposé une résistance sérieuse. Il avait tenu tête à des forces dix fois supérieures, et causé tant de mal aux rebelles qu'ils avaient parlé de retourner sur leurs pas s'ils devaient rencontrer de la part des autres garnisons des obstacles pareils. Loin de là, les soumissions leur arrivèrent de tous les côtés. C'était un cataclysme.

Le 7, fut pris le chef-lieu de district Sjuan-fu. L'eunuque Du-sjun, chargé par l'empereur de mettre la ville en état de défense, alla au-devant des rebelles en costume d'apparat, dans un char à huit chevaux, jusqu'à trente li¹ de poste.

Les dépêches se succédaient coup sur coup dans la capitale. Les membres du conseil suprême ne surent que perdre leur temps en bavardages et en plaisanteries. Les précautions se bornèrent à inspecter les canons, à porter des troupes dans toutes les rues, à dresser des tentes sur les remparts. Les magasins de blé étaient vides à la veille d'un siège, par suite de l'incurie des fonctionnaires, aussi bien que des inondations et des mauvaises récoltes. L'empereur fit appel au patriotisme de ses parents, des grands dignitaires, des fonctionnaires, des marchands et des habitants riches. Le père de l'impératrice, Tschjeu-kui, ne lâcha qu'à grand'peine dix mille lana² d'argent, l'impératrice cinq mille. Les eunuques donnèrent de trois à cinq wan ja lana. Plus tard, quand l'ennemi, maître de la ville, pillait les coffres-forts, on trouva chez Tschjeu-kui cinquante-deux wanja lana d'argent

¹ Dix li valent environ une lieue commune; un li vaut 577 mètres.

(Note de la traduction française.)

² Un lana vaut un peu plus de deux roubles argent; le rouble argent vaut 4 francs.

(Note de la traduction française.)

et de plus quantité de meubles d'or et d'argent, de perles et de pierres précieuses. Chez l'eunuque Wan-tschji-szin, qui n'avait sacrifié que dix mille lana, on trouva quinze wanja lana et pour la même valeur d'objets d'or et d'argent.

Le 11, l'empereur publia un manifeste dans lequel il assumait sur lui la responsabilité de toutes les fautes du gouvernement et des malheurs du peuple. C'était la rejeter sur les fonctionnaires qui auraient dû lui venir en aide, et qui continuaient à rester oisifs dans leurs demeures, absorbés dans la contemplation de leur propre grandeur, comme si les affaires de l'État ne les regardaient pas. Le malheureux souverain promettait ses faveurs à tous ceux qui contribueraient à la défense commune.

Les mutins avaient quitté Sjuan-chua-fu pour marcher sur les gorges de Lju-hou et sur la frontière voisine de Zjsui-jun-huan. C'étaient deux positions d'une assiette également forte. Cent hommes qui devaient défendre la première la rendirent sans coup férir. Le commandant de la forteresse et l'eunuque Du-tschji-tschji envoyé pour le soutenir passèrent dans les rangs de l'insurrection.

Ceux-ci, après la prise de ce dernier poste, avaient sur leurs derrières une retraite assurée. Il n'y avait plus de troupes devant eux que sous les murs de la capitale, et telle était la disproportion des forces, que les impériaux battirent en retraite ou désertèrent. Maîtres de la ville de Tschan-pin-tschjeu, les rebelles n'étaient plus qu'à une étape de Péking. On feignait toujours dans cette capitale de se mettre en état de les recevoir. On plaçait des canons aux portes, des soldats partout. On augmenta la solde des troupes. Mais l'imminence du péril n'empêchait pas les plus hauts fonctionnaires de s'occuper à de pures misères, et de poursuivre, au sein du péril qui grandissait de toutes parts, les objets de leur frivole ambition.

Enfin, dit le mémoire (qu'à partir d'ici nous suivons textuellement), arriva dans la capitale une proclamation du commandant en chef des forces ennemies. Lju-zun-min annonçait aux habitants qu'il serait le 18 devant la capitale et demandait une réponse. La ville tomba dans une consternation qu'on ne saurait concevoir. Li-zsui-tschen envoya ensuite des proclamations à toutes les villes grandes et petites. Il exhortait les habitants à ne pas se laisser aller à la crainte; il exigeait en même temps que tout le monde vînt au-devant des rebelles, savoir, au premier signal, les hauts fonctionnaires de chaque ville, au second, les fonctionnaires subalternes, au troisième, la population entière.

Le 16, les mutins profanèrent la résidence impériale de Schi-eo-lin,

brûlèrent la salle Sjan-djan, abattirent les pins et les cèdres, détachèrent quelques partis pour piller les magasins de blé à Tun-tschjeu, et envoyèrent une nouvelle proclamation à la capitale. Le même jour l'empereur interrogea les fonctionnaires dans la salle Jui-djan; il demanda comment il fallait s'y prendre pour approvisionner les troupes et pour tranquilliser le peuple. Le gouverneur du district de Zsui-jan-szjan répliqua que le vrai moyen de pourvoir à l'alimentation consistait moins à entasser des vivres, qu'à les distribuer avec économie et intelligence, et que la tranquillité du peuple dépendait de la tranquillité du cœur de l'empereur; que le cœur de l'empereur fût tranquille et le peuple le serait aussi. L'empereur fit un signe de tête approbatif. Les autres fonctionnaires répondirent à leur tour aux questions qu'il leur avait proposées, mais ils n'en avaient pas épuisé la moitié, quand on remit à l'empereur une dépêche cachetée. Il la lut, changea de couleur et passa dans les appartements intérieurs; les fonctionnaires réunis attendirent sans oser s'éloigner; ils ne reçurent qu'au bout de quatre heures l'autorisation de se retirer. Aucun d'eux n'ignorait plus alors que les mutins étaient à Tschan-pin-tschjeu. Nous avons dit plus haut que cette ville avait été prise le 12 : c'étaient donc quatre jours qui s'étaient écoulés avant que l'empereur en fût informé! On peut juger par là du désordre qui avait régné dans le gouvernement pendant ce temps de troubles.

Dans la nuit du 17, les rebelles quittèrent le chef-lieu Scha-che-szjan pour marcher sur la capitale. Tout le long de la nuit ils pillèrent et brûlèrent dans les environs : le reflet des flammes rougissait tout le ciel. La population de la banlieue, fuyant la mort qui la menaçait, se ruait sur la porte Si-tschji-muin, qu'on lui ouvrit. Cependant les hauts dignitaires étaient tranquillement assis sur les remparts. Enfin apparut dans le lointain un nuage de poussière, sur quoi quelques-uns dirent que les brigands approchaient sans doute de la ville. Les autorités envoyèrent à la découverte, et on leur rapporta qu'il n'y avait pas trace de brigands. Les murs de la ville étaient armés de cent cinquante-quatre mille canons (*sic*), tandis qu'on ne possédait pas cinquante ou soixante mille soldats, y compris les vieillards et les invalides. Leur eût-on adjoint les eunuques et les employés de la cour (quelques milliers d'hommes au plus), il n'y aurait eu encore aucune proportion entre le nombre des combattants et celui des canons. La discipline était d'ailleurs ruinée; les troupes, auxquelles on ne fournissait pas de quoi faire la cuisine, allaient souvent au marché pour acheter des provisions; un très-grand nombre se dispensaient tout à fait du service,

parce qu'ils ne recevaient exactement ni leur solde ni leurs rations. Les mutins au contraire avaient depuis longtemps envoyé dans la ville des complices assez bien pourvus d'argent, pour figurer en qualité de marchands; à une fête des lanternes, dans la première lune de l'année, plusieurs milliers de ces faux marchands s'étaient glissés par les portes qui restaient alors ouvertes. Par leur ordre, des gens à eux avaient acheté des emplois afin de découvrir ainsi tous les secrets et toutes les mesures du gouvernement. Quand le gouvernement envoyait des espions hors de la ville, les insurgés, avertis par leurs complices de l'intérieur faisaient ces espions prisonniers, les gagnaient à force de présents, et ne les laissaient point repartir. Ils en expédiaient à leur tour, mais avec plus de succès. Les leurs accouraient au nombre de plusieurs centaines d'hommes, répondaient au qui-vive en se donnant pour des renforts de Ian-che, et entraient sans difficulté. Des bruits alarmants se répandaient dans la ville : l'empereur, disait-on, était parti pour le Sud, quelques douzaines d'eunuques avaient abandonné la garde des portes et s'étaient enfuis, etc. C'est à des eunuques qu'était confiée la garde de toutes les portes !

Le 17, de bonne heure, l'empereur réunit en conseil les fonctionnaires civils et militaires. Il se mit à pleurer : tous les assistants l'imitèrent. Ils ne surent que cacher leurs mains dans leur poitrine, n'indiquèrent aucun moyen de salut, et n'agirent point. Les uns dirent cependant qu'il n'y avait qu'à remettre en charge Fuin-zjuan; les autres qu'il fallait appeler au gouvernail Cho-wei-chu et Jan-wei-juan; d'autres encore auraient voulu voir élever Lju-zes-zin à la dignité de *chou*¹. L'empereur ne répondit rien à ces sottises. Il resta sur son trône, pencha la tête et écrivit en grosses lettres sur la table douze mots qui voulaient dire : « Il faut couper la tête à tous les fonctionnaires civils et militaires jusqu'au dernier, mais il faut que le peuple vive. » Il lança un regard à l'eunuque Wan-tschji-szin et effaça ce qu'il avait écrit. L'après-midi, cinquante à soixante soldats à cheval, avec des arcs et des flèches, accoururent à la porte Si-tschji-muin et crièrent qu'on les laissât entrer : les rebelles approchaient. On pouvait déjà les apercevoir de la ville en fortes colonnes, quand on annonça à l'empereur qu'ils venaient seulement de passer le pont de Lu-hou-zjao, à environ trente verstes chinoises de la ville. Cette fourberie fut bientôt démasquée. Les rebelles approchèrent en tirant des salves, attaquèrent les portes Pin-zes-muin et Tschjau-i-muin, et firent main basse sur le

¹ La seconde des cinq grandes dignités chinoises. (*Note de la traduction française.*)

matériel des trois camps impériaux placés en avant de la ville, et qui se rendirent ou se débandèrent. L'artillerie qui s'y trouvait fut aussitôt retournée contre la ville. Couvert de sueur et de poussière, Li-ho-tschjin, préfet général de police et commandant de place, courut en ce moment au palais, sauta à bas de son cheval et répliqua à la garde d'honneur, qui refusait de le laisser passer à cause de son costume : « Est-ce le moment de regarder à l'habit ? » L'empereur le reçut immédiatement et lui demanda où en était la défense. Li-ho-tschjin tomba à genoux tout en larmes et répondit : « Les troupes ne m'obéissent point. A peine ai-je forcé à coups de fouet un soldat à se lever que l'autre s'étend pour dormir. Comment se défendre en de pareilles conditions ? » L'empereur pleura aussi : « Vois, dit-il, où m'ont réduit mes dignitaires avec leur tromperie ! » Tous les eunuques et tous les employés de la cour durent monter sur les remparts pour aider à la défense. « A quoi servent donc les fonctionnaires civils et militaires ? » demandèrent-ils d'un ton de mauvaise humeur en recevant cet ordre. « Nous n'avons même pas d'armes », ajoutèrent les uns. D'autres disaient encore : « Qu'on nous donne un traitement mensuel de cinquante wanja lana d'argent : on saura du moins pourquoi on va mourir. » C'est ainsi qu'ils obéissaient en murmurant. L'empereur fit distribuer trente wanja lana d'argent pour animer les troupes ; en même temps un grand nombre d'habitants réunissaient, en épuisant leurs dernières ressources, de trois à quatre cents lana et obtenaient en récompense une élévation de classe. Ce jour-là l'ennemi entoura la ville de tous les côtés.

Le jour suivant (le 18), les rebelles firent une attaque contre la porte Si-tschji-muin, mais sans réussir à l'emporter. De bon matin le bruit se répandit que des troupes de secours approchaient pour dégager les assiégés : mais c'était le corps du traître Tan-tun qui fourrageait pour l'ennemi. Ce jour-là un orage s'éleva tout à coup, des tourbillons de poussière cachèrent le ciel, le temps se refroidit brusquement, une pluie mêlée d'énormes grêlons tomba par torrents ; le tonnerre et les éclairs se succédaient sans interruption, se confondant avec les détonations de l'artillerie ennemie, et les cœurs des hommes tressaillaient d'un double effroi. Il n'y avait personne dans les rues, personne ne pouvait ni entrer ni sortir par les neuf portes de la ville. « Vous êtes tous morts, si vous ne vous rendez, » criaient les assiégeants à ceux qui garnissaient les murailles. Les défenseurs effrayés commencèrent à charger leurs pièces à poudre, et à tirer sans boulets sur les assaillants. Un certain nombre des leurs ayant été blessés en manœu-

vrant de travers un monstrueux canon (capable, disent les Chinois, de tuer dix mille hommes), ils prirent la fuite en masse et répandirent dans toutes les rues le bruit que la ville était prise. Les habitants éclatèrent en gémissements : on courait, on criait, on se cachait comme des souris. Les mutins appliquèrent des échelles à trois des portes occidentales de la ville, et il s'ensuivit un combat très-violent, mais sans résultat.

On s'occupait encore à la cour de vraies futilités. On représenta entre autres à l'empereur qu'il avait élevé Zso-szjan-jui et U-szan-hui à des dignités héréditaires, et qu'il avait laissé Lju-zes-zin de côté d'autant plus injustement que sa garnison de Lin-zin n'était pas éloignée de la capitale et qu'il lui aurait été possible d'arriver plus rapidement que tout autre pour la débloquer. Le malheur du temps ne permettait pas de longues réflexions, et l'empereur consentit à octroyer aussi à Lju-zes-zin la dignité de *chou*.

L'empereur dit même en soupirant devant un nouveau conseil convoqué ce jour-là : « Ce que mon auguste famille a de mieux à faire, c'est d'en finir dans le temple Fuin-szjan-djan » (le temple des ancêtres, dans l'intérieur du palais).

Li-zsui-tschen était alors assis sur un siège érigé exprès pour lui en face de la porte Tsch-jani-muin; les deux princes Zsjan-wan et Dai-wan, faits prisonniers dans les gouvernements de Schan-szi, étaient assis par terre à ses côtés; l'eunuque Du-szjun se tenait devant eux pour les servir. L'eunuque cria quelque temps aux gens de la muraille de ne pas tirer sur lui qui était un tel, mais de faire descendre quelqu'un du mur au bout d'une corde, parce qu'il avait quelque chose à dire. On lui répondit d'en haut qu'il n'avait qu'à dresser une perche et monter lui-même. L'eunuque s'obstina à répéter qu'il était Du-szjun, qu'on avait tort d'avoir peur et qu'il n'avait que faire d'une perche. Là-dessus l'eunuque Wan-tschen-en, qui avait relevé Li-ho-tschjen dans le poste de commandant de place et de préfet général de police, le fit hisser à une corde et se transporta sur-le-champ au palais avec lui. Du-szjun expliqua en détail à l'empereur combien l'ennemi était fort et nombreux, comment il était impossible de lui résister, comment enfin l'empereur n'avait plus qu'à songer à sa sûreté personnelle. Il lui présenta en même temps une corde de harpe et un petit morceau d'une fine étoffe de soie. L'empereur se leva tout en courroux et se retira. Après Du-szjun, un autre eunuque, intendant de la résidence impériale de Schen-tschji-szju, parvint également sur le mur de la ville, fut amené à l'empereur et déclara devant lui que si les mutins

étaient si enragés, c'est que l'empereur ne connaissait pas la loi, et que pour lui (l'empereur), il n'avait plus qu'à abdiquer. Hoai-tsong furieux le renvoya. Les grands dignitaires voulurent retenir Du-szjun, mais il leur dit : « Il y a encore là dehors deux princes, Zin et Zsin qu'on retient en otage, et si je ne reviens pas on ne les ménagera point. » On le relâcha donc et il dit encore aux eunuques sur la muraille : « Pour nous, compagnons, nous allons devenir riches et considérés. » L'empereur, à qui on avait laissé croire jusque là que Du-szjun avait succombé en combattant les rebelles, avait récompensé cet homme en le revêtant même après la mort de la plus haute dignité; il avait fait monter son fils en rang, l'avait placé dans la garde, et avait même fondé un sacrifice pour la prétendue victime. On n'apprenait qu'à présent que Du-szjun n'avait point péri, qu'il était vivant, que c'était un traître. Les mutins redoublaient de vivacité dans l'attaque de la ville. Wantschen-en les canonnait à merci et semait la mort dans leurs rangs. Mais il n'y en avait pas beaucoup capables d'en agir comme lui; les autres restaient assis sur le rempart, s'enivraient d'eau-de-vie et ne se faisaient aucun souci.

Dans ces moments critiques, l'empereur voulut aller lui-même au rempart pour combattre l'ennemi en personne. Il manda son beau-fils Hun-jun-tu, et le pria d'envoyer l'héritier du trône dans le Sud sous l'escorte de tous les gens de sa maison. Même en cela l'empereur ne devait pas réussir. « Puis-je, » répliqua Hun-jun-tu, « garder tant de gens avec moi ? Sont-ils de force à résister aux mutins ? » C'est ainsi que les plans de voyage n'aboutirent pas. Les mutins avaient cependant poussé leur attaque contre la porte Tschjan-i-muin. Tout à coup, à quatre heures après midi, elle s'ouvrit, et l'eunuque de garde, Zao-tschun passa du côté de l'ennemi. La porte De-schen-muin fut ensuite ouverte : le traître à cet endroit était l'eunuque Ban-szjan-jao. Li-zsuitschen pénétra aussitôt dans la ville extérieure¹ avec une forte colonne de rebelles et fit un grand carnage dans les rues. Les troupes impériales se dispersèrent comme des oiseaux effarouchés. L'empereur siégea encore avec les membres de son conseil suprême, et leur demanda s'ils étaient informés que l'ennemi avait déjà pénétré dans la ville extérieure. « Non pas que nous sachions, » repartirent les dignitaires. « Voilà les choses à toute extrémité, » ajouta l'empereur; « y

¹ On sait que Péking se compose de deux villes, la ville extérieure Yai-lo-tchhing, et la ville intérieure King-tchhing. Les deux villes ont chacune leurs fortifications particulières. C'est dans King-tchhing que se trouve le palais impérial.

a-t-il encore un moyen de salut? — Que Votre Majesté ne s'inquiète pas, » répondirent les dignitaires. « Au pis aller, nous nous battons dans les rues. Nous jurons de ne point trahir l'empereur. » L'empereur leur commanda de se retirer, et il erra tout agité dans le palais. Vers neuf heures du soir, un eunuque annonça que la ville intérieure tombait aussi aux mains de l'ennemi. L'empereur s'informa du général en chef, s'informa des troupes, apprit que tout s'était dispersé, et courut çà et là dans la salle, le cœur rempli d'angoisse. L'eunuque disparut. L'empereur lui cria de rentrer; l'eunuque ne prêta aucune attention à cet appel qu'il avait entendu, il n'obéit point. Toute la bravoure du monde ne servait de rien à Li-cho-tschen, qui se battait dans les rues avec un petit nombre d'impériaux contre les forces écrasantes de l'insurrection. L'empereur monta lui-même sur une colline au côté sud du palais; il vit la flamme de l'incendie dont les reflets coloraient le ciel. Il revint de là au palais de Zjan - zin - chun, nomma un nouveau préfet général de police pour la ville, et but à plusieurs reprises du vin dans des coupes d'or, avec l'impératrice et la seconde épouse favorite.

Après avoir repris un peu de calme et de résolution, il dit en soupirant. « Je plains le peuple; » il envoya ses trois fils à leurs parents du côté des femmes, ajouta en se tournant vers l'impératrice : « C'en est fait de la bonne cause; » et tous se mirent à sangloter. Les domestiques suivirent leur exemple. L'empereur les renvoya et leur recommanda de ne plus songer qu'à eux. L'impératrice baissa la tête et dit : « Voilà dix-huit ans que je vis avec toi, tu as toujours écouté ma voix : eh bien, il ne faut pas survivre à ce jour. » Ce disant, elle embrassa l'héritier du trône et les deux princes avec une inexprimable douleur, les embrassa une seconde et une troisième fois, et les congédia; puis elle se transporta elle-même au palais Kun-nin-chun et se pendit. L'empereur vit ce spectacle en passant devant le palais, et dit : « C'est bien, c'est bien. » Il appela l'aînée des princesses, qui avait déjà plus de quinze ans, et dans l'angoisse de son cœur, s'adressant à l'enfant, qui fondait en larmes, il dit : « Pourquoi es-tu née dans ma maison ? » Il se mit le bras gauche devant les yeux, tira son sabre de la main droite et frappa. La princesse ayant voulu parer avec le bras, le coup porta sur l'épaule gauche et le bras tomba par terre. L'enfant fut renversée, le sang coula à flots, l'empereur laissa échapper son sabre : il n'était plus en état de le manier. Tandis qu'on criait dans le palais que l'empereur avait tiré le sabre, il se précipita vers sa seconde femme et lui ordonna de se suicider. Elle se pendit sans délibérer, mais la corde

cassa et la malheureuse tomba à terre. Elle reprit bientôt ses sens, et l'empereur la frappa trois fois de son sabre. Alors furent appelées les autres femmes et les concubines : l'empereur les tua toutes de sa propre main. Il fit dire à l'impératrice mère de se dépêcher de mourir. Il appela ensuite l'eunuque Wan-tschen-en, s'entretint quelque peu avec lui, et ils burent du vin. Vers la troisième veille de la nuit, l'empereur se déguisa, mit les bottes de Wan-tschen-en, et accompagné de quelques douzaines d'eunuques portant des haches, ayant lui-même un trident à la main, il abandonna le palais. Le cortège se dirigea vers la porte Zi-chua-muin, où les eunuques de garde, par soupçon de quelque nouveauté survenue au palais, tirèrent sur eux. On ne pouvait plus s'enfuir vers le Sud. Par divers détours, l'empereur avec sa suite perça jusqu'au mur de la ville, y monta, et vit aux perches à signaux de la porte Zjan-muin trois lanternes. Ils comprirent tous qu'il n'y avait plus de salut : l'ennemi avait pénétré dans la ville intérieure. L'empereur se transporta avec ses compagnons à la maison du portier Tschju-tschun-tschen pour se consulter avec lui ; mais il n'y était pas et faisait ripaille en ville. Les domestiques ne laissèrent pas même entrer l'empereur dans la maison ; il alla à une autre porte, mais la trouva trop solidement verrouillée pour qu'il fût possible de l'ouvrir. L'aurore approchait, et l'empereur retourna au palais après avoir tout à fait échoué. Le 19, avant l'aurore, il se rendit au palais de Jui-zjandjan, et frappa sur la cloche à signaux dont l'appel avait coutume de réunir tous les fonctionnaires. La cloche sonna, mais personne ne parut. L'empereur commanda alors aux employés de sa cour de se disperser, prit Wan-tschen-en par la main et l'entraîna dans le jardin intérieur ; là ils grimpèrent sur la montagne Wan-scheu-schan et allèrent au pavillon Scheu-chuan-tin. L'empereur dit en soupirant : « Je n'ai pas ménagé mes grâces aux fonctionnaires. Pourquoi donc aucun d'eux n'est-il auprès de moi quand les choses en sont venues si loin ? Y en a-t-il seulement un qui se conduise comme Tschen-zi, lors de la révolution de la capitale du Sud ? Peut-être n'ont-ils pas entendu la cloche, et que c'est là ce qui les empêche d'accourir. » Telles furent les tristes et dernières réflexions de l'empereur ; il se pendit à l'arbre chai-tan-schu ¹, sous le pavillon susdit, et l'eunuque se pendit en face de lui. Des cris de douleur éclatèrent dans tout le palais, on courait, on se croisait ; mais il n'y avait point de salut. Il commençait à faire jour. L'héritier du trône fut conduit à la maison de Tschjeu-kui. Mais

¹ Arbre de la tribu des amygdalées.

ce dernier dormait encore, les portes étaient fermées, la domesticité ne voulut point déranger son maître, et l'héritier du trône fut réduit à se cacher dans la maison d'un eunuque.

L'empereur, avant de se rendre au palais de Nan-chun, avait envoyé un homme à l'impératrice I-an-chuan-chou pour lui dire de songer à elle. Mais le messenger n'avait pu arriver jusqu'à l'impératrice. Tandis que la famille impériale mourait dans les deux palais, l'impératrice I-an, vêtue de noir, la tête voilée, gagnait la maison de Tschju-tschun-tschen. Un eunuque, sur ces entrefaites, ayant trouvé par terre la pauvre princesse au bras coupé, avait appelé les autres eunuques et fait revenir l'enfant. Mais la princesse s'indigna d'être secourue. « L'empereur mon père, dit-elle aux eunuques qui l'entouraient, a voulu que je meure; comment osé-je vivre? » Son sauveur répliqua que les rebelles allaient arriver tout à l'heure, qu'ils ne pouvaient exposer la princesse à être maltraitée par eux. Et ils emmenèrent l'enfant dans la maison de son grand-père.

Avant le lever du soleil, des nuages avaient couvert le ciel de tous côtés, la fumée sortait partout du brasier de la ville du Sud, une pluie fine tombait sans interruption; tout à coup il commença à neiger, et c'est en ce moment que les mutins firent leur entrée. Ce n'étaient partout que cris de douleur. Les murailles avaient été abandonnées par leurs défenseurs, le peuple courait çà et là et les grands se cachaient dans les maisons des petits. La cavalerie ennemie barrait les rues et criait aux habitants de livrer leurs chevaux et leurs mulets. Le ministre Wei-zsao-de levait des contributions sur tous les fonctionnaires pour héberger les troupes. Tous les habitants devaient, sous peine de mort, se renfermer dans leurs maisons. Quand les mutins arrivèrent, ils sortirent tous devant leurs portes et s'agenouillèrent : ils s'étaient collé sur la figure l'inscription que voici : « Peuple obéissant ; » on lisait sur les maisons : « Jun-tschann juan-njan » (première année du gouvernement qui brillera toujours), ou : « Schun-tjan-wan wan-wan-szui » (dix mille fois dix mille années au prince, au serviteur du Ciel). D'impudents fonctionnaires imitèrent le peuple, se collèrent au front l'inscription : « Peuple obéissant, » et se mêlèrent aux groupes de domestiques. Quand les rebelles passèrent sur le pont des Éléphants; les éléphants, à ce qu'on raconte, parurent tristes et versèrent des larmes. Il était plus de onze heures du matin, lorsque Li-zsui-tschen fit son entrée dans la ville, à cheval, en chapeau de roseaux, en habit court, entouré de guerriers choisis, par la porte De-schen-muin. De là il se rendit le long du mur de la ville à la porte Da-min-muin

(qui s'appelle à présent Da-zim-muin), et entra par là dans la ville Rouge. Un de ses généraux, Sun-szjan-ze, le premier ministre Nuzsin-szin et d'autres étaient la fleur de son cortège. Quand Li-zsui-tschen approcha de la porte Si-tschan-an-muin, il banda son arc et dit, plein de confiance en son adresse : « Si je touche la lettre du milieu de l'inscription (savoir le caractère qui signifie « an », c'est-à-dire tranquille), le monde sera tranquille. » Il tira, mais la flèche alla vers les dernières briques. Le ministre Sun-szjan-ze dit alors pour le rassurer : « La flèche est tombée dans le canal, et la frontière sera le fleuve Chuai-che, » c'est-à-dire que le sud de la Chine appartiendrait à l'autre rebelle Tschjan-szjan-tschjun, qui était à l'œuvre dans le Sui-tschan et le Chu-huan. C'est ainsi que le cortège continua sa route jusqu'à la porte Tschen-tjan-tschji-muin, où Li-zsui-tschen s'écria encore à haute voix, de manière à être entendu de toute sa suite : « Si je dois devenir empereur, je toucherai le milieu des quatre caractères de l'inscription ; » mais le coup manqua encore et la flèche frappa au-dessous du signe *tjan* (ciel). Li-zsui-tschen laissa tomber sa tête et devint triste, mais un autre ministre poussa son cheval contre le sien et dit : « Tu as touché au-dessous des caractères, cela signifie que tu partageras l'empire avec Tschjan-szjan-tschjun. » Li-zsui-tschen redevenit gai, jeta son arc et sourit. On arriva ainsi au palais. L'eunuque Wan-de alla avec trois cents serviteurs de la cour au-devant des mutins, et les rencontra lorsqu'ils n'étaient encore qu'à la porte De-schen-muin. Li-zsui-tschen leur commanda, tant à eux qu'aux autres chefs des divers services de la cour, de rester en charge comme par le passé.

A peine entré à cheval dans la cour du palais, Li-zsui-tschen s'informa de l'empereur. On le chercha, mais on ne le trouva point. Un complice de Li-zsui-tschen, chef d'un régiment, fut d'avis que l'empereur, selon toute apparence, se cachait dans la foule, qu'il fallait afficher de fortes récompenses pour ceux qui le livreraient, d'épouvantables menaces contre ceux qui lui donneraient asile. En conséquence parut une proclamation qui promettait dix mille *lan* d'argent et la dignité de *bo* (la troisième des grandes dignités chinoises) à celui qui dénoncerait ou livrerait l'empereur. Quiconque le cacherait serait exécuté lui et toute sa famille.

Une autre proclamation engagea tous les employés civils et militaires de l'ancienne dynastie à se présenter le jour suivant au palais, en noir et en petit chapeau. Ils devaient apporter leurs états de services revêtus des observations des autorités de district ; chacun pourrait se retirer, ceux qui ne le voudraient pas seraient casés selon leur capacité. Mais

pour tous ceux qui désobéiraient à l'ordre donné, en ne comparaissant pas, ils seraient exécutés avec quiconque leur accorderait un refuge. Les révoltés s'étaient assurés à l'avance, par des informations prises auprès des employés subalternes, des noms de tous les fonctionnaires. personne ne pouvait leur échapper.

Les principaux traîtres à l'ancienne dynastie reçurent sur-le-champ du nouveau souverain la récompense de leurs services. Li-zsui-tschen dit à quelques eunuques qui avaient servi de guides aux révoltés dans la ville et le palais : « Vous avez trahi l'empereur, vous nous avez fait entrer par trahison dans la ville; il ne vous reste plus qu'à mourir. » C'est alors que ces misérables virent l'abîme qu'ils s'étaient creusé. Ils tombèrent à genoux et s'écrièrent : « Qui pouvait deviner que le ciel nous ferait ainsi mourir? » Mais Li-zsui-tschen goûtait fort peu les observations, et il fut fait aux traîtres comme il avait dit.

Comme les vainqueurs mettaient autant de diligence à rechercher l'asile des enfants de l'empereur que celui de l'empereur même, l'héritier du trône et le prince Din-wan furent bientôt découverts dans les maisons des eunuques. Li-zsui-tschen les investit tous les deux du titre de princes et les confia à la garde de ses affidés. Le troisième fils de l'empereur fut introuvable.

La cavalerie arriva la première au palais, d'où les femmes et les filles cherchaient encore à s'échapper. Elles rencontrèrent dans leur fuite les ennemis qui approchaient et furent refoulées vers le palais. Une de ces femmes, nommée Weischi, s'écria de toutes ses forces : « Les ennemis sont au palais et le déshonneur nous attend. Quiconque a du sens le prévienne. » Ce disant, elle s'élança dans le fleuve, et à l'instant cent huit femmes et jeunes filles suivirent son exemple. Une des servantes de la cour, jeune fille de seize ans, en fut retirée par les brigands, qui admiraient sa beauté et se querellèrent à cause d'elle. Pour se sauver, la jeune fille se donna pour une princesse et menaça de se plaindre à Li-zsui-tschen, si on attentait à son honneur. On la conduisit au nouveau souverain, qui fit examiner ses prétentions. Comme elles ne se trouvèrent point fondées, il donna la jeune fille à un de ses capitaines. Celui-ci, ravi du présent, but immodérément. Il fut tué en cet état par la jeune fille, qui se coupa la gorge aussitôt après.

Le lendemain, les mutins découvrirent le cadavre de l'empereur et ils apprirent alors seulement sa fin misérable. L'empereur avait sur lui un billet écrit avec du sang, où il disait : « Il y avait dix-sept ans que j'occupais le trône quand les mutins ont forcé la ville. Mes qualités, il est vrai, sont nulles, et j'ai excité le courroux du ciel. Mais la cause de

tout, c'est que mes fonctionnaires m'ont abusé. Je meurs parce que je n'ai pas eu d'yeux pour voir mes ancêtres sous la terre. C'est pourquoi j'ai ôté mon chapeau et couvert mon visage avec mes cheveux. Que les révoltés mettent mon cadavre en pièces, mais qu'ils ne fassent de tort à âme qui vive dans le peuple. » On trouva encore sur lui un mot écrit à l'encre de Chine, qui signifiait à tous les fonctionnaires de se rendre au palais de l'est, demeure de l'héritier du trône et des autres enfants de l'empereur. C'était vraisemblablement le brouillon de l'ordre que l'empereur avait adressé au conseil suprême lorsqu'il avait pris la résolution de se suicider. Quand l'ordre, écrit en rouge comme de coutume, arriva au grand conseil, les membres s'étaient déjà éloignés et l'ordre resta sur la table. L'empereur ne savait ce que l'ordre était devenu, et le conseil ignorait que l'ordre existât. Les rebelles, à leur entrée, furent les premiers à le découvrir, et il leur inspira des résolutions sanguinaires contre les fonctionnaires. Selon d'autres documents, l'empereur se coupa un doigt avec les dents et écrivit avec son sang sur la manche de son habit : « Je perds l'empire parce que les fonctionnaires civils n'ont point agi de concert, et que les fonctionnaires militaires n'ont pas exécuté mes ordres. Il faut faire mourir tous les fonctionnaires civils et militaires, mais il ne faut point tuer le peuple. »

Les rebelles firent enterrer l'empereur et l'impératrice dans des bières d'osier en dehors de la porte Dun-chua-muin, dans le temple idolâtre Schi-tscha-an (un des temples où l'on faisait des distributions gratuites de thé). On éleva une tente de nattes sous laquelle deux cheschan lurent les prières. Aucun fonctionnaire n'eut la hardiesse de s'y rendre pour pleurer son empereur. Gourmandés par Li-ho-tschjen, qui avait eu seul cette hardiesse avec un petit nombre d'autres, les fonctionnaires prirent cependant la résolution de demander en commun au nouvel empereur qu'on leur remit le cadavre, pour l'enterrer avec les honneurs impériaux. Un haut fonctionnaire du nouvel empereur, auquel ils remirent leur pétition pour la transmettre, leur répondit : « Vous n'agissez que par respect humain. Vous n'êtes point guidés par un sentiment de reconnaissance envers le dernier empereur. » Ce disant il déchira leur pétition et la jeta par terre. Mais dans le moment même un serviteur sortait du château avec un ordre d'après lequel le dernier souverain devait être enterré avec les honneurs impériaux, en limitant toutefois le sacrifice au cérémonial des princes. Les fonctionnaires insistèrent pour obtenir un changement de l'arrêté qui réglait le cérémonial du sacrifice, et leur prière fut exaucée au

bout de quelques minutes. On fit, le 23, un cercueil pour l'empereur et un autre pour l'impératrice, le premier peint en cinabre, le second en noir.

L'empereur eut le chapeau impérial, sa propre ceinture de jade et des bottes dorées. L'impératrice fut aussi habillée conformément au cérémonial, et on dressa un autel devant eux pour célébrer le sacrifice ordinaire des morts. Quand tout fut prêt, Li-zsui-tschen vint prier lui-même devant leurs cercueils : il avait les larmes aux yeux. Un directeur de district fut expédié aux caveaux héréditaires de la dynastie des Min, à Tschan-pin-tschjeu, pour disposer les tombes. On conduisit les cadavres au cimetière, le troisième jour de la quatrième lune, et ils furent ensevelis le quatre. Trente hommes portaient les cercueils, et des rebelles à cheval accompagnaient la procession. Les enfants de l'empereur eurent l'autorisation de réciter leurs prières devant les cercueils de leurs parents, mais sans pouvoir prendre le deuil. La même autorisation et la même restriction furent étendues aux fonctionnaires, mais un petit nombre seulement se présentèrent pour rendre ces derniers devoirs, et un moindre nombre encore pleuraient réellement l'empereur du fond du cœur. Beaucoup témoignèrent la plus froide indifférence, et ils se montraient là par convenance plutôt que par sentiment du devoir.

Quarante environ des hauts fonctionnaires voulurent rester fidèles à l'ancien empereur et s'ôtèrent la vie par suite de cette résolution : le président des ministres, le ministre des finances, le procureur général et autres. Quant aux parents de l'empereur, on n'en connaît que cinq qui ne voulurent point se soumettre au nouveau gouvernement et qui se suicidèrent. Les autres fonctionnaires envoyèrent à l'envi leurs noms aux rebelles, se rassemblèrent par bandes aux portes du palais, et se rendirent si importuns que la garde les repoussa à coups de bâton. Ils s'établirent dans la rue, où ils restèrent assis tout le jour sans prendre de nourriture, honnis et battus par les soldats. Ils portaient des chapeaux d'une parfaite simplicité, beaucoup d'entre eux ayant éprouvé à l'approche de l'ennemi le désagrément du costume officiel et détruit en toute hâte leurs propres chapeaux. A la réception du 20, Li-zsui-tschen se moqua d'eux à ce propos; aussi parurent-ils le vingt et un en costume d'apparat, chacun selon son rang et sa dignité.

Le 22, l'eunuque Du-tschji-tschji choisit le nouveau personnel de la cour. Un fonctionnaire obscur de la capitale pria ce jour-là Li-zsui-tschen, dans la salle Chuan-zi-djan, de punir de mort ceux qui avaient causé par leur faute la chute de l'ancienne dynastie. Mais Li-zsui-

tschen lui demanda : « Pourquoi as-tu gardé le silence sous le dernier gouvernement ? » et il le chassa.

Le 23 eut lieu le triage des fonctionnaires. Ce jour, comme les précédents, ils s'étaient rassemblés de bonne heure à la grande porte du palais, et quand ils apercevaient un personnage de la bande des rebelles, ils s'inclinaient profondément avec un sourire forcé. Lorsque Sun-szjan-ze sortit du palais, quelques-uns tombèrent à genoux devant lui et demandèrent humblement si l'empereur se ferait voir. Sun-szjan-ze répondit avec mépris : « C'est bien assez qu'on ne vous ait pas massacrés, ne pouvez-vous patienter encore un peu ? » Les fonctionnaires reculèrent confus. Vers midi, Li-zsui-tschen sortit, et prit place sur un siège préparé à l'avance. Il avait sur la tête un chapeau pointu de feutre blanc ; il était vêtu de toile bleue comme pour monter à cheval, et avait des bottes de cuir. Les plus importants personnages du parti rebelle prirent place des deux côtés. Chou-szjun et Dun-szin-kui, qui avaient été emprisonnés sous le dernier empereur et délivrés sur-le-champ par les mutins, se mirent aussitôt à la tête d'une nombreuse compagnie, et comparurent devant Li-zsui-tschen. Li-zsui-tschen promit une place à Dun-szin-kui (qui faisait, à ce qu'on dit, partie des nombreux fonctionnaires qui vendaient aux rebelles leurs charges pour de l'argent). Après cela les fonctionnaires furent appelés un à un. Le ministre Wei-zsao-de s'avança le premier, se jeta à genoux, demanda du service, et dit entre autres choses : « L'ancien empereur n'a pas écouté mes paroles, et voilà comment on en est venu où nous en sommes. » Li-zsui-tschen se tourna légèrement de côté, et lui témoigna sa faveur par une inclination de tête. On appela ensuite au hasard et sans suivre d'ordre tantôt l'un, tantôt l'autre, et quiconque tardait un tant soit peu à répondre était sur-le-champ livré au conseil de guerre. Nju-zsin-szin, qui était assis près du siège du nouveau souverain et qui dirigeait l'appel, découvrit quelques fonctionnaires qui s'étaient rasé les cheveux, se fâcha contre eux et leur fit sur l'heure couper les autres poils (ceux des sourcils, des cils, etc.) en leur criant : « Vous vous êtes donc rasé la tête d'avance ? Alors, pourquoi donner vos noms ? » Li-zsui-tschen dit à son tour : « Il n'y a eu de fonctionnaires fidèles que ceux qui sont morts à la prise de la ville. Quant au corps et à tout ce qui tient au corps, l'homme l'a reçu de son père et de sa mère, et n'a que faire d'en rien distraire. Celui donc qui s'est rasé la tête s'est tout aussi bien montré infidèle à l'empereur que peu respectueux pour ses parents. » Le triage des fonctionnaires dura jusqu'au soir, et quatre-vingt-douze personnes seulement furent inscrites ; les

élus furent distribués en trois classes, et la plus élevée devint le partage de ceux qui payaient le plus de mine. Les fonctionnaires qui n'avaient pas été élus furent remis chacun à la garde de deux cavaliers, qui leur firent subir toutes sortes d'outrages et de mauvais traitements, les enchaînèrent cinq par cinq, et les conduisirent à la maison du général en chef, Lju-zsun-min, où ils devaient attendre leur sort. Lju-zsun-min célébrait précisément un banquet bruyant, et n'avait point le temps de les entendre et de les juger. Il commanda à l'escorte de garder les fonctionnaires jusqu'au lendemain. Leurs parents, qui les estimaient déjà perdus, firent un paquet de leurs objets les plus précieux, et essayèrent de s'échapper dans la nuit ; mais ils furent pour la plupart repoussés des portes, qui étaient sévèrement gardées.

Les noms des fonctionnaires élus furent affichés le même jour à la grande porte du palais avec l'indication des charges qu'ils avaient en partage. Parmi les quatre-vingt-douze qui furent seuls choisis et réinstallés, nous connaissons par le cours des précédents événements Sjan-juï, qui avait donné de concert avec Li-ban-chua le conseil d'envoyer l'héritier du trône dans le Sud, et Huan-schi-chen, qui s'était opposé à cet avis.

Quand Li-zsui-tschen voulut accomplir, le 24, la cérémonie solennelle de son avènement au trône, il fut saisi, en posant le pied sur les degrés, d'un mal de tête excessif. Il crut que sa tête allait se fendre. Trois fois il y monta, et trois fois le mal le reprit. On dit qu'il vit apparaître à chaque reprise un fantôme colossal vêtu de blanc, que le dragon peint au plafond de la salle se mit à remuer sa crinière et ses griffes, et ouvrit la gueule comme s'il avait voulu engloutir le scélérat. La cérémonie ne put avoir lieu.

Les noms de tous les emplois furent changés, mais remplacés par des désignations déjà souvent en usage sous les précédentes dynasties. Le général en chef Lju-zsun-min, qui dans l'intervalle avait fait provision d'instruments de torture, de pieux et d'étaux, voulut se convaincre de l'efficacité de ses engins, et fit essayer ses brodequins sur deux employés de justice qui étaient arrivés de l'Ouest avec les révoltés. L'épreuve fut si satisfaisante que les pauvres gens en moururent le lendemain. Une potence fut dressée à la porte de la maison de Lju-zsui-min ; elle servit à des exécutions journalières. Plus de cinq cents hommes de l'ancienne garde impériale furent décapités à la porte Pin-zsui-muin.

Les insurgés, à leur entrée dans la ville, avaient publié un ordre sévère contre le meurtre et le pillage ; quiconque s'en rendrait cou-

pable devrait être coupé en morceaux, et un soldat subit en effet cette peine pour avoir commis un viol. Cette circonstance fit une heureuse impression sur les habitants, qui se rassurèrent et reprirent leurs affaires. Mais ils se trompaient cruellement, et ils s'aperçurent bientôt de leur erreur. Le 25, tous les fonctionnaires durent revenir sous prétexte d'être inscrits et pourvus; ils restèrent vingt-quatre heures enfermés sans nourriture, et le lendemain, au nombre de plus de huit cents, ils furent conduits, pour être examinés et entendus, au palais qu'habitait le général en chef Lju-zsun-min. Arrivés là, on les accusa d'usure, et on les tortura dix jours de suite pour leur arracher l'aveu de ce crime. De cinq cents *lana* d'argent qu'on exigea du plus pauvre d'entre eux, les amendes montèrent jusqu'à plusieurs *wan lana*. A celui qui avait une fortune d'environ dix mille *lana*, on réclamait le double et le triple, et s'il ne payait point intégralement, on lui infligeait les plus effroyables tortures, depuis le bâton jusqu'au brodequin, depuis le brodequin et l'étau jusqu'aux fers rouges : affreux supplices que l'on a peine à se représenter. Pour échapper à la torture, un certain nombre de fonctionnaires consentirent à des bassesses inouïes, et s'abaissèrent devant les rebelles non-seulement jusqu'à perdre tout sentiment de dignité humaine, mais jusqu'à rendre à peu près impossible de raconter leurs actions en termes décents. Souvent les vainqueurs ne se contentaient point d'un premier châtiment infligé à un fonctionnaire, mais ils le remettaient à la torture pour la seconde et même pour la troisième fois. Dans l'impossibilité de leur échapper, beaucoup leur apportaient de l'argent trois fois de suite, et plus d'un mourut aussitôt après s'être vu ôter ses chaînes. Celui qui n'avait pas de quoi payer l'amende à laquelle il était tarifé, on le conduisait dans les boutiques pour emprunter la somme. Le marchand, n'eût-il jamais vu le fonctionnaire, n'osait pas se refuser à cette extorsion; le fonctionnaire lui donnait en retour une quittance sur laquelle il mettait son nom et celui de sa femme, et reconnaissait s'être engagé pour la somme en question afin d'avoir la vie sauve. Des fonctionnaires les rebelles passèrent aux marchands et aux propriétaires de maisons. Afin que personne ne pût leur échapper, ils avaient dès leur entrée rendu un arrêté qui déclarait les propriétaires solidaires les uns des autres par groupes de dix, en sorte que les neuf autres avaient à répondre sur leur tête de la fuite d'un seul. Si parmi les dix il se trouvait un riche, le chef suprême, Li-zsui-tschen, se chargeait lui-même de le dépouiller, et il abandonnait les neuf autres à ses complices, lesquels de leur côté employaient des domestiques et des vagabonds pour se renseigner sur la fortune des

habitants. Un de ces vauriens, dénoncé comme riche, fut aussitôt mis aux fers et torturé. D'indignes délateurs étaient astreints à faire au moins une découverte par jour, c'est-à-dire à livrer au moins une maison au pillage. Les choses en vinrent au point qu'on portait au camp tout le mobilier des meilleures maisons, en ne laissant que les quatre murs. Personne ne pouvait échapper aux mains des brigands. Des soldats, le bâton à la main, couraient partout par bandes. Rencontraient-ils quelqu'un qui fût vêtu d'une manière tant soit peu honnête, ils en concluaient de suite qu'il y avait quelque chose à prendre dans sa maison, et l'empoignaient; s'il trouvait en route de l'argent comptant à emprunter de n'importe qui, ils le relâchaient : sinon ils le suivaient et prenaient dans sa maison tout ce qui leur plaisait. Du 22 au 26, on ne vit dans les rues que fonctionnaires et riches saisis et conduits la chaîne au cou. Les amendes imposées aux fonctionnaires pour cause d'usure furent exigées avec une augmentation de deux pour cent : les ornements de tête offerts en paiement n'étaient comptés qu'à la moitié de leur valeur; les perles, le jade et autres bijoux n'étaient pas reçus du tout. Les étoffes neuves ne passaient qu'à vil prix; une pièce du meilleur satin, par exemple, ne valait pas un *lana* d'argent. Des marchands, parents ou compatriotes de fonctionnaires, furent arrêtés avec eux. Il n'y en eut pas un qui ne dût remettre jusqu'à sa dernière obole, et qui ne se trouvât complètement ruiné.

A cette première misère vint s'en joindre une autre presque aussi effrayante. Les révoltés avaient fait leur entrée dans la ville au nombre de plus de quatre cent mille hommes, et ils s'adonnèrent tous à la débauche. Quand Li-zsui-tschen avait voulu s'y opposer au commencement, on lui avait répliqué avec colère : « L'empereur t'a bien transmis un trône; pourquoi n'aurions-nous pas, nous autres, l'or et l'argent, les femmes et les filles? » Les capitaines mêmes donnaient en cela l'exemple à leurs hommes, s'établissaient dans les plus riches maisons et s'entouraient d'une multitude de femmes. Leur dérèglement ouvrit la porte à tous les maux; il ne fallut pas compter sur une justice exacte. Les soldats entraient dans les maisons sous prétexte d'emprunter des ustensiles de cuisine, puis ils demandaient des lits et ensuite les femmes, les sœurs et les filles des habitants. Si quelqu'un cachait sa femme et ses enfants, les soldats le chargeaient de fers et cherchaient eux-mêmes les personnes cachées. Les femmes qui leur plaisaient étaient mises sur des chevaux et emmenées, ou abattues si elles résistaient. Souvent un soldat prenait pour lui seul trois ou quatre femmes, mais celle qui refusait de s'abandonner à chacun était pareil-

lement mise à mort. Les soldats, livrés sans frein à leurs penchants ignobles, ne tenaient compte ni du temps, ni du lieu, ni de l'âge, ni même de la condition. Un noble de la ville vint se plaindre aux fonctionnaires de ce que sa fille mineure avait été déshonorée. Un fonctionnaire fit appeler la fille et la menaça de mort si elle disait la vérité dans l'enquête; la malheureuse eut peur pour sa vie, et, sur son démenti à l'audience, le père eut la tête tranchée comme menteur. Cet incident ajouta à l'impudence des soldats. Avaient-ils, comme il leur arrivait souvent, saisi des femmes, les avaient-ils emmenées avec eux sur le mur de la ville, et qu'un supérieur vint à paraître en ce moment pour inspecter la garde, ils précipitaient les malheureuses du haut du mur, de crainte d'être punis pour manquement au service. Les gouverneurs de cercles et de districts allaient au-devant des troupes avec les femmes et les filles; ils leur livraient toute la population féminine dès leur entrée dans la localité : s'il n'y en avait pas assez, on tuait autant de fonctionnaires qu'il plaisait aux soldats. Le dérèglement de ces bandes alla si loin qu'elles n'épargnaient pas les cadavres, en sorte que trop souvent la mort même n'était plus un moyen de se soustraire à leurs souillures. Et combien n'était pas considérable le nombre des victimes par suicide! Des femmes et des filles sans nombre se donnèrent la mort pour échapper au déshonneur; les fontaines et les canaux étaient comblés de cadavres; beaucoup recouraient dans leur misère à la corde et au couteau. Dans la seule ruelle An-fu-chu-tun, plus de trois cent soixante-dix femmes se suicidèrent en une seule nuit. Les femmes et les filles mêmes des fonctionnaires qui avaient passé aux mutins n'étaient pas à l'abri de l'infamie. Ce n'était partout que désolation et désir de fuir, mais il n'y avait point d'issue. Les maisons des fonctionnaires qui s'étaient dès l'abord ôtée la vie par fidélité pour l'empereur, furent seules respectées. Singulier mélange du vice le plus abominable avec des sentiments louables!

Le 26, Tschju-tschun-tschen et Tschen-jan, ainsi que d'autres dignitaires qui avaient passé aux rebelles, remirent à Li-zsui-tschen une adresse dans laquelle ils faisaient de sa grandeur une peinture flatteuse, exaltaient sa vaillance au-dessus de celle de Jao et de Schun (les plus anciens empereurs chinois), et égalaient ses vertus aux vertus de Tan-wan et de Wu-wan (les fondateurs des dynasties de Schan et de Tschjeu). Cette adresse n'était autre que l'expression du vœu général qui suppliait Li-zsui-tschen de se déclarer empereur.

Le 27, tandis que les mutins commettaient leurs excès, le ciel leur suscita un ennemi dans la personne d'U-szan-hui, beau-frère du gé-

néral des insurgés. Lju-zsun-min avait fait torturer son beau-père, parce qu'il voulait savoir de lui où se cachait la concubine de son fils. Cette nouvelle arriva bientôt à U-szan-hui et aiguillonna son ardeur. Il renforça ses troupes de sept mille hommes, et battit vingt mille rebelles que Li-zsui-tschen avait détachés pour occuper la frontière nord-est de l'empire ; trente-deux seulement survécurent. Leur chef, grièvement blessé, prit la fuite, et U-szan-hui s'empara de la forteresse de Schan-chai-huan.

Le même jour, on afficha encore à la porte du palais les noms d'un certain nombre de fonctionnaires triés et confirmés dans leurs charges. On reconduisit ceux qui se trouvaient exclus de ce choix à la maison du général en chef, où la torture les attendait : tandis que leurs cris de douleur remplissaient les rues, et que l'avarice cruelle des conquérants leur arrachait tout leur avoir, les fonctionnaires élus se promenaient dans les mêmes rues en hauts chapeaux et en riches costumes, d'un air de magnificence et de fierté.

Bientôt après, les lettrés qui avaient suivi les rebelles se virent aussi frustrés dans leurs espérances. Au lieu de leur donner des emplois, on leur dit qu'ils avaient à la vérité obtenu leurs anciens emplois en vertu de leurs examens, mais que le nouvel empereur allant introduire d'autres règles, ils n'avaient rien de mieux à faire que de s'en retourner chez eux. Il ne leur resta pas d'autre choix.

Le premier du quatrième mois, Sun-szjan-ze représenta à Li-zsui-tschen l'état pitoyable du peuple, demanda grâce et merci, et dit que des présages fâcheux s'étaient déjà montrés au ciel. Le soleil avait perdu son éclat, ce qui obligeait à interrompre les exécutions ; et l'éclat de l'étoile Di-szin s'était obscurci, ce qui rendait nécessaire de prendre au plus vite possession du trône vacant. La première de ces deux observations, celle qui se rapportait aux exécutions, ne fut point prise sur-le-champ en considération ; le 7 seulement, Li-zsui-tschen se transporta dans la maison de son général en chef, y rencontra au delà de trois cents hommes mis à la question, parmi lesquels plus de la moitié avaient déjà rendu l'âme. Il dit à son général : « Les signes célestes deviennent inquiétants, Sun-szjan-ze croit que nous devons cesser les exécutions : il faut lâcher tout le monde. » C'est ainsi que toutes les victimes obtinrent la liberté, mais la plupart n'en avaient que faire, car ils moururent des suites de la torture. Lju-zsun-min remit l'argent qu'il avait extorqué et qui montait à cent millions de lana (plus de deux cent millions de roubles argent). Li-mou, qui avait également torturé les fonctionnaires par l'ordre du nouveau souverain, mais qui

avait montré un peu plus d'humanité, ne réunit que la moitié de cette somme et dut combler le déficit de sa poche. Il s'attira en revanche l'amour du peuple. Les victimes délivrées s'éloignèrent en toute hâte, de peur de nouvelles misères, et s'enfuirent vers le Sud.

La seconde observation de Sun-szjan-ze, celle qui avait trait à l'avènement au trône, eut plus de succès. Le 3, le fonctionnaire qui avait auparavant occupé la place de Chun-lu-szui, fut sommé de revenir; il était seul au courant de la cérémonie et personne que lui ne pouvait régler convenablement cette importante affaire. On croyait avoir à redouter un soulèvement à l'intérieur, si l'avènement au trône avait lieu sans qu'on observât exactement toutes les formalités d'usage. Une proclamation du bureau des cérémonies fixa donc au 17 la cérémonie de l'avènement; le 12, les cérémonies de toutes les classes auraient lieu devant la porte Wu-muin; le 13, dans la salle Chuan-zi-djan; le 15, paraîtrait le manifeste; le 16, se ferait la cérémonie en l'honneur de Confucius à Ho-zsui-zsjan, et tous les fonctionnaires se rassembleraient ensuite dans le temple du Ciel pour prendre part à la cérémonie finale. Pour terminer, le portrait du premier empereur de la dynastie des Min serait transporté dans le temple des dynasties (Di-wan-mjao), mais ceux des autres empereurs seraient brûlés. Ces ordres étaient à peine donnés que le traître Hun-jui, sans attendre le temps marqué, se rendit le quatrième jour de la quatrième lune au temple des ancêtres (Tai-mjao), fit porter au temple des dynasties le portrait du fondateur de la dynastie des Min, et livra au feu ceux des autres empereurs. Il n'y eut pas une âme dans toute la capitale qui ne s'indignât d'un pareil manquement aux traditions antiques. Le même jour eut lieu un examen pour le grade savant de Zsjui-djen. Les examinateurs étaient Nju-zsin-szin et Sun-zi-zsjao. Tous les sujets des épreuves étaient accommodés aux circonstances, et pour placer le nouveau gouvernement dans un jour favorable, on gradua cinquante candidats sur soixante-dix à quatre-vingts qui s'étaient fait inscrire. Le même jour un directeur de district présida un examen d'un ordre inférieur.

Le 6, Li-zsui-tschen convoqua en sa présence les plus âgés des habitants, les questionna sur la misère du peuple, et leur promit des remèdes prompts et efficaces.

Le 9, on fondit de nouveaux sceaux pour l'empereur. Le même jour arriva une réponse d'U-szan-hui à son père. Celui-ci, cédant à des sollicitations répétées pour qu'il gagnât son fils à la cause des rebelles, lui avait écrit : « C'est pour l'amour de moi que la faveur impériale est allée te chercher, et tu n'as sans doute pas obtenu le grade de gène-

ral pour avoir remporté de grandes victoires dans le cours de quelques années. Tu t'opiniâtres et t'entêtes maintenant dans la conviction que tu es un puissant adversaire et que tu aurais tort de venir ici à moins de recevoir des preuves particulières de faveur. C'est en vain que tu cherches à augmenter tes forces en restant à la tête de tes troupes et en attendant l'ennemi. Si les troupes de Li-zsui-tschen marchent droit à toi en fortes masses, tu n'auras pas la ressource d'occuper une position qui puisse influencer sur l'issue de la guerre. Tu n'as pas assez de troupes pour te mesurer contre les nôtres en bataille rangée, et les forces te manquent pour triompher d'eux. Ta cause une fois perdue, il ne sera pas aisé de détourner de toi la main du destin. Notre empereur est déjà mort et la vie de ton père tient à un fil. Celui qui sait comprendre son époque, sait aussi se ménager un changement acceptable. Jadis Sjuï-juan-tschji abandonna les princes de Chan, et passa aux princes de Wei, sans qu'on puisse l'appeler un traître¹; Zsui-szjui abandonna les princes de Tschu, et passa aux Wu, et de celui-là encore on ne peut pas dire qu'il ait déshonoré son père. Si nous comparons ces deux exemples, le dernier est plus difficile à imiter que le premier. C'est pourquoi je te conseille de te rendre à l'heure qu'il est, en temps utile, les mains liées et la bouche close, avec la hache et la bière; tu auras pour récompense la dignité de *chou* et tu conserveras le renom d'un enfant respectueux.

» D'une part, la colère et les fanfaronnades seraient sans profit; d'autre part, les relations d'hôte à convive disparaîtraient. Tes faibles forces ne sont pas capables de résister à des armées nombreuses, tes camps et tes remparts seront anéantis en une matinée. Ton père aussi, quoique tout à fait innocent, subira une mort honteuse. Vie et renom fuiront ensemble; tu violes d'un seul coup les devoirs de sujet et de fils: que peut-il y avoir de plus douloureux pour le cœur? Le proverbe dit: « Personne ne peut connaître le fils que le père. » Je ne veux pas me comparer à Tschjao-sche, mais toi tu ne surpasseras pas non plus Tschjao-ko en déraison. Je t'indique la bonne voie, et c'est de quoi je t'assure mainte et mainte fois. »

Cette lettre, rédigée par un haut fonctionnaire du nouveau souverain, et simplement recopiée par le père d'U-szan-hui, fit sur ce dernier une impression toute contraire à celle qu'on s'en était promise. Les rebelles comptaient fermement que la piété filiale attirerait U-szan-hui de leur

¹ Il y fut poussé par une lettre supposée écrite au nom de sa mère; quand la mère l'apprit, elle s'étrangla sur-le-champ.

côté. Mais U-szan-hui tomba, en recevant la lettre, dans un violent accès d'indignation. « Quel degré de bassesse chez ces mutins ! s'écria-t-il. Est-ce qu'U-szan-hui, s'il est vraiment énergique et brave, peut se livrer à eux, et attirer sur lui la risée de tous les siècles ? Voilà qu'il est devenu impossible de garder à la fois la fidélité à son empereur et l'obéissance envers son père ! » Là-dessus, il ordonna à ses officiers de tuer le messager. Quelques-uns répliquèrent : « Nous sommes prêts à nous battre jusqu'à la mort. Mais pour le moment il vaut bien mieux prendre pour nos troupes l'argent qu'on nous envoie, et tomber ensuite à l'improviste sur les rebelles. » U-szan-hui approuva ce conseil et répondit au messager : « Avant que je me rende, je désire voir un des enfants de l'empereur. » Le haut prix que les révoltés attachaient à la soumission d'U-szan-hui ressort de ce qu'ils envoyèrent, aussitôt après la réception de cette réponse, le prince Din-wan au camp de Tan-tun. Mais U-szan-hui, qui avait déjà appelé les Mantchoux à son secours, s'empara le 4 de la quatrième lune de la forteresse Schan-chai-huan, et Tan-tun, qui s'était rendu avec la forteresse de Zsui-jun-huan, et qui manœuvrait présentement contre U-szan-hui, repassa du côté de ce dernier, et amena le prince Din-wan avec lui. U-szan-hui écrivit ensuite à Li-szui-tschen qu'il couperait court à la guerre si on lui envoyait l'héritier du trône. En même temps (le 9) il faisait circuler dans la capitale la réponse suivante à son père : « U-szan-hui, le fils indigne, pleure du sang et se baisse cent fois jusqu'aux pieds de son sublime père. C'est à cause des mérites de mon père que j'ai été fait fonctionnaire, et je n'ai reçu de lui que de bons principes. C'est pourquoi il faut que je risque ma tête, en me rendant coupable du crime de soutenir la guerre. Je m'épuise jour et nuit en combinaisons, dans l'attente du jour heureux où je pourrai témoigner à l'empereur ma reconnaissance pour sa très-haute faveur. Des troubles sérieux ont agité jusqu'ici la frontière, et mes troupes de Nin-juan sont pour ainsi dire les portiers de l'empire. Presque tous les postes de cette zone ont été perdus, mais j'ai cherché à les reprendre en doublant la valeur de mes forces. Quant à l'effronté Li-zsui-tschen, j'aurais dû sans plus de façon l'acculer et l'anéantir. La crainte de négliger d'autres affaires, si je marchais sur la capitale, m'a seule fait hésiter. Je ne croyais pas qu'il y eût dans l'empire des gens que le premier coup de vent disperserait. Mon père commandait la garde impériale, dont la force était considérable. Et comment les hautes murailles, fortifiées par un si grand nombre de tours, ont-elles pu tomber en deux jours, que dis-je, en un seul ? Si je marchais à présent sur la capitale, il serait trop

tard, mais en vérité tout cela me désole et m'indigne. J'ai appris en baissant la tête que l'illustre empereur n'est plus, que les fonctionnaires de l'État et le peuple sont livrés à l'outrage et à la mort; mes yeux se ferment de chagrin. Mais je crois encore que mon père gardera sa foi et fera son devoir, quoique la bonne cause soit vaincue; qu'il saisira l'occasion de porter un coup à l'usurpateur, et qu'il détesterait de partager la vie avec lui; que si la chose n'est pas possible, il se coupera la gorge afin de ne pas survivre à la ruine de l'empire, laissant après lui son fils éploré pour préparer la vengeance. Et si de fils à son tour était trahi par le succès, sa mort serait du moins aussi glorieuse que celle de son père. Ne serait-elle pas en effet la plus éclatante démonstration et de sa fidélité à son empereur et de son respect filial? Mais pourquoi donc ménages-tu ta vie par une faiblesse qui n'est que trahison, et pourquoi recules-tu de gaieté de cœur devant ton devoir le plus sacré? manques-tu de courage pour te battre contre l'ennemi? rougis-tu de la magnanimité qu'il y aurait à confondre les scélérats? Sjuï-juan-tschji est devenu par son manque de résolution la cause de la mort de sa mère, Wan-lin et Tschjao-bao¹ se sont rendus célèbres. Mais mon père, le chef illustre des gardes du corps, un des grands distingués dans l'empire, mon père faiblit et des femmes lui font honte! Mon père n'a pu rester fidèle à l'empereur, comment le fils garderait-il le respect dû au père? Je romps tout rapport avec toi, et je te fais savoir que si tu ne tentes rien contre les brigands, on peut bien te mettre dans une marmite ou dans un mortier pour m'attendrir, je n'y ferai pas attention. Ton fils, U-szan-hui, te fait encore cent révérences. »

Après avoir lu cette lettre, Li-zsui-tschen fit exécuter la famille entière de son beau-père, environ trente personnes.

Le 11, les rebelles apprirent que des troupes mantchones approchaient de la forteresse de Schan-chai-huan : il n'y avait pas à hésiter. Li-zsui-tschen pria ses généraux Lju-zsun-min et Li-mou de se mettre en campagne; ceux-ci, plongés dans toutes les délices depuis leur arrivée dans la capitale, n'étaient pas des mieux disposés. Lju-zsun-min gardait rancune à Li-zsui-tschen, à cause du traître Bo-huan-eni, son rival dans l'art de la guerre; il s'était encore refroidi depuis qu'il s'était

¹ Allusion à deux particularités de la guerre de dynastie dans l'histoire ancienne de la Chine. La mère de Wan-lin fut prise par ses adversaires sans que les sentiments de son fils en fussent ébranlés. Le même fait se représente dans l'histoire de Tschjao-bao; mais ici, la mère, qui est au pouvoir des ennemis, excite elle-même son fils à charger le jour de la bataille.

vu privé de toute part dans le pillage de la capitale. Comme il refusait de marcher, Li-zsui-tschen publia un édit dans lequel il fixait son propre départ au 13, et condamnait à mort tous les parents de l'empereur Min. L'ordre fut exécuté et étendu aux gardes du corps.

Li-zsui-tschen, à la tête de quatre cent mille hommes, se mit le 12 en route pour l'Est. Lorsqu'il sortit à cheval par la porte Zjan-muin, il avait derrière lui le fils aîné du dernier empereur, accompagné de Lju-zsun-min. Li-mou et Nju-zsin-szin restèrent pour garder la ville.

Sur ces entrefaites, un inconnu avait affiché dans la rue Si-tschan-an-zse une proclamation qui portait que la durée assignée par le ciel à la dynastie des Min n'était pas encore écoulée; que le peuple devait lui rester fidèle, et le 20 du mois élever au trône l'héritier légitime. Lju-zsun-min avait déjà puni de mort plusieurs habitants à propos de placards affichés contre leurs maisons; mais cette fois la proclamation était collée au mur du palais même, de telle sorte qu'on ne pouvait s'en prendre à personne. La police recourut à des mesures plus sévères, et on informa secrètement Li-zsui-tschen de cet incident.

Le 15, ce chef de la révolte était rendu à Mi-jun-szjan, chef-lieu d'un district, et les généraux restés dans la capitale avaient transporté tout l'or et l'argent pillés, après l'avoir converti en lingots, dans le gouvernement de Schan-szi. Outre l'argent que leur avait rapporté le pillage de la capitale et de toutes les autres villes, on prétend que les rebelles avaient tiré d'une seule caisse, restée intacte dans le palais, trois cent soixante-dix évan d'argent en lingots de cinq cents lana chacun : somme énorme et presque incroyable.

Quand les rebelles arrivèrent le 17 au chef-lieu de district Jun-pin-fu, le peu de troupes qui restaient à U-szan-hui se battirent tout un jour contre eux avec un tel acharnement qu'elles n'eurent pas le temps de manger. Pour tromper l'ennemi, U-szan-hui disposa une grande multitude de peuple avec des drapeaux et des tambours dans un camp en dehors des retranchements; mais Li-zsui-tschen emporta bien vite ce fantôme de camp, tua tout ce qui s'y trouvait, vieux et jeunes, et serra de près U-szan-hui en personne. Ce dernier trouvait ses forces trop faibles pour risquer une bataille, et il supplia instamment les Mantchoux de lui apporter l'assistance qu'il leur avait déjà demandée. Il dépêcha huit fois coup sur coup son messenger au prince des Mantchoux, rassura enfin leur prudence, et cent quarante mille hommes, sous la conduite du prince Jui-wan, vinrent à son secours. Il se rendit dans leur camp, causa avec leur chef, se nomma son sujet (tschen), se coupa les cheveux à la mode des Mantchoux, immola un cheval

blanc au ciel, un bœuf noir à la terre, et rompit une flèche par manière de serment. De retour à son camp, il ordonna à tous les siens de se raser les cheveux à la mode mantchoue, mais ne put faire exécuter cet ordre dans le tumulte incessant du combat. Afin que les Mantchoux eussent cependant un moyen de distinguer ses gens des rebelles, il recommanda aux siens de s'attacher au haut de l'habit trois rubans de toile blanche, larges chacun de trois doigts, et fit connaître aux alliés ce signe de reconnaissance. Les trois rubans avaient été choisis parce que l'armée était conduite par U-szan-hui et que szan veut dire trois; la couleur blanche faisait allusion à la pureté de mœurs des troupes mantchoues.

Le 19, U-szan-hui se battit de concert avec les Mantchoux contre Li-zsui-tschen. A la prière de leur prince, il avait ce jour-là pris la conduite de l'avant-garde, tant pour tâter l'ennemi que pour attester la bonté de sa cause. Le combat dura jusqu'au coucher du soleil, et les rebelles s'aperçurent qu'ils avaient affaire à un ennemi dangereux. On parlait même déjà dans la capitale de la défaite des mutins, et on mettait en état les armes de jet.

Le 20 eut lieu la bataille décisive. La lutte, engagée cette fois encore par U-szan-hui, était arrivée au moment critique, quand le prince des Mantchoux lança à deux reprises dix mille cuirassiers sur le flanc droit de l'ennemi. Les rebelles ne tinrent pas. Li-zsui-tschen, accompagné de l'héritier du trône et de quelques douzaines de cavaliers, gagna une hauteur dans l'enceinte voisine d'un temple d'idoles, et suivit de là la marche de l'action. Ils virent bientôt des masses de troupes sous un drapeau blanc, pareilles aux vagues de la marée montante, renverser devant elles tout ce qu'elles atteignaient. Ils s'enfuirent. Li-zsui-tschen s'enfuit, et Lju-zsun-min, son général en chef, ce brave incomparable, s'enfuit également grièvement blessé.

Les rebelles avaient le lendemain dressé leur camp près de Jun-pin-fu, lorsqu'ils furent rejoints par un messager d'U-szan-hui chargé d'offrir la paix et de réclamer la personne de l'héritier du trône. Li-zsui-tschen se réjouit de cet agréable échange, expédia l'héritier du trône, et les hostilités furent interrompues. Mais à peine U-szan-hui avait-il atteint son but, à peine tenait-il l'héritier dans son camp, qu'il ordonna à Li-zsui-tschen de se retirer le plus loin possible de la capitale, parce que lui, U-szan-hui, voulait sans plus tarder replacer l'héritier de l'empire sur le trône. Il se trompait malheureusement dans son calcul : le trône n'appartenait plus à l'hôte (à l'héritier), mais aux convives (aux Mantchoux).

Li-zsui-tschen retourna immédiatement avec ses troupes vers la capitale, où il parvint le 26. Furieux de sa défaite, incapable de se maintenir longtemps dans la ville, il donna, le 27, à ses troupes toute licence de tuer, de voler et de piller. Le même jour arriva une proclamation d'U-szan-hui, dans laquelle il annonçait aux habitants la prochaine arrivée des défenseurs de la bonne cause, et commandait à tout le monde de prendre le deuil pour l'empereur défunt et de se préparer à recevoir le successeur légitime.

Quoique Li-zsui-tschen ne pût tenir dans la capitale, il ne laissa pas d'accomplir la cérémonie de l'avènement au trône dans la salle Wu-in-djan : il créa empereurs et impératrices ses ancêtres jusqu'à la septième génération, donna à son empire le nom de Da-schun-ho (le grand empire obéissant au ciel), et prit lui-même le titre de Jun-tschan (celui qui brille éternellement). Comme un avènement sans une intervention particulière de la volonté céleste ne paraissait pas aux rebelles tout à fait convenable, ils s'arrangèrent pour qu'on découvrit comme par hasard un vase au fond duquel on avait d'avance gravé la date précise de l'avènement. Le vase passa pour un présage merveilleux. Et comme si ce n'était pas assez de ce premier mensonge, ils vêtirent du costume des lamas de l'ouest quelques hommes, qui se présentèrent comme venant de loin, de leur propre mouvement, par un instinct miraculeux, pour apporter leurs félicitations au nouvel empereur. Le jour même de son avènement, Li-zsui-tschen se préparait d'ailleurs à de nouvelles atrocités, par lesquelles il voulait couronner la misère qu'il avait causée à la capitale du pays. Le palais entier fut rempli de paille.

Le 30, Li-zsui-tschen, à cheval, dans son attirail ordinaire simplement augmenté du parasol impérial, à la tête de troupes nombreuses, sortit de la capitale dans la direction de l'ouest. Tous ses complices le suivaient; les fonctionnaires qui avaient depuis longtemps passé de son côté reçurent une escorte; les autres n'eurent point cet avantage. On avait contraint les magistrats de la capitale de se rassembler aux portes de la ville, où ils firent la génuflexion devant l'usurpateur; on les avertit d'ailleurs de ne pas le suivre plus loin. Le peuple, de son côté, n'avait pas eu d'autre parti à prendre que de s'accommoder à l'ordre de quitter la ville; à quelques douzaines de verstes de là, les rebelles tombèrent sur ces pauvres gens, sabrèrent les uns et traînèrent les autres avec eux. Le feu avait déjà été mis aux principaux bâtiments du palais, au temple des ancêtres, à la ville même. Du palais, il ne resta que la salle Wu-in-djan, et de la ville il n'y eut d'épargné que le

groupe de rues qui aboutit à la porte Zan-miun, cette porte même et encore les rues ~~Dun-zsjan-mi-szjan~~ et ~~Si-zsjan-mi-szjan~~ avec les édifices d'alentour. Les rebelles n'avaient eu ces ménagements que pour laisser une retraite ouverte aux incendiaires. Quand les flammes eurent tout envahi, les deux mille rebelles qui étaient restés en ville dans ce but en sortirent au galop, et frappèrent encore sur le peuple. Mais le peuple, lassé enfin de ce jeu sanglant, s'arma comme il put, barricada les rues par où les rebelles devaient passer, et dès le soir, de cette dernière troupe il n'en restait pas un en vie. En dehors même de la ville, toutes les maisons, toutes les baraques avaient été incendiées; Péking et ses environs formaient une mer de flammes. On dit que les lamentations se faisaient entendre à deux douzaines de verstes chinoises.

De ce jour date une nouvelle époque dans l'histoire de la Chine. Le prince des Mantchoux commanda à U-szan-hui de poursuivre les rebelles, et prit Péking le 3 de la cinquième lune. Il s'attribua provisoirement les droits de l'autorité, et par ses habiles mesures fonda en Chine un nouvel empire mantchou. La dignité impériale échut en partage au principal prince de ce peuple.

RIEN QU'UNE ÂME

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE

DE

M. GUILLAUME WOLFSOHN¹.

¹ Ce drame, vive et juste attaque contre le servage russe, eut de la peine à se faire jouer sur les scènes allemandes. Les censures dramatiques l'écartaient comme pièce de tendance. Il fut froidement accueilli à Leipzig, mieux à Königsberg et à Stettin, et obtint enfin, après toutes sortes de vicissitudes, un succès retentissant à Berlin. La censure prussienne, craignant de causer un déplaisir à la Russie, l'avait défendu à la veille de la représentation. Mais M. de Budberg, alors ambassadeur de Russie à Berlin, auquel l'auteur en appela, eut le tact libéral de faire lever l'interdit. Aujourd'hui que le gouvernement russe a entrepris l'abolition du servage, la pièce de tendance est devenue presque une pièce de circonstance.

Le drame de M. Wolfsohn a fait maintenant le tour de presque toutes les scènes allemandes. Les meilleures représentations ont été celles du grand théâtre de Dresde, où madame Bayer-Bürck remplit le rôle d'Hélène, et M. Bogumil-Davison celui du prince Michel.

La pièce n'est pas sans défauts : la marche de l'action n'est pas régulière, et souvent les scènes ne se tiennent pas suffisamment. Les figures sont bien posées, mais moins peintes que simplement esquissées. Alexandre Wolinski est trop froid pour nous passionner. Le dénouement a paru défectueux à la critique allemande, à laquelle il nous semble que l'auteur ne répond que faiblement sur ce point dans sa préface. Il ne sort pas naturellement de l'action, et ressemble tout à fait à celui de *Tartuffe* :

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude....

Ce qui plaît sans réserve, c'est la peinture vraie et comique des mœurs : des travers de la haute société, aussi bien que de la bêtise naïve et inculte des paysans. On trouvera, sans que nous ayons besoin de les signaler d'avance, de belles et fortes situations dramatiques, et l'énergique et touchante figure d'Hélène réunira, nous le pensons, tous les suffrages. L'auteur ne pouvait trouver mieux pour nous faire toucher au doigt toute l'horreur du servage.

Un mot pour expliquer le titre : les propriétaires russes comptent leurs serfs par âmes, comme font souvent les statistiques pour la population des villes. *Rien qu'une âme* signifie donc : Rien qu'un serf ou une serve. Mais il y a en même temps dans le titre une sorte de jeu de mots suffisamment expliqué dans la pièce. Rien qu'une âme, *mais* une âme, voilà le sens du drame.

(Note du traducteur.)

PERSONNAGES.

LA GÉNÉRALE.

La comtesse RAJEW, sa sœur.

MARY, fille de la comtesse.

HÉLÈNE, élevée dans la maison de la comtesse.

Le prince MICHEL,

ALEXANDRE WOLINSKY,

Le conseiller aulique BELSKY,

Le major MILOUTIN,

Le conseiller d'État MUSKOFF,

Le procureur LWOFF,

AGASIA, sa femme.

Ses filles.

ANATOLE, cousin du prince Michel, ami d'Alexandre.

L'adjudant RUMIN.

LYDIE, plus tard sa femme.

MÉLANIE, }
NADINE, } ses amies.

DE GRAVENECK, colonel de gendarmes.

Un pope.

MAXIME, vieux jardinier,

IEGOR, jeune paysan,

PRASCOWIA, sa fiancée,

FÉDOR,

GRÉGOR,

PIERRE,

ALESCHA,

IWAN, domestique du prince.

STEPAN, staroste (ancien du village),

KUSMA,

ANTIPPE,

PAUL, domestique d'Alexandre.

IAKOW, domestique de la comtesse.

NICOLAI, domestique d'Anatole.

Un officier de gendarmes.

} riches seigneurs et voisins de campagne.

} paysans de la propriété du prince Michel.

} musiciens du prince.

} paysans de la propriété d'Alexandre.

SEIGNEURS, GENDARMES, DOMESTIQUES, PAYSANS ET PAYSANNES.

*La scène se passe au premier acte à Saint-Petersbourg, dans la maison de la comtesse ;
au second acte et au commencement du troisième, dans la propriété d'Alexandre,
ensuite dans la propriété du prince Michel, et à la fin du cinquième acte, dans la
prison du chef-lieu du gouvernement.*

RIEN QU'UNE AME.

ACTE PREMIER.

Hôtel de la comtesse.

(Chambre élégante. Deux portes ouvertes au fond. Deux portes latérales. Par la porte gauche du fond on voit le jardin ; par celle de droite, une enfilade de pièces brillamment éclairées. Sur le devant, à gauche, une grande glace. Une lampe suspendue au plafond répand une lumière adoucie et rose.)

SCÈNE I

(On entend une musique de danse très-animée, exécutée sur le piano. Des hommes et des femmes en grande toilette entrent par la porte gauche du fond, et ressortent par la porte latérale de droite. Ensuite, du côté opposé, paraît l'adjutant, regardant autour de lui.)

L'ADJUDANT.

J'ai fait la ronde. Où diable a-t-elle pu se cacher ? Elle jouait encore il n'y a qu'un instant, je ne la quittais pas des yeux... et, tout à coup, disparue ! Si j'avais pu la trouver ici ! Charmante retraite, si intime... si bien faite pour un tête-à-tête ! (Il regarde dans la glace.) Oh ! oh ! le miroir me donne un démenti.... Il m'annonce l'approche d'un témoin : c'est, ma foi, *monsieur Alexandre Wolinsky*¹ qui s'avance d'un air grave et méditatif, comme s'il couvrait les projets de réforme universelle qu'il a rapportés d'Amérique. Faut-il lui céder la place ? Non, j'ai trop envie de parler entre quatre yeux à cet original, que tout le monde ici a voulu pénétrer, et qui a rebuté tout le monde par son silence.

(Il s'étend nonchalamment sur le canapé. Une pendule sonne huit heures.)

SCÈNE II

L'ADJUDANT, ALEXANDRE.

(En apercevant l'adjutant, Alexandre s'arrête, irrésolu, à la porte droite du fond.)

L'ADJUDANT se tournant vers lui.

Approchez ; on ne vous dérangera pas, si vous voulez.

ALEXANDRE entrant.

Personne ne me dérange.

¹ Tous les mots soulignés sont en français dans le texte.

L'ADJUDANT.

Je suis alors d'autant plus charmé que nous ayons eu la même idée.

ALEXANDRE.

Laquelle?

L'ADJUDANT.

Celle de chercher ce petit coin solitaire. Il n'y en a pas de meilleur dans toute la maison pour se remettre des fatigues de cette soirée. Ne trouvez-vous pas comme moi?

ALEXANDRE.

Je ne suis pas fatigué.

L'ADJUDANT.

Si, si; vous surtout, vous devez être sur les dents. Vous soutenez un siège en règle, et, pour moi, j'ai en vain cherché le bonheur de vous approcher.

ALEXANDRE.

Je le regrette beaucoup, si vous aviez quelque chose à m'apprendre.

L'ADJUDANT se levant.

Au contraire, c'est moi qui voulais apprendre de vous. Votre séjour au delà de l'Océan, une vie si pleine de mouvement, tant d'expérience, tout cela donne beaucoup à parler.

ALEXANDRE.

Bien plus à penser.

L'ADJUDANT.

Vous êtes avare de paroles : c'est la plainte générale. On est tenté de croire que la capitale vous effarouche.

ALEXANDRE.

Moi?

L'ADJUDANT.

Aussi bien sait-on que vous voulez déjà la quitter.

ALEXANDRE.

Les biens dont je prends possession réclament ma présence et mon expérience.

L'ADJUDANT.

Les beaux biens que vous avez hérités de feu monsieur votre oncle? Vous voulez donc y passer l'été?

ALEXANDRE.

Toute ma vie.

L'ADJUDANT.

Vraiment?... Une grande résolution, après de si grands voyages, agréable du reste pour vos nombreux voisins, parmi lesquels j'espère bientôt m'inscrire. Au premier jour, je suivrai mon général dans la capitale de votre gouvernement. Il est nommé gouverneur à la place de feu monsieur votre oncle.

ALEXANDRE *distrain*.

Vraiment?

L'ADJUDANT.

Mais je m'aperçois, monsieur, que vous aimez mieux en ce moment penser que parler; je ne veux pas vous gêner. Je me dédommagerai sur vos terres. Là, j'espère que nous nous verrons plus souvent. (Il s'incline et regarde, en marchant, vers le jardin. — A part.) Une robe blanche! c'est elle!

(Il sort rapidement par la porte gauche du fond.)

SCÈNE III.ALEXANDRE *seul*.

Quelle perspective! De nombreux voisins! Il semblait sourire malicieusement, comme s'il eût su que ses paroles sonnaient à mon oreille comme des menaces. Et dire que je dois le trouver encore là-bas! Cette rencontre m'inquiète, je ne sais pourquoi. S'il avait dit plus qu'il ne voulait dire, quand il lui est échappé que nous nous étions rencontrés dans une même pensée? Son regard a si souvent croisé le mien aujourd'hui; il suivait la même direction, il avait le même but.... Qu'est-ce que cette jeune fille? qu'est-elle ici? Une enfant adoptive, m'a-t-on dit; ce qu'on appelle ainsi chez nous : les pauvres enfants de la charité!... Mais elle ne leur ressemble pas. Ce n'est pas la crainte et l'humilité qui parlent en ces traits calmes et sérieux, c'est la révolte intérieure! Cependant, elle supporte son état; elle le supporte comme une grande destinée. Elle chante, m'a-t-on dit, à ravir. Et quand j'en parlai à la générale, elle me répondit : « La danse passe avant aujourd'hui; il faut qu'elle joue. » Jouer.... Et il faut!

SCÈNE IV.

ALEXANDRE, MÉLANIE, NADINE, LYDIE.

MÉLANIE à moitié derrière la scène.

Ici, *chère Lydie!* Ici nous sommes seules. Cette chambre est la jumelle de l'autre.

NADINE derrière la scène.

Symétrie parfaite!

MÉLANIE entrant avec Lydie et Nadine par la porte droite du fond;
apercevant Alexandre.

Ah! pardon, monsieur; nous n'avions pas remarqué.

ALEXANDRE.

Que vous n'étiez pas seules ici?

MÉLANIE.

Que vous vouliez y être seul.

ALEXANDRE.

Il y a assez longtemps que j'y suis, et vous avez le droit de demander
que je vous cède la place.

(Il s'incline et sort par la porte latérale de gauche.)

SCÈNE V.

MÉLANIE, LYDIE, NADINE.

MÉLANIE.

Qu'en dites-vous?

LYDIE.

Que si l'occasion de causer avec des dames....

NADINE.

Se présente ainsi....

LYDIE.

Et qu'on en use si peu....

MÉLANIE.

Qu'on montre si ouvertement qu'on ne veut pas en user....

NADINE.

C'est très-maladroit....

LYDIE.

Très-peu attentionné....

NADINE.

Et malgré la prétendue politesse....

LYDIE.

Très-offensant.

MÉLANIE.

Ah, ah, ah! Vous n'avez pas voulu me croire.... C'est un sauvage des
forêts vierges. Il n'a pas d'yeux pour les dames.

NADINE.

Il en avait cependant pour la musicienne de la maison.

LYDIE.

Pour la... comment l'appelle-t-on déjà? Pour l'orpheline?

MÉLANIE.

Orpheline... ah, ah, ah! Quand on a certains parents, c'est encore pis qu'être orpheline.

LYDIE.

Quelle horreur! Veux-tu parler de l'enfant adoptive de la comtesse?

NADINE.

Qu'elle a élevée comme une demoiselle?

LYDIE.

Et que, par jalousie, elle traite maintenant comme une esclave.

MÉLANIE.

Comme une esclave! Ah, ah, ah! comme si elle ne l'était pas.... Elle n'appartient pas, il est vrai, à la comtesse.... Mais où vivez-vous donc pour ne rien savoir? *Mon Dieu!* quelle innocence de pensionnat!

NADINE.

En revanche, tu es notre *chronique scandaleuse vivante*.

MÉLANIE.

Ainsi, vous ne savez véritablement pas d'où elle vient? Elle vient des terres du prince Michel.

NADINE.

Ce vieux Silène?

MÉLANIE.

Il était dans ses beaux jours....

NADINE.

C'est-à-dire dans la nuit des temps.

MÉLANIE.

Un adorateur de la comtesse; il faisait tout pour lui plaire.

NADINE.

Quand elle était encore vieille fille?

MÉLANIE.

Non, quand elle était déjà une vieille jeune femme. Elle débordait alors de sentiments philanthropiques, et avait une indigestion de Rousseau. Elle voulait élever tout le monde, et justement elle découvrit chez le prince Michel cette petite paysanne aux yeux noirs.... Elle la lui demanda....

NADINE.

Très-bien ! Pour faire de l'enfant de campagne une enfant de compagnie.

MÉLANIE.

Tu t'exténueras de jeux de mots aujourd'hui. La paysanne, comme tu vois....

LYDIE.

A, dit-on, toute une bibliothèque dans la tête.

NADINE.

Le mieux, c'est qu'elle fait parfaitement danser.

MÉLANIE.

Elle chante encore plus divinement.

LYDIE.

Mais, *quelle horreur !* la mêler ainsi à nous *sans façon !* Tous les officiers lui font la cour....

MÉLANIE.

Elle est assez jolie pour cela.

NADINE.

Plus jolie, à coup sûr, que la reine de la fête.

LYDIE.

C'est bien aussi pour cela que celle-ci est de si mauvaise humeur.

MÉLANIE.

La comtesse Mary ? Elle n'a pas sujet d'être gaie. Quand pour l'anniversaire de sa naissance il faut traverser une pareille soirée, autant vaut... ne pas être née.

LYDIE.

Qu'a-t-elle donc eu à traverser ?

MÉLANIE.

Voir sa tendre mère jouer pour elle son *va banque* et le perdre.

NADINE.

Avec qui ?

LYDIE vivement.

Pas avec l'adjudant, j'espère ?

MÉLANIE.

L'adjudant est un vieil ami de la maison ; mais, rassure-toi, il ne t'échappera pas. La comtesse couchait surtout en joue *monsieur Alexandre Wolinsky*.

NADINE.

Ce n'est pas étonnant. Il hérite de deux mille âmes non hypothéquées. Tout se presse vers lui.

LYDIE.

Quand il m'a été présenté, je n'ai pas même pu lui demander s'il avait été lié avec notre grand poète Pouschkin, et il doit l'avoir été.

MÉLANIE.

C'est, en tout cas, un jacobin comme lui.

LYDIE.

Le grand Pouschkin un jacobin!... Quel blasphème!

MÉLANIE.

Ton *monsieur Alexandre* l'est à coup sûr, et, de plus, on le dit franc-maçon. Tous les voisins à dix milles à la ronde se sont signés en apprenant qu'il se chargeait lui-même de ses biens.

NADINE.

Le prince Michel n'est-il pas aussi son voisin de campagne?

MÉLANIE.

Certainement, et il le connaît depuis l'enfance.

LYDIE.

Ce doit être cependant un homme bien intéressant. Il a quelque chose, sais-tu, quelque chose à *la Byron*.

MÉLANIE.

Ne boite-t-il pas un peu? Nos hommes intéressants boitent tous : ce sont tous des... Byron.

NADINE.

Silence! voici la comtesse.

MÉLANIE.

Vraiment!

LYDIE.

Avec sa sœur....

MÉLANIE.

Et mademoiselle sa fille.

NADINE.

Sauve qui peut! Plutôt dans le jardin... plutôt attraper une fluxion de poitrine, que d'entendre ici un discours si plein de symétrie et d'ennui mortel! Pour l'amour de Dieu, venez, *mesdames!*

(Elles sortent par la porte gauche du fond.)

SCÈNE VI

LA GÉNÉRALE, LA COMTESSE, MARY, entrant par la porte du fond.

MARY.

Nous avons passé par toutes les pièces, *maman*. Vous le voyez, Hélène n'est nulle part.

LA COMTESSE.

Ni dans le jardin?...

MARY.

Aucun des domestiques ne l'y a trouvée.

LA GÉNÉRALE.

C'est déjà mal qu'on ait dû la chercher là.

LA COMTESSE.

Elle me met hors de moi. Voilà dix minutes de plus qu'il n'est permis d'en mettre entre deux danses. La symétrie de la fête!...

LA GÉNÉRALE.

Non-seulement de la fête, comtesse! Il faut te le dire une bonne fois, l'ordre de toute ta maison demande qu'une fille de paysans ne s'émancipe pas....

LA COMTESSE.

A-t-elle oublié où est sa place?

LA GÉNÉRALE.

C'est ce que toi-même as malheureusement oublié la première, comtesse. Si elle était restée à sa place, elle serait assise maintenant parmi les domestiques du prince Michel, non dans ton salon, au piano, couverte de blondes, et parée de fleurs.

LA COMTESSE.

Ah! ma sœur, je ne puis rien te répondre; je sens de jour en jour davantage combien tes reproches sont justes. Pourquoi me faut-il expier si cher ce que par humanité....

LA GÉNÉRALE.

Avec ton humanité!... Phrases que je ne puis pas entendre, faiblesse de nerfs que tu as fait venir de Paris avec tes livres! Si tu t'étais mariée comme moi de bonne heure, et avais eu une douzaine d'enfants....

LA COMTESSE.

Ah! *ma sœur*, si vous vouliez ne pas parler de votre douzaine d'enfants!

LA GÉNÉRALE.

Sain et bon sang russe, à l'abri de ces simagrées qui t'ont fait oublier tous tes devoirs envers ton état, envers ta maison.

LA COMTESSE.

Ma sœur, faites donc attention devant qui.... (En regardant Mary, à celle-ci.) Mary, retourne au salon et mets-toi au piano pour qu'on n'attende pas trop longtemps.

MARY.

Si vous l'ordonnez, *maman*.... Ne suis-je pas habituée à faire ce qu'Hélène ne fait pas?

SCÈNE VII

LA COMTESSE, LA GÉNÉRALE.

LA GÉNÉRALE.

La bonne enfant! qu'elle me fait mal!... Mère dénaturée! Tu ne vois donc pas que cette serve se trouvera toujours comme un obstacle dans le chemin de notre Mary?... Depuis la mort du comte, ta maison est un colombier pour les jeunes gens.... Qu'y a gagné ta Mary? Tu as rendu ~~cette~~ Hélène capable de séduire toute une armée... oui, de séduire comme Mary ne le peut pas, et ne le devrait pas si elle le pouvait.

LA COMTESSE.

Oh! ma sœur, tu m'accables.

LA GÉNÉRALE.

Quand tu as du monde chez toi, ta vanité n'a pas de cesse qu'elle n'ait fait entendre cette Hélène. Après, ne t'en fâche pas, Mary ne peut plus se faire écouter.... On prend feu pour l'admirable voix d'Hélène, on attend avec impatience... comme aujourd'hui encore....

LA COMTESSE.

Elle ne chantera pas aujourd'hui.

LA GÉNÉRALE.

On l'a déjà demandé.... *Monsieur Alexandre Wolinsky* lui-même.

LA COMTESSE hors d'elle-même.

Non, non, elle ne....

LA GÉNÉRALE.

Et l'adjudant?... Comme s'il n'était au monde que pour tourner les feuillets quand elle joue.... Avec cela, il lui lance des regards tels que la ~~péronnelle~~ elle-même en devient rouge, rouge....

LA COMTESSE.

Ma sœur, je n'ai pas ma tête à moi.... Viens à mon aide, agis pour moi.

LA GÉNÉRALE.

Ah ! si j'avais attendu ta prière. — J'ai agi pour toi : j'ai tout écrit en détail au prince Michel, il y a déjà quelques semaines : quel prodige d'enfant tu as élevé, et s'il ne voudrait pas terminer l'éducation ; qu'il pouvait reprendre son bijou, et l'enchâsser dans sa vraie monture. Je me tromperais fort s'il n'y consentait avec joie.

LA COMTESSE.

Comment, ma sœur ? Quelle idée ?... Tu voudrais... il faudrait.... Ce n'est pas possible....

LA GÉNÉRALE.

Voilà que ta philanthropie te reprend ! Tu es toute pâle.... Vas-tu t'évanouir par pure humanité ? Retournons au salon ; on ne doit pas remarquer notre absence. Pendant ce temps, je vais me mettre en quête de ton Hélène.

SCÈNE VIII

HÉLÈNE venant précipitamment du jardin, et à sa suite L'ADJUDANT.

HÉLÈNE.

Pas plus loin, monsieur !

L'ADJUDANT.

Pas plus loin, j'en suis d'accord, ma belle fugitive, jusqu'à ce que j'aie une réponse.

HÉLÈNE.

Qu'avez-vous à me demander ?

L'ADJUDANT.

Bien des choses.... Pourquoi vous êtes-vous enfuie dans le jardin ? Pourquoi m'êtes-vous échappée ? Pourquoi ne voulez-vous pas m'entendre ? Pourquoi....

HÉLÈNE.

C'est à moi de vous interroger, monsieur. Pourquoi me recherchez-vous ainsi ? Pourquoi me poursuivez-vous ? Pourquoi m'appeliez-vous ?

L'ADJUDANT.

Oh ! je suis loin d'avoir fini ; j'ai dix pourquoi à vous opposer. Pourquoi vos petites mains, quand elles jouent, appellent-elles le baiser ? Pourquoi vos yeux brillent-ils à ravir ?

HÉLÈNE.

Taisez-vous, monsieur.

L'ADJUDANT.

Non, je ne me tairai pas. Il me faut une réponse.

HÉLÈNE.

Eh bien, vous l'aurez.... Pourquoi j'ai fui dans le jardin, pourquoi j'ai fui devant vous?... Parce que j'avais hâte de me soustraire à vos flatteries offensantes, à vos indignes familiarités. Pourquoi je ne voulais pas vous écouter, parce que je ne vous ai que trop écouté, et que, par Dieu, je n'entendrai plus un mot de vous, ou j'appelle toute la compagnie pour la rendre témoin de la manière dont vous outragez une jeune fille, que vous traitez ainsi parce qu'elle n'est pas une de vos nobles demoiselles, qu'elle n'a ni mère ni sœur à ses côtés, qu'elle n'appartient à personne qu'à elle-même.

L'ADJUDANT.

Touchant, mais inexact. (Hélène veut s'éloigner, il se met devant elle.) Restez. Je ne vous quitte pas que vous n'ayez entendu raison là-dessus.... Que vous n'apparteniez à personne qu'à vous-même, c'est une petite erreur. A qui vous appartenez, je vais vous le dire : entre nous, passez-moi cette liberté, vous appartenez au prince Michel.

HÉLÈNE.

O ciel !

L'ADJUDANT.

Vous le saviez ! Le prince Michel et moi nous sommes les meilleurs amis, et le prince fait quelque chose pour ses amis. Ainsi, petite Hélène, plus de sentiments tragiques....

(Il veut l'embrasser.)

HÉLÈNE.

Arrière ! arrière !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LA GÉNÉRALE.

LA GÉNÉRALE.

Que vois-je !... Vous ici, monsieur l'adjudant... et, si j'en crois les apparences, dans le plus tendre tête-à-tête ?...

L'ADJUDANT.

Oui, chère générale, dans le plus tendre tête-à-tête !... Mais soyez in-

dulgente. Nous autres, rudes guerriers, nous avons les cœurs les plus galants.

LA GÉNÉRALE à Hélène.

Hélène! tu t'es esquivée sous les yeux de ta bienfaitrice, tu as sans honte oublié devoir et convenances... ne te montre plus au salon.

HÉLÈNE.

C'est une grâce que je vous demande.

LA GÉNÉRALE.

Retire-toi dans ta chambre!... On t'y fera connaître ce qui t'attend.

HÉLÈNE.

Je vous en remercie.

(Elle sort par la porte latérale droite.)

LA GÉNÉRALE.

Monsieur l'adjudant! je ne sais ce que les hommes en pourront penser; mais moi, je ne suis pas disposée à plaisanter quand il s'agit de l'honneur de ma sœur.

L'ADJUDANT.

Ne le prenez donc pas tant au sérieux, ma toute bonne!... Un passe-temps, un simple passe-temps! Et pourquoi donc ces créatures seraient-elles au monde? Pensez-vous que je ne savais pas à qui j'avais affaire? Moi, un vieil ami de la maison! Ainsi, ne me boudez pas, je vous en prie, je vous en supplie.

LA GÉNÉRALE.

A peine si l'on peut croire combien vous autres hommes restez longtemps jeunes!

L'ADJUDANT.

Vous êtes la magnanimité même. Acceptez mon bras, madame.

(Tous deux sortent par la porte droite du fond.)

SCÈNE X.

LA COMTESSE seule.

Tous mes plans détruits!... Tout ce que j'espérais de cette fête renversé par elle!... Abominable perfidie! J'avais combiné tout avec tant de symétrie. Cela ne devait paraître qu'une modeste fête de famille : un anniversaire ne doit pas être autre chose. Aussi je n'avais pas pris d'orchestre... un simple piano avec un enfant de la maison.... Enfant de la maison! folie! Que Dieu me pardonne d'avoir pu être aussi cou-

pable envers ma Mary !... Et elle, l'ingrate, elle laisse ma fille jouer à sa place, ma fille, l'héroïne de la fête !... Et elle court dans le jardin, fait l'enjôleuse, et reste seule avec l'adjudant.... O scandale ! Et ici, dans ma maison ! Et c'est à moi que cela arrive, à moi !...

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LA GÉNÉRALE.

LA GÉNÉRALE.

Les invités nous ont quittés, comtesse. Es-tu enfin remise de ton saisissement ?

LA COMTESSE.

Ah ! ma sœur, je n'y tiens plus.

LA GÉNÉRALE.

Ce sont les suites de ta philanthropie, les fruits de ton éducation !

LA COMTESSE.

Ah ! j'avais tout arrangé avec tant de symétrie.... Je voulais ennoblir cette engeance d'esclaves.

LA GÉNÉRALE.

Fais donc d'une jeune louve un chien mignon : dès qu'elle sera grande, elle courra dans la forêt.

LA COMTESSE,

Et cette arrogance ! cette fierté ! Je pense qu'elle va s'affaïsser à mon premier regard. Pas du tout : elle se tient devant moi, droite, ferme, et me regarde fixement. « Tu as osé... lui dis-je avec colère. — Ce à quoi j'étais forcée, me répond-elle tranquillement. — Dans ma maison ? contre toutes les convenances ? — Pourquoi invitez-vous dans votre maison des hommes qui les oublient toutes ? » Moi, déjà hors d'haleine : « Comment as-tu pu t'éloigner ainsi ? — Comment avait-on pu m'approcher ainsi ? » dit-elle avec une fierté qui l'eût fait prendre pour une fille de comtesse ?

LA GÉNÉRALE.

Ne le lui as-tu pas laissé croire assez longtemps ? Il a fallu, pour te faire réfléchir, que tout le monde le crût, que partout elle brillât et fût distinguée.

LA COMTESSE.

Mais elle sait et sent maintenant ce qu'elle est.

LA GÉNÉRALE.

Aussi se cache-t-elle où et comme elle peut.

LA COMTESSE.

Tu te trompes. Sa nature orgueilleuse et hostile ne s'en montre que plus ouvertement. Elle nous hait....

LA GÉNÉRALE.

Et peut même devenir dangereuse.

LA COMTESSE.

Souvent il me semble qu'elle veut nous empoisonner du regard moi et ma fille.

LA GÉNÉRALE.

Pourvu qu'elle s'en tienne aux regards.

LA COMTESSE.

Oh!... Et ce serpent, je l'ai réchauffé dans mon sein! Tu as raison, ma sœur, il faut que je le rejette dans le bournier dont je l'ai tiré.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTES; IAKOW entre par la porte latérale de gauche.

IAKOW.

Excellence, un paysan étranger apporte cette lettre pour madame la générale.

LA GÉNÉRALE ouvre la lettre.

Ah! du prince Michel!... Plus tôt encore que je ne pensais.... Faites attendre le porteur.

(Iakow sort.)

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, LA GÉNÉRALE.

LA COMTESSE.

Une lettre parfumée!

LA GÉNÉRALE regardant la lettre.

Et qui sent à moitié la peau de mouton. C'est tout comme le contenu : des compliments du temps de Louis XIV, et des expressions qu'il emprunte à ses valets d'écurie.

LA COMTESSE.

Rien d'intéressant?

LA GÉNÉRALE regardant la lettre.

Jusqu'à présent, peu pour nous.... Mais ici.... Enfin.... Je ne me suis pas trompée! Le prince Michel se réjouit de reprendre ton Hélène, te remercie de ta peine et regrette tes contrariétés, sans se défendre pourtant d'une joie malicieuse. Je vais te lire le passage :

(Elle lit.)

« Dix-huit ans sont un espace de temps dans lequel changent bien
» des pensées. J'espère que ma comtesse adorée n'est restée fidèle qu'à
» ses bons sentiments envers ses respectueux amis, et non à ses opi-
» nions trop françaises sur notre peuple.... »

Françaises, oui, c'est le mot.

(Elle lit.)

« On peut bien élever cette canaille, mais avec la corde et le nerf de
» bœuf. *Je veux être pendu si ce n'est pas ça.* Il ne faut pas la gâter, et
» notre chère comtesse en a fait la triste expérience. Je l'aurais prédit
» il y a dix-huit ans, quand elle eut l'idée originale de prendre ce joli
» petit paquet chez elle. Je sais comment finissent les essais de ce
» genre. Il est heureux que la comtesse n'ait pas pensé à me demander
» alors la liberté de la petite fille; j'aurais été capable.... Que n'aurait
» obtenu de moi la belle comtesse? Mais, de cette manière, il n'y a
» rien de perdu, et je pourrai encore essayer mes petits talents de
» correcteur et de dresseur. Que la petite Hélène ait appris à si bien
» parler, comme je l'entends dire, et ait même tant lu, je m'en bats
» l'œil; mais qu'elle chante et joue du piano, cela m'arrange à ravir.
» Depuis quelques années, je ne vis que de jouissances musicales. J'ai
» dans mon domestique deux violonistes et deux flûtistes, musiciens
» consommés, qui se laissent monter comme une boîte à musique : je
» n'ai qu'à faire un signe de la main.... »

Ce qui suit est peu intéressant! Voilà.

(Elle donne la lettre à la comtesse.)

LA COMTESSE, qui jette un coup d'œil dedans, tourne la feuille.

Ah, encore un post-scriptum!... Ciel! ai-je bien lu?... Vois! vois!

LA GÉNÉRALE, lui prenant la lettre des mains, lit.

« Le paysan peut emmener aussitôt Hélène. » C'est.... *mon Dieu!* c'est au delà de toute attente! Le bouquet pour la fin! Parfait! charmant!... Qu'on dise encore que le prince Michel n'a pas l'esprit inventif et le sentiment délicat. Délicieux! délicieux! Cette humiliation est faite pour

elle.... Ce sera une leçon, une scène, n'est-ce pas, comtesse, tout à fait de ton goût?

LA COMTESSE.

Pour l'amour de Dieu! ma sœur, elle peut partir, je veux l'oublier pour toujours.... Seulement, épargne-moi cet adieu... charge-toi de tout.... Qu'elle conserve tous ses vêtements, toutes ses parures.... Il me faut la paix.... Je veux sortir.

LA GÉNÉRALE.

Bien, je reste. Envoie-la seulement.

(La comtesse sort.)

SCÈNE XIV.

LA GÉNÉRALE seule.

Ta bénédiction d'adieu ne te manquera pas, Hélène. Pour ma part, je ne veux pas te l'abréger.

SCÈNE XV.

LA GÉNÉRALE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Vous m'avez fait appeler?...

LA GÉNÉRALE.

Pour te faire connaître ton jugement, puisque tu as perdu même le droit de l'entendre de la bouche de ta bienfaitrice.

HÉLÈNE.

Mon jugement?... Je ne sais encore de quoi je suis accusée... et déjà jugée?

LA GÉNÉRALE.

Tu dis que tu ne sais pas?...

HÉLÈNE.

Vous et la comtesse, vous m'avez accablée des reproches les plus humiliants parce qu'un impudent s'est permis.... Mais ma faute, personne ne me l'a encore nommée, personne ne l'a examinée, et cependant cet examen devrait précéder le jugement.

LA GÉNÉRALE.

Ce qui devait précéder le jugement l'a précédé; ce n'est plus le moment de subterfuges qui te sont aussi faciles qu'ils sont maintenant

inutiles. Mais ce qui suit le jugement, c'est la punition, non pour une faute, mais pour cent; non pour aujourd'hui, mais pour des années qui t'ont montrée indigne de tout rapport avec nous.

HÉLÈNE.

Pour des années qui ont fait pour moi de ces rapports la plus dure des punitions! Et vous croyez qu'il existe un châtiment que je ne connaisse pas?

LA GÉNÉRALE.

Malheureuse!... Oui, tu apprendras qui tu es, tu iras là où tu t'en souviendras en toute éternité.

HÉLÈNE.

Cette éternité, je l'ai vécue ici; ici où tout me rappelait mon état: chaque regard, chaque mot, chaque outrage, chaque flatterie! Je l'ai épuisée ici par mes larmes amères; je l'ai mesurée autant qu'on peut la mesurer, dans mes nuits sans sommeil. Cette éternité ne m'effraye plus.

LA GÉNÉRALE.

Si la comtesse entendait cela! si elle apprenait comme tu lui savais gré de ses bienfaits! Toi que nous avons tirée de la boue, mise parmi les hommes civilisés, que nous avons initiée aux langues et aux arts! Non, il vaut mieux qu'elle ne soit pas témoin de cette impudence inouïe.

HÉLÈNE.

Vous m'avez tirée de la boue?... Le monde de mensonge et d'égoïsme où vous m'avez introduite est-il plus pur que la misère de mon enfance? Sont-ce des hommes civilisés, les êtres si ingénieux à dégrader un être humain?... Vous m'avez appris les langues... pour entendre dans chacune d'elles ce qu'est le droit divin et le droit humain, et que je suis exclue de tous les deux! Vous m'avez élevée jusqu'à l'art... pour me faire sentir plus douloureusement la profanation de l'art en moi, en moi, que vous avez dégradée, ravalée au rôle d'instrument, que vous avez jetée en spectacle à une curiosité impudente, dont vous avez fait le divertissement d'une oisiveté corrompue.... Et je vous en remercierais!... Réjouissez-vous que je ne vous en remercie pas.

LA GÉNÉRALE.

Ah! comtesse, à quelle épouvantable créature tu voulais servir de mère!

HÉLÈNE.

Mère?... Ne touchez pas à ce sentiment!... La seule femme qui m'ait

aimée, qui m'ait serrée contre son cœur, on m'a arrachée à elle.... Ce qu'est un père, une mère, je ne le sais pas.... Voilà votre ouvrage, le premier des bienfaits dont vous faites parade!

LA GÉNÉRALE.

Tremble, bientôt ta conscience te forcera à rougir de ton père.

HÉLÈNE.

Moi, rougir de mon père?... Oh! que je le trouve seulement! Fût-il couvert de haillons comme le dernier des mendiants, ne pût-il bégayer qu'un seul mot : enfant! fille! je le vénérerai comme un saint!... Oh! que je le trouve, que je le voie!...

LA GÉNÉRALE se tournant avec vivacité vers le jardin, où le vieux Maxime, accompagné de Iakow, vient de paraître.

Tu le vois!

SCÈNE XVI

LES PRÉCÉDENTES, MAXIME.

LA GÉNÉRALE fait signe à Maxime d'avancer.

Approche, vieux! (Maxime entre en se courbant profondément.) Voilà ta fille, que tu vas ramener à son maître.

MAXIME.

Elle... ma.... Seigneur Jésus!... Elle, la petite Hélène?... ma.... ce n'est... non... ce n'est pas possible!

HÉLÈNE.

Toi mon père?... Mon Dieu! mon Dieu!... Cette tête blanche... c'est la tête de mon père!... Oui, c'est toi! (Elle s'avance vers lui les bras ouverts et tombe presque évanouie.) Je suis Hélène... ton enfant.... Père! père! viens dans les bras de ton enfant!

MAXIME.

Je ne rêve pas?... Madame... ne me trompez pas.... Il y a dix-huit ans que je ne l'ai vue... mes yeux sont faibles... ne me trompez pas!....

HÉLÈNE à son cou.

Oh! regarde-moi, mon père! reconnais ton enfant!

MAXIME fondant en larmes.

Cela n'est pas possible.... Cette demoiselle... non, jamais.... C'est ma fille que je dois ramener au prince, à notre seigneur.... Mais toi... mais vous.... Oh! je suis un pauvre homme malade.... Je n'ai pas d'enfant....

HÉLÈNE.

Tu en as un... tu en as un en moi! Père! ne me repousse pas! Pourquoi as-tu peur de moi? Sont-ce ces colifichets qui t'empêchent de reconnaître ton enfant?... Qu'ils disparaissent. (Elle jette avec violence toute sa parure.) Père! ne reconnais-tu pas la voix de ton enfant?...

MAXIME.

Non.... Tu as beau dire, petite Hélène?... Ce ne peut pas être toi... tu ne peux pas vivre chez nous.... Ces petites mains douces! Malheur à moi! malheur!...

HÉLÈNE.

Je peux vivre chez vous, mon père! je veux vivre avec vous, avec vous seul! Ces mains te soigneront! elles feront tout pour toi! Oh! je suis jeune, je peux, je veux... je supporterai avec toi, pour toi, ce que tu ne pourras plus... moi, qui ai supporté le fardeau le plus lourd!...

MAXIME.

Jamais!... Malheureux homme que je suis!

HÉLÈNE.

Tu ne l'es pas!... Nous sommes heureux, très-heureux! Je te retrouve, je retrouve ma mère....

MAXIME.

Non, petite Hélène, ta mère... depuis longtemps....

(Il se couvre le visage en pleurant.)

HÉLÈNE.

O ma mère! que j'aurais voulu te voir une fois encore!... Ne pleure pas, mon père! je la remplacerai pour toi!... Je te possède, j'aurai des frères, des sœurs... des sœurs de souffrance et de force.... Viens, mon père! je suis heureuse de sortir de cet air... il est empesté... de fuir ce sol... il me brûle les pieds!... Je m'en vais avec toi, mon père! (A la générale.) J'abjure toute société avec vous, pour toujours! Je vous quitte avec la bénédiction de Dieu, et je tends ici ma main vers lui et je jure : Plus de rapport désormais entre vous et moi, entre vos pareils et les miens!

(La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

(Propriété d'Alexandre Wolinsky. Campagne, village. Sur le devant, à droite, le château.)

SCÈNE I.

ANTIPPE ET KUSMA entrant par la gauche.

KUSMA.

Voilà donc notre nouveau maître arrivé tout de même ! Ce matin, au point du jour, le staroste a fait tambouriner dans le village pour la réception. Et hier encore, qui faisait l'incrédule Thomas ?

ANTIPPE.

C'est vrai, je n'ai pas voulu le croire, et ne sais encore ce que j'en dois penser, car personne ici ne sait positivement ce qu'il est, comment il est, où il est.

KUSMA.

Où il est?... ici. C'est justement ce que je te dis. — Comment il est ? comment peut-il être?... Comme tout le monde. — Et ce qu'il est?... l'héritier de notre maître, Dieu ait son âme. Il n'a pas besoin d'être autre chose.

ANTIPPE.

Mais, comment est-il l'héritier ? ce n'est pas le fils....

KUSMA.

Non, mais le neveu.

ANTIPPE.

Mais comment le neveu?... Du frère de son père ou de la sœur de sa mère, ou, voulais-je dire, de la sœur de son père ou du frère de sa mère ? Oui, c'est cela ! Mais que je le voie seulement.

KUSMA.

On dit qu'il a voyagé très-loin, même au delà de la mer.

ANTIPPE.

Chez les Allemands ?

KUSMA.

Non, chez les Français, m'a-t-on dit.

ANTIPPE.

Français ou pas Français, ce sont toujours des Allemands.

KUSMA.

Sans doute.

ANTIPPE.

Et c'est de cela que tu te réjouis? Dieu nous préserve de ces oiseaux d'outre-mer.

KUSMA.

Écoute! voilà nos gens qui arrivent déjà avec leur tapage.

ANTIPPE.

Le staroste ferme la marche.

KUSMA.

Bien lesté.

ANTIPPE.

Comme toujours.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UNE TROUPE DE PAYSANS, STEPAN.

STEPAN *chancelant en marchant.*

Vous êtes tous réunis?

KUSMA.

Tous ceux qui ont pu quitter le travail.

STEPAN.

Quitter? vous avais-je dit de quitter? C'est venir qu'il fallait... tas de fainéants! Ça, mettez-vous en cercle!... Bien! que personne ne bouge! comme les soldats!

ANTIPPE.

Mais, staroste, nous ne sommes pas des soldats.

STEPAN.

Je le sais bien. Vous êtes un tas de gueux! J'en ai été un, de soldat. Quand notre petite et maintenant bienheureuse mère Catherine passa par ici....

ANTIPPE.

Vous étiez soldat alors?

STEPAN.

Imbécile! j'étais un bambin de quatre ans. Les paysans coururent au-devant d'elle pour crier hurrah!... Et c'est alors que j'ai vu comment on reçoit les maîtres.

ANTIPPE.

Mais c'était l'impératrice, et aujourd'hui....

STEPAN.

C'est notre maître. Seigneur est seigneur. Qu'est-ce qu'un rustre comme toi entend à cela? Le bâton... voilà ton maître. Je sais ce qu'est un maître.... Ah! Dieu, quelle joie! (Il chancelle. A un paysan à côté de lui.) Ne branle pas, vieux chenapan! Toi, avec les poules, mets-toi là. (Un paysan s'avance, tenant des poules dans la main.) Les poules à droite! Où sont les œufs? (Un paysan s'avance avec une corbeille d'œufs.) Les œufs à gauche!

ANTIPPE.

Mais, staroste, voilà la gauche.

STEPAN.

Gauche toi-même, lourdaud contrefait! (A un paysan qui porte un pain énorme.) Toi, avec le pain, immédiatement derrière moi. (A un autre qui porte une assiette avec du sel.) Et toi, tout à côté. Attention! il va venir. Dès qu'il se montrera, gonflez vos poumons, et dussiez-vous crever, chiens maudits, hurrah! hurrah! hurrah!... Attention!... Ensuite, je m'avance avec le pain et le sel, et vous immédiatement derrière avec les poules et les œufs.... Alors, vous criez encore une fois hurrah! hurrah!... Alors, je parle.

ANTIPPE.

Que direz-vous, staroste?

STEPAN.

Salut! dirai-je; prends notre pain et notre sel. (Il pleure.) Ah! petit père, notre bienfaiteur!

ANTIPPE.

Avec cette figure? Tu pleures tout à fait comme au festin funèbre de feu notre maître.

STEPAN.

Dois-je donc trépigner comme un Cosaque? comme cela? (Il appuie les mains sur ses hanches et tape des pieds.) ou danser une sauteuse? comme cela? (Il essaye de faire de grands sauts et tombe.)

(Alexandre a paru pendant ce temps à la porte du château.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ALEXANDRE.

ALEXANDRE voyant les sauts de Stepan.

Prenez garde, vieux! (Il s'approche des paysans.) Bonjour, enfants!

LES PAYSANS.

Hourrah! hourrah! hourrah!

STEPAN, qui se relève en hâte et avec effort.

Hourrah! (Il prend le pain.) Voilà le pain!... Hourrah!... Voilà le sel! monseigneur.... Prends.... (Il veut tendre le pain, fait un faux pas, et le laisse tomber.) Excusez-moi! c'est ce diable d'âge qui m'est entré dans les jambes.

ALEXANDRE.

Vous êtes?...

STEPAN.

Staroste, monseigneur!

ALEXANDRE.

Vous ne me semblez pas fait pour votre poste : le staroste doit maintenir l'ordre et commencer par lui-même. Vous ne paraissez pas....

STEPAN.

Petit père!.. bienfaiteur!.. ne sois donc pas fâché!

(Il tombe à ses pieds.)

ALEXANDRE.

Que faites-vous?... Levez-vous! Il me faut des gens qui ne se grisent pas.

STEPAN.

Mon Dieu, monseigneur! un petit verre de plus, c'est tout.... Dans la joie! On n'est pas des Turcs. Tous, demande-leur, nous sommes fous de joie... d'avoir un si bon maître. Petit père! bienfaiteur!

(Il saisit l'habit d'Alexandre et le baise.)

LES PAYSANS.

Hourrah! hourrah!

ALEXANDRE se défendant du staroste.

Doucement, amis, et modérez-vous!... Je vois avec plaisir que vous avez confiance et espoir en moi; mais vous ne me connaissez pas encore, et la joie que je puis vous donner n'est pas assez grande pour vous faire oublier le deuil de votre ancien maître....

STEPAN.

Oublier! Comment le pourrions-nous? comment nous y prendrions-nous?... Ah! monseigneur, si je me suis donné du cœur, c'est aussi contre le chagrin. On n'est pas des païens!...

ALEXANDRE.

Allez chez vous, et remplissez mieux votre emploi.

STEPAN prend à un paysan le pain, qu'il a ramassé.

Voici, monseigneur, notre pain et notre sel.

ALEXANDRE.

Merci.... Donnez le pain aux pauvres, si vous pouvez vous en passer.

STEPAN montrant du doigt les poules et les œufs.

Et ici.... Mais les drôles ne bougent pas plus que des pieux!

ALEXANDRE.

Je vois, je vois : un symbole de votre économie, une image de votre travail.... J'aurai soin que ce travail trouve sa juste récompense et que votre état s'améliore. Il y a des machines en route, vous apprendrez à vous en servir. Rentrez chez vous; soyez laborieux; portez-vous bien.

(Il rentre au château.)

SCÈNE IV.

KUSMA, ANTIPPE, STEPAN ET LES PAYSANS.

ANTIPPE.

Eh bien, que pensez-vous, staroste?

KUSMA et quelques PAYSANS qui s'avancent, tandis que les autres restent encore tout ébahis.

Oui, staroste, que pensez-vous? Oui, que pensez-vous?

STEPAN.

Que vous êtes des imbéciles! Toujours hurrah et hurrah!

KUSMA.

C'est vous qui nous l'aviez ordonné.

STEPAN.

Oui, mais comme monseigneur le disait, doucement, avec modération; vous l'avez bien entendu. Quant à moi, je n'ai pas perdu ses paroles, et vais mettre de suite de l'ordre parmi vous.

ANTIPPE.

Savez-vous, staroste, ce que je pense?

STEPAN.

Ce doit être quelque chose de beau.

LES PAYSANS.

Que penses-tu, Antippe? que penses-tu?

ANTIPPE.

Que ce n'était pas du tout notre maître.

STEPAN.

Le drôle est fou.

ANTIPPE.

Et vous, vous êtes sôûl.

STEPAN.

Veux-tu bien !...

ANTIPPE.

Notre maître ne peut être qu'un Russe, un orthodoxe, pas vrai?

STEPAN.

Eh bien?

ANTIPPE.

Et ce serait là un Russe? Je veux qu'on me coupe le cou....

STEPAN.

Ne nous a-t-il pas parlé en bon russe?

ANTIPPE.

Vous avez compris quelque chose à ce qu'il a dit? aux poules et aux œufs, qui sont l'image de votre économie? Qu'est-ce que cette image? Nous n'avons d'images que celles des saints. Chez les Français, de l'autre côté de la mer, les poules et les œufs peuvent être des images.

LES PAYSANS.

Oui! oui! Ici Antippe a raison.

ANTIPPE.

Et le pain, et le sel, il ne les a pas pris.... Est-ce qu'un Russe ferait cela? A-t-on jamais entendu quelque chose de pareil?

LES PAYSANS.

Jamais.

ANTIPPE.

Et des machines en route? Des machines! n'est-ce pas inouï?

Inouï !

LES PAYSANS.

ANTIPPE.

Donc ce ne peut pas être un Russe ; donc ce ne peut pas être notre maître.

LES PAYSANS.

Non ! non ! ce n'est pas notre maître.

STEPAN.

Qu'est cela ? Voulez-vous faire du bruit maintenant ? Gredins ! je vais vous étriller. Le staroste doit entretenir l'ordre, a-t-il dit...

ANTIPPE.

Et commencer par lui-même.

STEPAN.

Rentrez chez vous, a-t-il dit.... Et soyez sobre, a-t-il dit. Retenez cela.

ANTIPPE.

Retenez-le vous-même, staroste.

STEPAN.

Décampez, drôles !

(Il chasse les paysans devant lui. Tous sortent.)

SCÈNE V.

(Salon dans le château. Au fond une grande porte ouverte qui donne dans une autre pièce ; à droite et à gauche portes latérales ; à gauche une fenêtre.)

ALEXANDRE ET ANATOLE entrent par la porte du milieu, ensuite PAUL.

ALEXANDRE.

Toi ici, Anatole ! Je me serais attendu à tout plutôt qu'à cette rencontre.

ANATOLE.

Et moi, Alexandre, à tout, plutôt qu'à la surprise que tu me causes : te voir, toi, le disciple de la liberté américaine, venir récolter sur le sol où nos arbres généalogiques ont leurs racines.

ALEXANDRE.

Je suis venu, mon ami, pour semer, non pour récolter, et mes semences ne produiront pas, je pense, d'arbres généalogiques.

ANATOLE.

Mais des âmes ! des âmes cependant !

ALEXANDRE.

Oui, des âmes.

ANATOLE.

Je connais cela. Tu vas suspendre partout le portrait de Washington, mettre le buste de Washington sur ton secrétaire, adorer Washington, rêver de Washington, et avec cela manger et boire tout à ton aise tes âmes russes.

ALEXANDRE.

Adorer l'image de Washington ? rêver de Washington ? Il faudrait pour cela continuer nos rêves de l'université, être resté ce que tu es resté, toi....

ANATOLE.

Et je m'aperçois que tu ne l'es pas resté.

ALEXANDRE.

Autrement, j'écirais encore des poésies, comme toi.

ANATOLE.

Qu'as-tu fait de mieux depuis ?

ALEXANDRE.

Je n'ai rien fait ! mais je n'ai pas cru non plus faire quelque chose en allégeant mon cœur par de belles paroles, ou en le gonflant de vœux bien intentionnés. Je n'ai rien fait ; aussi ne me tiens-je pas pour satisfait.

ANATOLE.

Et ici, sur tes magnifiques biens, tu vas trouver ta satisfaction et la fin ordinaire de nos mécontents.

ALEXANDRE.

De ceux qui sont mécontents du monde et des autres, non de ceux qui sont mécontents d'eux-mêmes. Les premiers finissent par ne satisfaire qu'eux-mêmes, ceux-ci par ne satisfaire qu'aux autres. Méconnais-moi tant que tu veux ; crois, si cela te fait plaisir, que je suis venu ici pour engraisser et jouer au maître.

ANATOLE.

Quant au dernier point, il te reste sans doute encore à faire des études ; tu n'en es encore qu'à l'a b c. J'ai vu tantôt, — de loin, je ne voulais pas te déranger, — comment tu saluais tes paysans et leur faisais de la morale. Je ne serais pas étonné qu'ils ne reconnussent pas même un Russe en toi.

ALEXANDRE.

Ah, oui ! tu as toujours été un de ces amis du peuple, divaguant sur

le développement national.... Certainement, j'aurais dû commencer par boire avec mes paysans à la fraternité nationale, comme nos vrais boyards, comme un prince Michel, qui sait par cœur tous les jurons russes aussi bien que les calembours parisiens.

ANATOLE.

Nous rendre compréhensibles au peuple est le premier pas vers lui.

ALEXANDRE.

Nous rendre compréhensibles ! Si j'avais montré à mes paysans ma bienveillance seulement comme ils sont capables de la comprendre, alors, sois-en certain, dans une heure, il m'eût fallu leur montrer ma colère comme ils peuvent la comprendre. Foin de votre amour du peuple ! c'est de l'hypocrisie, et pas autre chose. Foin de votre rapprochement ! Vous allez à eux pour qu'ils ne viennent pas à vous. Afin qu'ils ne mettent pas l'habit et les gants français, vous mettez le vieux sarrau russe sur les épaules et les vieux proverbes russes dans la bouche, et vous fraternisez avec eux tant que vous êtes leurs hôtes. Plutôt que de les rendre vos égaux pour toujours, vous devenez un instant leurs pareils. O écrivains nationaux, qui écrivez de petits contes populaires, et, tout au plus, parfois quelques lettres d'affranchissement !

ANATOLE.

Vas-tu te moquer aussi des lettres d'affranchissement ? Est-ce une précaution que tu prends ? As-tu un autre but que la liberté ? Sans doute, tu viens d'entrer dans un port qui est un autre but.

ALEXANDRE.

L'oiseau mis tout petit en cage, je ne puis pas le lâcher tout d'un coup dans la forêt : sa liberté serait sa perte. Voulez-vous rendre les hommes libres, élevez-les d'abord.

ANATOLE.

Les élever d'abord ? Tu me fais là penser à une chose qui ne m'est pas sortie de la tête depuis que je suis en visite chez le prince Michel.... Et justement j'allais l'oublier ; tu fais bien de me la rappeler : ce sera la réponse à ton éducation préalable. Le prince Michel a fait prendre à la résidence une de ses serves qui a reçu la plus brillante éducation... une fille pleine d'esprit, une maëstra....

(Paul entre vivement, Anatole s'arrête.)

PAUL à Alexandre.

Monseigneur veut-il recevoir ? je vois arriver plusieurs équipages.

ALEXANDRE.

Des visites! maintenant....

ANATOLE l'interrompant.

Cela ne se demande pas. (A Paul.) Il faut les recevoir. (Paul sort.) Tu te ferais tout de suite une légion d'ennemis.

ALEXANDRE.

Eh bien, la jeune fille?

ANATOLE.

Retourne parmi les gens du prince Michel, parce que... parce qu'on l'a élevée avant de la rendre libre.... (Il s'approche de la fenêtre, tandis qu'Alexandre reste comme frappé d'une idée subite.) Diable! visites sur visites! tout le voisinage.... Allons, il faut prendre tes mesures pour un dîner monstre; sans compter que le prince Michel m'a dit qu'il viendrait. Rien que pour lui, il faudrait mettre ta cuisine en branle; il ne vit plus que de musique et de plum-puddings.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, PAUL, puis le major MILOUTIN.

PAUL.

Monsieur le major Miloutin désire présenter ses hommages.

ALEXANDRE.

Il est le bien venu.

(Paul sort.)

LE MAJOR entrant.

Ma foi, je me présente moi-même.... Un vieux soldat va droit au but. Si je n'ai pas encore l'honneur d'être connu de vous, j'ai servi avec Son Excellence feu votre oncle dans le même régiment, il y a trente ans.... Et je me suis dit : le camarade de l'oncle est l'ami du neveu.

ALEXANDRE.

Très-flatteur pour moi. Ne voulez-vous pas prendre place?

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, PAUL, puis le procureur LWOFF avec sa femme et ses trois filles.

PAUL annonçant.

Monsieur le procureur Lwoff avec madame son épouse et mesdemoiselles ses filles.

ALEXANDRE.

Faites entrer.

(Paul sort.)

LE PROCUREUR entrant avec les dames.

Mon cher et excellent voisin! j'ai l'honneur.... A la campagne, nous ne faisons pas de cérémonies. Vous auriez, à vrai dire, dû nous faire la première visite; mais s'il fallait compter.... Voici ma femme, qui se réjouit beaucoup de faire votre connaissance... mes filles... Anna! Wera! Barbara!

MADAME LWOFF.

J'ai pensé qu'une vieille femme comme moi pouvait se permettre de venir chez un garçon comme vous, et (montrant ses filles) ces poussins sont en sûreté sous mes ailes.

ALEXANDRE.

Vous me faites trop d'honneur, mesdames! mais il faudra vous contenter d'une hospitalité de garçon.

ANATOLE.

Ne t'inquiète pas, je vais faire la maîtresse de maison, et tout arranger. Nos chers hôtes ne mourront pas de faim.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, PAUL, puis L'ADJUDANT, LYDIE, NADINE, MÉLANIE.

PAUL annonçant.

Monsieur l'adjudant Rurnin et madame son épouse....

ALEXANDRE.

On ne peut plus agréable.

(Paul sort.)

L'ADJUDANT entrant avec les dames.

Je suis heureux de renouveler notre connaissance de Pétersbourg, et je remplis en même temps le désir de ma jeune femme (il montre Lydie), qui profite de la liberté de la campagne pour se faire présenter chez vous sans plus de cérémonie, elle et ses amies.

ALEXANDRE.

Vous êtes trop bon. Merci, merci mille fois.

LYDIE.

Vous étiez lié avec notre grand poète Pouschkin?

ALEXANDRE.

J'ai été quelquefois son partenaire, madame, quand je partageais encore un peu sa passion pour le jeu.

LYDIE.

Le grand Pouschkin avait une passion pour le jeu ?

MÉLANIE.

Oh ! c'est connu de tout le monde.... Il jouait très, très-gros jeu.

LYDIE.

Lui, qui écrivait les élégies les plus émouvantes ?

NADINE.

Et les épigrammes les plus mordantes.

L'ADJUDANT à Alexandre.

Mon gouverneur compte que vous lui ferez bientôt le plaisir d'aller le voir.

ALEXANDRE.

Je me hâterai de lui en demander la faveur dès que j'irai à la ville.

LYDIE.

Vous avez l'air beaucoup mieux portant qu'à la soirée de la comtesse Rajew.

MÉLANIE.

Ah ! oui, à cette soirée ! La comtesse avait alors un si grand ennui avec sa fille adoptive.

ALEXANDRE vivement.

Sa fille adoptive ?

NADINE.

On veut savoir....

LYDIE l'interrompant.

Des cancans, *ma chère* ! Qui veut savoir ?

ALEXANDRE.

Puis-je vous prier, mesdames, de vouloir bien vous asseoir ?....

LYDIE bas à Mélanie.

Il n'est décidément pas intéressant.

MÉLANIE bas de même.

Il ne boite pas du tout.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, PAUL; tout de suite après lui le prince MICHEL,
suivi d'ANATOLE.

PAUL annonçant.

Le prince....

LE PRINCE interrompant Paul, qui s'éloigne aussitôt.

Bah! on ne m'annonce pas. Bonjour, mon garçon! (*Se jetant au cou d'Alexandre.*) Laisse-moi t'embrasser, jouvenceau de mon cœur. Il faut qu'il y ait un pareil événement, qu'un pareil voisin vous tombe des nues, pour faire sortir de chez lui un vieux goutteux comme moi.

ALEXANDRE.

Mettez-vous à votre aise, cher prince.

LE PRINCE.

Laisse-moi d'abord me débrouiller. (*A la société, qui s'est levée.*) Bonjour à tout le monde, de tout cœur! *Bonjour, mesdames! Ah! monsieur le procureur, je suis votre humble serviteur!...* Bonjour, major!... Eh, voilà le jeune couple! Quelle surprise, adjudant! Mes meilleures félicitations! (*A Lydie.*) Je pense, *madame*, que vous devez être contente de cet *aide de camp*?...

Quelle charmante idée!

L'aide de camp d'hyménée!

(Tous les visiteurs rient, et le prince plus fort que les autres.)

L'ADJUDANT.

Votre esprit est inépuisable, prince.

LYDIE.

Votre Altesse ne veut donc plus quitter du tout sa solitude des champs?

LE PRINCE.

Vouloir, vouloir, belle dame! c'est pouvoir qu'il faut dire, quand on est devenu vieux et roide. Mais pas encore obtus, Dieu merci, et il ne manque pas de bons amis qui viennent voir le vieil ermite. Maintenant j'ai même un poète pour compagnon de solitude! Vous le connaissez.... (*Le présentant.*) Mon cousin Anatole!

LYDIE à Anatole.

Qui n'aurait lu vos belles poésies?... Vous avez beaucoup de rapport avec notre grand Pouschkin.

LE PRINCE.

Encore plus avec moi : c'est mon véritable cousin ! Il peut vous dire comme nous savons passer le temps. Dans ma solitude, l'art a planté sa tente... la musique.... A propos, *mon cher Alexandre* ! je t'ai préparé une bienvenue.... Il faut que tu fasses connaissance avec mes musiciens. Ne sommes-nous pas ici une société improvisée ? Pourquoi n'improviserions-nous pas une fête, un dîner musical ? (Il se tourne vers la porte du milieu, par laquelle on voit dans le fond des domestiques dresser et couvrir une table.) Car ces préparatifs annoncent un dîner.

ALEXANDRE.

Cette improvisation, cher prince, est l'œuvre de notre Anatole.

LE PRINCE.

Ne pas oublier le vrai pudding ! *justement à l'anglaise, mon cher Américain* ! Ah ! ah ! ah !... Mais d'abord la musique ! Je ne suis pas de ces profanateurs qui font servir la musique à la digestion du dîner. Mes musiciens attendent dehors....

ALEXANDRE.

Dehors, cher prince ! Comment pouviez-vous.... (A un domestique qui se tient près de la porte.) Prie ces messieurs....

LE PRINCE.

Attends.... (A Alexandre.) A quoi penses-tu ? mes gens ? Crois-tu que je t'amène des virtuoses italiens ? Certes, ils peuvent lutter avec eux, Fédor surtout... magnifique flûte !... Mais Grégor aussi.... Et Pierre, excellent violon.... S'il pouvait seulement perdre l'habitude de.... (Il fait le geste d'un homme qui boit.) Fais-les entrer. (Au domestique.) Drôle, appelle-les....

(Le domestique s'éloigne.)

ALEXANDRE.

Mais, prince....

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, GRÉGOR, FÉDOR, PIERRE, ALESCHA, en habit,
leurs instruments à la main ; ensuite PAUL.

LE PRINCE.

Les voilà.... Voici Fédor ; vois un peu ses lèvres : c'est l'homme-flûte. En revanche, celui-ci (il montre Grégor), il m'a fallu lui inculquer la musique à coups de bâton.

ALEXANDRE *troublé.*

Prince!... (Aux musiciens.) Messieurs, vous aurez la bonté de nous donner un échantillon de votre talent. Ne voulez-vous pas vous asseoir?

LE PRINCE.

S'asseoir, et pourquoi pas?

FÉDOR, avec une profonde inclination, balbutiant.

Monseigneur! nous ne nous asseyons jamais.

GRÉGOR de même.

Nous avons été assis dans la voiture.

LE PRINCE *bas.*

Quelle idée, Alexandre? Ne me gâte pas mes gens.

(Des domestiques apportent et font circuler des rafraîchissements.)

ALEXANDRE.

Je vous en prie, messieurs!... Rien qu'une petite collation.

LE PRINCE.

Volontiers! j'accepte.

ALEXANDRE aux musiciens, qui sont restés timidement debout dans un coin, en faisant signe à un domestique qui porte des rafraîchissements.

Et vous, messieurs, vous prendrez bien aussi...

LE PRINCE *bas.*

As-tu ta raison, Alexandre? Mes gens? (Haut aux musiciens.) Allez à l'office, drôles, et faites-vous donner quelque chose. Mais Pierre, ne pompe pas trop... entends-tu?

ALEXANDRE pendant que les musiciens s'éloignent.

Mon prince! je ne le souffrirai pas... cela....

LE PRINCE le retenant.

Tête folle! si tu veux agir ainsi avec tes gens, on fera bien de te mettre en tutelle. Quelles idées! A mon Fédor, à mon Grégor, toutes ces gracieusetés! Quelles politesses vas-tu avoir pour la chanteuse que j'ai fait venir?

LYDIE.

Mon Dieu! une chanteuse?

LE PRINCE.

Encore une de mes gens; vous avez dû en entendre parler : cette Hélène que la bonne comtesse Rajew m'a dressée.

(Grand mouvement dans le cercle.)

ALEXANDRE hors de lui.

La comtesse Rajew?

ANATOLE.

Cousin, vous ne parlez pas sérieusement? Vous n'avez pas...

LE PRINCE.

Certainement j'ai.... Mais ce que tu as, je ne le comprends pas. Elle venait d'arriver au moment où je sortais pour venir ici; je n'avais plus le temps de la voir, mais j'ai donné l'ordre de la faire suivre immédiatement.

ALEXANDRE.

Que vous êtes-vous permis, prince?

ANATOLE.

Qu'avez-vous fait?

LYDIE.

Quelle horreur! Hélène encore avec nous!

LE PRINCE.

Étonnement général! bravo! c'est ce que j'aime! Je raffole des surprises; j'adore l'effet. Quand je disais : *Mon cher Alexandre*, je t'ai préparé une jolie bienvenue... cela devait être quelque chose! Concert instrumental et vocal! Cette Hélène doit chanter de manière à me payer de ses frais d'éducation, que je veux rembourser à la comtesse.... Et la fille a, dit-on, toutes les manières d'une grande dame! *Tant mieux! tant mieux!* Qu'elle s'habille comme une comtesse si cela lui plait, rien de mieux, je le veux même : cela ajoute au charme de la musique; mais si elle s'en fait accroire, si elle a des lubies, je les lui ferai passer, *parbleu!*

ALEXANDRE.

Prince, vous nous épargnerez un spectacle dans lequel votre rôle ne peut être digne d'envie.

LE PRINCE.

Parbleu! Mais que c'est drôle!

PAUL entrant, à Alexandre.

Votre Altesse, les musiciens de monseigneur demandent s'il faut faire entrer la chanteuse qui vient d'arriver.

ALEXANDRE faisant un signe comme pour repousser.

A aucun prix.

LE PRINCE.

Cela va sans dire! Hédà! Fédor! Grégor! faites-la entrer!

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, LES MUSICIENS, HÉLÈNE en habit de paysanne.

LE PRINCE.

C'est celle-là?... Tonnerre!... J'attends une grande dame... et je vois une servante.

ALEXANDRE en lui-même.

Dieu, elle-même!... Son noble visage!

LYDIE.

Quelle horreur! c'est elle vraiment.

MÉLANIE.

Non, cet événement....

NADINE.

Quel déguisement!

LE PRINCE.

D'où cette métamorphose?

HÉLÈNE au prince.

Seigneur! c'est vous qui êtes mon maître?

LE PRINCE.

Qui es-tu? dis-moi : Hélène que j'ai appelée ici, ou une paysanne?

HÉLÈNE.

Je m'appelle Hélène, et je suis une de vos paysannes; vous m'avez ordonné de venir, et je suis venue....

LE PRINCE.

Si tu es celle que j'attendais... sais-tu chanter?

HÉLÈNE.

Oui, seigneur.

LE PRINCE.

Alors, tu vas te faire entendre de suite.

HÉLÈNE.

Je ne le ferai pas, seigneur.

LE PRINCE.

C'est pour cela que tu es appelée ici.

HÉLÈNE.

Je ne veux pas, seigneur.

LE PRINCE.

Comment! tu penses encore avoir une volonté à toi, et tu t'appelles toi-même une de mes paysannes? Sais-tu bien ce que tu es par rapport à moi? Rien qu'une âme... comme tous les autres. Tout ce que tu es et tout ce que tu as est à ma disposition.

HÉLÈNE.

Ce que je suis... l'âme que je suis pour vous est en votre pouvoir; mais ce que j'ai... l'âme que j'ai est au mien : vous n'en pouvez pas disposer.

ALEXANDRE à lui-même.

Contiens-toi, mon cœur! elle va l'anéantir.... Malheur à celui que juge ce regard!

LE PRINCE.

C'est à mourir de rire. Ainsi, s'il me plaît de te faire labourer, laver, faire la cuisine, garder les oies, du matin au soir....

HÉLÈNE.

Je le ferai à toute heure; mon service, mon travail, sont à vous.

LE PRINCE.

Et s'il me plaît de te faire chanter du matin au soir?...

HÉLÈNE.

Je ne le ferai à aucune heure. Mon chant est mon âme; je l'ai pour Dieu, pour mon père et pour moi.

LE PRINCE.

Ah! trop subtile personne! je te....

ALEXANDRE éclatant.

Pas un mot de plus, prince! Je ne le supporterai pas plus longtemps; c'est assez!....

LE PRINCE.

Alexandre! n'empiète pas sur mes droits de maître.

ALEXANDRE.

Ni vous sur mes droits de maître de maison.

LE PRINCE.

Qu'est-ce à dire? Je demande une explication.

ALEXANDRE.

Je vais vous la donner; mais auparavant (montrant Hélène), il faut que je m'explique avec mademoiselle. (Il s'approche d'Hélène, et dit à voix basse,

et avec un grand trouble intérieur.) Que pareille chose ait pu vous arriver là où on m'appelle maître, j'en suis plus humilié que vous ne pouvez l'être. Je ne puis pas vous demander pardon d'une insulte qui me blesse encore plus que vous, et quand je le pourrais, je n'en ai pas le droit. Vous ne devez pas pardonner! Le ciel vous en préserve. Mais vous combattez un combat inégal! Contre cette grossièreté et ce caprice brutal, votre esprit? Ce sont des pierres qu'il faudrait jeter à ces drôles, non de pareilles perles. Une haine si belle, si noble, que balanceraient seuls tous les trésors de l'amour, vous la mettez dans le plateau contre cette méchanceté de singe. Laissez à d'autres le soin de vous garantir! (Haut.) Anatole! un service d'ami! Je veux que mademoiselle soit reconduite dans ma voiture... tu l'accompagneras! (Avec une profonde émotion, à Hélène.) Au revoir!...

HÉLÈNE à Anatole, qui s'est approché avec une inclination muette.

Restez, monsieur! mon père m'accompagne.

(Elle sort.)

LE PRINCE à Alexandre.

Ai-je perdu la raison?... Es-tu fou?... Ai-je bien entendu?... Tu l'appelais mademoiselle?... Qu'est-elle donc? *Marble!* Que peut-elle être?

ALEXANDRE.

Ce qu'elle est, prince?... Rien qu'une âme!

(La toile tombe.)

(*La fin au prochain numéro.*)

ROMÉO ET JULIETTE

AU VILLAGE¹.

III.

Le lendemain, le père de Sali était comme brisé, et ne voulut pas sortir de la maison. Jamais le sentiment de sa ruine n'avait si fortement pesé sur lui. Il lui semblait voir le spectre de la misère sous une forme plus précise et plus terrible, ricanant dans l'air épais de la taverne. Sa femme et lui fuyaient devant le fantôme, de la salle dans les sombres chambrettes, et des chambrettes dans la cuisine, pour de là se traîner de nouveau dans la salle déserte. Là ils se renfonçaient chacun dans un coin, se querellaient et se faisaient des reproches mutuels; puis ils s'assoupissaient, réveillés bientôt par des rêves inquiets, qui sortaient de leur conscience. Mais Sali ne voyait et n'entendait rien de tout cela; il ne pensait qu'à Véronique. Il lui semblait toujours non-seulement qu'il était énormément riche, mais encore qu'il avait appris une infinité de bonnes et belles choses. Cette science lui était comme tombée du ciel, et le plongeait dans le ravissement, et cependant il croyait avoir toujours su et connu ce qui maintenant le remplissait d'une si douce félicité. Certes, il ne se sentit ce jour-là ni désœuvré, ni malheureux, ni pauvre, ni sans espoir. N'avait-il pas assez à faire d'évoquer sans cesse et à tout moment la ravissante apparition de la veille? Mais cette surexcitation finit par rendre flottants et indécis les contours de son rêve, et il s'imagina qu'il ne savait pas réellement quelle mine avait Véronique. Il en avait bien retenu une image générale, mais il n'eût osé la décrire trait pour trait. Il voyait bien toujours cette image comme si elle était devant lui, et

¹ Voir la livraison de février.

il en subissait la charmante influence; mais il ne la voyait que comme un objet aperçu une fois, dont on est fasciné, et qu'on ne connaît cependant pas encore. Il se rappelait exactement et avec beaucoup de plaisir les traits de la petite fille d'autrefois, mais ce n'étaient plus ceux qu'il avait vus la veille. S'il n'eût plus jamais revu Véronique, sa mémoire eût bien su recomposer les traits aimés, mais alors elle refusait opiniâtrément ses services, parce que les yeux réclamaient leur droit et leur plaisir. L'après-midi donc Sali sortit de la ville, et se dirigea vers son ancien village, qui lui semblait alors une Jérusalem céleste, avec douze portes étincelantes.

En route, il rencontra le père de Véronique qui allait à la ville. Marti avait l'air sauvage et débraillé; sa barbe grise n'avait pas été faite depuis des semaines, et tout son extérieur montrait bien le méchant paysan ruiné, qui après avoir perdu son bien, ne songe plus qu'à faire du mal aux autres. Malgré tout, Sali ne le regarda plus avec haine, mais bien plutôt avec crainte et avec une certaine terreur; comme si sa vie eût dépendu de lui, et qu'il eût mieux aimé la devoir à sa pitié que la lui disputer de force. Marti le toisa de haut en bas d'un regard méchant, et continua sa route. Sali n'en fut pas fâché; et en voyant le vieillard s'éloigner du village, il comprit mieux ce que lui-même y venait chercher.

Par des sentiers qu'il connaissait d'ancienne date, il tourna autour du village, enfila des ruelles borgnes et arriva enfin en face de la maison de Marti. Il y avait des années qu'il ne s'en était pas vu si près; car même du temps où il habitait encore le village, les deux familles ennemies s'évitaient avec obstination. Aussi fut-il étonné de retrouver ce qu'il avait pourtant vu dans la maison de son père, et contempla-t-il avec stupéfaction la désolation qu'il avait devant lui. On avait enlevé à Marti une pièce de terre après l'autre; il ne lui restait plus que la maison avec la cour et un petit jardin, et le champ sur la hauteur près de la rivière dont il s'entêtait à ne pas se vouloir dessaisir. Mais il n'y était plus question d'une culture régulière, et au lieu de beaux épis de blé, on y voyait pêle-mêle des navets, des choux, des raves, et un peu de pommes de terre. Il ressemblait à un potager abandonné à lui-même, et disait bien nettement qu'il appartenait à des gens vivant au jour le jour, de la main à la bouche, arrachant aujourd'hui une poignée de navets, quand ils avaient faim et ne trouvaient rien de mieux, prenant demain des pommes de terre ou des choux, et laissant croître ou pourrir le reste à la grâce de Dieu. On y marchait comme sur le grand chemin, et il offrait presque l'aspect du champ abandonné

d'où était venu tout le mal. Autour de la maison, la ruine était encore plus visible. L'étable était vide, la porte ouverte pendait à un gond, et devant la sombre entrée, d'innombrables araignées avaient pendu leurs toiles. La grange était également ouverte, et on voyait accrochés à la porte de mauvais ustensiles de pêche. Dans la cour, pas une poule, pas un pigeon; ni chien, ni chat; la fontaine seule offrait encore l'image de la vie; mais l'eau ne coulait plus par le tuyau, elle s'échappait par une fente tout près du sol, et formait partout de petites mares. Le vieux Marti eût pu sans peine boucher le trou et raccommoder le tuyau, mais il aimait mieux laisser Véronique se donner beaucoup de mal pour dérober un peu d'eau pure à ces mares croupissantes, et laver le linge dans les trous, à côté de l'auge vide que la sécheresse avait fendillée. La maison n'était pas moins triste à contempler; les vitres, cassées en beaucoup d'endroits et restaurées avec du papier, étaient encore la seule chose gaie au milieu de cette ruine; les carreaux, lavés proprement, on pourrait même dire polis, jetaient une aussi vive clarté que ces beaux yeux, l'unique parure de la pauvre Véronique. Des touffes de haricots s'étaient accrochées tant bien que mal ici à un manche de râteau ou de balai, là à un espon-ton mangé par la rouille, arme vénérable qui avait servi au grand-père de Véronique; ailleurs, elles grimpaient gaiement le long d'une échelle vermoulue, et pendaient de là dans les petites croisées luisantes, comme les cheveux crépus de Véronique tombaient sur ses yeux.

Cette cour, où un peintre se fût mieux plu qu'un paysan, se trouvait un peu isolée. Sali n'aperçut pas une âme autour de lui. Il put donc s'appuyer en toute sûreté contre une vieille petite grange, et regarder fixement la maison silencieuse et délabrée. Il était depuis quelque temps dans cette posture quand Véronique parut sur le seuil de la porte, regardant devant elle vaguement, et comme concentrée en elle-même. Sali ne bougea pas et ne détourna pas les yeux. Le hasard la fit enfin regarder de son côté, et elle l'aperçut. Pendant quelque temps ils s'examinèrent l'un l'autre comme une apparition. Enfin, Sali se redressa, traversa lentement la rue et la cour, et vint droit à Véronique. Quand il fut près d'elle, elle lui tendit les mains et s'écria : « Sali ! » Il lui prit les mains et continua à la regarder dans les yeux. Les joues de la pauvre enfant se colorèrent d'un pourpre plus vif sous son regard, et des larmes roulèrent de ses yeux.

« Que veux-tu ? dit-elle.

— Rien que te voir ; ne serons-nous plus amis comme autrefois ?

— Et nos parents ? demanda Véronique en détournant sa figure en pleurs, qu'elle ne pouvait couvrir, ses mains n'étant pas libres.

— Sommes-nous coupables de ce qu'ils ont fait et de ce qu'ils sont devenus ? reprit Sali ; peut-être pouvons-nous réparer le mal, si nous tenons bien l'un à l'autre, et nous aimons bien !

— Non, cela n'ira jamais, répondit Véronique en poussant un profond soupir ; va ton chemin, Sali, et que Dieu t'accompagne !

— Tu es seule ? Puis-je entrer un instant ?

— Mon père est allé à la ville, à ce qu'il m'a dit, pour jouer quelque tour au tien ; mais tu ne peux pas entrer, parce que plus tard tu ne sortirais peut-être pas aussi inaperçu. Tout est encore tranquille, et personne n'est dans la rue ; je t'en prie, va-t'en maintenant !

— Non, je ne m'en vais pas ainsi ; depuis hier je n'ai fait que penser à toi, et je ne partirai pas que nous n'ayons causé ensemble, au moins une demi-heure ou une heure.

Véronique réfléchit un instant, puis elle dit :

— Vers le soir je m'en irai dans notre champ — tu sais bien lequel, nous n'en avons plus d'autre — pour y chercher quelques légumes. Il n'y aura personne, car on moissonne d'un autre côté : si tu veux, tu peux y venir ; mais à présent va-t'en et prends garde que personne ne te voie ! On ne fraye plus avec nous, mais on ferait tant de cancons que mon père l'apprendrait tout de suite ! »

Ils se lâchèrent alors les mains, mais les reprirent aussitôt, et tous deux dirent en même temps :

— Et comment cela te va-t-il ?

Mais au lieu de répondre, tous deux s'adressèrent encore la même question, et leur réponse ne se lisait que dans leurs yeux éloquents ; car, à la vraie manière des amoureux, ils ne savaient plus diriger leurs paroles ; et sans plus se rien dire, ils se séparèrent, moitié tristes et moitié bien heureux.

— J'y serai bientôt, vas-y de suite, » lui cria Véronique, quand déjà Sali s'éloignait.

Sali s'empressa de monter sur la colline silencieuse que traversaient les trois champs ; le tranquille et magnifique soleil de juillet, les nuages blonds qui passaient par-dessus les blés ondoyants, la rivière blanche qui coulait au-dessous, tout cela, pour la première fois depuis de longues années, remplit son âme de bonheur et de contentement. Il se jeta tout de son long à l'ombre du blé qui confinait au champ sauvage de Marti, et regarda le ciel, heureux et sans souci.

Il n'était pas là depuis un quart d'heure, pensant à son bonheur,

c'est-à-dire à Véronique, quand celle-ci parut elle-même devant lui, bien avant qu'il ne l'attendît. « Vreeli¹ ! » s'écria-t-il, et elle lui donna en souriant les deux mains. Et ils se mirent à marcher, se tenant par la main, le long du blé murmurant, descendant jusqu'à la rivière et revenant, sans se dire grand'chose, quand tout à coup ils aperçurent devant eux un drôle sombre et noir qu'ils n'avaient point vu arriver. Sans doute il avait été couché dans le blé. Véronique tressaillit et Sali dit d'un air interdit : « Le noir ménétrier ! »

En effet, l'homme qui marchait devant eux portait un violon avec un archet sous le bras, et était d'ailleurs suffisamment noir de toutes les manières : petit feutre noir râpé, blouse noire couverte de suie, cheveux noirs comme du charbon, barbe noire et inculte, figure et mains noircies; car il faisait toutes sortes de métiers, raccommodait les casseroles, aidait les charbonniers dans les bois, et ne jouait du violon que dans les grandes occasions, quand les paysans s'amusaient ou célébraient quelque fête.

Sali et Véronique marchèrent tout doucement derrière lui et s'imaginèrent qu'il allait quitter le champ et disparaîtrait sans se retourner; ils pouvaient s'en flatter, car le ménétrier faisait semblant de ne pas les voir. Mais ils n'osaient abandonner le sentier étroit, et suivirent involontairement l'étrange compagnon jusqu'au bout où était entassé le fatal monceau de pierres qui couvrirait toujours le bout de champ en litige. Il y avait poussé une quantité inconcevable de fleurs de pavot et de coquelicots, et le petit monticule en était alors tout rouge. Tout à coup le noir ménétrier s'élança d'un bond sur les pierres, se retourna et regarda autour de lui. Le jeune couple s'arrêta et leva avec embarras les yeux sur le vilain drôle; ils ne pouvaient pas passer, parce que le chemin conduisait au village, et ils ne voulaient pas non plus lui donner la satisfaction de s'en retourner devant lui. Il les regarda fixement et s'écria : « Je vous connais, vous êtes les enfants de ceux qui m'ont volé ce champ! Je suis bien aise de voir comment vous avez prospéré, et certes je vous verrai encore avant moi prendre le chemin de toute créature. Regardez-moi toujours, pierrots! Mon nez vous plaît-il? Hein? » En effet il avait un nez terrible qui sortait comme une grande équerre du milieu d'un visage noir et desséché. Sous ce nez une petite bouche s'ouvrait et se contractait d'une façon étrange, toussant, soufflant, sifflant continuellement. Le petit feutre n'était ni rond ni pointu, il avait une forme

¹ Diminutif de Véronique.

étrange et semblait changer à tout instant, quoiqu'il ne bougeât pas. Des yeux de ce drôle, on ne voyait presque rien que le blanc, car ses prunelles erraient sans cesse de côté et d'autre avec la rapidité de l'éclair et sautaient en zigzag comme deux lièvres : « Regardez-moi toujours, continua-t-il, vos pères me connaissent bien, et tout le monde du village, à la simple vue de mon nez, sait qui je suis. Il y a plusieurs années, on a fait savoir qu'une somme d'argent était déposée au tribunal pour l'héritier de ce champ; je m'y suis présenté vingt fois; mais je n'ai ni extrait de baptême ni certificat de domicile, et le témoignage de mes amis, les vagabonds qui m'ont vu naître, n'a aucune valeur! Maintenant le délai est depuis longtemps écoulé, et j'en suis pour ce pauvre denier avec lequel j'aurais pu émigrer! J'ai supplié vos parents d'attester, selon leur conscience, que j'étais bien le véritable héritier; mais ils m'ont envoyé au diable, et aujourd'hui ils sont logés à la même enseigne. Du reste, c'est le cours du monde et ça m'est égal : je ne vous en jouerai pas moins du violon si vous voulez danser! »

Après ces mots, il sauta de l'autre côté du monceau de pierres, et se dirigea vers le village, où la rentrée de la moisson devait donner lieu à des réjouissances.

Quand il fut parti, nos deux amoureux s'assirent sur les pierres, tout découragés et affligés; ils lâchèrent leurs mains enlacées et appuyèrent tristement leurs têtes sur le coude; l'apparition et les paroles du ménétrier les avaient arrachés à l'heureux oubli dans lequel ils avaient marché comme deux enfants. La gaie lumière de la vie s'obscurcit en eux, et leur cœur se gonfla et s'appesantit.

Soudain Véronique, se rappelant la figure bizarre et le nez excentrique du ménétrier, éclata de rire malgré elle : « Ce pauvre homme est vraiment trop drôle! Quel nez! » Et une charmante gaieté se répandit sur sa figure, comme un brillant reflet de soleil. Sali regarda Véronique, mais elle avait déjà oublié ce qui l'avait fait éclater, et n'en continua pas moins à rire au nez de Sali. « Par Dieu! Vreeli! s'écria-t-il, que tu es jolie! » Véronique n'en fit que rire de plus belle, et tira de son gosier sonore quelques éclats vibrants qui parurent au pauvre Sali le chant du rossignol. « Oh, sorcière! s'écria-t-il, où as-tu appris cela? Quel art diabolique pratiques-tu là? — Ah! bon Dieu, dit Véronique en câlinant et prenant la main de Sali, il n'y a là rien de diabolique! j'aurais voulu rire depuis longtemps. J'ai bien ri quelquefois quand j'étais toute seule, mais cela n'allait pas; maintenant je voudrais toujours rire quand je te vois, et je voudrais te voir sans cesse et éternellement! M'aimes-tu aussi un petit peu? — Oh! Vreeli,

dit-il, jusqu'ici je n'ai jamais regardé de jeune fille; il me semblait qu'un jour je devais t'aimer, et sans le vouloir et sans savoir comment, j'ai toujours pensé à toi!

— Et moi aussi, dit Véronique, et j'ai bien plus pensé à toi; car tu ne m'as jamais regardée, et tu ne savais pas comment j'étais devenue; mais moi je t'ai contemplé souvent de loin et même secrètement de près, et j'ai toujours su l'air que tu avais! Sais-tu encore combien de fois nous sommes venus ici enfants? Te rappelles-tu la petite voiture? Que nous étions petits alors, et combien il y a de temps de cela! On devrait croire que nous sommes déjà bien vieux.

— Quel âge as-tu donc maintenant? demanda Sali. Tu dois avoir environ dix-sept ans?

— J'ai dix-sept ans et demi, répondit Véronique; et toi, quel âge as-tu? Ah! je le sais, tu vas avoir vingt ans.

— Comment sais-tu cela? demanda Sali.

— Dieu, si je voulais le dire.

— Tu ne veux donc pas le dire?

— Non!

— Vraiment non?

— Non, non!

— Il faudra bien le dire!

— Est-ce que tu voudrais me forcer?

— C'est ce que nous verrons. »

Sali parlait uniquement pour parler, en pressant la jeune fille de caresses maladroites. Elle se défendit, tout en se prêtant à ce sot échange de mots vides, qui leur paraissaient spirituels et doux, jusqu'à ce qu'enfin Sali emporté poussa la hardiesse jusqu'à dompter les petites mains de Véronique et à la pousser dans les pavots. Étendue au milieu des fleurs, elle clignait des yeux au soleil, ses joues brûlaient, sa bouche entr'ouverte laissait voir deux rangées de petites dents blanches. Son jeune sein palpitait avec force sous la pression des quatre mains qui guerroyaient sur lui.

« Tu as encore toutes tes dents blanches, dit Sali en riant; te rappelles-tu comme nous les avons comptées autrefois? Sais-tu les compter maintenant?

— Ce ne sont plus les mêmes, Sali, dit Véronique; celles-là sont tombées depuis longtemps. »

Le bon Sali voulait recommencer ce jeu, et compter les brillantes perles; mais Véronique ferma tout à coup sa bouche, se redressa et se mit à tresser une couronne de roses qu'elle se plaça sur la tête. La cou-

ronne était pleine et large, et donnait à la brune jeune fille des couleurs ravissantes : c'était un tableau magnifique, et le pauvre Sali tenait dans ses mains ce que des gens riches eussent payé bien cher pour l'avoir seulement en peinture dans leur salon.

Tout à coup elle se leva en s'écriant :

« Dieu ! sommes-nous simples ! Nous restons là et nous faisons rôtir au soleil. Viens, mon bien-aimé, allons nous asseoir dans les blés ! »

Ils se glissèrent dedans si adroitement et si doucement qu'ils laissèrent à peine une trace, et se firent une étroite prison dans les épis dorés qui s'élevaient bien au-dessus de leurs têtes, de sorte qu'ils n'apercevaient que le bleu foncé du ciel, et ne voyaient rien autre chose au monde. De suite ils furent dans les bras l'un de l'autre, et ils s'embrassèrent jusqu'à ce qu'ils en furent fatigués, si on peut dire ainsi quand le baiser de deux amoureux reste suspendu une ou deux minutes. Ils entendaient les alouettes chanter bien au-dessus d'eux, et les cherchaient de leurs yeux perçants, et quand ils croyaient en avoir vu une briller un instant au soleil et disparaître ensuite comme une étoile filante dans le ciel bleu, ils s'embrassaient pour se récompenser, et cherchaient l'un l'autre à s'attraper et à tricher le plus possible.

« En vois-tu une là-bas ? » murmura Sali.

Et Véronique de répondre aussi à voix basse :

« Je l'entends bien, mais je ne la vois pas !

— Regarde bien, là, à droite du petit nuage ! »

Et tous deux regardaient avec empressement, et ouvraient d'abord leurs bouches, comme de petites cailles dans leur nid, pour les coller ensuite l'une contre l'autre quand ils croyaient avoir vu les alouettes.

Tout à coup Véronique s'arrêta et dit :

« C'est donc bien entendu que chacun de nous a son trésor ; n'est-ce pas ton avis ?

— Oui, dit Sali, il me semble qu'il en est ainsi.

— Comment te platt ton petit trésor, dit Véronique, comment est-il fait, et que peux-tu en dire ?

— Mon trésor est bien gentil, il a deux yeux bruns, une bouche rose, et court sur ses deux jambes ; mais sa pensée, je la connais moins que je ne connais le pape de Rome ! Et que me diras-tu de ton trésor à toi ?

— Il a deux yeux bruns, une bouche propre à rien et deux bras forts et hardis ; mais ses idées me sont plus inconnues que l'empereur turc !

— C'est ma foi vrai, reprit Sali; nous nous connaissons moins que si nous ne nous étions jamais vus; tellement le temps nous a faits étrangers l'un à l'autre. Qu'est-ce qui s'est passé dans cette petite tête?

— Oh! pas grand'chose; mille folies auraient voulu s'y installer, mais j'ai toujours eu tant de chagrins qu'elles n'ont pu venir à bien.

— Pauvre petit trésor! mais je crois que tu as mis beaucoup de choses derrière ton oreille, n'est-ce pas?

— C'est ce dont tu feras peu à peu l'expérience si tu m'aimes bien.

— Quand un jour tu seras ma femme? »

A ce dernier mot, Véronique eut un léger tremblement, et s'enfonça davantage dans les bras de Sali, en lui donnant de longs et tendres baisers. Les larmes lui vinrent aux yeux, et tous deux retombèrent soudain dans la tristesse en songeant à l'inimitié de leurs parents et au peu d'espérance que leur présentait l'avenir. Véronique dit :

« Viens, il faut maintenant que je m'en aille. »

Ils se levèrent, et se tenant par la main ils sortirent du champ de blé, lorsque tout à coup ils se virent en face du père de Véronique.

Avec la perspicacité soucieuse de la misère oisive, Marti, après avoir rencontré Sali, avait cherché ce qui pouvait bien amener le jeune homme au village. Ses soupçons n'eurent pas plutôt pris une forme précise, qu'il fit volte-face et retourna chez lui, où il ne trouva pas sa fille. Avec une curiosité croissante il courut au champ, et quand il y vit le panier de Véronique, il se mit à épier autour des blés de son voisin.

A ce moment les enfants sortaient justement des blés. Ils furent pétrifiés. Marti, tout pâle, leur lançait des regards méchants. Il se mit à gesticuler et à pester, et porta en même temps ses mains sur le jeune homme comme pour l'étrangler. Sali évita l'étreinte et recula de quelques pas, mais avança de nouveau quand il vit le vieux saisir, à défaut de lui, sa fille tremblante, lui donner un soufflet qui fit tomber la couronne rouge, et enrouler ses cheveux autour des mains pour l'entraîner. Sali, sans réfléchir, ramassa une pierre, et moitié crainte pour Véronique, moitié fureur, frappa Marti à la tête. Le vieillard chancela un instant, et tomba ensuite sans connaissance sur un monceau de pierres, entraînant dans sa chute Véronique, qui poussait des cris déchirants.

Sali dégagea les cheveux de la jeune fille des mains de son père éva-

noui, et la releva. Véronique, voyant son père gisant à terre comme mort, s'écria :

« Quoi ! tu l'as tué ? »

Et, comme folle, elle se jeta sur son père, et lui releva la tête, de laquelle ne coulait point de sang. Sali s'agenouilla de l'autre côté de Marti, et tous deux, silencieux comme la tombe et incapables de se mouvoir, regardèrent la figure inanimée du vieillard. Pour rompre le silence, Sali dit enfin :

« Il ne peut pas être mort comme ça ! Rien ne le prouve ! »

Véronique arracha une feuille de coquelicot, et la posa sur les lèvres blêmes de son père : elle s'agita légèrement.

« Il respire encore, s'écria-t-elle ; cours au village et va chercher du secours ! »

Quand Sali se leva pour partir, elle tendit la main vers lui et lui cria :

« Va vite, mais ne reviens pas avec les autres, et ne dis pas comment cela est arrivé ; moi aussi je me tairai, personne ne saura rien par moi. »

En même temps, la figure de Véronique, tournée vers le pauvre et désespéré Sali, se couvrit de chaudes larmes.

« Viens, embrasse-moi encore une fois ! Non, va-t'en, ôte-toi de devant moi ! C'en est fait, c'en est fait pour toujours, nous ne devons plus nous revoir ! »

Elle le repoussa, et il courut machinalement au village. Il rencontra un petit garçon qui ne le connaissait pas. Il le chargea d'aller chercher du monde au plus vite, et lui indiqua exactement l'endroit où on avait besoin de secours. Puis il partit hors de lui et erra toute la nuit dans le bois. Le matin il se glissa dans les champs pour apprendre ce qui s'était passé, et il entendit les laboureurs se dire que Marti était encore en vie, mais qu'il avait perdu l'esprit, et que c'était une chose étrange que personne ne sût ce qui lui était arrivé. C'est alors seulement que Sali rentra dans la ville, cachant sa douleur dans la sombre misère de la maison paternelle.

IV.

Véronique tint parole. Toutes les questions n'y faisaient rien : elle répondait toujours qu'elle avait trouvé son père comme on l'avait rapporté ; et comme Marti se mouvait et respirait librement, quoique sans nulle conscience, et que d'ailleurs nulle plainte ne fut portée, on ad-

mit qu'il était ivre et qu'il était tombé sur les pierres, et l'affaire en resta là.

Véronique le soignait en fille dévouée, et ne quittait son chevet que pour aller chercher les médicaments et pour se faire une mauvaise soupe, car elle vivait presque de rien, quoiqu'elle fût debout jour et nuit, et n'eût personne pour l'aider. Il se passa près de six semaines avant que le malade reprît peu à peu une certaine connaissance; mais il ne recouvra pas la raison, et dès qu'il parla, on s'aperçut qu'il était tombé en enfance. Il ne se souvenait plus du passé que d'une manière vague et obscure, et comme d'une chose très-plaisante qui ne le touchait pas personnellement; il riait comme un fou et était de très-bonne humeur. Véronique l'écoutait patiemment, versant des larmes sur les folies de son père. Mais quand Marti se livrait à des excentricités par trop comiques, elle ne pouvait au milieu de sa douleur s'empêcher d'éclater de rire; car son naturel comprimé était comme un arc tendu toujours prêt à partir.

A cette époque, Marti en avait fini avec les débris de son ancien avoir, et le désordre de ses affaires était arrivé au point que l'on vendit judiciairement sa maison et son dernier champ, hypothéqués depuis longtemps. Il fut placé aux frais de la commune dans un hospice d'aliénés de la capitale. On le chargea sur une charrette attelée de bœufs qu'un pauvre paysan conduisait à la ville, pour y vendre en même temps un ou deux sacs de pommes de terre. Véronique s'assit à côté de son père. Ce fut un trajet triste et pénible; Véronique veilla religieusement sur son père. Elle ne se retournait pas et ne s'impatientait pas quand les cabrioles du malheureux fou éveillaient l'attention des gens, qui couraient après la voiture partout où ils venaient à passer.

De retour au village, elle se retira dans la maison où elle était née, et où elle ne devait plus rester que deux jours. Pour la première fois de sa vie, elle s'y trouvait toute seule. Elle alluma du feu pour se préparer un peu de café qui lui restait, et s'assit sur le foyer, car elle se sentait toute misérable et oppressée. Elle éprouvait un ardent désir de voir encore une fois Sali, à qui elle pensait de toute son âme, mais le souci jetait de l'amertume sur ce désir, qui de son côté ne faisait qu'aggraver le souci.

Elle était ainsi assise, la tête appuyée sur ses mains, quand elle entendit quelqu'un entrer par la porte ouverte.

« Sali ! » s'écria-t-elle quand elle eut levé les yeux, et elle se jeta à son cou.

Puis ils se regardèrent avec terreur, et dirent à la fois :

« Que tu as mauvaise mine ! » En effet, Sali avait l'air aussi triste et aussi épuisé que Véronique.

Elle l'attira près d'elle sur le foyer, et lui dit :

« Tu as été malade, ou bien tourmenté ? »

— Non, répondit Sali, je n'ai pas été précisément malade, mais j'avais comme le mal du pays, et je mourais, si je ne te voyais pas. Chez nous on mène maintenant grand train ! Mon père a une clientèle de vagabonds et de contrebandiers, et je soupçonne, autant que je puis voir, qu'il s'est fait recéleur. Nous ne manquons de rien dans notre taverne, en attendant que tout cela prenne une terrible fin ! Ma mère prête la main à ce trafic, poussée par le fatal besoin de voir seulement enfin quelque chose à la maison, et elle croit réparer le mal par un certain ordre et une certaine surveillance. Moi, on ne me consulte pas, et je n'y aurais rien pu faire, car jour et nuit je ne fais que penser à toi. Comme il nous arrive toutes sortes de vagabonds, nous avons su tous les jours ce qui se passait chez vous, et dont mon père se réjouissait comme un enfant. Nous avons aussi appris que ton père a été conduit aujourd'hui à l'hospice. J'ai pensé que tu serais seule à présent, et je suis venu te voir ! »

Véronique raconta ses misères et se déchargea le cœur, mais d'un ton léger et naturel, comme si elle eût décrit un grand bonheur. N'était-elle pas heureuse de voir Sali auprès d'elle ?

Elle était parvenue à grand-peine à réunir un bol de café chaud, qu'elle le força de partager avec elle.

« Ainsi c'est après-demain qu'il faut que tu partes d'ici ? demanda Sali ; pour l'amour du ciel, dis-moi, que deviendras-tu ? »

— Je n'en sais rien, dit Véronique, il faudra que je serve, et que je trouve une place ! Mais je ne pourrai pas y tenir sans toi, et cependant je ne t'aurai jamais, quand même tout ne serait pas contre nous, parce que tu as battu mon père et lui as fait perdre la raison. Ce serait un mauvais fondement pour notre mariage, et nous empêcherait d'être jamais heureux ! »

Sali dit en soupirant : « J'ai été déjà cent fois sur le point de me faire soldat, ou d'aller servir comme garçon de ferme en pays étranger, mais je ne puis m'en aller tant que tu es là ; et quand tu seras partie, je ne pourrai plus vivre. Je crois que le malheur rend mon amour pour toi plus fort et plus douloureux, de sorte que c'est devenu une affaire de vie et de mort ! Je n'avais aucune idée de cela ! » Véronique le regarda avec un sourire débordant d'amour ; ils s'appuyèrent contre le mur, et ne parlant plus, ils s'abandonnèrent à un sentiment supé-

rieur à toute tristesse, celui de se sentir attachés pour la vie, et de se savoir bien aimés l'un de l'autre. Et ils s'endormirent paisiblement sur le dur foyer, sans traversin ni coussin, et leur sommeil fut aussi doux et aussi tranquille que celui de deux enfants dans un berceau.

Le matin commençait à poindre, quand Sali se réveilla le premier. Il éveilla Véronique aussi doucement qu'il put ; mais elle se serrait toujours contre lui, tout endormie, et ne voulait pas secouer le sommeil. Alors il l'embrassa vivement sur les lèvres, et Véronique se dressa en sursaut, ouvrit les yeux tout grands, et quand elle aperçut Sali, elle dit : « Bon Dieu, je viens à l'instant même de rêver de toi ! Je rêvais que nous dansions ensemble à notre noce, longtemps, bien longtemps ; nous étions si heureux, nous avions de si beaux habits, et rien ne nous manquait ! Enfin nous voulûmes nous embrasser, nous en mourions d'envie ; mais toujours quelque chose nous séparait, et à présent, c'est toi-même qui es venu nous troubler ! Il est bon au moins que tu sois là tout de suite ! »

Et se jetant à son cou, elle l'embrassa tant et tant, qu'on eût dit qu'elle n'en finirait jamais.

« Qu'as-tu donc rêvé ? » demanda-t-il en lui caressant les joues et le menton.

— Je rêvais que je suivais une longue route à travers une forêt. Toi tu marchais toujours devant à une grande distance ; parfois tu te retournais pour me regarder, tu me faisais signe en riant, et alors je me croyais dans le ciel. Voilà tout ! »

Ils ne purent s'empêcher de rire quand ils se regardèrent en face. Car la joue droite de Véronique et la joue gauche de Sali, appuyées en dormant l'une contre l'autre, étaient toutes rouges de la pression, tandis que la pâleur de l'autre était encore rehaussée par l'air frais de la nuit. Ils se frottèrent le côté blanc de leurs visages l'un contre l'autre, pour le rendre rouge comme l'autre. L'air frais du matin, la paix matinale et la jeune aurore leur inspirèrent la joie et l'oubli d'eux-mêmes, et Véronique surtout se comporta comme un heureux sans-souci.

« C'est donc demain soir qu'il faut que je quitte cette maison, dit-elle, et que je cherche un autre abri ; mais avant je voudrais bien être gaie une fois, une seule fois, avec toi ; je voudrais danser tout à mon aise et à cœur joie, car la danse de mon rêve ne veut pas me sortir de la tête.

— En tout cas, je veux être de la partie et voir où tu te caseras, dit Sali, et je voudrais bien aussi danser avec toi, enfant de mon cœur ; mais où ?

— Il y a demain kermesse en deux endroits, pas très-loin d'ici, répondit Véronique. On doit peu nous y connaître, et on ne fera pas attention à nous. Je t'attendrai près de la rivière, et nous irons où il nous plaira pour bien nous divertir une fois, une seule fois! Mais, hélas! ajouta-t-elle tristement, cela ne se peut pas! nous n'avons pas d'argent.

— Sois tranquille, dit Sali, je t'en apporterai.

— Mais non pas de chez ton père, pas de bien volé?

— Non, j'ai encore ma montre d'argent, je la vendrai.

— Je ne t'en dissuaderai pas, dit Véronique en rougissant, car je crois que je mourrais si demain je ne dansais avec toi.

— Ce qu'il y aurait de mieux pour nous, serait de mourir tous les deux, » dit Sali.

Ils se dirent adieu en s'embrassant tristement; puis ils rirent de nouveau en pensant à la sûre espérance du lendemain.

« Mais quand viendras-tu? dit encore Véronique.

— Au plus tard à onze heures, répondit-il, pour que nous puissions dîner ensemble.

— Bien, bien! Mais viens plutôt à dix heures et demie! »

Au moment où Sali s'en allait, elle le rappela encore une fois, et lui fit voir une figure changée et désespérée.

« C'est tout de même impossible, dit-elle en pleurant amèrement, je n'ai pas de souliers de dimanche. Hier, il m'a fallu mettre ces gros souliers pour aller à la ville! Jamais je ne trouverai de souliers.

— Pas de souliers! En ce cas, il te faudra bien mettre ceux que tu as.

— Non, oh, non! Je ne peux pas danser dans ces gros souliers!

— Eh bien, achetons-en d'autres.

— Où? et comment?

— A la ville, il ne manque pas de magasins de chaussures. Quant à de l'argent, j'en aurai en moins de deux heures.

— Mais je ne puis pas courir avec toi par la ville, et puis notre argent ne suffira pas.

— Il suffira! J'achèterai les souliers, et te les apporterai demain.

— Mais, petit fou, les souliers que tu m'achèteras ne m'iront pas.

— Donne-moi alors un vieux soulier, ou tiens, mieux encore, je vais te prendre mesure, ce ne sera pas le diable!

— Me prendre mesure! vrai, je n'y avais pas pensé. Viens, viens, je vais te chercher une ficelle! »

Elle s'assit sur le foyer, releva un peu sa robe, et ôta le soulier de son pied, qui, du voyage d'hier, était encore couvert d'un bas blanc.

Sali se mit à genoux et mesura aussi bien qu'il put, prenant avec la ficelle la longueur et la largeur du petit pied, et ayant soin de les marquer avec des nœuds.

« Beau cordonnier ! » dit Véronique en souriant et en rougissant.

Sali rougit aussi ; et retint le pied plus longtemps qu'il ne le fallait, de sorte que Véronique le retira en rougissant encore davantage ; puis après avoir embrassé encore une fois impétueusement le pauvre Sali, elle le renvoya.

Dès que Sali fut à la ville, il porta sa montre chez un horloger, qui lui en donna de six à sept florins ; de la chaîne d'argent il eut aussi quelques florins, et il se crut suffisamment riche, car depuis qu'il était grand il ne s'était jamais vu tant d'argent. « Ah ! se disait-il, si seulement ce jour était passé et que le dimanche fût venu. » Car si le surlendemain était les ténèbres et l'inconnu, le plaisir du lendemain n'en brillait que d'un éclat plus vif et plus irritant.

Cependant il tua encore assez bien le temps en allant chercher les souliers. Il n'avait jamais eu de plus douce occupation. D'une boutique à l'autre, il se fit montrer tous les souliers de femme, et finit par en acheter une paire bien légère et bien fine, comme Véronique n'en avait jamais porté. Il les cacha sous son gilet, et ne s'en sépara plus de tout le reste de la journée ; il les emporta même dans son lit et les mit sous son oreiller.

Comme il avait vu la jeune fille le matin même et qu'il devait la revoir le lendemain, il dormit d'un sommeil tranquille et profond ; mais il se leva de très-bonne heure, et se mit à préparer et à rajuster le mieux possible sa pauvre toilette de dimanche. Sa mère, qui depuis longtemps ne l'avait vu s'habiller avec tant de soin, en fut étonnée, et lui demanda ce qu'il voulait faire.

« Je veux, répondit-il, faire un petit tour dans le pays, et voir ce qui se passe dans le monde ; autrement je tomberais malade dans cette maison.

— Depuis quelque temps, dit le père en grognant, ce sont des courses sans fin !

— Laisse-le donc aller, reprit la mère, cela lui fera peut-être du bien. Cela fait pitié de voir l'air qu'il a !

— As-tu de l'argent pour ta promenade ? demanda le père. Et d'où le prends-tu ?

— Je n'en ai pas besoin, répondit Sali.

— Voici un florin, dit Manz, tu pourras aller au village et le dépenser à l'auberge, pour qu'ils ne nous croient pas sur les dents.

— Je ne vais pas au village, et je n'ai pas besoin du florin, garde-le!

— Eh bien, tu l'as vu, s'écria Manz en remettant le florin dans sa poche, et tu ne le verras plus, entêté. »

Mais sa femme, qui ne savait pas pourquoi le départ de son fils lui rendait le cœur si gros, lui apporta une grande cravate noire de Milan, à bords rouges, qu'elle avait peu portée et que Sali avait déjà désirée. Il se la passa autour du cou et laissa flotter les longs bouts; puis, dans un mouvement d'orgueil rustique, il releva pour la première fois, d'un air mâle et respectable, le col de sa chemise, que jusque-là il avait porté rabattu. Il mit les souliers de Véronique dans la poche de devant de son habit, et se mit en route, bien qu'il ne fût guère que sept heures du matin. Au moment de quitter la chambre un singulier sentiment le poussa à donner la main à son père et à sa mère, et, dans la rue, il se retourna encore une fois du côté de la maison.

« Je finis par croire, dit Manz, que le garçon court après quelque fillette. Il ne nous manquerait plus que cela!

— Plût à Dieu, reprit sa femme, qu'il fît un bon mariage, ce pauvre garçon! »

Sali se dirigea d'abord du côté de la rivière, où il se proposait d'attendre Véronique. Mais chemin faisant il changea d'avis, et alla tout droit au village, parce qu'il lui semblait trop long d'attendre jusqu'à dix heures et demie.

« Que nous importe le monde, se dit-il. Personne ne nous vient en aide; et moi, je suis honnête, et je ne crains personne! »

Il entra donc à l'improviste dans la chambre de Véronique, et ce fut pour lui une égale surprise de la trouver déjà tout habillée et parée, et attendant le moment du départ. Il ne lui manquait plus que les souliers. En la voyant si belle, Sali demeura au milieu de la chambre, la bouche grande ouverte. Véronique n'avait pourtant qu'une robe de toile bleue bien simple, mais fraîche et propre; elle lui allait à ravir, et faisait ressortir on ne peut mieux sa taille fine. Un fichu de mousseline blanche comme neige complétait sa toilette. Ses cheveux bruns et crépus, qui flottaient d'ordinaire sans ordre en boucles désordonnées autour de sa tête, étaient relevés et tressés avec grâce. Comme depuis bien des semaines elle n'était presque pas sortie, son teint, déjà pâli par le chagrin, était devenu plus clair et plus transparent, mais l'amour et la joie le coloraient de rouges et rapides luurs.

Sur son sein elle portait un beau bouquet de fleurs de romarin, de roses et de superbes asters.

Quand elle vit paraître Sali, elle lui tendit ses deux jolis bras nus jusqu'au coude, et s'écria :

« Que tu as bien fait d'être venu si tôt et ici ! Mais as-tu les souliers ? Bien sûr ? Eh bien, je ne me lève pas que je ne les aie mis ! »

Sali tira de sa poche les bienheureux souliers, et elle aussitôt de jeter sa vieille chaussure, et de fourrer ses petits pieds dans les souliers neufs, qui se trouvèrent aller à ravir. Se levant alors, elle se dandina un peu, fit avec rapidité plusieurs tours dans la chambre, releva un peu sa longue robe bleue, et fut transportée des nœuds de coton rouge dont les souliers étaient parés. Pendant ce temps, Sali ne se lassait pas de contempler la charmante fille, que l'agitation du plaisir rendait encore plus belle.

« Tu considères mon bouquet ? dit Véronique. N'est-ce pas qu'il est beau ? Mais ce sont toutes les dernières fleurs que j'ai pu trouver dans ce désert. Il y avait par ci par là une rose, un aster, et à les voir ainsi réunies, on ne dirait pas qu'elles ont été glanées une à une dans un jardin dévasté. Mais à présent il est temps que je parte, car je n'y trouverais plus une seule petite fleur, et la maison aussi est vide. »

Sali vit en effet que les derniers meubles avaient été emportés.

« Pauvre Vreeli, dit-il, voilà qu'ils t'ont déjà tout pris !

— Oui, ils ont tout emporté hier, et m'ont à grand'peine laissé mon lit. Mais je l'ai tout de suite vendu ; et tiens, j'ai aussi de l'argent à présent. »

Elle sortit de la poche de sa robe quelques écus tout neufs et luisants.

« Avec cet argent, m'a dit l'inspecteur des orphelins, qui est aussi venu, je dois chercher une place dans une ville, et me mettre en route aujourd'hui même !

— Mais il ne reste ici absolument rien, dit Sali après avoir regardé dans la cuisine ; je ne vois plus le moindre petit brin de bois, pas un poëlon, pas un couteau ! Tu n'as donc rien pris ce matin ?

— Rien, dit Véronique ; j'aurais bien pu chercher quelque chose, mais je me suis dit : il vaut mieux rester à jeun et garder ma faim pour dîner avec Sali ; je m'en fais une si grande fête, tu ne peux te l'imaginer.

— Si j'osais seulement te toucher, dit Sali, tu verrais tout ce que je sens. Mais tu es trop belle.

— Tu as raison, tu m'ablimerais toute ma toilette ; et si nous ména-

geons un peu mes fleurs, ma pauvre tête, que tu arranges si mal, en profitera aussi.

— Eh bien, partons!

— Il faut attendre qu'on vienne chercher le lit, après cela je fermerai la maison, et n'y remettrai plus les pieds! Mon petit paquet, je le donnerai à garder à la femme qui a acheté mon lit. »

Ils s'assirent en face l'un de l'autre, et attendirent la femme, qui arriva bientôt. C'était une paysanne, à large carrure et d'une grande loquacité. Elle avait amené avec elle un garçon pour porter la couchette.

Quand elle vit l'amoureux de Véronique, et la jeune fille elle-même toute parée, elle écarquilla la bouche et les yeux, mit les bras sur les hanches, et s'écria : « Eh oui da, Vreeli! tu ne perds pas de temps! Tu as un galant, et toi-même, te voilà équipée comme une princesse.

— N'est-ce pas, dit Véronique d'un air content. Et savez-vous qui c'est?

— Eh, je pense que c'est Sali Manz! Les montagnes et les vallées ne se rencontrent pas, à ce qu'on dit, mais bien les gens. Fais attention, mon enfant, et rappelle-toi ce qui est arrivé à vos parents.

— Oh! tout cela est bien changé, et tout va bien maintenant, répondit Véronique en souriant. Sali est mon époux.

— Ton époux! Que me dis-tu là?

— Oui, et il est riche; il a gagné cent mille florins à la loterie. Pensez donc, ma bonne, cent mille florins! »

La paysanne fit un saut en arrière, joignit les mains, et s'écria : « Cent.... cent mille florins!

— Oui, cent mille florins, répéta Véronique d'un air sérieux.

— Seigneur de ma vie! mais ce n'est pas vrai, mon enfant, tu me fais des contes!

— Croyez-en ce que vous voudrez!

— Mais si c'est vrai et que tu l'épouses, que ferez-vous donc de tout cet argent? Est-ce que tu as réellement envie de devenir une grande dame?

— Certainement, et dans trois semaines nous nous marions!

— Laisse-moi donc tranquille, tu es une menteuse!

— Il a acheté la plus belle maison de S*** avec un grand jardin et une vigne. Il faudra venir me voir quand nous serons installés. J'y compte.

— Sans doute, petite sorcière du diable, on ira.

— Vous verrez comme tout est beau! Vous aurez de délicieux café, et des brioches avec du beurre et du miel.

— Tu peux y compter que je viendrai, petite magicienne, s'écria la paysanne, et l'eau lui venait déjà à la bouche.

— Si vous venez à midi, et que vous soyez fatiguée du marché, vous trouverez un bon bouillon et un bon verre de vin!

— C'est ça qui me fera du bien!

— Et vous aurez aussi des bombons et des brioches pour vos petits enfants!

— Vous me faites bouillir le sang!

— Et on trouvera bien aussi un joli petit fichu ou un restant d'étoffe de soie, un joli ruban pour vos robes, ou un morceau de toile pour un tablier neuf, quand vous m'aidez à fouiller mes caisses et mes hahuts. »

Pour le coup, la paysanne ne sut plus où donner de la tête.

« Et si votre mari trouvait une bonne affaire en terre ou en bestiaux, et qu'il n'eût pas assez d'argent, vous savez où vous pourrez frapper. »

A ce moment la bonne femme n'y tint plus, et elle s'écria avec émotion :

« J'ai toujours dit que tu étais une bonne, brave et honnête fille! Puisse le Seigneur te combler de biens et te bénir pour tout le bien que tu me fais. Va, tu seras heureuse, ou il n'y aurait plus de justice au monde! Tu es gentille et sage, laborieuse et adroite en tout! Il n'en est pas une, ici ni ailleurs, plus gentille et meilleure que toi. Celui qui t'aura se croira au ciel, ou bien ce sera un drôle, et il aura affaire à moi! Écoute, Sali, sois gentil pour ma Vreeli, ou bien je te ferai voir ton chemin, enfant du bonheur, assez favorisé de Dieu pour cueillir une rose pareille.

— Emportez donc aussi mon petit paquet comme vous me l'avez promis, et gardez-le jusqu'à ce que je le fasse prendre. Peut-être viendrai-je moi-même le chercher en voiture, si vous n'y trouvez pas à redire. Vous ne me refuserez pas alors un petit pot de lait, et j'apporterai bien une belle tourte aux amandes.

— Bijou! donne-le-moi, ton paquet! »

La paysanne s'en alla avec sa charge sur la tête, et eut de la peine à garder l'équilibre. Derrière elle, marchait son petit domestique avec le bois de la couchette. Il soutenait de sa tête le ciel du lit, dont les étoiles avaient singulièrement pâli depuis le temps, et de ses bras il avait, nouveau Samson, saisi les colonnes gentiment sculptées qui supportaient le ciel.

Véronique, appuyée contre Sali, suivait des yeux ce déménagement.

ment, et ce temple qui avait l'air de se promener entre les jardins; elle dit :

« Sais-tu que cela ferait un joli pavillon ou un berceau, si on le plantait dans un jardin avec un banc et une petite table au milieu, et si on semait tout autour des liserons. Voudrais-tu t'y asseoir avec moi, Sali ? »

— Oui, Vreeli, surtout si les liserons avaient poussé.

— Que restons-nous encore ? dit Véronique, il n'y a plus rien qui nous retienne !

— Viens donc et ferme la maison ! A qui remettras-tu la clef ?

— Nous la pendrons à la hallebarde ; j'ai souvent ouï dire à mon père que cette arme est depuis plus de cent ans dans la maison. Maintenant elle est là comme le dernier gardien. » Et ils pendirent la clef rouillée à un crochet du vieil espton, le long duquel grimpaient les haricots, et s'en allèrent.

A ce moment, Véronique pâlit et cacha un instant ses yeux, de sorte que Sali fut obligé de la conduire jusqu'à ce qu'ils furent à quelques douzaines de pas de la maison. Elle ne se retourna pas.

« Où allons-nous d'abord ? demanda-t-elle.

— Marchons comme des gens posés, répondit Sali, et ne nous pressons pas : vers le soir nous trouverons bien une place de danse ! »

Ils marchèrent silencieusement à côté l'un de l'autre, entre les champs. C'était une belle matinée de septembre ; il n'y avait pas le moindre petit nuage au ciel, les collines et les bois étaient couverts d'un léger tissu de vapeurs qui donnait au paysage un caractère plus mystérieux et plus solennel. De tous côtés résonnaient les cloches des églises : ici le bourdon profond et harmonieux d'une riche bourgade, là le carillon bavard des clochettes criardes d'un pauvre petit hameau. Nos deux amoureux ne pensèrent plus du tout à ce que serait pour eux la fin de cette soirée ; ils furent tout entiers à la joie immense et silencieuse de se sentir libres, et de commencer le dimanche comme deux êtres heureux. Chaque son qui se perdait dans le silence dominical, chaque cri lointain faisait vibrer leurs âmes. Bien qu'ils eussent faim, la demi-heure de chemin jusqu'au premier village ne leur parut qu'un saut de chat, mais ce fut en hésitant qu'ils entrèrent dans l'auberge à l'entrée de la commune.

Sali commanda un bon déjeuner. Pendant qu'on le préparait, ils restèrent tranquilles et n'osèrent souffler, admirant l'animation tranquille et gaie, et le va-et-vient de la grande salle. L'hôte était en même temps boulanger ; la cuisson, sortie du four, répandait une bonne

odeur; de grands paniers étaient là, remplis de pains de toute espèce; car, au sortir de l'église, les villageois allaient venir chercher leur pain blanc ou boire leur coup du matin. L'hôtesse, affable et de bonnes manières, faisait tranquillement la toilette de ses marmots, et dès que l'un des petits sortait de ses mains, il courait à Véronique, lui montrait toutes ses magnificences, et lui disait merveilles de ses jouets et de ses plaisirs. Quand ensuite on servit le café odorant, les deux jeunes gens se mirent à table, non sans timidité, et comme s'ils étaient des invités. Mais ils s'enhardirent bientôt, se mirent à causer, tout bas il est vrai, mais avec quel bonheur! Comme Véronique s'épanouit, comme elle trouva bon le café, la crème épaisse, les petits pains frais et chauds, l'excellent beurre, sans compter le miel, l'omelette, et les autres bonnes choses que jusque-là elle ne connaissait que par ouï-dire! Tout cela lui semblait doublement appétissant, parce qu'elle regardait Sali en même temps. Elle mangeait comme si elle avait jeûné depuis un an, admirant aussi la jolie vaisselle et les petites cuillers d'argent, car l'hôtesse les tenait pour des jeunes gens de bonne maison qu'il fallait servir convenablement. Elle venait de temps à autre s'asseoir auprès d'eux, leur parlait, et Véronique et Sali lui répondaient avec un bon sens qui l'enchantait. La bonne Véronique se trouvait si bien, qu'elle ne savait pas ce qu'elle préférerait, de s'en aller de nouveau à travers champs avec son amoureux, ou de rester dans la salle hospitalière, pour se donner au moins pendant quelques heures l'illusion d'un chez soi avenant. Mais Sali lui facilita le choix, en l'engageant en homme affairé, et d'un ton honnête, à hâter le départ, comme s'ils avaient à faire une longue et importante course, arrêtée d'avance. L'hôte et l'hôtesse les accompagnèrent jusque devant la maison avec force amitiés, à cause de leurs gentilles manières, et malgré la pauvreté trop visible de leur mise. Nos deux pauvres jeunes gens prirent poliment congé, et s'en allèrent avec le maintien le plus posé du monde. Même quand ils se retrouvèrent en plein air, et qu'ils furent entrés dans une grande forêt de chênes, ils continuèrent à marcher ainsi posément à côté l'un de l'autre, plongés dans d'agréables rêves, en enfants de braves gens auxquels les plus douces espérances étaient permises. Personne n'eût deviné qu'ils sortaient de maisons habitées par la misère et la discorde. Véronique inclinait sa petite tête sur sa poitrine fleurie, relevant un peu sa robe de ses mains, et marchant avec précaution sur le sol glissant du bois. Sali avançait plus vite, quoique pensif aussi, la tête haute, et les yeux fixés sur les gros chênes, comme un paysan qui cal-

culc quels arbres il aura le plus d'avantage à couper. Enfin ils s'éveillèrent de ces rêves inutiles, et se regardant l'un l'autre, ils reconnurent qu'ils avaient toujours la même attitude que lorsqu'ils avaient quitté l'auberge. Ils rougirent et baissèrent tristement la tête. Mais jeunesse n'a pas de sagesse. La forêt était verte, le ciel bleu, et ils ne tardèrent pas à s'abandonner de nouveau au délicieux sentiment de la solitude et de la liberté.

Cependant la forêt s'animait peu à peu de groupes et de couples isolés, badinant et chantant pour tuer le temps après la messe : car les villageois ont aussi bien que les citadins leurs promenades préférées et leurs bois de plaisance, à cette différence près, que celles-là n'exigent pas d'entretien, et n'en sont que plus belles. Ils ne se contentent pas d'aller le dimanche dans leurs champs fleuris et jaunissants, ils vont aussi dans les bois et le long des vertes prairies, se couchant tantôt sur une jolie colline, tantôt sur la lisière du bois, faisant retentir les airs de leurs chansons, et subissant le charme de la nature. Jamais ils ne manquent de couper quelque branche verte, les jeunes garçons comme les vieilles petites mères qui reviennent en tremblant aux sentiers de leur jeunesse. Le paysan même d'un âge mûr et qui ne pense qu'aux affaires, quand il passe à travers champs ou qu'il traverse un bois, aime à se couper une baguette; il en détache les feuilles, ne laissant qu'une touffe verte tout en haut. Cette baguette, il la porte devant lui comme un sceptre; chez le bailli ou à la chancellerie, il la pose dans quelque coin; mais après les affaires les plus sérieuses, il n'oublie pas de la reprendre et de la reporter intacte chez lui, où il permet à son plus jeune marmot de l'abîmer et de la casser. Pourquoi le fait-il?

A la vue de cette quantité de promeneurs, Sali et Véronique, quoique enchantés de marcher aussi à deux, se glissèrent néanmoins de côté, dans des sentiers plus étroits et des solitudes plus profondes. Ils s'arrêtaient où ils se plaisaient, repartaient, puis se reposaient de nouveau. Aucun nuage n'obscurcissait le ciel, aucun souci ne troublait leur âme. Ils avaient oublié d'où ils venaient et où ils allaient; mais ils se conduisaient avec une bienséance infinie, et malgré toute leur gaieté et leur animation, la jolie et simple toilette de Véronique demeura aussi fraîche et aussi propre qu'elle l'était le matin. Sali ne se comportait pas comme un jeune paysan de près de vingt ans, ni comme le fils d'un cabaretier ruiné; on eût dit qu'il avait quelques années de moins et qu'il avait été parfaitement élevé, et c'était presque comique de voir avec quelle attention prévenante, quelle tendresse et aussi quel respect il contemplait sa petite Véronique. En ce jour

unique qui leur fut accordé, les pauvres enfants passèrent par toutes les phases de l'amour, rattrapant les moments perdus des premières et timides tendresses, et précipitant ensuite le dénoûment par le sacrifice passionné de leur vie.

A force de courir ils regagnèrent de l'appétit, et se réjouirent d'apercevoir, du haut d'une colline ombreuse, un beau village où ils résolurent de dîner. Ils descendirent bien vite, mais entrèrent dans le bourg avec l'air modeste et réservé qu'ils avaient en quittant l'autre village. On les prit de nouveau pour un petit couple gentil et d'honnête maison, chargé de quelque course importante. Ils allèrent à la première auberge de l'endroit, et Sali y commanda un beau dîner. On dressa pour eux deux une petite table, on mit dessus une nappe bien blanche, et les voilà de nouveau installés, modestes et tranquilles, contemplant les boiseries de noyer verni, le buffet rustique, mais opulent et brillant, et les blancs rideaux des fenêtres.

L'hôtesse vint à eux d'un air affable, et plaça sur la table un vase rempli de fleurs toutes fraîches : « En attendant la soupe, vous pouvez, si vous voulez, vous régaler de la vue de ces fleurs. Sans doute, s'il est permis de le demander, vous êtes de jeunes fiancés, et vous allez à la ville pour vous y marier demain ? »

Véronique rougit et n'osa lever les yeux. Sali ne dit rien non plus, et l'hôtesse continua :

« Vous êtes encore un peu jeunes ; mais, comme on dit parfois, qui se marie jeune vit longtemps, et vous avez au moins bonne et honnête mine, et n'avez pas besoin de vous cacher. Des gens rangés peuvent amasser quelque chose, s'ils entrent jeunes en ménage, et s'ils sont laborieux et fidèles. Mais, pour cela, il faut l'être, car le temps est à la fois si court et si long, et il en vient tant, tant de ces jours ! Mais ils sont tous beaux et joyeux, si on sait bien les employer. Ne m'en voulez pas, mais j'ai du plaisir à vous voir, tant vous me paraissez un joli couple. »

La servante apporta la soupe, et comme elle avait entendu une partie des paroles de sa maîtresse, et qu'elle aurait bien aussi voulu se marier, elle regarda Véronique de travers ; et dans la chambre voisine, la vilaine créature donna un libre cours à son dépit, et dit à l'hôtesse, qui venait d'y entrer aussi, assez haut pour qu'on pût l'entendre de la salle : « Voilà encore des gens bien lotis et bien avisés, qui s'en vont se marier à la ville nus comme des vers, sans un sou vaillant, sans amis, sans dot, et sans autre perspective que la misère et la mendicité ! Où allons-nous, si l'on permet de se marier à des créatures qui

ne savent pas encore mettre leur jupe ni faire leur soupe ? C'est ce joli garçon que je plains. Le voilà bien, avec sa péronnelle !

— Chut ! veux-tu bien te taire, enviense ! dit l'hôtesse. Je ne veux pas entendre mal parler de ces enfants. Ce sont d'honnêtes jeunes gens des montagnes où sont les fabriques ; ils sont vêtus pauvrement mais proprement, et s'ils s'aiment et sont laborieux, ils réussiront mieux que toi avec ta méchante langue. Si tu ne deviens plus aimable, tu attendras longtemps qu'un honnête garçon vienne te demander en mariage, pot de vinaigre ! »

C'est ainsi que Véronique goûta toutes les joies d'une fiancée : l'accueil bienveillant et l'encouragement amical d'une femme bonne et avisée ; l'envie d'une méchante fille désireuse de se marier, qui par dépit louait et plaignait son amoureux, et enfin un bon dîner à côté de ce même amoureux. Elle avait la figure ardente comme un coillet rouge ; son cœur battait, mais elle n'en mangeait et n'en buvait pas moins de bon appétit ; elle ne s'en montrait que plus affable avec la vilaine fille qui les servait ; mais en même temps elle ne pouvait pas s'empêcher de regarder Sali tendrement et de lui parler tout bas à l'oreille, ce qui lui tourna tout à fait la tête.

Ils restèrent longtemps à table comme s'ils hésitaient de s'en aller et de s'arracher à leur douce illusion. L'hôtesse leur apporta pour dessert des gâteaux et des sucreries, et Sali commanda un vin plus fin et plus capiteux, qui mit le feu dans les veines de Véronique quand elle en eut goûté un peu. Mais elle fut sur ses gardes, et n'en but que du bout des lèvres, se tenant timide et pudique comme une vraie fiancée. Elle jouait ce rôle moitié par espièglerie, et par envie de voir ce qu'il faisait éprouver ; mais parfois elle se croyait véritablement fiancée, et il lui semblait que son cœur allait se briser d'angoisse et d'amour. Enfin, se sentant trop à l'étroit entre quatre murs, elle demanda à marcher. On eût dit qu'ils craignaient de reprendre les sentiers écartés et solitaires, car, sans s'être concertés, ils marchèrent tout droit devant eux sur la grande route, passèrent au milieu du monde et ne regardèrent ni à droite ni à gauche ; mais, quand ils furent sortis du bourg, se dirigeant vers le village le plus proche, où il y avait kermesse, Véronique se pendit au bras de Sali, et lui dit tout bas d'une voix tremblante :

« Sali, pourquoi ne devons-nous pas être l'un à l'autre et être heureux ? »

— Je n'en sais rien non plus, » répondit-il en fixant ses yeux sur la douce lueur du soleil d'automne.

Ils s'arrêtèrent pour s'embrasser ; mais il survint du monde, et ils continuèrent leur chemin.

Le grand village où il y avait kermesse était déjà en pleine fête, et le fracas d'une musique de danse retentissait dans la principale auberge. Les jeunes gens avaient commencé à danser dès midi, et sur la place devant l'auberge on avait établi un petit marché composé de quelques tables couvertes de pâtisseries et de bonbons, et de boutiques remplies de colifichets et de jouets, autour desquels se pressaient les enfants. Sali et Véronique approchèrent aussi de ces magnificences, et tous deux eurent en même temps la main à la poche : chacun voulait faire un cadeau à l'autre, se trouvant ensemble au marché pour la première et la dernière fois. Sali acheta une maison en pain d'épice enduite d'un glacis de sucre. Sur son toit vert étaient perchées des colombes blanches, et un petit Amour sortait en ramoneur la tête de la cheminée ; aux fenêtres ouvertes, des figures roses et joufflues s'embrassaient de tout cœur ; le peintre avait figuré avec une pâte rouge de petites bouches qui se confondaient on ne peut mieux. De petits points noirs représentaient des yeux vifs et pétillants. Sur la porte, qui était toute rose, on lisait les vers suivants :

Viens vivre dans ma maisonnette,
Mais connais-en d'abord la loi :
Que l'on vende ou que l'on achète,
Tout se paye en baisers chez moi.

— Mon doux trésor, répond la belle,
Ta clause ne me fait pas peur ;
Je t'aime, et mon ardeur est telle,
Qu'en toi seul est tout mon bonheur.

Et même, si je dois tout dire,
Je ne viens que pour t'embrasser.
— Pénètre donc dans mon empire,
En soldant le droit du baiser.

C'étaient un monsieur en habit bleu et une dame à gorge rebondie, peints à gauche et à droite de la porte, qui se complimentaient ainsi en vers de mirliton.

En échange, Véronique donna à Sali un cœur de pain d'épice ; d'un côté une petite bande de papier portait ces mots :

Une bien douce amande est cachée en ce cœur ;
Plus douce que l'amande est pour toi mon ardeur.

Et de l'autre côté on lisait :

Ce que t'apprend ce cœur, ton cœur le retiendra ;
Bien avant mon amour, mon œil brun s'éteindra.

Ils lurent dévotement ces méchantes devises, et jamais pensées rimées et imprimées ne furent trouvées plus belles ni plus profondément senties que cette poésie de confiseur. Ils croyaient ces vers faits à leur intention, tant il leur semblait qu'ils s'appliquaient à eux. Tout leur était emblème, allusion, et quand Véronique lut sur un cœur doré, tendu de cordes comme une guitare :

Mon petit cœur est une lyre,
Et quand on le touche, il soupire.

elle crut entendre résonner son pauvre petit cœur.

Mais pendant que tous deux semblaient encore absorbés dans leur lecture, chacun eut la pensée de faire secrètement un autre achat. Sali acheta pour Véronique une bague dorée où était enchâssée une petite pierre verte, et Véronique pour Sali une bague en corne de chamois, ornée d'un petit *vergissmeinnicht* en or. Ils avaient sans doute la même pensée, celle de se donner ces pauvres souvenirs d'amour en se disant adieu.

Un vaste cercle s'était peu à peu formé autour d'eux et les examinait avec une attention curieuse. La fête avait attiré beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles du village de Sali et de Véronique, qui les eurent bientôt reconnus. Ils se tenaient à quelque distance et regardaient avec surprise ce couple coquet, qui semblait oublier le monde dans une religieuse extase.

« Tiens, disait l'un à l'autre, c'est, ma foi, Véronique Marti et Sali de la ville! Ils se sont trouvés et unis là bien proprement. Et quelle tendresse! quelle amitié! Voyez donc! Où diable peuvent-ils aller? »

La surprise des spectateurs offrait un mélange de pitié pour le malheur, de mépris pour la dégradation des parents, et d'envie pour le bonheur et l'union des deux amoureux, aussi étrangers à ces grossiers villageois par leur distinction et leur doux abandon que par leur délaissement et leur pauvreté. Quand ils revinrent à eux-mêmes, ils n'aperçurent de tous côtés que des figures curieuses braquées sur eux. Personne ne les salua, et ils ne surent eux-mêmes pas s'ils devaient saluer; mais, de part et d'autre, ce fut plutôt embarras que propos délibéré. Véronique, confuse, rougit et pâlit tour à tour; Sali prit la main de la pauvre enfant et l'emmena. Elle le suivit docilement, sa maison de pain d'épice à la main, bien que les trompettes de l'auberge fissent rage et qu'elle eût bien voulu danser.

« Nous ne pouvons pas danser ici, dit Sali quand ils se furent éloignés un peu; il me semble que nous y aurions peu de plaisir.

— Sans doute, dit Véronique tristement, et je crois que ce sera aussi bien de ne pas danser du tout, et que moi je cherche où je puisse me caser.

— Non, non, s'écria Sali. Il faut que tu dances une bonne fois, c'est pour cela que je t'ai apporté les souliers ! Allons là où s'amuse le pauvre peuple, dont nous sommes à présent ; là, on ne nous méprisera pas. On danse au Jardin du Paradis, quand il y a kermesse ici. Tu pourras même, à la rigueur, y passer la nuit. »

Véronique tressaillit à la pensée de coucher pour la première fois dans un endroit inconnu ; mais elle suivit sans volonté son guide, pour lors le seul bien qu'elle eût au monde.

Le Jardin du Paradis était une belle auberge, adossée à une colline boisée d'où l'on dominait le pays au loin, et où le pauvre peuple, les enfants des petits paysans et des journaliers, et parfois même des vagabonds, venaient se divertir les jours de kermesse. Construite il y a une centaine d'années, par un riche original, comme maison de plaisance, elle avait été abandonnée après sa mort, et avait fini par tomber entre les mains d'un aubergiste. Elle ne se composait que d'un rez-de-chaussée, au-dessus duquel s'élevait une galerie ouverte dont le toit était supporté aux quatre coins par des statues de grès, rongées et fendues par le temps, et qui représentaient les quatre archanges. Autour de l'entablement et du toit, de petits anges bouffis et ventrus jouaient du triangle, du violon, de la flûte, des cymbales et du tambourin. Ces anges étaient aussi en grès, et les instruments avaient été dorés dans le principe. Le plafond ainsi que la balustrade de la galerie et tous les murs de la maison étaient revêtus de fresques à moitié effacées, représentant des anges en goguette et des saints chantant et dansant ; mais tout était confus comme un rêve. Les murs étaient d'ailleurs tapissés de pampres vigoureux et chargés de raisins noirs. Autour de la maison se voyaient par ci par là des châtaigniers sauvages, et de gros rosiers nouveaux qui se maintenaient sans culture.

La galerie servait de salle de danse. Sali et Véronique virent de loin les couples tourner sous le toit ouvert. En bas, une foule de gais compagnons buvaient et faisaient tapage. Véronique, portant avec un soin pieux et mélancolique sa petite maison d'amour, ressemblait à une de ces saintes que les vieilles gravures représentent tenant à la main le modèle du dôme ou du monastère fondé par elles. Mais en entendant la musique enragée de la galerie, elle oublia tout chagrin et ne voulut plus que danser avec Sali. Ils se pressèrent à travers les convives assis devant la maison et dans la salle, pauvres gens venus de la ville pour

faire une partie de campagne à bon marché, et pauvre peuple de tous les alentours. A peine eurent-ils franchi l'escalier qu'ils se mirent à valser les yeux fixement attachés l'un sur l'autre, et ce ne fut qu'à la fin de la valse qu'ils regardèrent autour d'eux. Véronique avait écrasé et brisé sa petite maison ; elle allait s'en affliger, quand elle s'effraya encore bien plus en se voyant tout près du noir ménétrier. Il était assis sur un banc placé sur une table, aussi noir que de coutume, si ce n'est qu'il avait planté sur son petit chapeau une touffe de sapin vert ; à ses pieds il avait une bouteille de vin rouge et un verre, qu'il ne renversait jamais, bien qu'en jouant du violon il trépignât constamment et exécutât ainsi une sorte de danse des œufs. A côté de lui, un beau jeune homme, tout triste, soufflait dans un cor, et un bossu se démenait derrière un violoncelle plus grand que lui. Sali s'effraya aussi à la vue du ménétrier ; mais celui-ci prit son air le plus affable pour les saluer, et dit : « Je savais bien que je vous ferais danser un jour ! Amusez-vous donc bien, mes bijoux, et buvez avec moi ! » Il offrit un verre plein à Sali, qui le vida d'un trait ; à Véronique, qui avait toujours peur, il parla du mieux qu'il put, et dit quelques drôleries presque gentilles, qui la firent rire. Elle se remit, et bientôt ils se sentirent contents d'avoir près d'eux une connaissance, et de se trouver en quelque sorte sous la protection du ménétrier. Ils dansèrent depuis sans discontinuer, oubliant tout au milieu de la valse, des chants et du bruit qui retentissait au dedans et au dehors.

A la tombée de la nuit, la galerie et l'auberge commencèrent à se dégarnir, et il ne resta que les vrais vagabonds, qui pensaient qu'une bonne journée n'était pas complète sans une nuit joyeuse. Parmi eux, quelques-uns semblaient plus particulièrement liés avec le ménétrier, et c'étaient ceux qui avaient les costumes les plus étranges et les plus disparates, entre autres un jeune homme qui portait une veste verte et un chapeau de paille usé, autour duquel il avait passé une guirlande de branches de sorbier. Il menait une donzelle fort délurée, vêtue d'une robe de coton rouge cerise, mouchetée de points blancs, et qui avait sur la tête une couronne de pampres, dont une grappe venait tomber sur chaque tempe en pendant d'oreille. Ce couple était le plus extravagant de tous, dansait et chantait sans cesse, et se voyait dans tous les coins à la fois. Il y avait encore là une jolie fille, souple et svelte, avec une robe de soie noire fripée ; elle n'avait qu'une serviette rayée de rouge autour de la tête, mais de dessous deux yeux d'un bleu de violette jetaient une lueur douce et malicieuse. Des grains de sorbier s'enroulaient six fois autour de son cou, lui tombaient sur la poitrine

et remplaçaient le plus beau corail. Cette jeune fille dansait toute seule, et refusait opiniâtrément tous les danseurs. Elle n'en tournait pas moins avec grâce et légèreté, et souriait chaque fois qu'elle passait devant le corniste mélancolique, qui affectait de détourner les yeux. Quelques autres demoiselles fort joyeuses avaient chacune son protecteur ; tous avaient pauvre mine, mais n'en étaient que plus gais, et s'entendaient fort bien. Quand il fut tout à fait nuit, le cabaretier ne voulut pas allumer de lumières, parce que, disait-il, le vent les éteindrait. D'ailleurs, ajouta-t-il, la lune allait se lever, et ce serait un éclairage bien suffisant, vu le bénéfice qu'il retirait de telles pratiques.

Cette ouverture ne fut pas trop mal accueillie, et tout le monde se plaça contre la balustrade de la salle aérienne pour attendre le lever de la lune, qu'annonçait déjà le rouge éclat de l'horizon. Dès qu'elle jeta sa lumière dans la galerie, la danse recommença de plus belle, tranquille cependant et ordonnée, comme dans un salon éclairé par cent bougies. La mystérieuse lumière poussait à la familiarité et à l'intimité. Sali et Véronique ne purent s'empêcher de se mêler à la joie commune et de danser aussi avec d'autres. Mais quand ils avaient été un instant séparés, ils volaient l'un vers l'autre avec transport, et témoignaient une joie de se revoir comme s'ils avaient été des années à se chercher. Sali faisait une figure triste et chagrine quand il dansait avec une autre, et tournait sans cesse ses yeux du côté de Véronique, qui ne le regardait pas quand il passait près d'elle. Elle était rouge comme une rose pourprée, et semblait au ciel, quel que fût son danseur.

« Es-tu jaloux, Sali ? lui demanda-t-elle quand les musiciens, fatigués, eurent cessé de jouer.

— Mon Dieu, non, répondit-il ; je ne saurais m'y prendre.

— Pourquoi donc as-tu l'air si fâché quand je danse avec un autre ?

— Ce n'est pas cela qui me fâche ; c'est d'être forcé de danser avec d'autres. Je ne puis souffrir aucune autre fille, et il me semble tenir une bûche dans les bras quand ce n'est pas toi. Et toi, qu'éprouves-tu ?

— Oh ! moi ! je suis comme au ciel pourvu que je danse et que je te sache là. Mais je crois que je tomberais morte si tu partais et me laissais seule ! »

Ils étaient descendus et se tenaient devant la maison. Véronique jeta ses deux bras autour du cou de Sali, serra contre lui son corps tremblant, pressa sa joue brûlante et humide contre la figure de son ami, et dit en sanglotant :

« Nous ne pouvons pas vivre ensemble, et cependant je ne puis plus te laisser, plus une minute, plus un instant ! »

Sali embrassa vivement sa bien-aimée, et la couvrit de baisers. Ses pensées confuses cherchaient une issue, et n'en trouvaient pas. Quand même il serait parvenu à triompher de la misère et de l'abjection de sa famille, sa jeunesse, son inexpérience, sa passion n'étaient pas faites pour envisager et supporter de longues années d'épreuves et d'abnégation. Et puis il restait le père de Véronique, qu'il avait rendu misérable pour toute sa vie. Le sentiment de ne pouvoir être heureux que par une union morale et légale était aussi vivace en lui que chez Véronique; c'était, dans ces deux pauvres abandonnés, le dernier reste de l'héritage dissipé par leurs pères. Sali et Véronique avaient encore vu l'honneur de leurs maisons dans leur tendre enfance, ils se souvenaient comme ils avaient été des enfants bien soignés, et comme leurs pères étaient considérés alors comme hommes de bien et de parole. Ils voulaient bien être gais et heureux, mais seulement en suivant la bonne voie, et ils s'affaissaient devant cette voie fermée, quand leur sang bouillonnant aspirait à se confondre immédiatement.

« Voilà la nuit, dit Véronique, il faut nous séparer!

— Moi, je retournerais à la maison et je te laisserais seule? s'écria Sali. Non, je ne le puis!

— Eh bien, le jour reviendra, et nous ne serons pas mieux que maintenant.

— Petits étourdis, que je vous donne un conseil! fit une voix aiguë, et le ménétrier parut devant eux. Vous voilà ne sachant que faire, et ayant bien envie l'un de l'autre. Prenez-vous comme vous êtes sans plus tarder. Venez avec moi et mes bons amis dans la montagne. Là il ne faut ni prêtre, ni argent, ni papiers, ni honneur, ni lit, rien que votre bonne volonté. On n'est pas mal du tout chez nous. On a bon air et suffisamment à manger si l'on est actif. La verte feuillée est notre maison, et nous nous y aimons comme il nous plaît. En hiver, nous nous arrangeons de petits coins bien chauds, ou bien nous nous glissons dans le foin sec des paysans. Allons, décidez-vous, faites la noce ici, et venez avec nous; vous n'aurez plus de souci, et serez l'un à l'autre éternellement, c'est-à-dire tant qu'il vous plaira, et on devient vieux dans notre vie indépendante. Ne croyez pas que je vous garde rancune du mal que vos parents m'ont fait! Non, j'avoue que je suis content de vous voir arrivés au point où vous en êtes, mais je n'en demande pas davantage, et vous prêterai aide et secours si vous voulez me suivre. »

Il parlait en effet d'un ton sincère et cordial.

« Eh bien, reprit-il, réfléchissez un peu, et suivez-moi si je vous

parais de bon conseil! Envoyez promener le monde, épousez-vous, et ne vous inquiétez de personne! Songez à vos joyeuses nocés dans la forêt profonde, ou bien, si vous avez trop froid, sur une meule de foin! »

Après ce discours, il rentra dans la maison. Véronique tremblait dans les bras de Sali, qui dit :

« Qu'en penses-tu? Il me semble qu'en effet il ne serait pas mal d'envoyer le monde au diable, et de nous aimer sans obstacle et sans fin. »

Il disait cela plutôt comme une plaisanterie désespérée que sérieusement; mais Véronique le prit au pied de la lettre et lui répondit en l'embrassant : « Non, je ne voudrais pas aller là, car on n'y vit pas comme je le comprends. Le jeune homme au cor et la jeune fille à la robe de soie se sont unis de la même manière, et se sont, dit-on, beaucoup aimés. Voilà que la semaine dernière elle lui a été infidèle pour la première fois, ce qui ne veut pas lui entrer dans la tête, et ce qui fait qu'il est si triste et qu'il la boude, elle et toute la bande, qui se moque de lui. Elle fait une pénitence dérisoire, en dansant seule et ne parlant à personne, et c'est encore pour le railler! Mais à l'air du pauvre musicien on voit qu'il va se réconcilier avec elle. Où les choses se passent ainsi, je ne veux pas être. Je supporterais tout pour te posséder, mais jamais je ne voudrais t'être infidèle. »

Cependant la pauvre Véronique tressaillait et frissonnait de plus en plus dans les bras de Sali; depuis que l'hôtesse l'avait prise pour une fiancée, et qu'elle-même s'était prêtée à ce rôle, cette idée brûlait son sang, et s'imposait avec d'autant plus d'obstination qu'elle se heurtait contre l'impossible. Sali n'était pas moins troublé; les conseils du ménétrier, quelque peu d'envie qu'il eût de les suivre, l'agitaient cependant. A la fin il dit d'une voix entrecoupée, et comme un homme ne sachant que faire :

« Entrons, il faut toujours que nous prenions encore quelque chose. »

Ils rentrèrent dans la salle, où il n'y avait plus personne que le petit groupe des vagabonds, assis autour d'une petite table, et faisant maigre chère.

« Voilà nos fiancés, s'écria le ménétrier. Allons, soyez gais, amusez-vous et mariez-vous! »

On les engagea à se mettre à table, et ils s'y fussent réfugiés d'eux-mêmes pour échapper l'un à l'autre. Sali commanda du vin et des mets plus abondants, et la société se remit en train. Le musicien boudeur s'était réconcilié avec son infidèle, et tous deux se poursui-

vaient d'avidés caresses. L'autre couple chantait, buvait et s'embrassait aussi. Le ménétrier et le bossu criaient comme des sourds. Sali et Véronique se tenaient silencieux et enlacés. Tout à coup le ménétrier commanda le silence et exécuta une cérémonie burlesque qui devait représenter les fiançailles. Il engagea Véronique et Sali à se donner la main ; tout le monde se leva, et l'un après l'autre vint les complimenter et leur donner la bienvenue dans la confrérie. Sali et Véronique les laissaient faire sans rien dire et regardaient le tout comme une plaisanterie, pendant que des frissons chauds et froids parcouraient leurs pauvres corps. A la fin, le ménétrier donna le signal du départ : « Il nous faut aller loin, dit-il, et voilà minuit passé ! Allons, donnons la conduite à nos nouveaux mariés, j'ouvrirai la marche en leur donnant du violon comme il faut. » Nos pauvres délaissés, tout troublés, se laissèrent faire de nouveau ; on les plaça en tête ; les deux autres couples suivirent. Le bossu, avec son violoncelle sur le dos, fermait le cortège. Quant au noir ménétrier, il marchait devant, raclant son violon comme un possédé. Ils descendirent ainsi la colline, en riant, chantant et sautant. Puis la bande enragée prit à travers champs et traversa le village endormi de Sali et de Véronique.

En passant par les rues silencieuses et devant les maisons qui autrefois avaient appartenu à leurs pères, ils furent saisis d'un vertige douloureux et sauvage, et sautèrent à l'envi des autres derrière le ménétrier en s'embrassant, en riant et en pleurant. Ils montèrent aussi avec lui la côte aux trois champs. En haut, le noir ménétrier fit grincer son violon avec encore plus de rage ; il sauta et bondit comme un fantôme, ses compagnons ne furent pas en reste, et la paisible colline fut un véritable Blocksberg¹. Le bossu lui-même se démenait en geignant sous son fardeau. Nul ne parut plus faire attention aux autres. En ce moment Sali prit Véronique dans ses bras et la força de s'arrêter, car il avait été le premier à reprendre ses sens. Elle, qui ne se possédait plus, chantait tout haut, et pour la faire taire il l'embrassa vivement sur la bouche. Elle finit par comprendre ce que voulait Sali. Ils s'arrêtèrent et prêtèrent l'oreille jusqu'à ce que le cortège enragé, qui ne s'aperçut pas de leur absence, eût disparu le long des bords de la rivière. Le violon, les rires des filles et les cris des vagabonds retentirent encore quelque temps au milieu de la nuit. Enfin le bruit se perdit au loin et tout rentra dans le silence.

¹ *Blocksberg*, montagne du Harz, où les sorcières célébraient leur sabbat.

(Note du traducteur.)

« Nous avons heureusement échappé à ceux-là, dit Sali, mais comment échapperons-nous à nous-mêmes ? Comment nous séparer ? »

Véronique, incapable de répondre, respirait impétueusement au cou de Sali.

« Ne vaut-il pas mieux te ramener au village, et réveiller les gens pour qu'ils te reçoivent ? Demain tu pourras te mettre en route, et certainement tu seras heureuse et te tireras partout d'affaire.

— Seule, sans toi !

— Il faut m'oublier !

— Jamais ! Pourrais-tu m'oublier, toi ?

— Ce n'est pas la question, mon cœur ! dit Sali en caressant les joues brûlantes qui se pressaient passionnément contre son sein ; il ne s'agit maintenant que de toi ; tu es encore toute jeune, et tu peux prospérer de toutes les manières.

— Et pas toi, vieillard ?

— Viens, » dit Sali, et il l'entraîna.

Mais après quelques pas ils s'arrêtèrent de nouveau pour s'embrasser et se caresser tout à leur aise. Le calme de la nature faisait vibrer toutes les cordes de leur âme. On n'entendait que le doux murmure de la lente rivière.

« Comme tout est beau autour de nous ! N'entends-tu pas quelque chose comme un chant mélodieux, ou comme le tintement des cloches ?

— C'est l'eau qui coule ; autrement tout est silencieux !

— Non, il y a autre chose ; ici, là-bas, partout on entend des sons ravissants !

— Je crois que nous entendons bourdonner notre propre sang dans nos oreilles ! »

Ils écoutèrent quelque temps ces sons réels ou imaginaires, comme nous croyons tous en entendre parfois.

Tout à coup Véronique se rappela quelque chose ; elle chercha dans son corsage et dit :

« Je t'ai acheté encore un souvenir que je voulais te donner ! »

Et elle lui donna l'anneau et le mit à son doigt.

Sali sortit aussi sa petite bague, et la mit à la main de Véronique en disant :

« Je vois que nous avons eu la même pensée ! »

Véronique leva sa petite main dans la pâle lumière de la lune, et contempla sa bague.

« Oh ! qu'elle est jolie ! dit-elle en riant. Nous voilà pourtant promis et fiancés ! Tu es mon mari, et moi je suis ta femme ! Persuadons-

nous-le un instant, le temps seulement pour ce nuage de passer sur la lune, ou bien le temps de compter jusqu'à douze ! Embrasse-moi douze fois ! »

Sali aimait certainement avec autant de force que Véronique ; mais la question du mariage ne s'était pas présentée à lui sous cette forme de dilemme extrême et passionné, comme un *to be or not to be*, comme une question absolue de vie et de mort. Une lumière soudaine vint l'éclairer, et l'entraînement féminin de la jeune fille devint chez lui un désir ardent et sauvage. Une clarté brillante illumina ses sens. Quelle qu'eût été jusque-là l'impétuosité de ses caresses, ce fut alors un tout autre délire, ce furent d'autres étreintes et d'autres baisers. Malgré toute la passion qui la consumait elle-même, Véronique sentit sur-le-champ le changement. Elle trembla de tout son corps ; mais avant que le nuage eût passé devant la lune, elle était saisie du même délire. Dans cette lutte suprême de caresses, leurs mains parées de l'anneau nuptial se rencontrèrent et s'étreignirent fortement, consommant ainsi les fiançailles d'elles-mêmes et sans le concours de nulle volonté. Tantôt le cœur de Sali battait à éclater, tantôt il demeurait sans mouvement. Il respira profondément et dit tout bas :

« Véronique, voici ce que nous pouvons faire : célébrons sur l'heure nos noces et puis sortons du monde. Là-bas est l'eau profonde, là personne ne nous séparera ; et nous aurons été ensemble peu ou beaucoup, cela ne nous importera plus ! »

Véronique répondit aussitôt :

« Sali, ce que tu dis là, je l'ai depuis longtemps pensé et arrêté dans mon esprit, c'est-à-dire que nous pouvons mourir et qu'alors tout sera fini. Jure-moi que tu veux le faire avec moi !

— C'est déjà tout comme fait, s'écria Sali hors de lui, et personne ne te prendra plus de ma main que la mort ! »

Véronique respira fortement. Des larmes de joie jaillirent de ses yeux. Elle se leva et s'élança légère comme un oiseau vers la rivière. Sali se précipita sur ses pas, parce qu'il croyait qu'elle voulait lui échapper ; Véronique au contraire s'imaginait qu'il voulait la retenir. Ils se poursuivirent ainsi l'un l'autre, et Véronique riait comme un enfant qui ne veut pas se laisser prendre.

« Te repens-tu déjà ? dirent-ils tous les deux à la fois, quand ils furent arrivés à la rivière.

— Non, je me réjouis de plus en plus, » répondirent-ils en même temps. Ils marchèrent le long du rivage, et leur course fut plus rapide que celle de l'eau qui passait, tant ils avaient hâte de trouver un endroit

propice. Leur passion ne voyait plus que l'ivresse de l'anion, et concentrait en cet unique moment toute la valeur de la vie. Ce qui viendrait après, la mort, la perdition, n'était plus qu'un souffle, un néant. Ils y pensaient moins que le dissipateur, après avoir mangé son avoir, ne pense à la manière dont il subsistera le lendemain.

« Mes fleurs me précèdent, dit Véronique. Regarde, elles sont toutes passées et fanées. »

Elle les enleva de son sein, les jeta dans l'eau, et chanta à pleine voix :

Plus douce que l'amande est pour toi mon ardeur !

« Arrête, reprit Sali, voici ton lit nuptial ! »

Ils étaient arrivés à un chemin qui conduisait du village à la rivière. Il y avait là un port de halage, où était amarré un grand bateau chargé de foin. Sali se mit aussitôt à détacher les cordages avec une ardeur fiévreuse. Véronique l'arrêta en riant.

« Que veux-tu faire ? Allons-nous voler ce bateau de foin pour la bonne bouche ?

— Ce sera ta dot, une couchette flottante, et un lit comme aucune fiancée n'en a jamais eu ! D'ailleurs, ils retrouveront leur bateau là-bas où il doit aller tout de même, et ne sauront pas comment il y est arrivé. Tiens, il flotte et veut partir ! »

Le bateau se balançait à quelques pas du rivage, dans l'eau plus profonde. Sali souleva Véronique dans ses bras et se mit à traverser l'eau avec son fardeau ; elle le caressait avec des gestes emportés, et se débattait comme un poisson, de sorte qu'il eut de la peine à se maintenir : Elle s'efforçait de plonger sa figure et ses mains dans la rivière, et s'écriait : « Je veux aussi tâter de l'eau fraîche ! Te rappelles-tu comment nos mains étaient froides et mouillées quand nous nous les donnâmes pour la première fois ? Nous prenions alors du poisson, tandis qu'à présent nous allons nous-mêmes devenir des poissons, et de beaux et grands, on peut le dire.

— Tiens-toi tranquille, cher démon, dit Sali, ou le courant va m'entraîner. »

Il déposa son léger fardeau dans le bateau, puis il y monta lui-même. Il plaça Véronique sur la haute et odorante couche de foin, et se mit à côté d'elle ; et quand ils furent assis, le bateau, tournant lentement sur lui-même, se mit à suivre le cours de l'eau.

La rivière passait tantôt le long de hautes forêts obscures qui la couvraient de leur ombrage, ou le long de campagnes riantes, tantôt

près de villages paisibles ou de chaumières isolées. Ici elle ressemblait à un lac limpide, et le bateau restait presque immobile ; là elle tournait rapidement autour d'une pointe et fuyait le long des bords endormis. Quand le jour se leva, une ville avec ses tours sembla surgir en même temps du sein de la rivière. La lune à son coucher sillonnait l'eau d'une traînée brillante.

Le bateau approchait lentement de la ville..... Alors on eût pu voir, à la froide lueur de l'aurore automnale, deux pâles figures glisser de la masse sombre dans les eaux tranquilles.

Traduit de l'allemand de M. GOTTFRIED KELLER.

HISTOIRE NATURELLE.

(Extrait de l'ouvrage *les Alpes*, de F. de TSCHUDI¹.)

LE CHAMOIS.

Nature, genre de vie et particularités des chamois. — Leur séjour. — Rochers salés. — Puissance musculaire des chamois. — Leur mode de reproduction. — Possibilité de les apprivoiser et d'en obtenir des croisements. — Calculs qui se forment dans leur estomac. — Peu de probabilité que le chamois vienne jamais à disparaître.

De tous les animaux de nos hautes montagnes, aucun ne leur donne autant d'attrait que les chamois, la seule espèce européenne de l'antilope. Ces jolies chèvres des rochers, à la course rapide, errent par petites troupes dans les parties les plus désertes et les plus solitaires des Alpes, elles animent de leur présence les arêtes les plus élevées, et traversent comme au vol des champs de glace de plusieurs lieues de longueur. Doux, familiers, sociables et inoffensifs comme ils le sont, les chamois s'associeraient aux troupeaux qui paissent dans les Alpes, et pourraient être apprivoisés et cultivés, si l'homme, qui s'est toujours montré leur ennemi, ne leur inspirait pas une terreur insurmontable. On s'est souvent demandé si l'on ne pourrait pas transformer le chamois en un animal domestique et utile, au moyen de certains soins et d'une domestication bien conduite. Pendant l'été, le chamois domestique vivrait libre dans la montagne comme les chèvres, et il n'exigerait des soins qu'en hiver. Le chamois pourrait aussi bien exister dans les vallées que les bouquetins, qui y ont vécu en petits troupeaux et s'y sont souvent propagés pendant plusieurs générations. Si, au lieu de la nourriture peu abondante et de mauvaise qualité à laquelle il est réduit dans la montagne pendant cette saison, il avait une nourriture

¹ Strasbourg, Treuttel et Würtz; Berne, Dalp. La traduction française de cet ouvrage, devenu en peu de temps classique en Suisse et en Allemagne, est en cours de publication. Nous devons les fragments que nous publions à une bienveillante communication des éditeurs.

plus substantielle, il donnerait même sans doute plus de lait et prendrait plus de chair.

Le chamois ressemble beaucoup à la chèvre, et particulièrement à la chèvre qui habite les Alpes; il s'en distingue par ses cornes noires et crochues, par des jambes plus longues et plus fortes, par un cou plus allongé, par un corps plus court et plus ramassé. Tout chez le chamois est élastique, son cou même est extensible. Debout sur ses jambes, il peut se dresser et atteindre à six pieds de hauteur, position dans laquelle tout le poids de son corps repose sur les pattes de derrière. Le chamois manque de barbe comme le bouquetin, et il est inconcevable que de nos jours on ose encore dessiner ces animaux avec des barbes de bouc. C'est au printemps que les chamois sont le plus clairs; leur pelage est alors d'un gris blanchâtre; en été, il tourne au roux comme celui du chevreuil; en automne, il devient de plus en plus foncé, et finit par être en décembre d'un gris brun sombre, qui peut même passer au noir. Leur poil ne change pas chaque fois qu'il se colore, et il est probable que la différence de nourriture, l'action de la lumière et d'autres influences atmosphériques, motivent seules ces variations dans les nuances. Un large trait brun foncé se dirige vers le museau à partir de chacun des yeux, qui sont grands, noirs, très-saillants et très-expressifs. En hiver, sa fourrure s'épaissit beaucoup. Chez de vieux boucs, les poils grossiers et cassants atteignent deux pouces de longueur, surtout à la tête, au ventre, aux pattes et au milieu du dos. Les pieds du chamois sont plus gros que ceux de la chèvre. Il peut écarter beaucoup ses sabots, qui sont entourés d'un rebord saillant, et cette faculté, développée surtout dans les pattes de devant, lui facilite singulièrement la marche sur la glace ou sur des dalles à bords minces et tranchants. Ses cornes sont très-dures, et leurs pointes sont effilées et tranchantes; c'est une arme excellente qu'il emploie pour se défendre contre les aigles et les gypaètes, et au moyen de laquelle il fend la panse des chiens qui l'attaquent; jamais il ne s'en sert contre l'homme. Chez le mâle, qui est plus grand et a la tête plus grosse que sa chèvre, les cornes sont plus écartées et plus fortes que chez celle-ci. Derrière chaque corne, une ouverture assez grande s'enfonce en spirale dans les os du crâne, mais il ne s'en écoule rien.

C'est en automne et au commencement de l'hiver, au moment du rut, qu'ils sont surtout gais et alertes. A cette époque, nous avons souvent observé pendant des heures entières des troupeaux et des paires isolées de ces animaux, qui se livraient à des jeux et à des combats

simulés. Ils sautent comme des fous sur des arêtes étroites, cherchent à se donner des coups de tête et à se renverser; ils feignent d'attaquer l'un d'eux, et se précipitent tout à coup sur un autre qui est pris à l'improviste; en un mot, ils s'agacent et s'amusent de mille manières. Dès qu'ils aperçoivent une forme humaine, même à une grande distance, la scène change subitement. Tous les animaux de la bande, depuis le plus vieux bouc jusqu'au plus jeune faon, se mettent aux aguets et se préparent à fuir. Lors même que l'observateur reste immobile, c'en est fait de leur belle humeur. Ils remontent lentement vers les hauteurs, s'arrêtent pour examiner chaque bloc, chaque paroi de rocher, et ne perdent pas un instant de vue l'endroit d'où les menace le danger. D'ordinaire, ils ne s'arrêtent que très-haut. Tout le troupeau se serre sur le plus élevé des escarpements; chaque animal sonde du regard les profondeurs, et balance gravement sa tête blanche. En été, il est rare que les chamois qui ont été dérangés sur un pâturage y reparaissent de toute la journée; en automne, quand tout est déjà désert dans l'alpe, au bout d'une heure à peine, on les voit redescendre au galop, et ils recommencent leurs jeux dans leur endroit favori.

Pendant la nuit, les chamois se couchent au milieu des rochers entre de gros blocs, dans des grottes ou sous des dalles en saillie; ils aiment à dormir réunis en petites troupes. Nous avons souvent fait l'observation qu'au milieu de l'été ils recherchent les flancs des montagnes exposés à l'ouest ou au nord, tandis qu'à d'autres époques, ce sont les versants orientaux ou méridionaux qu'ils préfèrent.

Dès qu'en automne la neige a argenté les arides sommités des montagnes et commence à se fixer sur les hauts pâturages, les chamois se retirent peu à peu vers les forêts supérieures, et finissent par s'y confiner pendant l'hiver. Ils choisissent les expositions méridionales, à proximité de pentes rapides et dénudées, où la neige, balayée par le vent à mesure qu'elle tombe, ne peut se fixer. Ils se cachent ordinairement sous un grand sapin touffu, dont les branches basses traînent à terre et protègent contre la neige de longs chaumes desséchés.

On prétend que l'instinct fait préférer aux chamois les forêts qui ne sont pas exposées aux ravages des avalanches. Ils n'évitent cependant pas toujours ce danger, et bon nombre périssent ensevelis sous la neige. Dès que le soleil du printemps a aminci la couche de neige qui couvre les hauteurs, nos animaux se hâtent de quitter leurs retraites et regagnent leurs Alpes chéries, où ils vivent quelque temps moitié sur la neige, moitié sur le gazon.

Les chamois paissent dans des endroits où la chèvre des Alpes, si

habile grimpeuse qu'elle soit, ne peut parvenir, sur les petits îlots gazonnés des pics les plus abruptes, le long de ces bancs en saillie, d'un pied de largeur tout au plus, qui suivent les escarpements comme des rubans et s'allongent de coupole en coupole. Ils sont destinés par la nature à profiter du tribut végétal de ces lieux qui, sans eux, serait perdu, et ils y tondent tout à leur aise des plantes éparses, mais savoureuses et nourrissantes; en automne, devenus gras, ils pèsent soixante, quatre-vingts et même cent livres. Nous connaissons un chasseur glaronnais qui tua sur le Tschingeln un chamois de cent vingt-cinq livres. C'était un gros bouc, célèbre parmi les montagnards, qui l'avaient surnommé le *Rufelibock*; depuis plusieurs années, il descendait assez bas vers la vallée, et défilait tous les pièges des chasseurs; mais le rusé Bläsi finit par être plus fin que le prudent *Rufelibock*. Les jeunes chamois nés pendant l'été pèsent déjà de quinze à vingt livres en automne.

Comme tous les animaux des Alpes, les chamois maigrissent beaucoup en hiver, non pas qu'ils manquent de nourriture, car partout dans la montagne ils peuvent en trouver en quantité suffisante, à l'exception peut-être des jours où il est tombé beaucoup de neige, mais cette nourriture a peu de valeur nutritive. Le foin court et desséché sur place est devenu dur, coriace, analogue à la paille, et contraste singulièrement avec les feuilles tendres et succulentes que le chamois trouve à profusion pendant l'été. Il n'est pas certain que les chamois grattent la neige, comme les rennes, pour arriver à la mousse et à l'herbe qu'elle recouvre. Ils préfèrent descendre dans les vallées et paître près des sources où la neige est fondue; ils rongent aussi les filaments de lichens qui pendent le long des sapins, et quelquefois ils restent suspendus aux branches par les cornes, ne peuvent pas se dégager et meurent de faim. Nous nous souvenons d'avoir rencontré un squelette de chamois dans cette position. La même espèce de lichen qui sert de nourriture au gibier, sert au chasseur à bourrer son fusil.

Les chamois aiment beaucoup le sel, comme tous les ruminants, et fréquentent régulièrement les rochers où il en suinte. Parfois ils les lèchent si longtemps que, pris d'une soif ardente, ils courent en furieux se désaltérer dans l'eau la plus rapprochée. Gessner, le respectable père de la zoologie suisse, et Scheuchzer connaissaient parfaitement cette habitude des chamois. Si les chamois lèchent les rochers avec tant d'avidité, dit ce dernier, ce n'est pas uniquement à cause du sel, mais aussi pour en détacher du sable; il leur sert à se débarrasser la bouche du mucilage végétal qui y reste adhérent, ou bien à exciter

l'appétit, et en outre il a chez eux, comme chez les oiseaux, un rôle à remplir dans la digestion, leur tenant lieu « d'instruments culinaires ». Les chasseurs font une distinction entre les suintements secs des schistes calcaires et les eaux salées ou acides des marais; ils prétendent aussi que les chamois femelles avec leurs petits visitent seules ces endroits, et uniquement depuis la Saint-Jacques jusqu'au milieu du mois d'août. Quatre ou cinq jours de suite, elles y arrivent de très-loin à la pointe du jour, lèchent avec avidité les rochers pendant une heure, et repartent ensuite. Il semble que ce soit de leur part une mesure hygiénique, car on a fait l'observation que tous les chamois tirés près de ces rochers salés étaient fort maigres.

Les chamois vivent, comme les autres animaux de la même famille, par petites sociétés de cinq à dix et même vingt individus. Jadis des troupeaux de soixante chamois n'étaient pas une rareté. Ce sont des animaux alertes, élégants et d'une extrême prudence. Chacun de leurs mouvements trahit une énergie musculaire extraordinaire, et porte le cachet de l'agilité et de la grâce. C'est surtout le cas quand l'animal est attentif à ce qui se passe autour de lui, ou se prépare à faire un bond. Ordinairement, et surtout en captivité, les chamois ont l'air fatigué, leurs jambes fléchissent, et ils semblent les traîner paresseusement, même dans la plaine. Effrayés, tout en eux change comme par enchantement. Ils prennent un air d'audacieuse énergie. Leurs muscles se roidissent, acquièrent l'élasticité de l'acier, et ils fuient comme le vent, en faisant des bonds dont la vigueur et la grâce sont indicibles. Il faut les avoir vus pour se faire une idée de leur rapidité extraordinaire, de la puissance de leurs élans, de la sûreté de leurs sauts et de tous leurs mouvements. Ils bondissent d'un rocher à l'autre, ayant l'abîme sous les pieds; ils se tiennent en équilibre sur des anfractuosités à peine visibles, s'impriment un vigoureux élan à l'aide des jambes de derrière et retombent en toute sécurité sur l'aspérité, de la grosseur du poing, qu'ils avaient en vue. Le bouquetin, étant plus bas sur ses jambes, plus allongé et plus lourd que le chamois, saute beaucoup moins; il n'a pas non plus la vie aussi dure. Le chamois bondit encore sur les rochers ou les glaciers et fuit à plusieurs lieues de distance, lorsque ses intestins s'échappent par une blessure, lorsqu'il a le foie traversé, ou lorsqu'il ne se soutient plus que sur trois jambes; le bouquetin succombe plus vite à des blessures légères.

Sur le Murtschenstock, un chasseur glaronnais avait grièvement blessé un chamois au pied; trois ans de suite, il vit boiter devant lui sa bête mutilée, et ne put l'abattre que la quatrième année. Un chasseur

de la Levantine avait enlevé à un chamois une des jambes de devant à la hauteur du genou ; le chamois prit la fuite et ne fut tué qu'au bout de quatre ans. La blessure s'était cicatrisée et recouverte d'un épiderme épais et corné, et l'invalides sautait aussi facilement et était aussi gras que ses camarades. Lorsqu'un chamois a reçu une blessure grave, il se sépare du troupeau, se retire dans un endroit désert, se couche entre des pierres et lèche sa blessure. Il ne tarde pas à guérir, ou à périr sans profit pour le chasseur. En automne, la couche de graisse oblitère tout de suite la plaie et empêche une hémorrhagie externe.

L'odorat excessivement fin des chamois, leur vue, leur ouïe excellentes et l'instinct des localités, qui est fort développé chez eux, leur font éviter beaucoup de dangers. D'après une observation mille fois confirmée, quand une troupe de chamois veut s'arrêter, ils placent en sentinelle l'un d'eux, d'ordinaire une femelle ; pendant qu'ils paissent ou s'amuse à se donner des coups de corne, comme les chèvres et les cerfs, la sentinelle, qui broute seule à quelque distance, dresse à chaque instant la tête, flaire et inspecte du regard toute la contrée. Si elle avise quelque danger, elle pousse aussitôt un sifflement, comme la marmotte, et tous les autres prennent la fuite au grand galop, car dans ces occurrences ils ne trottent jamais. On a souvent douté de ce sifflement que pousse le chamois au moment où il flaire quelque émanation suspecte. Notre propre expérience nous a convaincu à diverses reprises qu'on l'entend presque toujours dès qu'une troupe de chamois se voit surprise. C'est un ton clair, vibrant, un peu filé, qui provient probablement des dents incisives, et qui, à notre connaissance, n'est poussé que par la sentinelle, et n'est point répété par les autres chamois, comme cela arrive parmi les marmottes.

Dans la Cordillère du Pérou, les mâles des troupes de vigognes et de huanacos sifflent aussi pour signaler quelque péril ; alors toutes les femelles tendent leur long cou du côté de l'endroit suspect, et se mettent à fuir, d'abord lentement, puis à toute vitesse, de leur galop particulier. Le mâle qui a la garde du troupeau reste toujours à quelques pas en arrière et couvre la retraite, en surveillant continuellement celui dont l'approche a déterminé la fuite du troupeau. Si la sentinelle est toujours un mâle chez ces animaux du Pérou, chez nos chamois c'est sans exception une femelle, une chèvre, comme l'appellent les chasseurs. Ces chèvres sont plus attentives, plus empressées, plus fidèles à remplir leur devoir que les boucs ; aussi tire-t-on beaucoup plus de boucs que de chèvres, et les chamois qu'on réussit à prendre et à conserver vivants sont-ils presque toujours des mâles. Ce n'est qu'à

grand'peine qu'on réussit à se procurer vivante la femelle du chamois. Il faut ajouter que les vieux mâles vivent ordinairement solitaires, ce qui les expose davantage; or, personne ne s'étonnera que dans les troupeaux les vieilles chèvres soient infiniment plus prudentes que les jeunes boucs.

L'odorat est, sans aucun doute, le sens le plus développé chez les chamois. Quand le chasseur est du côté d'où vient le vent, ils le flairent à des distances énormes, et peu importe qu'il soit au fond de la vallée, ou bien au même niveau, car l'air chaud qui remonte vers les hauteurs leur apporte les émanations d'en bas. Alors ils mettent en jeu toute la pénétration de leurs divers sens. L'œil et l'oreille rivalisent avec le muffle qui aspire l'air par saccades. La vue du chasseur peut seule les calmer. Lorsqu'ils ne font que le sentir sans le voir, ils se démènent en furieux, car ne connaissant ni la distance qui les en sépare, ni la direction dans laquelle il s'approche, ils ne peuvent pas calculer leur fuite. Inquiets, ils courent çà et là, tendent le cou et cherchent à découvrir leur homme. Dès qu'ils y ont réussi, ils s'arrêtent et le considèrent un instant avec un air de curiosité. Si le chasseur reste immobile, les chamois ne bougent pas, mais dès qu'il fait un mouvement, ils prennent la fuite et se retirent en quelque asile qu'ils connaissent dans le voisinage. Il est très-rare qu'un chamois effrayé s'égare sur des arêtes qui aboutissent à un précipice et qui sont trop étroites pour lui permettre de se retourner, de sorte qu'il ne peut ni avancer ni reculer. Dans cette extrémité, il hésite, il mesure rapidement de l'œil la saillie qu'il voudrait atteindre, il se couche pour ainsi dire sur le rocher, et tente de réaliser l'impossible. Il saute dans l'abîme et s'y brise. Jamais un chamois ne reste perché sur une pointe de rocher presque inaccessible, sans faire d'efforts pour se sauver, comme cela arrive souvent aux chèvres, qui attendent en bêlant que le berger vienne, au péril de sa vie, les sortir de cette position sans issue. Le chamois aime mieux faire un saut qui lui sera presque nécessairement fatal. Lorsqu'il arrive à l'extrémité d'une corniche sans issue, il s'arrête un moment en face de l'abîme, se retourne, et, surmontant l'effroi que lui inspire l'homme qui le poursuit, il revient sur ses pas avec la rapidité d'une flèche. Si le chasseur n'est pas bien posté, il a juste le temps de se coucher à plat ventre ou de se coller contre le rocher, pour laisser le chamois bondir à côté ou au-dessus de lui. Si un chamois est forcé de descendre des escarpements presque verticaux, et qu'il n'aperçoive au-dessous de lui aucun promontoire qu'il puisse atteindre, pour amortir sa chute en s'y arrêtant au moins un instant,

il s'élance cependant, la tête et le cou en arrière, de façon que tout le poids du corps porte sur l'arrière-train, et il cherche à diminuer la rapidité de la descente en faisant frotter les pieds de derrière contre le rocher. Sa présence d'esprit est telle, que si dans cette chute il aperçoit quelque saillie qui le puisse retenir, il cherche à l'atteindre en ramant avec les pieds dans le vide, parcourant ainsi dans sa chute une ligne courbe. On le voit, il se passe des miracles dont les savants et le public n'ont pas même l'idée.

Il est difficile de dire positivement quelle distance ces magnifiques animaux peuvent franchir d'un bond. Ils traversent sans peine des crevasses de seize à dix-huit pieds de large¹, font à la descente des sauts de vingt-quatre pieds de profondeur et atteignent d'un bond le sommet de murailles hautes de quatorze pieds, de l'autre côté desquelles ils se trouvent l'instant d'après sur leurs quatre pattes. Ils marchent lentement et avec précaution sur la neige molle, où ils enfoncent, et sur des glaciers dépouillés de neige; aussi c'est là qu'on les chasse le plus facilement. Mais nulle part ils ne cheminent avec plus de prudence que sur les névés ou bien sur la neige fraîche des glaciers qui en recouvre les crevasses d'une couche trompeuse. On les a vus revenir sur leurs pas, dans des endroits où l'homme ne craignait pas d'avancer avec précaution. Même lorsqu'ils reposent, ils s'étendent rarement à plat sur la terre, mais prennent une position qui leur permette de fuir immédiatement. Ils aiment à se coucher au milieu de buissons clair-semés, où ils sont cachés aux regards; ils choisissent toutefois de préférence une terrasse qui, dominée par derrière, soit dégagée sur les côtés et laisse le regard planer librement sur la contrée tout entière.

Il est très-rare d'apercevoir au milieu d'un troupeau de vieux chamois mâles. Ils vivent solitaires et peuvent atteindre l'âge de trente ans; ils sont alors tout à fait gris. Les jeunes animaux ne se séparent du troupeau qu'au mois de novembre, pour s'apparier. Les boucs se livrent alors des combats terribles, qui continuent jusqu'au milieu de décembre, et qui ont souvent des conséquences fatales pour l'un des champions. Tantôt il est précipité du haut des rochers, tantôt il est blessé à mort par un coup de cornes de son adversaire, qui le frappe vigoureusement de haut en bas. La chèvre suit volontairement le vainqueur, et vit seule avec lui jusqu'au milieu de l'hiver, puis mâle et femelle rejoignent le troupeau. La chèvre porte pendant vingt semaines; entre la fin d'avril et la fin de mai, elle met bas, sous quelque rocher

¹ Au mont Rose on mesura l'espace qu'avait franchi un chamois au-dessus d'un précipice, et on le trouva de vingt et un pieds de France.

sec et abrité, un ou rarement deux petits. Elle les allaite plus de six mois ; on voit souvent des chamois de un ou deux ans attachés au pis de leur mère. Le mâle ne s'inquiète pas de sa progéniture. Les petits, qui bêlent comme des chevreaux, ne deviennent adultes et n'acquièrent leurs cornes définitives que dans la troisième année. Peu de moments après leur naissance, ayant été léchés et nettoyés par leur mère, ils la suivent par monts et vaux ; et au bout de douze heures, ils sont déjà assez agiles pour échapper à l'homme qui les poursuit. Si la mère vient à être tuée, les petits retournent auprès de son cadavre et peuvent y être pris vivants ou tués à coups de fusil. Dans l'angoisse, ces chevreaux font entendre un bêlement sourd et ouvrent à demi leur museau, comme le font aussi les vieux chamois lorsqu'ils sont dans une position désespérée.

Il n'est pas difficile d'apprivoiser de jeunes chamois ; on les nourrit d'abord de lait de chèvre, puis on leur donne des herbes tendres et des légumes, des choux, des carottes et du pain. Leurs allures sont assez semblables à celles de la chèvre ; ils aiment à jouer avec des chevreaux, suivent familièrement leur maître, s'accommodent des chiens et acceptent la nourriture présentée par des inconnus. Les cornes commencent à se développer dans le troisième mois ; en été, avant d'avoir poussé leur poil d'hiver, qui est noirâtre, ils sont beaucoup moins foncés que les vieux. Ils aiment à avoir dans leurs enclos quelques pierres sur lesquelles ils se plaisent à percher. Pendant l'hiver il ne faut pas leur préparer une couche chaude, mais se borner à étendre un peu de foin sous un petit toit ouvert à tous les vents. Des chamois qu'on gardait dans une écurie, se tenaient en hiver près d'une fenêtre ouverte, par laquelle la neige entraînait gaiement poussée par le vent. Pris vieux, les chamois restent extrêmement sauvages et font mine de fuir dès qu'on approche. Ceux qui sont en captivité depuis leur jeunesse ne deviennent ni aussi âgés ni aussi vigoureux que s'ils vivaient en liberté. Souvent leur sauvagerie naturelle reprend le dessus, et ils blessent dangereusement de leurs cornes les personnes qu'ils n'ont pas l'habitude de voir. Les tentatives faites pour obtenir des petits en captivité sont demeurées sans résultats, malgré toute la peine qu'on s'est donnée au jardin des plantes de Paris, à Chambéry et ailleurs. La chose n'a positivement réussi que deux fois. M. Lauffer, manufacturier de Chambéry, reçut en 1850 un chamois femelle, qui lui donna en 1852 un bouc ; en 1853, cette chèvre mit bas un second petit, qui mourut bientôt après, et en mai 1855, elle mit de nouveau au monde un petit chamois fort alerte et bien portant.

On a réussi plus souvent à faire produire des chèvres domestiques avec des chamois mâles apprivoisés. Les petits sortis de ces croisements n'ont de leur mère que la couleur; ils ont la vigueur d'organisation, le front élevé, la sauvagerie, la timidité, le besoin de grimper et de sauter qui distinguent leur père. Le soir surtout, comme les chamois domestiques, ils ne cessent de bondir. De la possibilité de croiser les chèvres et les chamois il ne faudrait pas conclure, comme on le fait souvent, que notre chèvre descend primitivement du chamois. Quoique les deux espèces vivent souvent confondues sur les montagnes, elles ne s'y unissent jamais. L'organisation tout entière de ces animaux est d'ailleurs fort différente; il est probable que notre chèvre domestique descend de la chèvre sauvage qui vit par troupes sur les hautes cimes du Caucase et du Taurus, et qui n'a pas été suffisamment observée.

Il n'est pas probable que des chamois meurent de faim pendant l'hiver. Toutefois un chasseur de l'Oberland bernois prétend avoir trouvé au printemps, sous un grand sapin et dans la neige, les corps de cinq chamois qui avaient dû périr faute de nourriture. Sous l'arbre, dit-il, ils avaient foulé la neige, mais en dehors des branches, elle était trop haute et trop épaisse. Ils avaient rongé l'écorce et les feuilles du sapin, mais la neige avait sans doute duré plus longtemps que cette ressource. Abstraction faite de ce renseignement, nous n'avons jamais entendu parler de chamois emprisonnés sous un arbre et périssant de faim. Il est bien vrai qu'ils s'établissent volontiers pendant l'hiver sous les grands sapins, d'où ils partent pour les endroits qui leur fournissent quelque pâture; mais ils travaillent toujours à se maintenir les chemins libres. Lors même qu'une neige de quatre pieds recouvre le sol pendant quelques jours, ils se frayent une voie à une distance d'une douzaine de pas, et ils trouvent partout sous les buissons ou sous les arbres voisins de l'herbe sèche et de la mousse. Puis le froid durcit la neige, et au bout de deux jours au plus elle est assez résistante pour que les chamois y enfoncent peu profondément. Sur certaines montagnes, des troupeaux entiers trouvent d'excellentes provisions dans les meules de foin; c'est le cas sur les Alpes grisonnes de Vals, de Lugnetz et de Savien, où on a l'habitude de réunir en plein air dans des meules le foin récolté pendant l'été sur les hauteurs. Souvent des familles de chamois s'établissent à proximité de ces magasins et les entament si bien qu'ils y percent des trous assez grands pour les mettre à l'abri durant les tourmentes d'hiver. Au moment où, avant la fonte des neiges, les propriétaires arrivent près de leurs meules percées et excavées, des chamois bien nourris s'en échappent dans toutes les

directions et s'enfuient en sifflant. Les chamois n'ont rien à craindre de la soif, car ils lèchent partout les glaçons et plongent souvent leur museau dans la neige. Ils tombent rarement malades; cependant ils peuvent être atteints d'une espèce de gale, et leur foie renferme souvent des trématodes parasites.

On trouve assez fréquemment dans l'estomac des chamois, surtout des vieux boucs, ces boules célèbres appelées béroards d'Allemagne, qu'on rencontre aussi chez des animaux voisins. Ce sont des masses dont la grosseur varie de celle d'une noisette à celle d'un œuf, et qui sont formées de fibres végétales foncées recouvertes d'un enduit dur, brillant et parfumé; cet enduit est probablement dû à des matières indigestes et résineuses que la digestion a séparées des racines et d'autres matières végétales consommées par les chamois. On a écrit des livres sur les vertus de ces béroards; ils devaient guérir tous les maux, mettaient même les soldats à l'abri de la balle, et se payaient un louis d'or et plus. Scheuchzer en parle déjà sur un ton ironique : « Tout cela peut bien se dire et s'écrire, témoin Velschius, qui fait une longue énumération des maladies de l'homme dans lesquelles les béroards peuvent être utilisés; mais dès qu'il s'agit d'employer réellement ce moyen curatif, les difficultés commencent. »

Dans toutes les parties des Alpes, les chamois sont plus communs qu'on ne le suppose. A la vérité, on ne les aperçoit guère ou même pas du tout en voyageant dans ces montagnes. On peut traverser à plusieurs reprises des districts où plus de vingt chamois sont sédentaires, sans s'apercevoir de leur présence. Souvent, durant des heures, nous avons observé à la lunette avec d'autres chasseurs des terrasses de rochers où nous n'en apercevions pas un seul; dès que le traqueur arrivait à son poste, il en faisait néanmoins apparaître trois ou quatre. Dans un petit bois, où nous n'avions jamais aperçu de chamois et où les montagnards supposaient seulement qu'il pouvait y en avoir, nos traqueurs firent sortir, à notre grand étonnement, sept de ces animaux. Pendant la plus grande partie du jour, les chamois sont couchés derrière des pierres et des buissons, où leur couleur rousse empêche de les remarquer. Dans les montagnes bien boisées, une troupe de chamois reste facilement inaperçue et cachée, de sorte que toute société de chasseurs peut s'y tromper et croire la contrée inhabitée. Sans doute, un œil exercé distingue sûrement sur la terre noire et molle des forêts l'empreinte de leur pied, qui est un peu plus large et plus écartée que l'empreinte de la chèvre, et le chasseur ne confond pas davantage les crottins des chamois avec ceux des chèvres.

La crainte qu'on a souvent exprimée de voir d'ici à quelques années les chamois devenir aussi rares que les bouquetins, n'est pas fondée. Nous dirons plutôt que tant que les Alpes existeront, elles nourriront des chamois.

Quand cette chasse serait moins difficile et plus abondante qu'aujourd'hui, quand le nombre des chasseurs augmenterait au lieu de diminuer, le relief accidenté de la région habitée par les chamois suffirait certes pour empêcher qu'ils ne disparussent complètement. Ils sont d'ailleurs protégés jusqu'à un certain point par les lois; puis les femelles, nous l'avons dit, sont rarement tuées; les animaux de proie, qui nuisent à leur reproduction, deviennent de plus en plus rares, enfin, leur prudence extraordinaire, leurs ruses, la rapidité de leur course, qui surpasse de beaucoup celle du bouquetin, tout contribue à nous rassurer sur l'avenir de ces antilopes. Les bouquetins, qui étaient probablement organisés pour vivre dans la région montagneuse, craignent beaucoup moins l'homme; ils le laissent approcher beaucoup plus près, et jamais ils ne fuient avec la légèreté des chamois. Nous sommes convaincu que les Grisons seulement renferment, sur l'immense superficie de leurs hautes régions, beaucoup plus d'un millier de chamois. Au Sentis, qu'on dit si pauvre en chamois, nous en avons tout récemment compté vingt qui formaient une troupe derrière l'Oëhrli, et il est probable qu'il y en avait plus du double ou du triple sur d'autres parties de ce massif. Quelque temps après, en un seul jour de chasse, nous avons compté quarante chamois qui formaient plusieurs petits groupes. Les Churfirsten, le canton de Glaris, les cantons primitifs, le Valais, le Tessin, Berne, les Alpes vaudoises, hébergent une quantité de ces troupeaux plus ou moins nombreux. Aussi nous croyons que les lièvres, les renards et les martres, qui vivent tout près de nous, seront extirpés avant les chamois, s'ils doivent jamais l'être. Quand certains chasseurs ont tué en leur vie trois cents, cinq cents, neuf cents ou même deux mille huit cents pièces, comme Colani, le roi des chasseurs de l'Engadine, ces chiffres font comprendre indirectement combien doit être grand le nombre des chamois qui vivent encore. Quand même on en tirerait chaque année en Suisse six ou sept cents, chiffre fort exagéré, la fréquence de ces animaux n'en serait pas sensiblement diminuée. Il faut cependant reconnaître que jadis ils étaient encore plus nombreux et moins craintifs que de nos jours, mais c'est précisément pour cela qu'ils ont diminué et se sont retirés dans des régions plus reculées.

Les Alpes, par F. DE TSCHUDI (traduction Vouga).

BULLETIN CRITIQUE.

LES CHANTS DE SÖL, *poème tiré de l'Edda de Sæmund*, publié avec une traduction et un commentaire par F.-G. Bergmann, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Strasbourg. — Strasbourg, Treuttel et Würtz. — Paris, Iung Treuttel.

On sait que l'Islande a eu, au moyen âge, une littérature très-curieuse et relativement très-riche, qui est loin d'avoir survécu tout entière, mais dont des monuments considérables nous ont été conservés dans les deux recueils que nous connaissons sous le nom d'*Edda de Sæmund* et d'*Edda de Snorri*¹. Le premier est un recueil de poèmes, le second un recueil de récits et de traités en prose. M. Bergmann, un de nos plus éminents philologues, qui avait publié en 1838 la traduction de trois des poèmes de l'*Edda de Sæmund*, vient d'en traduire un quatrième, les *Chants de söl*, le plus récent et un des moins poétiques, mais non le moins intéressant de la collection. Tandis que les autres poèmes sont païens, les *Chants de söl* appartiennent à l'époque chrétienne; on y peut donc étudier d'une part l'action du christianisme sur le génie et sur les traditions nationales, et d'autre part l'action de ce même génie et de ces mêmes traditions sur la religion nouvelle; car c'est une remarque déjà souvent faite que le christianisme, en transformant les peuples qui l'ont adopté, a aussi subi leur empreinte : sans parler même de la différence des communions, qui tient essentiellement au génie des races, la foi espagnole n'est pas tout à fait la même que la foi italienne, ni la foi anglaise la même que la foi allemande.

L'introduction et les commentaires qui accompagnent la traduction de M. Bergmann constituent, sous une forme resserrée, un véritable cours de mythologie et de littérature islandaises, et même de mythologie comparée. Le savant traducteur ne s'est pas contenté d'élucider le texte avec un soin minutieux; il sait trop bien que la vraie critique a d'autres devoirs et un champ plus vaste, et qu'elle verrait et ferait voir incomplètement les objets, en les isolant de l'ensemble dont ils font partie et du milieu qui les a produits. « Pour bien expliquer une œuvre littéraire, dit-il, il ne suffit pas d'en traduire et d'en commenter le texte; il faut encore expliquer tout ce qui tient à l'histoire du fond et de la forme de cette œuvre. » Comprise ainsi, la critique est véritablement historique et philosophique, et devient une des plus hautes fonctions de l'esprit. Elle est l'analyse,

¹ *Edda* : grand'mère, aïeule, vieille conteuse. Tous les noms de livres sont féminins en islandais, parce que le mot *bók* (livre) est féminin. Le recueil des lois s'appelle *Græ-Gás* (oie grise), à cause de sa haute antiquité.

mais elle est aussi la synthèse; elle dissèque, mais en même temps elle vivifie; dans la lettre morte, elle retrouve l'esprit des temps passés; elle évoque les siècles et ressuscite les peuples. Mais pour la pratiquer ainsi, il faut un peu de philosophie armée de beaucoup de science. Considérée en elle-même, l'œuvre de Sœmund n'a qu'une valeur fort médiocre à tous les points de vue; mais dès qu'on la rattache au milieu d'où elle est sortie, sur-le-champ l'intérêt grandit; il grandit encore plus quand, poursuivant la filiation, on trouve en Islande des idées et des formes qui ont leurs similaires sur les bords du Gange, et lorsque enfin, d'une plus grande hauteur, on découvre des vestiges communs à toutes les civilisations et des indices d'une unité de nature que la diversité des races n'exclut pas du tout, alors c'est le plus grand spectacle que se puisse donner l'esprit humain, et la plus haute synthèse qui se dégage naturellement de l'analyse d'une œuvre infime.

L'Islande était, avant la conquête de l'Amérique par l'Europe, la pointe extrême de la grande famille indo-européenne ¹ vers l'Occident. Elle fut, comme on sait, découverte et occupée par les Norvégiens (hommes du Nord, Normands); ils y apportèrent la religion d'Odin ou de Wodan, et la langue norroïne (du Nord), appelée ainsi par opposition au danois, autre ramification de l'idiome scandinave primitif. Toute leur civilisation reposait sur la tradition orale, et la mémoire était l'unique dépositaire des légendes et de la poésie nationale. L'enseignement même de la morale était uniquement une affaire de tradition: Il y avait bien une écriture, les runes, mais c'était une écriture mystérieuse et sacrée, redoutée du peuple, et devenue un instrument de magie entre les mains des adeptes. M. Bergmann distingue trois sortes de traditions: les traditions mythologiques, relatives aux dieux et au monde transcendant; les traditions épiques, relatives aux fils des dieux et aux héros nationaux, et les traditions didactiques, qui contenaient précisément cet enseignement de la morale dont nous venons de parler. Il place au septième siècle de notre ère le plein développement de la mythologie du Nord, et aussi la fixation des chants épiques dans la forme qui nous est parvenue. Ces chants avaient été importés de la patrie norvégienne, et les légendes en prose (*sagas*), qui se rapportaient à la conquête de l'Islande, les avaient déjà relégués au second rang, quand le christianisme, adopté en l'an 1000, en effaça un grand nombre de la mémoire des nouveaux convertis; mais il assura en même temps la conservation des autres par l'introduction de l'alphabet latin, qui parut d'un emploi plus facile et d'un caractère moins terrible que les anciens runes, et dont les clercs purent se servir pour recueillir et sauver l'héritage poétique et légendaire des temps passés. Quant aux personnages de la mythologie norroïne, ils ne furent pas supprimés par la religion nouvelle, mais ils devinrent ce qu'étaient devenus les dieux du polythéisme grec et les divinités germanes, des diables. Il se trouva aussi des gens avisés pour les accommoder au système d'Evhémère, ou pour les allégoriser purement et simplement.

Les deux Eddas, dont la composition est postérieure de deux siècles au moins à l'introduction du christianisme, portent les noms de deux clercs célèbres et dont l'existence est parfaitement avérée. Sœmund vécut de 1057 à 1133, et Snorri fut le fils adoptif du petit-fils de Sœmund; mais aucun des deux n'est, d'après M. Bergmann, l'auteur du recueil qui lui est attribué. L'Edda de Snorri, compi-

¹ M. Bergmann dit *japhétique*, comme Diefenbach. Aucune des dénominations proposées n'a pu encore se faire généralement accepter.

lation de récits en prose et de traités mythologiques et philologiques, fut, dit-il, composé à la fin du treizième siècle, sans doute par un érudit islandais, qui voulut réunir à ses propres travaux ceux de Snorri et du neveu de Snorri, Olaf, surnommé le Scalde blanc. Quant à l'Edda poétique, le traducteur le place, contrairement à l'opinion généralement reçue, mais par des raisons qui semblent concluantes, après l'Edda en prose, et il suppose que le compositeur inconnu a attribué son recueil à Sœmund pour le placer sous l'autorité d'un personnage illustre. Ces indications pseudépigraphiques, véritables suicides littéraires, se retrouvent à plusieurs époques, et dans des circonstances et des littératures très-diverses. Il suffit de rappeler ici les prétendues Apocalypses d'Énoch, d'Esdras, les Testaments des douze patriarches, et autres écrits de ce genre, qui constituent toute une littérature à côté des écrits canoniques de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Si M. Bergmann n'admet pas Sœmund comme compilateur de l'Edda poétique, il n'hésite pas à lui attribuer la rédaction des *Chants de söl* (*Solar liod*) qui font partie du recueil. Mais ici sa démonstration n'aboutit qu'à une grande probabilité, et non à une certitude complète. La question, au surplus, est peu importante, et l'œuvre nous intéresse beaucoup plus que le nom de l'auteur. Ce qui résulte du poème et ce qui suffit, c'est que cet auteur est évidemment un chrétien, et très-probablement un ecclésiastique qui s'est proposé de populariser les principes de la morale chrétienne, en les accommodant un peu, involontairement ou avec intention, aux idées antérieures, aux habitudes et au caractère de ses compatriotes.

Que signifie le titre? *Liod* (en allemand *lied*) se disait en norroin de la poésie chantée, par opposition à *Kwida*, poésie récitée ou déclamée. *Söl* était, dans la mythologie scandinave, le soleil ou plutôt la divinité du soleil, et ce mot est ici la désignation « allégorico-mythologique » de la sagesse¹. Ce sont donc les préceptes de la sagesse que nous allons connaître; mais ce n'est pas l'auteur qui les transmet directement au lecteur. Il suppose que son père mort est revenu de l'autre monde pour les lui communiquer, après les avoir puisés à la bonne source. Cette fiction doit évidemment donner à l'enseignement une autorité supérieure, elle procède donc du même ordre d'idées qui a fait mettre l'Edda tout entier sous le nom de Sœmund; mais elle fournit en même temps une sorte d'encadrement qui donne de l'unité au poème, et nous voyons encore ce système d'encadrement se reproduire dans toutes les littératures, sous l'empire des mêmes préoccupations d'autorité ou d'unité. M. Bergmann rappelle l'encadrement général et les encadrements particuliers des récits du Mahābhārata, celui des Mille et une Nuits, les dialogues de Platon et de Cicéron, le Décaméron, etc. Le père qui apparaît à son fils ne débite pas sa morale purement et simplement comme un prêche. Il adopte des formes déterminées qui se retrouvent aussi chez tous les peuples de l'antiquité et du moyen âge, et qui accusent évidemment une tendance naturelle et générale de l'esprit humain à une certaine période de son développement. Il procède par exemples ou paraboles, par conseils, par visions et par préceptes enveloppés d'une forme allégorique et énigmatique.

Les exemples sont au nombre de cinq. Le premier fait ressortir l'efficacité du

¹ Nous allons le retrouver tout à l'heure dans la description de l'enfer, mais dans une tout autre acception, par suite d'une autre association d'idées.

repentir, et condamne l'esprit de violence et de vengeance; la religion nouvelle s'affirme ici par une de ses croyances les plus essentielles, en même temps qu'elle condamne des actes que ne réprouvait point la religion ancienne. Les trois suivants ne dépassent pas la portée de la sagesse vulgaire des nations : Dieu est le maître de nos destinées; bien des malheurs sont causés par l'amour, et l'orgueil est l'avant-coureur de la chute. La morale du cinquième est remarquable, parce qu'elle est bien locale et bien normande : elle porte qu'on ne doit se fier qu'à bonnes enseignes.

Les conseils sont au nombre de sept, un pour chaque jour de la semaine. Ils accusent d'une manière assez nette, et pas tout à fait à son avantage, le caractère du christianisme norrois. Nous saisissons une foi qui menace de dégénérer en formalisme. Le premier recommande, comme une chose principale, de se rendre favorable les saintes patronnes, et après le troisième, sur la réussite de la prière, le quatrième veut que la prière soit longue, instante et répétée : « Peu songent aux » besoins de qui se tait, » dit le poète islandais.

Les visions sont la partie la plus intéressante du poème. Le père, après avoir décrit sa maladie, sa mort et son enterrement, raconte ce qu'il a vu en enfer et dans le paradis.

Le poète chrétien fait ici un grand usage de l'ancienne mythologie scandinave. Pour annoncer sa maladie, le père dit que la mort, la destruction, *Hell* (sanscrit *Kāli*), a jeté sur lui ses lacets invisibles. Cette assimilation des maladies à des liens qui empêchent l'homme de se servir de ses forces est commune à beaucoup de langues anciennes, qui n'appartiennent pas toutes à la même souche; par exemple, on la trouve en hébreu aussi bien qu'en sanscrit. Dans la mythologie hindoue, le dieu de la mort, appelé le Dompteur, tient en main un lacet avec lequel il s'empare de l'homme, et lui serre tellement le corps qu'il en fait sortir son âme, sous la forme d'un diminutif d'homme, de la longueur d'un pouce. Chez les Scythes et les Gètes, les âmes sont de petits oiseaux qui, en désertant le corps, montent au ciel et deviennent des étoiles, mais des étoiles qui continuent à s'intéresser aux choses terrestres. Dans la mythologie des Lithvas, la voie lactée est appelée le chemin des oiseaux. L'auteur des *Chants de sol* a les deux idées de l'étoile et des oiseaux. Pour indiquer sa mort, il dit que l'étoile de l'espérance s'est envolée; et la première chose qu'il rencontre en enfer, c'est une quantité de petits oiseaux roussis, autant d'âmes qui ont passé par le feu purifiant et qui s'en vont au paradis. Il est à remarquer que le poète n'assigne pas de lieu particulier au purgatoire.

L'enfer de Sœmund a sept compartiments, comme celui des Hindous, comme ceux des Hébreux et des Assyriens, et ce nombre sept est ici d'autant plus remarquable que l'auteur, ne pouvant encore connaître la fixation du nombre des péchés capitaux par Pierre le Lombard, admet neuf catégories de réprouvés, deux de plus qu'il n'en peut loger. Ces neuf classes composent, avec les démons qui les tourmentent, et les âmes qui ne font que passer pour se purifier, la population de l'enfer. Les démons sont naturellement des personnages de l'ancienne mythologie scandinave, et nous trouvons ici le cerf de Söl, figure très-complexe. Les Hindous appelaient le soleil un coursier, et les peuples sémitiques un cerf ou une gazelle. C'est bien là certainement l'origine première de la figure, mais M. Bergmann croit qu'il faut penser plutôt à ce fils aîné de la lumière, à ce Lucifer, prince des anges, qui fut pour sa révolte précipité en enfer.

Les pécheurs condamnés à l'enfer éternel sont les violents, les païens, les envieux, les mondains, les cupides, les brigands, les profanateurs, les luxueux et les calomnieurs. On remarque que les violents et les brigands sont deux classes distinctes : la violence, l'abus de la force, loin d'être un défaut, était presque une vertu ou du moins une chose licite chez les anciens Normands, et l'auteur chrétien veut réagir ici contre les mœurs comme dans son premier exemple. Les violents se traînent blessés sur des chemins brûlants, avec des visages rouges de sang; les païens portent sur leur tête des étoiles marquées de terribles caractères; les envieux ont des caractères sanglants sur leur poitrine; les mondains sont transformés en loups-garous; les cupides portent de lourds fardeaux de plomb en guise de sacs d'argent; les brigands sont plongés dans une mare remplie de serpents venimeux; les profanateurs ont les mains clouées sur des pierres ardentes; les luxueux, leurs habits « gentiment entourés de flammes », et les calomnieurs, les yeux arrachés par des corbeaux.

La classification des bienheureux est caractéristique. Au premier rang figurent les bienfaiteurs de l'Église : des cierges purs brillent au-dessus de leur tête; les bienfaiteurs des pauvres ne viennent qu'après, et les anges lisent au-dessus de leur tête des livres saints; ceux qui ont beaucoup jeûné voient les anges s'inclinant devant eux; ceux qui ont honoré leurs parents « ont leurs couches portées commodément sur les rayons célestes ». On pourrait s'étonner de voir la piété filiale, qui n'est pas une vertu, mais un devoir, obtenir une mention et une récompense spéciales; mais l'auteur veut évidemment flétrir ici l'ancien usage scandinave, qui forçait les parents devenus vieux à se donner la mort. Ceux qui ont mortifié leur chair vont également au ciel, mais nous ne connaissons pas leur récompense; il est dit simplement que des vierges saintes ont entièrement purifié leurs âmes. Enfin, les innocents assassinés montent au paradis « dans des chars sublimes ».

Il nous reste à dire un mot du dernier mode d'enseignement employé par le père, celui par allégorie énigmatique, et ici nous rencontrons encore avec évidence une tendance, on peut même dire un travers général des anciens peuples. C'est l'idée que la science n'appartient pas à tous, et qu'elle est la propriété de celui qui la possède, propriété qu'il ne doit transmettre qu'à sa mort, et à laquelle s'attache une sorte de force magique. Les anciens peuples disaient comme nous : Savoir, c'est pouvoir; mais ils l'entendaient d'une façon plus grossière et plus matérielle. De là les sciences ésotériques, de là l'idée qu'il fallait contraindre par la force Protée et les pythies à rendre leurs oracles. La science étant une propriété, et la plus précieuse de toutes, on se livra des combats à mort pour sa possession. Telle fut dans l'Inde la joute entre le bouddhiste Vandi et le brahmane Kahora. Quand le dieu Indra voyait des anachorètes aspirer à devenir aussi savants et aussi puissants que lui par la vertu de leur pénitence contemplative, il leur envoyait de belles Apsarases, qui les détournaient de leur contemplation et leur faisaient perdre le fruit de leurs peines. Odin n'était pas moins jaloux; il lutta avec Vafthrudnir, et, après l'avoir vaincu, il le força de se donner la mort. Chez les peuples sémitiques, les énigmes étaient en grande vogue, et, en Grèce, le sphinx de Thèbes dévorait les malheureux qui ne pouvaient deviner les siennes. L'Allemagne du moyen âge a la joute poétique de la Wartbourg, entre Klingsor et Wolfram d'Eschenbach.

Mais ce n'était pas seulement pour cacher et défendre la science qu'on obscurcissait le langage, c'était aussi pour la rehausser et la faire paraître moins humaine,

moins naturelle, et, par conséquent, plus divine. « Et comme on attribuait un » langage extraordinaire à la Divinité, et que par cela même ce langage passait » pour être supérieur à tout autre, les classes élevées s'en servaient également » par opposition au langage simple et naturel. » De là le style artificiel et raffiné dans les lettres, le langage *clus* (clos) et *car* (cher, précieux) des troubadours, et le style *folgit* (caché) des scaldes du Nord.

M. Bergmann signale encore une troisième cause d'obscurité, la prudence humaine, et le danger de dire certaines choses en certaines circonstances. C'est incontestablement, comme il le fait observer, une des causes de l'obscurité de l'Apocalypse; mais ce n'est pas la seule, et il faut chercher les autres dans les lois et dans l'essence du genre. Quant à notre auteur, ce n'est pas par précaution, c'est uniquement pour maintenir une forme consacrée qu'il enveloppe des pensées fort ordinaires de brouillards qui ne résistent pas à la science pénétrante de M. Bergmann, mais qu'il ne valait pas la peine d'amasser si péniblement. Son enseignement allégorique est la partie la plus artificielle d'une œuvre tout artificielle, où l'inspiration est nulle et la réflexion pauvre, et qui vaut uniquement par les perspectives qu'elle ouvre à la critique, et par le parti qu'en a su tirer le commentateur. Elle lui a fourni une richesse d'aperçus et de rapprochements dont notre analyse n'a pu donner qu'une bien faible idée.

A. N.

CORRESPONDANCE ENTRE FRÉDÉRIC DE GENTZ ET A.-H. MULLER, 1800-1829.

— Stuttgart, Cotta, 1857; 1 vol. in-8°.

Les Allemands, depuis quelques années surtout, se montrent friands de correspondances. Toutes les lettres émanées de personnages grands et petits, si elles peuvent offrir le moindre intérêt, sortent des portefeuilles de famille pour prendre place au soleil de la publicité.

Les présentes lettres ne se lisent pas sans fruit : elles ont le double mérite de puiser leur substance dans une époque grande à la fois par ses événements littéraires et par ses événements politiques, et de nous montrer le reflet de cette époque dans des individualités fort diversement douées, M. de Gentz, le rationaliste et l'homme d'État pratique de la politique autrichienne, et Adam Muller, esprit remarquable et étendu, mêlé également au mouvement de la politique, mais trop enclin, par une disposition naturelle, à introduire en toute appréciation l'élément mystique de son esprit, et à procéder d'après des idées préconçues plus en harmonie, la plupart du temps, avec le génie de la féodalité qu'avec celui du siècle où il écrivait. — Ces deux hommes, dont l'intimité se rétablissait toujours en dépit de la mauvaise humeur qu'ils se donnaient mutuellement, devaient s'attirer et se repousser tour à tour, l'un reprochant à l'autre ses dispositions spéculatives et systématiques, tandis qu'il était tancé lui-même pour son manque de généralisation et de principes arrêtés. — Cette correspondance, outre les détails sur les événements de l'époque, nous fournit ainsi un nouveau spécimen fort caractéristique de la querelle qui a existé et qui existera toujours entre les hommes qui ne savent voir que les idées, dont ils subissent la tyrannie, et ceux que les faits dominent au point de ne pas permettre à leur esprit de s'élever assez haut pour embrasser un ensemble de rapports, et percevoir dans une situation le nœud

idéal où tout vient se concentrer; entre l'idéologie d'une part, et de l'autre l'empirisme. Le vrai savoir et la puissance réelle se trouvent à égale distance des deux, et, si nous pouvons dire ainsi, à leur point d'intersection.

C. D.

DIE SINNE DES MENSCHEN (les Sens de l'homme), par Dr. Med. Fr. Dornblüth.
— Leipzig, Otto Wigand, 1857; 1 volume.

Exposer d'une façon populaire la théorie de la sensation, tel est le programme de ce livre. L'auteur a su en beaucoup de points satisfaire aux exigences de ce programme. Son premier mérite est une impartialité parfaite et l'absence complète d'une tendance systématique. L'écueil était double : d'un côté le matérialisme absolu, de l'autre l'idéalisme exclusif, car la théorie de la sensation aboutit des deux côtés. N'est-elle pas le véritable nœud entre l'esprit et la matière? — M. Dornblüth a traité son sujet en physiologiste et en philosophe tout à la fois, montrant ainsi que ces deux qualités ne sont point incompatibles, et les avantages qui doivent résulter de leur rencontre. Nous ne voulons pour preuve de ces avantages que cette pensée émise par l'auteur, et qui fut toujours la nôtre :

« Lorsqu'on s'approche de plus près des positions ennemies, on voit avec étonnement combien d'idéalisme il y a du côté des matérialistes, combien de réalisme du côté de leurs adversaires qui se tiennent dans les limites de la science. »

Par le fond, et grâce à l'emploi judicieux des matériaux que la physiologie a, surtout en ces dernières années, amassés pour l'étude de la sensation et des appareils et organes qui concourent à la produire, l'ouvrage doit satisfaire aux exigences des hommes voués plus spécialement à l'étude des questions qu'il soulève; d'autre part, la clarté de l'exposition et le soin que prend l'auteur de décrire les organes et les phénomènes, sans supposer chez le lecteur des connaissances préalables et techniques, répondent à la fin que bon nombre d'hommes d'élite, suivant en ceci de glorieuses et fécondes traditions, poursuivent aujourd'hui en Allemagne : répandre la science et la populariser sans lui rien faire perdre de sa dignité ni de sa rigueur.

La voie est belle, et quoiqu'il s'y doive nécessairement rencontrer des abus fâcheux pour la science et pour le public, qu'ils soient les bienvenus cent fois tous ceux qui, en Allemagne ou en France, s'efforceront d'élargir encore cette voie, avec la force que donnent l'étude et le talent alliés au noble désir de faire triompher le vrai et l'utile sur la routine et le préjugé, fruits de l'indigence intellectuelle.

C. D.

MYSTAGOGOS, 1 vol. — Hambourg, P. H. Nestler et Melle, 1858.

« Les mystagogues, » dit l'auteur anonyme, « étaient les initiés chargés d'introduire dans les secrets et les mystères de l'ancienne religion grecque ceux qui étaient appelés au troisième et dernier degré du savoir. »

Voilà le titre du livre expliqué en même temps que son dessein. Il doit nous initier aux mystères, non pas de la religion d'Homère, mais du christianisme. Il ne faudrait pas chercher dans cet ouvrage un commentaire au catéchisme.

Ce n'est pas ainsi que l'auteur entend nous conduire au troisième degré du savoir. Il ne connaît d'autre orthodoxie que celle de la raison humaine, et le mystère qu'il prétend nous dévoiler, c'est avant tout que la religion chrétienne est un fait historique, et qu'elle se trouve comme telle justiciable de la raison et de l'histoire. « Car chaque homme, dit-il, est enfant de son temps, et l'on se ferait même d'un fondateur de religion une fausse idée, si l'on voulait croire qu'il se trouve placé au-dessus ou en dehors du temps. » En conséquence de ce principe, il examine les récits et doctrines de la Bible, comme s'il ne s'agissait d'apprécier que les révélations de Mahomet, de Confucius, de Bouddha ou de Zoroastre ; par la logique de son principe, il va même jusqu'à comparer entre eux les mythes évangéliques et ceux des livres sacrés où d'autres peuples prétendent également reconnaître le témoignage d'une inspiration divine.

Il n'y a là rien d'absolument nouveau ; l'auteur n'a eu d'autre prétention que de donner en résumé les résultats généraux de la critique historique et philosophique des Strauss et des Baur. Par sa forme, toujours facile et vivante, il est accessible à tout esprit cultivé. Ajoutons que sa discussion est celle d'un esprit sage, doué de discernement, et tout aussi dégagé des violences d'un rationalisme étroit que des liens et des passions de l'orthodoxie.

C. D.

LE DAAGERAD, revue hollandaise.

La *Revue germanique* a dit, dès le principe, qu'elle ne se croyait pas astreinte à s'enfermer dans l'Allemagne proprement dite, et qu'elle embrassait dans son cadre la Hollande et les pays scandinaves. En attendant, ce qui ne tardera pas, que nous tenions d'une manière complète cette partie de nos promesses, nous nous faisons un devoir de signaler l'excellent recueil périodique publié depuis quelques années à Amsterdam sous le titre de *Daagerad*¹ (Point du jour). Cette publication, qui s'occupe surtout de discussions philosophiques et religieuses, et qui défend avec cette modération, qui est la meilleure des forces, les droits et les intérêts de la pensée, a promptement conquis les sympathies les plus fortes et les plus honorables, et obtenu un succès qui montre à quel point elle répond aux traditions du pays et au génie national. Elle doit ce succès à son programme et aussi à la manière consciencieuse dont ce programme est rempli. Le *Daagerad* pratique l'investigation philosophique avec une ferme indépendance, mais aussi avec un grand esprit de sagesse et de conciliation. Nous aurons plus d'une fois à parler de lui et à le citer, mais nous avons voulu que dès à présent il ne fût plus un inconnu pour nos lecteurs.

¹ Le *Daagerad* (Point du jour) paraît à Amsterdam, chez F. Günst, par livraisons mensuelles de cinq à six feuilles d'impression. — 6 fr. 40 cent. par trimestre, le port en sus.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DE

LA REVUE GERMANIQUE.

Berlin, 25 mars.

J'ai sous les yeux le programme des cours de notre université pour le deuxième semestre de l'année scolaire. Ce n'est qu'une simple nomenclature, mais il me semble que j'en puis tirer quelques indications qui ne paraîtront pas dénuées d'intérêt à nos lecteurs. Ce qui me frappe d'abord, c'est que par le nombre et la variété des cours, l'université de Berlin est probablement la plus universelle qu'il y ait, et le plus encyclopédique établissement supérieur qui existe dans le monde. Entendons-nous : je ne prétends pas dire qu'ailleurs, et surtout à Paris, il n'y ait pas autant et plus de professeurs et de cours qu'à Berlin, mais ces professeurs appartiennent, je crois, chez vous, à plusieurs établissements indépendants les uns des autres. Vous avez notamment à côté de la Sorbonne les cours de la Bibliothèque impériale et ceux du Collège de France. Chez nous, tout cela est réuni, et le cahier de onze pages in-4° que j'ai devant moi contient l'ensemble de tout l'enseignement supérieur à Berlin. Les cours de philologie comprennent, avec l'antiquité classique, l'Orient hindou et chinois, la littérature du moyen âge et les langues modernes. Notre université enseigne aussi l'économie politique et même la politique (*staatswissenschaft*, science de l'État), la diplomatie, et l'administration (*polizeiwissenschaft*). Je vois l'annonce d'un cours de philosophie de l'histoire qui doit comprendre l'examen des « théories sociales ». L'histoire et la philosophie de l'art sont traitées avec un soin et un ensemble qu'il serait, je crois, difficile de surpasser.

Je veux encore faire une remarque, c'est qu'à la différence de ce qui a lieu chez vous, où les spécialités sont rigoureusement déterminées, il n'est presque pas de matière qui ne soit traitée par plusieurs professeurs, lesquels se font ainsi concurrence. C'est ainsi qu'à la faculté de théologie je ne vois pas moins de trois cours sur l'histoire primitive de l'Église. Job et les Psaumes ont chacun deux interprètes. Je vois trois professeurs de sanscrit, cinq cours de littérature latine, trois cours de littérature grecque, sans compter les cours de métrique, de paléographie, d'histoire littéraire, etc. Cette profusion tient à la nature et aux traditions de l'enseignement supérieur en Allemagne. Les mots de docteur et de licencié ont conservé chez nous toute leur force étymologique. En principe, tout docteur peut enseigner, tout licencié même a la licence d'ouvrir un cours; il leur suffit de faire agréer par l'autorité académique le sujet qu'ils se proposent de traiter. De là, à côté des professeurs nommés par l'État, des professeurs plus jeunes qui se sont, pour ainsi dire, nommés eux-mêmes, en attendant qu'ils remplacent leurs aînés et leurs maîtres, et qui s'adressent aux étudiants à leurs risques et périls. Cette méthode, ou plutôt cette tradition, a peut-être ses inconvénients, mais elle a aussi d'incontestables avantages : elle entretient par l'émulation une vie singulière dans l'enseignement, et en imposant à l'étudiant la nécessité du choix — car je le défie de suivre à la fois tous les cours d'une faculté, son temps n'y suffisant

pas, pas plus que sa bourse, la plupart des cours étant payés — en lui imposant, dis-je, cette nécessité, elle lui donne l'habitude de la liberté scientifique. L'enseignement perd sans doute en unité, mais dans tout ce qui est du domaine de la spéculation et de l'étude, l'Allemand place la liberté au-dessous de l'unité, et vous avez vu le prince de Prusse lui-même déplorer que, dans ces derniers temps, cette liberté ait reçu d'assez fortes atteintes par la prédominance d'un esprit exclusif et jaloux. C'est un fait qu'il faut avouer, l'université de Berlin n'est plus ce qu'elle était, et c'est une chose fâcheuse de voir, par exemple, à la faculté de théologie, le luthéranisme intolérant et étroit de M. Hengstenberg usurper la place que tenait si légitimement autrefois l'esprit large, profond et libéral de Schleiermacher. Mais M. Hengstenberg lui-même est encore loin d'en être arrivé à ses fins, et il n'y arrivera jamais. M. le professeur Nitzsch, qui fait le cours de théologie biblique, ne marche pas du tout sous sa bannière, et encore bien moins M. Vatke, qui commente les Psaumes et fait un cours de théologie philosophique. M. Benary, qui partage l'exégèse de l'Ancien Testament avec MM. Hengstenberg, Uhlemann, Bachmann et Vatke, est beaucoup plus philologue que théologien. Laissez-moi noter encore un des caractères saillants de l'enseignement théologique en Allemagne : c'est un enseignement presque absolument critique et qui laisse presque tout à fait de côté la théologie pratique. Les facultés font des savants et non pas des pasteurs. Contre vingt cours de critique, d'archéologie et d'histoire, parmi lesquels j'en vois même un sur l'histoire des religions non chrétiennes, je ne trouve que trois cours plus ou moins dogmatiques : ceux de théologie biblique (Vritzsch), de symbolique comparée (Twisten), et le cours sur les symboles œcuméniques du même, et je vois un seul cours de théologie pratique. MM. Strauss et Nitzsch dirigent en outre des exercices homilétiques. Mais vous voyez combien la disproportion est frappante. Elle peut s'expliquer : on enseigne la science ; le talent, la piété, la vocation pastorale ne s'enseignent pas.

A la faculté de philosophie, que notre hiérarchie académique relègue bien après celle de théologie, mais qui s'en rapproche et y touche par beaucoup de côtés, les noms les plus marquants sont ceux de MM. Michelet, Trendelenburg, Werder et George. M. Michelet, qui a, je crois, essayé dans ces derniers temps d'écrire dans les revues françaises, est, vous le savez et vous l'avez dit, le dernier représentant du système hégélien dans notre philosophie berlinoise. Du temps que tout le monde était hégélien, et qu'il y avait une droite, un centre droit, un centre orthodoxe, un centre gauche, une gauche et une extrême gauche, M. Michelet était centre gauche. Aujourd'hui que l'école a presque disparu comme école, M. Michelet est tout bonnement, avec M. Rosenkranz, le dernier des Romains. Il a du reste toutes les qualités qui font un professeur distingué, mais non celle qui est indispensable à un grand enseignement, l'originalité. Les plus grandes idées, répétées, deviennent des formules, et les formules sont, en philosophie, la mort des idées. Il y a des gens qui considèrent M. Moleschott, bien qu'il ne s'en doute pas, comme plus hégélien que M. Michelet. MM. Trendelenburg, Werder, etc., sont des hommes de conscience et de talent, mais non des hommes transcendants. M. George fait un cours sur le matérialisme et le panthéisme. C'est le programme qui dit *sur*, mais il faut sans doute lire *contre*.

La faculté de droit est très-riche en cours, et a des noms qui comptent dans la science. Je remarque trois cours d'histoire du droit romain, par MM. Dirksen, de Keller et Gneist ; des cours encore plus nombreux sur le droit german, et

un cours sur le code d'instruction criminelle français, indispensable aux jeunes gens de la Prusse rhénane qui viennent étudier à Berlin. L'enseignement de la faculté de médecine se fait remarquer par une extrême spécialisation. Une foule de maladies, telles que le choléra, la fièvre, les maux d'yeux et même les maux de dents, font l'objet de cours particuliers. Je remarque de même, pour le dire en passant, dans la classe des sciences naturelles, un cours sur la salubrité du climat de l'Italie, et un autre sur la végétation de l'île de Madère. Ce ne sont pas là, bien entendu, des chaires instituées par le gouvernement, ce sont des sujets librement choisis par des docteurs ou des licenciés, c'est-à-dire par des hommes qualifiés pour enseigner. Dans notre enseignement médical et scientifique, vous connaissez les noms de MM. Ehrenberg, Müller, Mitcherlich, Rose, Schenlein, etc., etc.

Je vous ai signalé l'importance de l'enseignement esthétique à notre université. M. le professeur Guhl enseigne l'histoire générale de l'art et l'histoire de l'architecture depuis Constantin; M. Mærcker, la philosophie de l'art d'après les principes des anciens; M. Waagen, l'histoire générale de la peinture; M. Panofka, l'archéologie grecque et la mythologie artistique des Grecs. M. Böttiger traite des tombes et des chapelles privées chez les Grecs; M. Lepsius explique les monuments égyptiens. J'en passe pour consacrer encore un mot à la section philologique, une des plus complètes. C'est là que brillent les noms sanscritiques de Bopp et de Weber. Dire qu'on y enseigne le turc, le persan, l'arabe, la grammaire égyptienne (ancienne) ne vous surprendra pas; mais il y a aussi un cours de finnois, des cours sur les *Nibelungen*, sur les monuments gothiques, etc. Les cours de littérature anglaise et italienne sont faits dans ces langues respectives par des Anglais et des Italiens.

Après ce petit dénombrement de nos forces universitaires, que j'ai craint de rendre trop long, un mot de la chronique artistique et théâtrale du mois. Les faits les plus saillants ont été les adieux de madame Viardot et la représentation de votre *Fils naturel* (en allemand) sur le théâtre de Kœnigstædt. Madame Viardot est partie d'ici avec la réputation de la plus grande cantatrice et de la plus savante musicienne du siècle, et il faut dire que si les facultés naturelles laissent à regretter quelque chose, elle mérite certainement cette gloire par l'universalité et la puissance de son génie d'interprétation. Elle possède tous les maîtres et est maîtresse dans tous les styles. Dans son concert d'adieu, elle a chanté successivement un air de l'*Alcine* de Hændel, deux *lieder* de Schubert, deux chansons populaires françaises, et le final de la *Somnambule*, c'est-à-dire qu'elle a touché avec une égale supériorité aux époques les plus diverses et aux pôles les plus contraires de l'art. Le *Fils naturel* a été véhémentement accusé de réalisme. Il a été bien joué, et on a cru remarquer dans nos acteurs allemands l'influence du jeu de la troupe française, qui était ici avant Noël, et qui nous est revenue après avoir fait une excursion à Vienne. C'est toujours mademoiselle Hardy qui en est l'étoile, et elle a été très-applaudie dans *Un changement de main*. A une sorte de café-restaurant-spectacle-concert-exposition qu'on appelle établissement de Kröll, et que je me réserve de vous décrire plus au long, nous avons eu vos zouaves, et nous avons aujourd'hui... devinez quoi? une troupe italienne, une troupe qui chante le grand opéra. Les principaux sujets sont la signora Vashetti, les signori Gamboggi, Giordani et Pozzesi. Je doute que vous les entendiez jamais à Paris.

J'oubliais l'excellent Bogumil-Davison, premier rôle du théâtre de Dresde, qui a donné à Frédéric-Wilhelmstædt des représentations très-suivies. On l'a sur-

tout remarqué comme Pierre le Grand dans le drame de *Czar et bourgeois* de M. Wolfsohy. Notre grand opéra a repris, mais exécuté fort mal *Joseph en Égypte* de Méhul. Faut-il vous signaler une nouvelle étoile qui vient de nous apparaître dans le ciel si richement constellé du piano ? C'est M. Tausig, élève de Liszt. Il est d'une force prodigieuse. Mais quel pianiste ne l'est pas aujourd'hui ? Pour l'exécution du moins, c'est toujours le dernier venu qui étonne le plus.

Les jeunes mariés de notre maison royale se montrent souvent en public et sont assidus aux représentations théâtrales et aux concerts, ce qui plaît beaucoup aux Berlinoises. A la séance solennelle que notre académie des beaux-arts a consacrée ces jours-ci à la mémoire du grand statuaire Rauch, il y avait aussi plusieurs membres de la famille royale, les ministres, et notre illustre et vénéré Alexandre de Humboldt. M. Tolken, secrétaire de l'académie, a lu une notice sur la vie du célèbre artiste. Il faut malheureusement que je termine par la nouvelle d'une autre perte prématurée et bien regrettable, celle de F. Kugler, si justement connu par ses travaux sur l'art ; c'est un deuil tout récent et vivement senti.

F. W.

Le défaut d'espace nous oblige de résumer très-brièvement les autres correspondances que nous avons reçues. A Vienne, on annonce une prochaine exposition de produits minéralogiques et métallurgiques, à l'occasion d'un congrès de propriétaires de mines et de maîtres de forges autorisé par le gouvernement.

La musique de M. Richard Wagner se fait jour partout, en dépit de toutes les résistances. La critique se désole, mais le public applaudit. *Lohengrûn* est joué en ce moment à Munich, et il va l'être à Vienne. — Madame Ristori a quitté Vienne après une série de triomphes, non cependant que la critique n'eût, à propos des dernières représentations, cru pouvoir signaler quelques traces de fatigue et aussi des concessions de goût faites au gros public. M. Roger, notre premier ténor, lui a succédé. On sait qu'il est très-populaire en Allemagne. Une actrice très-distinguée du grand théâtre de Vienne, mais que la maladie éloignait depuis quelques années de la scène, madame Wagner, anciennement mademoiselle Unzelmann, est morte dans le courant de février. Les amateurs qui l'ont vue dans le rôle de Gretchen de *Faust* la préféreraient même à mademoiselle Seebach. — De Munich nous avons reçu la nouvelle de la mort d'un peintre de paysage et d'antiquités très-distingué, M. Ross, Holsteinois, que les événements de 1848, auxquels il avait pris part, avaient éloigné de sa patrie. M. Ross suivait les mêmes tendances que chez nous MM. Desgoffe et Flandrin.

LE VOYAGEUR VOGEL.

Nous trouvons dans le *Journal géographique* de Perthes et Petermann la lettre originale de M. le baron de Neimans, qui a fourni aux journaux allemands leurs dernières informations sur cet explorateur dont la destinée inspire en ce moment tant d'inquiétudes. M. Neimans, qui écrit d'Alexandrie à la date du 20 novembre dernier, a recueilli trois versions sur le sort de M. Vogel. Les deux premières portent qu'il a été simplement emprisonné à Wara, dans le Darfour, pour avoir visité une montagne réputée sainte, et sur laquelle le sultan Scherif seul avait le droit de monter ; la troisième maintient la nouvelle de l'exécution, mais M. Nei-

mans la trouve improbable, surtout parce que, dit-il, le sultan Scherif n'aurait pas voulu perdre la rançon du prisonnier.

M. Neimans, lui-même voyageur intrépide, a dû quitter le Caire en décembre et se diriger vers le Darfour, pour tâcher d'y recueillir des nouvelles plus certaines, et avec la résolution, si Vogel vivait encore, « de tout risquer pour se mettre en communication avec lui. »

DÉCOUVERTE D'UN MANUSCRIT DE KANT.

Il y a quelques mois déjà, divers journaux allemands ont annoncé la découverte d'un manuscrit de Kant. Grâce à la double étude critique de M. Schubert, dans les *Feuilles provinciales de Prusse*, et de M. Haym, dans ses *Annales prussiennes*, nous sommes en mesure de donner aujourd'hui sinon une analyse complète, du moins une idée assez générale de cette œuvre posthume du célèbre philosophe de Königsberg. Soumis d'abord à un examen d'autant plus sévère que des falsifications récentes à Weimar et à Leipzig avaient rendu les juges plus circonspects, le manuscrit est sorti victorieux d'une épreuve qui a établi son incontestable authenticité.

Outre l'intérêt naturel qui s'attache aux moindres reliques scientifiques d'un grand génie, cette découverte mérite une attention particulière et devient d'un prix inestimable par la valeur du manuscrit; on n'a pas tardé à reconnaître, en effet, que c'est l'œuvre qui a occupé les dernières années de la vie de Kant, et qui, sous le titre : *Système encyclopédique de la philosophie pure*, devait établir la transition et faciliter le difficile passage de la physique à la métaphysique. En 1842, M. Schubert déplorait amèrement, dans la biographie du philosophe, la disparition complète de cet ouvrage, qu'au dire de Hasse (*Remarquables propos de Kant par un de ses convives*; Königsberg, 1804), Kant se plaisait à appeler, au milieu de l'abandon des causeries intimes, son chef-d'œuvre et le couronnement de son système.

Disons un mot de la forme du manuscrit, qui a attiré d'une manière spéciale l'attention des critiques, car cet examen est indispensable dans ces sortes d'instructions scientifiques, qui ont pour objet de constater l'identité d'un ouvrage et d'en rechercher la paternité. Le tout se compose de douze liasses de pages non cousues, d'un papier épais et grisâtre. Ces liasses sont d'un volume très-différent : elles varient de cinq à treize feuilles. Elles sont couvertes d'une écriture fine, classées et numérotées avec soin, et contiennent, outre des demi-pages, de nombreux petits feuillets pleins de notes et de renvois. Des programmes universitaires et des journaux servent de chemise et fixent, par leurs dates, l'époque exacte de la naissance des diverses parties de l'œuvre. Avec la parcimonie maniaque d'un vieillard, Kant a utilisé tous les endroits non imprimés de ces couvertures, tous les chiffons de papier qui lui tombaient sous la main et jusqu'à des enveloppes de lettre. Mais ces notes ne se rapportent pas toutes à l'ouvrage; à chaque pas, au contraire, on rencontre des digressions inattendues, et on se heurte même à des considérations ou à des observations entièrement étrangères au sujet. On y trouve, par exemple, pêle-mêle des extraits de livres et de journaux, des décisions universitaires, des notes d'affaires privées, comptes et aumônes, des projets de dîner, avec indication du menu et des personnes à inviter, et parfois des protestations, des sorties autographes contre le fameux Lampe, ce

domestique tyran, qui a joué un grand rôle dans la vie du philosophe. C'est enfin le résumé de tout ce qui arrivait à Kant pendant qu'il était assis à sa table de travail. Une mémoire très-affaiblie par l'âge l'obligeait à prendre note de tous ces détails intimes qui, d'un trait de plume, devaient disparaître plus tard du corps de l'ouvrage. Mais à côté de ce journal presque quotidien du philosophe, nous rencontrons des chapitres entiers mis au net, écrits par un copiste avec des corrections de Kant, et qui sont tout prêts pour l'impression.

Nous allons maintenant dire quelques mots du fond même de l'ouvrage, sans toutefois avoir la prétention de porter un jugement sur la valeur d'une œuvre que nous ne connaissons qu'à troisième main.

Dès l'abord, on reconnaît, dit M. Haym, la rigoureuse méthode d'examen qui caractérise entre tous les philosophes l'auteur de la *Critique de la raison pure*. Après chaque pas en avant, il remonte avec une persistance systématique à son point de départ pour légitimer la marche qu'il suit et établir la stricte logique de ses déductions. Il se montre infatigable dans l'analyse scrupuleuse du concept pur de la matière, tourne et retourne sans cesse en tous sens les deux catégories de qualité et de quantité, et fait surgir, par ce travail critique, une série inépuisable de nouveaux problèmes qui retardent continuellement la solution qu'il poursuit. La question est creusée sans fin, mais elle reste stationnaire.

Il est, d'ailleurs, inutile de faire remarquer qu'une comparaison avec les autres œuvres de Kant, et surtout les *Éléments métaphysiques de la science de la nature*, pourra seule établir avec certitude le profit que la philosophie doit tirer de la nouvelle découverte.

Les digressions et considérations dont nous avons parlé plus haut, et qu'aucun lien apparent n'unit au sujet, ne dépassent jamais l'horizon du criticisme et tournent éternellement dans le même cercle d'idées : pas une hardiesse, mais aussi pas une déviation. Elles nous prouvent jusqu'à quel point l'esprit du philosophe avait reçu l'empreinte de son propre système, et qu'au seuil de la tombe, comme par le passé, à ces grandes questions sur Dieu, la liberté et l'immortalité de l'âme, Kant répondait toujours par de nouvelles questions, sans jamais arriver à conclure. Constatons aussi que l'auteur a réussi à donner à ses idées, dans quelques-uns de ses aphorismes, une forme plus heureuse et plus précise que dans la plupart de ses autres ouvrages.

Nous ajouterons en terminant que la conciliation des deux notions de Dieu et du monde semble être, en effet, la pensée fondamentale de l'œuvre, qui devait être par conséquent, comme l'avait annoncé son auteur, le résumé et le couronnement de la philosophie transcendante.

Au milieu des préoccupations nouvelles de l'Allemagne, dans ce mouvement positiviste qui l'entraîne des régions de la spéculation sur le terrain des sciences naturelles, l'annonce de cette découverte, qui, il y a vingt ans à peine, eût enflammé toutes les têtes des bords de la mer Baltique aux sources du Rhin, a passé presque inaperçue; et il a fallu la création d'une revue nouvelle, les *Annales prussiennes*, pour qu'une voix y célébrât la découverte d'une œuvre posthume du grand philosophe de Königsberg. La bibliothèque royale de Berlin a fait des démarches pour acquérir le manuscrit, mais elle n'a pu s'entendre sur le prix avec le détenteur actuel, qui est, dit-on, un parent éloigné de Kant demeurant en Russie.

E. S.

LES PALIMPSESTES DU PROFESSEUR TISCHENDORF.

La bibliothèque impériale de Russie vient d'acheter la collection de palimpsestes et autres manuscrits que M. le professeur Tischendorf a rapportée d'Orient en Allemagne il y a quelques années. Le nombre des palimpsestes n'est pas moindre de dix-sept. Quelques-uns, il est vrai, ne se composent que de peu de feuilles. Dix d'entre eux ont pour texte primitif un texte grec, et parmi eux il faut citer en premier lieu un manuscrit de quarante-quatre feuilles in-4°, avec des passages du Pentateuque dont l'écriture appartient au cinquième ou au sixième siècle, et un autre manuscrit de vingt-huit feuilles in-4°, avec des fragments du Nouveau Testament, qui accusent sept mains différentes et qui appartiennent pour la plupart au cinquième siècle, et, pour le reste, au sixième et au septième. Le second texte du premier palimpseste est aussi grec, et écrit en lettres onciales usitées au neuvième siècle; il contient entre autres toute une homélie de Jean Damascène. Le second texte du deuxième palimpseste est géorgien.

Deux autres palimpsestes (six et trois feuilles in-4°) contiennent des fragments d'Isaïe et du livre des Rois. L'écriture est du septième et du huitième siècle. Ils ont été publiés, ainsi que les deux premiers, dans le premier volume des *Monumenta sacra inedita, nova collectio*, du professeur Tischendorf.

Huit autres feuilles, en caractères grecs du cinquième siècle, paraissent appartenir à un écrit patristique encore inconnu.

Il y a des parchemins qui portent jusqu'à trois textes superposés, et ce sont naturellement les plus curieux. De ce genre est un palimpseste gréco-alavonien de vingt-trois feuilles, dont la plupart portaient déjà deux textes grecs avant de recevoir le texte slavonien. Un autre a trois textes grecs : d'abord, des fragments des lettres de saint Paul en onciales; au-dessus, des passages des Actes des Apôtres en belles lettres minuscules, et enfin, en troisième lieu, des paroles de chant écrites entre des lignes de musique. Une autre feuille, après avoir été couverte d'une écriture grecque du cinquième siècle, a reçu des caractères syriaques du septième; puis il s'est trouvé encore un moine géorgien, pour remplacer les deux anciens textes par un texte de sa langue.

Un palimpseste syriaque géorgien de cinquante feuilles fait espérer d'importants éclaircissements au sujet de la première traduction syriaque des Évangiles. La seule feuille qu'on en ait lue jusqu'à présent appartient au troisième Évangile; elle atteste une traduction très-fidèle, mais ne concorde avec aucune des versions syriaques connues jusqu'à présent. Un manuscrit arabe de soixante-quinze feuilles in-folio n'est pas moins important; il contient la plus ancienne traduction arabe des Épîtres de saint Paul, et est à la traduction erpénienne ce que l'Itala est à la Vulgate; elle donne toujours le mot dont se sont servis les premiers chrétiens arabes. Les connaisseurs placent ce rare manuscrit au huitième siècle. Mentionnons encore les manuscrits caraïtes et rabbanites. Ceux-ci comprennent, entre autres, toute une encyclopédie philosophique (logique, physique et métaphysique), dont le manuscrit passe pour être le manuscrit original de l'auteur. Parmi les premiers, il y a de nombreuses poésies et des travaux exégétiques qui comprennent quatre cents feuilles, et qu'on attribue à un des interprètes juifs les plus fameux, du nom de Jefel. Les manuscrits de cet auteur sont extrêmement rares, et on n'en connaît que depuis peu de temps. (*Gazette d'Augsbourg.*)

CHRONIQUE PARISIENNE.

La *Revue Germanique* s'occupe de littérature, de science et de philosophie étrangères, mais elle paraît à Paris, et il ne serait pas rationnel qu'elle se détournât complètement de ce qui se passe sous ses yeux. Elle ouvre donc à la vie intellectuelle de la France une place, qu'elle ne pourra jamais faire bien grande, mais qui, pour cette raison même, sera toujours bien remplie. Dans la présente livraison surtout¹, nous sommes tellement resserrés que nous pouvons à peine annoncer notre *Chronique parisienne*, et non véritablement l'inaugurer. Nous prions donc nos lecteurs de considérer ce court article plutôt comme une promesse que comme un accomplissement.

Nous n'avons pas besoin de dire que toute polémique sera habituellement et forcément étrangère à cette courte revue mensuelle : les conditions de notre périodicité nous l'interdisent, et la place nous ferait défaut. Mais nous devons deux mots de réponse ou d'explication à quelques lignes amicales qu'a bien voulu nous consacrer une feuille théologique, la *Revue chrétienne*. Elle paraît nous soupçonner d'une partialité sympathique pour « l'Allemagne panthéiste », et craindre que « l'Allemagne chrétienne » ne souffre de cette préférence. Nous pouvons la rassurer pleinement : le panthéisme spéculatif et idéaliste, qu'elle a sans doute particulièrement en vue, a pour le moment cessé d'être une puissance en Allemagne, et ne peut donner lieu qu'à des études rétrospectives. Quant à l'Allemagne chrétienne, nous n'aurons à en parler ni en bien ni en mal, parce que nous ne sommes pas un journal religieux ; nous sommes un journal purement scientifique et littéraire. Nous aurons sans doute à faire connaître les travaux et les résultats de la critique et de l'exégèse allemandes, et c'est là même une de nos tâches principales, parce que ces résultats sont encore à peu près inconnus en France ; mais nous considérons la religion comme tout à fait en dehors de ces débats scientifiques, et nous croyons qu'il y a plus de zèle que d'habileté et de justesse à l'y vouloir mêler. Prendre l'alarme au sujet de recherches critiques concernant l'authenticité ou la canonicité de certains passages ou de certains écrits, c'est, dans notre humble opinion, injurier et diminuer plutôt que défendre la religion : le christianisme serait en effet bien peu de chose si son sort était attaché aux travaux de quelques philologues. Nous ne pouvons d'ailleurs admettre que la *Revue chrétienne* soit dans le vrai en divisant les critiques et les exégètes allemands en armée scientifique qui attaque, et en armée scientifique qui défend le christianisme, et nous sommes persuadés que M. C. F. de Baur, l'illustre professeur de Tubingue, qui, à tort ou à raison, mais dans tous les cas après des travaux consciencieux et profonds, retire le quatrième évangile à saint Jean et la plupart des épîtres à saint Paul, ne s'en considère pas moins comme un excellent chrétien. Distinguons avec soin les débats scientifiques des controverses religieuses : la religion s'en trouvera bien, et la science aussi. La *Revue chrétienne* peut d'ailleurs être tranquille. On peut croire que toute spéculation philosophique

¹ Bien qu'elle contienne quatorze feuilles.

aboutit forcément à une conclusion donnée, sans être pour cela ni intolérant ni exclusif. La *Revue Germanique* ne le sera jamais, et quand elle fera l'histoire d'un débat d'exégèse ou de critique, elle trouvera tout naturel de faire connaître le pour et le contre.

Cette réponse à quelques lignes, dont nous ne méconnaissions d'ailleurs pas l'intention bienveillante, nous a paru nécessaire, mais elle restreint encore le peu d'espace que nous avons pu nous réserver cette première fois. Hâtons-nous, pendant qu'il en reste un peu, d'annoncer le nouveau volume d'*Essais de critique et d'histoire* que vient de faire paraître M. Taine. C'est, conformément à une méthode de plus en plus suivie, une réunion d'articles qui ont déjà passé dans des journaux, mais d'articles qu'on est heureux de relire, et qui méritent de rester. L'auteur des *Philosophes français du dix-neuvième siècle* a cette fois étendu le domaine de son analyse, et les figures qu'il nous fait connaître appartiennent à des ordres et à des temps divers; mais si l'unité du sujet manque, le nouveau volume en a deux autres qui ont bien leur prix, l'unité de talent et l'unité de méthode. La méthode avait été attaquée : M. Taine la justifie dans une excellente et vive préface. — Nous avons reçu un volume de poésies, les *Convictions*, de M. Maxime du Camp. Ce titre est ici à sa place, et répond on ne peut mieux à l'inspiration réelle, mais réfléchie plutôt que spontanée, du livre. La poésie de M. du Camp est de la poésie philosophique; elle est grave et un peu triste, mais, si nous pouvons dire, fortifiante, comme tout ce qui est mâle et sincère. Elle glorifie le travail, et, par une heureuse hardiesse, elle a emprunté quelques motifs aux prodiges du génie industriel. C'est une source nouvelle, où M. du Camp a puisé plusieurs de ses meilleures inspirations.

Le consciencieux et judicieux éditeur de la *Correspondance du roi Joseph*, M. le commandant du Casse, vient de faire paraître le premier volume de la *Correspondance du prince Eugène*. Ainsi s'accroît incessamment cette littérature de documents originaux si précieuse pour l'étude des événements et des hommes.

La plupart des théâtres abordent le printemps sous les meilleurs auspices. A l'Opéra, la *Magicienne* a remporté un succès qui durera, parce qu'il n'est pas dû uniquement à la pompe de la mise en scène. *Quentin Durward* vient d'obtenir un triomphe retentissant à l'*Opéra-Comique*, et le Théâtre-Lyrique a repris avec éclat la *Perle du Brésil* de M. F. David. La musique n'est pas moins florissante en dehors du théâtre. Parmi les innombrables concerts de cette saison, il y en a eu d'extrêmement remarquables. Nous citerons, entre autres, celui de M. Louis Lacombe, déjà un peu ancien; les trois concerts donnés à la salle Pleyel par madame Clauss-Szarwadi, et celui de M. Henri Litolf à la salle Herz. Ce dernier a été une révélation : M. Litolf, qui vient d'Allemagne, était, il y a un mois, inconnu en France. Il a joué son neuvième concerto symphonique, une œuvre que les maîtres ont admirée, avec une virtuosité qui tient du prodige et qui a excité l'enthousiasme du public. Par la poésie et l'originalité de ses compositions, par les allures rêveuses de ses mélodies et les hardiesses de ses harmonies, M. Litolf est bien de son pays; par certains côtés, il a des affinités avec Schumann, mais il est moins désordonné et plus rythmé. Ce qui le distingue et le caractérise, c'est qu'il a su s'approprier les formes et les ressources de la musique nouvelle, tout en gardant une clarté de dessin qui frappe les moins initiés.

A. N.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME PREMIER.

Première livraison.

De l'esprit français et de l'esprit allemand, par <i>MM. Charles Dollfus et A. Nefftzer</i>	1
Lettre sur les études philologiques et orientales en Allemagne, par <i>M. Renan</i> (de l'Institut).	21
Histoire romaine de Théodore Mommsen, par <i>M. Armand Vallier</i>	27
Voyage du prince Waldemar de Prusse dans l'Hindoustan et dans l'Himalaya.	52
Des volcans (fragment du quatrième volume du <i>Kosmos</i> de <i>M. de Humboldt</i>).	76
Le Gladiateur de Ravenne, traduit de l'allemand de <i>M. Frédéric Halm</i> (les trois premiers actes).	97
Les Cheveux d'or, traduit de l'allemand de <i>M. Maurice Hartmann</i>	141
Bulletin critique. — Des Méthodes gazométriques, de <i>M. Bunsen</i> . — Théogonie, de <i>M. Louis Feuerbach</i> . — Annales théologiques de Tubingue, année 1857. — Les derniers travaux allemands sur Shakspeare. — Les Contemporains de Shakspeare.	154
Courrier littéraire et scientifique.	167

Deuxième livraison.

M. Ferdinand Wolf et les Romances espagnoles, par <i>M. Édélestand du Méril</i>	179
Une page de la vie littéraire et sociale de l'Allemagne (Correspondance de Herder), par <i>M. A. Nefftzer</i>	230
Le Gladiateur de Ravenne (fin).	255
Les Étudiants allemands, esquisse historique, par <i>M. Jacques Lefrène</i>	279
Histoire romaine de M. Théodore Mommsen, par <i>M. Armand Vallier</i> (2 ^e article).	303
Roméo et Juliette au village, traduit de l'allemand de <i>M. Gottfried Keller</i> (première partie).	321
Bulletin critique. — Un homme d'État russe. — Le Système des dynamides, de <i>Redtenbacher</i>	340
Courrier littéraire et scientifique.	344

Troisième livraison.

Ulrich de Hutten, d'après M. D. F. Strauss, par <i>M. Eugène Seinguerlet</i>	349
Histoire romaine de M. Théodore Mommsen, par <i>M. Armand Vallier</i> (dernier article).	375
M. Cousin et l'Allemagne philosophique de 1817, par <i>M. Charles Dollfus</i>	398
Une révolution en Chine, d'après des documents chinois. (Extrait des Mémoires de la mission ecclésiastique russe à Péking.).	421
Rien qu'une âme, drame en cinq actes, traduit de l'allemand de M. G. Wolfsohn (les deux premiers actes).	452
Roméo et Juliette au village (fin).	492
Histoire naturelle. — Le Chamois. (Extrait de l'ouvrage <i>les Alpes</i> , de <i>F. de Tschudi</i> .)	528
Bulletin critique. — Les Chants de söl, poème tiré de l'Edda de Sœmund, traduit et commenté par <i>F. G. Bergmann</i> . — Correspondance de <i>F. Gentz</i> et de <i>A. Müller</i> , etc., etc.	540
Courrier littéraire et scientifique. — Correspondance de Berlin. — L'Université. — Le voyageur Vogel. — Un manuscrit inédit de Kant. — Les palimpsestes du professeur <i>Tischendorf</i>	548
Chronique parisienne.	555



CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAIS ET ÉTRANGER

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE A. FRANCK,

67, rue Richelieu.

Toute demande faite directement à la librairie A. Franck et accompagnée du montant sera expédiée franche de tout port par toute la France sur le parcours d'esservi par la poste et les messageries.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

1. **Abhandlungen** der historisch-philosophischen Gesellschaft in Breslau. 1 Bd. 8. Breslau, geh., 12 fr.

2. **Desjardins** (E.). Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1857, précédés d'une notice historique sur cette compagnie. Paris, in-8°. VIII-324 p., 5 fr.

3. **Duparay**. Des principes de Corneille sur l'art dramatique. Paris, in-8°, 3 fr.

4. **Gleig** (G. R.). Essays, Biographical, Historical, and Miscellaneous; contributed chiefly to the Edinburgh and Quarterly Review. 2 vols. in-8°, cloth, 26 fr. 25.

5. **Mallet** (C.). Mémoire sur la vie et les écrits philosophiques de S'Gravesande, lu à l'Académie des sciences morales et politiques les 30 mai, 20 et 27 juin 1857. Paris, in-8°, 69 p.

6. **Meunier** (V.). Essais scientifiques. T. II. Paris, gr. in-18, 211 p., 1 fr. 25.

— Reconstitution scientifique de la société. — Architecture. — Agriculture. — Navigation. Le tome I^{er} a paru en 1857.

7. **Monatsschrift** des wissenschaftlichen Vereins in Zurich. Hrsg. v. dem Redaktionsausschuss desselben (Hauptred. Ed. Osenbrüggen). 3. Jahrg. 1858. 12 cah. 8. Zurich, 10 fr. 75.

8. **Ficchiomi** (L.). Del senso allegorico, pratico e del vaticini della Divina Commedia. Lezioni due recitate alla società academica di Basilea, in-8°. Basel, 1857, geh., 2 fr. 75.

9. **Villemain**. Tableau de la littérature au moyen âge en France, en Italie, en Espagne et en Angleterre. Nouvelle édit. Paris, 2 vol. gr. in-18, IV-716 p., 7 fr.

THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE.

10. **Abd-el-Kader**. Le livre d'Abd-el-Kader intitulé : Rappel à l'intelligent, avis à l'indifférent. Considérations philosophiques, religieuses, historiques, etc., trad., avec l'autorisation de l'auteur, sur le manuscrit original de la Bibliothèque impériale, par G. Dugat. Paris, in-8°, XXXV-371 p., 7 fr. 50.

11. **Abodah Sarah**, od. der Götzendienst. Ein Traktat aus dem Talmud. Die Mischna u. die Gemara, letztere zum erstenmale vollstaendig übersetzt, m. e. Einleitg. u. m. Anmerk. begleit. u. herausg. v. F. Ch. Ewald. Nürnberg, 1856, in-8°, 11 fr. 25.

12. **Saint Augustin**. Lettres de saint Augustin, traduites en français et précédées d'une introduction par M. Poujoulat. Paris, 4 vol. in-8°, LXIV-2212 p., 24 fr.

13. **Bandel** (J.). Traité de la dévotion des anciens chrétiens à saint Martial, apôtre de la Guienne. Seconde édit., augmentée de recherches sur le culte et l'authenticité des reliques de saint Martial par l'abbé Texier. Paris, in-18, xv-234 p.

14. **Bona**. Le Phénix qui renaît, ou la rénovation de l'âme par la retraite et par les exercices spirituels, ouvrage posthume et récemment édité, traduit par M. J. Travers et précédé d'une préface par M. A. Nicolas. Paris, in-32, XII-347 p.

15. **Cabagnet**. Études sur l'homme. Paris, gr. in-18, 82 p., 1 fr.

16. **Caillot**. L'Arbre de la vie, ou les douze fruits de la foi, suivi du Conflit intérieur, ou Vie militante du chrétien, par saint Laurent Justinien, patriarche de Venise.

Ouvrages traduits du latin pour la première fois. Paris, gr. in-18, viii-412 p.

17. **Conférence** de chrétiens évangéliques de toute nation, à Berlin. 1857. Paris, in-8°, xix-412 p., 4 fr.

18. **Dupanloup** (Mgr l'évêque d'Orléans). Paroles prononcées aux obsèques du R. P. Ravignan, dans l'église Saint-Sulpice, le 1^{er} mars 1858. Paris, in-8°, 16 p., 1 fr.

19. **Faugère** (P.). Lettres de la mère Agnès Arnauld, abbesse de Port-Royal, publiées sur les textes authentiques. Paris, 2 vol. in-8°, 14 fr.

20. **Frappaz**. Méditations pour chaque jour du mois, précédées de réflexions sur l'oraison. Paris, in-18, vii-400 p., 1 fr. 25.

21. **Fraser** (A. C.). Rational Philosophy in History and in System : an Introduction to a Logical and Metaphysical Course. Edinburgh, cloth, 4 fr. 50.

22. **Galitzin** (D.). Un missionnaire russe en Amérique. Défense des principes catholiques adressée à un ministre protestant. Précédée d'une notice sur sa vie et ses vertus. Paris, 1856, in-8°, br., 2 fr. 50

23. **Geschichte** des Rabbi Jeschua ben Joszef hanootzi genannt Jesus Christus. 2. Aufl. 1. u. 2. Lfg., in-8°. Hamburg, geh., à 2 fr.

24. **Henrion**. Histoire ecclésiastique depuis la création jusqu'au pontificat de Pie IX. T. XIII. Depuis la dixième persécution générale suscitée à l'Eglise, an 303, jusqu'au pontificat de saint Libère. Petit Montrouge, gr. in-8°, 666 p., 2 col.

— L'ouvrage complet, 25 vol., 150 fr.

25. **Jourdain** (C.). La Philosophie de saint Thomas d'Aquin. T. I. Paris, in-8°, xxii-453 p.

— Ouvrage couronné par l'Institut impérial de France. 2 vol. Prix : 15 fr.

26. **Katholik** (Der). Eine religiöse Zeitschrift zur Belehrung u. Warnung. Red. v. Dr. J. B. Heinrich u. Ch. Moufang. Jahrg. 1858, in-8°. Mainz. Halbjährlich, 7 fr. 75.

27. **Kurtz** (J. H.). Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte 2. Ausg. 1. Bd. Vorgeschichte, Urgeschichte u. Entwicklungsgeschichte der Kirche in der antik-classischen Bildungsform. 1. Abth. Bis zum Siege d. Christenthums üb. das römisch-griechische Heidenthum, in-8° Mitau, geh. 5 fr. 75.

28. **Larcher** (J. L.). La Femme jugée par l'Homme, documents pour servir à l'histoire morale des femmes et à celle des aberrations de l'esprit des hommes. Paris, gr. in-18, xx-412 p., 3 fr. 50.

29. **Léonard de Port-Maurice**. Œuvres complètes, publiées d'après les originaux conservés dans les archives du couvent de Saint-Bonaventure, à Rome, et précédées

de sa vie par le R. P. Salvator d'Oméa, de l'italien par F. I. J. Lubis. T. I. Vie du bienheureux Léonard. Sa correspondance. Paris, gr. in-18, xxiv-624 p., 3 fr.

30. **Liebermann** (F. L. Br.). Institutiones theologicæ. Editio 8, emendatissima. 2 tomi, in-8°. Mainz, 1857. 58, 14 fr.

31. **Mauréal** (E.). Le Scepticisme combattu dans ses principes. Supplément. Revue sommaire des doctrines sceptiques ou demi-sceptiques antérieures ou étrangères au système de Kant. Paris, in-8°, 129 p.

32. **Meale** (J. M.). A History of the so-called Jansenist Church of Holland; with a Sketch of its Earlier Annals, and some Account of the Brothers of the Common Life. in-8°, cloth, 13 fr. 25.

33. **Osiander** (J. E.). Commentar üb. den zweiten Brief Pauli an die Korinther, in-8°, Stuttgart, geh., 9 fr. 50.

34. **Pauthier** (G.). De l'authenticité de l'inscription nestorienne relative à l'introduction de la religion chrétienne en Chine. Paris, in-8°, 3 fr. 50.

35. **Ponlevoy** (De). Maladie et mort du R. P. Xavier de Ravignan. Paris, in-8°, 37 p., 1 portrait, 1 fr.

36. **Ribadeneira**. Les Vies des Saints et Fêtes de toute l'année. Traduct. française, revue et augmentée des Fêtes nouvelles, des Vies des saints et bienheureux nouveaux, par M. l'abbé E. Daras. T. II. Paris, in-8°, 523 p.

— L'ouvrage entier, comprenant 12 vol., 60 fr.

37. **Rosenkranz** (Karl). Apologie Hegels gegen Dr. R. Haym, in-8°. Berlin, geh., 1 fr. 25.

38. **Rosshirt** (C. F.). Lehrbuch d. Kirchenrechts. 3. ganz umgearb. Aufl. in-8°. Schaffhausen, geh., 3 fr. 35.

39. **Sales** (De). Œuvres complètes, publiées d'après les manuscrits et les éditions les plus correctes, avec un grand nombre de pièces inédites; précédées de sa vie et ornées de son portrait et d'un fac-simile. T. V. Sermons, suite et fin. Paris, in-8°, 534 p.

— L'ouvrage sera complet en 13 vol. Prix du vol., 5 fr. 50.

40. **Stourdza** (A. de). Œuvres posthumes religieuses, historiques, philosophiques et littéraires. Études morales et religieuses. Double parallèle. Paris, E. Dentu; in-8°, 207 p., 3 fr.

41. **Waddington** (C.). Essai de logique. Leçons faites à la Sorbonne de 1848 à 1856. Paris, in 8°, viii-482 p., 6 fr.

42. **Zamet** (S.). Lettres spirituelles, publiées pour la première fois et précédées d'une introduction par J. Carnaudet; suivies des avis spirituels du même prélat. Dijon, gr. in-18, lvi-316 p.

DROIT, POLITIQUE, ET ÉCONOMIE POLITIQUE.

43. **Bernard**. Manuel des pourvois et des formes de procéder devant la Cour de cassation en matière civile. Paris, B. Duprat; in-8°, xvi-428 p., 7 fr.

44. **Biccho**. Dictionnaire de procédure civile et commerciale, contenant : la jurisprudence, l'opinion des auteurs, les usages du palais, le timbre et l'enregistrement des actes, leur tarif, leurs formules. 3^e édition, considérablement augmentée. Paris, 6 vol. in-8°, 4909 p., 48 fr.

45. **Bishop** (J. P.). Commentaries on Criminal Law. Vol. 2, in-8°, Boston, cloth, 37 fr. 50.

46. **Dalloz aîné et A. Dalloz**. Jurisprudence générale. Répertoire méthodique et alphabétique de législation, de doctrine et de jurisprudence en matière de droit civil, commercial, criminel, administratif, de droit des gens et de droit public. Nouvelle édition, considérablement augmentée et précédée d'un Essai sur l'histoire générale du droit français. T. XXXIX. (Régime-Sergent). Paris, in-4°, 1011 p., 2 col.

47. **Empereur** (L') Napoléon III et l'Angleterre. Paris, in-12, 44 p., 50 c.

48. **Handbook** (A) of Political Economy; containing the First Principles of the Science. Founded on the Works of Adam Smith, Ricardo, Malthus, Mill, Chalmers, etc. Fcp., 3 fr. 25.

49. **Laferrière** (F.). Histoire du droit français, précédée d'une introduction sur le droit civil de Rome. T. V et VI. Coutumes de France dans les diverses provinces. Paris, 2 vol. in-8°, 20 fr.

50. **Larombière**. Théorie et pratique des obligations, ou Commentaire des titres III et IV, livre III, du Code Napoléon (art. 1101 à 1386), par M. L. Larombière, président à la Cour impériale de Limoges. T. III et IV. 2 vol. in-8°, 1435 p.

51. **Leiris-Decombes**. Droit romain : Quædam de finium regundorum et communi dividundo judiciis... Droit français : De la propriété en général, des servitudes légales, des mines, de l'expropriation pour cause d'utilité publique. Paris, in-8°, 137 p.

52. **Manger** (R.). Das oesterreichische Bergrecht nach dem allgemeinen Berggesetze, in-8°. Prag, 1857, geh., 9 fr. 50.

53. **Mills** (A.). India in 1858, a Summary of the Existing Administration, Political, Fiscal, and Judicial, of British India; together with the Laws and Public Documents relating thereto, from the Earliest of the Present Time, in-8°, cl., 13 fr. 25.

54. **Mittheilungen** des statistischen Bureau's in Berlin. Hrsg. von *Dieterici*. 11. Jahrg. 1858. 24 Nrn., in-8°, Berlin, 8 fr.

55. **Olguerdovitch**. Les questions du jour en Russie. Abolition du servage, liberté individuelle, publicité. Paris, in-8°, ii-84 p.

56. **Schwarz** (A.). Die Gütergemeinschaft der Ehegatten nach fränkischem Rechte. Erlangen, in-8°, 3 fr. 35.

57. **Taparelli d'Azeglio**. Essai théorique de droit naturel, basé sur les faits, traduit de l'italien d'après la dernière édition. T. I à III. Paris, 3 vol. in-8°, xl-1434 p., 13 fr. 50.

— L'ouvrage complet, 4 vol., 18 fr. Le tome IV contiendra les éclaircissements, notes et tables.

58. **Tardieu** (A.). Étude médico-légale sur les attentats aux mœurs. 2^e édit. Paris, in-8°, 176 p., 3 fr.

59. **Thälke** (E. I. v.). Das Staatsrecht d. Fürstenthums Serbien, in-8°, xl-1434 p., 6 fr.

60. **Voigt** (M.). *Das jus naturale, æquum et bonum u. jus gentium der Römer*. 2. Bd. *Das jus civile u. das jus gentium der Römer*. 1. Abth., in-8°. Leipzig, geh., 11 fr. 75.

SCIENCES PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

61. **Annalen** der Physik u. Chemie. Hrsg. v. *J. C. Poggendorff*. Jahrg. 1858. 12 Hfte., in-8°. Mit Kpfr.- u. Steintaf. Leipzig, 37 fr. 35.

62. **Baeyer** (J. J.). Die Verbindungen der Preussischen u. Russischen Dreiecksketten bei Thorn u. Tarnowitz. Ausgeführt v. der trigonometr. Abtheilung d. Generalstabes. in-4°. Berlin, 1857, cart., 22 fr. 50.

63. **Cassanac** (E.). Traité d'arithmétique rédigé conformément aux programmes officiels du gouvernement. Paris, in-8°, viii-248 p.

64. **Childe** (G. F.). Investigations into the Theory of Reflected Ray-Surfaces and their Relation to Plane Reflected Caustics, in-8°, Bd., 9 fr. 50.

65. **De la Rive** (A.). A Treatise on Electricity, in Theory and Practice. Vol. 3, in-8°, cloth, 32 fr. 50.

66. **Drechsler** (A.). Die Sonnen- u. Mondfinsternisse in ihrem Verlaufe od. Anleitung wie diese durch Rechnung od. Zeichnung zu ermitteln sind. Mit 9 Tabellen, 6 Steintaf. u. in den Text gedr. Holzschn., in-8°. Dresden, 5 fr. 35.

67. **Gauss**. *Theoria Motus : Theory of the Motion of the Heavenly Bodies Moving about the Sun in Conic Sections*. Boston, 31 fr. 25.

68. **Hoffmann** (L.). *Mathematisches Wörterbuch. Alphabetische Zusammenstellung sämtlich in die mathemat. Wissenschaften gehörender Gegenstände in erklärenden u. beweisenden, synthetisch u. analyt. bearb. Abhandlungen.* 2-4 Lfg, in-8°. Berlin, geh., à 2 fr. 75.

69. **Lartigue**. *Essai sur les ouragans et les tempêtes, et prescriptions nautiques pour en souffrir le moins de dommages possible.* Paris, in-8°, iv-132 p., 2 pl., 2 cart., 5 fr.

70. **Martin** (E.). *Nouvelle école électro-chimique, ou Chimie des corps pondérables et impondérables. Découverte des véritables corps simples et d'une théorie chimique générale à l'aide de laquelle les actions chimiques et électro-chimiques sont dévoilées, la science agrandie et simplifiée.* 5° livr. Paris, in-8°, p. 321 à 400.

— L'ouvrage sera publié en 8 ou 10 livr. de 5 feuilles. Chaque liv., 1 fr.

71. **Meyer** (W. H. T.). *Beobachtungen üb. das geschichtete electrische Licht sowie üb. den merkwürdigen Einfluss d. Magneten auf dasselbe. Mit 1 Lith. u. 3 color. Taf., in-4°.* Berlin, geh., 3 fr. 75.

72. **Vorländer** (J. J.). *Ausgleichung der Fehler polygonometrischer Messungen,* in-8°. Leipzig, geh., 2 fr.

SCIENCES NATURELLES ET MÉDECINE.

73. **Arébiac** (D'). *Histoire des progrès de la géologie de 1834 à 1856.* T. VII. *Formation jurassique* (2° partie). Paris, in-8°, 714 p., 8 fr.

74. **Archiv für pathologische Anatomie u. Physiologie u. f. klinische Medicin.** Hrg. v. R. *Virchow.* 13 Bd. 6 Hfte, in-8°, Berlin, 12 fr.

75. **Armand**. *Études étiologiques des fièvres en Algérie et dans l'Italie centrale.* 1^{re} partie. Paris, in-8°, 132 p.

76. **Bazin**. *Leçons cliniques et théoriques sur les affections cutanées parasitaires.* 1 vol. in-8° avec 5 pl. grav. sur acier, 5 fr.

77. **Beale** (L. J.). *Illustrations of the Constituents of Urine, Urinary Deposits, and Calculi.* in-8°, 12 fr. 25.

78. **Bennett** (J. H.). *Clinical Lectures on the Principles and Practice of Medicine.* 2d edit., in-8°. Edinburgh, 35 fr.

79. **Beyrich** (E.). *Ueber die Crinoiden d. Muschelkalks.* Mit 2 Kpfrtaf., in-4°. Berlin, 1857, cart., 3 fr. 75.

80. **Bigg** (H. H.). *On the Mechanical Appliances necessary for the Treatment of Deformities.* Part. 1, *The Lower Limbs.* in-8°, cloth, 5 fr.

81. **Boszu** (A.). *Nouveau Dictionnaire*

d'histoire naturelle et des phénomènes de la nature, etc., ouvrage enrichi d'un très-grand nombre de figures. T. I et II. Paris, 2 vol. gr. in-8°, viii-837 p., 2 col., 1857.

— L'ouvrage aura 3 vol. Prix du vol., 9 fr.

82. **Bouchardat**. *Annuaire thérapeutique, de matière médicale, de pharmacie et toxicologie pour 1858, contenant le résumé des travaux thérapeutiques et toxicologiques publiés en 1857, et les formules des médicaments nouveaux; suivi d'un mémoire sur la Génésie et le développement de la fièvre jaune.* 18^e année. Paris, in-32, 320 p., 1 fr. 25.

83. **Boudin et Riboulet**. *Recueil de mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires, rédigé sous la surveillance du conseil de santé, publié par ordre du ministre de la guerre.* 2^e série, XX^e vol. Paris, in-8°, 464 p.

84. **Combe** (G.). *Notes on the United States of North America during a Phrenological Visit in 1838-39-40.* 3 vol. in-8°. Edinburgh, sewed, 7s. 6d., 9 fr. 50.

85. **Deshayes** (G. P.). *Description des animaux sans vertèbres découverts dans le bassin de Paris, pour servir de supplément à la Description des coquilles fossiles des environs de Paris, comprenant une revue générale de toutes les espèces actuellement connues.* 11^e et 12^e livraisons. Paris, in-4°.

86. **Dish** (H.). *Gleet, ist Pathology and Treatment.* in-8°, cloth, 4 fr. 50.

87. **Edwards** (Mihæ). *Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparée de l'homme et des animaux, faites à la Faculté des sciences de Paris, etc.* T. III, 1^{re} partie. Paris, in-8°, 306 p., 4 fr. 50.

88. **Flourens** (P.). *Éloge historique de François Magendie, suivi d'une discussion sur les titres respectifs de MM. Belle et Magendie à la découverte des fonctions distinctes des racines des nerfs.* Paris, gr. in-8°, 179 p., 2 fr.

89. **Glocher** (C. F.). *Geognostische Beschreibung der preuss. Oberlausitz.* Mit 50 fig., 1 lith. Taf., 1 geognost. Charta u. 1. Charta Bodenelassen der Oberlausitz. in-8°. Görlitz, 12 fr.

90. **Guénée**. *Histoire naturelle des insectes. Species général des lépidoptères, t. X. Uranides et phalénites, t. II.* Paris, in-8°, 588 p.

— *Nouvelles suites à Buffon.* Prix de chaque vol., 5 fr. 50: 10 pl. noires, 3 fr.; coloriées, 6 fr.

91. **Jahrbuch, neues, f. Mineralogie, Geognosie, Geologie u. Petrefaktenkunde.** Jahrg. 1858. 7 Hfte, in-8°. Stuttgart, 22 fr. 75.

92. **Jamain et Wahu**. *Annuaire de médecine et de chirurgie pratiques pour l'an 1858. Résumé des travaux pratiques les plus importants publiés en France et à*

Pétranger pendant l'année 1857. Paris, in-32, 1 fr. 25.

93. *Journal de la physiologie de l'homme et des animaux*, publié sous la direction du docteur E. Brown-Séquard. Quatre fois par an : le 1^{er} janvier, le 1^{er} avril, le 1^{er} juillet et le 1^{er} octobre, in-8°, 160 à 200 p., avec planches gravées et figures intercalées dans le texte. Prix annuel : Paris, 18 fr.

— 1^{re} livraison, janvier 1858.

94. *Lee (R.)*. A Treatise on the Employment of the Speculum in the Diagnosis and Treatment of Uterine Diseases; with Three Hundred Cases. In-8°, cloth, 5 fr. 75.

95. *Manzini (N. B. L.)*. Histoire de l'insémination préservative de la fièvre jaune, pratiquée par ordre du gouvernement espagnol à l'hôpital militaire de la Havane, etc. Paris, in-8°, 243 p., 3 fr. 50.

96. *Morelet (A.)*. Séries conchyliologiques comprenant l'énumération de mollusques terrestres et fluviatiles recueillis pendant le cours de différents voyages, ainsi que la description de plusieurs espèces nouvelles. Dijon, in-8°, 34 p.

97. *Freiss (E.)*. Physiologische Untersuchungen üb. die Wirkungen d. kalten Wassers im Bereiche d. Nervensystems. In-8°. Berlin, geh., 5 fr. 35.

98. *Richardson (B. W.)*. The Cause of the Coagulation of the Blood; being the Astley Cooper Prize Essay for 1856. In-8°, cloth, 20 fr.

99. *Seubert (M.)*. Lehrbuch der gesammten Pflanzenkunde. 2 verb. verm. Aufl. In-8°. Leipzig, geh., 8 fr.

PHILOGOLOGIE ANCIENNE ET MODERNE.

LIVRES EN LANGUES ORIENTALES.

100. *Aristophanis Nubes*. Recensuit et annotationibus siglisque metricis in margine scriptis instruxit. *F. H. Bothe*. Editio 2, emendatio. In-8°. Leipzig, 2 fr.

101. *Barthélemy Saint-Hilaire*. La Poétique d'Aristote. Traduction française et accompagnée de notes perpétuelles. Paris, 1 vol. gr. in-8°, 5 fr.

102. *Boeckh's (A.)*, *Gesammelte kleine Schriften*. 1 Bd. A. u. d. T.: *Orationen in universitate litteraria Friderica Guilelma Berolinensi habitae*. Editio. *F. Ascheron*. In-8°. Leipzig, geh., 10 fr. 75.

103. *Confucius et Mencius*. Les quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine, traduits du chinois par M. G. Pauthier. Paris, gr. in-18, 471 p., 3 fr. 50.

104. *Constancio (F. S.)*. Novo Dicionario critico e etymologico da lingua portugueza, precedido de huma introdução grammatical. Paris, in-4°, 976 p., 3 col.

105. *Euripides*, *Sämmtliche Tragödien*. Metrisch übertr. v. *Frz. Fritze*. 7. u. 8. Lfg. (Alkestis. — Helena). In-8°. Berlin, geh., 1 fr. 35.

106. *Dobne (J. L.)*. A Zulu-Kafir Dictionary, Etymologically explained; with copious Illustrations and Examples. Preceded by an Introduction on the Zulu-Kafir Language. In-8°, sewed, 26 fr. 25.

107. *Perreira (E. J.)*. Magnum lexicon novissimum, latinum et lusitanum, ad plenissimam scriptorum latinorum interpretationem accommodatum. Paris, in-4°, vi-841 p., 2 col., 16 fr.

108. *Grani Leinsiani* quæ supersunt emendatiora edid. philologorum Bonnensium hephas. In-8°. Leipzig, geh., 2 fr. 25.

109. *Grey (G.)*. Proverbial and Popular Sayings of the Ancestors of the New Zealand Race. In-8°, sewed, 4 fr. 50.

110. *Hall (H. van)*, *Observationes de Zingiberaceis*. In-4°. M. 2 Steintaf. Leyden, geh., 6 fr.

111. *Leguest (abbé)*, *Études sur la formation des racines sémitiques, suivies de considérations générales sur l'origine et le développement du langage*. Paris, in-8°, 6 fr.

112. *Muir (J.)*. Original Sanskrit Texts on the Origin and Progress of the Religion and Institutions of India; collected, translated, and illustrated by Notes. Part. 1. The Mythical and Legendary Accounts of Caste. In-8°, cloth, 8 fr. 75.

113. *Ovide*. Œuvres choisies : Les Amours. L'Art d'aimer. Les Cosmétiques. Héroïdes. Nouvelle édition, revue avec le plus grand soin par M. F. Lemaître, et précédée d'une nouvelle étude sur Ovide, par M. J. Janin. Paris, gr. in-18, cxv-367 p., 3 fr. 50.

114. *Quicherat (L.)*. Dictionnaire français-latin, composé sur le plan du Dictionnaire latin-français, et tiré des auteurs classiques latins pour la langue commune, des auteurs spéciaux pour la langue technique, des Pères de l'Eglise pour la langue sacrée, et du glossaire de du Cange pour la langue du moyen âge. Paris, gr. in-8°, xx-1683 p., 3 col., 9 fr.

115. *Mémach*. Dictionnaire wallon-français, dans lequel on trouve la correction de nos idiotismes vicieux et de nos wallonismes par la traduction en français des phrases wallones. 2 forts vol. in-8°, 15 fr.

116. *Renan (E.)*. De l'origine du langage, par Ernest Renan, membre de l'Institut. 2^e édition, revue et considérablement augmentée. Paris, in-8°, 262 p., 6 fr.

117. *Vendidad Sadé*, traduit en langue *harwarech* ou *pehlewie*. Texte autographié d'après les manuscrits *zend-pehlewis* de la bibliothèque impériale de Paris, et publié pour la première fois par les soins de M. J. Thommelier. 3^e liv. Paris, in-fol., 40 p.

— L'ouvrage formera un vol. de 300 p.

environ, publié en 15 ou 16 livr. de 10 feuilles chacune ou 20 p. de texte, tirées dans le même format in-fol. que le *Vindidad Zend*. Prix de chaque livr., 20 fr. L'ouvrage complet, 300 fr.

118. **Vernaleken** (T.). *Formenlehre der deutschen Sprache*. II. Thl. *Altdeutsch*. In-8°. Wien, geh., 1 fr. 50.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES, ARCHÉOLOGIE.

119. **Alison** (A.). *History of Europe from the Fall of Napoleon in 1815 to the Accession of Louis Napoleon in 1852*. Vol. VII, in-8°, cloth, 18 fr. 75.

120. **Auriac** (E. d'). *Histoire de l'ancienne cathédrale et des évêques d'Alby, depuis les premiers temps connus jusqu'à la fondation de l'ancienne église Sainte-Cécile*. Paris, XLVI-317 p.

121. **Barclay** (J. T.). *The City of the Great King; or, Jerusalem as it was, as it is, and as it is to be*. In-8°, maps, portrait, 5 steel engravings, 3 chromo-lithographs, 9 panoramas, maps, and plans, and 45 Woodcuts, New-York, cloth, 26 fr. 25.

122. **Boudin** (A.). *Palais de Versailles*. *Histoire généalogique du musée des Croisades*. T. I, 1^{re} partie. Paris, gr. in-4°, 175 p., avec armes gravées.

— L'ouvrage formera 4 vol., divisés chacun en deux parties. Prix des 4 vol. brochés, 100 fr. pour Paris, 112 fr. pour les départements, 124 fr. pour l'étranger. L'exemplaire isolé, avec couverture aux armes de chaque famille, 2 fr. la feuille de 8 pages.

123. **Castille** (H.). *Portraits historiques du dix-neuvième siècle*. Napoléon 1^{er}, 1^{re} partie. Paris, in-32, 64 p., 50 c.

124. **Choulot** (De). *Quelques pages sur Mgr le duc de Bourbon, tirées de mémoires inédits*. Paris, in-8°, 31 p.

125. **Creasy** (E. S.). *History of the Ottoman Turks from the Beginning of their Empire to the Present Time: chiefly founded on Von Hammer*. New edit., in-8°, cloth, 18 fr. 75.

126. **Dansin** (H.). *Histoire du gouvernement de la France pendant le règne de Charles VII*. Paris, 1 vol. in-8°, 5 fr.

127. **Davies'** *Map of Environs of London, on a Scale of one Inch to a Mile*. 10 fr.

128. **Davies** (E. W.). *Algiers in 1857; its Accessibility, Climate, and Resources described*. In-8°, cloth, 7 fr. 50.

129. *Document relatif au patriarchat moscovite, 1589, traduit pour la première fois en français par le prince A. Galitzin*. Paris, 1857, in-16, br., 5 fr.

130. **Forstemann** (E.), *Altdeutsches Namenbuch*. 2. Bd.: Ortsnamen. 4. u. 5. Lfg. In-4°. Nordhausen, geh., 4 fr.

131. **Fortoul** (H.). *Les fastes de Versailles, son château, son origine, ses légendes, ses galeries, ses parcs, ses jardins, ses fêtes; la cour et les maîtresses du grand roi; les fêtes de Versailles sous Louis XIV et la Régence; Versailles sous la Révolution, l'Empire, la Restauration, et sous le règne de Louis-Philippe*. Paris, in-8°, viii-334 p., 15 pl. grav.

132. **Goncourt** (E. et J. de). *Portraits intimes du dix-huitième siècle*. Études nouvelles d'après les lettres autographes et les documents inédits. 2^e série. Paris, in-18, 293 p., 3 fr.

— *Madame du Barry*. — *Caylus*. — *Kléber*. — *Piron*. — *La duchesse de Chaulnes*. — *Louis XV enfant*. — *Madame Geoffrin*. — *Le comte de Clermont*. — *Le Bas*. — *L'abbé d'Olivet*.

133. **Grote** (H.), *die Münsterschen Münzen d. Mittelalters u. das ältere Münz- u. Geldwesen Westfalens*. In-8°. Leipzig, 1856, geh., 5 fr. 35.

134. **Gutschmid** (A.). *Beiträge zur Geschichte d. alten Orients. Zur Würdigung v. Bunsen's Ägypten Bd. IV u. V*. In-8°, Leipzig, geh., 4 fr.

135. **Keil** (K.), *Epigraphische Excursus*. In-8°. Leipzig, geh., 1 fr. 25.

136. **Kennaway** (C. E.). *Sketches of India, Ancient and Modern, in connection with the Rise and Policy of the Company*. In-12, cloth, 2 fr. 50.

137. **Kiepert** (H.). *Karte v. Armenien, Kurdistan u. Azerbeidschan in 4 Blatt im Anschluss an die IV westlichen u. mittleren Blätter der Karte v. Klein-Asien, entw. u. bearb. 1852-1855*. Massstäbe in 1:1,000,000 der wirkli. Grosse. Lith. u. illum., in-fol. Berlin, 16 fr.

138. **Kohl** (J. C.). *Reisen im Nordwesten der Vereinigten Staaten*. In-8°. St. Louis, In engl. Cinb., 15 fr.

139. **Kopp** (J. C.). *Geschichte der eidgenössischen Bünde. Mit Urkunden*. 5 Bd. 1. Abth. A. u. d. T.: *Der Geschichte v. der Niederherstellung u. dem Verfall d. heiligen römischen Reiches*. In-8°. Berlin, geh., 9 fr. 35.

140. **Lehmann** (J. G.), *Urkundliche Geschichte der Burgen u. Bergschlösser in den ehemaligen Gauen, Grafschaften u. Herrschaften der bayerischen Pfalz*. 1. Lfg. In-8°. Kaiserslautern, 1857, geh., 2 fr. 25.

141. **Lewis** (G. C.), *Untersuchungen üb. die Glaubwürdigkeit der altrömischen Geschichte*. 1 Bd. in-8°. Hannover, 12 fr.

142. **Livingstone**. — *Missionary Travels and Researches in the Interior of South Africa*. Portrait and Illustrations, in-8°, 26 fr. 25.

143. **Maugis-Bamel**. *Manuel historique*,

social et politique, pour servir surtout à l'instruction des ouvriers dans les villes et dans les campagnes. Paris, gr. in-18, XXIII-443 p.

144. *Mémoires de la reine Marguerite* suivis des anecdotes relatives à l'histoire de France, tirées de la bouche du garde des sceaux du Vair, publiés et annotés par M. L. Lalanne. 1 vol., 5 fr.

145. *Montpensier* (M^{lle} de). Mémoires collationnés sur le manuscrit autographe avec notes biographiques et historiques, par A. Chéruel. T. I. Paris, in-18, xi-165 p., 3 fr. 50.

146. *Mordtmann* (A. D.). Belagerung u. Eroberung Constantinopels durch die Türken im J. 1453. In-8°. 1 Blan. Stuttgart, geh., 4 fr.

147. *Muys* (G.), Forschungen auf dem Gebiete der alten Völker- u. Mythen-geschichte. 2. Thl. In-8°. Köln, geh., 9 fr. 35.

148. *Nicholas* First of Russia. — A Narrative of the Mutiny of the Army which occurred at his Accession to the Throne. In-8°, 13 fr. 25.

149. *O'Gilly*. Nobiliaire de Guienne et de Gascogne, revue des familles d'ancienne chevalerie ou anoblies de ces provinces, antérieures à 1789, avec leurs généalogies et armes, suivi d'un traité héraldique sous forme de dictionnaire. Fin du t. I. Bordeaux, in-4°, p. 409 à 483.

— Le prix de la souscription est de 70 fr.

150. *Feschel* (D.), Geschichte d. Zeitalters der Entdeckung. In-8°. Stuttgart, geh., 13 fr.

151. *Petersen* (C.), Ueber die Geburtstagsfeier bei den Griechen nach Alter, Art u. Ursprung. In-8°. Leipzig, 1857, geh., 2 fr.

152. *Rabanis*. Clément V et Philippe le Bel. Lettres à M. Daremberg sur l'entrevue de Philippe le Bel et de Bertrand de Got à Saint-Jean-d'Angely. Paris, 1 vol. in-8°, 3 fr.

153. *Balleti* (D.). Suvenire si impresii de Calatorie in Romania, Bulgaria, Constantinopole. Paris, in-8°, 154 p.

— Texte roumain.

154. *Relation* des particularités de la rébellion de Stenko Razin contre le grand-duc de Moscovie. Episode de l'histoire de Russie du dix-septième siècle, précédé d'une notice et d'un glossaire, par le prince A. Galitzin. Paris, 1856, in-16, br., 4 fr.

155. *Saint-Maurice Cabany* (E.). Histoire des ordres de chevalerie militaires, religieux et civils, anciens et modernes. — Allemagne. Notice historique sur l'ordre chapitral et universel des quatre empereurs d'Allemagne, ou d'ancienne et illustre noblesse, et sur l'ordre du Mérite du Lion de Holstein-Limbourg-Luxembourg, rédigée d'après les registres matricules de la langue

de France, etc. Paris, in-8°, 32 p., vignette, 2 fr.

156. *Saint-Simon*. Mémoires complets et authentiques sur le siècle de Louis XIV et la Régence, collationnés sur le manuscrit original par M. Chéruel, et précédés d'une notice par M. Sainte-Beuve. T. XVIII. Paris, in-8°, 505 p., 4 fr.

— Edition en 20 vol. (L'in-18 formera 13 vol.

157. *Schaefer* (M.), deutsche Städtewahrzeichen. Ihre Entstehung Geschichte u. Deutung. 1. Bd. Mit 15 in den Text gedr. Abbildgn. In-8°. Leipzig, geh., 4 fr.

158. *Schomann* (G. F.). Prolusio de religionibus exteris apud Athenienses. In-4°. Greifswald, 1857, geh., 1 fr.

159. *Sleeman* (W. H.). A Journey through the Kingdom of Oude in 1849-50, by direction of the Right Hon. the Earl of Dalhousie Governor-General : with private Correspondence relative to the Annexation of Oude to British India, etc. 2 vols. in-8°, 30 fr.

160. *Streuber* (W. T.), der Zinsfuss bei den Römern. Eine historisch-antiquarische Abhandlung. In-8°. Basel, 1857, geh., 2 fr. 75.

161. *Tempsky* (G. F.). Mitla : a Narrative of Incidents and Personal Adventures in a Journey in Mexico, Guatemala, and Salvador in the Years 1853 to 1855 : with Observations on the Modes of Life in those Countries. In-8°, cloth, 22 fr. 50.

162. *Vallée* (Os. de). Études sur le dix-huitième siècle. Antoine Lemaistre et ses contemporains. Nouvelle édit., précédée d'une nouvelle introduction. Paris, in-8°, xii-458 p., 7 fr. 50.

163. *Weiss* (H.). Kostümkunde. Handbuch der Geschichte der Tracht, d. Baues u. Geräthes v. den frühesten Zeiten bis auf die Gegenwart. Mit zahlreichen Illustr. 6 Lfg. In-8°. Stuttgart, geh., à 3 fr. 35.

164. *Williams* (J.). Essays on Various Subjects, Philological, Philosophical, Ethnological and Archaeological, connected with the Prehistorical Records of the Civilised Nations of Ancient Europe, especially of that Race which first occupied Great Britain. In-8°, cloth, 20 fr.

SCIENCES MILITAIRES, MARINE.

165. *Alberti*, marchionis Brandenburgensis, ducis Prussiae, libri de arte militari, mandato serenissimi regis Poloniae, Sigismundi Augusti, scripti, nunc primum e codice authentico principis Palatini Adami Czartoryski. Paris, in-fol., 84 p., 1 portrait photographié, 20 fr.

166. *Anderson* (R. P.). A Personal Journal of the Siege of Lucknow, in-12, cloth, 2 fr. 50.

167. **Baudens** (L.). La guerre de Crimée, les campements, les abris, les arambances, les hôpitaux, etc., etc. Paris, in-8°, 7 fr. 50.

168. **Bazanecourt**. L'Expédition de Crimée. La marine française dans la mer Noire et la Baltique. Chroniques maritimes de la guerre d'Orient. Paris, 2 vol. in-8°, vi-863 p. Portraits des amiraux, 15 fr.

169. **Defence** (The) of Lucknow: a Diary, recording the Daily Events during the Siege of the European Residency, from 31st May to 25th September, 1857. In-12, boards, 3 fr. 75 c.

170. **Garrel** (A.). Manuel des pensions de l'armée de terre, ou collection générale des lois, règlements, modèles, formules, etc., concernant l'instruction des demandes des militaires, veuves et enfants de militaires..., annoté d'après les documents officiels et augmenté de toutes les dispositions qui ont modifié la matière jusqu'à ce jour. Paris, in-18, xi-484 p., 3 fr. 50.

171. **Militair-Literatur-Zeitung**. Red.: *L. Blesson*. 39. Jahrg. 1858. 8. Hfte, gr. in-4°. Berlin, 16 fr.

172. **Loes** (L. E. R.). A Personal Narrative of the Siege of Lucknow, from its Commencement to its Relief by Sir Colin Campbell. In-8°, cloth, 12 fr.

173. **Mästow** (W.). Allgemeine Taktik, nach dem gegenwärtigen Standpunkt der Kriegskunst bearb. Mit erläuternden Beispielen, gr. in-8°. 14. Steintaf. Zürich, geh., 9 fr. 25.

174. *Zeitschrift f. Kunst, Wissenschaft u. Geschichte d. Krieges*. Red.: *L. Blesson*. Jahrg. 1858. 3. Bde. od. 9 Hfte. in-8°. Berlin, 22 fr. 50.

TECHNOLOGIE, AGRICULTURE.

175. **Agricultural Review** (The), and *Journal of Rural Economy and Industrial Science*. Vol. 1, N° 1, March, 1858, in-8°, sewed, 1 fr. 25.

176. **Armailhaoc** (A. d'). La Culture des vignes, la vinification et les vins dans le Médoc, avec un état des vignobles d'après leur réputation, 2^e édit. Bordeaux, in-8°, xii-572 p., 6 fr.

177. **Aubusson de Voisins** (J. F. d'). *Traité d'hydraulique, à l'usage des ingénieurs, etc.*, 3^e édit., considérablement augmentée. Paris, in-8°, xii-644 p., 5 pl., 10 fr.

178. **Bassel** (N.). *Traité pratique de la culture et de l'alcoolisation de la betterave*, résumé complet des meilleurs travaux faits jusqu'à ce jour sur la betterave et son alcoolisation, 2^e édit. Paris, A. Goin; gr. in-18, 216 p., 2 fr.

179. *Dictionnaire universel théorique et pratique du commerce et de la navigation. Connaissance des marchandises, soit comme matière première, soit comme produit de l'industrie. Géographie commerciale. Etat, nature et mouvement du commerce de chaque place. Relations, voies de communication, etc.* 1^{re} livraison. Ab—Arm. Paris, gr. in-8°, 160 p., 2 col., 3 fr.

— Ouvrage entièrement nouveau, rédigé par les écrivains les mieux informés et les plus spéciaux, sur les documents les plus authentiques et les plus récents. Il formera 2 vol. gr. in-8°, chacun de 1100 à 1200 p. à 2 col., et sera publié en 14 livr., chacune de 160 p. Une livraison tous les deux mois. Prix : 3 fr.

180. **Fricke**, Vorlagen f. Architecten, Bautischler, Zimmerleute, Bau-Unternehmer, etc. 10 u. 11. Lfg. Fol. Berlin, geh. à 4 fr.

181. **Irving** (B. A.). The Commerce of India; being a View of the routes successively taken by the Commerce between Europe and the East, and of the Political Effects produced by the several Changes. In-8°, cloth, 9 fr. 50.

182. **Lahure** (E.). Considérations sur les conditions auxquelles les bateaux de sauvetage doivent satisfaire, et remarques sur les inconvénients que certains de ces bateaux ont présentés. Havre; in-8°, 22 p.

183. **Piggot** (A. S.). The Chemistry and Metallurgy of Copper; including a Description of the Principal Copper Mines of the United States and other Countries, in-8°. Philadelphia, cloth, 9 fr. 50.

184. **Mohart** (F.). Guide de la fabrication économique des engrais au moyen de tous les éléments qui peuvent être avantageusement employés en agriculture. Renseignements pratiques sur l'assainissement des opérations et des établissements insalubres, sur l'emploi du guano, etc. Précédé d'un aperçu statistique sur la production générale des subsistances. Paris; in-8°, xi-728 p.

185. *Sériciculture* (La) *pestique*. Revue des intérêts agricoles, industriels et commerciaux des régions séricicoles de France et de l'étranger, ouverte aux communications, renseignements et faits nouveaux, pouvant intéresser les éducateurs de vers à soie, les filateurs, etc., et en général les industries de l'Europe méridionale. Le 3 et le 18 de chaque mois. In-fol., 4 p. 4 col. Un an, 7 fr.

186. **Simmmonds** (P. L.). A Dictionary of Trade Products, Commercial, Manufacturing, and Technical Terms; with a Definition of the Moneys, Weights, and Measures of all Countries reduced to the British Standard. in-12, hf.-bd., 7 fr. 50.

187. **Stolipine** (D.). De la production agricole. Paris, in-8°, 32 p.

188. **Weinbach** (J.). Lehrbuch der Lage-

nieur- u. Maschinen-Mechanik. 3 verb. u. vervollständigte Aufl. 2 Bd. : Statik der Bauwerke u. Mechanik der Umtriebsmaschinen. 5. u. 6. Lfg., in-8°. Braunschweig, 1857, geh. à 2 fr. 75.

189. **Wiebe** (F. K. H.). Handbuch der Maschinen-Kunde. 1. Bd. Mit e. Atlas v. 42. Taf. in-fol. 2 Abthlga. Stuttgart, geh., 40 fr.

190. **Ysabeau** (A.). Leçons élémentaires d'horticulture, rédigées d'après les programmes officiels de l'enseignement primaire, à l'usage des écoles normales primaires, des écoles primaires supérieures et des écoles professionnelles. Paris, in-12, viii-179 p., 1 fr. 50.

191. **Zeitschrift** des Vereins deutscher Ingenieure. Red. von F. Grashof. 2 Bd. Jahrg. 1858. 12 Hfte, in-4°. Berlin, 24 fr.

ROMANS, POÉSIES, BEAUX-ARTS.

192. **Agatha's Husband** : A Novel. By Author of "John Halifax, Gentleman". In-12, boards, 2 fr. 50.

193. **Award** (G.). Les Trappeurs de l'Arkansas. Paris, in-18, 4 fr.

194. **Ainsworth** (W. H.). The Miser's Daughter. New edit. in-12, boards, 2 fr.

195. **Ainsworth** (W. H.). La Tour de Londres, roman anglais, traduit par Scheffter. Paris, in-18, 440 p., 2 fr.

196. **Ancelet** (M^{me}). Un nœud de ruban. Paris, 1 vol. gr. in-18, 443 p., 3 fr. 50.

197. **Augier** (E.). La Jeunesse, comédie en cinq actes et en vers, 2^e édit. Paris, gr. in-18, 132 p., 2 fr.

198. **Balzac**. Études analytiques. Physiologie du mariage, ou Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal. Paris, in-16, 380 p., 1 fr.

199. **Brisson** (J.). Jean Baltasar ou le Philosophe millionnaire. Paris, gr. in-18, 366 p., 3 fr. 50.

200. **Chabrilan** (M^{me} de). La Sapho. Paris, gr. in-18, viii-331 p., 1 fr.

201. **Challamel** (A.). Isabelle-Farnèse. Paris, gr. in-8°, 64 p. 2 col., 50 c.

— Bibliothèque pour tous illustrée.

202. **Chambre**. Recollections of West-end Life; with Sketches of Society in Paris, India, etc. 2 vols. in-8°, cloth, 26 fr. 25.

203. **Chénier** (A.). Poésies, précédées d'une notice par M. H. de Latouche. Nouvelle édit., ornée d'un beau portrait d'André Chénier. Paris, gr. in-18, xlviii-283 p. 3 fr. 50.

204. **Darcel**. Exposition de Manchester. Les arts industriels du moyen âge et de la renaissance, par Alfred Darcel. Paris, in-8°, 75 p., 2 fr. 25.

205. **Ducor** (H.). Aventures d'un marin de la garde impériale, prisonnier de guerre sur les pontons espagnols, dans l'île de Cabrera et en Russie, pour faire suite à l'Histoire de la campagne de 1812. Paris, in-4°, 120 p. 2 col., 1 fr. 70 c.

206. **Ducrot** (A.). La peinture à l'huile et au pastel apprise sans maître. Nouvelle méthode élémentaire et pratique, accompagnée d'études ébauchées et terminées. Paris, in-8°, 64 p., 1 pl.

207. **Dumas** (A.). Les Trois Mousquetaires. Paris, in-4°, 154 p. 2 col., 1 fr. 65.

208. **Dumas fils** (A.). Antonine. Nouvelle édit. Paris, gr. in-18, 323 p., 1 fr.

209. **Enfants** (Les) peints d'après nature, par MM. J. Bosserian, A. des Essarts, J. Rostaing, R. Valaisa, mesdames L. Leneveux, Elise Voïart, etc. Quinze types d'enfants dessinés par Louis Lassalle et rehaussés en couleur. Paris, in-8°, 256 p.

210. **Ernst**. Bilder aus der Beamtenwelt. 8. Leipzig, geb., 8 fr.

211. **Familien - Journal**, illustrées. Eine Wochenschrift zur Unterhaltung u. Belehrung. 6—10 Bd. (Nr. 137—366.) Leipzig, à 3 fr. 50 c.

212. **Féval** (P.). Les Amours de Paris. Paris, in-4°, 211 p. 2 col., 2 fr. 90.

213. **Féval** (P.). Le Jeu de la Mort, 1^{er} vol. Paris, in-18, 288 p., 1 fr.

214. **Flaxman** (Œuvre de). Recueil de ses compositions gravées par Réveil, avec analyse de la Divine Comédie de Dante et notice sur Flaxman. Sujets divers (texte). Paris, in-4° oblong, 31 p.

215. **Fullerton**. L'Oiseau du bon Dieu, roman anglais, traduit par mademoiselle de Saint-Romain. Paris, in-18, 256 p., 2 fr.

216. **Gautier** (L.). L'Entrée en Espagne, chanson de geste inédite renfermée dans un manuscrit de la bibliothèque Saint-Marc, à Venise. Notice, analyse et extraits. Paris, in-8°, 58 p.

217. **Gertrude**. By the Author of "Amy Herbert". In-8°, cloth, 3 fr. 25.

218. **Gondrecourt** (A. de). Scènes de la vie arabe. Médiine. 2^e série. Paris, in-16, 436 p., 1 fr.

219. **Gozlan** (L.). Le Médecin du Pecq. Paris, gr. in-18, 353 p., 1 fr.

220. **Gruyer** (A.). Essai sur les fresques de Raphaël au Vatican. Paris, in-8°, xi-368 p., 1 photographie, 7 fr. 50.

221. **Guillaume de Saint-Pair**. Le Roman du Mont Saint-Michel, publié pour la première fois par Francisque Michel, avec une étude sur l'auteur, par E. de Beauraine. Caen, in-12.

222. **Haackländer** (F. W.). Der neue Don Quichote. 1. Lfg. in-8°. Stuttgart, geh., 1 fr.

223. **Hugo** (V.). Théâtre complet. Paris, 6 vol. in-18, 1685 p., 6 fr.

224. **Jaob** (P. L.). Curiosités de l'histoire des arts. Paris, in-16, 415 p., 2 fr.

225. **La Fontaine**. Œuvres complètes. T. I et II. Paris, 2 vol. in-18, xiv-1368 p., 4 fr.
226. **La Quérière** (E. de). Rénovation des différents styles d'architecture du moyen âge. Paris, in-8°, 11 p.
227. **Lilly** (J.). The Dramatic Works of John Lilly; with Notes, and some Account of his Life and Writings. By F. W. Fairholt. 2 vol. in-12, cloth, 12 fr. 50.
228. **Lüpke** (W.). Geschichte der Architektur. (In ca. 6 Lfg.) 1. Lfg. Köln. 8 pl., 3 fr. 25.
229. **Maxure** (A.). Paysage Dieu, la nature et l'art. Paris, in-18, viii-266 p. 1 fr.
230. **Mignart**. Le Roman en vers de très-excellent et noble homme GERARD de Roussillon, jadis duc de Bourgogne, publié pour la première fois d'après les manuscrits de Paris, de Sens et de Troyes. Paris, gr. in-8° avec pl., 15 fr.
231. **Mornand** (F.). La Vie arabe. Nouvelle édit. Paris, gr. in-18, 324 p., 1 fr.
232. **Mosenthal** (S. H.). Das gefangene Bild. Dramatische Phantasie in 3 Aufzügen. 8. Stuttgart, geb., 3 fr. 35.
233. **Pabst** (C. E.). Bunte Bilder, das ist : Geschichten, Sagen u. Gedichte nebst sonstigen Denkwürdigkeiten Ehstlands, Livlands, Kurlands u. der Nachbarlande. 1. u. 2. Hft. 12. Reval, 1856, à 2 fr.
234. **Pallu** (L. C.). Six mois à Eupatoria. Souvenirs d'un marin. Paris, in-16, iii-269 p., 1 fr.
235. **Pellico** (S.). Œuvres. Mes prisons, suivies du Discours sur les devoirs des hommes, traduction de M. A. de Latour. 10^e édit., revue et corrigée, avec des chapitres inédits, les additions de Maroncelli et des Notices littéraires ou biographiques sur plusieurs prisonniers du Spielberg. Paris, gr. in-18, 454 p., 3 fr. 50.
236. **Ferrin** (M.). Les Absents ont tort. Paris, 2 vol. in-18, 598 p., 4 fr.
237. **Ricard** (A.). Le Marchand de coco. Paris, in-18, 300 p., 1 fr.
238. **Momieu** (M^{me}). La Femme au dix-neuvième siècle. Paris, gr. in-18, 386 p. 6 fr.
239. **Soulié** (F.). Le Comte de Toulouse. Paris, gr. in-8°, 72 p. 2 col., 50 c.
240. **Sue** (E.). La Famille Jouffroy. Mémoires d'une vieille fille. Paris, in-4°, 192 p. 2 col., 2 fr. 50.
241. **Tastu** (M^{me} A.). Album poétique des jeunes personnes, ou choix de poésies extrait des meilleurs auteurs français anciens et modernes, précédé de réflexions sur les règles de l'art poétique. Paris, gr. in-18, vii-462 p., portraits, 3 fr. 50.
242. **Thompson**. The Galley Slave and his Daughter : a Tale founded on French Protestant History, in-8°. Dublin, cloth, 7 fr. 50.
243. **Ulbaeh** (L.). La Voix du sang. Paris, gr. in-18, 346 p., 1 fr.
244. **Van-Ténac**. Académie des jeux, contenant l'histoire, la marche, les règles, conventions et maximes des jeux en usage dans les cercles et dans les salons. Paris, in-32, xvi-528 p., 3 fr.
245. **Vaux** (C.). Villas and Cottages, in-8°, 200 fig., 15 fr.
246. **Veuillot** (L.). L'Honnête femme, 3^e édit. Paris, gr. in-18, xix-435 p., 3 fr. 50.
247. **Whitefriars**, roman anglais, traduit par Ed. Scheffter. Paris, in-18, 531 p., 2 fr.



Paris, le 23 janvier 1858

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous transmettre copie du décret qui supprime la REVUE DE PARIS :

« Napoléon, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, empereur des Français, à tous présents et à venir, salut :

« Sur le rapport de notre ministre secrétaire d'Etat au département de l'intérieur ;

« Vu les dispositions de l'article 32 du décret organique des 17-23 février 1852;

« Vu les avertissements officiels donnés à la *Revue de Paris* les 14 et 17 avril 1856;

« Vu la suspension qui lui a été infligée le 24 janvier 1857;

« Vu les articles publiés par cette revue dans les numéros des 1^{er} mars, 15 avril, 1^{er} mai, 1^{er} août, 15 août, 15 novembre, 15 décembre 1857, sous les titres :

« L'individu et l'Etat,

« Chronique (Robespierre et Danton),

« L'Ame du bourreau,

« La Royauté en déshabillé,

« Histoire des paysans,

« Camille Desmoulins et M. Marc Dufraisse,

« Les Drames du pauvre,

« Chronique (Eugène Sue, Mazzini),

« La Hongrie en 1857,

« La religion de l'avenir;

« Vu l'article publié dans le numéro du 15 janvier, commençant par ces mots : « *Il est des époques qui semblent mortes,* » et signé : Laurent Pichat ;

« Vu les avertissements officiels donnés au journal le *Spectateur* (ancienne *Assemblée nationale*) les 1^{er} mars 1853, 6 avril 1853, 6 février 1856, 29 mars 1856 et 11 novembre 1857;

« Vu les deux suspensions infligées à ce journal les 8 mars 1854 et 7 juillet 1857;

« Vu l'article publié dans le numéro du 17 janvier 1858, commençant par ces mots : « *A la première nouvelle de l'attentat,* » et signé : Letellier,

« Avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Art. 1^{er}. Les journaux *le Spectateur* (ancienne *Assemblée nationale*) et *la Revue de Paris* sont et demeurent supprimés.

« Art. 2. Notre ministre secrétaire d'Etat au département de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent décret, qui sera inséré au *Bulletin des lois*.

« Fait au palais des Tuileries, le dix-huit janvier 1858.

« Signé : NAPOLEON.

« Par l'empereur :

« Le ministre secrétaire d'Etat au département de l'intérieur,

« Signé : BILLAULT.

« Pour ampliation :

« Le conseiller d'Etat, secrétaire général,

« Signé : MANCEAUX. »

Une commission de liquidation, choisie parmi les actionnaires de la REVUE DE PARIS va se réunir, et je m'empresse de vous faire connaître les conditions de remboursement ou de compensation qui auront été adoptées, et qui auront pour but de sauvegarder les intérêts des abonnés.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

FR. FAVRE.

P. S. Un grand nombre de nos abonnés nous ayant écrit pour nous prévenir qu'ils faisaient abandon du droit qu'ils pourraient avoir à un remboursement ou à une compensation, nous vous prions, monsieur, de vouloir bien nous dire quelles sont vos intentions à cet égard, afin de faciliter notre travail de liquidation.

La feuille 26 a été mal placée

Stamps 351

148. c - 1

